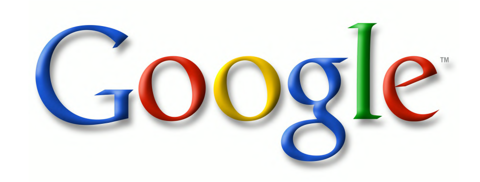


LETTRES
ÉDIFIANTES
ET
CURIEUSES.

IMPRIMERIE DE J. B. KINDELEM.

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET
CURIEUSES,
ÉCRITES
DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

NOUVELLE ÉDITION, ORNÉE DE CINQUANTE BELLES GRAVURES.

MÉMOIRES DES INDES.

TOME SEPTIÈME.



A LYON,

CHEZ { J. VERNAREL, Libraire ;
Ét.e CABIN et C.e, Libraires, rue St-Dominique, n° 19.

M. DCCC. XIX.

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,
ÉCRITES
PAR DES MISSIONNAIRES
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES DES INDES.

LETTRE

Du père Tachard, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père du Trevou, de la même Compagnie, confesseur de S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans.

A Chandernagor, ce 18 janvier 1711.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

QUOIQUE mes fréquens voyages m'aient empêché de me joindre aux ouvriers évangéliques qui travaillent bien avant dans les terres à la conversion des infidèles, et que maintenant je sois privé de ce bonheur à cause de mon grand âge et de mes continuelles infirmités, je n'ai pas laissé pourtant de participer un peu cette année au zèle et aux souffrances de ces hommes apostoliques, dans le voyage

que je viens de faire de Pondichery à Bengale. Les circonstances m'en ont paru édifiantes, et je me flatte qu'elles attireront votre attention.

Ce fut avec regret que je quittai Pondichery. Je savois assez la langue malabare pour confesser, pour catéchiser, et même pour lire et entendre les livres du pays. Il falloit à Bengale commencer à apprendre une langue toute nouvelle : ce qui n'est pas aisé à l'âge de soixante ans. Je m'embarquai donc sur un petit vaisseau qui partoit pour Bengale. Le frère Moricet qui m'accompagnoit avoit enseigné la géométrie et la navigation au capitaine et aux deux pilotes du vaisseau. Le premier, qui étoit d'Anvers, étoit venu à Pondichery sur les vaisseaux de la royale Compagnie, en qualité de simple soldat. Se dégoûtant d'un métier qui ne conduit à rien dans les Indes, et qui est très-dangereux pour le salut, il lui prit envie d'apprendre le pilotage. Deux ans d'une application constante le mirent en état de commander une petite barque, et cette année il commande une caiche de cent tonneaux.

Les deux pilotes, l'un Portugais et l'autre Indien, avoient appris aussi leur métier parmi nos pensionnaires de Pondichery : car nous avons cru que rien n'étoit plus important pour le salut de cette nation, que de tenir des écoles publiques, où l'on pût élever les jeunes Indiens. L'oisiveté et le défaut d'éducation les plongent d'ordinaire dans les plus grands désordres : abandonnés dès l'enfance à des esclaves, ils apprennent presque au sortir du berceau à commettre les actions qui font le plus d'horreur. En les élevant dans nos maisons, nous les occupons utilement ; nous tâchons de les former aux bonnes mœurs, et de leur inspirer de bonne heure la crainte de Dieu. On leur apprend à lire, à écrire, à dessiner : on leur enseigne l'arithmétique, le pilotage et la géométrie : ceux qui sont de naissance,

y étudient la langue latine, la philosophie et la théologie. Tandis que j'ai demeuré à Pondichery, j'y ai vu plus de trente pensionnaires rassemblés de toutes les parties du monde; nous avions deux Européens, l'un de Paris et l'autre de Londres; c'est le fils du gouverneur anglais de Godelour. L'Afrique nous avoit envoyé cinq jeunes enfans nés à l'île de Mascarin. Nous avions de l'Amérique un jeune Espagnol né aux Philippines, dont le père étoit général des galions d'Espagne. Tous les autres étoient du Pégu, de Bengale, de Madras, de Saint-Thomé, de Pondichery, de Portonovo, de Surate, et d'Ispahan capitale de la Perse. Dieu a béni nos soins; plusieurs de ces jeunes gens se sont avancés sur mer ou dans les comptoirs de la royale Compagnie : d'autres sont dans les ordres sacrés, ou ont embrassé la vie religieuse.

Ce fut le 9 septembre que nous nous embarquâmes à Pondichery; et le 11 au matin, nous mouillâmes à Madras, où M. du Laurens devoit remettre quelques caisses d'argent à un riche marchand anglais. Quoiqu'en Europe il y ait guerre entre les Français et les Anglais, et qu'on se la fasse aux Indes sur mer lorsque les vaisseaux se rencontrent, cependant ces deux nations vivent sur terre dans une parfaite intelligence, ce qui leur est très-utile pour l'exercice de leur commerce. Je fus reçu fort civilement de M. le gouverneur anglais; il me pressa de dîner avec lui, et j'eus bien de la peine à lui faire goûter les raisons qui m'obligeoient de ne pas répondre à son honnêteté. Après avoir pris congé de lui, je partis pour Saint-Thomé, qui n'est éloigné que de deux lieues de Madras. J'étois dans l'impatience de voir M. Laynés, évêque de cette ville, et ancien missionnaire du Maduré. La bonté et la tendresse avec lesquelles ce prélat me reçut, surpassent tout ce que je vous en pour-

rois dire : son élévation n'a rien changé dans son ancienne façon de vivre : à l'habit près, on le prendroit encore pour un missionnaire de notre Compagnie. Je mangeai le lendemain à sa table, où l'on ne sert jamais que des légumes et du lait.

Le même jour j'eus le bonheur de célébrer dans une chapelle attenante à la cathédrale, où l'on dit que saint Thomas demeura quelque temps. On y garde encore diverses reliques de ce grand Apôtre, entr'autres le fer de la lance dont il fut percé, une partie de ses ossemens, et des morceaux de ses habits. Quelques mois auparavant, j'avois eu la consolation de considérer à loisir les autres monumens de piété qui attirent en foule les anciens et les nouveaux fidèles de toute l'Inde. Les principaux se voient au grand Mont et au petit Mont. On appelle ainsi deux montagnes éloignées de deux grandes lieues de Saint-Thomé.

Le petit Mont est un rocher fort escarpé de trois côtés ; ce n'est que vers le sud-ouest qu'il a une pente aisée. On y voit deux églises, l'une qui regarde le nord vers Madras, et qui est située au milieu de la montagne ; on y monte par un degré de pierre fort spacieux, où se trouvent deux ou trois détours qui aboutissent à une esplanade de terre qu'on a faite sur le rocher. De cette esplanade, on entre dans l'église de Notre-Dame. Sous l'autel, qui est élevé de sept à huit marches, est une caverne d'environ quatorze pieds de largeur, et de quinze à seize pieds de profondeur ; ainsi il n'y a que l'extrémité occidentale de la caverne qui soit sous l'autel. Cette grotte, ou naturelle, ou taillée dans le roc, n'a pas plus de sept pieds dans sa plus grande hauteur : on s'y glisse avec assez de peine par une crevasse du rocher, haute de cinq pieds et large d'un peu plus d'un pied et demi. On n'a pas jugé à propos d'embellir cette entrée, ni même de rien

changer à toute la grotte, parce qu'on est persuadé que saint Thomas se retiroit souvent dans ce lieu solitaire pour y faire oraison. Nos missionnaires ont dressé un autel vers l'extrémité orientale de la grotte. C'est une tradition parmi le peuple, qu'une espèce de fenêtre d'environ deux pieds et demi, qui est au sud, et qui donne un jour fort obscur à toute la grotte, a été faite par miracle, et que ce fut par cette ouverture que le saint Apôtre se sauva des mains du Brame qui le perça de sa lance, et qu'il alla mourir au grand Mont qui n'est qu'à une demi-lieue de là vers le sud-ouest. Cependant, tout le monde ne convient pas de ce fait; quelques-uns disent au contraire qu'il fut blessé au grand Mont, tandis qu'il étoit en prières devant la croix qu'il avoit lui-même taillée dans le roc, et qu'on y voit encore.

De l'église de Notre-Dame, on monte sur le haut de la montagne, où nos pères ont élevé un petit bâtiment. Il est fondé sur le rocher qu'on a eu bien de la peine à applanir pour rendre ce petit ermitage tant soit peu commode. Vers le sud du logis, qui est bâti en équerre, est l'église de la Résurrection. On y trouve une croix d'un pied de hauteur dans un petit enfoncement pratiqué dans le roc, sur lequel est posé l'autel de l'église. Cette petite croix, qui est en relief et gravée dans le trou du rocher, à la grandeur près, ressemble tout à fait à la croix du grand Mont. On y remarque les mêmes prodiges, et si j'ose m'exprimer ainsi, les mêmes symptômes miraculeux. Je veux dire, que quand la croix du grand Mont change de couleur, qu'elle se couvre de nuages et qu'elle sue, on voit sur la croix du petit Mont de pareils changemens, des nuages et une sueur semblable, mais non pas si abondante. Le père Sylvestre de Sousa, missionnaire de notre Compagnie dans la province de Malabar, qui demeure depuis long-temps au petit Mont, m'a

assuré qu'il a été témoin oculaire de ce prodige. J'en parlerai plus bas.

On monte à l'église de la Résurrection par un grand escalier de pierre, d'une pente fort roide, qui prend depuis le pied occidental de la montagne jusqu'à une esplanade carrée qu'on a pratiquée devant la porte de l'église. A côté de l'autel vers le sud, se trouve une ouverture de rocher qui a quatre ou cinq pieds de longueur, un pied et demi de largeur, et cinq à six pieds de profondeur; on l'appelle la Fontaine de saint Thomas. C'est une tradition assez commune dans le pays, que le saint Apôtre qui demeuroit au petit Mont, vivement touché de ce que les peuples qui venoient en foule entendre ses prédications, souffroient extrêmement de la soif, parce qu'on ne trouvoit de l'eau que fort loin dans la plaine, se mit à genoux dans le lieu le plus élevé de la montagne, qu'il frappa de son bâton le roc où il étoit en prière, et qu'à l'instant il en jaillit une source d'eau claire, qui guérissoit les malades, quand ils en buvoient avec confiance à l'intercession du Saint. Le ruisseau qui passe maintenant au pied du petit Mont ne parût qu'au commencement du siècle passé : il se forma par le débordement des eaux d'un étang éloigné dans les terres, qu'une forte pluie fit crever : ce qui produisit ce petit canal, qui, dans des temps de sécheresse, n'est rempli que d'une eau saumâtre, parce qu'à deux lieues du petit Mont il communique avec la mer.

Il y a encore des personnes vivantes, qui assurent avoir vu, il y a plus de cinquante ans, ce trou de rocher tel que je viens de le décrire; et ils ajoutent que des femmes hérétiques y ayant jeté des immondices, pour s'opposer, disoient-elles, à la superstition des peuples, l'eau se retira aussitôt; et que les femmes, en punition de leur témérité, moururent

le même jour d'une colique extraordinaire. On ne laisse pas de venir prendre de cette eau, et d'en boire. Les missionnaires, aussi bien que les fidèles, assurent qu'elle produit encore des guérisons subites et surprenantes.

Ce fut vers l'an 1551, que le petit Mont, qui n'étoit auparavant qu'une éminence escarpée de rocher, commença à être défriché et applani pour la commodité des pélerins, ainsi qu'ils est marqué sur une grosse pierre qu'on a ménagée dans le roc, au haut de l'escalier vers le bord de la montagne. L'église de Notre-Dame y fut bâtie, et on la donna aux Jésuites portugais. Ceux-ci bâtirent ensuite le petit ermitage qui est au haut du rocher, et l'église de la Résurrection, où est la croix de pierre en relief, dont je viens de parler. Ce petit Mont est donc un véritable sanctuaire de dévotion; tout y inspire le recueillement et la piété; et l'on ne sauroit parcourir les saints monumens qui s'y trouvent, que le cœur ne soit attendri et touché de désirs vifs et pressans de se donner à Dieu.

Le grand Mont n'est éloigné du petit que d'une demi-lieue; je n'en ai pas mesuré la hauteur, mais il me parut à l'œil trois ou quatre fois plus élevé et plus étendu que l'autre. Il n'y a pas plus de cinquante ans qu'il étoit aussi désert que le petit Mont, où il n'y a que deux maisons au bas de la montagne, encore n'ont-elles été bâties que depuis trois ou quatre ans. Mais à présent les avenues du grand Mont sont toutes pleines de maisons fort agréables, qui appartiennent aux Malabares, aux Portugais, aux Arméniens, et surtout aux Anglais. Pendant les deux mois que je demeurai l'année dernière au petit Mont, il ne se passa guère de jour que je ne visse des cavaliers, des calèches et des palanquins aller au grand Mont et en revenir, et l'on m'a assuré que quand les vaisseaux d'Europe sont partis de Madras, presque

la moitié du beau monde de cette grande ville va passer les mois entiers dans ce lieu champêtre.

L'église de Notre-Dame est bâtie au sommet de la montagne. C'est sans contredit le monument le plus célèbre, le plus autorisé et le plus fréquenté par les Chrétiens des Indes, et surtout par les Chrétiens qu'on nomme de Saint-Thomé. Ceux-ci qui habitent les montagnes de Malabar, y viennent de plus de deux cents lieues. Ils ont un archevêque nommé par le roi de Portugal; c'est maintenant don Jean-Ribeiro, ancien missionnaire de notre Compagnie dans le Malabar. Ce prélat est fort habile dans les langues du pays, surtout dans le syriaque qui est la langue savante. La liturgie des prêtres malabares appelés *Caçanares*, est écrite en cette langue. Ces Caçanares sont les curés des différentes paroisses établies dans ces montagnes, où il y a plus de cent mille Chrétiens, dont quelques-uns sont encore schismatiques; les autres furent réunis à l'église romaine au commencement du siècle passé par don Alexis de Menèzes, alors évêque de Goa et visiteur apostolique. Ce fut lui qui tint le fameux concile de Diamper, dont les actes furent imprimés depuis à Lisbonne.

La croix taillée dans le roc par saint Thomas, est au-dessus du grand autel de l'ancienne église, qui a été depuis fort embellie par les Arméniens orthodoxes et schismatiques, et qu'on appelle maintenant Notre-Dame-du-Mont. Aussitôt que les vaisseaux portugais ou arméniens l'aperçoivent en mer, et qu'ils la voient par son travers, ils ne manquent pas de faire une salve de leur artillerie. Cette croix a environ deux pieds en carré; les quatre branches en sont égales; elle peut avoir un pouce de relief, et elle n'a pas plus de quatre pouces d'étendue. J'avois cru, sur le témoignage du père Kirker, qu'elle avoit des paons aux quatre extrémités; mais ayant su le contraire par des personnes qui l'avoient examinée

attentivement, je voulus l'examiner de près moi-même, et je fus convaincu par mes yeux que le père Kirker avoit écrit sur de faux mémoires, et que c'étoit effectivement des pigeons et non des paons qui se voyoient aux extrémités.

C'est une persuasion générale parmi les Indiens, soit chrétiens, soit idolâtres, que cette croix est l'ouvrage de saint Thomas, l'un des douze apôtres de Jésus-Christ, et que c'est aux pieds de la même croix qu'il expira d'un coup de lance, dont il fut percé par un Brame gentil. Paroître avoir d'autre sentiment sur la mission et la mort de ce grand apôtre, ce seroit s'exposer à l'indignation et au ressentiment des Chrétiens de toute l'Inde : c'est une tradition constante contre laquelle il seroit dangereux de s'élever.

On ne peut nier qu'il ne se fasse de continuels miracles à Notre-Dame-du-Mont. On y voit, comme dans les églises d'Europe où il y a des images miraculeuses, diverses marques de la piété des fidèles, qui ont été guéris de différentes maladies. Huit jours avant Noël les Portugais célèbrent avec beaucoup de solennité une fête qu'ils appellent de l'*Expectation* de la sainte Vierge. Il arrive quelquefois en ce temps-là un prodige qui contribue beaucoup à la vénération que les peuples ont pour ce saint lieu. Ce prodige est si avéré, si public, et examiné de si près par les catholiques et les protestans qui viennent en foule ce jour-là à l'église, que les plus incrédules d'entre eux ne peuvent le révoquer en doute. On en conviendra aisément par les circonstances suivantes, que j'ai apprises d'un de nos missionnaires qui en a été deux fois témoin avec plus de quatre cents personnes de tout âge, de tout sexe, et de toute nation, parmi lesquels il y avoit plusieurs Anglais, qu'on ne soupçonnera pas de trop de crédulité sur cet article.

Il y a environ sept à huit ans que pendant le ser-

mon qu'on faisoit à la fête de l'Expectation, où l'église étoit pleine de monde, il s'éleva tout à coup un bruit confus de gens qui crioient de tous côtés, miracle! Le missionnaire, qui étoit proche de l'autel, ne put s'empêcher de publier le miracle comme les autres; en effet, il m'assura que cette sainte croix qui est d'un roc grossier et mal poli, dont la couleur est d'un gris tirant sur le noir, parut d'abord rougeâtre, puis devint brune, et ensuite d'un blanc éclatant; enfin, qu'elle se couvrit de nuages sombres qui la déroboient aux yeux, et qui se dissipoient par intervalle; et qu'aussitôt après elle devint toute moite, et répandit une sueur si abondante, que l'eau en distilloit jusque sur l'autel. La dévotion des Chrétiens est de conserver des linges mouillés de cette eau miraculeuse; c'est pourquoi, à la prière de plusieurs personnes considérables, et pour mieux s'assurer de la vérité, le missionnaire monta sur l'autel, et ayant pris sept ou huit mouchoirs, il les rendit tout trempés, après en avoir essuyé la croix. Il est à remarquer que cette croix est d'un roc très-dur et semblable au rocher auquel elle tient de tous côtés; que l'eau en couloit en abondance, tandis que le reste du rocher étoit entièrement sec, et que le jour étoit fort échauffé par les ardeurs du soleil.

Plusieurs Anglais protestans ne pouvant nier ce qu'ils voyoient de leurs yeux, visitèrent l'autel et les environs en dedans et en dehors; ils montèrent même sur l'église de ce côté-là, et examinèrent avec grande attention s'il n'y avoit point quelque prestige dont on voulût surprendre la crédulité des peuples. Mais après bien des perquisitions inutiles, ils furent contraints d'avouer qu'il n'y avoit rien de naturel dans cet événement, et qu'il y avoit au contraire quelque chose d'extraordinaire et de divin. Ils furent persuadés, mais ils ne furent pas convertis. Lorsque la sueur commença à cesser, le père recteur de

Saint-Thomé envoya un missionnaire au petit Mont pour examiner ce qui s'y passoit, et celui-ci m'a protesté qu'il trouva la croix, laquelle est pareillement taillée dans le roc, toute moite comme si elle venoit de suer, et le bas de l'enfoncement où elle est placée tout mouillé.

Il y avoit plusieurs années que cette merveille n'avoit paru au grand Mont, et depuis ce temps-là on n'a rien vu de semblable. Les Portugais accoutumés à rapporter tout à leur pays, m'ont souvent assuré que ce phénomène, quand il arrive, est le présage de quelque malheur dont la nation est menacée; ils m'en rapportèrent divers exemples arrivés dans le siècle passé, et annoncés par cette croix miraculeuse. C'est là tout ce qu'on peut dire de certain sur les merveilles de ces deux sanctuaires si célèbres dans l'Inde : car il ne se trouve plus personne qui parle de l'apparition de saint Thomas le jour de sa fête.

Je me rendis à Madras le 13 septembre, et la nuit suivante nous mîmes à la voile. La saison étoit avancée et dangereuse à cause des vents qui règnent sur ces mers. Nous eûmes d'abord des vents variables, avec lesquels nous nous élevâmes allant au nord-est quart-est un peu plus de 6 degrés en latitude : car la rade de Madras est par 13 degrés 13 minutes de latitude nord.

Le 21 vers la pointe du jour, nous nous trouvâmes à la vue des montagnes de Ganjam, situées par 19 degrés 30 minutes; ce fut alors que les vents nous devinrent contraires, et que l'orage commença à se faire sentir. Nous résistâmes quelque temps à la violence des ondes en revirant de bord de temps en temps, pour perdre moins de notre route; mais nos précautions furent inutiles, le vent augmenta et se jeta au nord-est quart-d'est. Nous reculions à vue d'œil, parce que les courans forts nous étoient aussi

contraires que le vent. On jugea à propos d'aller mouiller un peu près de la terre dans un fond vaseux et de tenue qui se trouve sur cette côte, jusqu'à ce que le vent redevînt calme. Tout ce que nous pûmes faire, fut d'aller jeter la maîtresse ancre dans un bon fond à vingt-cinq brasses vis à vis la montagne de Barba que les Anglais appellent *Barüa*.

La nuit du 23 au 24, les vents forcèrent, et la mer devint si enflée, que le vaisseau qui étoit peu chargé, fut agité de roulis et de tangage affreux. J'avertis le maître du vaisseau, nommé Etienne, qu'il ne suffisoit pas d'amener les vergues, comme il avoit fait, qu'il falloit encore mettre les mâts de hune bas. Il me répondit qu'il y avoit pensé, mais que la foiblesse et l'ignorance de l'équipage le mettoient hors d'état de prendre cette précaution. En effet, vingt matelots au moins nous eussent été nécessaires pour bien manœuvrer dans la situation où nous étions, et nous n'en avions que dix; encore dans ce petit nombre ne s'en trouvoit-il que deux qui eussent été sur mer; on avoit pris les autres à Pondichery parmi les Parias chrétiens, qui ignoroient jusqu'aux noms des manœuvres, et qui n'entendoient rien au commandement. On ne s'aperçut de leur ignorance que quand il n'étoit plus temps d'y remédier.

Il fallut donc avec nos mâts de hune hauts soutenir toute la furie des vagues et des vents; notre inquiétude devint encore plus grande, lorsque nous reconnûmes que la mâture de notre vaisseau étoit trop haute. Autre malheur: le grand mât, bien qu'il fût tout neuf, se trouva pourri en dedans, parce qu'on l'avoit coupé dans une mauvaise saison. L'horreur de la nuit, la violence des ondes, et le bruit affreux de l'orage augmentèrent notre juste frayeur; cependant, vers les dix heures du soir chacun alla se reposer, à la réserve du premier pilote et du

maître du navire. Un peu après minuit celui-ci vint nous avertir de ne point sortir de la chambre, parce que le grand étai venoit de se rompre; c'est une manœuvre qui va saisir la tête du grand mât pour l'empêcher de tomber sur la poupe quand on revire de bord. Il ajouta que le grand mât balançoit fort et étoit près de tomber; son avis étoit assez inutile, car nous étions tous écrasés, si le grand mât fût tombé sur la chambre où nous nous trouvions, M. du Laurens, le frère Moricet et moi. Nous sentîmes en ce moment toutes les agitations qui sont ordinaires en de semblables conjonctures; et nous nous adressâmes à Dieu avec toute la ferveur dont nous étions capables. Peu après, le courant ayant pris le navire par le travers, le fit rouler avec violence vers le côté du bas-bord. Nous présentions le cap au vent, et une seconde houle le faisant relever avec un nouvel effort, le mât se rompit, et tomba sur le côté gauche du navire.

Cet accident, auquel nous venions d'échapper, fut suivi d'un autre qui n'étoit guère moins à craindre; quand le mât fut dans l'eau il se trouva retenu par les haubans, et les vagues le rejetoient avec violence contre le corps du vaisseau. On demandoit de tous côtés des haches pour couper les haubans, et il n'y en avoit point dans le navire, tant il étoit bien pourvu: on eut recours à des sabres, mais ils se trouvèrent si émoussés, qu'ils ne firent aucun effet. Enfin, le pilote voyant que le danger étoit pressant, se saisit du couteau de la cuisine, et à force de coups le mât se détacha enfin des haubans, et fut porté sur le rivage.

Au même temps, le maître du vaisseau parut couvert de sang. Deux poulies, qui étoient tombées avec le mât, l'avoient blessé à la tête. Comme nous n'avions point de chirurgien, le frère Moricet lava ses plaies avec de l'eau-de-vie, et lui enveloppa la

tête d'un linge. Le crâne n'étant point entamé, il fut aussitôt en état d'agir. Il nous rassura un peu, en nous disant que le danger étoit moins grand depuis que le vaisseau se trouvoit sans mât, parce que le vent avoit moins de prise, et que la maîtresse ancre étoit jetée sur un bon fond de grosse vase.

Cependant, comme l'orage ne s'apaisoit point, nous résolûmes d'implorer par un vœu l'assistance du Ciel. Tout l'équipage se mit à genoux, nous prononçâmes ensemble à haute voix un acte de contrition, après quoi nous promîmes à Dieu de faire chanter une messe solennelle de Notre-Dame, que nous prenions pour notre protectrice; de communier à cette même messe, et de faire une aumône aux pauvres pour le soulagement des âmes du purgatoire. On songea ensuite à se délasser de ses fatigues, et à prendre un peu de repos. Il fut bientôt troublé par une nouvelle alarme. Le maître du vaisseau, qui veilloit pour tout l'équipage, vint sur les quatre heures du matin nous dire, la larme à l'œil, que tout étoit perdu; que le cable attaché à l'ancre venoit de se rompre; que le vaisseau alloit infailliblement échouer à la côte, où la mer brisoit avec furie; qu'il n'y avoit plus que des ancres médiocres, mais qu'elles n'étoient point parées, et que le cable étoit trop foible pour résister à la tempête. Comme nous n'avions point d'autre ressource, on se mit incessamment à travailler; on attacha le cable à l'une des ancres; et après avoir invoqué le saint nom du Seigneur, on le jeta à la mer. Le vaisseau parut s'arrêter tout à coup, au grand étonnement de tout l'équipage; car le vent d'est, qui nous portoit à la côte, souffloit avec fureur.

Nous demeurâmes ainsi à l'ancre le 24, et le lendemain le vent se calma. Nous songeâmes d'abord à nous tirer d'un voisinage aussi fâcheux que celui de la montagne de Barba. Les ondes étoient si hautes,

et le tangage si violent, qu'il fut impossible de lever l'ancre. Il fallut donc couper le cable, afin de profiter d'un vent de sud-sud-est assez fort pour nous faire refouler les courans qui nous étoient contraires. Ce parti, quoique nécessaire, nous jetoit dans une autre extrémité : il ne nous restoit plus que deux petites ancres, et un bout de cable qui n'avoit que quarante-cinq brasses de longueur. La grande vergue avoit été amenée sur le pont dès le commencement de la tempête, avec un tronçon du grand mât, d'environ quinze à seize pieds. On hissa la grande voile, et on alla chercher quelque asile le long de la côte. Aucun de nos pilotes ne connoissoit cette plage, et nous nous trouvions fort embarrassés, lorsque nous aperçûmes au sud une grosse barque qui venoit vent arrière, et qui s'approchoit de nous : c'étoient des habitans de Narapour qui alloient à Ganjam. Ils nous dirent que nous n'en étions éloignés que de huit à dix lieues, et ils voulurent bien diminuer leurs voiles afin de nous attendre. Etant arrivés à la vue de Ganjam, le 26 septembre, nous fûmes contraints de mouiller à six lieues au-dessous du vent par quinze brasses d'eau.

Nous demeurâmes le lendemain à l'ancre dans une alarme continuelle, à cause du grand fond, du peu de cable que nous avions, et de la foiblesse de notre ancre. On fit des signaux pour demander du secours, on tira du canon, on mit le pavillon en berne; mais personne ne paroissoit. Outre le danger où nous étions d'échouer, pour peu que le vent vînt à forcer, nous manquions de vivres, et il ne nous restoit plus qu'un peu de riz et quelques poissons à demi-gâtés.

Dans l'extrême nécessité où nous étions, nous résolûmes d'envoyer à terre le premier pilote et un jeune métis. Comme nous n'avions point de bateau à bord, ils se mirent sur un radeau et ils s'efforcèrent de gagner le rivage à force de rames, afin d'aller à

Ganjam demander des chelingues et un pilote, pour nous faire entrer dans le port au premier temps favorable. Ces pauvres gens exposoient ainsi leur vie avec courage pour l'assurer aux autres. Ils furent portés quatre lieues plus bas sur des rochers, où le radeau s'arrêta, et après bien des risques qu'ils coururent, il gagnèrent enfin la terre, les pieds tout ensanglantés, de telle sorte qu'il leur fallut trois jours pour se rendre à Ganjam, dont nous n'étions éloignés que de quatre lieues.

Pour nous, qui étions restés dans le vaisseau, nous nous flattions que dès le lendemain ils nous amèneroient du secours et des vivres; mais deux jours s'étant passés sans recevoir de leurs nouvelles, nous ne doutâmes plus, ou qu'ils ne fussent péris sur mer, ou qu'ils n'eussent été dévorés par des crocodiles. Le 28, nous aperçûmes un catimaron, conduit par deux pêcheurs, qui venoient droit à nous du rivage. Arrivés à bord, ils nous firent les complimens de la Chauderie (gouverneur gentil), et d'un capitaine anglais, qui nous offroient leurs services; mais ils ne purent nous rassurer sur la destinée de notre pilote. Nous les renvoyâmes à la hâte, avec des lettres de remercîment que nous écrivîmes à ces Messieurs, par lesquelles nous leur demandions un prompt secours.

Le lendemain 29, nous vîmes sortir de l'embouchure de la rivière une grosse chelingue, qui fut bientôt rendue à bord. Elle nous amenoit notre pilote avec six bons matelots du pays, envoyés à notre secours par M. Symond, anglais, qui faisoit un grand commerce à Ganjam. Le pilote, après nous avoir raconté ses aventures, nous consola fort, en nous rapportant le plaisir que M. Symond se faisoit de nous rendre service, et les ordres qu'il avoit donnés pour nous faire trouver au rivage voisin des voitures qui nous transportassent commodément

dément à Ganjam. Nous les attendîmes jusqu'au coucher du soleil, et nous apprîmes ensuite qu'un accident imprévu avoit détourné ailleurs son attention.

Dans le dessein de voir notre vaisseau de près, il avoit fait une partie de chasse, et y invita un pilote danois qui commandoit un vaisseau arménien. Le Danois ne se rendit qu'avec peine à son invitation; il sembloit qu'il eût un pressentiment de sa mauvaise destinée. Comme ils passoient auprès d'un étang, M. Symond tira au vol un grand oiseau, qui blessé alla tomber dans une petite rivière qui se jette un peu au-dessus de la ville dans la rivière de Ganjam. Le Danois y courut, et comme il marchoit sur les bords, le pied lui glissa; il tomba dans l'eau, précisément au seul endroit où cette rivière a dix ou douze pieds de profondeur, car partout ailleurs elle est guéable. M. Symond et ses gens accoururent au secours, mais ils ne virent que son chapeau qui flottoit sur l'eau. Tout le reste du jour se passa à chercher le corps de cet infortuné, et c'est ce qui empêcha M. Symond de nous envoyer des palanquins, comme il nous l'avoit promis.

Si nous eussions pu prévoir ce contre-temps, nous eussions passé la nuit dans la chelingue, qui demeuroit à sec sur le sable du rivage; mais nous prîmes la résolution de marcher toujours vers la ville, dans l'espérance de trouver les palanquins que nous attendions. Nous eûmes quatre grandes lieues à faire dans des chemins que le sable mouvant rendoit très-difficiles, et une rivière à passer, qui étoit fort large et fort profonde. Nous arrivâmes sur ses bords fort fatigués, et il n'y avoit ni bateau pour la traverser, ni maison pour nous retirer. Après avoir attendu long-temps, un Anglais que nous envoyoit M. Symond, nous amena enfin deux bateaux, et

nous apprit le chagrin et l'embarras qu'avoit causés le malheur arrivé au Danois.

Nous nous rendîmes, le premier d'octobre, chez M. Symond; il nous reçut avec toute la politesse que nous pouvions attendre d'un homme de condition et de mérite, et il n'omit rien de tout ce qui pouvoit nous faire oublier nos fatigues passées. Il me força de prendre sa propre chambre, jusqu'à ce qu'il eût fait vider une maison qui lui servoit de magasin, pour nous y loger. La ville étoit si peuplée, qu'on n'y trouvoit point de maison qui ne fût remplie.

Ganjam est une des villes les plus marchandes qu'on trouve depuis Madras jusqu'à Bengale : tout y abonde, et le port est très-commode. Dans les plus basses marées, son entrée a toujours cinq ou six pieds d'eau, et neuf ou dix dans les eaux vives. On y bâtit des vaisseaux en grand nombre et à peu de frais. Nous comptâmes quatre-vingt-dix-huit vaisseaux à trois mâts échoués sur le rivage, et nous en vîmes environ dix-huit sur le chantier, qu'on construisoit tout à la fois. La facilité et l'abondance du commerce y auroient sans doute attiré les nations européennes, si la jalousie des habitans ne s'étoit opposée à leur établissement. Ces peuples, bien qu'ils soient sous la domination mogole, s'imaginent conserver leur liberté, parce qu'ils sont en possession de ne souffrir aucun Môre pour gouverneur dans leur ville. Néanmoins, depuis quatre ou cinq ans, ils permettent aux Mores d'y fixer leur demeure; mais ils sont fort en garde contre eux, et bien plus contre les Européens. Il y a deux ou trois ans que M. Symond voulut renfermer sa maison d'une petite muraille de brique : le gouverneur et les habitans firent aussitôt cesser l'ouvrage. « Nous connoissons bien le » génie des Européens, disoient-ils; s'il leur étoit » permis d'user de briques pour leurs maisons, ils » élèveroient bientôt des forteresses. » Aussi n'y

a-t-il dans toute la ville qu'une grande pagode et la maison du gouverneur gentil, qui soient de briques; toutes les autres sont construites d'une terre grasse enduite de chaux par dedans et par dehors : elles ne sont couvertes que de paille et de jonc, et il en faut changer de deux en deux ans, ce qui est assez incommode.

La ville est d'une grandeur médiocre, les rues sont étroites et mal disposées, le peuple fort nombreux. Elle est située à la hauteur de 19 degrés 30 minutes nord sur une petite élévation le long de la rivière, à un quart de lieue de son embouchure. Il y a douze ans qu'elle étoit plus considérable par ses richesses et par le nombre de ses habitans : elle étoit alors beaucoup plus proche de la mer; mais un vent d'est des plus violens, qui s'éleva vers le soir, fit déborder les eaux de la mer, qui submergèrent la ville. Peu de ses habitans échappèrent au naufrage.

Quoique les Indiens soient superstitieux à l'excès, et qu'ils aient ailleurs un grand nombre de pagodes, on n'en voit néanmoins qu'une à Ganjam. Il n'y a pas plus de vingt ans qu'on a commencé à la bâtir. Cette pagode n'est autre chose qu'une tour de pierre massive et de figure polygone, haute d'environ quatre-vingts pieds, sur trente à quarante de base. A cette masse de pierre est jointe une espèce de salle, où doit reposer l'idole quand l'édifice sera fini. Cependant on a mis *Coppal* (c'est le nom de l'idole) dans une maison voisine : là elle est servie par des sacrificateurs et des *Devadachi* (esclaves des dieux). Ce sont des filles prostituées dont l'emploi est de danser, et de sonner de petites cloches en cadence, en chantant des cantiques infâmes, soit dans la pagode quand on y fait des sacrifices, soit dans les rues, quand on promène l'idole en cérémonie.

L'histoire du di[illegible]l est aussi bizarre qu'elle

est confuse et embrouillée. Ce que m'en ont dit les Brames est plein de contradictions et n'a nulle vraisemblance. Voici ce qui se rapporte de plus certain. Il y a environ trente ans qu'un marchand étranger apporta une statue assez mal faite ; c'étoit à peu près la figure d'un homme haut d'un pied et demi, qui avoit quatre mains : deux étoient élevées et étendues ; il tenoit dans les deux autres une espèce de flûte allemande. Ce marchand exposa cette figure en vente. Un prêtre d'idoles qui l'aperçut, fit publier partout que ce dieu lui avoit apparu, et qu'il vouloit être adoré à Ganjam avec la même solennité qu'on adoroit *Jagrenat* (c'est une fameuse idole qu'on révère dans une ville éloignée de quinze à seize lieues au nord de Ganjam, assez près de la mer). Le songe du Brame passa pour une révélation divine ; on acheta la statue de Coppal, et on promit de lui bâtir un temple célèbre. Le gouverneur gentil n'eut garde de désabuser le peuple ; il trouvoit son intérêt à le confirmer dans son erreur ; c'est pourquoi, du consentement des principaux de la ville, il imposa une taxe générale pour les frais du temple. C'étoit à qui auroit part à une si bonne œuvre. On m'a assuré que le gouverneur tira du peuple plus d'argent qu'il n'en falloit pour bâtir deux temples semblables à celui qu'il vouloit construire.

Je ne pus découvrir le moindre vestige du christianisme ni dans la ville de Ganjam, ni dans celle de Barampour, qui est encore plus considérable, soit par la multitude et la richesse de ses habitans, soit par le grand commerce qu'on y fait de toiles et de soieries ; ce qui me fait croire que l'évangile n'a jamais été prêché dans ces vastes contrées. Il me semble qu'il s'y établiroit aisément, si l'on y envoyoit des missionnaires. Ces peuples sont d'un naturel docile, ils n'ont qu'un médiocre attachement pour leurs idoles, surtout à Barampour, où les pagodes

sont fort négligées. D'ailleurs, cette ville étant située entre la côte de Gergelin et celle d'Orixa, on y parle communément les deux langues, et de là on pourroit passer dans l'Orixa, où les peuples ont encore de plus favorables dispositions pour le christianisme. Quelques Brames du pays m'ont assuré qu'il est rare de trouver un Ourias qui ait deux femmes, et que c'est parmi eux un libertinage désapprouvé, quand un homme en épouse deux, surtout si la première n'est pas stérile. J'étois saisi de douleur en voyant l'aveuglement de ces pauvres infidèles. Je me suis servi plusieurs fois d'un interprète pour leur parler des vérités du salut : car personne ici n'entend le *tamul*. Ils recevoient mes instructions avec ardeur et avec piété : ils convenoient sans peine des infamies de leurs dieux, et ils les détestoient : ils n'avoient pas moins de mépris pour leurs Brames, dont ils connoissoient les fourberies et l'avarice : ainsi tout favorise leur conversion ; la Providence nous fournira peut-être les secours nécessaires pour l'entreprendre. Ce ne sont pas les missionnaires qui manqueront ; les Jésuites ne désirent que de se répandre parmi les infidèles, et de se consacrer à leur salut.

Quoique je trouve parmi les peuples de cette côte beaucoup de docilité, je ne puis disconvenir qu'il règne à Ganjam un déréglement de mœurs qui n'a rien de semblable dans toute l'Inde. Le libertinage y est si public et si effréné, que j'entendis publier à son de trompe, qu'il y avoit du péril à aller chez les *Devadachi* qui demeuroient dans la ville ; mais qu'on pouvoit voir en toute sûreté celles qui desservoient le temple de Coppal. Une si étrange prostitution doit animer le zèle des hommes apostoliques destinés à éteindre les flammes de l'enfer, et à allumer partout le feu du divin amour.

Barampour est à quatre lieues de Ganjam. La for-

teresse y est remarquable. Elle consiste en deux rochers de médiocre hauteur, qui sont environnés d'une muraille de pierre presque aussi dure que le marbre. Elle a bien mille pas de circuit. Ses murs vers le nord, sont baignés d'une petite rivière, qui va se jeter dans la mer à une lieue de là. On nous dit qu'il y avoit sur la porte une inscription si ancienne, que personne n'en connoissoit les caractères. J'aurois bien voulu la voir; mais les Mores, sachant que j'étois Européen, ne me permirent pas d'en approcher : ils craignent que les Européens ne s'en emparent, ce qui seroit facile, car il n'y a personne pour la défendre. On m'assura qu'il n'y a guère que soixante ans qu'un homme du pays avec cent de ses compatriotes, y avoit tenu tête pendant deux ans à une armée formidable de Mores, et que cette poignée de gens n'avoit pu être réduite que par la famine. Tout le plat pays est bien cultivé, surtout auprès des montagnes, où le riz et le blé viennent en abondance deux fois l'année, de même qu'à Bengale; mais l'air y est beaucoup plus sain, et les bestiaux y sont plus gras et plus vigoureux.

Pendant le séjour que je fis à Ganjam, je fus témoin d'une cérémonie également superstitieuse et extravangante. Un vieux Brame, accompagné de deux principales dames de la ville, se rendit auprès d'une petite élévation de terre, que les *carias* (fourmis blanches) avoient formée à vingt pas de notre maison. Le Brame, après avoir fait diverses grimaces ridicules, prononça quelques paroles, et jeta de l'eau sur le monceau de terre. Les femmes vinrent ensuite d'un air fort dévot, et jetèrent sur le même monceau de terre du riz cuit, de l'huile, du lait, du beurre et quantité de fleurs. Ce manége dura près de trois heures, ces femmes se succédant les unes aux autres pour faire leur offrande. Ayant demandé ce que signifioit cette cérémonie, on m'apprit qu'il y avoit

là un repaire de serpens, appelés en portugais *cobra capella*, dont la blessure est mortelle, si on n'y applique sur le champ un remède du pays ; et que ces femmes avoient la simplicité de croire que par leurs offrandes elles préservoient leurs enfans et leurs maris de la piqûre de ces serpens.

Nous étions sur notre départ de Ganjam, lorsqu'on vint me chercher de la part d'un marchand arménien qui étoit à l'extrémité. Il n'avoit aucun secours à attendre dans cette ville, car on n'y trouve ni médecin ni chirurgien : c'est le gouverneur brame qui fait les fonctions de l'un et de l'autre, et il a trois ou quatre recettes très-dangereuses à prendre ; car, ou elles rendent la santé en peu de temps, ou si elles ne font point sur le champ leur effet, le malade n'a qu'à se disposer à la mort.

Je me rendis dans la maison de l'Arménien, et après quelques [illegible]s de consolation propres à l'état où il se tro[illegible] je m'informai s'il étoit orthodoxe ou schismatique : il m'avoua qu'il étoit schismatique, mais qu'il ne laissoit pas d'entendre la messe dans nos églises, de se confesser aux prêtres catholiques, et de recevoir de leurs mains le corps de Jésus-Christ aussi souvent que de leurs vertabiets. Les Arméniens qui étoient présens m'assurèrent la même chose. En effet, c'est une pratique suivie universellement des Arméniens dans les Indes, lorsqu'ils se trouvent à Manille ou à Goa, de se confesser et communier dans les églises catholiques avec les fidèles, sans qu'ils se croient obligés de renoncer à leur schisme.

Je fis entendre au malade qu'il ne pouvoit point en conscience, recevoir les sacremens des prêtres schismatiques ; et qu'en se confessant aux catholiques, il devoit leur déclarer qu'il vivoit dans le schisme ; qu'il n'étoit nullement en état de recevoir l'absolution, si auparavant il n'abjuroit ses erreurs ;

que sans cela l'absolution qu'on lui donnoit étoit inutile, et que ses péchés n'étoient pas véritablement pardonnés; que, pour moi, je ne pouvois le confesser, encore moins le communier, s'il ne renonçoit au schisme, qui le séparoit de l'Eglise catholique et romaine, hors de laquelle il n'y a point de salut; qu'il devoit reconnoître un purgatoire, avouer qu'il est bon et salutaire de prier pour les morts; enfin, confesser qu'il y a deux natures en Jésus-Christ, qui ne font qu'une seule personne divine. Il me répliqua qu'il croyoit être dans une bonne religion, et qu'il ne condamnoit point la nôtre. « Une telle » créance, lui répondis-je, ne vous justifiera pas » devant Dieu : puisque vous ne condamnez pas » notre Eglise, et que nous réprouvons la vôtre, » vous devez prendre le parti le plus sûr : le mo» ment approche où vous allez paroître au tribunal » du souverain Juge; et [illegible] n'abjurez vos » erreurs, tandis qu'il vous [illegible] encore le temps » de le faire, vous êtes perdu pour jamais. »

Après un long entretien, où j'employai toutes les raisons les plus propres à le convaincre, Notre-Seigneur lui fit enfin la grâce de se reconnoître; il renonça de bonne foi à ses opinions; et il protesta qu'il croyoit sans hésiter tout ce que l'Eglise romaine, seule et vraie Eglise de Jésus-Christ, professe et enseigne. J'aurois bien voulu lui faire signer sa profession de foi, il y consentoit; mais je ne pouvois la faire écrire que par des Arméniens schismatiques, dont j'avois sujet de me défier. Je le confessai, et il me parut vivement touché de la grâce que Dieu venoit de lui faire. Le lendemain je fis porter à son logis des ornemens pour y célébrer le saint sacrifice: tous les catholiques y assistèrent; le malade eut le courage de recevoir à genoux le saint viatique. Il m'assura ensuite qu'il n'appréhendoit plus la mort, parce qu'il mettoit toute sa confiance dans les mérites de

Jésus-Christ. Je l'allai voir encore le lendemain; et, l'ayant trouvé à l'agonie, je fis les prières de la recommandation de l'âme. On m'attendoit au rivage pour m'embarquer dans une chelingue, car notre vaisseau étoit en rade dès le matin. A peine y fus-je arrivé, que nous mîmes à la voile.

Quand je fais réflexion à la sainte mort de ce bon Arménien, je ne puis m'empêcher d'admirer la conduite adorable de la Providence, qui avoit permis sans doute les malheurs qui nous étoient arrivés, pour nous attirer au port de Ganjam, et pour ménager à ce schismatique les moyens de se convertir et de mourir dans le sein de l'Eglise. Ce qui me confirme de plus en plus dans cette pensée, c'est l'aveu que M. du Laurens me fit dans la suite, qu'en moins de quinze jours il avoit fait ses affaires à Bengale aussi avantageusement que s'il y fût arrivé deux mois plutôt, ainsi qu'il l'avoit projeté à son départ de Pondichery.

Ayant levé l'ancre de la rade de Ganjam avec un vent de sud-est, nous découvrîmes le lendemain matin, 26 novembre, la pagode de Jagrenat, qui est à une lieue dans les terres, et nous fûmes par son travers avant le soleil couché. C'est sans contredit la plus célèbre et la plus riche pagode de toute l'Inde: l'édifice en est magnifique; il est fort élevé, et son enceinte est très-vaste. Cette pagode est encore considérable par le nombre de pélerins qui s'y rendent de toutes parts, par l'or, les perles et les pierreries dont elle est ornée: elle donne son nom à la grande ville qui l'environne, et à tout le royaume. On la découvre en mer de dix à douze lieues, quand le temps est serein. Le raja du pays est en apparence tributaire du grand Mogol; il prend même le titre d'officier de l'empire. Tout l'hommage qu'on exige de lui, c'est que la première année de son gouvernement, il visite en personne le Nabab de Catek,

ville considérable entre Jagrenat et Balassor. Ce raja ne fait sa visite que bien escorté, afin de se mettre à l'abri de toute insulte.

J'aurois souhaité de m'instruire par moi-même des particularités qu'on me racontoit de la pagode de Jagrenat; mais j'appris qu'on n'y laissoit entrer personne qui ne fît profession publique d'idolâtrie; les Mores mêmes n'osent en approcher, et on est surtout en garde contre les Français. Il passe pour constant dans le pays, qu'un Français, sous l'habit de pandaron, entra, il y a environ trente ans, dans le temple, qu'il y demeura caché, et que pendant la nuit, il enleva un gros rubis d'un prix inestimable, qui formoit un des yeux de l'idole.

Ce temple est surtout célèbre par son ancienneté. L'histoire de son origine est singulière: voici ce qu'en apprend la tradition du pays. Après un ouragan des plus furieux, quelques pêcheurs *Ourias* trouvèrent sur la plage, qui est fort basse, une poutre que la mer y avoit jetée; elle étoit d'un bois particulier, et personne n'en avoit vu de semblable; elle fut destinée à un ouvrage public; et ce ne fut pas sans peine qu'on la traîna jusqu'à la première peuplade, où fut bâtie ensuite la ville de Jagrenat. Au premier coup de hache qu'on lui donna, il en sortit un ruisseau de sang. Le charpentier interdit cria au prodige; le peuple y accourut de tous côtés, et les Brames, encore plus intéressés que superstitieux, ne manquèrent pas de publier que c'étoit un dieu, qui devoit être adoré dans le pays.

Il n'y avoit rien d'extraordinaire dans cette liqueur rouge qui couloit de la poutre. J'ai vu à Ganjam de ces poutres qui venoient des montagnes voisines. Quand le bois n'est pas coupé dans la bonne saison, si on le laisse long-temps au soleil, il ne manque pas d'être rongé en dedans par les vers qui creusent jusqu'au cœur du bois. Qu'on le jette ensuite dans

l'eau, il en est bientôt abreuvé, il s'y fait des réservoirs, et l'eau en sort en abondance quand la hache pénètre un peu avant.

Cette poutre étoit d'un bois rouge : il y a quantité de ces arbres au Pégu et à Tenasserim; l'eau, en pénétrant dans le cœur de la poutre, y avoit pris la couleur du bois: ainsi, rien que de naturel dans cette eau rougie; mais ces pauvres idolâtres, abusés par leurs Brames, étoient ravis d'y trouver du prodige. On en fit donc une statue de cinq à six pieds de hauteur. Elle est très-mal faite, et c'est plutôt la figure d'un singe que d'un homme. Ses bras sont étendus et tronçonnés un peu plus bas que le coude; c'est apparemment parce qu'on a voulu faire la statue d'une seule pièce: car on ne voit point de statues mutilées dans l'Inde; elles passent dans l'esprit de ces peuples pour monstrueuses, et lorsqu'ils voient de nos images, qui n'ont que le buste, ils reprochent aux Chrétiens leur cruauté, de mutiler ainsi des saints qu'ils révèrent.

Le tribut qu'on tire des pélerins est un des plus grands revenus du raja de Jagrenat. En entrant dans la ville, on paye trois roupies aux gardes de la porte; c'est pour le raja. Avant que de mettre le pied dans l'enceinte du temple, il faut présenter une roupie au principal Brame, qui en a soin; c'est la moindre taxe, que les plus pauvres ne peuvent pas se dispenser de payer. Pour ce qui est des riches, ils donnent des sommes considérables. Depuis peu, il en coûta plus de huit mille roupies à un riche marchand qui y étoit venu de Balassor.

On ne sauroit croire la foule et le concours des pélerins qui viennent à Jagrenat de toute l'Inde, soit en-deçà, soit au-delà du Gange. Il y en a qui ont fait plus de trois cents lieues en se prosternant continuellement par terre sur la route, c'est-à-dire, qu'en sortant de leurs maisons, ils se couchent tout

de leur long, les mains étendues au-delà de la tête, et puis se relevant, ils recommencent à se prosterner de la même manière, en mettant les pieds où ils avoient les mains, ce qu'ils continuent de faire jusqu'à la fin de leur pélerinage, qui dure quelquefois plusieurs années. D'autres traînent de pesantes et longues chaînes attachées à leur ceinture. Quelques-uns ont les épaules chargées d'une cage de fer, dans laquelle leur tête est renfermée.

Vous jugez bien, mon révérend père, que des personnes qui se livrent à de si grandes austérités, sans être soutenues de la grâce, deviendroient de fervens Chrétiens s'ils connoissoient Jésus-Christ. Que ne feroient-ils pas, que ne souffriroient-ils pas pour son amour, s'ils savoient ce qu'il a souffert pour eux! Mais aussi que la vie pénitente et austère des missionnaires leur devient douce et consolante, quand ils voient ces pénitens idolâtres, en venir à ces excès pour honorer leurs fausses divinités! Les gentils des côtes de Gergelin et d'Orixa ont continuellement Jagrenat à la bouche; ils l'invoquent en toute rencontre; et c'est en prononçant ce nom qui leur est vénérable, qu'ils font sûrement tous leurs marchés, ou qu'ils prêtent leurs sermens.

Pendant notre petite traversée de Ganjam à la pointe des Palmiers, nous eûmes presque toujours durant la nuit, de petits vents de terre qui duroient jusque vers les dix heures du matin. Sur les deux heures après-midi les vents venoient du large, et souffloient jusqu'au coucher du soleil. Pendant l'intervalle de ces changemens de vent, il nous falloit mouiller, parce que les courans étoient contraires. Ainsi, nous fûmes cinq jours à faire environ quarante lieues, sans nous éloigner de la terre de plus d'une lieue.

Nous arrivâmes le jour de saint André à la pointe des Palmiers, et nous la doublâmes vers le soir.

Nous avions reconnu la fausse pointe le jour précédent; elle est très-dangereuse dans la saison des vents du sud, parce que l'enfoncement que fait cette fausse pointe est tout à fait semblable à celui que fait la véritable, et tous les jours on s'y trompe, au risque de faire naufrage; car, quand on y est une fois entré, on ne peut plus guère s'en retirer. Comme nous n'avions pas pris hauteur ce jour-là, nous crûmes d'abord que la fausse pointe étoit la véritable; mais ayant remarqué que les bords du rivage étoient fort escarpés, et ayant aperçu des terres blanches par intervalle, nous reconnûmes aussitôt notre erreur, et il nous fut aisé de sortir de ce mauvais pas, parce que c'étoit la saison où les vents de terre règnent pendant la nuit. Si l'on fait attention à ces remarques, on n'y sera pas surpris. La véritable pointe des Palmiers est une terre basse et noyée, où il paroît des arbres éloignés les uns des autres bien avant dans la mer, sans qu'on puisse voir le rivage que d'une manière confuse.

Après avoir dépassé la pointe des Palmiers, des vents forts et contraires nous obligèrent de louvoyer durant sept jours avant que d'arriver à la rade de Balassor, qui n'en est éloignée que de quinze lieues. Les marées violentes nous faisoient dériver jusque près du Canaca; c'est une rivière au sud-ouest de l'enfoncement de la pointe des Palmiers. Ses habitans ont la réputation d'être de grands voleurs. Pour ne pas perdre de temps à attendre le pilote-côtier à la barre de Balassor, car la saison étoit avancée, M. du Laurens envoya à terre le maître du navire: il mit deux jours à se rendre à Balassor, et il vint ensuite nous joindre à la rade où nous avions mouillé, et où nous pensâmes périr. Celui qui sondoit avoit mal instruit le pilote de la quantité du fond; il fit mouiller sur les dix heures du soir, croyant être par quatre brasses; mais une heure après le pilote ayant

pris lui-même la sonde, pour voir si l'ancre ne chassoit pas, il trouva qu'il n'y avoit que sept pieds d'eau, et nous en tirions six. Nous étions justement sur la barre de Balassor, où le sable est très-dur, et où nous ne pouvions échouer sans faire naufrage. Comme la mer perdoit toujours, il fit lever tout le monde, et on vira au cabestan avec tant de diligence, que l'ancre fut haute avant que le navire eût touché. Dieu nous préserva encore de ce malheur, car nous n'eûmes que le temps nécessaire pour nous mettre au large.

Le lendemain 8 décembre, aussitôt que le pilote français du Gange fut entré, on leva l'ancre pour aller mouiller ce jour-là même aux pieds des brasses. (On appelle ainsi un grand banc qui occupe toute l'embouchure du Gange.) Ces brasses ne sont que du côté de l'ouest; du côté de l'est, on peut entrer et sortir du Gange, sans passer sur aucun banc. Nul vaisseau n'entre jamais par la passe de l'est, quoique tous y passent en sortant. Une infinité de bancs cachés qui l'environnent et qui s'étendent fort loin dans la mer, rendent cette passe très-dangereuse. Ces bancs forment à l'embouchure du Gange un canal fort étroit, qu'on découvre aisément en sortant, parce que le canal est près des terres; mais on ne peut le connoître quand on vient du large. Les grands vaisseaux attendent le demi-flot pour passer les deux brasses, et vont mouiller dans un endroit où il y a toujours cinq ou six brasses d'eau: on l'appelle *la chambre du diable*, parce que la mer y est extrêmement haute quand le vent est violent, et que les vaisseaux y sont en danger. Les brasses ne changent jamais: les petits vaisseaux passent la première brasse, qui n'a pas plus de deux lieues, et se rendent dans le canal le long de la terre, comme nous fîmes. Nous fûmes plus de dix jours à remonter le Gange jusqu'à Chandernagor, et ce ne fut pas sans danger. Le vent

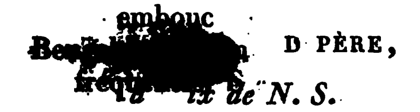
contraire nous obligeoit de louvoyer pour avancer chemin à la faveur du flot, et le navire ayant refusé de revirer de bord, nous fûmes contraints de mouiller au plus vîte. La poupe, en évitant, se trouva à six pieds d'eau; on porta une ancre au large, et nous nous tirâmes d'affaire.

La première fois que je vins à Bengale, il y a douze ans, il nous arriva un pareil accident sur le même fleuve, mais un peu plus bas. On ne sauroit croire combien de vaisseaux y périssent; les plus grands y naviguent jusqu'à Ougli, c'est-à-dire, plus de quatre-vingts lieues depuis son embouchure. Le riche commerce qu'on fait à Bengale ne permet pas de faire attention à ces pertes fréquentes. Si Dieu me conserve la vie, j'aurai l'honneur de vous envoyer une relation de ce royaume, le plus riche et le plus abondant de toute l'Inde. Toutes les nations y apportent de l'argent, et elles n'en rapportent que des effets. Les Anglais seuls y ont apporté cette année plus de six millions d'écus. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE

Du père Claude-Antoine Barbier, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père Petit, provincial de la même Compagnie, ci-devant missionnaire des Indes.

A Pinneypundi, ce 1.er décembre 1711.



D PÈRE,

de N. S.

J'AI eu l'avantage, peu après mon arrivée aux Indes, d'entrer dans le Carnate, et d'être chargé par mes supérieurs, du gouvernement de la mission que vous aviez quittée un an auparavant pour passer en Europe. C'est pour moi une raison de vous adresser la première lettre que j'écris en France, afin de vous rendre compte de ce qui s'est passé de plus remarquable dans une mission dont vous êtes regardé comme le père. Je ne vous dirai rien de la joie secrète que j'ai ressentie en embrassant ce nouveau genre de vie : vous avez éprouvé vous-même avec quelle bonté Dieu nous dédommage du petit sacrifice qu'on lui fait en cette occasion. Du moins le Seigneur a eu compassion de ma foiblesse, et il a bien voulu me faciliter toutes les choses qui, dans les commencemens d'une vie si extraordinaire, révoltent le plus la nature.

Après le tribut ordinaire d'une maladie, qu'il m'a fallu payer les premiers mois, je me suis trouvé tellement accoutumé à cette nouvelle manière de vivre, de se vêtir et de marcher, qu'il ne me venoit aucun doute que je ne fusse véritablement destiné de

de Dieu à travailler dans cette mission. La difficulté inséparable de l'étude de tant de langues ne m'a pas permis encore de parler avec cette facilité qui seroit nécessaire pour traiter librement avec les gentils : mais, grâces à Dieu, j'en sais assez pour instruire par moi-même les néophytes.

Ce fut le premier mars de cette année que j'entrai dans la mission de Carnate. Je n'y avois encore demeuré que quelques semaines, lorsque les catéchistes m'amenèrent de divers endroits un grand nombre de catéchumènes fort bien instruits, et disposés à recevoir le baptême. Qu'il est consolant pour un nouveau missionnaire de commencer ses fonctions par administrer le baptême à près de deux cents personnes ! Je recueillois ainsi la moisson que vous aviez semée : la joie et la consolation étoit pour moi toute entière, tandis que le travail, et par conséquent le mérite, étoit votre partage.

Je ferois violence à votre modestie, mon révérend père, si je marquois dans un plus grand détail les traces de votre zèle que je trouvois presque à chaque pas, en parcourant les endroits où vous avez demeuré : mais du moins vous ne serez pas insensible aux regrets de vos néophytes, qui demandent sans cesse au Seigneur, le prompt retour de leur pasteur et de leur père.

Comme la fête de Pâques approchoit dans le temps que j'arrivai à Pinneypundi, je ne crus pas devoir sitôt entreprendre aucun voyage : en effet, je fus assez occupé à contenter la dévotion des Chrétiens qui se rendirent en foule à mon église. On est frappé et attendri tout à la fois, lorsque, arrivant nouvellement d'Europe, on voit la ferveur avec laquelle ces bons néophytes font huit et neuf journées de chemin à pied pour avoir le bonheur d'entendre une messe ; bien plus encore, quand on est témoin de l'assiduité avec laquelle ces pauvres gens, après tant

de fatigues, se trouvent aux instructions et aux prières qui se font dans l'église presque tout le jour et une grande partie de la nuit. Ils se retirent ensuite pour prendre quelques heures de sommeil sous le premier arbre qu'ils rencontrent : encore y en a-t-il plusieurs parmi eux qui emploient ce temps-là à des pénitences extraordinaires. Vous aurez vu sans doute comme moi, mon révérend père, des Chrétiens de l'un et de l'autre sexe passer plusieurs heures de la nuit à faire sur leurs genoux le tour de l'église, en récitant des prières vocales, et en méditant la passion du Sauveur.

Après la cérémonie du vendredi-saint, m'étant retiré pour prendre un peu de repos, on vint m'avertir du danger où étoit un enfant de cinq ans, qu'on avoit porté à l'Eglise pour y être baptisé. Il venoit d'être attaqué tout à coup d'une maladie violente, dont on ne pouvoit découvrir la cause; on jugeoit pourtant, par le mouvement irrégulier de ses yeux, et par les convulsions de tout son corps, qu'il avoit été mordu de quelque serpent, et on ne lui donnoit plus que quelques instans à vivre. Je courus aussitôt à l'église, et je le baptisai. Durant la cérémonie, et surtout lorsque je lui mis le sel béni dans la bouche, cet enfant, que ses parens tenoient entre leurs bras à demi-mort, parut à l'instant se ranimer : il se mit à pleurer, et ensuite il s'endormit. Deux heures après il se réveilla en parfaite santé, et il alla se ranger avec les autres enfans de son âge. Les Chrétiens ne doutèrent point qu'une si prompte guérison ne fût l'effet du baptême.

Je comptois aller, après les fêtes de Pâques, à Adichenelour, pour y célébrer la fête de la Pentecôte dans la nouvelle église que vous y avez fait construire; mais j'appris qu'elle avoit été tout à fait ruinée par une inondation qui arriva l'hiver passé. Je fus bien dédommagé de la peine que me causa

ce contre-temps, par le bonheur que j'eus de gagner sûrement une âme à Dieu le propre jour de cette fête. J'étois occupé à entendre les confessions des Chrétiens, qui étoient venus de fort loin et en grand nombre, lorsqu'un gentil se présenta à la porte de l'église avec sa femme, qui apportoit son fils de quatre grandes lieues, dans l'espérance qu'on lui avoit donnée qu'il recevroit quelque soulagement dans l'église des Chrétiens. Cet enfant étoit à l'extrémité. Je fis comprendre à ses parens que le baptême étoit le seul remède dont il eût besoin, et que si leur fils venoit à mourir, ils auroient du moins la consolation d'être assurés qu'il vivroit éternellement dans la gloire. Ils y consentirent, et je baptisai l'enfant. A peine s'étoient-ils retirés, qu'il mourut entre les bras de sa mère. Un quart-d'heure plus tard, il eût été privé à jamais du bonheur de voir Dieu. Ces bonnes gens me rapportèrent le corps de leur enfant que je fis enterrer avec solennité, et ils me parurent disposés eux-mêmes à renoncer à l'idolâtrie, et à embrasser notre sainte religion. Vous savez mieux que personne, mon révérend père, combien ces traits de la Providence sont consolans pour un missionnaire.

Je suis occupé actuellement à faire instruire une famille entière, dont la conversion a commencé par un bon vieillard qui en est le chef. Le mauvais temps obligea un de mes catéchistes d'entrer dans une peuplade voisine : il fut touché des plaintes qu'il entendit faire dans la maison d'un gentil ; il y entra ; et trouvant toute la famille éplorée, il connut par leurs larmes et par leurs gémissemens, qu'ils étoient sur le point de perdre leur père, qui se mouroit. Il approcha du lieu où étoit ce vieillard, et il remplit alors la fonction d'un zélé catéchiste. Il annonça Jésus-Christ à ce pauvre moribond, et il l'instruisit des vérités du salut. La grâce qui agissoit en

même temps dans son cœur, le porta à demander le baptême : et comme le péril étoit pressant, il lui fut conféré sur l'heure par le catéchiste. Les forces semblèrent revenir au malade, ou plutôt la fermeté de sa foi lui fit tirer des forces de sa propre foiblesse. Il se fit porter le jour suivant à l'église, et là, entre les bras de ses enfans, il reçut les saintes onctions. A peine l'eurent-ils reporté dans sa maison qu'il expira.

Cette mort donna lieu à une grande contestation qui s'éleva entre les enfans et les parens du défunt. Ceux-ci, qui étoient accrédités dans la bourgade, prétendoient que le corps fût brûlé selon la coutume de leur caste. Les enfans, tout gentils qu'ils étoient, s'y opposèrent, et dirent que leur père étant mort Chrétien, il seroit enterré suivant la coutume qui s'observoit dans l'église des Chrétiens. Comme cette contestation faisoit de l'éclat, elle vint bientôt à la connoissance du raja d'Aneycoulam. Nous avons dans cette cour de puissans ennemis. Cependant la Providence ménagea si bien les choses, que la religion eut le dessus. Le raja répondit que puisqu'il honoroit de sa bienveillance le Sanias de Pinneypundi, et qu'il lui permettoit d'avoir des disciples, il vouloit qu'on les laissât vivre selon ses usages. Les enfans du défunt me firent savoir cette réponse, dont je rendis grâces à Notre-Seigneur. La cérémonie de l'enterrement se fit à l'ordinaire, et maintenant la veuve avec ses enfans se disposent à recevoir le baptême. Je rapporte ces faits, parce qu'ils ont quelque chose de singulier : car, pour les fruits ordinaires que l'on recueille dans cette mission, il seroit inutile de les écrire à une personne qui en a plus vu et plus fait que ne peut savoir un nouveau missionnaire.

Après les continuelles occupations que m'avoient données les grandes fêtes, Dieu m'éprouva par la

maladie dont je vous ai parlé au commencement de cette lettre. Mon expérience m'apprit alors ce que je n'avois pu comprendre sur le récit d'autrui, de la nature d'une fluxion dont on est tourmenté dans ce pays. C'est une si grande abondance de sérosités qui tombent du cerveau, et qui s'écoulent continuellement par les yeux, qu'il est impossible de les tenir fermés pendant un temps considérable. Ouvrez-les, c'est encore pis; chaque rayon de lumière est une espèce de dard qui vient frapper la prunelle. Il n'y a pas jusqu'au mouvement naturel des paupières, qui ne cause un nouveau supplice; parce que l'humeur qui découle étant fort gluante, forme des pointes qui picotent sans cesse la membrane de l'œil. Je passai ainsi huit jours sans pouvoir prendre un moment de repos. Cette insomnie me causa la fièvre, accompagnée d'un dégoût extrême pour toute sorte d'alimens. Mais Notre-Seigneur, qui sait proportionner les maux à notre foiblesse, me rendit la santé au bout de six semaines.

J'entrepris aussitôt le voyage que j'avois projeté de faire à l'ouest, pour visiter la chrétienté de Courtempettey, en repassant par le sud pour recueillir les débris de l'église que vous y avez bâtie. Cette tournée me parut être de près de quatre-vingts lieues, prenant depuis Pinneypundi jusqu'à Chingama, d'où, passant au sud par Adichenelour, on visite les habitations qui bordent la rivière de Ponarou, puis on revient par l'est de Gingi. Dans cette excursion, j'éprouvai aux pieds et aux jambes les douleurs que ces nouvelles courses ne manquent pas de causer. A la fin, je me suis fait à la fatigue, et grâces à Dieu, il faut maintenant que les épines, dont vous savez que ces prairies sont toutes semées, soient bien longues et bien aiguës, pour ne pas céder à la fermeté et à l'assurance avec lesquelles je les foule. Il est vrai que la vue des lieux consacrés par les

sueurs et par les souffrances des anciens missionnaires, a bien de quoi encourager leurs successeurs; et en particulier, le souvenir de la prison que vous avez eu à souffrir dans l'endroit même où je passois alors, a beaucoup contribué à me soutenir dans ce voyage.

A peine fus-je arrivé à Courtempettey, qu'on me fit le récit des outrages et des insultes que le père Mauduit avoit essuyés quelques années auparavant, lorsqu'on l'arrêta prisonnier à Chingama. On me menaçoit d'une destinée toute pareille : mais Notre-Seigneur ne prodigue pas ces sortes de faveurs à tout le monde. Du moins, si en les désirant, on pouvoit s'en rendre digne, il me semble que j'étois disposé à tout. Je pensois souvent que le père Laynez, à présent évêque de Saint-Thomé, et fondateur de la mission de Courtempettey, avoit été pris, il y a quelques années, dans ce lieu-là même, et y avoit reçu des plaies dont il conserve encore les cicatrices, mille fois plus glorieuses pour lui que les pierres précieuses qui ornent la mitre que le souverain pontife l'a forcé tout récemment d'accepter. Mais enfin le séjour que j'y ai fait a été tranquille, et les gentils ne m'ont point inquiété. Cependant, la conversion d'un fameux gentil de ce pays me fit croire que j'allois essuyer une rude persécution. Cet idolâtre, pour m'assurer que son changement étoit sincère, m'avoit remis son idole infâme, qui n'est redevable du culte que lui rendent les Indiens, qu'à la corruption de leurs cœurs. Ses parens faisoient déjà beaucoup de bruit, mais Dieu permit que cet orage n'eut pas de suite.

Je pris ma route vers Tandarey, où je dressai un oratoire sur les débris d'une chapelle qui fut bâtie autrefois par le vénérable père Jean de Brito, martyrisé dans le royaume de Marava. Si mes facultés me l'eussent permis, j'aurois relevé cette

église, tant à cause de la vénération que nous devons avoir pour ce saint homme, qu'à cause de la situation du lieu même où les Chrétiens peuvent s'assembler commodément. Mon dessein est d'employer à cet usage le premier secours qui me viendra d'Europe.

En passant à Tirounamaley j'eus le chagrin d'y voir triompher la superstition par la beauté des édifices consacrés aux idoles, par la magnificence des portiques où une imagination ridicule fait nourrir et honorer une multitude prodigieuse de singes, et beaucoup plus encore par les monumens que l'impiété éleve chaque jour aux endroits où l'on a obligé les femmes à se brûler toutes vives après la mort de leurs maris. Il y en avoit sept ou huit tout récens qui me pénétrèrent de la plus sensible douleur.

Au sortir de Tandarey, le voisinage de Gingi et d'autres grandes villes me fit garder plus de ménagemens pour secourir les Chrétiens, sans m'exposer à être découvert. Je n'eus plus d'autre demeure que les bois; encore étois-je obligé d'y faire mes fonctions durant la nuit, me contentant pendant le jour d'entretenir les infidèles que la curiosité attiroit au lieu de ma retraite.

Enfin, après avoir fait le tour de cette mission, et y avoir recueilli une moisson beaucoup plus abondante que je n'osois l'espérer, je suis revenu ici pour y célébrer la fête de tous les Saints. Je puis vous assurer que vos chers disciples conservent précieusement le souvenir des instructions qu'ils ont reçues de leur maître; et que leur ferveur, loin de s'affoiblir, augmente de plus en plus chaque jour. Priez Dieu que votre ouvrage ne dépérisse pas entre mes mains.

LETTRE

Du père de Bourzes, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à Madame la comtesse de Soudé.

De la Mission de Maduré, le 21 septembre 1713.

MADAME,

La paix de N. S.

VOUS ne vous contentez pas de me donner des marques de votre souvenir et de vos bontés ordinaires, par les fréquentes lettres que vous me faites l'honneur de m'écrire, vous les accompagnez encore de présens et de libéralités : votre piété va chercher jusqu'aux extrémités du monde des nations que le malheur de leur naissance a plongées dans l'idolâtrie; et par le secours que votre zèle me procure, vous contribuez, autant qu'il dépend de vous, à leur conversion et à leur salut. Vos largesses ne se bornent pas même à la vie présente, vous les portez au-delà du tombeau, par les mesures que vous avez prises, afin que les effets de votre charité subsistent encore, lorsqu'il aura plu à Dieu de vous retirer de ce monde. Il y a long-temps, Madame, que je ne trouve plus de termes pour vous exprimer ma reconnoissance et celle de nos néophytes; mais le Dieu dont vous procurez la gloire, en augmentant le nombre de ses adorateurs, saura bien mieux récompenser vos bienfaits, que nous ne pouvons les reconnoître.

Pour vous satisfaire sur les diverses questions que vous me faites, je répondrai par ordre à tous les articles de votre lettre : mais je n'y répondrai qu'en peu de mots. Il me faudroit faire un volume entier,

si j'entreprenois d'expliquer en détail tout ce qui concerne la religion et les usages de Maduré. Peut-être pourrai-je un jour contenter une curiosité si louable, et c'est à quoi je prétends consacrer mes premiers momens de loisir.

Vous me demandez d'abord si l'on voit ici, comme en Europe, des distinctions de rang et de préséance : oui, Madame; comme il y a partout des montagnes et des vallées, des fleuves et des ruisseaux; partout, et aux Indes plus qu'ailleurs, on voit des riches et des pauvres, des gens d'une haute naissance, et d'autres dont la naissance est vile et obscure. Pour ce qui est des pauvres, ils y sont en très-grand nombre; une infinité de malheureux sont morts de faim depuis quatre ou cinq ans : d'autres ont été contraints de vendre leurs propres enfans, et de se vendre eux-mêmes afin de pouvoir vivre. Il y en a qui travaillent toute la journée comme des forçats, et qui gagnent à peine ce qui suffit précisément pour subsister ce jour là même eux et leur famille : on voit une multitude de veuves qui n'ont pour tout fonds qu'une espèce de rouet à filer : on en voit plusieurs autres, tant hommes que femmes, dont l'indigence est telle, qu'ils n'ont pour se couvrir qu'un méchant morceau de toile tout en lambeaux, et qui n'ont pas même une natte pour se coucher. Les maisons des paysans d'Europe sont des palais, en comparaison des misérables taudis où la plupart de nos Indiens sont logés. Trois ou quatre pots de terre sont tous les meubles de leur cabane. Plusieurs de nos Chrétiens passent les années entières sans venir à l'église, faute d'avoir la petite provision de riz ou de millet nécessaire pour vivre durant le voyage.

On ne laisse pas de trouver des personnes riches aux Indes. L'agriculture, le commerce, les charges, sont des moyens ordinaires de s'enrichir; mais le pauvre laboureur a bien de la peine à se sauver de l'oppres-

sion : la fraude et l'usure règnent dans le commerce, et l'exercice des charges est un véritable brigandage. Le vol est un autre moyen plus court de devenir riche : il est ici fort en usage, et je ne crois pas qu'il y ait de pays au monde où les petits larcins soient plus détestés, et où les grands soient plus impunis. Le croiroit-on? on trouve parmi nos Indiens une caste entière qui ne rougit pas de porter le nom et de faire une profession publique de voleurs de grands chemins. Les laboureurs doivent être extrêmement attentifs, surtout la nuit, pour qu'on ne leur enlève pas leurs bœufs et leurs vaches : ils ont beau y veiller, leurs pertes n'en sont pas moins fréquentes. On a cru arrêter ces vols nocturnes, en établissant des gardes dans toutes les peuplades, lesquels sont entretenus et payés par les laboureurs ; mais le remède est devenu pire que le mal ; ces gardes sont plus voleurs que les voleurs mêmes.

Les rois et les seigneurs amassent de grandes richesses par leurs concussions ; mais quel usage font-ils de ces trésors? Ils les enterrent, et c'est ainsi que l'avarice des hommes rend à la terre ce que leur cupidité leur a fait chercher jusqu'au fond de ses entrailles. Sans cela l'or seroit ici très-commun. Le feu roi de Tanjaour a ainsi enfoui quantité de millions. A ce tombeau de son avarice, brûlent, dit-on, sans cesse quatre ou cinq lampes, qu'on entretient pour conserver la mémoire d'une action si mémorable. On ajoute que ceux qui enterrent ainsi leurs trésors, immolent au démon des victimes humaines, afin qu'il en prenne possession, et qu'il ne les laisse point passer en d'autres mains. Cependant plusieurs cherchent ces trésors, et pour les découvrir, ils font au démon d'autres sacrifices d'enfans et de femmes enceintes. Quelques-uns prétendent avoir réussi par-là ; d'autres effrayés par les spectres qui leur apparoissent, ou par les coups qu'ils reçoivent, abandonnent leur

dessein. Il y en a eu dont l'avidité a été punie par une mort soudaine et violente.

A l'égard de l'apparition des spectres, je n'oserois en nier absolument la réalité. Un de nos Chrétiens, homme plein de bon sens et de vertu, m'a assuré que dans sa jeunesse, et avant que d'avoir connu notre sainte loi, il avoit assisté à ces sacriléges cérémonies; qu'il avoit vu des démons sous des formes épouvantables, et que les coups de hoyau de ceux qui fouissoient, au lieu de porter sur la terre, leur tomboient sur les pieds et sur les jambes; ce qui faisoit échouer l'entreprise. Il m'ajouta que lui-même il avoit eu recours à certains secrets de magie, et que s'étant frotté les mains de je ne sais quelle couleur, il voyoit au travers de sa main et jusque sous la terre les vases où étoient renfermés ces trésors.

Généralement parlant, c'est ici un crime aux particuliers d'être riches : il n'y a point d'accusation à laquelle on prête plus volontiers l'oreille, ni de crime qui soit plus sévèrement puni. On applique incontinent l'accusé à une question rigoureuse, pour le contraindre, par la violence des tourmens, à découvrir où il a caché son argent. Deux de mes néophytes ont été réduits par là à la mendicité, et l'un d'eux en est resté long-temps estropié. De là vient que les riches cachent leur bien avec soin, et que souvent avec de grandes richesses, ils ne sont ni mieux logés, ni mieux vêtus, ni mieux nourris que les plus indigens. De là vient encore que bien qu'il y ait une infinité de véritables pauvres, il y en a beaucoup d'autres qui affectent de le paroître sans l'être véritablement. Je ne parle point de certains fainéans qui courent le pays en habit de *pandaron*, et qui, par l'austérité vraie ou apparente de leur vie, touchent les peuples et en tirent de grosses aumônes. Je ne parle point non plus de certains Brames, qui étant d'une caste plus noble et plus riche que toutes les

autres, se font gloire néanmoins de demander et de recevoir l'aumône. Quelques-uns d'eux reçurent, il y a quelque temps, un *fanon* (environ cinq sous); le Brame gouverneur du lieu, qui est très-riche, voulut en avoir sa part, et il n'eut pas honte de recevoir quelques pièces d'une basse monnoie de cuivre, semblables pour la valeur à nos liards de France.

Mais si d'un côté on affecte aux Indes de paroître pauvre au milieu des richesses, d'un autre côté on y est très-jaloux des distinctions et du rang que donne la naissance : il n'y a guère de nation qui ait tant de délicatesse que celle-ci sur ces sortes de prérogatives. Vous savez, Madame, que cette nation se partage en plusieurs castes, c'est-à-dire, en plusieurs classes de personnes qui sont d'un même rang et d'une égale naissance, qui ont leurs usages, leurs coutumes et leurs lois particulières. Vous avez lu sans doute dans nos lettres précédentes, quelles sont ces coutumes et ces usages, et il seroit inutile de vous le répéter. J'ajouterai seulement qu'on peut bien acquérir par de belles actions de l'honneur et des richesses, mais que la noblesse ne s'acquiert pas de même : c'est un pur don de la naissance : le Roi ne peut la donner, ni les particuliers l'acheter. Le Roi n'a aucun pouvoir sur les castes; il ne peut pas lui-même passer à une caste supérieure; celle du Roi d'aujourd'hui est des plus médiocres. On voit souvent des contestations et des disputes pour le rang entre ces castes : actuellement il y en a deux de la lie du peuple qui sont aux mains au sujet de la préséance. Il y a telle caste si basse et si méprisable, que ceux qui en sont n'oseroient regarder en face un homme d'une caste supérieure, et s'ils le faisoient, il auroit droit de les tuer sur le champ. Vous m'avouerez, Madame, que de pareilles lois sont fort risibles; mais je leur passerois ce qu'elles ont d'absurde et de ridicule, si elles n'étoient pas infiniment gênantes pour notre ministère.

Vous me demanderez peut-être quel rang tiennent ici les Européens : c'est un article qui est souvent traité dans nos lettres ; il suffit de dire que rien n'est plus faux que ce que M. Robbe avance dans sa géographie, de la prétendue estime que les Indiens font des Européens. Cette estime est telle qu'un Chrétien de la lie du peuple s'accusoit un jour comme d'un grand péché, d'avoir appelé un autre, fils de *pran-gui*, c'est-à-dire, fils de Portugais ou d'Européen. Toute notre attention est de cacher à ces peuples que nous sommes ce qu'ils appellent *pranguis :* le moindre soupçon qu'ils en auroient mettroit un obstacle insurmontable à la propagation de la foi. Il y auroit une infinité d'observations à faire sur les castes, sur leurs usages, sur leurs symboles, sur leurs offices ; mais cela me mèneroit trop loin. Je passe à votre seconde question, qui regarde l'emploi des hommes et des femmes.

Ici, comme en Europe, les hommes ont divers emplois : les uns servent le prince, les autres cultivent la terre, ceux-ci s'appliquent au commerce, ceux-là travaillent aux arts mécaniques, et ainsi du reste. On ne voit aux Indes ni financiers, ni gens de robe : les intendans ou gouverneurs sont chargés tout à la fois, et de l'administration de la justice, et de la levée des deniers, et du gouvernement militaire.

La justice se rend sans fracas et sans tumulte. La plupart des affaires, surtout celles qui sont de moindre importance, se terminent dans le village ; chacun plaide sa cause, et les principaux font l'office de juges : on n'appelle guère de leur sentence, principalement si ces juges sont, comme il arrive presque toujours, des premiers de la caste. Quand on a recours au gouverneur, le procès se termine à peu près de la même sorte, si ce n'est que pour l'ordinaire il met les deux parties à l'amende. Il sait le moyen de trouver coupables l'une et l'autre partie.

Les présens font souvent pencher la balance d'un côté, mais elle devient égale, quand le juge reçoit des deux côtés.

Je suis peu instruit de ce qui regarde le gouvernement militaire; ce que je sais, c'est que tout est ici assez paisible. Les gouverneurs lèvent de temps en temps des soldats, selon les besoins où ils se trouvent. Le Roi envoie quelquefois des corps d'armée dans les provinces; mais ce n'est guère que pour soumettre quelque seigneur rebelle qui refuse le tribut, ou pour châtier ceux qui font des injustices trop criantes. On assiége leurs forteresses; alors le canon joue, mais bien froidement, et il se répand peu de sang de part et d'autre : pourvu que le coupable ait de l'argent, et qu'il veuille bien en venir à une composition honnête, on lui fait bon quartier : du reste à lui permis de se dédommager par de nouvelles vexations dont il accable le pauvre peuple. Ces seigneurs sont comme de petits souverains qui gouvernent absolument leurs terres, et dont toute la dépendance consiste dans le tribut qu'ils paient au Roi : ils sont héréditaires, au lieu que les gouverneurs et les intendans se révoquent et se destituent au gré du prince. Tel gouverneur ne dure pas quatre jours, et dans ce peu de temps il ne laisse pas de s'enrichir s'il est habile. On met souvent ces gouverneurs à la question pour leur faire rendre gorge, après quoi, quelques vexations qu'ils aient commises, on ne laisse pas de les rétablir dans leurs charges.

La justice criminelle ne s'exerce pas avec beaucoup de sévérité. J'ai dit plus haut qu'on étoit toujours coupable quand on étoit riche : je puis dire pareillement, sans tomber dans aucune contradiction, que dès qu'on est riche on est toujours innocent. La levée des deniers publics est de la fonction des intendans. Comme la taille est réelle, ils estiment le champ, et ils le taxent selon qu'il leur plaît; mais

ils trouvent d'ordinaire tant de sortes d'expédiens pour chicaner le laboureur et le piller, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, que quelquefois il ne retire aucun fruit de toutes ses peines, et que la récolte sur laquelle il fondoit ses espérances, passe toute en des mains étrangères. Outre la taille et plusieurs autres droits qu'on tire sur le peuple, il y a quantité de péages, et cette sorte d'impôt s'exige avec beaucoup de rigueur et d'injustice.

Pour ce qui est des femmes, elles sont moins les compagnes que les esclaves de leurs maris. Le style ordinaire est que le mari tutoie sa femme, et que la femme ne parle jamais à son mari ni de son mari, qu'en termes les plus respectueux. Je ne sais si c'est par respect, ou par quelque autre raison, que la femme ne peut jamais prononcer le nom de mari; il faut qu'elle se serve en ces occasions de périphrases et de circonlocutions tout à fait risibles. On n'est point surpris que le mari batte sa femme et l'accable d'injures : si elle fait des fautes, ne faut-il pas la corriger, disent-ils? La femme n'est jamais admise à la table du mari; nous n'osons presque dire qu'en Europe les usages sont tout différens. La femme sert le mari comme si elle étoit son esclave, et les enfans comme si elle étoit leur servante : de là vient que les enfans s'accoutument peu à peu à la regarder comme telle, à la tutoyer, à la traiter avec mépris, et quelquefois à porter la main sur elle. D'ailleurs, la belle-mère est une rude maîtresse. Elle se décharge toujours sur sa belle-fille de tout le travail domestique, et quand elle donne ses ordres, c'est toujours d'une manière dure et impérieuse. Cependant les femmes ne laissent pas de réduire assez souvent leurs maris, en s'enfuyant de la maison, et en se retirant chez leurs parens. Ceux-ci ne manquent pas de prendre leur défense, et alors les injures, les imprécations, les invectives les plus grossières ne sont

point épargnées, car cette langue est féconde en de semblables termes. La femme ne retourne point à la maison, que le mari lui-même ou ses parens ne la viennent chercher, et elle leur fait faire quelquefois bien des voyages inutiles. Lorsqu'elle s'est rendue à ses prières, on donne un festin au mari, on le réconcilie avec sa femme, et elle le suit dans sa maison.

Les femmes s'occupent dans le domestique à aller chercher de l'eau, à ramasser du bois, à piler le riz, à faire la cuisine, à tenir la maison et la cour propres, à faire de l'huile, et d'autres choses de cette nature. L'huile se fait du fruit d'un arbrisseau nommé par quelques-uns de nos botanistes *palma Christi*. On fait cuire ce fruit légèrement, on l'expose deux ou trois jours au soleil, on le pile jusqu'à le réduire en pâte; on délaye cette pâte dans l'eau, versant deux mesures d'eau sur deux mesures du fruit qu'on a pilé, et on fait bien bouillir le tout. Quand l'huile surnage, on la tire ou avec une cuiller, ou par inclinaison. On lave ensuite le sédiment dans l'eau, et l'on en tire encore un peu d'huile.

La manière dont on pile le riz a quelque chose de singulier. Le riz naît, comme vous savez, revêtu d'une peau rude et dure comme celle de l'orge: en cet état il se nomme ici *nellou;* on le fait cuire légérement dans l'eau, on le fait sécher au soleil, on le pile à plusieurs reprises. Quand on l'a pilé pour la première fois, il se dégage de la grosse peau; la seconde fois qu'on le pile, il quitte la pellicule rouge qui est au-dessous, et sort plus ou moins blanc, selon l'espèce de *nellou:* car il y en a de plus de trente sortes. Lorsqu'il est ainsi pilé, il se nomme *arisi*. Deux litrons de bon nellou rendent un litron d'arisi. Il ne sort pas farineux, et concassé comme notre riz d'Europe, mais il est beau et entier: je ne crois pas néanmoins qu'il se conserve long-temps. Au reste le riz des Indes n'a pas la propriété de gonfler

gonfler comme celui d'Europe : nos Indiens le souhaiteroient fort ; et ils sont étonnés, lorsque nous leur racontons le peu de riz qui suffit en Europe pour remplir une marmite.

Le temps que les femmes ont de reste après le travail du ménage, elles l'emploient à filer, et c'est leur occupation ordinaire : elles ne font aucun travail à l'aiguille, elles ne savent pas même la manier. Il y a de certaines castes où il n'est pas permis aux femmes de filer : d'autres où elles ne s'occupent qu'à faire des paniers et des nattes, et celles-ci ne peuvent pas même piler le riz : d'autres où elles ne peuvent pas aller querir de l'eau, c'est la fonction d'un esclave ou bien du mari : mais je n'aurois jamais fini s'il falloit rapporter toutes ces exceptions, et il suffit de parler de ce qui se fait le plus communément. En général le bel usage ne permet pas aux femmes d'apprendre à lire et à écrire : on laisse ce soin aux esclaves des pagodes, afin qu'elles puissent chanter les louanges du démon, et les cantiques impurs dont ses temples retentissent.

Vous me demandez en troisième lieu, Madame, quels sont les alimens ordinaires de ces peuples. Je n'aurai pas besoin de m'étendre beaucoup pour vous satisfaire sur cet article. L'eau est leur boisson ordinaire : ce n'est pas qu'on ne fasse des liqueurs enivrantes, mais il n'y a que ceux de la lie du peuple qui en usent; les honnêtes gens en ont horreur. La principale de ces liqueurs est celle qui découle des branches de palmier dans un vase qu'on y attache pour en recevoir le suc. On fait aussi, avec une certaine écorce et de la cassonnade de palmier, une eau-de-vie qui prend feu comme celle d'Europe. D'autres, en faisant fermenter des graines que je ne connois pas, en font un vin qui enivre. Pour nous, Dieu nous préserve de toucher à ces infâmes liqueurs : nous sommes trop heureux quand nous

pouvons trouver de l'eau qui soit tant soit peu bonne : elle ne se trouve pas partout, principalement dans le Marava, où les eaux de puits et de source sont presque toutes mal-saines. Le vin, dont nous nous servons pour le saint sacrifice, nous vient d'Europe : nous le cachons avec soin, de crainte que s'il tomboit entre les mains des gentils, ils ne s'imaginassent, comme il est arrivé quelquefois, que cette liqueur est semblable à leurs vins artificiels. Il y a environ trois ans qu'une de mes églises ayant été pillée en mon absence, un soldat y trouva une bouteille demi-pleine de vin. Il s'applaudit aussitôt de sa découverte, se persuadant qu'elle contenoit une drogue propre à faire de l'or : car ces idolâtres qui voient que, sans avoir de revenus, nous ne laissons pas de faire de la dépense, soit pour l'entretien de nos catéchistes, soit pour la décoration de nos églises, se figurent aisément que nous avons le secret, non de la pierre, mais de l'huile philosophale. Il prend donc la bouteille, il passe à son bras le cordon qui y étoit attaché, monte à cheval, et l'emporte. Par malheur en passant près de là sur une roche, le cordon se rompit, la bouteille se cassa, et toutes ses belles espérances s'évanouirent.

Le riz est la nourriture la plus commune : mais vous voulez savoir apparemment comment il s'apprête : le voici. Ceux qui sont à leur aise y font un court bouillon, ou bien une sauce de viande, de poisson, ou de légumes : quelquefois ils le mangent avec des herbes cuites en forme d'épinards, ou bien avec une espèce de petites fèves qui se cuisent comme nos fèves de haricot. Mais tout cela s'apprête à l'indienne, c'est-à-dire, fort mal. On le mange encore avec du lait, quelquefois on se contente d'y jeter un peu de beurre fondu. Pour ce qui est des pauvres et des gens du commun, ils ne le mangent qu'avec quelques herbes cuites, ou avec du petit lait,

ou simplement avec un peu de sel : la faim supplée au reste.

Ne croyez pas pourtant que tout le monde ait ici du riz. Dans l'endroit où je suis actuellement on ne se nourrit que de millet ; on y en voit de cinq ou six sortes, toutes inconnues en Europe. On l'assaisonne comme le riz, ou bien on le prend en forme de bouillie. Il vient d'assez beau froment sur certaines montagnes, mais il n'y a guère que les Turcs et les Européens qui en usent. Les Turcs n'en font pas de pain, que je sache ; mais une espèce de galette en forme de gaufre. Les Européens qui sont sur la côte en font du pain ou du biscuit, tel à peu près que le biscuit de mer. Pour ce qui est de nous autres missionnaires, nous ne sommes ni assez riches ni assez peu occupés, pour penser même à faire du pain : d'ailleurs, le levain n'étant point ici en usage, on y supplée par la liqueur du palmier, dont nous ne pourrions user sans scandale, et sans nous décréditer dans l'esprit de ces peuples. C'est pour cette même raison que nous n'avons pas même de vinaigre pour manger de la salade ; quoiqu'on en fasse de fort bon de cette même liqueur, en l'exposant pendant quarante jours au soleil dans un vase bien fermé. Nous nous abstenons de tout ce qui a rapport à ces sortes de boissons, à l'exemple de saint Paul, qui disoit qu'il aimeroit mieux ne manger jamais de viande que de scandaliser son frère.

Pour répondre à votre quatrième question, il me faut, Madame, entrer dans un petit détail des fruits et des animaux qui se trouvent en ce pays-ci. Il est peu garni d'arbres fruitiers ; je n'y en ai vu presque aucun d'Europe, à la réserve de quelques citrons aigres. Je m'étois imaginé, quand je suis venu dans cette mission, que les oranges y étoient fort communes : depuis que j'y suis, je n'ai vu ni goûté aucune orange mûre. On ne laisse guère mûrir le peu de

fruits qu'il y a : on les cueille tout verts, et on les fait confire dans quelque saumure aigre pour les manger avec le riz, et en corriger la fadeur.

Le fruit ordinaire est la banane ou figue d'Inde; mais elle est bien différente de nos figues pour la couleur et la figure. Il y a encore des mangles, surtout du côté des montagnes. Nous avons aussi, mais seulement dans nos jardins, quelques dattes et quelques goyaves. Dans quelques-uns on voit des treilles qui se chargent assez de raisins, mais les oiseaux et les écureuils ne les laissent guère parvenir à leur maturité.

Quant aux légumes, la terre y porte des citrouilles de plusieurs espèces, des concombres, et diverses herbes qui sont particulières au pays. On n'y connoît point d'oseille, mais elle est remplacée par le tamarin : il y a des ciboules; mais les choux, les raves, la laitue sont des plantes étrangères qui ne laissent pas de croître assez bien quand on les sème. Comme nous sommes presque toujours en voyage, et que d'ailleurs des choses plus importantes occupent tout notre temps, nous n'avons ni le loisir ni la volonté de nous amuser au jardinage. Outre que le terroir étant fort sec, il faudroit entretenir un jardinier qui n'eût d'autre soin que de cultiver et d'arroser sans cesse ces terres brûlantes; l'entretien des catéchistes nous est bien plus nécessaire. On ne voit ici ni chênes, ni pins, ni ormes, ni noyers: il y a autant et plus de différence entre les arbres des Indes et ceux d'Europe, qu'il y en a entre les habitans des deux pays. Je dis à peu près la même chose des fleurs : à la réserve des tubéreuses, des tournesols, des jasmins, des lauriers-roses, toutes les autres fleurs que j'ai vues sont inconnues en Enrope; on les cultive ici avec beaucoup de soin pour en orner les idoles.

Venons aux animaux : on trouve dans les mon-

tagnes des éléphans, des tigres, des loups, des singes, des cerfs, des sangliers, des lièvres ou lapins : car je ne les ai pas vus d'assez près pour en faire le discernement; mais on laisse le gibier fort en repos, quoique la chasse soit permise à tout le monde. Les seigneurs chassent de temps en temps par divertissement, mais il s'en faut bien que ce soit avec cette passion qu'on a en Europe pour cet exercice. La chasse se fait aussi à l'oiseau, mais rarement.

Quelques princes ont des éléphans privés et des chevaux. Les chevaux qui naissent dans le pays sont petits et foibles, mais on les a à bon marché. Pour ceux dont on se sert dans les armées, on les fait venir des pays étrangers, et ils coûtent fort cher; d'ordinaire cinq ou six cents écus. Je doute que ce climat soit favorable à ces sortes d'animaux : il faut des soins infinis pour les conserver; il n'y a point de jour qu'il ne faille leur donner quelque drogue : avant que de les panser, et à la moindre pause qu'on leur fait faire en voyage, il faut les manier, leur passer la main sur tout le corps, leur presser la chair et les nerfs, leur soulever les pieds l'un après l'autre; si l'on y manque, leurs nerfs se rétrécissent, et ils sont ruinés en peu de temps. Comme il n'y a point ici de prairies, et qu'on n'y recueille ni foin ni avoine, on ne donne aux chevaux que de l'herbe verte, laquelle en certains endroits et en certains mois de l'année est très-difficile à trouver. Au lieu d'avoine, on leur donne une espèce de lentille qu'on fait cuire.

Les bœufs sont ici de grand usage; on ne mesure les richesses de chacun que par le nombre de bœufs qu'il a. Ils servent au labourage et aux voitures, on les attèle aussi aux charrettes. La plupart ont une grosse bosse sur le chignon du cou. Quand on veut les mettre à la charrette, on leur passe une corde au cou, on lie à cette corde une perche qui se met en travers, et qui porte sur le cou des deux bœufs

attelés : à cette perche est attaché le timon de la charrette.

Les charrues n'ont point de roues, et le fer qui tient lieu de coutre est si étroit, qu'il ne fait qu'égratigner la terre où l'on a coutume de semer le millet. Le riz demande beaucoup plus de travail et de culture ; les champs où on le sème sont toujours au bord des étangs, creusés exprès afin de pouvoir y conserver l'eau de pluie, et arroser les campagnes dans les temps de sécheresse. On voit presque autant d'étangs que de peuplades. Les charrettes ne sont pas mieux entendues que les charrues; il y en a si peu, que je ne crois pas en avoir vu six depuis que je suis dans ce pays ; mais on voit beaucoup de chars qui sont assez bien travaillés; les roues en sont petites; elles se font de grosses planches qu'on emboîte les unes dans les autres; elles ne sont point ferrées, et elles n'ont d'autre moyeu qu'un trou qui est au milieu de ce tissu de planches; le corps du char est fort élevé et tout chargé d'ornemens de menuiserie et de sculpture, et de figures fort indécentes. Ces chars ne servent qu'au triomphe du démon; on y place l'idole, et on la traîne en pompe par les rues. On ne sait ici ce que c'est que carrosse ; les seigneurs se font porter en palanquin, mais ils doivent en avoir la permission du prince.

Il y a encore au Maduré quantité de buffles qu'on emploie au labourage et qu'on attèle de même que les bœufs. C'est un crime digne de mort que de tuer un bœuf, une vache ou un buffle ; il n'y a pas encore deux ans qu'on fit mourir deux ou trois personnes de la même famille qui étoient coupables d'un semblable meurtre ; je ne sais si un homicide leur auroit attiré le même supplice. Dans une de nos îles françaises de l'Amérique, on défendit autrefois, sous peine de la vie, de tuer les bœufs pour ne pas empêcher la multiplication de l'espèce ; il est probable

qu'une même raison de politique a porté les Indiens à faire de pareilles défenses. Les bœufs ne sont nulle part plus nécessaires qu'en ce pays-ci; ils n'y multiplient que médiocrement; ils sont sujets à de fréquentes maladies, et la mortalité se met souvent parmi eux. Le remède le plus ordinaire dont on se serve pour les guérir de leurs maladies est de les cautériser. Au reste, les Indiens ont autant d'horreur de la chair de ces animaux, que les Européens en ont de la chair de cheval; il n'y a que ceux des castes les plus méprisables qui osent en manger quand ils meurent de leur mort naturelle.

Ils ne jugent pas de même des chauve-souris, des rats, des lézards, et même de certaines fourmis blanches; lorsque les aîles viennent à ces fourmis, et que prenant l'essor elles vont se noyer dans les marais, les Indiens accourent pour les prendre: à les en croire, c'est un mets délicieux. La chèvre, le mouton, la poule sont les viandes d'usage. On voit ici une espèce de poules dont la peau est toute noire aussi-bien que les os; elles ne sont pas moins bonnes que les autres. Je n'ai point vu de poules d'Inde, ce sont apparemment les Indes occidentales qui leur ont donné ce nom. Le poisson est aussi du goût des Indiens: ils le font sécher au soleil, mais ils ne le mangent guère qu'il ne soit tout à fait gâté et corrompu; ils le trouvent alors excellent, parce qu'il est plus propre à corriger ce que le riz a d'insipide.

On trouve ici des ânes comme en Europe, et ils servent aux mêmes usages. Il y a une remarque plaisante à faire sur cet animal et que je ne dois pas omettre. Vous ne vous imagineriez pas, Madame, que nous avons ici une caste entière qui prétend descendre en droite ligne d'un âne, et qui s'en fait honneur. Vous me direz qu'il faut que cette caste soit des plus basses; point du tout, c'est une des bonnes, c'est celle même du Roi. Ceux de cette caste traitent

les ânes comme leurs propres frères; ils prennent leur défense, ils ne souffrent point qu'on les charge trop, ou qu'on les batte excessivement. S'ils apercevoient quelqu'un qui fût assez inhumain pour se porter à de telles extrémités, on le traîneroit aussitôt en justice, et il y seroit condamné à l'amende. Il est bien permis de mettre un sac sur le dos de l'animal, mais on ne peut mettre aucune autre chose sur ce sac; et si cela arrivoit, les *Cavarravadouguer* (c'est le nom de ceux de cette caste) feroient une grosse affaire à celui qui se seroit donné cette liberté. Ce qu'il y a de moins pardonnable dans cette extravagance, c'est qu'ils ont souvent moins de charité pour les hommes qu'ils n'en ont pour ces sortes de bêtes. Dans un temps de pluie, par exemple, ils donneront le couvert à l'âne, et le refuseront à son conducteur, s'il n'est pas d'une bonne caste.

Enfin, Madame, (car il faut entrer dans le détail de tous les animaux de ce pays, puisque vous le souhaitez) nous avons ici des chiens, mais extrêmement laids; nous avons des chats domestiques et des chats sauvages, et des rats de plusieurs espèces. Il ne faut pas oublier de vous dire que nos Indiens vont à la chasse de ces rats, de même qu'on va en Europe à la chasse des lapins. La campagne seroit pleine de ces illustres chasseurs, s'il s'en trouvoit une aussi grande quantité qu'il y en a eu dans cette province dont vous me parlez, et où vous dites qu'ils ont fait tant de ravages. On en voit ici une espèce qui ressemble assez à la taupe par la finesse de son poil, quoiqu'il ne soit pas tout à fait si noir. Les Portugais le nomment *rat de senteur*; il fait, dit-on, la guerre au serpent. Il y a encore une autre espèce qui creuse sous terre comme la taupe, mais ce n'est guère que dans les maisons que cette sorte de rat travaille.

On m'a parlé d'une espèce de chat qui produit le musc; mais je n'en ai point vu, et je ne puis dire

si c'est effectivement un chat, ni comment il produit cette substance odoriférante. On m'a rapporté qu'en se frottant contre un pieu, il y laisse le musc, et que c'est de ce pieu qu'on le retire. Parmi les chiens sauvages, il y en a un qu'on prendroit plutôt pour un renard; les Indiens l'appellent *nari*, et les Portugais *adiba*. On m'a dit qu'il avoit ses heures réglées pour hurler pendant la nuit, et que c'est de six en six heures; pour moi j'ai voyagé souvent la nuit, et je l'entendois hurler à toutes les heures.

Pour ce qui est des serpens, on en voit ici une infinité. Quelques-uns sont si venimeux, qu'une personne qui a été mordue tombe morte au huitième pas qu'elle fait, et c'est pourquoi on le nomme serpent de huit pas. Il y en a un autre que les Portugais appellent *cobra de capelo*, ce qui ne signifie pas serpent à chapeau, comme l'ont cru quelques Européens, mais serpent à chaperon. On l'a nommé ainsi, parce que quand il se met en colère, qu'il s'élève à mi-corps, et qu'il ne rampe que sur la queue, alors son cou s'élargit en forme de *dominq*, sur lequel paroissent trois taches noires, qui, au sentiment des Indiens, donnent de la grâce à ce serpent; de là vient qu'ils l'ont appelé le *beau* ou le *bon serpent*, car le terme tamulique peut avoir ces deux significations. Lorsque je vous entretiendrai, dans quelque autre lettre, de la religion des Indes, je parlerai du respect superstitieux que les gentils ont pour ce serpent; s'ils l'avoient tué, ils croiroient avoir commis un sacrilége.

Entr'autres insectes, on voit ici des mouches vertes qui luisent pendant la nuit; elles cherchent les endroits humides. Lorsqu'il y en a beaucoup, et que la nuit est obscure, c'est un assez agréable spectacle de voir cette infinité de petites étoiles voltigeantes. On voit encore des fourmis de plusieurs espèces; la plus pernicieuse, est celle que les Européens ont

nommée *fourmi blanche*, que les Indiens appellent *carreian*, et que nous appelons plus communément *caria*. Cet insecte est la proie ordinaire des écureuils, des lézards, et de certains oiseaux dont je ne puis vous dire le nom. Pour se mettre à couvert de tant d'ennemis, il a l'adresse de se former une butte de terre de la hauteur à peu près d'un homme; pour cela, du fond de la terre, il charrie du mortier qu'il humecte, peu à peu il élève son logis, et il maçonne si bien, qu'il faut une pluie forte et presque continuelle pour y donner une atteinte sensible. Les campagnes sont remplies de ces buttes; les laboureurs ne les abattent point, soit parce qu'elles sont extrêmement dures, soit parce qu'en peu de jours elles seroient rétablies. Ces buttes sont pleines de compartimens en forme de canaux irréguliers; le caria sort à certaines heures pour aller au fourrage, il coupe l'herbe fort vîte, et il l'emporte dans sa fourmillière.

Il y a une autre espèce de caria qui est plus petit, et qui se tapit d'ordinaire dans les maisons. On trouve dans le centre de sa fourmillière une espèce de rayon presque semblable au rayon des mouches à miel; de là, cet insecte grimpe sur les toits, mais il n'avance qu'en se couvrant à mesure, et en formant, avec la terre qu'il charrie, une espèce de tuyau qui lui sert de chemin. Il ronge les feuilles de palmier, la paille et le chaume dont nos maisons et nos églises sont couvertes, ce qui fait que l'édifice tombe au premier vent; il s'attache à toute espèce de bois sec, et il le ronge peu à peu. Un si petit animal m'a obligé d'abandonner une assez belle église, dont la situation étoit fort commode à mes néophytes. Le lieu étoit si peuplé de ces insectes, qu'un toit ne demeuroit pas six mois en son entier. Les Chrétiens qui venoient à l'église, et qui n'avoient point d'autre lit que la terre, trouvoient le matin leur natte



MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JESUS
aux Indes.

Porlier sculp.

et leur linge tout rongés. Nous avons aussi des abeilles, mais on ne se donne pas la peine de leur bâtir des ruches; on ne manque pourtant ni de cire ni de miel; l'un et l'autre se tirent des ruches que les abeilles sauvages se font à elles-mêmes sur les montagnes.

J'entre, comme vous voyez, Madame, dans le détail des plus petites choses, afin de satisfaire à toutes vos demandes. Celle où il me paroît que vous insistez davantage, et sur laquelle vous désirez d'être parfaitement instruite, regarde la manière dont les missionnaires sont vêtus au Maduré, et la mode que suivent les Indiens dans leurs habillemens. Votre curiosité ne seroit que médiocrement satisfaite, si je me contentois de vous en faire la description; les figures suivantes vous feront voir d'un coup d'œil, ce qu'il ne me seroit guère possible de vous faire comprendre par le détail le plus exact.

Vous voyez d'abord quelle est la forme de l'habit que portent les missionnaires; c'est une simple toile de coton, qui n'est ni rouge ni jaune, mais dont la couleur tient de l'un et de l'autre. Le vase qu'ils portent à la main est de cuivre. Comme on ne trouve pas de l'eau partout, et que celle qu'on trouve n'est pas toujours potable, ils sont obligés d'en avoir toujours avec eux, pour se rafraîchir sous un ciel aussi brûlant que celui-ci. La chaussure vous paroître extraordinaire; c'est une espèce de soque, assez semblable à celles dont se servent en France quelques religieux de saint François. A la vérité celles-ci s'attachent avec des courroies, au lieu que les soques des Indes ne tiennent que par une cheville de bois, qui se met entre l'orteil et le second doigt du pied. Cette manière de se chausser ne nous est pas particulière; le Roi et les seigneurs usent de soques comme nous, avec cette différence que leurs soques sont d'argent, et que les nôtres sont de bois. Ils pré-

tendent que cette chaussure est la plus propre et la plus commode qu'on puisse imaginer pour ce pays-ci: la plus propre, parce qu'on peut en tout temps la laver et se laver les pieds, ce qui est nécessaire ici à cause de la chaleur; la plus commode, parce que rien n'est plus facile à quitter et à reprendre. Il est vrai qu'il en coûte dans les commencemens, et qu'on ne peut s'y accoutumer sans beaucoup souffrir; mais avec le temps et la patience, il se forme des calus à cet endroit du pied, et on acquiert enfin l'habitude de marcher sans aucune incommodité.

Dans les voyages, que nous faisons d'ordinaire à pied, nous ne nous servons point de soques; mais je ne sais ce qui est alors le plus pénible, où d'aller pieds-nus sur ces terres brûlantes et semées de petits cailloux, ou d'user de sandales de cuir, ainsi que font les naturels du pays. Ces sandales ne sont qu'une simple semelle sans empeigne, qui tient aux pieds par quelques courroies; le sable et les pierres s'y glissent aisément, et causent beaucoup de douleur. Il n'est pas du bel usage de se servir de sandales, et c'est pourquoi on les quitte toujours lorsqu'on doit paroître devant une personne qui mérite du respect. Nos images d'Europe, où les Saints sont représentés vêtus à la romaine avec des sandales aux pieds, révoltent la politesse indienne; cependant, plusieurs Brames ne font pas difficulté d'en porter.

A l'égard des modes indiennes, elles sont toujours les mêmes; ces peuples ne changent guère leurs usages, surtout pour la manière de se vêtir. Les gens du commun n'y font pas beaucoup de façon; ils s'entourent le corps d'une simple toile de coton, et il arrive souvent que les pauvres ont bien de la peine à avoir un morceau de cette toile pour se couvrir. Pour les grands seigneurs, ils s'habillent assez proprement, selon leur goût, et eu égard à la chaleur du climat. Ils se couvrent d'une robe de toile de coton



RANGAMOUTTOU, FILS D'UN ROI DE MADURÉ
aux Indes.



BRAME, PREMIER MINISTRE DU ROI DE MADURÉ

aux Indes

Perlier Sculp.

fort blanche et en même temps très-fine et transparente, qui leur descend jusqu'aux talons; ils ont un haut de chausses et des bas de couleur rouge tout d'une pièce, et qui ne vont que jusqu'au coude-pied. Ils sont chaussés d'une espèce d'escarpins de cuir rouge brodé, les quartiers de derrière se plient sous les talons; ils portent des pendans d'oreilles d'or ou de perles; la ceinture est d'une étoffe de soie brodée d'or, les bracelets sont d'argent; ils portent au cou des chaînes d'or, ou des espèces de chapelets dont les grains sont d'or. Les dames ont à peu près le même habillement, et on ne les distingue des hommes que par la manière différente dont elles ornent leur tête.

Je finis cette lettre, Madame, qui n'est peut-être que trop longue, en répondant à votre dernière question. Vous souhaitez savoir où nous nous retirons pendant le jour et la nuit, et si les gens de ce pays-ci consentent volontiers qu'on baptise leurs enfans. C'est sur quoi je vais vous satisfaire en peu de mots. Certainement il est nécessaire que nous ayons une demeure fixe; sans cela, où les fidèles et les gentils iroient-ils nous chercher lorsqu'ils ont besoin de notre ministère? comment tiendrions-nous nos assemblées? comment célébrerions-nous nos fêtes? D'un autre côté, il n'est pas à propos que nous demeurions toujours dans le même endroit; ce ne seroit pas le moyen d'étendre la foi; les Chrétiens seroient obligés de faire de fort longs voyages; plusieurs vieillards passeroient le reste de leur vie sans participer aux sacremens; d'ailleurs, un trop long séjour dans la même contrée donneroit le temps aux ennemis du nom chrétien de tramer des complots contre la religion, et de lui susciter des persécuteurs. C'est pourquoi, comme chaque mission comprend une grande étendue de pays où les néophytes sont dispersés, nous y avons plusieurs églises dans les-

quelles nous entretenons des catéchistes, qui instruisent les chrétiens, et les catéchumènes, et qui gagnent tous les jours quelques idolâtres à Jésus-Christ. Les conversions sont plus ou moins nombreuses chaque année, à proportion du nombre des catéchistes que nous avons le moyen d'entretenir. Soixante ou quatre-vingts francs suffisent pour l'entretien d'un catéchiste. Nous parcourons ces églises, et nous faisons dans chacune quelque séjour pour administrer les sacremens aux fidèles, et baptiser les catéchumènes. Nous avons auprès de chaque église une cabane, et quelquefois un petit jardin; c'est-là que nous nous retirons. Pendant nos voyages, qui sont fort fréquens, nous allons chez les Chrétiens, quand il y en a dans le lieu, ou chez les gentils qui veulent bien nous recevoir, ou dans les *madams* publics. On appelle ainsi un bâtiment dressé sur les chemins pour la commodité des passans, lequel supplée aux hôtelleries dont on ignore ici l'usage. Dans certains *madams*, on donne à manger aux Brames; dans d'autres, on leur donne de la *canje*; on appelle ainsi l'eau où l'on a fait bouillir le riz; il y en a d'autres où l'on donne du petit lait. Communément on n'y trouve que de l'eau et du feu, et il y faut porter le reste. Ainsi, comme vous voyez, Madame, on ne voyage pas trop commodément en ce pays-ci; néanmoins, ce n'est pas là ce qu'il y a de plus rude; la chaleur excessive du climat nous incommode plus que tout le reste; nous ne faisons guère de voyage que l'épiderme du visage ne soit tout à fait enlevé; on s'en console aisément, et il en renaît bientôt un autre à la place.

Pour ce qui regarde le baptême des enfans, vous savez, Madame, que l'usage observé de tout temps dans l'Eglise, est de ne point baptiser les enfans des infidèles, à moins qu'ils n'y consentent, et qu'ils ne promettent de leur procurer une éducation chré-

tienne. C'est ce qu'on ne peut guère espérer de ceux qui sont obstinés dans leur aveuglement, et qui refusent d'ouvrir les yeux à la lumière de l'évangile. Il y a pourtant un cas à excepter, c'est lorsque ces enfans sont en danger de mort; la pratique est de les baptiser sans en demander la permission à leurs parens, qui ne manqueroient pas de la refuser. Les catéchistes et les fidèles sont parfaitement instruits de la formule du baptême, et ils le confèrent aux enfans moribonds, sous prétexte de leur donner des remèdes. Il n'y a point d'année qu'ils ne mettent dans le ciel un grand nombre de ces petits innocens qui ont le malheur de naître dans le sein de l'infidélité. Quand il n'y auroit que ce bien-là à faire dans cette mission, les missionnaires, et ceux qui, comme vous, Madame, contribuent par leurs libéralités à l'entretien des catéchistes, ne seroient-ils pas assez récompensés de leurs travaux et de leur zèle? Je ne vous parle point des fidèles; on ne peut pas douter qu'ils ne consentent que leurs enfans soient baptisés; eh! quelle sorte de Chrétiens seroit-ce s'ils ne venoient eux-mêmes offrir leurs enfans au baptême aussitôt qu'ils sont nés? c'est aussi à quoi ils ne manquent pas.

Je crois, Madame, avoir satisfait à tout ce que vous souhaitiez de moi; je vous sais bon gré de ne m'avoir pas fait un plus grand nombre de questions, car je n'aurois pu me résoudre à les laisser sans réponse, et cependant, mes occupations présentes ne m'eussent guère permis d'entrer dans un long détail de mille autre choses, dont j'aurai l'honneur de vous entretenir quand j'aurai plus de loisir. Je vous prie néanmoins de remarquer que, dans cette lettre, je ne parle que du pays où je me trouve, qui est vers la pointe du cap Comorin, et non pas de toutes les Indes en général. Comme en France chaque province a quelque chose de particulier, de même

chaque royaume des Indes, et quelquefois divers endroits du même royaume ont des coutumes toutes différentes. Le Malabar, par exemple, qui n'est séparé du Maduré que par une chaîne de montagnes, a des usages, des fruits et d'autres choses qui ne se trouvent point ici. Il a l'hiver quand nous avons l'été, et l'été quand nous avons l'hiver : car aux Indes, ce n'est pas le cours du soleil, ce sont les pluies qui règlent les saisons. Cette remarque est nécessaire, afin de concilier les contradictions apparentes qui se peuvent rencontrer dans les lettres qu'on écrit du même pays. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect et une parfaite reconnoissance, etc.

LETTRE

Du père Martin, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père de Villette, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

DANS la dernière lettre que j'eus l'honneur de vous écrire de la mission du Marava, je vous faisois le détail de l'état de la religion dans ce royaume, où j'étois chargé du soin de près de vingt mille Chrétiens, et de la conversion de plus d'un million d'infidèles. Puisque ce récit vous a été agréable, je vais vous informer de ce qui s'y est passé depuis ce temps-là, jusque vers le milieu de l'année 1712.

La sécheresse et les chaleurs extraordinaires ayant causé en 1709 une disette générale, on commençoit à

à espérer que les pluies fréquentes qui tombèrent en octobre et en novembre, rétabliroient l'abondance. Ces grands étangs, qui se font aux Indes à force de bras et avec beaucoup de travail, étoient déjà tous remplis. C'est à la faveur de ces eaux que les laboureurs font couler des étangs dans les campagnes, qu'on voit croître une quantité prodigieuse de riz; lorsque les pluies sont abondantes, le riz et les autres denrées y sont à vil prix : pour un fanon, on aura jusqu'à huit *markals* ou grandes mesures de très-bon riz pilé, ce qui suffit pour la nourriture d'un homme durant plus de quinze jours. Mais aussi quand les pluies viennent à manquer, la cherté devient si grande, que j'ai vu monter le prix d'une de ces mesures de riz, jusqu'à quatre fanons, (dix-huit sous).

On ne prend nulle part autant de précautions que dans le Marava, pour ne pas laisser échapper une goutte d'eau, et pour ramasser toute celle des ruisseaux et des torrens que forment les pluies. On y voit une assez grande rivière appelée *Vaïarou*. Après avoir traversé une partie du Maduré, elle entre dans le Marava, et quand elle remplit bien son lit, ce qui arrive d'ordinaire pendant un mois entier chaque année, elle est aussi grosse que la Seine. Cependant, par le moyen des canaux que creusent nos Indiens, et qui vont aboutir fort loin à leurs étangs, ils saignent tellement cette rivière de tous les côtés qu'en peu de temps elle est entièrement à sec.

Les étangs les plus communs ont un quart ou une demi-lieue de levée : il y en a d'autres qui ont une lieue et plus. J'en ai vu trois qui ont plus de trois lieues. Un seul de ces étangs fournit assez d'eau pour arroser les campagnes de plus de soixante peuplades. Comme le riz veut toujours avoir le pied dans l'eau jusqu'à ce qu'il ait acquis sa parfaite maturité; lorsqu'après la première récolte, il reste encore de l'eau

dans les étangs, on fume les terres, et on les ensemence de nouveau: car tout le temps de l'année est propre à faire croître le riz, pourvu que l'eau ne lui manque pas.

On cueille ici diverses espèces de riz; le meilleur est celui qu'on nomme *chamba* et *pijánam :* le premier croît et mûrit dans l'espace de sept mois; il faut neuf mois au second. On en voit qui ne demeure sur pied que cinq mois, et d'autre à qui environ trois mois suffisent; mais il n'a ni le goût ni la force du chamba et du pijânam. Du reste, il est surprenant de voir la quantité de poissons qui se trouvent chaque année dans ces étangs, lorsqu'ils tarissent. Il y en a dont la pêche s'afferme jusqu'à deux mille écus. Cet argent s'emploie toujours à la réparation des levées, qu'on fortifie des terres mêmes qui se tirent de l'étang.

Les premières pluies qui arrivèrent dans le mois d'août, donnèrent le moyen à quelques laboureurs d'ensemencer les terres de cette espèce de riz qui croît en trois mois de temps; mais après les pluies abondantes d'octobre et de novembre, toutes les campagnes furent semées, et elles promettoient une des plus riches récoltes. J'avois compassion de voir ces pauvres gens aller chaque jour recueillir quelques grains de riz à demi-mûrs, les froisser dans leurs mains, et les manger tout crus, la faim ne leur donnant pas la patience de les faire cuire.

Ceux qui avoient été plus diligens à ensemencer leurs terres, prêtoient du riz aux autres qui avoient été plus lents à semer; mais c'étoit à des conditions bien dures: il falloit que, pour une mesure de riz commun, ils s'obligeassent à rendre huit, dix, et même quinze mesures de riz chamba, au temps de la récolte générale. Telle est l'usure qui s'exerce parmi les habitans du Marava. Vous jugez bien que ceux qui se convertissent doivent renoncer absolument à un gain si inique: c'est de quoi les infidèles

mêmes sont instruits, et ils admirent les bornes que la loi chrétienne prescrit sur cet article : pour peu que quelque néophyte vienne à les passer, ils ne manquent pas de lui en faire des reproches, et même de m'en porter leurs plaintes, s'imaginant qu'un excès si criant est permis à ceux qui ne sont pas Chrétiens. « Vous avez raison, leur dis-je alors, de » condamner dans mes disciples cette prévarication, » quoique ceux qui en sont coupables, n'aient garde » de porter l'usure aussi loin que vous; mais en se- » rez-vous moins malheureux dans les enfers, parce » que vous vous croyez autorisés par l'éducation et » par la coutume de votre pays? Vous vous con- » damnez vous-mêmes par votre propre témoignage; » car si ceux qui font profession de la loi que je » prêche, seront éternellement punis pour ne s'y » être pas conformés; vous autres qui la connoissez, » qui l'approuvez et qui refusez de l'embrasser, ne » devez-vous pas vous attendre aux mêmes suppli- » ces? N'êtes-vous pas doublement idolâtres, et des » faux dieux qui sont l'ouvrage de vos mains, et de » cet argent qui est le fruit de ce trafic honteux que » vous exercez? La profession que vous faites d'adorer » les idoles, justifie-t-elle votre avarice; et si elle l'au- » torise, n'est-ce pas une marque évidente de la faus- » seté de votre religion? » Quand je leur parle ainsi, ils se retirent pour l'ordinaire confus et interdits; mais ils ne songent pas pour cela à se convertir.

Comme je n'oublie rien afin d'arracher cette convoitise du cœur de mes néophytes, et que je refuse d'admettre à la participation des sacremens ceux qui s'y sont laissé entraîner, j'ai eu la douleur de perdre un des Chrétiens, lequel a abandonné la foi, non pas pour adorer les idoles, mais pour faire plus librement ce sordide commerce, vérifiant ainsi à la lettre ces paroles de Saint Paul à Timothée : *La convoitise est la racine de tous les maux, et quelques-*

uns s'y laissant aller, se sont écartés de la foi. D'un autre côté, je fus consolé de voir qu'un Chrétien s'étant rendu coupable du même péché, sa mère me l'amena à l'église ; l'ayant accusé en ma présence, elle lui fit promettre qu'il ne prendroit désormais qu'autant qu'il auroit donné.

Ces pauvres gens, que l'indigence forçoit d'emprunter des gentils à un si gros intérêt, se consoloient dans l'espérance d'une récolte abondante ; lorsqu'il plut à Dieu de replonger ce royaume dans de nouveaux malheurs. Le 18 décembre 1709, que tous les étangs se trouvoient pleins d'eau, il survint un ouragan, que ces peuples appellent en leur langue *perum catou* ou *perumpugel*, le plus furieux qu'on ait encore vu. Il commença dès sept heures du matin, avec un vent affreux du nord-est et une pluie très-violente. Cet orage dura jusqu'à quatre heures que le vent tomba tout à coup; mais demi-heure avant le coucher du soleil, il recommença du côté du sud-ouest avec encore plus de furie ; et comme les levées des étangs sont presque toutes tournées du côté du couchant, parce que tout le Marava va en pente vers l'orient, les ondes poussées par le vent contre ces digues, les battirent avec tant d'impétuosité, qu'elles les crevèrent en une infinité d'endroits; alors l'eau des étangs s'étant réunie aux torrens formés par l'orage, causa une inondation générale qui déracina tout le riz, et qui couvrit les campagnes de sable. La perte des moissons fut accompagnée de celle des bestiaux, qui furent submergés aussi-bien que les peuplades bâties dans les lieux un peu bas.

Comme cette inondation arriva pendant la nuit, plusieurs milliers de personnes y périrent. Dans un seul endroit on trouva jusqu'à cent cadavres, que le courant y avoit portés. Un Chrétien me montra depuis un grand arbre sur lequel il s'étoit perché avec

vingt-six autres Indiens : ils y restèrent cette nuit-là et tout le jour suivant : deux de la troupe à qui les forces manquèrent, tombèrent de l'arbre et furent emportés au loin par le torrent. Il m'ajouta qu'une femme ayant été portée par le courant près de cet arbre, un bon néophyte lui tendit le pied qu'elle prit de la main, et un autre l'ayant soulevée par les cheveux, lui sauva la vie qu'elle alloit perdre dans les eaux. L'on me montra dans un autre endroit la chaussée d'un grand étang qui creva tout à coup sous les pieds de cinq Chrétiens, qui s'y étoient réfugiés comme dans un lieu fort sûr. Je passai quelque temps après dans un petit bois de tamariniers, ce sont des arbres aussi hauts que nos plus grands chênes, dont la racine est fort profonde, et qui ayant les feuilles fort petites, donnent beaucoup moins de prise au vent. Cependant, presque tous ces arbres étoient renversés, et avoient la racine en l'air. C'est ce que je n'aurois pu croire si je ne l'avois vu, et ce qui marque bien le ravage que fit cet ouragan.

Les suites en furent très-funestes ; la famine devint plus cruelle que jamais, et la mortalité fut presque générale : de sorte que plusieurs milliers d'hommes furent contraints de se retirer dans les royaumes de Maduré et de Tanjaour, qui confinent avec le Marava. Pour moi j'eus beaucoup à souffrir pendant toute l'année 1710 ; la calamité publique, les eaux mal-saines que les terres charriées par les torrens rendoient encore plus mauvaises, les fatigues de la mission, la situation incommode de ma cabane qui étoit sur le bord d'une mare, où un grand nombre de buffles venoient se vautrer pendant la nuit, et faisoient lever des vapeurs infectes : tout cela altéra fort ma santé. La principale église que j'avois, étoit devenue inabordable ; les Chrétiens n'osoient s'y rendre, de crainte des voleurs qui faisoient des courses continuelles dans cette contrée, et quelquefois

au nombre de quatre à cinq cents. J'avois fait bâtir quatre autres églises en quatre endroits différens, à une journée l'une de l'autre; elles furent toutes submergées ou détruites par l'orage. Je songeai à en construire une autre à Ponnelicotey: c'est une grosse bourgade toute composée de Chrétiens, qui est dans le centre du Marava. Le seigneur de cette peuplade qui est aussi Chrétien, me fournit, pour la construction de mon église, six colonnes de bois assez bien travaillées.

Presque toutes les bourgades et les terres de Marava, sont possédées par les plus riches du pays, moyennant un certain nombre de soldats qu'ils sont obligés de fournir au prince, toutes les fois qu'il en a besoin. Ces seigneurs sont révocables au gré du prince: leurs soldats sont leurs parens, leurs amis, ou leurs esclaves, qui cultivent les terres dépendantes de la peuplade, et qui prennent les armes dès qu'ils sont requis. De cette manière, le prince de Marava peut mettre sur pied en moins de huit jours, jusqu'à trente et quarante mille hommes, et par-là il se fait redouter des princes ses voisins: il a même secoué le joug du roi de Maduré dont il étoit tributaire. En vain les rois de Tanjaour et de Maduré s'étoient-ils ligués ensemble pour le réduire; le fameux Brame *Naraja-Payen*, grand général de Maduré, étant entré dans le Marava l'an 1702, à la tête d'une armée considérable, y fut entièrement défait, et y perdit la vie. Le roi de Tanjaour ne fut pas plus heureux en 1709; profitant de la désolation où étoit alors le Marava, il y envoya toutes ses forces: mais son armée fut repoussée avec vigueur, et il se vit réduit à demander la paix.

La situation de ma nouvelle église étoit commode pour les Chrétiens, qui pouvoient s'y rendre des quatre parties du Marava; mais elle étoit très-nuisible à ma santé. Comme elle étoit entourée d'un

côté par un grand étang, et de l'autre par des campagnes de riz toujours arrosées, l'humidité du lieu, et le concours incroyable des fidèles et des gentils, me causèrent deux grosses tumeurs, l'une sur la poitrine, et l'autre immédiatement au-dessous de la jointure du bras. Je fus obligé de me mettre entre les mains d'un Chrétien qui passoit pour habile dans ces sortes de cures. Quand il fallut ouvrir la tumeur, il se trouva qu'un mauvais canif tout émoussé que j'avois, étoit meilleur pour cette opération que tous ses outils. Avant que de l'ouvrir, il y appliqua durant huit à dix jours, pour la résoudre, des oignons sauvages cuits sous la cendre, et mis en forme de cataplasme. Quand la tumeur fut ouverte, il ne se servit plus que des feuilles d'un arbuste nommé *virali*. Il avoit soin d'oindre de beurre la tente longue de plus d'un demi-pied qu'il insinuoit dans la plaie, et après avoir amolli ces feuilles sur la fin, il les appliquoit dessus avec du *diapalma*. La plaie fut quarante jours à se fermer, sans que les chaleurs ardentes de la saison y causassent la moindre inflammation.

Cette incommodité fut suivie d'une autre qui n'étoit pas moins douloureuse : mes jambes s'enflèrent tout à coup, et dans l'une il se forma à la cheville du pied un de ces vers que les Tamuls appellent *nurapu chilendi*. Il est aussi mince que la plus petite corde de violon, et long quelquefois de deux coudées et davantage. Cette maladie est causée par les eaux corrompues qu'on est obligé de boire. Elle se fait sentir d'abord par une démangeaison insupportable : ensuite il se forme à l'endroit d'où le ver doit sortir une petite ampoule rouge, et il paroît un petit trou, où la pointe d'une aiguille auroit de la peine à s'insinuer. C'est par cette ouverture que le ver commence à sortir peu à peu : il faut chaque jour le tirer insensiblement, en le roulant sur un

petit morceau de linge roulé. Les Indiens prétendent qu'il est animé ; pour moi je n'y remarquai aucun signe de vie. Il est rare qu'il sorte tout entier sans se rompre : quand il se rompt, la partie qui reste dans la chair et sur les nerfs y produit une grande inflammation : il s'y amasse une matière âcre, qui n'ayant point d'issue, y fermente et cause des douleurs très-aiguës ; il faut deux ou trois mois pour en guérir : on prétend que l'incision de cette tumeur seroit mortelle, ou que du moins on en demeureroit estropié le reste de la vie.

Ce fut vers la fin du carême que je fus attaqué de ces différentes infirmités. La circonstance du temps, et la foule des néophytes qui vinrent à l'église, ne me permirent pas de prendre le repos qui m'eût été nécessaire. Mais enfin, il fallut y succomber malgré moi. Le jour même de Pâques j'eus bien de la peine à dire la messe, et à communier ceux que j'avois confessés les jours précédens. Cependant je ne pus me dispenser de baptiser deux cent seize enfans que leurs mères tenoient entre leurs bras ; mais je remis à une autre fois les cérémonies du baptême. Pour les adultes qui étoient aussi en grand nombre, je différai leur baptême jusqu'après l'Ascension, prévoyant bien que je ne serois guère plutôt en état de reprendre mes fonctions. En effet je fus arrêté au lit pendant quarante jours, et ce ne fut qu'à cette fête-là que je commençai à célébrer l'auguste sacrifice de nos autels.

J'étois encore convalescent, qu'il me fallut faire un voyage de douze grandes journées, et durant des chaleurs brûlantes. Ce voyage qui devoit, selon toutes les apparences, éloigner mon rétablissement, me rendit une parfaite santé. Il est inutile de vous dire jusqu'où va l'abandon où se trouve réduit un malade dans ces terres barbares ; il n'y a aucun soulagement à espérer ; il ne doit pas s'attendre même aux re-

mèdes les plus communs. Les médecins indiens ignorent absolument l'usage de la saignée : tout leur art se borne à des purgations la plupart violentes, et à une diète opiniâtre qu'ils font garder aux malades. La *canje*, c'est-à-dire, de l'eau où l'on a fait cuire quelques grains de riz, est tout le bouillon qu'on leur donne ; et souvent même ils doivent se contenter d'eau chaude. Il faut avouer néanmoins que les Indiens se guérissent de beaucoup de maladies par le moyen d'une abstinence si extraordinaire, et qu'ils vivent aussi long-temps qu'en Europe.

Ce fut cette année 1710 que mourut le prince de Marava, âgé de plus de quatre-vingts ans. Ses femmes, au nombre de quarante-sept, se brûlèrent avec le corps du prince. On creusa pour cela hors de la ville une grande fosse qu'on remplit de bois en forme de bûcher; on y plaça le corps du défunt richement couvert; on y mit le feu avec beaucoup de cérémonies superstitieuses que firent les Brames. Alors parut cette troupe infortunée de femmes qui, comme autant de victimes destinées au sacrifice, se présentèrent toutes couvertes de pierreries et couronnées de fleurs; elles tournèrent diverses fois autour du bûcher, dont l'ardeur se faisoit sentir de fort loin. La principale de ces femmes tenoit le poignard du défunt, et s'adressant au prince qui succédoit au trône : « Voilà, lui dit-elle, le poignard dont le » prince se servoit pour triompher de ses ennemis : » ne l'employez jamais qu'à cet usage; et gardez-» vous bien de le tremper dans le sang de vos sujets; » gouvernez-les en père, comme il a fait, et vous » vivrez long-temps heureux comme lui. Puisqu'il » n'est plus, rien ne doit me retenir davantage dans » ce monde, et il ne me reste plus que de le suivre. » A ces mots, elle remit le poignard entre les mains du prince, qui le reçut sans donner aucun signe de tristesse ou de compassion. « Hélas! poursuivit-elle,

» à quoi aboutit la félicité humaine ! Je sens bien
» que je vais me précipiter toute vive dans les en-
» fers. » Et aussitôt tournant fièrement la tête vers le bûcher, et invoquant les noms de ses dieux, elle s'élance au milieu des flammes.

La seconde étoit sœur du prince Raja, nommé *Tondoman*, qui étoit présent à cette détestable cérémonie. Lorsqu'il reçut des mains de sa sœur les joyaux dont elle étoit parée, il ne put retenir ses larmes, et se jetant à son cou il l'embrassa tendrement. Elle ne parut pas s'en émouvoir ; mais regardant d'un œil assuré, tantôt le bûcher, tantôt les assistans, et criant à haute voix *Chiva*, *Chiva*, qui est un des noms qu'on donne au dieu *Routren*, elle se précipita dans les flammes comme la première.

Les autres suivirent de près; quelques-unes avoient une contenance assez ferme, d'autres avoient l'air interdit et effaré. Il y en eut une qui, plus timide que ses compagnes, courut embrasser un soldat chrétien, et le pria de la sauver. Ce néophyte qui, malgré les défenses sévères qu'on fait aux Chrétiens d'assister à ces barbares spectacles, avoit eu la témérité de s'y trouver, fut si effrayé, qu'il repoussa rudement sans y penser cette malheureuse, et qu'il la fit culbuter dans le bûcher. Il se retira aussitôt avec un frémissement par tout le corps, qui fut suivi d'une fièvre ardente accompagnée de transport au cerveau, dont il mourut la nuit suivante, sans pouvoir revenir à son bon sens.

Les dernières paroles que proféra la première de ces femmes sur l'enfer, où elle alloit, disoit-elle, se précipiter toute vive, surprirent tous les assistans. Elle avoit eu à son service une femme chrétienne, qui l'entretenoit souvent des grandes vérités de la religion, et qui l'exhortoit à embrasser le christianisme : elle goûtoit ces vérités, mais elle n'eut pas le courage de renoncer à ses idoles : toutefois elle

conçut de l'estime pour les Chrétiens, et elle se déclaroit leur protectrice en toute occasion : la vue des flammes prêtes à la consumer, lui rappela sans doute le souvenir de ce que cette femme lui avoit dit sur les supplices de l'enfer.

Quelque intrépidité que fissent paroître ces infortunées victimes du démon, elles ne sentirent pas plutôt l'ardeur du feu, que poussant des cris affreux, elles se jetèrent les unes sur les autres, et s'élancèrent en haut pour gagner le bord de la fosse. On jeta sur elles quantité de pièces de bois, soit pour les accabler, soit pour augmenter l'embrasement. Quand elles furent consumées, les Brames s'approchèrent du bûcher encore fumant, et firent sur les cendres ardentes de ces malheureuses, mille cérémonies non moins superstitieuses que les premières. Le lendemain ils recueillirent les ossemens mêlés avec les cendres, et les ayant enfermés dans de riches toiles, ils les portèrent près de l'île *Ramesuren*, que les Européens appellent par corruption *Ramanancor*, où ils les jetèrent dans la mer. On combla ensuite la fosse, on y bâtit un temple, et on y fit chaque jour des sacrifices en l'honneur du prince et de ses femmes, qui dès-lors furent mises au rang des déesses.

Cette brutale coutume de se brûler, est plus fréquente dans les royaumes de l'Inde méridionale, qu'on ne se l'imagine en Europe. Il n'y a pas longtemps que moururent deux princes qui relevoient du Marava. Le premier avoit dix-sept femmes, et l'autre treize. Toutes firent la même fin à la réserve d'une seule qui étoit enceinte, et qui ne put se brûler qu'après la naissance de son fils.

La reine de Trichirapali, mère du prince régnant, qui fut laissée enceinte il y a environ trente ans à la mort de son mari, prit la même résolution aussitôt que son fils fut né, et l'exécuta avec une fermeté

qui étonna toute cette cour. Sa belle-mère, nommée *Mingamal*, n'avoit pu accompagner le roi Chokanaden sur le bûcher, pour la même raison; mais après son accouchement elle trouva le secret d'échapper aux flammes, sous prétexte qu'il n'y avoit qu'elle qui pût élever le jeune prince, et gouverner le royaume durant la minorité. Comme elle aimoit la reine de Trichirapali sa belle-fille, elle voulut lui persuader de suivre son exemple: mais cette jeune reine la regardant avec dédain: « Croyez-vous, lui » dit-elle, que j'aie l'âme assez basse pour survivre » à mon époux? Le désir de lui laisser un successeur m'a fait différer mon sacrifice, mais à présent rien n'est capable de l'arrêter. Le jeune prince » ne perdra rien à ma mort, puisqu'il a une grand'mère, » qui a tant d'attachement pour la vie. Il est autant à » vous qu'à moi: élevez-le, et conservez-lui le » royaume qui lui appartient. » Elle ajouta beaucoup de reproches assez piquans, mais en termes couverts. Mingamal dissimula en femme d'esprit, et abandonna sa belle-fille à sa déplorable destinée.

Au reste, bien que ce soit de leur propre choix que ces dames indiennes deviennent la proie des flammes, il n'est guère en leur pouvoir de s'en dispenser. La coutume du pays, le point d'honneur, la crainte d'être déshonorées et de devenir la fable du public, y ont plus de part que leur volonté propre; si quelqu'une tâchoit de se soustraire à une mode si cruelle, ses parens sauroient bien l'y forcer, afin de conserver l'honneur de leur famille. C'est pourquoi, lorsqu'ils en voient chanceler, ils leur donnent aussitôt certains breuvages qui leur ôtent toute appréhension de la mort. Les femmes du commun sont en cela plus heureuses que les princesses et les concubines des princes indiens: cette loi barbare ne les regarde point, et s'il y en a qui s'y assujettissent, ce n'est d'ordinaire que par une vanité ridicule, et par

l'envie de s'attirer des honneurs avant qu'elles se jettent dans les flammes, et de mériter un monument qui s'élève sur le lieu du bûcher où elles se sont brûlées. il est rare d'en voir des exemples dans les castes basses, et même dans celle des Brames. Ils sont plus communs dans la caste des Rajas, qui prétendent descendre de la race royale des anciens souverains de l'Inde.

Aussitôt que j'appris la mort du prince de Marava, j'envoyai saluer son successeur par mes catéchistes et par quelques capitaines chrétiens, qui lui portèrent de ma part quelques présens conformes à ma pauvreté. Il parut agréer cette visite, et sur le champ il me donna une patente qui me permettoit de bâtir des églises dans le cœur de ses états. Il ordonna même aux habitans de Ponnelicotey, de me céder l'emplacement que je souhaiterois, et de me fournir les matériaux dont j'aurois besoin. Je fis donc élever en 1711 une assez grande église, qui se trouva plus belle qu'aucune de celles de Maduré. Un capitaine gentil, dont toute la famille est chrétienne, donna l'exemple, et me fournit de beau bois qu'il fit couper par ses soldats et ses esclaves. Je fis venir de Trichirapali, deux Chrétiens habiles dans les ouvrages de terre et de plâtre; d'autres ouvriers les aidèrent, et en moins de six mois l'église fut achevée. Elle avoit trois grandes portes, et huit croisées ornées en dedans et en dehors de colonnes et de pilastres avec leurs chapiteaux. Ils firent la frise, la corniche et l'architrave, partie à l'indienne, partie à l'européenne. L'autel et le retable étoient travaillés avec tant d'art, qu'un missionnaire qui vint me voir quelque temps après, les prit pour un ouvrage véritablement sculpté.

Tandis qu'on étoit occupé à bâtir l'église, je fus obligé d'aller à Aour pour y recevoir M. l'évêque de Saint-Thomé, et l'assister dans ses fonctions

épiscopales. Il étoit entré dans la mission afin de donner le sacrement de confirmation aux néophytes de Maduré. Ce prélat, qui a été lui-même missionnaire de Maduré pendant plus de vingt ans, savoit parfaitement la langue du pays, et il étoit tout accoutumé à la vie austère qu'on y mène, puisque depuis son élévation à l'épiscopat, il ne l'a jamais quittée. Jusqu'alors aucun autre évêque n'avoit osé pénétrer dans les terres, parce qu'ignorant la langue et les coutumes du Maduré, il n'auroit pas manqué de passer pour *Prangui* dans l'esprit des Indiens, ce qui auroit absolument ruiné le christianisme.

Ce prélat entra donc dans le Maduré en habit de missionnaire, sans porter d'autre marque de sa dignité épiscopale qu'une petite croix sur la poitrine et une bague au doigt. Les Chrétiens, dont plusieurs milliers avoient reçu le baptême de ses mains, s'empressoient de se rendre de toutes parts auprès de leur ancien pasteur. Il fallut leur ordonner de l'attendre dans leurs peuplades qu'il parcouroit l'une après l'autre, de crainte qu'un si grand concours ne donnât de l'ombrage et ne fût cause de quelque persécution. Il donnoit chaque jour la confirmation à une infinité de Chrétiens; il entendoit les confessions tout le reste du temps qu'il avoit de libre, et il donnoit la communion à un grand peuple qui se présentoit en foule. Nous nous étions rendus quatre missionnaires auprès du prélat, afin de disposer les peuples à recevoir la confirmation avec fruit. Nous eûmes autant à travailler chaque jour pendant trois mois, que si c'eût été la fête de Pâques. Aour étant le centre de la mission fut aussi le lieu où nous fîmes le plus long sejour, et l'on permit aux néophytes d'y venir de tous les lieux circonvoisins. J'avois fait dresser pour moi une espèce d'appentis au fond d'un petit jardin, afin d'y vaquer avec moins de bruit aux confessions et à l'instruction des Chrétiens; je

m'y rendois quelques heures avant le jour, je le trouvois souvent déjà occupé par le prélat. Les pauvres et les *parias*, si méprisés dans les Indes, étoient ceux à qui il donnoit le plus de marques de sa charité pastorale. Il fit de grandes aumônes, jusqu'à s'endetter considérablement pour secourir un grand nombre de familles indigentes. Le prince vint le visiter, et lui rendit toutes sortes d'honneurs. Quoiqu'il soit gentil, il a pour les missionnaires une singulière affection, et aux fêtes principales il envoie d'ordinaire trois ou quatre de ses gens, pour empêcher le désordre qu'y pourroient faire les gentils que la curiosité y attire.

M. l'évêque de Saint-Thomé souhaitoit extrêmement de pénétrer jusque dans le Marava, et il étoit près d'y entrer, lorsque des affaires pressantes le rappelèrent à la côte de Coromandel. Il nous promit en partant qu'il reviendroit le plutôt qu'il pourroit pour parcourir toutes les autres églises de la mission : mais il ne l'a pu faire depuis ce temps-là, ayant été obligé de visiter toutes les églises qui se trouvent sur la côte de Coromandel, dans les colonies françaises, anglaises, hollandaises, danoises, portugaises, et dans quelques autres villes qui appartiennent aux Maures et aux gentils. Il parcourut tous ces différens endroits, sans trouver le moindre obstacle de la part des hérétiques et des infidèles. Il revint ensuite à Madras, où il s'embarqua pour aller visiter toutes les églises des royaumes d'Arrakan et de Bengale, jusqu'aux frontières du Thibet. Il est accompagné du père Barbier, missionnaire français du Carnate, qui partage avec ce prélat les travaux immenses qu'il faut essuyer dans la visite du plus grand diocèse qu'il y ait au monde : car il s'étend depuis la pointe de *Caglia-Mera* près de Ceylan, sur toute la partie orientale de l'Inde méridionale, et comprend les trois royaumes d'Arracan, de Bengale et d'Orixa.

Aussitôt après le départ de M. l'évêque, je retournai au Marava, où je trouvai ma nouvelle église presque achevée. J'eus la consolation d'y célébrer la première messe le jour de l'Assomption de la très-sainte Vierge, à laquelle je l'avois dédiée. Il y eut un concours extraordinaire de Chrétiens, et un grand nombre d'infidèles se convertirent. Un seul missionnaire ne pouvant suffire à ce travail, non dessein étoit de bâtir une autre église vers l'orient, et d'y appeler un de nos pères pour partager avec moi une moisson qui devenoit de jour en jour plus abondante; mais j'eus la douleur de voir tout à coup de si belles espérances ruinées.

Le prince nouvellement monté sur le trône, étoit fort attaché à ses fausses divinités, et faisoit rebâtir un grand nombre de temples que son prédécesseur avoit négligés. Les Brames, qui s'étoient emparés de son esprit, lui représentèrent qu'il étoit assez inutile de relever leurs temples abattus, s'il ne détruisoit celui du Dieu des Chrétiens, qui faisoit déserter tous les autres. Ils profitèrent ensuite d'un accident arrivé à un seigneur chrétien, fort puissant à la cour, et premier secrétaire d'état, pour aliéner tout à fait le prince de notre sainte religion. Ce seigneur, qui portoit de l'argent à une petite armée qu'on avoit levée pour donner la chasse aux voleurs, s'étoit engagé témérairement dans les bois avec une trop petite escorte : il y fut attaqué par une troupe de ces voleurs, qui le dépouillèrent, lui enlevèrent l'argent et lui donnèrent plusieurs coups de poignard. On le porta tout ensanglanté dans sa maison, où je me rendis au plus vîte, et où je n'eus que le temps de le confesser avant sa mort.

Les Brames et les autres ennemis de la religion dirent sur cela au prince que j'avois eu recours à mille sortiléges pour conserver la vie à cet officier de sa cour; mais que par ces sortiléges-là mêmes, j'avois

j'avois avancé sa mort; que s'il eût été permis aux Brames de faire leurs prières et leurs sacrifices, l'état n'auroit pas perdu un ministre si fidèle. Le prince, infiniment sensible à cette perte, avoit une disposition naturelle à croire ces imposteurs. Aussitôt il donna ordre que le lendemain, dès la pointe du jour, on s'assurât de ma personne et de mes catéchistes, qu'on pillât et brûlât mon église, qu'on m'emprisonnât, qu'on fouettât mes catéchistes, et qu'on les mît à la torture; il défendit néanmoins qu'on me maltraitât, se faisant scrupule de violer la parole qu'il m'avoit donnée si solennellement.

Cet ordre, bien que donné en secret, fut entendu par le fils d'un Chrétien gouverneur de la capitale et intendant des finances, qui se trouva alors dans l'appartement du prince. Il en donna avis aussitôt à son père, qui dans l'instant me dépêcha un courrier pour m'avertir de prendre mes sûretés. L'ordre avoit été donné le samedi à quatre heures du soir; et quoique mon église fût à huit lieues de là, j'en reçus la nouvelle avant minuit. J'étois encore occupé à confesser un grand nombre de Chrétiens qui s'y étoient rendus. A cette nouvelle, tous me pressèrent de me retirer. Je ne suivis pas leur conseil pour les raisons suivantes : on m'avoit donné souvent de semblables avis qui s'étoient trouvés faux, et il en pouvoit être de même de celui-là; en me retirant, je laissois mon église et les Chrétiens à la merci de nos plus cruels ennemis; ma retraite même sembloit confirmer la vérité des crimes qu'on m'imputoit, et les Brames en eussent fait un sujet de triomphe; enfin, je faisois réflexion que si je sortois une fois du Marava, il me seroit très-difficile d'y rentrer, et j'avois cet avantage en y demeurant, que de ma prison même, je pouvois aisément détruire les calomnies des Brames: trop heureux si, en prenant le parti que je jugeois le plus sage, Dieu me trouvoit

digne de souffrir et de mourir pour une si sainte cause. C'est pourquoi, ayant fait transporter dans les peuplades voisines les principaux ornemens de l'église, je ne réservai qu'un seul ornement pour dire la messe le lendemain, supposé que la nouvelle ne fût pas véritable. Comme mes catéchistes étoient menacés des plus cruels tourmens, je les exhortai à se retirer; mais ils se tinrent offensés de ma proposition, et ils me répondirent qu'ils étoient prêts à tout souffrir plutôt que de m'abandonner: ils se confessèrent et communièrent pour se préparer au combat qu'ils auroient à soutenir. Deux autres Chrétiens suivirent leur exemple.

Le jour parut, et l'on ne s'aperçut d'aucun mouvement; c'est ce qui fit qu'une centaine de néophytes, que le bruit de cette persécution avoit dispersés, revinrent à l'église. Je commençai moi-même à douter si l'avis qu'on m'avoit donné étoit véritable: ainsi, je me mis à entendre les confessions des néophytes, après quoi je dis la sainte messe, où je m'offris de bon cœur en sacrifice, demandant instamment à Notre-Seigneur qu'il daignât conserver cette église nouvellement élevée en son honneur au milieu de la gentilité. Je fis ensuite appeler vingt-cinq catéchumènes qui se disposoient depuis longtemps à recevoir le baptême. Après les avoir entretenus, je les remis entre les mains des catéchistes, afin qu'ils continuassent à les préparer, tandis que je réciterois mon office.

A peine avois-je ouvert mon bréviaire, qu'un Brame, un capitaine et une troupe de soldats parurent dans la cour de l'église: ils venoient, disoient-ils, pour me conduire au palais, où le prince vouloit m'entretenir. Cette nouvelle me fit plaisir, dans l'espérance dont je me flattois, que si je pouvois parler au prince, je lui inspirerois des sentimens favorables à la religion. Je leur demandai la permission de faire

quelques prières avant que de partir, et de donner le baptême à quelques-uns de mes disciples. Ce n'est pas de quoi il s'agit, me répondirent-ils sèchement, et en même temps ils ordonnèrent aux soldats d'entrer dans ma cabane. Ils s'attendoient à y trouver des choses infiniment précieuses; et ils furent bien surpris de n'y trouver que des meubles fort pauvres.

Nous avons coutume de porter les ornemens d'autel dans des paniers assez propres, faits en forme de coffre, et couverts d'une peau de daim ou de tigre: je m'en saisis aussitôt, et je déclarai aux envoyés du prince que, leur abandonnant tout le reste, je ne permettrois à personne de toucher aux meubles qui servoient aux sacrifices que je faisois chaque jour au Dieu vivant; que mes catéchistes mêmes n'y pouvoient mettre la main; qu'ils se gardassent bien d'y toucher s'ils ne vouloient éprouver la malédiction que je lancerois sur le champ de la part du vrai Dieu, auquel ces meubles étoient spécialement consacrés.

Ces paroles, proférées d'un ton ferme, les intimidèrent: car il n'y a rien que les Indiens appréhendent davantage que les malédictions des gouroux: « A » la bonne heure, me répondirent-ils; mais ouvrez-» nous ce *Pugai petti*, c'est-à-dire, ce coffre du » sacrifice, et montrez-nous ce qui y est renfermé, » afin que nous en puissions faire le rapport au » Prince. » J'ouvris le coffre, et je leur montrai chaque pièce l'une après l'autre; leur avidité ne fut guère irritée: la chasuble et le devant d'autel étoient d'une soie de la Chine fort commune; le calice et le ciboire auroient pu les frapper, parce que la coupe en étoit de vermeil doré, et le reste de cuivre doré; mais je les tins enveloppés par respect, et je ne leur montrai que le dessous du pied, qui n'étoit pas doré, de sorte qu'ils n'en firent pas grand cas. Les Chrétiens avoient eu soin de retirer de l'église une fort

belle image de la sainte Vierge, et quelques ornemens de peu de valeur.

Enfin, les soldats prirent les petites provisions de riz et de légumes, avec les pots et les autres ustensiles qu'ils trouvèrent dans ma cabane ; ils enlevèrent pareillement deux charges de riz qu'un fervent Chrétien avoit mises à la porte de l'église pour être distribuées aux pauvres, après quoi ils m'ordonnèrent de les suivre. J'allai à l'église, où m'étant prosterné contre terre, je restai quelque temps en prières sans qu'ils m'interrompissent. J'exhortai ensuite les Chrétiens, qui fondoient en larmes, à persévérer dans la foi, et je dis aux catéchumènes que si le Seigneur me faisoit la grâce de verser mon sang pour les intérêts de la religion, ils allassent trouver le missionnaire d'Aour, qui leur conféreroit le baptême. Je fus étonné du respect que les ministres du prince et leurs soldats me témoignèrent, leur coutume étant de traiter avec toutes sortes d'indignités ceux qu'ils ont ordre de conduire en prison.

A peine eûmes-nous fait quelques pas, que je songeois à prendre le chemin de la capitale, ainsi qu'ils me l'avoient dit; mais ils m'en empêchèrent, en me montrant leur ordre, qui portoit de me mettre en prison à une lieue de l'église. C'étoit le même endroit où le vénérable père de Brito, dont la mort glorieuse vous est assez connue, fut conduit il y a environ vingt-trois ans. Ce souvenir me remplit de joie, dans l'espérance du même bonheur. Néanmoins, comme ils voulurent me renfermer dans un temple d'idoles, bâti de briques et assez vaste, je leur répondis qu'ils me mettroient plutôt en pièces que de m'y faire entrer, et que s'ils m'y entraînoient par force, je renverserois toutes leurs idoles. Cette réponse les fit changer de dessein, et ils me mirent dans un réduit fort humide, qui n'étoit couvert que de paille, et qui étoit fermé d'un

grand retranchement. Incontinent après, ils mirent les fers aux pieds de mes deux catéchistes, et ils firent venir plus de deux cents soldats pour nous garder, dans l'appréhension où ils étoient que les Chrétiens ne nous enlevassent. Je me présentai aux soldats pour participer aux fers des catéchistes, et je leur dis pour les y engager, qu'étant leur chef et leur maître, cet honneur m'étoit dû préférablement à eux. Ils me répondirent qu'ils avoient défense de mettre la main sur moi.

Le lendemain, ils préparèrent plusieurs poignées de branches de tamariniers, qui sont aussi pliantes que l'osier, mais qui étant semées de nœuds, causent beaucoup plus de douleur, et ils conduisirent les deux catéchistes dans la place publique; ils les dépouillèrent tout nus, ne leur laissant qu'un simple linge qui leur entouroit le milieu du corps. Après bien des reproches qu'on leur fit sur ce qu'ils avoient embrassé une loi nouvelle, deux soldats déchargèrent de grands coups sur le plus âgé, qui relevoit d'une longue et dangereuse maladie. La force de son esprit suppléa à la foiblesse de son corps : il supporta ce tourment avec une constance invincible, prononçant à haute voix les saints noms de Jésus et de Marie; et plus les idolâtres, qui étoient accourus en foule à ce spectacle, lui crioient d'invoquer le nom de leur dieu *Chiven*, plus il élevoit la voix pour invoquer le nom de Jésus-Christ. Les bourreaux s'étant lassés sur cette victime, deux autres prirent leur place, et exercèrent la même cruauté sur le second catéchiste, dont la fermeté et la patience furent également admirables.

Après ce premier acte d'inhumanité, on leur fit souffrir une question très-douloureuse; les bourreaux leur mirent entre les doigts de chaque main des morceaux de bois inégaux, et ils leur serrèrent ensuite les doigts très-étroitement avec des cordes.

Pour rendre la douleur encore plus vive, ils les forcèrent de mettre leurs mains ainsi serrées sous la plante de leurs pieds, que les bourreaux pressoient encore avec les leurs de toutes leurs forces. Leur intention étoit d'obliger mes catéchistes, par cette torture, à découvrir où j'avois caché mes prétendues richesses. J'entendois de ma prison la voix de ces généreux patiens, et l'on peut penser avec quelle ardeur je priois le Seigneur de donner à ses serviteurs la force et la constance dont ils avoient besoin dans ce combat digne de ses regards.

Quand je les vis entrer dans le retranchement, je courus au-devant d'eux, et m'étant mis à genoux, je leur baisai les pieds, puis je les embrassai tendrement, le visage baigné de larmes, que la joie et la compassion tout ensemble me faisoient répandre : je les félicitai de l'honneur dont ils venoient d'être comblés, ayant été trouvés dignes de souffrir les opprobres et les tourmens pour le nom de Jésus-Christ ; je baisai avec respect les endroits de leur poitrine et de leurs épaules qui étoient les plus meurtris, et j'essuyai avec vénération le sang qui en découloit encore : je ne pouvois me lasser de prendre leurs mains livides, et de les mettre sur ma tête, en les offrant à Dieu en expiation de mes propres offenses, et le suppliant par les mérites de ces généreux confesseurs, d'ouvrir les yeux à cette aveugle gentilité.

Ces différentes marques de joie, de compassion, de respect et de tendresse que je donnois à mes chers enfans en Jésus-Christ, furent interprétées bien diversement par les idolâtres, qui étoient entrés en foule dans le retranchement. « Voyez-vous, se » disoient-ils entr'eux, comme il les caresse ; c'est » parce qu'ils n'ont point découvert où étoient ses » trésors. » Je leur fis à cette occasion un assez long discours, où je tâchai de les désabuser : « Si j'avois

» des richesses à amasser, leur dis-je, ce ne seroit
» pas dans un pays aussi pauvre que le vôtre que
» je viendrois les chercher, ou que je voudrois ca-
» cher celles que j'aurois pu amasser ailleurs. J'ai,
» à la vérité, un grand trésor, mais je ne le cache
» à personne; c'est le royaume des cieux que je vous
» annonce, et dont je souhaite de vous faire part
» au prix même de mon sang. Portez-en la nouvelle
» à votre prince; dites-lui que, sans qu'il ait besoin
» d'user de violence, j'ai à lui offrir un trésor ines-
» timable, auprès duquel tous les autres trésors
» sont indignes de son attention. » Ils comprirent aisément ma pensée, et les plus sages d'entr'eux ne purent s'empêcher de blâmer le prince, de s'être laissé tromper par l'envie et la malignité des Brames.

Il étoit midi, et depuis plus de vingt-quatre heures nous n'avions rien mangé : les ministres du prince se retirèrent tout confus de la cruauté qu'ils venoient d'exercer, et le Brame qui commandoit notre garde, nous fit apporter du riz et des légumes qu'on avoit trouvés dans ma cabane. Un Chrétien eut alors la liberté de sortir pour aller querir de l'eau et du bois.

Cependant le Brame écrivit au Prince, pour lui rendre compte de tout ce qui s'étoit passé. Le prince fut surpris de ce qu'on avoit trouvé si peu de chose dans mon église : on lui avoit rapporté qu'on y avoit vu, le jour d'une fête, un dais superbe, qui valoit plus de mille pagodes, c'est-à-dire, plus de cinq cents pistoles. Ce dais n'étoit cependant que de toile peinte, ornée de divers festons de pièces de soie de la Chine. Il se douta que j'avois reçu quelque avis, et son soupçon tomba sur le gouverneur de sa capitale, qui est Chrétien. Celui-ci s'excusa en lui disant que si j'avois été effectivement averti, soit par lui, soit par quelque autre, de l'ordre donné contre moi, je n'aurois pas manqué de me dérober

à sa poursuite, comme il m'étoit aisé de le faire; qu'il ne devoit pas s'étonner que mon église et ma cabane fussent si pauvres, puisque je faisois profession de la pauvreté la plus exacte; que ces ornemens précieux qu'on disoit avoir vus dans mon église, étoient des pièces de soie ou de toile peinte, qui s'empruntoient aux Chrétiens, et qu'on rendoit aussitôt après la célébration des fêtes; que lui-même avoit prêté souvent des pièces de soie pour orner mon église ces jours-là.

Cette réponse ne satisfit nullement le prince. Il envoya un nouvel ordre au Brame, par lequel il lui commandoit de tourmenter de nouveau mes deux catéchistes, et de les tenailler, de brûler mon église, d'envoyer partout des soldats pour saisir les autres catéchistes, et pour leur faire souffrir les mêmes supplices. « Il faut, disoit-il, tourmenter ses émis-» saires, dont il se sert pour séduire mes sujets et » leur faire abandonner la religion de leurs pères. » L'ordre portoit aussi de me resserrer plus étroitement que jamais, sans pourtant user de violence à mon égard; le malheur arrivé à son prédécesseur, qui avoit fait mourir le père de Brito, lui faisoit appréhender un sort semblable, et c'est l'unique raison qui le porta à cette sorte de ménagement.

L'ordre nous fut lu par le capitaine, le Brame n'étant pas en état de le faire, parce qu'il étoit retenu au lit par une fièvre ardente. Cette maladie, qui le prit tout à coup, l'intimida, dans la persuasion où il étoit que c'étoit une punition de la cruauté avec laquelle il avoit traité mes catéchistes. Il me pria de l'aller voir dans l'endroit du retranchement où il étoit couché. Il me fit aussitôt des excuses de la manière indigne dont il me traitoit, et il en rejeta la faute sur l'avarice du prince, dont il ne pouvoit s'empêcher d'exécuter les ordres contre ma personne, contre mes catéchistes et contre mon église.

Je le confirmai dans l'opinion où il me parut être que cette maladie soudaine étoit, selon toute apparence, un châtiment du vrai Dieu, qu'il persécutoit dans la personne de ses serviteurs ; je lui dis que les ordres qu'il venoit de recevoir étant injustes, et sollicités par lui-même, il ne pouvoit les exécuter sans se rendre aussi coupable que le prince qui les avoit portés ; que du reste, le premier ministre qui venoit de l'armée, arriveroit dans deux jours, et qu'il en pouvoit surseoir l'exécution jusqu'à son arrivée. Il le fit, et dès que le premier ministre parut, je lui fis demander audience. Il m'envoya deux de ses principaux officiers pour me dire qu'il ne vouloit pas me parler, de crainte que le prince ne s'imaginât que je l'avois gagné par quelque somme d'argent; mais qu'il permettroit à mes catéchistes de paroître en sa présence. Il ordonna sur le champ qu'on leur ôtât les fers, et qu'on les lui amenât. D'abord il leur marqua le déplaisir qu'il avoit des tourmens et des affronts qu'on leur avoit fait souffrir ; « mais, ajouta-t-il, le » prince n'a-t-il pas raison de vous punir pour avoir » embrassé une loi si contraire à celle du pays, » et pour aider un étranger à la prêcher et à per- » vertir les peuples ? vous êtes de la même caste » que moi ; pourquoi la déshonorez-vous en suivant » un inconnu ? Quel honneur et quel avantage trou- » vez-vous dans cette loi ? Nous y trouvons, répon- » dirent les catéchistes, le chemin assuré du ciel et » de la félicité éternelle. Bon ! répliqua-t-il en riant, » quelle autre félicité y a-t-il que celle de ce monde ? » Pour moi, je n'en connois point d'autre ; votre » gourou vous abuse. Nous le saurons un jour, vous » et nous, répondirent les catéchistes, quand nous » serons dans l'autre monde. Hé ! quel autre monde » y a-t-il, leur demanda le ministre ? Il y a, répli- » quèrent-ils, le ciel et l'enfer ; celui-ci pour les » méchans, celui-là pour les bons. » Comme ils

vouloient lui expliquer leur foi plus en détail, cet infidèle les interrompit, en leur disant qu'il n'avoit pas le loisir d'entrer dans un long discours; mais que s'ils pouvoient donner caution, il leur permettroit de le suivre à la cour, où il tâcheroit d'apaiser la colère du prince. Un Chrétien, capitaine d'une compagnie de soldats, s'offrit aussitôt à être leur caution, et ils furent mis en liberté.

Ce ministre me fit dire qu'il s'opposeroit à la ruine de mon église, pourvu que je promisse quelques milliers d'écus que je pouvois tirer aisément du grand nombre de disciples que j'avois dans le royaume. Je répondis à ceux qui me firent cette proposition de sa part, qu'ils pouvoient dire à leur maître et au prince même, que je n'avois apporté dans le Marava que la loi de Jésus-Christ pour la leur annoncer, et ma tête pour la donner, s'il étoit nécessaire, en témoignage de la vérité de cette loi; qu'ils n'avoient qu'à choisir ou l'une ou l'autre; mais que je ne permettrois jamais que mes disciples rachetassent par argent ma liberté ni ma vie. « Je n'ai bâti cette église, » ajoutai-je, qu'en vertu d'une permission solennelle » du Prince : c'est à sa parole que j'en appelle; il » s'est engagé d'honneur à la conserver; et s'il la » détruit, les ruines de ce saint édifice seront un té» moignage éternel du fond qu'on doit faire sur ses » promesses. Qu'il sache que je m'estime plus heu» reux dans ma prison, que dans mon église et dans » son palais ». Cette réponse étant portée au ministre, il ne dit autre chose, sinon : Hé! que fera le prince du crâne d'un étranger? c'est de l'argent qu'il demande; si l'on ne promet rien, je ne réponds de rien. Il partit ensuite pour la cour, et il permit à mes deux catéchistes d'aller voir leur famille avant que de venir l'y trouver. Ils avoient chacun leur mère. Celle de *Xaveri-Mouttou* (c'est le nom du plus ancien catéchiste), étoit fort âgée, et il s'atten-

doit à la trouver toute désolée; mais il fut bien surpris quand il la vit se jeter à son cou avec un visage épanoui, et lui dire en l'embrassant : « C'est à pré-
» sent que vous êtes mon fils, et que je vous recon-
» nois véritablement pour tel; quel bonheur pour moi
» d'avoir enfanté et nourri un confesseur de Jésus-
» Christ! Mais, mon cher fils, c'est peu d'avoir com-
» mencé à donner des preuves de votre constance,
» il faut persévérer jusqu'à la fin. Le Seigneur ne
» vous abandonnera pas, si vous lui êtes fidèle. »
Sattianaden (c'est ainsi que s'appelle l'autre catéchiste) fut reçu par sa mère avec les mêmes transports de joie et les mêmes sentimens de piété : il étoit marié, et avoit un enfant fort aimable d'environ trois ans. Cette bonne Chrétienne le prit entre ses bras, et le portant au cou de son fils : « Mon en-
» fant, lui dit-elle, embrasse ton père qui a souffert
» pour Jésus-Christ; on nous a enlevé le peu que
» nous avions; mais la foi nous tiendra lieu de tous
» les biens. »

Ces deux catéchistes sont en effet très-dignes de l'emploi qui leur est confié. Le premier, qui a été marié, perdit sa femme étant encore fort jeune; il a constamment refusé de s'engager de nouveau dans le mariage, afin de vaquer plus librement à l'instruction des néophytes. Le second, quoique marié, vit comme le religieux le plus austère; à une humilité et une douceur charmantes, il joint un zèle vif et animé qui le rend infatigable; et bien qu'il n'ait que trente ans, sa vertu le fait singulièrement respecter des Chrétiens.

Ils se rendirent l'un et l'autre à la cour, où l'on avoit transporté tout ce qui avoit été enlevé de mon église. Le prince qui s'attendoit à un riche butin, fit de sanglans reproches aux Brames, de ce qu'ils l'avoient engagé dans une affaire capable de le dés-

honorer. Cependant, pour couvrir son avarice sous des dehors de zèle pour ses divinités, il protesta qu'il ne vouloit plus souffrir une loi qui condamnoit les dieux, et il ordonna qu'on fît une recherche exacte de tous les catéchistes, afin de les punir sévèrement: ayant appris qu'on avoit épargné mon église, il donna un troisième ordre de la réduire en cendres. Une troupe de gentils furent chargés de cette commission. J'avois fait écrire au haut du retable ces paroles en gros caractères. *Sarvesurenukon stotiram*, qui signifient: *gloire et louange soient au souverain Seigneur de toutes choses*. Le capitaine qui présidoit à la destruction de l'église, fit d'abord briser cette inscription, afin, dit-il, que le nom du Dieu des Chrétiens fût tout à fait anéanti. Les matériaux furent transportés ailleurs et destinés à la construction d'un temple d'idoles. Le reste devint la proie des infidèles.

La ruine de cette église qui n'étoit achevée que depuis deux mois, me causa une douleur bien sensible; mais elle n'égaloit pas la crainte que j'avois d'une persécution prochaine et très-violente. Le prince étoit résolu de livrer tous les chrétiens à deux Indiens de sa cour, qui offroient de mettre vingt mille écus au trésor, si l'on vouloit leur donner le pouvoir de tourmenter à leur gré mes néophytes et de piller leurs maisons. La chose étoit presque conclue; mais le premier ministre, par un trait de politique, sauva les Chrétiens, afin de se sauver lui-même. Il craignoit d'être recherché sur l'administration des finances, et il savoit que des officiers chrétiens avoient en main de quoi le perdre. Pour leur fermer la bouche, et gagner en même temps leurs bonnes grâces, il entreprit de dissuader le prince, et de lui montrer que le dessein qu'il méditoit étoit contraire à ses véritables intérêts. Il lui représenta donc que pour vingt mille écus qu'il gagneroit il s'exposeroit à perdre

plus de vingt mille bons sujets; qu'il y avoit parmi eux un grand nombre de capitaines et de soldats; que se voyant persécutés, ils abandonneroient le pays, et chercheroient un asile dans l'état voisin qui étoit actuellement en guerre avec le Marava; que cette désertion grossiroit l'armée ennemie, et entraîneroit peut-être la ruine de son état.

Ces raisons frappèrent le Prince, et il ne pensa plus à son premier projet: mais il se flatta qu'il pourroit tirer cette somme par mon moyen. Il me fit dire qu'il n'ignoroit pas que j'étois sans argent, mais qu'il savoit aussi l'attachement que mes disciples avoient pour moi; que j'en avois plus de cent mille, et que quand ils ne donneroient chacun qu'un fanon, ils feroient la somme de vingt mille écus qu'il souhaitoit. Il se trompoit sur le nombre des Chrétiens, car il n'y en a guère plus de vingt mille qui aient reçu le baptême; mais je ne crus pas devoir le désabuser. Toute ma réponse fut qu'il n'appartenoit pas à un étranger comme moi d'imposer une taxe sur ses sujets; que la loi sainte que j'enseignois, prescrivoit l'obéissance et la fidélité qui sont dues aux souverains; que je n'avois ni ne voulois avoir aucun droit sur les biens de mes disciples, et que je ne souffrirois jamais qu'ils donnassent une obole pour acheter ma liberté; qu'au contraire si je possédois des richesses, je les donnerois volontiers pour obtenir la grâce de mourir dans l'étroite prison où il m'avoit fait enfermer.

Cette réponse ne devoit pas lui être agréable; mais il crut que ma fermeté ne seroit pas à l'épreuve de la longueur et des incommodités de ma prison: c'est pourquoi il ne voulut plus écouter ceux qui lui parloient en ma faveur. Son propre frère, sollicité par des capitaines et des officiers chrétiens, lui écrivit plusieurs fois pour lui demander ma liberté; et quoique sa puissance soit presque égale à celle du

prince, ses prières furent constamment rejetées. Ces refus réitérés ne le rébutèrent point : il dépêcha un de ses officiers pour solliciter de vive voix mon élargissement. Cet officier qui avoit ordre de me voir en passant, me trouva tourmenté d'une grosse fluxion sur les yeux, causée par l'humidité de ma prison ; il en fut touché, et il représenta vivement au prince le danger où j'étois de mourir dans ce cachot. Le prince l'ayant écouté assez tranquillement s'arracha un de ses cheveux, et lui dit en colère : « pourvu que je ne trempe pas mes mains dans son » sang, je me soucie aussi peu qu'il meure que de » voir tomber ce cheveu de ma tête ; qu'il pourrisse » dans sa prison, et que cet exemple apprenne aux » autres gouroux comme lui, à ne plus venir dans » mes états pour y séduire mes sujets. »

Néanmoins, nonobstant la colère du prince, mes gardes s'adoucissoient, et devenoient de jour en jour plus humains : ils donnoient la liberté aux Chrétiens de me venir voir : j'en confessai plusieurs ; et comme j'avois gardé mes ornemens d'autel, et qu'un de mes catéchistes trouva le moyen de m'apporter du vin et des hosties, j'eus la consolation de dire la sainte messe, et d'y communier quelques Chrétiens. Je baptisai aussi plusieurs enfans et quelques adultes.

Les consolations que je goûtois dans ma prison, furent troublées par la douleur que j'eus de voir mourir presque sous mes yeux la femme d'un capitaine gentil, seigneur d'une peuplade voisine, sans pouvoir la secourir. Il y avoit un an que je lui avois conféré le saint baptême, et elle avoit vécu depuis dans une grande ferveur. Elle fut sensiblement affligée de ma prison, par je ne sais quel pressentiment qu'elle avoit de sa mort prochaine, et de l'impossibilité où je serois de lui administrer les derniers sacremens. En effet, elle tomba malade, et fut tout à coup à l'extrémité. On n'oublia rien pour engager le Brame

à me permettre de l'aller voir; mais quelque bonne volonté qu'il eût, il n'osa pas accorder cette grâce, dont le prince auroit eu infailliblement connoissance par les espions qu'il a de tous côtés. Elle demanda avec instance qu'on la transportât dans ma prison, quand même elle devroit expirer en chemin : ses parens ne purent s'y résoudre, et elle mourut entre les bras d'un catéchiste qui l'assista dans ces derniers momens, et qui fut édifié de sa piété.

Enfin après plus de deux mois de détention, et lorsque je m'y attendois le moins, un officier suivi de quatre soldats vint me tirer de ma prison. Il étoit chargé de me conduire sur la frontière du Marava, et de m'intimer l'ordre de sortir du royaume, et de n'y plus rentrer, sous peine de la vie. Comme cet officier devoit sa fortune à un des premiers seigneurs du palais, qui étoit Chrétien, il ne m'accompagna qu'une demi-lieue au sortir de la prison, et il me laissa la liberté d'aller où je voudrois.

Je me retirai d'abord dans une peuplade chrétienne, où j'administrai les sacremens à un grand nombre de fidèles. Je comptois marcher pendant la nuit, et parcourir plusieurs bourgades pour y consoler les Chrétiens, que la destruction de l'église, ma prison, et mon exil avoient consternés. Mais une personne puissante à la cour et qui m'étoit affectionnée, m'écrivit qu'il étoit plus à propos que je sortisse du Marava; que la haine du prince se rallentiroit peu à peu, et que pour lui il ménageroit son esprit de telle sorte, qu'il espéroit obtenir en moins de deux mois, et mon rappel et le rétablissement de mon église. Je pris donc le parti de me retirer, et je me rendis à une grande peuplade nommée *Melcuri*. Comme elle est située dans le bois, et qu'elle est fort éloignée de la cour, j'y demeurai trois jours, et j'eus le temps de confesser et de communier tous les Chrétiens de ce lieu-là et des pays circonvoisins. Enfin,

je continuai ma route, et j'allai demeurer hors des terres du Marava, dans un lieu qui en étoit assez proche, pour être à portée d'en recevoir de fréquentes nouvelles.

Environ un mois après mon bannissement, le prince fit une double perte qui lui fut infiniment sensible. Deux de ses enfans moururent, et ce qui le toucha vivement, c'est qu'il avoit destiné l'un d'eux à être un jour son successeur. Il regarda cette affliction comme l'effet de sa dureté à mon égard; c'est ce qu'il avoua à un de ses officiers, auquel il promit qu'il me rappelleroit incessamment, et qu'il feroit rétablir mon église. Mais oubliant peu à peu la perte de ses enfans, et devenant de jour en jour plus attaché à ses superstitions, il ne pensa plus à tenir sa promesse.

Varouganadadeven (c'est le nom de son frère) étoit beaucoup plus humain, et avoit toujours paru affectionné au christianisme. Je l'envoyai prier par un de mes catéchistes de me donner une retraite sur ses terres : il hésita quelque temps à prendre son parti; mais enfin, il m'écrivit une lettre fort obligeante, par laquelle il m'invitoit à venir le trouver, et m'accordoit sa protection. Ce prince fait sa résidence ordinaire dans une forteresse appelée *Aradanghi :* c'est une conquête que le feu prince de Marava a faite sur le prince de Tanjaour; elle est bâtie de pierre; ses tours sont assez hautes, et garnies de quelques pièces d'artillerie; ses fossés étoient autrefois fort larges et fort profonds; mais à présent ils sont à demi comblés. Varouganadadeven est le maître d'une bonne partie du Marava : tout le royaume lui appartenoit de droit, car il est l'aîné; mais il en a cédé la souveraineté à son cadet, qu'il reconnoît avoir plus de talent que lui pour le gouvernement.

Ce prince me reçut avec distinction et avec amitié; il m'obligea de m'asseoir auprès de lui, et après

m'avoir

m'avoir fait des excuses sur les mauvais traitemens que j'avois reçus de son frère, notre entretien roula sur la religion. Je lui expliquai les commandemens de Dieu, le symbole des Apôtres, et en particulier l'article du jugement dernier, et les peines éternelles destinées à ceux qui n'adorent pas le vrai Dieu. Je tenois à la main mon bréviaire; il le prit, et le feuilleta avec curiosité; il en admira les caractères, et il fallut lui donner quelque idée de notre impression que les Indiens ignorent; car ils ne savent que graver avec une espèce de burin, sur de grandes feuilles de palmier sauvage.

Il considéra attentivement une image de Rome en taille-douce, où la sainte Vierge est représentée la tête couronnée d'étoiles, ayant la lune et la terre sous les pieds, et tenant entre ses bras l'enfant Jésus. « Elle est belle, me dit-il, mais elle ressemble à » une veuve, car elle n'a aucun joyau pendu au cou. » En effet, les veuves ne portent aucun ornement » dans le Marava, et c'est par-là qu'elles se distin- » guent des autres femmes. Il est vrai, seigneur, » lui répondis-je; mais prenez-garde qu'elle tient » le monde sous ses pieds, et que sa tête est cou- » ronnée d'étoiles; une seule de ces étoiles est ca- » pable d'effacer l'éclat des plus précieux diamans; » mais elle n'a pas besoin de ces ornemens fragiles » qu'elle foule aux pieds avec le monde qui les » produit. »

Cette réflexion fut applaudie et du prince et de sa cour. Il répéta plusieurs fois le nom de *Diva-Mada*, que nous donnons à la très-sainte Vierge, et qui signifie *la Divine Mère*. Montrant ensuite mon bréviaire à ses courtisans. « Voilà, dit-il, toutes les ri- » chesses que ce *Sanias* porte avec lui; n'est-ce pas » un objet bien capable d'exciter l'avidité de mon » frère? Puis en m'adressant la parole: mon frère » fera, dit-il, tout ce qu'il voudra sur ses terres;

» pour moi, je vous donne toute permission de de-
» meurer dans les miennes, et d'y choisir un endroit
» pour bâtir une église. Il est bon néanmoins,
» m'ajouta-t-il, qu'elle ne soit pas éloignée d'ici, afin
» qu'elle soit à couvert de toute insulte ; » et il
m'indiqua un assez beau local à deux lieues de sa
forteresse.

Je le remerciai de ses bontés; et comme, selon la coutume des princes indiens, il voulut me faire présent d'une pièce de toile très-fine, je m'excusai de la recevoir, en lui disant que je m'estimerois plus heureux, s'il vouloit bien en présence de toute sa cour me faire l'honneur de mettre sa main droite dans la mienne, pour faire connoître à tout le monde qu'il protégeoit les Chrétiens. « A cela ne tienne, me ré-
» pondit-il en souriant; et levant la main avec grâce,
» il l'étendit sur la mienne, en m'assurant de son
» amitié et de sa protection. »

Je restai deux ou trois jours à cette cour pour déterminer l'endroit où je bâtirois l'église. Durant ce temps-là, le prince m'envoya tous les jours dans des plats d'argent du riz, du lait, et toute sorte de légumes et de fruits du pays. S'il eût eu le moindre soupçon que j'étois de la caste des *Pranguis* (c'est ainsi qu'ils appellent les Européens), il ne m'auroit point certainement admis auprès de sa personne, ni envoyé des plats qui sont à son usage. Un de ses ministres, homme d'esprit, fit en ma présence un portrait fort ridicule des Pranguis ou Européens, qu'il avoit vus à la côte de Coromandel, et il concluoit que mes manières, ma façon de vivre si opposée à celle de ces Pranguis, étoient une preuve convaincante que je n'étois pas d'une caste si méprisable.

Je visitai avec mes catéchistes, et quelques capitaines chrétiens, l'endroit que le prince avoit indiqué pour y construire la nouvelle église. Le lieu me

parut assez commode en lui-même ; mais il ne l'étoit guère pour les Chrétiens, surtout pour ceux qui sont vers le midi dans les terres du prince de Marava, qui en auroient été fort éloignés. Je jugeai qu'il convenoit mieux de la bâtir sur la frontière des deux états, afin d'être plus à portée de secourir les Chrétiens de tout le Marava. J'en fis faire la proposition au prince mon protecteur. Il eut d'abord de la peine à consentir que je m'établisse si loin de son palais, dans la crainte que je ne fisse des excursions sur les terres de son frère, avec lequel il faudroit se brouiller s'il me faisoit quelque nouvelle peine. Enfin, pressé par mes sollicitations réitérées, il m'accorda un terrain où il avoit fait autrefois creuser un puits dans le dessein d'y faire un jardin, et il ordonna aux peuplades voisines de me fournir ce qui me seroit nécessaire pour la construction de l'église et de ma maison. Je m'y transportai, et ayant fait curer le puits qui étoit presque comblé, j'y trouvai de fort bonne eau et en abondance, ce qui est très-rare dans le Marava. Je ne balançai point à y bâtir ma nouvelle église, laquelle subsistera sans doute pendant la vie de ce bon prince, qui donne de jour en jour de nouvelles marques de son estime pour les missionnaires, et pour les Chrétiens qui s'y rendent en foule de tous les quartiers du Marava.

Cependant, comme il m'étoit bien triste de ne pouvoir aller sur les terres du prince régnant pour y administrer les sacremens aux malades, je tâchai d'en obtenir la permission, et je la lui fis demander par des personnes de sa cour qu'il considère : « Mon » frère le protége, répondit-il, cela suffit. » Le ton dont il prononça ces paroles ne fit que trop connoître le secret mécontentement qu'il en avoit. J'ai su depuis qu'il en avoit fait des reproches amers au prince son frère ; mais comme celui-ci est absolu et

indépendant, il s'est mis peu en peine de ces reproches.

Il a fait encore moins de cas des fréquentes remontrances qui lui ont été adressées par les Brames et par les prêtres des idoles. Comme ils lui disoient avec assez de chaleur que leurs dieux menaçoient d'abandonner deux ou trois temples qui sont à une ou deux lieues de ma nouvelle église : « Il faut, ré» pondit le prince d'un ton moqueur, que ces dieux » soient bien foibles et bien timides, puisque, for» tifiés comme ils le sont dans de beaux temples de » pierre et de brique, ils redoutent un Dieu qui » n'est logé que dans une cabane de terre. Je ne » prétends pas les chasser en recevant ce docteur » étranger; mais s'ils ne sont pas contens, qu'ils » partent quand ils voudront, il en restera toujours » assez dans le pays. »

Il y a plus de quinze ans que ce prince est marié, sans qu'il ait eu aucun enfant du grand nombre de femmes qu'il entretient dans son palais. Il semble que n'ayant point de récompense à attendre dans l'autre monde, s'il persévère dans son infidélité, Dieu veuille le récompenser en cette vie de la bonne œuvre qu'il a faite en rétablissant la religion presque détruite. Au bout de la première année de mon établissement dans ses terres, il lui est né une fille, et il reconnoît publiquement qu'il la doit au vrai Dieu. Les gentils mêmes ne peuvent s'empêcher de dire hautement que le Dieu des Chrétiens a ôté au prince qui les a persécutés, les enfans qu'il avoit, pour les donner à celui qui les protége. Il promet que s'il lui naît un fils, il fera bâtir au vrai Dieu une église plus magnifique qu'aucun temple qu'il y ait dans le Marava. Prions le Seigneur que, pour le bien de la religion, il daigne accorder à ce prince une postérité telle qu'il la désire ; et plus encore, qu'il daigne lui ouvrir les yeux, et le tirer des té-

nèbres de l'infidélité où il paroît vivre si tranquillement. Je suis avec bien du respect, etc.

A Varugupati, dans la mission de Maduré, le 10 décembre 1713.

LETTRE

Du père Bouchet, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. Huet, ancien évêque d'Avranches.

MONSEIGNEUR,

PENDANT le séjour que je fis il y a quelques années en Europe, pour les affaires de cette mission, j'eus à répondre à plusieurs questions que des personnes savantes me firent souvent sur la doctrine des Indiens, et principalement sur l'opinion qu'ont ces peuples de la métempsycose ou de la transmigration des âmes. Elles souhaitoient, entre autres choses, de savoir en quoi le système indien est conforme au système de Pythagore et de Platon, et en quoi il en est différent. Je me rappelle de temps en temps avec plaisir, Monseigneur, les entretiens que j'eus alors avec vous sur la même matière ; c'est pour cela qu'étant de retour aux Indes, j'employai une partie de mon loisir aux recherches nécessaires, pour me mettre en état de satisfaire une curiosité si louable.

Il y a long-temps que je suis au fait des sentimens des Brames; j'ai lu plusieurs ouvrages des savans indiens; j'ai entretenu souvent leurs plus habiles docteurs, et j'ai tiré de la lecture des uns et de l'entretien des autres toutes les connoissances qui pouvoient m'aider à approfondir leur système sur la transmigration des âmes. J'ai d'abord été surpris, en lisant leurs livres, de voir qu'il n'y a presque

point d'erreurs dans les auteurs anciens, que les Indiens n'aient ou adoptées ou inventées. Plusieurs croient que les âmes sont éternelles; d'autres, qu'elles sont une portion de Dieu même. Ils sont à la vérité presque tous convaincus de leur immortalité; mais ils prouvent cette immortalité par la métempsycose et la transmigration des âmes en différens corps.

On a peine à comprendre comment une idée aussi chimérique, s'est répandue dans toute l'Asie. Sans parler des Indiens qui sont en-deçà du Gange, une partie des peuples d'Aracan, du Pégu, de Siam, de Camboye, du Tunquin, de la Cochinchine, de la Chine et du Japon, sont dans cette ridicule opinion de la métempsycose, et ils l'appuient par les mêmes raisons dont se servent les Indiens.

Lorsque saint François-Xavier prêchoit la foi au Japon, le plus fameux Bonze du pays, se trouvant avec lui à la cour du roi de Bungo, lui dit d'un air suffisant. « Je ne sais si tu me connois, ou pour mieux » dire, si tu me reconnois » ; et après avoir rapporté beaucoup d'extravagances, qu'on peut voir dans l'histoire de la vie de ce Saint, il ajouta : « Ecoute-moi, tu entendras des oracles, et tu demeureras d'accord que nous avons beaucoup plus » de connoissance des choses passées, que vous » n'en avez, vous autres, des choses présentes. Tu » dois donc savoir que le monde n'a jamais eu de » commencement, et que les hommes, à proprement parler, ne meurent point; l'âme se dégage » seulement du corps où elle étoit enfermée, et » tandis que ce corps pourrit dans la terre, elle en » cherche un autre frais et vigoureux, où nous renaissons, tantôt avec le sexe le plus noble, tantôt » avec le sexe imparfait, selon les diverses constellations du ciel, et les différens aspects de la lune. »

Les diverses relations que nous avons de l'Amérique, nous assurent qu'on y trouve des vestiges

de la métempsycose. Qui a pu porter cette folle imagination à des peuples, qui ont été si long-temps inconnus au reste du monde ? On est moins surpris qu'elle se soit répandue dans l'Afrique et dans l'Europe ; les Egyptiens peuvent l'avoir enseignée aux Africains ; Pythagore, qui fut le chef de la secte italique, l'avoit établie chez plusieurs nations, surtout dans les Gaules, où les Druides la regardoient comme la base et le fondement de leur religion, elle entroit même dans la politique ; les généraux d'armée voulant inspirer à leurs soldats le mépris de la mort, les assuroient que leurs âmes n'auroient pas plutôt abandonné leurs corps, qu'elles iroient en animer d'autres. C'est ainsi que César en parle en expliquant le dogme des Druides : *Non interire animas, sed ab aliis, post mortem transire ad alios, atque hoc maximè ad virtutem excitari putant, metu mortis neglecto.* (De bell. gall. lib. 6).

Ce dogme monstrueux fut enseigné au commencement de l'Eglise naissante par la plupart des hérétiques, tels que furent les Simoniens, les Basilidiens, les Valentiniens, les Marcionites, les Gnostiques et les Manichéens. Les Juifs eux-mêmes qui avoient reçu la loi de Dieu, et qui par conséquent devoient être convaincus de l'impiété d'un pareil système, s'y laissèrent néanmoins surprendre, ainsi que le rapportent Tertullien, et saint Justin dans ses dialogues. On lit dans le talmud, que l'âme d'Abel passa dans le corps de Seth, et ensuite dans celui de Moïse. Saint Jérôme donne aussi à entendre que quelques Juifs, et Hérode entr'autres, s'imaginoient que l'âme de saint Jean avoit passé dans le corps de Jésus-Christ ; tel a été le progrès d'une opinion si extravagante.

Il ne seroit pas facile de remonter jusqu'à son origine, ni de décider quels en ont été les premiers auteurs. Hérodote, saint Clément d'Alexandrie,

et d'autres savans hommes ont cru que cette doctrine avoit d'abord été enseignée par les anciens Egyptiens, et que de chez eux elle étoit passée dans les Indes et dans le reste de l'Asie. D'autres, au contraire, en attribuent l'invention aux peuples de l'Inde, qui l'ont ensuite communiquée aux Egyptiens : car il y avoit autrefois un commerce réglé entre ces deux nations. Pline et Solin rapportent fort en détail le chemin qu'on tenoit toutes les années pour aller de l'Egypte aux Indes. Philostrate assure que Pythagore est l'inventeur de ce système; qu'il le communiqua aux Brames, dans nn voyage qu'il fit aux Indes, et que de là il fut porté chez les Egyptiens.

Quoi qu'il en soit, c'est là sans doute une de ces questions qui demeurera long-temps indécise ; et c'est ainsi, Monseigneur, que vous vous en expliquez dans vos entretiens sur Origène : *An vesana metempsycoseos doctrina ab Indis ad Ægyptios transivit, an ab his ad illos ; res est non parvæ disquisitionis.* Néanmoins, si l'on s'en rapportoit à la chronique indienne, la question seroit bientôt décidée : car elle compte plusieurs milliers d'années depuis que cette opinion est en vogue dans l'Inde ; mais par malheur la chronologie de ces peuples est remplie de tant de faussetés, que l'on n'y peut faire aucun fond. Il y a donc plus d'apparence, ainsi que plusieurs auteurs l'ont dit en termes exprès, que c'est des Egyptiens, plutôt que des Indiens, que Pythagore et Platon ont tiré tout ce qu'ils enseignent de la métempsycose.

Les Indiens, de même que les Pythagoriciens, entendent par la métempsycose, le passage d'une âme par plusieurs corps qu'elle anime successivement, pour y faire les fonctions qui lui sont propres. Au commencement, il n'étoit question que du passage des âmes en différens corps humains : on l'étendit plus

loin dans la suite, et les Indiens ont encore enchéri sur les disciples de Pythagore et de Platon.

1. Les Pythagoriciens, en établissant leur système, fondoient leur principale preuve sur l'autorité de leur maître ; ses paroles étoient pour eux des oracles ; il n'étoit pas même permis d'avoir des doutes sur ce qui avoit été avancé par ce grand philosophe, et quand d'autres philosophes moins dociles blâmoient quelques-unes de ses opinions, ses disciples croyoient avoir donné une réponse solide, en disant que le maître par excellence l'avoit ainsi enseigné. Et certainement, on ne peut nier que cette haute réputation que Pythagore s'étoit acquise, ne fût bien fondée, puisque c'est lui qui perfectionna toutes les sciences, qui, de son temps, étoient fort confuses et fort embrouillées.

C'est aussi ce que répondent nos Indiens, quand nous leur faisons toucher au doigt les extravagances qui suivent de leur système. *Brama*, disent-ils, est le premier des trois dieux qu'on adore dans les Indes : c'est lui qui a enseigné cette doctrine ; elle est donc infaillible. C'est Brama qui est l'auteur du *Vedam*, c'est-à-dire, de la loi qui ne peut tromper. C'est Brama qui est *Abaden*, c'est-à-dire, qui parle essentiellement, conformément à la vérité, et dont toutes les paroles sont des oracles. Il a une connoissance infinie de tout ce qui a été, de tout ce qui est et de tout ce qui doit être ; c'est lui qui écrit toutes les circonstances de la vie de chaque homme : c'est lui qui a enseigné toutes les sciences ; si les Brames connoissent la vérité, s'ils sont habiles dans l'astronomie et dans les autres sciences, c'est à Brama qu'ils en sont redevables. Peut-on douter après cela que la doctrine de la métempsycose ne soit véritable, puisqu'elle nous est venue de Brama ?

2. Les disciples de Pythagore devoient garder le silence pendant un certain nombre d'années, avant

qu'il leur fût permis de proposer leurs doutes ; après quoi ils avoient la liberté de former des difficultés, et d'interroger leur maître. Quelques-uns de ces disciples, qui avoient achevé leur temps d'épreuve, lui demandèrent un jour s'il se ressouvenoit d'avoir vécu dans un autre temps. Il leur répondit, en faisant ainsi sa généalogie : Autrefois j'ai paru dans le monde sous le nom d'*Etalide*, fils de Mercure, à qui je demandai la grâce de me ressouvenir de tous les différens changemens qui pourroient m'arriver. Il m'accorda cette insigne faveur ; depuis ce temps-là je naquis dans la personne d'*Euphorbe*, et je fus tué au siége de Troie par Menelaüs : j'animai ensuite un nouveau corps, et je fus connu sous le nom d'*Hermetime ;* après quoi je fus un pêcheur de l'île de Délos, qu'on nommoit *Pyrrhus ;* et enfin, je suis maintenant *Pythagore.*

Mais comme les disciples de ce philosophe n'étoient pas toujours crus sur leur parole, lorsqu'ils débitoient le privilége de cette réminiscence, ils la prouvoient par le détail de plusieurs circonstances également fabuleuses. Une preuve, disoient-ils, que notre maître a véritablement paru sous le nom d'Euphorbe, c'est qu'en entrant dans le temple de Junon, qui est dans l'Eubée, il y a reconnu lui-même son propre bouclier, que les Grecs avoient consacré à cette déesse. Cette fable étoit si souvent répétée par les Pythagoriciens, qu'Ovide la met en œuvre dans ses métamorphoses (Lib. XV.) où il fait parler ainsi Pythagore :

> Ipse ego nunc memini Trojani tempore belli ;
> Panthoïdes Euphorbus eram......

On lit avec plaisir l'ingénieuse réfutation que Tertullien fait de cette fable : mais comme ce n'est pas ici le lieu de la rapporter, je me contenterai d'exa-

miner ce qui se trouve de semblable parmi les Indiens.

Ils ont dix-huit livres fort anciens qu'ils appellent *Pouranam*. Quoiqu'ils soient remplis de fables plus grossières les unes que les autres, ils ne contiennent pourtant selon eux que des vérités incontestables. C'est dans ces livres qu'on lit cent traits d'histoire semblables à celles que les Pythagoriciens rapportent de leur maître. Plusieurs grands hommes y racontent toutes les figures différentes, sous lesquelles ils ont paru dans divers royaumes. Ils entrent dans le détail des moindres particularités. Ils disent, par exemple, qu'on trouvera dans certains endroits qu'ils marquent, les trésors, les armes, les instrumens de fer et cent autres choses de cette nature qui leur appartenoient, par où ils prouvent qu'ils se ressouviennent de ce qu'ils faisoient dans les vies précédentes. On y voit aussi les divers changemens de leurs dieux. Ils commencent par Brama, qu'ils disent s'être montré sous mille figures différentes : les métamorphoses de Vistnou y sont presque sans nombre. Il y en a encore une qu'ils attendent, et qu'ils appellent *Kelki-Vadaran*, c'est-à-dire, *Vistnou changé en cheval*. Ils rapportent plusieurs autres changemens de *Routren*, dont j'aurai occasion de parler dans la suite, aussi bien que de diverses métamorphoses de leurs déesses. Il ont outre cela un autre livre appelé *Brama-Pouranam*, où se trouvent une multitude prodigieuse de transmigrations d'âmes dans les corps des hommes et des bêtes.

Les adorateurs de Vistnou prétendent que ce Dieu éclaire par une lumière céleste quelques âmes favorites de ses dévots, et qu'il leur fait connoître les différens changemens qui leur sont arrivés dans les corps qu'elles ont animés. Pour ce qui est des zélés serviteurs de Routren, ils assurent que ce dieu révèle à plusieurs d'entr'eux les divers états où ils ont été

engagés, dans les différentes transmigrations de leurs âmes.

3. Les Indiens et les Pythagoriciens ont recours aux comparaisons, pour expliquer leurs sentimens, mais avec cette différence, que ceux-ci ne les employoient que pour donner de la clarté et du jour à leurs pensées, au lieu que ceux-là les regardent comme des preuves manifestes de ce qu'ils avancent.

L'âme, disent les Indiens, est dans le corps comme un oiseau est dans sa cage; c'est la première comparaison dont ils se servent; mais ils ne s'y arrêtent pas beaucoup , parce que en effet la différence saute aux yeux. Mais en voici trois autres qui leur paroissent admirables, et d'autant plus persuasives, qu'elles sont soutenues chacune par l'autorité d'un poète: car parmi les Indiens, un vers cité même hors de propos, donne un grand poids au raisonnement, et si le vers qu'on cite renferme une comparaison qui explique en apparence quelques circonstances du sujet dont on parle, c'est alors que la meilleure raison ne s'égale jamais à la comparaison.

Voici donc la seconde comparaison qu'ils emploient pour appuyer leur sentiment sur la métempsycose. Comme l'homme est dans une maison, qu'il y habite, et qu'il a soin d'en réparer les endroits foibles; de même l'âme de l'homme est dans le corps, elle y loge, elle s'étudie à le conserver, et à en réparer les forces quand elles défaillent. De plus, comme l'homme sort de sa maison quand elle n'est plus habitable, et va se loger dans une autre, l'âme de même abandonne son corps, quand quelque maladie ou quelqu'autre accident le met hors d'état d'être animé, et se met en possession d'un autre corps: enfin, comme l'homme sort quand il veut de sa maison, et y retourne de la même manière, il y a pareillement de grands hommes, dont l'âme a le pouvoir de se dégager de son corps pour y revenir

quand il lui plaît, après avoir parcouru plusieurs endroits de l'univers. A la vérité, on trouve peu de ces âmes privilégiées ; mais enfin on en trouve, et les *pouranams* nous en fournissent des exemples.

Parmi ces exemples j'en choisis un qui est fort célèbre. On lit dans la vie de Vieramarken, l'un des plus puissans rois des Indes, qu'un prince pria une déesse, dont le temple étoit à l'écart, de lui enseigner le *Mandiram*, c'est-à-dire, une prière qui a la force de détacher l'âme du corps, et de l'y faire revenir quand elle le souhaite. Il obtint la grâce qu'il demandoit; mais par malheur le domestique qui l'accompagnoit, et qui demeura à la porte du temple, entendit le *Mandiram*, l'apprit par cœur, et prit la résolution de s'en servir dans quelque favorable conjoncture.

Comme ce prince se fioit entièrement à son domestique, il lui fit part de la faveur qu'il venoit d'obtenir ; mais il se donna bien de garde de lui révéler le *Mandiram*. Il arrivoit souvent que le prince se cachoit dans un lieu écarté, d'où il donnoit l'essor à son âme ; mais auparavant il recommandoit bien à son domestique de garder soigneusement son corps, jusqu'à ce qu'il fût de retour. Il récitoit donc tout bas sa prière, et son âme se dégageant à l'instant de son corps, voltigeoit çà et là, et revenoit ensuite. Un jour que le domestique étoit en sentinelle auprès du corps de son maître, il s'avisa de réciter la même prière, et aussitôt son âme s'étant dégagée de son corps, prit le parti d'entrer dans celui du prince. La première chose que fit ce faux prince, fut de trancher la tête à son premier corps, afin qu'il ne prît point fantaisie à son maître de l'animer. Ainsi l'âme du véritable prince fut réduite à animer le corps d'un perroquet, avec lequel elle retourna dans son palais.

On ne doit pas trouver étrange que les Indiens

s'imaginent que de grands hommes parmi eux aient eu ce pouvoir de séparer ainsi leurs âmes de leurs corps. Pline raconte dans son Histoire naturelle (lib. VII.), qu'un certain Hermotime avoit cet admirable secret de quitter son corps toutes les fois qu'il le vouloit; que son âme, ainsi séparée, alloit en divers pays, et revenoit dans son corps pour raconter les choses qui se passoient dans les lieux les plus éloignés. A la vérité, Plutarque n'est pas de l'avis de Pline; il prétend que l'âme de cet Hermotime, qu'il appelle Hermodore, ne se séparoit pas réellement de son corps; mais qu'un génie étoit sans cesse à ses côtés, qui l'instruisoit de tout ce qui se passoit ailleurs.

Ce que saint Augustin raconte dans son livre de la Cité de Dieu (lib. XIV, c. 24), paroît assez surprenant. Un prêtre, dit ce saint docteur, appelé *Restitut*, qui étoit de la paroisse de Calamo, pouvoit à son gré se mettre dans un état tout à fait semblable à celui d'un homme mort: on avoit beau alors le frapper, le piquer, et même le brûler, il avoit perdu tout sentiment, et on ne lui trouvoit nulle apparence de respiration: il ne s'apercevoit même qu'il eût été brûlé, que par les cicatrices qui lui en restoient: il avoit enfin un tel empire sur son corps, qu'en peu de temps, lorsqu'on l'en prioit, il s'interdisoit tout usage des sens. Un exemple de cette nature seroit, dans la bouche d'un Indien, une preuve à laquelle il n'y auroit point de réplique: après avoir raconté un trait semblable, voyez, ajouteroit-il sérieusement, s'il n'est pas vrai que les âmes demeurent dans leurs corps de la même manière que les hommes logent dans leurs maisons.

La troisième comparaison dont les Indiens se servent, est prise du navire et du pilote. Le pilote, disent-ils, est le maître du navire; il le gouverne à son gré, il le conduit dans les pays les plus re-

culés, il le fait entrer dans les rivières, il lui fait faire le tour des îles, il lui fait parcourir tous les ports qui se trouvent sur les rivages de la mer : s'il est endommagé en quelqu'une de ses parties, il le radoube, et il l'abandonne quand les planches venant à se pourrir, menacent d'un prochain naufrage. C'est ainsi que l'âme se trouve dans le corps de l'homme; elle le conduit partout, elle lui fait faire de longs voyages, elle le mène dans les villes, elle le fait monter, elle le fait descendre, elle le fait marcher ou reposer ; lorsqu'il est malade, elle cherche des remèdes propres à réparer ses forces. Mais quand ce corps vient à périr, ou que ses organes s'usent et se déconcertent, elle l'abandonne pour en chercher un autre, qu'elle puisse gouverner comme le premier.

Enfin, les Indiens comparent les âmes dans les corps à un homme qui est en prison. Cette comparaison suppose ce que je dirai plus bas, que les âmes qui se trouvent engagées dans différens corps qu'elles animent successivement, n'y sont retenues que pour expier les péchés qu'elles ont commis dans une autre vie. Pour prouver ce qu'ils avancent, ils raisonnent du plus au moins, et ils disent que les dieux subalternes, qui sont si fort au-dessus des hommes, sont obligés eux-mêmes d'animer des corps, pour expier les péchés de la vie précédente. Ils rapportent sur cela une infinité d'histoires, entre autres celle qu'on lit dans la vie de *Tarma-Rajakels*, ou autrement le *Baradam ;* la voici.

Arichenen étoit un des cinq rois qui se sont rendus célèbres dans l'Inde. Ce prince eut un fils qu'il aimoit tendrement : on l'appeloit *Abimanien*. Cet enfant chéri vint à mourir après bien des aventures; la douleur que son père en conçut, le mit au désespoir. Vistnou, métamorphosé en Krichnen, eut pitié de ce père affligé ; il le mena dans un des cinq paradis,

où Arichenen aperçut son fils tout brillant de gloire. Il voulut l'embrasser et demeurer avec lui ; mais on le fit retirer, et Abimanien lui parla de la sorte : « Autrefois, tout dieu que j'étois, je tombai dans » un grand péché : pour l'expier, je fus condamné » à être mis en prison dans un corps humain ; main- » tenant que j'ai satisfait pour ce crime, et que je » me suis entièrement purifié, vous me voyez plein » de gloire comme j'étois auparavant. » Or, disent les Indiens, si les dieux eux-mêmes sont obligés d'animer des corps pour se purifier, et pour faire pénitence dans ces prisons, pouvez-vous douter que les âmes, après avoir commis des péchés dans une autre vie, ne soient pareillement obligées de demeurer dans les corps qu'elles animent, comme dans autant de prisons ? Si ces corps naissent dans des castes méprisables, s'ils sont sujets aux maladies et à d'autres infirmités, ou s'ils sont disgraciés de la nature, tout cela arrive afin qu'elles puissent expier les péchés de la vie passée.

Les Platoniciens employoient la même comparaison. Platon l'avoit tirée de Pythagore et d'Empédocle, et Pythagore l'avoit reçue d'Orphée. Parmi les premiers Chrétiens, quelques-uns qui, avant que d'embrasser le christianisme, avoient été élevés dans l'école de Platon, trouvoient de quoi l'appuyer dans quelques passages de l'Ecriture, qui ne devoient s'entendre que dans un sens métaphorique. Les saints Pères en citent des endroits mal expliqués par les Origénistes. Saint Epiphane, par exemple, dit que les sectateurs de Platon prenoient à la lettre ces paroles du Prophète-Roi : *Seigneur, tirez mon âme de la prison où elle est.* (Ps. CXLI.) Saint Jérôme observe qu'ils entendoient de même ces autres paroles de saint Paul : *Qui me délivrera de ce corps de mort ?* (Rom. VII, 24.) Doit-on être surpris que les Indiens s'attachent si fort à cette comparaison, puisque

puisque des philosophes qui se disoient chrétiens, ne laissoient pas de s'en servir dans le même sens que les Platoniciens?

4. Ce n'est pas assez pour les Indiens de faire passer les âmes dans différens corps humains, ils admettent encore la métempsycose à l'égard des corps des bêtes, et de tous les objets sensibles. Ils assurent même que le monde change plusieurs fois de forme, ce qui se fait selon eux par autant de transmigrations différentes. Mais pour mieux éclaircir ce système des Indiens, il me faut montrer la conformité de leur sentiment sur la création du monde avec celui des disciples de Pythagore et de Platon.

Ces deux philosophes, ainsi que le marquent les Pères, avoient transporté dans leur philosophie, plusieurs choses qu'ils avoient tirées des Juifs touchant la morale et la manière dont le monde a été formé depuis tant de siècles. C'est le rapport qui se trouve entre le commencement de la Genèse et plusieurs endroits de Platon, qui a fait dire à Numenius, que Platon n'étoit autre chose que Moïse qui parloit grec. *Quid est Plato, nisi Moyses atticissans?*

En effet, Platon croyoit que le monde avoit été produit par la toute-puissance de Dieu, et qu'il étoit sujet à la corruption; que Dieu est le souverain Seigneur de toutes choses, et le père des dieux subalternes; mais qu'il s'est servi de ces dieux pour former et pour perfectionner tous les êtres. Les premiers hérétiques, tel que fut Ménandre, disciple de Simon-le-Magicien, pensoient à peu près de même, et soutenoient que le monde avoit été fait par les Anges. Saturnin disoit qu'il y en avoit eu sept entre autres qui avoient été occupés à ce grand ouvrage. Tous ces hérétiques des premiers siècles, qui s'étoient infatués du platonisme, appliquoient aux Anges ce que le Philosophe disoit des dieux inférieurs. Sénèque voulant expliquer le sentiment des Platoniciens,

dit que Dieu produisit les dieux subalternes pour être les ministres de son royaume, et pour le perfectionner. Je serois trop long si j'entreprenois de citer tous les endroits des ouvrages de Platon qui prouvent que c'est là son opinion.

C'est de la même manière que les Indiens expliquent la création du monde. Dieu qui avoit subsisté pendant toute une éternité, lorsqu'il n'y avoit ni ciel ni terre, créa Brama par sa toute-puissance, laquelle est appelée par les Indiens *Parachatti*, c'est-à-dire, *pouvoir souverain* (les ignorans ont personnifié cette expression, et croient que Parachatti est la mère des dieux); qu'il se servit de lui pour créer les autres êtres; qu'ensuite il créa Vitsnou qui est le dieu conservateur de tous les êtres, puis le dieu Routren qui détruit les mêmes êtres, afin que Brama les fasse reparoître avec plus d'éclat. Cet emploi des dieux subalternes, créés par le souverain pouvoir du Seigneur de tous les êtres, peut-il être plus conforme à l'idée de Platon, qui assure que Dieu créa les dieux inférieurs, et qu'il les employa à former et à perfectionner ce monde visible?

5. Selon la doctrine du même Platon, la première de toutes les métempsycoses est celle du monde qui doit finir un jour, et être suivi d'un autre monde. La pensée de ce Philosophe est que comme les âmes animent de nouveaux corps, il y aura aussi de nouveaux mondes. A la vérité, les Platoniciens modernes s'efforcent de donner un bon sens à ces paroles; mais peuvent-ils nier que ce n'ait été le sentiment des Origénistes; et n'est-ce pas chez Platon que les Origénistes ont puisé cette idée du renouvellement du monde? Il ne faut que lire ce que dit Origène au chapitre v du 3.e livre de ses principes. Il se propose une objection qu'on pourroit lui faire, sur ce qu'il a dit que le monde a commencé dans le temps: Vous me demanderez, dit-il, ce que faisoit Dieu avant

qu'il créât le monde? Il seroit ridicule de dire qu'il étoit oisif : car rien ne répugne davantage à la nature de Dieu, que de penser que sa bonté n'ait pas voulu faire, ni sa toute-puissance exécuter ce qu'il pouvoit. A cela, dit ce docteur, nous répondons conformément à la règle de la piété, que Dieu n'a pas commencé d'agir lorsqu'il a créé le monde; mais nous croyons que, de la même manière que ce monde où nous sommes sera suivi d'un autre, il y en a eu pareillement plusieurs autres qui ont précédé celui-ci. Ces paroles sont assez expresses en faveur de la doctrine des mondes qui se succèdent les uns aux autres, et qu'Origène avoit tirée de Platon, ainsi que plusieurs saints Pères le lui reprochent; et comme ces mondes ont toujours été animés par la grande âme du monde, ainsi que Platon l'assure, peut-on douter que les Platoniciens n'admissent la métempsycose à l'égard de plusieurs mondes? Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'Origène entêté de ces idées platoniciennes, abusoit de quelques passages des Livres divins, pour prouver un dogme si ridicule. Il employoit, par exemple, cet endroit d'Isaïe, où Dieu dit qu'il créera un nouveau ciel et une terre nouvelle, et cet autre de l'Ecclésiaste: *Qu'est-ce qui a été autrefois? c'est ce qui doit être à l'avenir. Qu'est-ce qui s'est fait? c'est ce qui doit se faire encore. Rien n'est nouveau sous le soleil, et nul ne peut dire: voilà une chose nouvelle: car elle a été déjà dans les siècles qui se sont passés avant nous.* (Eccl. 1, 10.)

Telle est l'opinion des Indiens; ils s'imaginent que ce monde doit finir, et qu'ensuite Dieu en créera un nouveau; ils déterminent même le temps où ce changement doit arriver: car ils prétendent qu'après que les quatre âges, d'or, d'argent, de cuivre et de fer, seront expirés, il y aura un jour de la vie de Brama qui doit durer cent ans; que quand cette mul-

titude d'années sera écoulée, le monde sera détruit par le feu. C'est une chose remarquable, que presque toutes les nations conviennent ensemble sur cette manière dont le monde sera détruit; c'est une tradition que les anciens Philosophes se sont laissée les uns aux autres, et Ovide dit en termes formels, que c'est une chose arrêtée par la force d'une fatalité inévitable, que le ciel, la mer et la terre doivent être consumés par le feu:

Esse quoque iu fatis reminiscitur affore tempus
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli
Ardeat......

Ce monde étant donc détruit par le feu, Dieu en fera reparoître un nouveau de la même manière qu'il a créé celui-ci, et cela se renouvellera toujours; de même qu'avant que cet univers où nous sommes eût été créé, il y en avoit un autre, et avant ce dernier un plus ancien. C'est ainsi, disent-ils, qu'il faut raisonner en remontant toujours plus haut, où l'on trouvera divers mondes, plus anciens les uns que les autres. Je ne trouve qu'une différence entre les deux opinions; c'est que les Platoniciens et les Pythagoriciens croyoient qu'il n'y avoit qu'un monde à la fois, et que les Indiens, au contraire, en distinguent quatorze. On peut néanmoins facilement les accorder, en ce que les Indiens avouent que ces quatorze mondes n'en font qu'un seul, puisqu'ils sont tous renfermés dans un œuf, ou comme quelques autres disent, dans Brama. C'est encore une chose à observer que presque toutes les nations sont dans ce sentiment, que le monde est semblable à un œuf. C'est ainsi que les anciens Egyptiens représentoient le monde, et c'est d'eux sans doute que toutes les nations ont reçu cette idée. Les Indiens ajoutent que cet œuf, qui renferme tous les mondes a été formé par Brama, qui se trouva sur l'eau. Les Pla-

toniciens ont dit aussi que Dieu étoit sur l'eau : n'auroient-ils pas abusé de ce passage de l'Ecriture, où il est dit que *l'esprit de Dieu étoit porté sur les eaux?* (Genes. 1, 2.)

6. Mais combien d'années durera le monde, avant qu'il en paroisse un autre? Il durera, disent-ils, jusqu'à ce que Brama paroisse de nouveau, et que tous les êtres reviennent au même état où ils ont paru d'abord. C'est ce qui répond à la grande année platonique, qui devoit durer trente-six mille ans. Les Platoniciens disent que tout ce qui s'est passé durant ce long espace de temps, se renouvellera alors, et que les âmes reviendront dans les corps pour recommencer une vie nouvelle; que Socrate doit être accusé de nouveau par Anytus et Mélitus; que les Athéniens le condamneront à la mort, qu'ils s'en repentiront ensuite, et qu'ils puniront rigoureusement les accusateurs. Ce qu'ils disent de Socrate, doit s'entendre pareillement des autres hommes, et de toutes les aventures si célèbres dans l'histoire.

7. La métempsycose, selon les Indiens, ne regarde pas moins les dieux que les hommes. A la vérité ils avouent que le Dieu souverain, qui a créé les dieux, les astres et tous les êtres, n'est pas sujet à ces différens changemens : mais outre les dieux inférieurs, dont nous parlerons dans la suite, il y en a trois principaux qu'ils confondent avec le Dieu suprême; savoir, *Brama*, *Vistnou* et *Routren*, et ces trois dieux du premier ordre, quoique subalternes, ont animé différens corps d'hommes et de bêtes. Brama a animé le corps d'un cerf et celui d'un cygne. Vistnou, le plus accoutumé aux métempsycoses, a paru sous la figure de *Matcham*, c'est-à-dire, de poisson : ce fut, disent quelques-uns, au temps du déluge, lorsque ce dieu conduisit la barque qui sauva le genre humain : il devint ensuite *Courman*, c'est-à-dire, tortue, pour soutenir le monde qui chance-

loit : il prit aussi la figure d'un pourceau, pour trouver les pieds de Routren qui s'étoit caché ; puis celle de *Narasingam*, c'est à-dire, moitié homme et moitié lion, pour défendre un de ses adorateurs et faire mourir *Franien*. Enfin, il a animé le corps d'un Bramine, d'un fameux roi appelé Ramen, etc. Routren a pareillement changé plusieurs fois de figure ; mais la plus extravagante est celle du *Lingan*, qui a produit la secte infâme des Linganistes.

Les déesses, femmes de ces trois dieux, ont été sujettes à de pareils changemens. *Parradi*, femme de Routren, vivement touchée de ce que son père n'avoit pas appelé son mari à un fameux sacrifice, auquel il avoit invité tous les dieux, de rage se jeta dans le feu où elle fut consumée. Elle naquit ensuite d'une montagne du nord, et épousa une seconde fois Routren.

Les diverses renaissances de Lakehoumi, femme de Vistnou, sont célèbres. Elle naquit d'abord lorsque les dieux et les géans firent tourner dans la mer la fameuse montagne de Méroua : il en sortit des choses prodigieuses ; mais la plus excellente de toutes fut Lakehoumi, qui éblouit tous les dieux par sa beauté, et qui, de leur consentement, fut donnée à Vistnou. Long-temps après, elle naquit d'un fruit, dont l'odeur infiniment douce et agréable se répandoit à dix lieues à l'entour. Cette jeune fille fut élevée par un pénitent, appelé *Vedamamouni*, qui lui enseigna toutes les sciences ; mais comme elle surpassoit en beauté toutes les personnes de son sexe, il souhaita qu'elle devînt femme de Vistnou, changé alors en Ramen, roi célèbre dans les anciennes histoires des Indes. Cette princesse s'appeloit pour lors *Sida* : elle faisoit une rude pénitence sur le bord de la mer, se tenant sur un mât, au bas duquel elle entretenoit un feu fort actif. La réputation de sa beauté vint aux oreilles d'un géant qui étoit roi de Ceilan : il se transporta

sur le lieu où elle avoit fixé son séjour, dans le dessein de l'épouser; mais une pareille proposition lui ayant déplu, elle se jeta dans le feu, et elle fut réduite en cendres. La pénitence ne fut pas pourtant inutile : car Vedamamouni ayant recueilli ses cendres, les renferma dans une canne d'or, enrichie de diamans et de pierres précieuses d'un prix inestimable. On porta cette canne au géant Ravanen, qui la fit mettre dans son trésor. Quelque temps après, comme on entendit sortir de cette canne une voix semblable à celle d'un enfant, on l'ouvrit, et on y trouva Sida changée en petite fille. Les astrologues consultés sur ce prodige, répondirent que cet enfant seroit la cause de la ruine de Ceilan; c'est pourquoi on l'enferma dans un coffre d'or, et on la jeta dans la mer pour l'y faire périr. Mais le coffre, au lieu d'être entraîné par sa pesanteur au fond de l'eau, surnagea, et avança vers la mer de Bengale. Etant entré dans un des bras du Gange, il fut porté sur un champ; les laboureurs l'ayant trouvé, le donnèrent à leur roi, qui éleva Lakehoumi jusqu'à ce qu'elle fût mariée à Ramen.

En un mot, les dieux subalternes du premier ordre, outre qu'ils doivent mourir au temps de la grande année bramatique, et renaître ensuite, sont encore nés plusieurs fois dans le cours des années de Brama. Ces années contiennent plusieurs milliers d'années, et surpassent de beaucoup les années qui doivent s'écouler pendant la grande année platonique.

Pour ce qui est des dieux du second ordre, les Indiens les représentent souvent changés en hommes et en démons, lesquels ensuite redeviennent dieux. Cette opinion des savans Indiens est très-conforme à celle des Platoniciens. Saint Augustin assure que ces philosophes croient que les âmes des hommes qui avoient pratiqué la vertu, étoient changées en dieux familiers et domestiques qui devenoient les

protecteurs des familles; qu'au contraire, si elles s'étoient rendues coupables de quelques crimes, elles devenoient des esprits malins qui inquiètent les vivans. *Animas ex hominibus fieri Lares, si meriti boni, et Lemures, si mali.* (Civ. Dei. l. IX, ch. XI.) Saint Jérôme, dans sa lettre à Avitus, dit que les Origénistes avoient le même sentiment : que les hommes étoient changés en démons, et les démons en hommes. *Ità cuncta variari, ut et qui nunc homo est, possit in alio mundo dæmon fieri; et qui dæmon est, et negligentiùs egerit, in crassiore corpore relegetur, id est, homo fiat.*

Afin de montrer que c'est là l'opinion des Indiens, je ne rapporterai qu'un seul exemple tiré d'un de leurs livres, qui a pour titre : *Palmapouranam.* Un fameux Brame appelé Kedanidi, avoit un fils nommé Akinipar. Ce jeune homme alloit tous les jours se laver dans une eau sacrée, qu'on nomme *Achoditirtam.* Cinq jeunes déesses descendoient souvent du ciel pour y prendre le bain : elles aperçurent le jeune pénitent, et elles en furent éprises. Celui-ci s'en offensa; et jetant sur elles sa malédiction, il les changea en démons, et leur ordonna de voltiger dans les airs. Je dois remarquer en passant, que comme Platon pensoit qu'il y avoit des démons dans les quatre élémens, les Indiens croient de même qu'il y en a dans l'air, dans le feu, dans l'eau, et sur la terre. La malédiction eut son effet; mais les déesses indignées de l'audace d'Akinipar, le maudirent à leur tour, et le condamnèrent à être démon comme elles. Ces six démons, tout ennemis qu'ils devoient être, conspirèrent néanmoins la mort d'un grand pénitent, qui se nommoit *Chomoucharichi;* mais celui-ci rendit leurs efforts inutiles, et les chassa honteusement de sa présence. Kedanidi se trouva là par hasard, et ayant reconnu son fils, qu'il cherchoit depuis long-temps, il pria le pénitent de le lui rendre

dans une forme humaine. Le pénitent y consentit, pourvu que Kedanidi allât se baigner dans le *Prayagatirtam* (c'est le confluent de trois rivières qui se réunissent dans les états du Mogol); et pour l'engager à suivre son conseil, il lui raconta l'histoire suivante. Une sainte fille appelée *Malinei*, fit autrefois plusieurs années de pénitence, et mérita de renaître dans le palais des dieux, et d'être changée en déesse. Elle venoit tous les jours se laver dans le *Prayaga*. Comme elle se retiroit, une goutte d'eau tomba de ses cheveux sur un géant d'une grandeur énorme qui étoit caché dans un bois de bambous. Cette seule goutte fit une telle impression sur le géant, qu'il comprit que, dans une autre vie, il avoit été un des plus grands scélérats de l'univers, et que c'étoit pour cela qu'il avoit été condamné à naître sous cette figure affreuse. Aussitôt il se prosterna aux pieds de la déesse, et il la conjura avec larmes de lui ôter la vie, et de lui obtenir une nouvelle naissance qui lui procurât un état plus heureux. La déesse touchée de ses pleurs, l'assura que pour le faire renaître heureux, et même pour le placer dans le palais des dieux, elle lui cédoit tout le mérite qu'elle avoit acquis pendant trente jours qu'elle s'étoit lavée dans le Prayaga, et le géant fut aussitôt changé en une autre forme. Kedanidi ayant entendu cette histoire, alla sur le champ au Prayaga, où il se baigna trente jours de suite, après quoi il obtint ce qu'il souhaitoit, et son fils redevint Brame. Cette fable fait assez connoître qu'un des points de la doctrine indienne, est que les dieux peuvent être changés en hommes, et les hommes en dieux; et que les hommes et les dieux peuvent devenir démons, et les démons devenir des hommes et des dieux.

Jusqu'ici, Monseigneur, le système indien ne s'accorde pas mal avec le système de Pythagore et de Platon. Cependant la matière n'est encore qu'effleurée:

plus j'approfondirai l'une et l'autre opinion, plus vous reconnoîtrez qu'à peu de chose près la conformité est entière. Je commence d'abord par l'idée que les uns et les autres se forment de la nature de l'âme.

8. On trouve dans les livres des anciens Indiens, que les âmes sont une parcelle de la substance de Dieu même; que ce souverain Etre se répand dans toutes les parties de l'univers pour les animer : et il faut bien que cela soit ainsi, disent les Indiens, puisqu'il n'y a que Dieu qui puisse vivifier des êtres, et les faire paroître de nouveau. J'eus autrefois un long entretien avec un Brame qui se servoit de cette comparaison. Représentez-vous plusieurs millions de vases, grands, petits, médiocres, tous remplis d'eau; imaginez-vous que le soleil donne à plomb sur ces vases : n'est-il pas vrai que dans chacun d'eux il grave son image, que l'on y voit un petit soleil, ou plutôt un amas de rayons qui sortent immédiatement du corps brillant de cet astre? C'est, me disoit-il, ce qui se passe dans le monde : les vases sont les différens corps, dont l'âme émane de Dieu, de même que les rayons émanent du soleil. Je lui demandai s'il pensoit que dans la dissolution des corps, ces âmes étoient détruites, de même que les images du soleil ne subsistoient plus dès que le vase étoit brisé. Il me répondit que comme ces mêmes rayons qui avoient formé ces images dans les vases brisés, servoient à former d'autres images dans d'autres vases pleins d'eau, de même les âmes obligées de quitter les corps qui périssent, vont animer d'autres corps qui sont frais et vigoureux. Mais, poursuivis-je, pourquoi cette portion de la divinité qui anime les hommes, commet-elle de si grands crimes? N'est-il pas ridicule d'attribuer à une partie de Dieu même des péchés aussi honteux que ceux que nous voyons tous les jours commettre aux hommes? Il m'avoua

qu'il avoit de la peine à comprendre comment cette partie de Dieu, qui animoit pour la première fois le corps de l'homme, pouvoit donner dans de si grands excès; mais que supposé qu'elle se fût rendue coupable de quelque crime, il falloit bien qu'elle se purifiât par diverses transmigrations, avant que de se réunir à la divinité.

D'autres croient que Dieu est un air extrêmement subtil, et que nos âmes sont une partie de ce souffle céleste; que quand nous mourons, cet air subtil, qui nous servoit d'âme, va se réunir avec Dieu, à moins qu'il n'ait besoin de se purifier par plusieurs métempsycoses; que quand ces âmes sont bien purifiées, elles obtiennent la béatitude qui a cinq degrés différens, et qui se consomme enfin par l'identité avec Dieu.

Cette même doctrine est enseignée par les disciples de Pythagore et de Platon, et, au rapport de saint Jérôme, par les Origénistes, qui l'avoient tirée de ces deux philosophes. Il n'en faut point d'autre preuve que ce que Cicéron fait dire à Caton : que les philosophes de la secte italique ne doutoient point que les âmes ne fussent tirées de la substance de Dieu même. *Audiebam Pythagoram Pythagoreosque incolas penè nostros, qui essent Italici Philosophi nominati, nunquam dubitasse quin ex universa mente divina delibatos animos haberemus.* C'est aussi votre sentiment, Monseigneur; car je me souviens d'avoir lu dans vos notes sur Origène, que les Platoniciens et les Stoïciens ont suivi cette même opinion; que les Marcionites et les Manichéens l'ont embrassée depuis; et que c'est dans le sens des Pythagoriciens que Virgile dit, en parlant de Dieu :

. . . . Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum.
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas.
(Georg. l. iv.)

Il est vrai néanmoins que plusieurs textes de Platon prouvent assez clairement que Dieu a créé les âmes, et qu'il les a ensuite attachées aux astres pour y contempler les idées de toutes les choses créées. Mais mon dessein n'est pas d'accorder Platon avec lui-même, ni de le suivre dans ses incertitudes et dans ses contradictions perpétuelles. Tout ce que je prétends, c'est de montrer en quoi la métempsycose indienne est semblable à celle des Platoniciens, qui ont tiré presque toute leur doctrine de Pythagore. Car, comme le remarque saint Augustin, c'est de Pythagore que Platon tira toute sa physique; et en y ajoutant la morale de Socrate, il se fit une philosophie complète.

Mais soit que les âmes soient une émanation de la substance de Dieu même, soit que Dieu les ait tirées du néant, il est toujours vrai de dire que Platon, fidèle disciple de Pythagore, a pensé comme lui, que Dieu avoit attaché les âmes aux astres, et leur avoit laissé le plein usage de leur liberté. Saint Augustin, en plusieurs endroits; *Vivès*, dans les commentaires qu'il a faits du livre de la Cité de Dieu (in cap. V), et le père *Thomassin*, dans sa Théologie (pag. 337), nous assurent que c'est là le véritable sentiment de la philosophie platonicienne. Celui-ci, après avoir cité plusieurs textes de Platon qui le prouvent, l'explique à peu près de cette manière. Ces âmes, ainsi attachées aux astres, étoient si heureuses, qu'elles sembloient être au comble de leurs désirs. Dieu leur avoit manifesté une partie des beautés célestes; elles étoient si éclairées, qu'elles découvroient la souveraine vérité dans elle-même, et cette vue étoit leur béatitude; mais elles abusèrent de leur liberté; et se laissant éblouir par les beautés créées, elles négligèrent ce qui faisoit leur parfaite félicité. Dieu, pour punir ces âmes téméraires et infidèles, les détacha des astres, et les attacha à des corps grossiers. Néan-

moins, si ces âmes faisoient un bon usage de la liberté qui ne leur avoit pas été ravie; si elles se purifioient en pratiquant la vertu, elles pouvoient après quelques transmigrations, retourner au premier état dont elles étoient déchues. Si au contraire elles venoient à se souiller, en s'abandonnant au vice, elles descendoient dans des corps plus grossiers les uns que les autres, pour y être sévèrement punies.

Cependant, il faut prendre garde, disent les Platoniciens, qu'il y a des âmes qui ayant contemplé avec plus d'attention la beauté céleste et les vérités éternelles, ont conservé, nonobstant cette alliance avec les corps matériels, quelques idées de ces beautés et de ces vérités, à peu près comme on voit des rivières, dont les eaux pures, après avoir coulé au travers des mines d'or, et ensuite au milieu des prairies émaillées de fleurs, se jettent dans la mer, et y conservent, durant quelque temps, les bonnes qualités des lieux où elles ont passé, sans trop se mêler, au commencement, avec les eaux salées.

Enfin, pour ne rien omettre de ce que disent les Platoniciens sur ce sujet, c'est en conséquence de ces traces des beautés éternelles qu'elles ont vues, que quand elles trouvent sur la terre des objets qui leur paroissent accomplis, ces objets, quoique terrestres, remuent les traces des premières beautés, et leur causent ces transports qui vont quelquefois jusqu'à une espèce d'extase. Les Platoniciens sont tellement enchantés de cette idée, qu'ils croient qu'on ne peut expliquer autrement ces violens et soudains attachemens, qui enlèvent l'âme dès la première vue.

Je sais qu'il y a des disciples de Platon, qui, pour justifier leur maître, prétendent qu'il a simplement enseigné que Dieu a créé les âmes, et les a unies aux corps pour la perfection de l'univers, et non pas pour des fautes qu'elles eussent commises étant attachées aux astres. Mais on trouve, dans les ouvrages de ce

philosophe, des textes si formels du contraire, qu'on doit, ce me semble, s'en tenir à ce que je viens d'exposer de sa doctrine.

La même doctrine se trouve répandue dans les ouvrages des Indiens, surtout à l'égard des Rajas, qui forment la première caste après celle des Brames. Il y a plusieurs castes de Rajas, subordonnées les unes aux autres, qui cependant sont renfermées dans deux principales. La première est de ceux qui sont sortis du soleil, c'est-à-dire, que leurs âmes habitoient auparavant dans le corps même du soleil, ou en étoient, selon d'autres, une partie lumineuse. Cette caste s'appelle *Chouria-Vankcham*, (caste du soleil). Ils en disent autant de la seconde caste, qu'ils nomment *Somma-Vankcham* (caste de la lune). Et quand on leur demande d'où viennent les âmes des autres castes, ils répondent qu'elles viennent des astres. C'en est, selon eux, une preuve décisive, que ces traînées de lumière qui paroissent durant la nuit, lorsque l'air est enflammé: car ils prétendent que ce sont des âmes qui tombent des astres ou bien du *Chorkam*, qui est un de leurs paradis. Les Brames persuadent au peuple que cette lumière, ou, selon eux, ces âmes qui tombent ainsi du ciel, venant à s'arrêter sur les herbes, entrent dans les corps des vaches ou des brebis qui broutent, et vont animer les veaux et les agneaux. Si cette lumière tombe sur quelque fruit qui soit mangé par une femme enceinte, ils disent que c'est une âme qui va animer le petit enfant dans le sein de sa mère.

Enfin les Indiens assurent, de même que les Platoniciens, que ces âmes se dégoûtant de leurs premières délices, et pressées d'animer des corps matériels, viennent effectivement y habiter, et y demeurent jusqu'à ce qu'elles se soient purifiées, et qu'elles aient mérité de retourner au lieu d'où elles sont sorties: mais que si elles y contractent de nou-

velles souillures, elles sont enfin condamnées aux enfers, d'où elles ne sortiront qu'après un temps presque infini.

9. Au reste, ce passage des âmes dans des corps plus ou moins parfaits, selon qu'elles ont pratiqué la vertu ou le vice, ne se fait pas au hasard, mais avec ordre: et il y a comme différens degrés par où elles montent ou descendent, pour être récompensées ou punies. C'est ce que Platon, fidèle disciple de Pythagore, enseigne dans son Timée, dans son premier livre de la République et dans son Phédon, où il explique ainsi l'ordre de ces transmigrations. 1.° Si c'est une âme qui ait vu beaucoup de perfections en Dieu, et qui ait découvert plusieurs vérités dans cette espèce de vision béatifique, elle entre dans le corps d'un philosophe ou d'un sage, qui fait ses délices de la contemplation. 2.° Elle anime le corps d'un roi ou d'un grand prince. 3.° Elle passe dans le corps d'un magistrat, ou elle devient le chef d'une puissante famille. 4.° Elle anime le corps d'un médecin. 5.° Elle entre dans le corps d'un homme dont l'emploi est de pourvoir au culte des dieux. 6.° Elle passe dans le corps d'un poète. 7.° Dans celui d'un artisan ou d'un laboureur. 8.° Dans le corps d'un sophiste, et enfin dans celui d'un tyran.

C'est ainsi à peu près que les Indiens arrangent leur métempsycose. Bien qu'ils n'admettent que quatre castes principales, ils reconnoissent néanmoins plusieurs autres castes subalternes, qui sont renfermées sous chacune de ces quatre castes fondamentales. Ainsi quand les âmes descendent immédiatement du ciel, elles entrent, 1.° dans le corps des Brames, qui sont leurs savans et leurs philosophes. 2.° Elles passent dans les corps des rois et des princes. 3.° Dans les magistrats ou intendans des provinces, qui sont de la caste des Choutres; et enfin dans les castes les plus viles et les plus méprisées, d'où

aussi elles peuvent monter à mesure qu'elles se purifient. J'ai ouï dire à un Brame habile, qu'il avoit lu dans un livre ancien, qu'en certaines occasions, les âmes devoient passer jusqu'à mille fois dans différens corps, avant que d'être unies au soleil, dont elles deviennent comme autant de rayons. Un poète indien voulant faire mieux comprendre la manière dont les âmes descendent toujours en des corps moins parfaits les uns que les autres, lorsqu'elles ne suivent pas les lumières de la raison, les compare à la descente de la rivière du Gange. Cette rivière, dit-il, tomba d'abord du haut des cieux dans le *Chorkam*, de là elle descendit sur la tête d'*Issouren*, puis sur la fameuse montagne *Ima*, de là sur la terre, de la terre dans la mer, de la mer dans le *Padalam*, c'est-à-dire, dans l'enfer.

Les Chaldéens expliquent ici d'une manière non moins ridicule cette descente et cette élévation des âmes: ils prétendent qu'elles ont des ailes qui se fortifient à mesure qu'elles pratiquent la vertu, et qui s'affoiblissent à mesure qu'elles se plongent dans le vice. Le péché a la force de couper ces ailes, et alors les âmes sont obligées de descendre. Quand elles se tournent vers la vertu, ces ailes croissent, se fortifient et les élèvent au ciel.

Platon dit de même, que quand les âmes ne s'élèvent pas à un plus haut degré en changeant de demeure, c'est que leurs ailes ne sont pas assez fortes. Lorsqu'on demande aux Platoniciens combien il faut de temps à ces âmes, afin qu'elles puissent recouvrer leurs ailes brisées par le péché, ils répondent qu'il faut au moins dix mille ans pour les pécheurs; mais pour les justes qui ont vécu trois fois dans la simplicité et dans l'innocence, il leur suffit d'y employer trois mille ans. *Qui simpliciter et sine dolo philosophatus est, huic, si ter ad eum vixerit modum, ter milleni sufficient anni.*

Il

Il y a de l'apparence que cela se disoit par les Platoniciens dans un sens allégorique. Mais les Indiens ne l'entendent pas de même; ils ont pris à la lettre ces ailes dont ils avoient ouï parler. Ils en ont donné jusqu'aux montagnes. Elles étoient autrefois si insolentes, disent-ils, qu'elles se mettoient devant les villes pour les couvrir. *Devendiren* les poursuivit avec une épée de diamant, et ayant atteint le corps de bataille de ces montagnes fugitives, il leur coupa les ailes; c'est ce qui a produit cette chaîne de montagnes qui divisent les Indes en deux parties. Pour ce qui est des autres montagnes qui se séparèrent de l'armée, elles tombèrent çà et là dans leur déroute, ainsi qu'elles se voient encore aujourd'hui : celles qui tombèrent dans la mer formèrent les îles qu'on y découvre. Toutes ces montagnes, selon eux, sont animées; ils leur donnent même pour enfans, non-seulement des rochers, mais encore des dieux et des déesses.

10. Après tout, Monseigneur, les âmes ne seroient pas entièrement dégradées, si elles étoient destinées à n'animer que des corps humains; mais que la philosophie platonicienne les ait avilies jusqu'à animer des corps de bêtes, c'est ce qui ne paroîtroit pas croyable, si une opinion si insensée n'étoit pas semée dans les ouvrages de Platon. C'est cette opinion que saint Augustin rapporte au XXX.e livre de la Cité de Dieu, lorsqu'il dit : *Platonem animas hominum post mortem revolvi usque ad corpora bestiarum scripsisse certissimum est.* Quand les Platoniciens ont voulu corriger leur maître, comme a fait Porphyre, ils ont allégué des raisons qui ne prouvent rien, ou qui prouvent également que les âmes animent les corps des bêtes et les corps des hommes.

Tel est donc le système de Platon. Toutes les âmes, à la réserve de celles de quelques philosophes,

sont jugées au moment qu'elles se séparent de leurs corps. Les unes tombent dans les enfers, où elles sont punies et purifiées; les autres, dont la vie a été innocente, montent au ciel pour y être récompensées d'une manière proportionnée à leurs vertus: mais, après mille ans, elles retournent sur la terre, où elles choisissent un genre de vie conforme à leur inclination. Il arrive alors que celles qui ont animé des corps humains dans la vie précédente, passent dans des corps de bêtes; que les autres, qui ont été dans des corps de bêtes, viennent animer des corps humains. C'est ainsi que ce philosophe s'explique dans son Phédon.

Mais, qu'on ne croie pas que ce choix que font les âmes soit, ou aveugle ou indifférent à l'égard de toutes sortes de bêtes; c'est un choix éclairé, puisque, parmi les bêtes, elles choisissent celles qui ont eu le plus de rapport à l'état où elles se sont trouvées dans une autre vie. Ainsi Orphée choisit le corps d'un cygne; l'âme de Tamiris fut placée dans le corps d'un rossignol; celle d'Ajax, dans le corps d'un lion: l'âme d'Agamemnon anima un aigle, et celle de Thersite passa dans le corps d'un singe. C'est dans les livres de la République que Platon développe cette rare doctrine.

Les Indiens pensent comme Platon, avec cette différence, comme nous le verrons dans la suite, qu'après que les âmes ont été punies pour leurs crimes, ou récompensées pour leurs vertus, elles sont destinées à entrer dans d'autres corps, non par choix, mais par une qualité nécessitante, qu'ils appellent *Chankcharam*, ou par la détermination de Brama, qui a soin d'écrire toutes les aventures de cette âme dans les sutures de la tête du corps qu'elle est sur le point d'animer.

11. Quand on a une fois admis le grand principe des Pythagoriciens et des Platoniciens; savoir, que tout l'homme consiste dans l'âme, et que les corps

que les âmes animent, ne sont que de simples instrumens dont elles se servent, ou comme des vêtemens dont elles se couvrent, il s'ensuit que les âmes doivent passer pareillement dans les arbres, dans les plantes et dans tout ce qui a la vie végétative. Et c'est ce qu'Ovide, qui partout se déclare Pythagoricien, nous représente dans ses métamorphoses : car, bien qu'il y ait quelque légère différence entre la métempsycose et la métamorphose, cette dernière, pourtant, n'est fondée que sur la première. C'est aussi ce que veut dire Virgile, lorsqu'il raconte qu'Enée, coupant un arbre, vit couler le sang de Polydore, et qu'il entendit une voix qui lui crioit :

Quid miserum, Ænea, laceras? jam parce sepulto.

Je pourrois rapporter ici plusieurs contes fabuleux qui ont cours parmi les Indiens, et qui y passent pour des vérités incontestables. En voici un entre plusieurs qui se trouvent dans le fameux livre appelé *Ramayenam*. C'est, selon eux, un livre infaillible, et dont la lecture efface tous les péchés.

Chourpanaguey étoit sœur du géant *Ravanen*; elle avoit un fils qu'elle aimoit tendrement. Ce jeune homme entra un jour dans le jardin d'un pénitent, et y gâta quelques herbes; le solitaire en fut offensé, et sur le champ il le condamna à devenir un arbre qui se nomme *Alamàram*. Chourpanaguey ayant prié l'ermite de modérer sa colère, il se laissa attendrir, et il consentit que quand Vistnou, transformé en Ramen, viendroit dans le monde, et couperoit une branche de cet arbre, l'âme du jeune homme s'envoleroit dans le *chorkam* (paradis des Indiens), et ne seroit plus sujette à d'autres transmigrations. On lit dans les ouvrages des savans indiens un grand nombre d'exemples de cette nature, par lesquels ils prouvent que les âmes passent dans les plantes et dans les arbres.

12. Pour pousser la métempsycose jusqu'où elle peut aller, il ne resteroit plus que de faire passer les âmes dans les pierres et dans tous les autres êtres de même espèce. Je ne trouve nul vestige d'une pareille doctrine parmi les sectateurs de Pythagore et de Platon. A la vérité, Ovide s'est donné l'essor dans ses métamorphoses : Aglauros y est changée en pierre, Niobé en marbre, Atlas en une montagne de son nom, Scylla en un écueil qui est dans la mer, etc. Mais ce poète ne croit pas que ces rochers, ces pierres et ces montagnes soient animés. Les Indiens, au contraire, sont fortement persuadés que des âmes animent véritablement les pierres, les montagnes et les rochers. Parmi plusieurs exemples qu'on trouve dans le *Ramayenam*, je n'en citerai qu'un seul qui sera la preuve de ce que j'avance.

Il est rapporté qu'il y avoit auprès du Gange un pénitent nommé *Cavoudamen*, dont la vie étoit très-austère; qu'il avoit une des plus belles femmes qui fût au monde (elle se nommoit *Ali*); qu'elle eut le malheur de plaire à *Devendiren*, roi des dieux du *chorkam;* que l'ermite, qui s'en aperçut, en frémit de colère, et qu'il donna à l'un et à l'autre sa malédiction; qu'Ali fut aussitôt transformée en un rocher où se logea son âme; mais que, dans la suite, Ramen ayant touché du pied le rocher, délivra par sa vertu cette âme infortunée; que, comme elle avoit expié son crime dans cette transmigration, elle s'envola sur l'heure au chorkam.

13. On pourroit me faire ici une question que je dois prévenir, afin de mieux approfondir le système indien : le passage des âmes d'un corps dans un autre se fait-il à l'instant, ou se trouve-t-il quelque intervalle de temps entre les différentes animations ? Les sentimens des Indiens sont partagés. Quelques-uns croient que les âmes demeurent auprès du corps, et même dans les endroits où se conservent les cendres

des cadavres brûlés, jusqu'à ce qu'elles trouvent un autre corps qui soit propre à les recevoir. D'autres pensent qu'elles ont la permission de venir manger ce qu'on leur offre pendant plusieurs jours, et c'est l'opinion la plus commune : aussi se réjouissent-ils, lorsqu'ils voient que les corbeaux viennent se jeter sur ce que l'on a préparé pour ces âmes. Le peuple surtout croit que les âmes des morts entrent pendant quelques jours dans ces corbeaux, ou du moins qu'elles reviennent dans des corps qui en ont la figure; qu'ensuite elles vont dans la gloire, si elles l'ont mérité, ou dans les enfers, si elles s'en sont rendues dignes.

Pour ce qui est de Platon, il m'a paru varier sur la destinée des âmes au sortir du corps. Néanmoins il assure plus communément que les âmes qui se sont purifiées s'en retournent au ciel, d'où elles sont venues sur la terre, et que les âmes des méchans sont obligées de demeurer auprès des cendres des corps qu'on a brûlés, ou auprès des sépulcres où l'on a placé ces cadavres, avant qu'il leur soit permis de se loger dans d'autres corps; et que, par ce moyen là, elles expient leurs crimes.

C'est une observation que vous avez faite, Monseigneur, et que je ne fais qu'après vous, que les poëtes, qui la plupart étoient Pythagoriciens, ont cru que les âmes, soit bonnes, soit mauvaises, accompagnoient toujours au moins pour quelque temps les cadavres. C'est ce qu'on lit dans le quatrième livre de l'Enéïde, lorsque Virgile parle des manes et des cendres d'Anchise; dans le troisième livre d'Ovide, et dans le quatrième livre des élégies de Properce. Lucain veut qu'on ramasse les cendres répandues sur le rivage, pour les renfermer avec les manes dans la même urne.

. . . . . Cineresque in littore fusos
Colligite, atque unam sparsis date manibus urnam.
(Lib. viii et ix.)

L'interprète Servius, en expliquant ces paroles du troisième livre de l'Énéide,

> .... Animamque sepulchro
> Condimus, ...

dit que l'âme demeure auprès du corps ou des cendres, autant de temps qu'il en reste quelque vestige. C'étoit pour empêcher les âmes d'aller sitôt dans d'autres lieux, que les Egyptiens embaumoient avec soin les cadavres. La myrrhe, les parfums, les bandes de fin lin enduites de gomme rendoient ces cadavres, au rapport de saint Augustin, aussi durs que s'ils eussent été de marbre. C'est pour la même raison qu'ils firent bâtir ces superbes pyramides, dont Hérodote, Diodore le Sicilien, Strabon, Pline et plusieurs savans voyageurs nous ont fait des peintures si surprenantes.

Les Indiens n'accordent pas aux âmes un si long séjour auprès des cadavres : douze ou quinze jours tout au plus leur suffisent : après quoi le penchant naturel porte ces âmes à chercher d'autres corps qui leur donnent plus de plaisir que les premiers qu'elles ont animés; et tout cela se fait jusqu'à ce qu'elles aient accompli plusieurs centaines de transmigrations.

Quand on interroge les Brames sur la cause de ces diverses renaissances, ils se trouvent fort embarrassés. J'ai découvert néanmoins leur véritable sentiment, soit par la lecture de leurs livres, soit par les entretiens que j'ai eus avec leurs docteurs. Ils conviennent tous que Brama écrit dans la tête des enfans qui naissent, l'histoire de leur vie future, et qu'ensuite, ni lui, ni tous les dieux ensemble ne peuvent plus l'effacer ni en empêcher l'effet. Mais, les uns prétendent que Brama écrit ce qu'il juge à propos, et que, par conséquent, c'est de sa fantaisie que dépend la bonne ou la mauvaise fortune. D'autres au contraire soutiennent qu'il ne lui est pas libre de

suivre son caprice, et que les aventures qu'il écrit dans la tête des enfans, doivent être conformes aux actions de la vie précédente.

C'est une chose assez plaisante que cette écriture de Brama, et qui mérite d'être expliquée. Le crâne, comme tout le monde sait, a des sutures qui entrent les unes dans les autres, et qui sont façonnées à peu près comme les dents d'une scie. Toutes ces petites dents sont, selon les Indiens, autant de hiéroglyphes, qui forment l'écriture de Brama dans les trois principales sutures que les anatomistes appellent *la coronale*, *la lambdoïde* et *la sagittale*. C'est dommage, disent-ils, qu'on ne puisse lire ces caractères, ni en pénétrer le sens; on sauroit toute la vie de l'homme.

Voici donc quel est le véritable système des anciens Brames : toute bonne action doit être essentiellement récompensée, et toute mauvaise doit être nécessairement punie. Par conséquent, nul innocent ne peut être puni, nul coupable ne doit être récompensé. Ce sont donc les vertus et les vices qui sont la véritable cause de la diversité des états : c'est là le destin auquel on ne peut résister; c'est là l'écriture fatale de Brama. Et c'est en développant ce principe, qu'on rend raison pourquoi les uns sont heureux dans ce monde, et les autres malheureux. Si vous avez fait du bien dans la vie précédente, vous jouirez de tous les plaisirs imaginables dans celle-ci; si vous avez commis des crimes, vous en serez puni. C'est pour cela que les Indiens répètent sans cesse ce proverbe : *Qui fait bien, trouvera bien; qui fait mal, trouvera mal.*

Ils appellent cette fatalité *Chankaram*. C'est une qualité imprimée dans la volonté, qui fait agir bien ou mal selon les actions de la vie précédente. Ceux qui n'entendent pas bien la langue, se trompent souvent sur cette expression; car elle a différentes

significations : quelquefois elle signifie la mémoire ; d'autres fois elle signifie une certaine qualité que les prêtres des païens impriment à la statue d'une idole par certaines prières, qui donnent une espèce de vie à cette statue. Mais elle est principalement employée par les savans, pour expliquer la cause des différentes transmigrations.

Ce principe une fois posé, c'est ainsi que les Brames raisonnent : le Dieu que nous adorons est juste ; il ne peut donc commettre aucune injustice. Cependant nous voyons que plusieurs naissent aveugles, boîteux, difformes, pauvres et dénués de toutes les commodités présentes ; dont la vie, par conséquent, est très-malheureuse. Ils n'ont pas mérité un sort si triste en naissant, puisqu'ils n'avoient pas l'usage de leur liberté ; il faut donc l'attribuer aux péchés qu'ils ont commis dans une autre vie. On en voit d'autres au contraire qui naissent dans de magnifiques palais, qui sont respectés, honorés, et à qui il ne manque rien de toutes les délices. Par quelles actions peuvent-ils avoir mérité une destinée si agréable, si ce n'est par les vertus qu'ils ont pratiquées dans la vie précédente ? Ainsi, toutes les diverses transmigrations tirent leur origine de la nécessité qu'il y a que le vice soit puni et la vertu récompensée. On ne lit autre chose dans les histoires indiennes : leurs livres de morale et leurs poésies sont remplis de ces maximes. Voici, par exemple, ce que dit l'un de leurs plus célèbres auteurs, pour montrer quelle est la force des bonnes œuvres.

Un homme fort habile pensoit souvent à l'obligation où il étoit d'honorer les dieux subalternes ; il fit néanmoins réflexion que ces dieux inférieurs étoient soumis à Brama, et il jugea qu'il étoit plus naturel de s'adresser directement à lui. Ensuite il considéra que Brama ne pouvoit rien changer aux événemens de cette vie, et que tous les avantages

qu'on retire dans l'état où nous sommes, ont leur source dans les bonnes œuvres qu'on avoit pratiquées dans la vie précédente : d'où il conclut qu'il devoit regarder les actions vertueuses comme le principe de son bonheur. Il est donc vrai, disent les Indiens, que c'est à la pratique de la vertu qu'on est redevable du bien que l'on reçoit maintenant.

Il ne me seroit pas difficile de rapporter des exemples de chaque vertu qui a produit une nouvelle renaissance dans un état plus heureux. Ce seul trait tiré de la vie de Vieramarken, fera juger de tous les autres. Un scélérat, coupable d'une infinité de crimes, donna par aumône une mesure de semence de bamboux ; cette action de charité le fit renaître fils du roi de Cachi : c'étoit le plus grand honneur qu'il pouvoit espérer sur la terre.

Les auteurs indiens rapportent pareillement une infinité d'exemples de la punition des pécheurs dans les diverses transmigrations de leurs âmes. Je me borne à un seul, qu'ils regardent comme la cause principale de toutes les métempsycoses de Vistnou. Un solitaire appelé *Virougoumamouni* avoit vécu plusieurs années dans les rigueurs de la pénitence. Il s'étoit élevé à un si haut degré de perfection, que les dieux mêmes étoient obligés de l'honorer, ou étoient exposés à sa malédiction : car nulle puissance ne pouvoit lui résister. Il alla sur une montagne, où se trouvèrent Brama, Routren et Vistnou. Les deux premières divinités ne l'ayant pas reçu avec le respect qui lui étoit dû, furent punies sur le champ. Brama fut condamné à n'avoir jamais de temple, et Routren fut frappé rudement. Vistnou, qui craignoit un traitement semblable, s'humilia en sa présence : mais ensuite il entra dans une étrange colère contre le portier de son palais, qui avoit donné entrée au solitaire ; et pour le punir de sa négligence, il le condamna à renaître son ennemi dans ses di-

verses métempsycoses. C'est pour cela que quand Vistnou parut sous la figure de Ramen, le portier anima le corps d'un géant, nommé *Ravamen*. Vous voyez donc, ajoutent les Indiens, que c'est toujours ou le vice ou la vertu qui font renaître les hommes heureux ou malheureux.

Ils sont tellement convaincus que tous les événemens de cette vie ont pour principe le bien ou le mal qu'on a fait dans une autre vie, que quand ils voient qu'un homme est élevé à quelque grande dignité, ou qu'il possède de grandes richesses, ils ne doutent point qu'il n'ait été très-exact à pratiquer la vertu dans une vie précédente. Qu'un autre au contraire traîne une vie malheureuse dans la pauvreté et dans les disgrâces qui l'accompagnent : il ne faut pas s'en étonner, disent-ils, c'étoit un méchant homme.

Je me souviens, Monseigneur, de vous avoir raconté ce qui m'arriva il y a quelques années, lorsque je fus mis en prison à Tarcolan. Un des principaux du pays, touché de tout ce que je souffrois, vint me voir pour me consoler; et comme il m'entretenoit à cœur ouvert : « Hé bien! me dit-il, vous avez tant » de fois déclamé contre la métempsycose, la pou- » vez-vous nier à présent? Le triste état où vous » êtes réduit n'en est-il pas une preuve assez claire? » Car enfin, ajouta-t-il, j'ai appris de vos disciples » que, dès votre plus tendre jeunesse, vous vous » êtes fait Sanias; l'air empesté du monde et le com- » merce des méchans n'avoient pu alors corrompre » votre cœur; vous avez toujours vécu depuis dans » la simplicité et dans l'innocence; vous menez dans » les bois de Tarcolan une vie austère et pénitente, » vous ne faites de mal à personne; au contraire, » vous enseignez le chemin du salut à tout le monde. » Pourquoi donc êtes-vous enfermé dans cette » obscure prison? Pourquoi est-on près de vous » livrer aux plus cruels supplices? Ce n'est pas sans

» doute pour les péchés que vous avez commis dans
» cette vie, c'est donc pour ceux que vous avez
» commis dans une autre. »

Il n'en faut pas davantage pour connoître ce que pensent les Indiens sur la métempsycose; cependant pour achever le parallèle de leur opinion avec celle de Pythagore et de Platon, j'y ajouterai encore un dernier trait de ressemblance.

14. On lit dans un livre de saint Irénée sur les hérésies, que Platon ne sachant que répondre à ceux qui lui objectoient que la métempsycose étoit une chimère, puisqu'on ne voyoit personne qui se ressouvînt des actions qu'il avoit faites dans les vies précédentes, ce philosophe inventa le fleuve *de l'oubli*, et avança, sans néanmoins le prouver, que le démon, qui présidoit au retour des âmes sur la terre, leur faisoit boire des eaux de ce fleuve. *Qui primus hanc introduxit sententiam, cùm excusare non posset, oblivionis induxit poculum potasse.* Mais quoi, dit à cela saint Irénée, nous nous ressouvenons tous les jours des songes que nous avons eus durant la nuit; comment se peut-il faire que nous perdions tout souvenir de cette multitude prodigieuse de faits dont nous avons été les témoins, et de tant d'actions que nous avons faites? Un démon, dites-vous, donne aux âmes qui entrent dans les corps un breuvage qui leur fait oublier tout ce qui s'est passé dans les vies précédentes; mais d'où savez-vous qu'il y a un pareil breuvage? Qui vous a dit qu'un démon l'a préparé? Si vous l'ignorez, l'un et l'autre est chimérique : si vous vous souvenez effectivement que ce démon vous a fait boire de l'eau de ce fleuve, vous devez également vous souvenir du reste. *Si enim et dæmonem, et poculum, et introitum reminiscaris, reliqua oportet cognoscas. Si autem illa ignoras, neque dæmon verus, neque artificiosè compositum oblivionis poculum.*

Platon ajoutoit néanmoins que l'oubli de ce qu'on avoit vu dans une autre vie, n'étoit pas si profond ni si universel, qu'il n'en restât quelques traces, lesquelles excitées par les objets et par l'application à l'étude, rappeloient le souvenir des premières connoissances. C'est ainsi qu'il expliquoit la manière dont les sciences s'apprennent, et selon ce principe, il soutenoit que les sciences étoient plutôt des réminiscences de ce qu'on avoit appris autrefois, que des connoissances nouvellement acquises. Il y avoit outre cela des âmes privilégiées qui se souvenoient des différens corps qu'elles avoient animés, et de tout ce qu'elles avoient fait dans ces corps. C'est ainsi que Pythagore se ressouvenoit d'avoir été Euphorbe. Mais c'étoit une faveur singulière, qui n'étoit accordée qu'à un petit nombre d'hommes excellens et tout divins.

Les Indiens disent quelque chose d'assez semblable; car ils assurent qu'il y a certaines vues spirituelles qui se donnent à quelques âmes plus favorisées, lesquelles les font ressouvenir de tout ce qu'elles ont vu et de tout ce qu'elles ont fait. Ce privilége est surtout accordé à celles qui savent certaines prières, et qui les récitent: par malheur, presque personne ne sait ces prières; et de là vient cet oubli où l'on est maintenant de tout ce qu'on a été, et de tout ce qu'on a fait. Un exemple fera mieux comprendre quelle est sur cela leur opinion.

Il est rapporté, dans un livre qu'ils appellent *Brama-Pouranam*, qu'un roi nommé *Binarichen*, né dans le royaume de Tiradidejam, avoit épousé *Commatoudi* : c'étoit une grande princesse qui étoit née dans le royaume de Nirreinchiadejam. Ce roi avoit de grands défauts; il ne gardoit point les *Ajarams*, c'est-à-dire, les coutumes propres de la nation; c'est ce qui le rendoit odieux et méprisable à ses sujets. La reine, qui le voyoit avec douleur négliger

les choses mêmes où les Parias sont très-exacts, lui en fit de vifs reproches. Le prince ne s'en tint pas offensé; au contraire, après l'avoir écoutée paisiblement, il s'ouvrit à elle, et il lui confia un grand secret. La dévotion que j'avois aux dieux, lui dit-il, m'a obtenu d'eux une faveur particulière, et qui n'est réservée qu'à peu de personnes. Ils m'ont fait connoître, par une vue spirituelle qu'ils m'ont donnée, que j'étois un chien dans la vie précédente : j'entrai alors par hasard dans la cour d'un temple où l'on faisoit un sacrifice; je me jetai sur l'autel, et je mangeai le riz qu'on y immoloit. On me chassa par trois fois différentes; mais enfin comme je revenois toujours à la charge, on me donna un coup si violent, que j'en mourus sur l'heure devant la porte du temple dédié à Chiven. Heureusement pour moi, Chiven étoit descendu dans le temple, pour voir le sacrifice, et pour en humer la fumée. Il fut touché de me voir expirer ainsi devant sa porte, et il me procura une nouvelle naissance dans la personne d'un roi tel que je suis. Si donc vous voyez que j'observe si peu les Ajarams, c'est que mes premières inclinations ne sont pas tout à fait détruites, et que je suis encore comme entraîné par la pente naturelle de mon premier état. Ce récit surprit étrangement la princesse, et la curiosité naturelle aux personnes du sexe, la porta à faire instance auprès de son mari, pour savoir de lui ce qu'elle avoit été elle-même. Le roi examina les vies précédentes avec le secours de sa vue spirituelle, et il lui apprit qu'elle étoit un oiseau, qui fut poursuivi par un oiseau de proie, et qui vint mourir à la porte du temple de Chiven, et que ce dieu ordonna qu'elle naîtroit *Rajatti*. Mais que deviendrons-nous, reprit la reine? Le prince, regardant pour la troisième fois dans l'avenir, découvrit que lui et elle devoient renaître trois fois dans la caste des Rajas.

A travers toutes ces fables et ces idées extravagantes des Indiens, on voit assez qu'ils reconnoissent un premier Etre éternel et créateur de tous les autres êtres, des intelligences qui sont d'un ordre supérieur à l'homme, quoique fort inférieures à Dieu; qu'ils admettent des démons; qu'ils tiennent que l'âme est immortelle : qu'il y a une autre vie, un paradis et un enfer : qu'on mérite l'un par la pratique de la vertu, et qu'on se rend digne de l'autre par les péchés qu'on commet; qu'on peut expier les péchés en cette vie; que la prospérité et les richesses sont presque toujours la source de nos désordres. Enfin, il paroît que dans plusieurs points, ils pensent d'une manière qui les rapproche des vérités de la religion; mais ces vérités qu'ils admettent, sont tellement obscurcies par les fictions et les rêveries que l'idolâtrie y a mêlées, qu'on a peine à les tirer de cet amas confus de fables et de mensonges, pour les leur faire voir telles qu'elles sont.

Peut-être me demanderez-vous, Monseigneur, quelles sont les raisons qui frappent davantage ces peuples, quand nous réfutons leurs ridicules idées sur la métempsycose. C'est par où je finirai cette lettre, qui n'est déjà que trop longue. Nous avons remarqué que les raisons dont saint Thomas se sert contre les gentils, ne font sur l'esprit des Indiens qu'une très-légère impression. Ainsi, pour les désabuser entièrement d'un système également impie et ridicule, nous avons recours à des raisonnemens tirés de leur propre doctrine, de leurs usages et de leurs maximes : et ce sont ces raisonnemens où nous leur faisons sentir les contradictions dans lesquelles ils tombent, qui les confondent et qui les contraignent de reconnoître l'absurdité de leurs opinions.

Nous leur demandons d'abord, s'il n'est pas vrai que les hommes ont été créés; ils n'ont garde de le nier : car l'emploi de Brama, qui est le premier de

leurs dieux, a été de créer le ciel et la terre, les hommes et les animaux. Nous leur demandons ensuite : N'est-il pas vrai que Brama ne créa d'abord qu'un seul homme, et puis neuf autres ; et ensuite tous ceux qui tirent leur origine de ces premiers hommes ? C'est de quoi ils conviennent, car c'est là leur système. Mais, poursuivons-nous, supposons que tous ces premiers hommes aient été d'abord au nombre de cent mille ; leurs conditions étoient-elles égales ? Jouissoient-ils tous des mêmes richesses, des mêmes honneurs, des mêmes dignités ? N'y avoit-il point parmi eux de malades ou de pauvres ? N'en voyoit-on point qui commandoient aux autres, et d'autres qui leur obéissoient ? Comme ils ne prévoient pas les conséquences que nous devons tirer de ces principes, ils n'ont point de peine à convenir qu'il y avoit de la différence dans leur état et dans leur condition. Mais, reprenons-nous, tous ces hommes n'avoient commis aucun péché, ni pratiqué aucune vertu, puisqu'ils existoient pour la première fois ; d'où peut venir parmi eux cette inégalité qui rend heureux le sort des uns, et malheureux le sort des autres ? S'il n'est pas nécessaire de recourir aux vertus, ni aux péchés de ces premiers hommes, pour prouver la différence de leurs conditions, quelle nécessité y a-t-il maintenant d'y avoir recours ? A cela ils ne savent que répondre, et ils voudroient bien revenir sur leurs pas, et dire, ce qui est contre tous leurs principes, que le monde n'a pas eu de commencement. Il est vrai que quelques savans prétendent qu'il y a trois choses qui sont éternelles ; savoir : le Dieu suprême, les âmes et les générations, ce qu'ils expriment par ces trois mots : *Padi, Pachou, Pajam ;* et qu'en remontant du fils au père, du père à l'aïeul, de l'aïeul au bisaïeul, et ainsi du reste, on ne trouvera jamais de premier principe. Mais l'opinion universellement reçue est

que Brama a créé les premiers êtres. Leur chronologie même fixe le nombre des années qui se sont écoulées depuis cette création. Ainsi l'argument subsiste dans toute sa force.

De plus, nous leur demandons où étoient ces âmes avant la création du monde. Quoiqu'ils soient partagés sur cela en deux opinions différentes, cette question les jette dans un égal embarras. Ceux qui tiennent que nos âmes sont une portion de la divinité, disent qu'elles étoient en Dieu, dont elles se sont séparées quand elles sont venues sur la terre pour y animer les différens corps d'hommes, de bêtes ou de plantes. Mais quoi, leur disons-nous, ces âmes étant des parties égales de la substance divine, comment ont-elles mérité d'être placées si différemment, les unes dans le corps d'un roi, les autres dans le tronc d'un arbre, celles-ci dans un lion féroce, celles-là dans un agneau? Ils avouent de bonne foi qu'ils n'en savent pas davantage. Pour ce qui est des autres qui soutiennent que les âmes sont hors de Dieu, ils ne savent où les placer avant la création du monde, et ils ne peuvent s'en tirer que par des absurdités, dont ils sentent eux-mêmes le ridicule; comme par exemple, que les âmes dormoient pendant tout ce temps-là.

Je me sers quelquefois d'une comparaison tirée d'un axiome qu'ils répètent continuellement; savoir, que l'homme est un petit monde, et que tout ce qui se passe dans le grand monde, se trouve dans l'homme; et je leur demande: Tous les êtres qui sont dans le monde, doivent-ils être semblables? Ne doit-il y avoir que des soleils et des astres? Le bien de l'univers n'exige-t-il pas que toutes les parties qui le composent soient subordonnées les unes aux autres, et que tous les êtres soient placés différemment? Ils en tombent d'accord. Avouez-donc, leur dis-je, qu'il en est de même du monde moral; que

tous

tous ne peuvent pas être rois ; que le bon ordre demande qu'il y ait de la subordination, et que, par conséquent, il est inutile d'attribuer la différence des états et des conditions aux actions de la vie précédente.

Comme ils conviennent que, bien qu'il y ait ici-bas une grande différence entre un Brame, un Raja et un Parias, il n'y aura cependant que la vertu qui distinguera les uns des autres à la porte du ciel, et que peu importe en quel état on se trouve en ce monde, pourvu qu'on y pratique la vertu ; je pousse encore plus loin cette comparaison, et je leur dis : Dans l'homme que vous regardez comme un petit monde, tous les membres ne doivent-ils pas avoir des emplois différens ? La tête ne doit-elle pas être au-dessus du corps, et les pieds au-dessous ? Quoique les fonctions des divers membres soient les unes plus nobles et les autres plus viles, chaque membre ne doit-il pas être content de son état ? Ils en tombent d'accord ; et alors je les force d'avouer que la même chose doit se passer dans le monde moral ; qu'il doit y avoir différentes castes ; que dans quelque caste que l'on naisse, si l'on y pratique la vertu, on est plus heureux que ceux des castes supérieures qui s'abandonnent à des passions brutales ; que par conséquent c'est la vertu ou le vice qui fait la véritable distinction des hommes.

Voici un autre raisonnement qui est tout à fait à leur portée ; il est tiré de leurs propres maximes. Un homme vertueux, disent-ils, renaîtra un grand roi dans une autre transmigration ; sa vertu sera récompensée par la jouissance de tous les plaisirs. Or, leur disons-nous, comment accordez-vous cela avec cette opinion où vous êtes, que tous les rois tombent en mourant dans les enfers ? Un état qui est cause de votre damnation, peut-il être la récompense de la vertu ? De plus, ajoutons-nous,

vous assurez que les plaisirs seront la récompense de la mortification, que les richesses seront données à un Sanias, qui dans cette vie aura fait choix de la pauvreté; mais, en même temps, vous dites que l'abondance et les délices sont capables de corrompre, et corrompent effectivement le cœur. Aurez-vous donc pour récompense d'avoir évité le vice, ce qui sera pour vous une source de crimes? Un Sanias, pour avoir méprisé les richesses et le commerce des femmes, afin de mieux pratiquer la vertu, sera-t-il récompensé en se mariant à plusieurs femmes, et en amassant de grands biens? Est-il rien de plus contraire au bon sens?

Un quatrième raisonnement dont je me sers, est tiré de leur opinion sur l'écriture de Brama. Vous soutenez, leur dis-je, que toute la vie de l'homme est écrite dans la tête de chaque enfant par Brama; que ces caractères renferment toutes les circonstances des actions et des événemens qui se doivent passer à son égard; qu'ils sont ineffaçables; que Brama lui-même, et tous les dieux ne sauroient en empêcher l'effet, et que tout cela se fait conformément aux actions de la vie précédente. D'un autre côté, vous assurez que la vie des hommes et toutes leurs actions sont pareillement écrites dans les astres, dans les planètes, et dans leurs différentes conjonctions et oppositions; qu'il faut les consulter quand on veut réussir dans quelque entreprise; c'est pour cela que, quand il s'agit de faire des mariages, d'entreprendre un voyage, de construire des bâtimens, de dresser des contrats, vous voulez que le Brame consulte les douze signes du zodiaque, la situation des planètes, et des vingt-sept principales constellations. Mais s'il est vrai que tout ce qui arrive dans cette vie a déjà été réglé par Brama, que devient la force invincible des astres? Quel avantage y a-t-il à les consulter pour savoir ceux qui sont favorables ou contraires?

Ou si les astres influent sur toutes vos actions, ce que vous dites de l'écriture de Brama est donc une chimère. Je n'ai vu presque aucun Indien qui ne sentît la force de ce raisonnement.

La doctrine des Indiens nous fournit une cinquième démonstration, à laquelle ils n'ont point de réplique. La principale raison qui leur fait admettre la métempsycose, est la nécessité d'expier les péchés de la vie passée ; or, suivant leur système, rien de plus aisé que l'expiation des péchés. Tous leurs livres sont remplis des faveurs singulières qui se retirent de la prononciation de ces trois noms, *Chiva, Rama, Harigara*. Dès la première fois qu'on les prononce tous les péchés sont effacés ; et si l'on vient à les prononcer jusqu'à trois fois, les dieux qu'on honore par-là, sont en peine de trouver une récompense qui puisse en égaler le mérite. Alors les âmes regorgeant, pour ainsi dire, de mérites, ne sont plus obligées d'animer de nouveaux corps ; mais elles vont droit au palais de la gloire de Devendiren. Or, il n'y a presque point d'Indien, quelque peu dévot qu'il soit, qui ne prononce ces noms plus de trente fois par jour ; quelques-uns les prononcent jusqu'à mille fois, et contraignent ainsi les dieux d'avouer qu'ils sont insolvables. De plus, les péchés s'effacent avec la même facilité, en prenant le bain dans certaines rivières et dans quelques étangs, en donnant l'aumône aux Brames, en faisant des pélerinages, en lisant le Ramayenam, en célébrant des fêtes en l'honneur des dieux, etc. Cela étant ainsi, leur dis-je, il n'y a personne aux Indes qui ne sorte de cette vie chargé de mérites, et sans la moindre tache de péché ; or, dès là qu'il n'y a plus de péchés à expier, à quoi peut servir la métempsycose ?

Ces sortes de raisons, prises de leur doctrine, font incomparablement plus d'impression sur eux, que toutes les autres qui seroient beaucoup plus

solides. On tire du moins cet avantage, que les ayant convaincus de la fausseté d'un point de leur doctrine, ils ne peuvent nier qu'une religion appuyée sur cette doctrine, ne soit pareillement fausse.

Nous nous servons encore à l'égard des Indiens, des mêmes reproches qu'on faisoit aux anciens Pythagoriciens. Supposé que ce soient les mêmes âmes qui animent les corps des hommes et des bêtes, il s'ensuit que c'est un crime énorme de tuer une bête, et qu'on s'expose même à donner la mort à son propre père, et à ses enfans, etc. Les Indiens avouent sans peine la conséquence. Mais puisque cela est ainsi, leur disons-nous, comment se peut-il faire que vos dieux aient tant de complaisance pour les sacrifices d'animaux ?

Ces sacrifices que faisoient les philosophes en l'honneur des dieux, sans être retenus par leur idée de la métempsycose, me donnent lieu de remarquer ici en passant une pratique de Pythagore, qui est actuellement observée par les Brames. On sait que ce philosophe leur offroit une hécatombe, en reconnoissance d'une démonstration de géométrie qu'il avoit trouvée; et quoiqu'il s'abstînt constamment de la viande, et qu'il ne vécût que de miel et de lait, il ne laissoit pas de manger certaines parties des victimes immolées. C'est ce que font pareillement les Brames. Bien qu'ils s'interdisent absolument la chair des animaux, néanmoins il est certain que dans les plus fameux de leurs sacrifices, qu'ils appellent *Ekiam*, où ils immolent des moutons, comme je l'ai vu à Trichirapaly, ils mangent certaines parties de la victime qu'on vient d'immoler, et s'abstiennent de toutes les autres. Il n'y a que dans cette occasion qu'ils mangent de la viande : car ils ne se nourrissent d'ordinaire que de riz et d'herbes qu'ils cueillent en grande quantité tous les jours. Cependant ils distinguent cinq sortes de péchés, par rapport aux

herbes qu'ils appellent d'un nom générique *Panchounou*. Ces péchés sont de couper des herbes, de les moudre, de les fouler aux pieds, de les cuire et de les mâcher. Sur quoi je leur dis : Vous autres Brames, vous êtes infiniment plus coupables que ceux des autres castes qui usent de viande : car en tuant un mouton, par exemple, ils ne font qu'un meurtre, au lieu que vous qui arrachez tous les jours une si grande quantité d'herbes que vous faites cuire, ce sont autant de meurtres que vous faites. D'ailleurs, comme il se trouve plusieurs petits animaux imperceptibles dans l'eau que vous buvez, ce sont encore autant de meurtres que vous commettez. Ces ridicules conséquences que nous tirons de leur doctrine les couvrent de confusion, et leur en font connoître l'absurdité.

Je me souviens qu'étant à Siam, dans un monastère de Talapoins, où j'apprenois la langue, le *Sancra* (supérieur des Talapoins) qui me l'enseignoit, et qui étoit fort entêté de la métempsycose, fut fort surpris quand je lui dis que toutes les fois qu'il buvoit de l'eau du *Menan* (rivière qui arrose Siam), il commettoit plusieurs meurtres : il se mit à rire de ma proposition ; mais il fut tout à fait déconcerté, lorsqu'ayant mis un peu d'eau dans un de ces beaux microscopes que nous avions apportés d'Europe, je lui fis voir plusieurs animaux, qui étoient dans l'eau même dont il venoit de boire.

Ayant eu autrefois une longue conversation avec un Brame sur le passage des âmes dans les corps des bêtes, il me vint en pensée d'essayer si l'opinion des Cartésiens touchant les bêtes, ne feroit pas quelque impression sur son esprit. Je me mis donc à lui prouver, par des raisons tirées de cette philosophie, que les bêtes ne sont que des automates et de pures machines. Pour ne rien avancer que de palpable, n'est-il pas vrai, lui dis-je, que Dieu est

tout-puissant, qu'il peut former le corps d'un animal, d'un cheval, par exemple, sans qu'il soit nécessaire de lui donner d'âme ? Vous devez l'avouer, puisque ce fut ainsi qu'en usa Brama quand il créa le premier homme. Vos histoires sont remplies de machines admirables qui se firent autrefois pour divertir vos empereurs. Nous y voyons qu'on fit une statue humaine qui s'avançoit tous les matins dans la chambre de l'Empereur, et qui l'éveilloit en le frappant doucement. Nous y lisons encore qu'on a fabriqué des oiseaux qui voloient en l'air. Or, il est certain que toutes ces machines n'avoient point d'âme, et cependant on les voyoit se mouvoir comme si elles eussent été animées. Si des hommes ont pu faire des ouvrages si parfaits, Dieu n'aura-t-il pas pu faire des corps d'animaux, avec la même impression de mouvement que donne l'âme? Je voulois continuer; mais le Brame me regardant d'un air dédaigneux : Faites-vous réflexion, me dit-il, à ce que nous voyons faire tous les jours aux éléphans et aux singes? et sur cela il me raconta plusieurs histoires, toutes plus extraordinaires les unes que les autres; et il finit en me disant que c'étoit par pure malice que les singes ne vouloient pas parler, de peur qu'on ne les appliquât au travail, dont leur légèreté et leur paresse ne pouvoient pas s'accommoder. Si j'avois un parti à prendre, ajouta-t-il, il me semble que je préférerois l'âme qui est dans les bêtes à celle qui est dans les hommes : car enfin, il paroît beaucoup plus d'industrie dans leur travail que dans ce que font la plupart des hommes. Il ne faut que voir les ouvrages des abeilles et des fourmis. Je compris de cet entretien qu'il ne falloit pas même en riant proposer aux Indiens le système des philosophes modernes; mais j'eus bientôt réduit le Brame au silence, en employant contre lui les raisons auxquelles je sais par expérience que les Indiens n'ont point de réplique.

Enfin, nous ramassons plusieurs absurdités dans lesquelles ils s'engagent, et bien qu'elles choquent la vraisemblance, ils ne laissent pas de les croire; en cela ils sont encore semblables aux Pythagoriciens qui croyoient les fables les plus extravagantes, dès là qu'elles appuyoient le dogme ridicule de la métempsycose; témoin ce qu'ils ont dit de la cuisse d'or de Pythagore, de la flèche d'Abaris, etc. Eupanius, fort instruit des opinions de Pythagore, a fait un recueil de pareilles fables, qu'il propose pourtant comme autant de vérités. Ce qui a fait dire à Jamblique, quoique d'ailleurs plein d'estime pour Pythagore, que les disciples de ce philosophe prouvoient leur doctrine par une infinité de contes fabuleux, et qu'ils traitoient même d'insensés ceux qui avoient la sagesse de ne les pas croire. C'est pour cela aussi que Xenophon, parlant de la doctrine des Pythagoriciens, dit qu'elle est *teratôdès*, c'est-à-dire, toute pleine de prodiges.

Voilà le vrai portrait des Indiens; il n'y a point de fables si grossièrement inventées qu'ils ne croient, et qu'ils ne proposent aux autres comme étant dignes de toute croyance. Ils vous diront froidement, par exemple, qu'un certain âne ne vouloit point manger de paille, et aimoit mieux se laisser mourir de faim, parce qu'il se ressouvenoit que dans un autre temps il avoit été empereur, et qu'il avoit fait des repas délicieux.

Nous ne laissons pas de tirer de grands avantages de ces absurdités. Comme les Indiens sont convaincus que l'âme est immortelle, que les péchés sont punis, et la vertu récompensée après la mort, nous nous servons du même argument que Tertullien employoit contre Labérius pour lui prouver la résurrection des morts. Celui-ci soutenoit, conformément à la doctrine de Pythagore, que l'homme étoit changé en mulet, et la femme en couleuvre: sur

quoi ce grand homme, sans s'arrêter à rendre cette pensée ridicule, se contenta d'en tirer cette conséquence par rapport à la résurrection des morts : s'il est vrai, disoit-il, et disons-nous aux Indiens, que les âmes des hommes, en sortant de leur corps, peuvent animer un mulet ou quelque autre bête, à plus forte raison ces mêmes âmes peuvent-elles animer une seconde fois le corps qu'elles ont abandonné.

C'est ainsi, Monseigneur, que le mensonge même nous sert à faire connoître la vérité à ces peuples. Quand ils sont une fois bien persuadés de l'aveuglement dans lequel ils ont vécu jusqu'ici, la vérité ne trouvant plus d'obstacles, commence à éclairer leurs esprits; et quand Dieu daigne agir dans leurs cœurs par les impressions de sa grâce, l'ouvrage de leur conversion s'accomplit. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, etc.

LETTRE

Du père Bouchet, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. le Président Cochet de Saint-Vallier.

A Pondichery, ce 2 octobre 1714.

MONSIEUR,

La paix de N. S.

DANS la pensée que j'ai eue de vous faire part de quelques connoissances de ce nouveau Monde, qui mérite votre attention, j'ai cru que ce seroit favoriser votre goût, que de vous entretenir de la manière dont la justice s'administre aux Indes, et de l'idée qu'on s'y forme de cette vertu : car à qui pourrois-je

mieux adresser de semblables observations, qu'à un grand magistrat qui a passé plusieurs années dans un des plus illustres emplois de la robe, et qui s'y est si fort distingué par ses lumières, par sa pénétration et par son intégrité? C'est donc à votre jugement, Monsieur, que je soumets aujourd'hui la justice indienne; ce que vous prononcerez pour ou contre ses maximes, sera une règle sûre de ce qui doit être approuvé ou blâmé.

Je tâcherai en même temps de satisfaire à une partie de la reconnoissance que vous doivent nos missionnaires et leurs néophytes. Des églises fondées, des catéchistes entretenus, sont l'effet de vos libéralités et de votre zèle à étendre la connoissance du vrai Dieu. On a exécuté vos intentions sur la construction d'une église en l'honneur des trois Rois; rien ne convenoit mieux à cette mission naissante, puisque ces Rois furent les prémices de la gentilité qui reconnurent et adorèrent le Sauveur des hommes. Le père Mauduit et le père de Courbeville élevèrent cette église dans un lieu nommé *Paroupour* au nord-ouest de Tarcolan. Ce fut peu après l'avoir achevée, qu'ils moururent tous deux empoisonnés par les idolâtres. Depuis ce temps-là, elle a été presque entièrement ruinée par les guerres continuelles qui ont désolé le pays.

C'est ce qui me détermina moi-même à en bâtir une autre au sud-ouest de Cangibouram, dans une bourgade appelée *Tandarei*. Quoique cette bourgade ne soit éloignée d'ici que de vingt lieues, je traversai pour m'y rendre deux déserts affreux; j'y menai pour catéchiste le Brame que vous avez vu avec moi à Paris. La chambre qu'on m'avoit préparée étoit si basse, que je ne pouvois m'y tenir debout qu'au milieu, encore ma tête touchoit-elle au toit; et elle étoit si étroite, que je ne pouvois me coucher qu'en ployant les genoux. A notre arrivée,

nous fûmes presque inondés des pluies qui tombèrent en abondance. Cependant aussitôt qu'elles cessèrent, plus de quatre cents Chrétiens vinrent m'y trouver, et j'y baptisai vingt petits enfans et seize adultes.

La plus grande peine que nous eûmes pendant un mois et demi que j'y demeurai, fut de nous défendre des tigres : nous allumions toute la nuit de grands feux pour les écarter. Peu de jours avant que j'arrivasse à Tandarei, un chasseur de la peuplade avoit tué un de ces tigres qu'on appelle *tigre royal*, apparemment parce que ceux de cette espèce sont plus grands que les autres. Un autre jour que j'étois sorti d'assez bon matin, je trouvai fort près des dernières maisons du village, les traces d'un de ces animaux; il falloit qu'il ne fût pas bien éloigné, car peu d'heures après il revint sur ses pas, et tua un bœuf dont il suça le sang.

Cette église que je venois de bâtir, n'a pas subsisté autant de temps que j'avois lieu de l'espérer; les pluies continuelles qui sont survenues dans la suite, ont détrempé les murs qui ne sont que de terre, et elle s'est enfin écroulée. Ainsi il nous faut recommencer à nouveaux frais; c'est ce que fait actuellement le père de la Lane; il en bâtit une nouvelle à quatre ou cinq lieues de Tandarei. Je n'entre dans ce détail, Monsieur, que pour vous rendre compte de la fidélité avec laquelle nous avons suivi vos intentions; il faut maintenant satisfaire à ce que je vous ai promis, et vous parler des règles que les Indiens observent dans l'administration de la justice.

Ils n'ont ni code ni digeste, ni aucun livre où soient écrites les lois auxquelles ils doivent se conformer pour terminer les différends qui naissent dans les familles. A la vérité ils ont le *Vedam*, qu'ils regardent comme un livre saint: ce livre est divisé en quatre parties, qu'on appelle *lois divines;* mais ce n'est point de là qu'ils tirent les maximes qui servent

de règles à leurs jugemens. Ils ont un autre livre qu'ils appellent *Vicnachuram*. Il renferme quantité de belles sentences, et quelques règles pour les différentes castes, qui pourroient guider un juge; ce livre décrit la manière tout à fait ingénieuse dont quelques anciens ont découvert la vérité qu'on tâchoit d'obscurcir par divers artifices. Mais si les Indiens admirent l'esprit et la sagacité de ces juges, ils ne songent point à suivre leur méthode. Enfin, on trouve une infinité de sentences admirables dans les poètes anciens, qui faisoient profession d'enseigner une saine morale; mais ce n'est point encore là qu'ils puisent les principes de leurs décisions.

Toute l'équité de leurs jugemens est appuyée sur certaines coutumes inviolables parmi eux, et sur certains usages que les pères transmettent à leurs enfans. Ils regardent ces usages comme des règles certaines et infaillibles pour entretenir la paix des familles, et pour terminer les procès qui s'élèvent, non-seulement entre les particuliers, mais encore entre les princes. Dès là qu'un homme a pu prouver que sa prétention est fondée sur la coutume suivie dans les castes et sur l'usage du monde, c'en est assez, il n'y a plus à raisonner, c'est la règle, et l'on doit s'y conformer. Quand vous auriez des démonstrations que cette coutume est mal établie et qu'elle est sujette à de grands inconvéniens, vous ne gagneriez rien; la coutume l'emportera toujours sur les meilleures raisons.

Parmi plusieurs exemples que je pourrois apporter, j'en choisis un tiré des coutumes qui s'observent pour le mariage. Les enfans des deux frères ou des deux sœurs sont déclarés frères entr'eux par la coutume de toutes les castes: mais les enfans du frère et de la sœur ne sont que cousins germains. De là vient, disent-ils, que ces derniers peuvent bien se marier ensemble, mais non pas les premiers, parce

qu'autrement il s'ensuivroit que le frère et la sœur pourroient s'unir pareillement par les liens du mariage, ce qui fait horreur et choque tout à fait le bon sens. Quand on leur représente que le degré de parenté est absolument le même entre les enfans des deux frères ou des deux sœurs, et les enfans du frère et de la sœur, puisqu'ils tirent leur origine de la même tige et en égale distance, cette objection leur paroît absurde, et ils regardent ceux qui la proposent comme des gens qui combattent les premiers principes.

Leur entêtement, fondé sur les préjugés de l'éducation et sur l'usage continuel de ces maximes, leur paroît avoir une évidence qui l'emporte sur toutes les démonstrations. Aussi croient-ils avoir répondu solidement à toutes les difficultés qu'on leur oppose, quand ils ont dit : C'est la coutume ; car, poursuivent-ils, comment pourroit-on agir contre des usages établis du consentement général de nos ancêtres, de ceux qui les ont suivis, et de ceux qui vivent aujourd'hui ? Ne faudroit-il pas être dépourvu de raison, pour contredire ce qui a été réglé par tant d'hommes sages, et ce qui est autorisé par une continuelle expérience ?

Je leur ai quelquefois demandé pourquoi ils n'avoient pas ramassé ces coutumes dans des livres que l'on pût consulter au besoin. Ils me répondoient que si ces coutumes étoient écrites dans des livres, il n'y auroit que les savans qui pourroient les lire ; au lieu qu'étant transmises de siècle en siècle par le canal de la tradition, tout le monde en est parfaitement instruit. Cependant, ajoutent-ils, il ne s'agit ici que des lois générales, et des coutumes universelles ; car pour ce qui est des coutumes particulières, elles étoient écrites sur des lames de cuivre qu'on gardoit avec soin dans une grande tour à Cangibouram. Les Mores ayant presque

entièrement ruiné cette grande et fameuse ville, on n'a pu découvrir ce qu'étoient devenues ces lames : on sait seulement qu'elles contenoient ce qui regardoit en particulier chacune des castes, et l'ordre que les castes différentes devoient observer entr'elles.

Je puis confirmer ce que disent sur cela les Indiens, qu'on gardoit autrefois à Cangibouram ce qui concernoit certains actes publics. En effet, c'est de Cangibouram qu'un Brame tira autrefois la lame de cuivre, où étoit marquée la donation qu'un ancien roi des Indes fit, il y a plus de quatre cents ans, de certaines peuplades, à l'église de Saint-Thomé. Lorsque j'arrivai aux Indes, les Mogols ne s'étoient point encore emparés de Cangibouram. S'il s'élevoit alors parmi les Indiens quelque dispute sur la caste : allons à Cangibouram, disoient-ils, nous y trouverons plusieurs Brames qui ont les lois écrites sur les lames de cuivre : et, encore aujourd'hui que cette ville commence à se rétablir, il y a dix ou douze Brames que l'on consulte souvent, et dont on suit les décisions. Ce n'est pas que je sois persuadé qu'ils aient lu ces sortes de lois, mais du moins sont-ils mieux instruits que d'autres de la tradition. Pour ce qui est des autres matières qui ne regardent point les castes, elles se terminent aisément, disent les Indiens. Le bon sens et la lumière naturelle suffisent à quiconque veut sincèrement juger avec équité. D'ailleurs, il y a certaines maximes générales qui tiennent lieu de lois et que tout le monde connoît : les principales mêmes qui regardent les castes, ne sont ignorées de personne. Il ne se trouve de la difficulté que dans certains cas embarrassans, et qui arrivent rarement. Je rapporterai quelques-unes de ces maximes qui fondent aux Indes une espèce de coutume.

Je me souviens que, racontant autrefois à un habile homme d'Europe, ce que j'ai l'honneur de

vous mander, il me dit que certainement il devoit se commettre beaucoup d'injustices aux Indes, non-seulement par l'iniquité et par l'avarice des juges, mais encore parce qu'il n'y a nulle règle sûre, comme il y en a en Europe dans le droit civil et dans le droit canon. Sans entrer ici dans l'examen des grands avantages qu'on prétend tirer de cette multitude prodigieuse de lois, il me semble que les Indiens ne sont pas si fort blâmables de n'avoir pas pris le soin de compiler en un livre leurs coutumes. Car enfin, ne suffit-il pas qu'ils les possèdent parfaitement? Et, si cela est, qu'ont-ils besoin de livres? Or, rien n'est plus connu que ces coutumes : j'ai vu des enfans de dix ou douze ans qui les savoient à merveille, et quand on exigeoit d'eux quelque chose qui y fût contraire, ils répondoient aussitôt : *ajaroutoucou virodam* (cela est contre la coutume). J'ai lu, si je ne me trompe, dans un livre de droit, que si des coutumes ont été acceptées du consentement général d'une nation, il importe fort peu qu'elles soient écrites ; et même qu'une preuve admirable de leur validité et de leur autorité, c'est qu'il n'ait pas été nécessaire de les écrire. Cette maxime autorise entièrement l'usage des Indiens.

Les Indiens conservent chèrement le souvenir de quelques rois de l'Inde qui sont devenus célèbres par l'équité des jugemens qu'ils ont rendus, et auxquels tous les peuples ont généralement applaudi. Vieramarken est un de ceux qui se sont le plus distingués. Il étoit admirable, disent-ils, à démêler la vérité du mensonge, et à la tirer des plus épaisses ténèbres où l'on tâchoit de l'envelopper. Sa réputation étoit si universellement établie, que non-seulement les princes et les rois de son temps, mais les dieux mêmes, s'en rapportoient à lui, lorsqu'il s'élevoit entr'eux quelque différend. C'est ce qui arriva aux dieux du *Chorcam* (un de leurs cinq

paradis). Ces dieux étant en dispute sur une matière importante, et ne pouvant s'accorder, convinrent de prendre Vieramarken pour juge : on le fit monter sur un char dans les airs : on le plaça sur le trône de *Devendiren*, et on fut si satisfait de ses réponses, qu'on lui donna pour récompense le trône où il s'étoit assis.

Mais, ajoutent les Indiens, quelque célèbre que fût ce juge, il étoit bien au-dessous d'un autre appelé *Mariadiramen*. Celui-ci étoit regardé autrefois comme le chef des castes ; quelques-uns disent qu'il étoit Brame. Jamais personne n'eut plus de sagacité et de pénétration. On prenoit quelquefois plaisir à feindre des causes très-épineuses et très-embarrassées, d'où l'on ne croyoit pas qu'il pût jamais se tirer. Mais on étoit bien surpris de voir avec quelle netteté il developpoit les affaires les plus embrouillées, et avec quelle facilité il prononçoit des décisions où il n'y avoit rien à répliquer. Il s'en faut bien pourtant que je croie ces jugemens aussi admirables que le disent les Indiens : si je les rapportois ici avec les circonstances dont ils sont revêtus, rien ne seroit moins conforme à notre goût. Je me contente d'en choisir deux qui ont quelque chose de remarquable. Le premier a du rapport au jugement de Salomon. Le voici.

Un homme riche avoit épousé deux femmes. La première, qui étoit née sans agrémens, avoit pourtant un grand avantage sur la seconde : elle avoit eu un enfant de son mari, et l'autre n'en avoit point. Mais aussi en récompense celle-ci étoit d'une beauté qui lui avoit entièrement gagné le cœur de son mari. La première femme, outrée de se voir dans le mépris, tandis que sa rivale étoit chérie et estimée, prit la résolution de s'en venger, et eut recours à un artifice aussi cruel, qu'il est extraordinaire aux Indes. Avant que d'exécuter son projet, elle affecta de

publier qu'à la vérité elle étoit infiniment sensible aux mépris de son mari, qui n'avoit des yeux que pour sa rivale; mais aussi qu'elle avoit un fils, et que ce fils lui tenoit lieu de tout. Elle donnoit alors toute sorte de marques de tendresse à son enfant, qui n'étoit encore qu'à la mamelle. « C'est ainsi, » disoit-elle, que je me venge de ma rivale; je n'ai » qu'à lui montrer cet enfant, j'ai le plaisir de voir » peinte sur son visage, la douleur qu'elle a de n'en » avoir pas autant. »

Après avoir ainsi convaincu tout le monde de la tendresse infinie qu'elle portoit à son fils, elle résolut, ce qui paroît incroyable aux Indes, de tuer cet enfant: et en effet, elle lui tordit le cou pendant une nuit que son mari étoit dans une bourgade éloignée, et elle le porta auprès de la seconde femme qui dormoit. Le matin, faisant semblant de chercher son fils, elle courut dans la chambre de sa rivale, et l'y ayant trouvé mort, elle se jeta par terre; elle s'arracha les cheveux en poussant des cris affreux, qui s'entendirent de toute la peuplade. La barbare! s'écrioit-elle, voilà à quoi l'a portée la rage qu'elle a de ce que j'ai un fils et de ce qu'elle n'en a pas. Toute la peuplade s'assembla à ces cris: les préjugés étoient contre l'autre femme; car enfin, disoit-on, il n'est pas possible qu'une mère tue son propre fils; et quand une mère seroit assez dénaturée pour en venir là, celle-ci ne peut pas même être soupçonnée d'un pareil crime, puisqu'elle adoroit son fils, et qu'elle le regardoit comme son unique consolation. La seconde femme disoit pour sa défense, qu'il n'y a point de passion plus cruelle et plus violente que la jalousie, et qu'elle est capable des plus tragiques excès. Il n'y avoit pas de témoin, et l'on ne savoit comment découvrir la vérité. Plusieurs ayant tenté vainement de prononcer sur une affaire

affaire si obscure, elle fut portée à Mariadiramen. On marqua un jour auquel chacune des deux femmes devoit plaider sa cause. Elles le firent avec cette éloquence naturelle que la passion a coutume d'inspirer. Mariadiramen les ayant écoutées l'une et l'autre, prononça ainsi : Que celle qui est innocente, et qui prétend que sa rivale est coupable du crime dont il s'agit, fasse une fois le tour de l'assemblée dans la posture que je lui marque (cette posture qu'il lui marquoit étoit indécente, et indigne d'une femme qui a de la pudeur). Alors la mère de l'enfant prenant la parole : Pour vous faire connoître, dit-elle hardiment, qu'il est certain que ma rivale est coupable, non-seulement je consens de faire un tour dans cette assemblée, de la manière qu'on me le prescrit, mais j'en ferai cent s'il le faut. Et moi, dit la seconde femme, quand même, toute innocente que je suis, je devrois être déclarée coupable du crime dont on m'accuse faussement, et condamnée ensuite à la mort la plus cruelle, je ne ferai jamais ce qu'on exige de moi; je perdrai plutôt mille fois la vie que de me permettre des actions si mal séantes à une femme qui a tant soit peu d'honneur. La première femme voulut répliquer, mais le juge lui imposa silence; et élevant la voix, il déclara que la seconde femme étoit innocente, et que la première étoit coupable : car, ajouta-t-il, une femme qui est si modeste, qu'elle ne veut pas même se dérober à une mort certaine, par quelque action tant soit peu indécente, n'auroit jamais pu se déterminer à commettre un si grand crime. Au contraire, celle qui, ayant perdu toute honte et toute pudeur, s'expose sans peine à ces sortes d'indécences, ne fait que trop connoître qu'elle est capable des crimes les plus noirs. La première femme, confuse de se voir ainsi découverte, fut forcée d'avouer publiquement son crime. Toute l'assemblée applaudit à ce jugement,

et la réputation de Mariadiramen vola bientôt dans toute l'Inde.

Le second exemple a quelque chose de singulier, ou plutôt de fabuleux. On sait que les Indiens admettent des dieux subalternes, qui, quoique d'un génie fort inférieur aux dieux d'un ordre plus élevé, sont néanmoins beaucoup plus habiles que tous les hommes ensemble. Cela supposé, voici le fait.

Un homme appelé *Parjen*, recommandable par sa force et par son adresse extraordinaires, s'étoit marié et avoit vécu quelque temps fort paisiblement avec sa femme. Il arriva, je ne sais comment, qu'un jour, s'étant fort emporté contr'elle, il l'abandonna et s'enfuit dans un royaume éloigné. Pendant ce temps-là un de ces dieux subalternes, dont j'ai parlé, prit (ainsi le racontent les Indiens) la figure de Parjen, et vint dans sa maison, où il fit sa paix avec le beau-père et la belle-mère. Il y avoit déjà trois ou quatre mois qu'ils demeuroient ensemble, lorsque le véritable Parjen arriva. Il alla se jeter aux pieds de son beau-père et de sa belle-mère, pour leur redemander sa femme, avouant de bonne foi qu'il avoit eu tort de s'emporter aussi légèrement qu'il avoit fait; mais enfin qu'une première faute méritoit bien d'être pardonnée. Le beau-père et la belle-mère furent fort étonnés de ce discours, car ils ne comprenoient point que Parjen leur demandât une seconde fois le pardon qui lui avoit été accordé quelques mois auparavant. La surprise fut bien plus grande, lorsque le faux Parjen arriva. Se trouvant tous deux ensemble, ils commencèrent par se quereller réciproquement, et ils vouloient se chasser l'un l'autre de la maison. Tout le monde s'assembla, et personne ne pouvoit démêler quel étoit le véritable. Ils avoient tous deux la même figure, le même habit, les mêmes traits de visage, le même ton de voix. Enfin, pour dire en peu de mots ce que les In-

diens racontent fort au long, c'étoient justement les deux *Sosies* dont parle Plaute. On plaida devant le *Paleacarren*, et il avoua qu'il ne comprenoit rien à cette affaire. On alla au palais du Roi; il assembla ses conseillers, et après avoir bien conféré ensemble, ils ne surent que dire. Enfin, l'affaire fut renvoyée à Mariadiramen. Il ne se trouva pas peu embarrassé. Lorsque le véritable Parjen eut déclaré son nom, celui de son père, de sa mère, de ses autres parens, du village où il avoit pris naissance, et les autres événemens de sa vie; le faux Parjen dit: Celui qui vient de parler est un fourbe; il s'est informé de mon nom, de mes parens, du lieu de ma naissance, et généralement de ce qui me regarde, et il vient ici faussement se déclarer pour Parjen: c'est moi qui le suis, et j'en prends à témoin ceux qui sont ici présens, ceux surtout qui ont vu quelle étoit ma force et mon adresse. Hé! c'est moi, reprenoit le véritable Parjen, c'est moi qui ai fait ce que vous vous attribuez faussement. Une multitude prodigieuse de personnes qui entendoient ces discours, crurent que pour le coup Mariadiramen ne se tireroit jamais d'une affaire si embarrassée; néanmoins il fit bientôt voir qu'il avoit des expédiens toujours prêts pour éclaircir les faits les plus obscurs et les plus embrouillés. Voyant une pierre d'une grosseur énorme, que plusieurs hommes auroient eu de la peine à mouvoir, il parla ainsi: Ce que vous dites l'un et l'autre me met hors d'état de rien décider; j'ai pourtant un moyen de connoître sûrement la vérité; celui qui est véritablement Parjen a la réputation d'avoir beaucoup de force et d'adresse; qu'il en donne une preuve, en soutenant cette pierre dans ses mains. Le véritable Parjen fit ses efforts pour remuer la pierre, et l'on fut surpris qu'effectivement il la soulevât tant soit peu; mais de l'effort qu'il fit, il tomba par terre. Il ne laissa pas d'être applaudi de

l'assemblée, qui jugea qu'il étoit le vrai Parjen. Le faux Parjen s'étant approché à son tour de la pierre, il l'éleva dans ses mains comme il auroit fait une plume. Il n'en faut plus douter, s'écria-t-on alors, c'est celui-ci qui est le véritable Parjen. Mariadiramen, au contraire, prononça en faveur du premier qui avoit simplement soulevé la pierre, et il en apporta aussitôt la raison: celui, dit-il, qui le premier a soulevé la pierre, a fait ce qu'on peut faire humainement, quand on a des forces extraordinaires. Mais le second, qui a pris cette pierre, qui l'a levée sans peine, et qui étoit prêt à la jeter en l'air, est certainement un démon ou un des dieux subalternes qui a pris la figure de Parjen: car il n'y a point de mortel qui ose tenter de faire ce qu'il a fait. Le faux Parjen fut si confus de se voir découvert, qu'il disparut à l'instant. Cette fable a été sans doute inventée pour faire connoître jusqu'où alloit la sagacité de ce Mariadiramen: j'en ai retranché plusieurs circonstances rapportées par les Indiens, qui seroient plus ennuyeuses qu'elles ne vous feroient de plaisir.

Il y a encore un nommé *Apachi*, dont les Indiens parlent souvent. C'étoit un homme à peu près semblable à notre Esope. Il étoit à la cour d'un roi des Indes, et avoit le talent de développer les énigmes les plus obscures, que les rois de ce temps-là se proposoient les uns aux autres. Car on étoit obligé de découvrir le sens des énigmes, surtout de celles qui étoient proposées par l'Empereur universel des Indes. Il y avoit même des peines attachées à ceux qui ne pouvoient pas réussir. Mais, comme cela ne regarde qu'indirectement les jugemens qu'ont portés les anciens, je n'en toucherai rien ici.

Ces exemples font assez voir l'idée qu'ont les Indiens d'un juge; ils triomphent quand ils expriment les qualités qu'il doit avoir; et s'ils étoient aussi exacts dans la pratique que dans la spéculation, je

crois qu'ils ne céderoient guère aux Européens. Un juge, disent-ils, doit posséder la matière dont il est question; il doit savoir parfaitement toutes les maximes qui tiennent lieu de droit; il doit être homme de bien; il faut qu'il soit riche, pour ne pas se laisser corrompre par l'argent; il doit avoir plus de vingt ans, afin que l'indiscrétion, qui est le partage de la jeunesse, ne l'engage pas à précipiter ses décisions; il doit avoir moins de soixante ans, parce que, disent-ils, l'esprit commence à s'affoiblir dans les sexagénaires, et ils ne sont plus guère capables d'une grande application; s'il est ami ou parent d'une des parties, il doit se désister de la qualité de juge, de peur que la passion ne l'aveugle; il ne doit jamais juger seul, quelque bonne intention et quelques lumières qu'il puisse avoir. Tout ce que je viens de dire est écrit en vers grandoniques, c'est-à-dire, en langue *samouseradam* (langue des savans).

Ils disent encore que la principale attention du juge doit être de bien examiner les témoins, qu'il est facile de corrompre, et qui sont d'ordinaire très-adroits à faire des réponses équivoques, afin de pouvoir se disculper lorsqu'ils sont surpris dans un faux témoignage. Et en effet, les Indiens, je dis même ceux qui ont le moins d'esprit, feroient sur cela des leçons à ceux qui, en Europe, sont le plus accoutumés à déguiser la vérité. C'est pourquoi les juges qui veulent s'instruire exactement de la vérité, ont soin de faire écrire les réponses que les témoins ont faites à leurs interrogations; ils les renvoient ensuite; deux jours après ils les font revenir, et ils leur proposent les mêmes choses d'une manière un peu différente; et parce que les juges sont communément aussi habiles que les témoins mêmes, ils tournent les réponses des témoins en toutes sortes de sens, afin de ne leur pas laisser la liberté d'expliquer ce qu'ils ont dit, autrement que dans le sens naturel. Cela

arrive, disent les Indiens, quand le juge n'est pas gagné; car s'il s'est laissé corrompre, il fera dire infailliblement aux témoins ce qu'il voudra.

La patience, la douceur, et surtout une grande attention à ce que prescrivent les coutumes, sont encore recommandées aux juges. Tous les vers indiens sont remplis d'invectives contre un juge qui n'écoute plus les lois; c'est un torrent impétueux, disent-ils, qui a rompu sa digue, et que rien ne peut plus arrêter; il ravage, il désole ce qui se rencontre sur son passage.

Ils ont de même une espèce de proverbe qu'ils répètent sans cesse; c'est qu'un juge ne doit jamais regarder ni le visage ni la main des parties qui plaident. On étend l'explication de cette maxime à tout ce qui met quelque rapport d'union entre le juge et la partie, comme sont la naissance, les alliances, les emplois. Il ne doit jamais regarder le visage des parties, et sur cela ils citent un quatrain qui est à peu près parmi eux ce qu'étoient autrefois parmi nous les quatrains de Pibrac. En voici le sens. Un roi qui est obligé de juger un procès entre un de ses sujets et un des princes ses enfans, doit regarder le prince son fils comme un de ses sujets, et le sujet comme son fils, de peur que l'affection naturelle ne le séduise; encore sera-ce beaucoup, si, avec cette précaution, l'amour propre, par des retours imperceptibles, ne corrompt pas ses bonnes intentions. Je leur ai aussi entendu parler avec de grands éloges d'un roi qui régnoit autrefois dans un siècle où l'on rendoit une exacte justice. Il craignoit si fort de se laisser surprendre, que toutes les fois qu'il montoit sur son trône pour juger quelque procès, il se faisoit bander les yeux avant que les parties fussent arrivées, et lorsqu'elles étoient en sa présence, il leur défendoit expressément de rien dire qui pût les désigner ou les faire connoître. Aussi étoit-ce alors,

ajoutent-ils, que les dieux, charmés de l'équité de ces juges incorruptibles, descendoient sur la terre pour en être les témoins, et répandoient une pluie de fleurs sur leurs têtes. Mais que notre siècle est différent de ces siècles heureux! on n'y voit plus que fraude et qu'injustice.

En second lieu, un juge, disent les Indiens, ne doit pas regarder la main des parties, c'est-à-dire, qu'il ne doit pas se laisser gagner par des présens, rien n'étant si indigne d'un homme en cette place, que de se livrer à une passion aussi basse que l'avarice. Voici une de leurs sentences. Quand vous allez visiter les temples des dieux, quand vous rendez vos devoirs aux maîtres qui vous ont enseigné, quand vous allez voir quelqu'un de vos parens ou de vos amis que vous n'avez pas vu depuis long-temps, vous faites bien de leur porter quelque présent; mais non pas quand vous allez voir vos juges : ce seroit leur faire un affront.

Je me suis autrefois entretenu avec un Indien qui passoit pour très-habile. L'entretien étant tombé sur le sujet dont je parle, il me dit que cette maxime qu'un juge ne doit regarder ni la main ni le visage des parties, avoit à la vérité un très-beau sens; mais que la maxime contraire avoit encore un sens plus fin et plus délicat. Il soutenoit donc qu'un juge devoit regarder le visage et la main de ceux qui plaident : il doit regarder le visage, parce que souvent le visage des cliens et des témoins porte des marques presque certaines de ce qui se passe dans le fond de leur âme, et donne de grandes ouvertures pour approfondir la vérité. Les passions, poursuivoit-il, sont d'ordinaire si bien peintes dans les yeux et dans le reste du visage, qu'il est aisé d'y reconnoître la haine, l'amour, la colère et les autres mouvemens de l'âme qu'on s'efforce de déguiser. Les traits en sont quelquefois si bien marqués, qu'ils contribuent beaucoup à dé-

voiler ce qu'on vouloit cacher, et quoique ces signes naturels ne soient pas toujours infaillibles, ils peuvent être cependant d'une grande utilité. Le visage qui se voit, disent les Indiens, est l'image de l'âme qui ne se voit pas. Un juge, ajoutoit-il, doit pareillement regarder la main, c'est-à-dire, les présens qu'on lui veut faire. Par-là il connoîtra, ou que le plaideur a mauvaise opinion de sa cause, ou qu'il se défie de l'équité de son juge; et ces connoissances peuvent fort bien le diriger dans la suite du procès.

Les livres indiens sont remplis d'invectives et d'imprécations contre les juges iniques qui se laissent séduire ou qui vendent la justice. Voici le sens d'un de leurs quatrains: le méchant juge qui a condamné l'innocent, verra sa famille détruite; sa maison sera ruinée, les herbes et l'arbrisseau *eroucou* naîtront dans les chambres qu'il a habitées, et ses enfans mourront dans un âge encore tendre. Je n'aurois jamais fait, si je voulois m'étendre plus au long sur cette matière. Je passe à d'autres points qui ne sont pas moins importans.

Voici ce qu'ils pensent sur les témoins qu'un juge est souvent obligé d'interroger. On doit se défier des témoins qui sont encore jeunes, ou qui passent soixante ans, et de ceux qui sont pauvres: pour ce qui est des femmes, il ne faut jamais les admettre, à moins qu'une nécessité absolue n'y oblige. Ils ont une plaisante idée du témoignage que portent les borgnes, les bossus et ceux qui ont quelque difformité semblable. L'expérience, disent-ils, nous a appris que le témoignage de ces sortes de gens est toujours très-suspect, et qu'ils sont beaucoup plus faciles que d'autres à se laisser corrompre. J'ajouterai que les Européens ne sont nullement propres à recevoir le témoignage des Indiens, à moins qu'ils n'aient fait un long séjour aux Indes, et qu'ils ne possèdent parfaitement

la langue : sans quoi ils seront toujours trompés par les réponses ambiguës qui leur seront faites.

Chaque chef de bourgade est le juge naturel des procès qui s'élèvent dans sa bourgade ; et afin que ce jugement se porte avec plus d'équité, il choisit trois ou quatre des habitans les plus expérimentés, qui sont comme ses assesseurs, et avec lesquels il prononce. Si celui qui est condamné n'est pas satisfait de la sentence, il peut en appeler au Maniacarren ; c'est une espèce d'intendant qui a plusieurs bourgades dans son gouvernement. Celui-ci prend aussi avec lui deux ou trois personnes, qui l'aident à examiner l'affaire et à la juger. Enfin, on peut encore appeler de cette sentence aux officiers immédiats du prince, qui jugent en dernier ressort. Si c'est une affaire qui regarde la caste, ce sont les chefs des castes qui la décident. Les parens peuvent aussi s'assembler dans ces occasions, et d'ordinaire ils jugent très-équitablement. Les *Gouroux*, c'est-à-dire, les pères spirituels (car les gentils en ont aussi-bien que les Chrétiens) terminent une grande partie des procès qui s'élèvent entre leurs disciples. Quelquefois ceux qui sont en procès prennent des arbitres auxquels ils donnent le pouvoir de juger leurs différends ; et alors ils acquiescent à ce qu'ils ont décidé sans avoir recours à d'autres juges.

De tous ces juges, il n'y a que les Maniacarrens qui prennent de l'argent ; encore ne le font-ils pas toujours. Mais il y en a qui prennent le dixième de la somme qui fait la matière du procès, et c'est d'ordinaire celui qui gagne sa cause qu'on oblige de payer cette somme, celui qui la perd étant assez puni de payer ce qu'il doit. Pour ce qui est des gouroux païens, ils exigent bien davantage ; mais, à les entendre, cet argent n'est point pour eux, il est destiné à des œuvres saintes et utiles au public.

Après vous avoir entretenu des juges, il faut vous

faire connoître, Monsieur, quel est le devoir des parties. Ceux qui ont un procès à soutenir, doivent plaider eux-mêmes leur cause, à moins que quelque ami ne leur rende ce service; ils doivent se tenir dans une posture respectueuse en présence de leurs juges; ils ne s'interrompent point; ils se contentent seulement de témoigner, par un mouvement de tête, qu'ils ont de quoi réfuter ce que dit la partie adverse. Quand les plaidoyers sont finis, on renvoie les parties et les témoins. Alors le juge et les conseillers confèrent ensemble, et quand ils sont d'accord sur ce qu'ils doivent prononcer, le juge rappelle les parties, et leur signifie la sentence. Par-là on évite les lenteurs que la chicane a introduites, et les frais de la justice vont à très-peu de chose. Aussi n'y a-t-il guère de pays où l'on plaide à meilleur marché qu'aux Indes : pour peu que les juges soient intègres, on est bientôt hors de cour et de procès.

Comme la plupart des procès aux Indes, roulent sur des dettes et sur des sommes empruntées qu'on diffère trop long-temps de rendre, je ne puis me dispenser de vous expliquer la manière dont se font ces sortes d'emprunts. C'est la coutume que celui qui emprunte donne un *mourri*, c'est-à-dire, une obligation par laquelle il s'engage à payer à son créancier la somme empruntée avec les intérêts. Pour que cet acte soit authentique, il doit être signé au moins de trois témoins : l'on y marque le jour, le mois, l'année, et combien on a promis d'intérêt par mois.

Les Indiens distinguent des intérêts de trois sortes: les uns qui sont *vertu*, d'autres qui sont *péché*, et d'autres qui ne sont *ni péché ni vertu :* car c'est ainsi qu'ils s'expriment. L'intérêt qui est vertu, est d'un pour cent chaque mois. Ils prétendent que ceux qui ne prennent pas davantage, pratiquent un grand acte de vertu; parce que, disent-ils, avec le peu de gain

qu'ils font, ils soulagent la misère de ceux qui sont dans une nécessité pressante. Ils parlent de cette manière de prêter, presque comme d'une aumône. L'intérêt qui est péché, est de quatre pour cent chaque mois, en telle sorte qu'au bout de deux ans deux mois la somme a doublé. L'intérêt qui n'est ni vertu ni péché, est de deux pour cent chaque mois. Ceux qui prêtent et ne prennent que l'intérêt qui est vertu, ne comptent point d'ordinaire, ni le premier mois, ni celui où l'on paye : ils ne sont pas pourtant obligés d'user de cette indulgence; et lorsqu'ils se relâchent ainsi de leurs droits, c'est un effet de leur générosité. Au reste, il ne leur vient pas même en pensée d'examiner s'il y a usure ou non dans cette sorte de prêt; ils croient avoir droit de faire valoir leur argent, et ils ne regardent comme défendu que l'intérêt qui de leur aveu même est péché.

Lorsqu'un créancier a attendu plusieurs mois, ou une ou deux années, il a droit d'arrêter son débiteur au nom du prince, et sous peine d'être déclaré rebelle. Alors le débiteur est forcé de ne pas passer outre, jusqu'à ce qu'il ait satisfait celui à qui il doit. Cette coutume approche assez du cri de *haro* qui est en usage en Normandie, par lequel on réclame le secours de la justice, et l'on contraint le débiteur à venir devant le juge. Ici le débiteur n'est pas encore obligé de comparoître devant le juge, parce que les premiers passans intercèdent pour lui, et obligent le créancier de lui accorder encore quelques mois de terme. Ce temps expiré, le créancier peut encore arrêter le débiteur au nom du prince. Il est surprenant de voir l'obéissance exacte de ceux qui sont ainsi arrêtés; car non-seulement ils n'oseroient prendre la fuite, mais ils ne peuvent même ni boire ni manger que le créancier ne leur en ait donné la permission. C'est alors qu'on le conduit devant le juge, qui demande aussi quelques mois de délai. Pendant

ce temps-là l'intérêt court toujours. Enfin, si le débiteur manque de payer au temps qu'on lui a prescrit, le juge le condamne, le fait mettre en une espèce de prison, et fait vendre ses bœufs et ses meubles. Il est rare néanmoins qu'on tire la somme entière qui est due; on engage d'ordinaire le créancier à relâcher quelque chose des intérêts qu'il auroit droit d'exiger.

Lorsque quelqu'un est accusé d'un vol, et qu'il y a contre lui de forts préjugés, on l'oblige de prouver son innocence, en mettant sa main dans une chaudière d'huile bouillante. Dès qu'il en a retiré la main, on l'enveloppe d'un morceau de toile, et on y applique un cachet vers le poignet. Trois jours après on visite la main; et s'il n'y paroît aucune marque de brûlure, il est déclaré innocent. Cette épreuve est assez ordinaire aux Indes, et on y en voit plusieurs qui retirent de l'huile bouillante leur main très-saine.

Pour ne parler ici que des Chrétiens, il y en a qu'on a forcés de donner ce témoignage de leur innocence, et qui, sans nous consulter, sont allés dans les places publiques; et là, à la vue de tout le monde, ont enfoncé la main et le bras jusqu'au coude dans l'huile bouillante, sans en être tant soit peu brûlés. J'ai examiné leur main et leur bras, sans y trouver la moindre impression de brûlure.

J'ai connu autrefois un Chrétien qui, ayant une femme très-sage, ne pouvoit s'ôter de l'esprit qu'elle ne lui fut infidèle. Les reproches sanglans qu'il lui faisoit sans cesse la réduisoient au désespoir. Un jour que cette pauvre femme étoit pénétrée de douleur, elle dit à son mari qu'elle étoit prête à lui donner les preuves qu'il pouvoit désirer de son innocence. Le mari ferma la porte à l'instant; et ayant rempli un vase d'huile, il la fit bouillir, puis il ordonna à sa femme d'y mettre la main: elle obéit aussitôt, en disant qu'elle ne la retireroit que quand il le lui au-

roit commandé. La fermeté de cette femme étonna son mari ; il la laissa un peu de temps sans lui rien dire ; mais voyant qu'elle ne donnoit aucun signe de douleur, et que sa main n'étoit nullement brûlée, il se jeta à ses pieds et lui demanda pardon. Quatre ou cinq jours après, il me vint trouver avec sa femme, et me raconta tout en pleurs ce qui lui étoit arrivé. J'interrogeai en particulier la femme, qui m'assura qu'elle n'avoit pas plus ressenti de douleur que si sa main eût été dans de l'eau tiède. On en croira ce qu'on voudra; mais moi qui ai vu jusqu'où alloit la folle jalousie de cet homme, et la conviction qu'il eut depuis de la vertu de sa femme, je ne puis douter de la vérité de ce fait.

Une femme chrétienne, d'une autre bourgade, ayant été suspecte à son mari, il l'accusa d'infidélité devant sa caste, où les gentils avoient tout pouvoir. Elle fut condamnée aussitôt à marcher vingt pas portant dans l'extrémité de la toile qui lui couvroit la tête, une trentaine de charbons ardens. Si la toile brûloit, elle devoit être déclarée coupable. Elle porta ces charbons; et après avoir fait vingt pas, elle les jeta sur son accusateur. C'est une chose qui se passa à la vue de plus de deux cents témoins. J'arrivai deux mois après dans cette peuplade, et j'imposai au mari une pénitence proportionnée à sa faute.

J'en sais d'autres qu'on a contraints de lécher avec la langue, des tuiles en feu, et qui n'en ont point été brûlés. Quand les gentils exigent l'épreuve de l'huile bouillante, ils font laver les mains à l'accusé, et lui coupent les ongles, de peur qu'il n'ait quelque remède caché qui l'empêche de se brûler.

Ils ont recours encore à une autre épreuve qui est assez ordinaire. On prépare un grand vase rond, à peu près comme une grosse boule, dont l'entrée est si étroite, que c'est tout ce qu'on peut faire d'y mettre le poing. On met dans ce vase un de ces gros

serpens dont la morsure est mortelle, si on n'y remédie sur l'heure : on y met aussi un anneau. Ensuite on oblige ceux qui sont soupçonnés d'un vol, de retirer l'anneau du vase. Le premier qui est mordu, est déclaré coupable.

Mais avant que d'en venir à ces extrémités, on prend de grandes précautions pour ne pas exposer trop légèrement les accusés à ces sortes d'épreuves. Si, par exemple, c'est un collier de grains d'or ou quelqu'autre bijou semblable qui a été volé, on donne à trente ou quarante personnes des vases ronds à peu près comme une boule, à chacun le sien, afin que le voleur puisse y mettre secrètement le bijou : ces vases sont faits d'une matière assez aisée à se dissoudre dans l'eau ; chacun va porter son vase dans une espèce de cuvette ; on y délaye tous les vases, et l'on trouve ordinairement au fond de la cuvette ce qui a été volé, sans que le voleur soit découvert.

S'il s'agit d'un meurtre, et que la loi du talion ait lieu dans la caste, cette loi s'observe dans toute la rigueur. Cependant il ne faut pas s'imaginer que cette loi règne dans toute la caste des Voleurs ; elle n'est en usage que parmi ceux qui sont entre le Marava et le Maduré.

Les meurtres sont assez rares dans toute l'Inde, et de là vient peut-être qu'il y a si peu de justice pour ces sortes de crimes. Pourvu qu'on donne une certaine somme au prince, cent pagodes, par exemple, on obtient aisément sa grâce : et ce qui est surprenant, c'est que si quelqu'officier même du prince a été tué, le meurtrier en sera quitte moyennant un présent de mille écus. Il est permis au mari, suivant les lois, de tuer sa femme adultère et son complice, quand il peut les surprendre ensemble ; mais il doit les tuer tous deux, et alors on ne peut point avoir d'action contre lui.

Ce n'est pas précisément la crainte des châtimens

qui les retient dans le devoir. Sous le règne de la princesse Mangamal, qui s'étoit fait une loi de ne faire mourir personne, on n'a pas vu de plus grands désordres que sous celui des autres rois qui punissoient les coupables. S'il se trouvoit un état en Europe où il n'y eût aucune peine de mort, et où l'exil ne consistât, comme aux Indes, qu'à sortir par une porte de la ville et à rentrer par l'autre, à quels excès ne s'y abandonneroit-on pas?

Mais il n'est jamais permis aux Indes de faire mourir un Brame, de quelque crime qu'il soit coupable : on ne peut le punir qu'en lui arrachant les yeux. J'étois dans la ville de Trichirapaly, lorsqu'on surprit deux Brames qui faisoient des sacrifices abominables pour procurer la mort de la Reine. On se contenta de leur arracher les yeux ; encore cette exécution se fit-elle contre la volonté de la Reine, qui ne pouvoit se résoudre à permettre qu'on les punît. On voit pourtant dans l'histoire des rois de Maduré, que quand ils étoient mécontens de quelques Brames, à la vérité ils s'abstenoient de répandre leur sang, mais ils les faisoient environner d'une haie d'épines, large de douze ou quinze pieds; cette haie étoit gardée par des soldats; on diminuoit chaque jour ce qu'on leur donnoit à boire et à manger, et ainsi peu à peu le défaut d'alimens leur causoit la mort.

Voilà, Monsieur, une idée générale de la manière dont la justice est administrée aux Indes. Je vais vous rapporter quelques-unes de leurs maximes, lesquelles sont comme autant de lois qui les dirigent dans les jugemens qu'ils portent.

PREMIÈRE MAXIME.

Quand il y a plusieurs enfans dans une maison, les enfans mâles sont les seuls héritiers; les filles ne peuvent rien prétendre à l'héritage.

J'ai souvent reproché aux Indiens que cette maxime paroissoit injuste et contraire au droit naturel, puisque les filles ont le même père et la même mère que leurs frères. Mais ils m'apportoient d'abord cette réponse générale, que c'est la coutume, et qu'ayant été introduite du consentement de la nation, elle ne pouvoit être injuste. Ils ajoutoient que les filles n'étoient pas à plaindre, parce que les pères et les mères, et à leur défaut les frères, étoient obligés de les marier; qu'ainsi, en les transférant dans une autre famille, aussi noble que la leur (car on ne peut pas se marier hors de sa caste), les avantages qu'une fille trouvoit dans cette famille où elle entroit, tenoient lieu de la part qu'elle auroit pu prétendre à l'héritage. Vous pouvez dire cela, leur répondois-je, aux Européens qui habitent les côtes, et qui ne connoissent que très-superficiellement vos coutumes, mais non pas à moi, qui ai vécu tant d'années avec vous. Ne sont-ce pas les pères et les mères qui retirent tout l'avantage du mariage de leurs filles? N'est-ce pas à eux que le mari porte la somme dont il achète la fille qui lui est destinée? Car il est bon d'observer que, parmi les Indiens, se marier et acheter une femme, c'est la même chose; aussi, pour faire entendre qu'ils vont se marier, ils disent d'ordinaire qu'ils vont acheter une femme.

Cependant je ne dois pas dissimuler qu'ils ne répondent pas mal à cette difficulté. Voici ce qu'ils disent: La somme qui a été donnée par le mari à son beau-père, est presque toute employée à acheter des

bijoux pour la nouvelle épouse. Ainsi on lui fait faire des pendans d'oreilles, des bracelets d'argent, des colliers mêlés de corail et de grains d'or, des anneaux d'or et d'argent, suivant le rang et la noblesse de leurs castes (et il est à remarquer que ces anneaux se mettent souvent aussi-bien aux doigts des pieds qu'aux doigts des mains). Le reste de la somme, ajoutent-ils, s'emploie au festin du mariage; et ce qu'il en coûte au père de la fille, va souvent au-delà de ce qu'il a reçu. Ceux qui en usent autrement sont méprisés: c'est pourquoi on reproche à quelques Brames leur avarice qui les porte à vendre leurs filles, sans presque rien employer pour elles de la somme qui leur a été livrée. Ils répondent néanmoins que l'emploi qu'ils en font est légitime, puisque cet argent qu'ils reçoivent, sert à marier leurs enfans mâles.

Je me souviens qu'ayant autrefois exposé en Europe cette coutume des Indiens, on se récria fort, en disant que rien n'étoit plus barbare ni plus contraire aux lois de la nature. Cependant nous voyons quelque chose de semblable dans les livres sacrés. Il y est rapporté (Nomb. c. 27.) que les filles de Salphad, après la mort de leur père qui n'avoit point laissé d'enfans mâles, se présentèrent à Moïse et à Eléazar, et demandèrent de recueillir l'héritage. Sur quoi le savant Cornelius *à Lapide* dit, que l'on doit conclure de ce passage que les filles chez les Juifs, quand elles avoient des frères, ne devoient avoir aucune part à l'héritage de leur père. *Ex hoc loco colligitur quòd apud Hebræos, si proles aliqua esset mascula, illa omnium erat hæres, ita ut filiæ nullam hæreditatis partem adire possent.* C'est, ajoute cet auteur, parce que les familles, parmi les Israélites, étoient seulement nommées, distinguées et conservées par les enfans mâles. Cette distinction fut ainsi établie par la providence de Dieu, afin que l'on pût

connoître les successions des héritages, et de qui elles étoient sorties, et que l'on comprît clairement que le Rédempteur étoit né des Juifs et de la famille de Juda, comme Dieu l'avoit promis à Jacob. Ainsi les filles, parmi les Juifs, ne devoient rien attendre de l'héritage de leur père, supposé qu'elles eussent des frères, et même, quand elles n'en avoient point, il n'étoit pas si clair qu'elles eussent droit d'y prétendre, puisqu'on voit que les filles de Salphad ayant demandé d'avoir chacune leur part à l'héritage, il fallut consulter Dieu, et attendre sa réponse, qui leur fut favorable.

Les filles, chez les Indiens, sont de pire condition que chez les Juifs, puisque les filles juives qui n'avoient pas de frères, avoient droit à l'héritage; au lieu que parmi les Indiens, il y a une exclusion entière pour les filles, bien qu'elles n'aient pas de frères. Deux frères se marient; l'un a un fils, et l'autre a une fille. Tout le bien qui devroit naturellement venir à la fille, va à son oncle; mais aussi il contracte l'obligation de marier sa nièce le plus avantageusement qu'il lui est possible.

Cependant il y a de petits royaumes dans les Indes, où les princesses ont de grands priviléges qui les mettent au-dessus de leurs frères, parce que le droit de succéder ne vient que du côté de la mère. Si le roi, par exemple, a une fille d'une femme qui soit de son sang, quoiqu'il ait un enfant mâle d'une autre femme de même caste, ce sera la princesse qui succédera et à qui appartiendra l'héritage. Elle peut se marier à qui elle voudra, et quand son mari ne seroit pas du sang royal, ses enfans seront toujours rois, parce qu'ils sont du sang royal du côté maternel, le père n'étant compté pour rien, et le droit, comme je l'ai déjà dit, venant uniquement du côté de la mère.

On doit conclure de ce même principe, que si cette

princesse qui règne, a un garçon et une fille, et qu'on ne puisse pas trouver une princesse du sang royal pour la marier au prince, ce seront les enfans de la fille, qui règneront préférablement aux enfans de son frère. Et quand ni le prince ni la princesse n'ont point d'enfans, comme cela est arrivé dans le royaume de Travancor, on en cherche ailleurs qui soient issus du même sang : et cela se pratique, quoique le roi ait des enfans de sa caste, s'ils ne sont pas du sang royal, du côté de la mère. Quand ce sont les reines qui ont la puissance absolue, il y a toujours six ou sept personnes qui l'aident à porter le fardeau du gouvernement.

SECONDE MAXIME.

Ce n'est pas toujours le fils aîné des rois et des princes, des Palleacarrens, *et des chefs de bourgade, qui doit succéder aux états ou au gouvernement de son père.*

CETTE maxime qui règle la succession des princes, a besoin d'explication. Les Indiens distinguent deux sortes de dignités : celles qui passent du père au fils et celles qui sont seulement attachées à quelques personnes, sans qu'il soit nécessaire qu'elles passent à leurs enfans. Il n'est pas question de celles-ci, puisque le prince peut en disposer à son gré et choisir qui il lui plaira. Mais il est question des états qui sont héréditaires. La coutume veut que les aînés succèdent, quand leurs bonnes qualités les en rendent capables. Mais lorsqu'ils ont peu d'esprit, et qu'ils semblent peu propres à bien gouverner ; et qu'au contraire le cadet a de grandes dispositions pour remplir les devoirs d'un prince, le roi dispose les choses de telle sorte, qu'il fait tomber ses états au cadet. S'il ne le faisoit pas, les parens s'assemble-

roient après sa mort, et choisiroient le cadet: et comme c'est une coutume établie, l'aîné a moins de peine à s'y conformer. Sa condition n'en est pas moins heureuse : car sans avoir les dégoûts et les peines qui sont inséparables de la royauté, il en a les agrémens et les douceurs; on n'omet rien de ce qui peut lui adoucir la peine que lui causeroit une soumission forcée.

Ce qui se dit des rois et des princes, doit s'entendre à proportion des *Palleacarrens* et des chefs de bourgade. Le cadet est toujours préféré à l'aîné, quand il a plus de mérite. On a vu avec admiration les deux frères, princes de Tanjaour, gouverner tous deux ensemble le pays que leur avoit laissé leur frère aîné, qui n'avoit point d'enfans. Il est vrai que l'expérience leur ayant appris que cette autorité commune embarrassoit leurs sujets, ils ont partagé entre eux le royaume de Tanjaour; mais ils ne laissent pas de demeurer ensemble dans le même palais, et d'y vivre dans une parfaite union. Ils sont les enfans d'un frère du fameux Sivagi, si célèbre dans les Indes, pour avoir ébranlé le trône des successeurs de Tamerlan.

La conduite que tiennent les princes mogols est bien différente : celui qui a des forces plus considérables et qui remporte la victoire sur ses frères, succède aux vastes états du Mogol. Il en coûte toujours la vie ou la prison aux vaincus. On dit qu'Aurengzeb ayant été prié de déterminer celui de ses enfans qu'il croyoit le plus capable de lui succéder, il refusa de le faire, apportant pour raison, que c'étoit au Ciel à en décider. Il étoit monté lui-même sur le trône, en faisant mourir ses frères, et en retenant prisonnier son propre père, qu'il vouloit, disoit-il, décharger du poids du gouvernement. Etrange politique des Mogols qui réduit les frères à une espèce de nécessité de s'égorger les uns les autres. Nos princes

indiens abhorrent une si détestable maxime : il n'y a point de pays où les frères soient plus unis.

TROISIÈME MAXIME.

Quand les biens n'ont point été partagés après la mort du père, tout le bien que peut avoir gagné un des enfans, doit être mis à la masse commune, et partagé également.

CETTE maxime paroîtra étrange ; mais elle est généralement suivie aux Indes, et c'est suivant cette règle qu'on termine une infinité de procès. Un exemple rendra la chose plus claire. Supposons qu'un Indien qui a cinq enfans, laisse en mourant cent pagodes, qui font cinq cents livres de notre monnaie. Si l'on faisoit le partage, on devroit donner à chacun cent livres ; mais si le partage ne se fait pas, comme il est très-rare qu'on le fasse, surtout quand quelqu'un des frères n'est pas marié, alors quoique l'aîné ait gagné dix mille pagodes, il faut qu'il mette cette nouvelle somme à la masse commune, afin qu'elle soit partagée également à tous les frères. On assemble pour cela les parens et les amis : si l'aîné fait quelque résistance, il est toujours condamné par la maxime que j'explique.

Ils ont un autre usage, que les uns blâment, et que d'autres admirent. Lorsque parmi les frères il y en a quelqu'un qui a peu d'esprit, et que les autres en ont beaucoup, on fait le lot du premier beaucoup plus gros que celui des autres ; parce que, disent-ils, celui qui n'a point d'esprit est incapable de faire valoir le bien qu'on lui laisse, au lieu que les autres qui ont du génie et du savoir faire, deviendront en peu de temps beaucoup plus riches que leur frère, auquel ils ont laissé la meilleure portion de l'héritage.

Il y a de certaines familles où l'on ne parle jamais

de partage : les biens sont communs, et ils vivent dans une parfaite intelligence. Cela arrive lorsque quelqu'un de la famille est assez habile pour la faire subsister. C'est lui qui fait toute la dépense : il est comme le supérieur des autres, qui n'ont d'autre soin que de travailler sous ses ordres : il marie les fils et les petits-fils de ses frères, il pourvoit à leurs besoins, aux vêtemens, à la nourriture, etc. Ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'il se trouve quelquefois des femmes capables de gouverner ainsi plusieurs familles. J'en ai vu une qui étoit chargée de plus de quatre-vingts personnes qu'elle entretenoit des choses nécessaires à la vie. Il y a de ces familles où l'on n'a jamais fait de partage, et elles ne laissent pas d'être aussi riches qu'on l'est communément aux Indes. Ceux qui composent ces familles dont l'union est si grande, sont dans une estime générale, et l'on s'empresse à entrer dans leur alliance. Ce détachement des biens de la terre qu'on voit parmi les idolâtres, ne doit-il pas confondre tant de Chrétiens d'Europe, que le moindre intérêt divise, et engage dans des procès éternels?

QUATRIÈME MAXIME.

Les enfans adoptifs entrent également dans le partage des biens avec les enfans des pères et mères qui les ont adoptés.

QUAND un homme n'a point d'enfans, il en choisit souvent chez quelqu'un de ses parens, qu'il adopte. Les cérémonies qu'on observe en cette occasion méritent d'être rapportées. On fait une assemblée dans la maison des parens de celui qui adopte. Là, on prépare un grand vase de cuivre de la figure de nos grands plats; on le place de telle sorte, que l'enfant y puisse mettre les deux pieds, et s'y tenir

debout s'il en a la force. Ensuite le mari et la femme disent à peu près ce qui suit : Nous vous avertissons que n'ayant point d'enfant, nous souhaitons adopter celui que vous voyez. Nous le choisissons tellement pour notre fils, que nos biens lui appartiendront désormais, comme si véritablement il étoit né de nous. Il n'a plus rien à espérer de celui qui étoit son père naturel. En foi de quoi nous allons boire l'eau de safran, si vous y consentez. Les assistans donnent leur consentement par un signe de tête ; après quoi le mari et la femme se baissent en versant de l'eau, dans laquelle on a délayé du safran : ils en lavent les pieds de l'enfant, et ils boivent l'eau qui est restée dans le vase. On passe aussitôt un écrit, où l'on marque ce qui s'est passé, et les témoins signent. Cet écrit s'appelle *Manchinircanichitou.*

Si le mari ou la femme ont dans la suite des enfans, ces enfans deviennent les cadets de celui qui a été adopté, et celui-ci jouit des prérogatives de l'aîné, les lois ne mettant nulle différence entre l'enfant adopté et les véritables enfans. On a vu même souvent que les pères et les mères avoient plus de tendresse pour le fils adoptif que pour leurs véritables enfans, s'imaginant que les dieux, touchés de la vertu qu'ils avoient pratiquée en faisant cette adoption, leur avoient accordé des enfans et des biens temporels, qu'ils n'auroient pas eu sans cela.

Il y a une autre espèce d'adoption qui n'a pas les mêmes avantages, mais qui ne laisse pas d'avoir quelque chose de singulier. Si un père et une mère qui ont perdu leur enfant en voient un autre qui lui ressemble, ils le prient de les regarder comme étant maintenant son père et sa mère : c'est à quoi l'enfant ne manque guère de consentir, et alors l'adoption est faite. Elle s'appelle dans la langue du pays, *oppari pirieradou.* Ce qu'il y a de particulier, c'est

qu'un Choutre peut prendre par voie d'*oppari* un Brame pour son fils, s'il a des traits semblables à l'un de ses enfans morts, et ce Brame l'appellera son père : cependant, comme ils sont de caste différente, ils ne mangeront jamais ensemble.

Ce qu'on dit du père et de la mère, à l'égard du fils adopté par *oppari*, doit se dire pareillement des frères et des sœurs, qui adoptent de la même façon, celui ou celle qui ressemble ou à la sœur ou au frère que la mort leur a enlevé. Ils les traitent dans la suite comme frères et sœurs ; ils les assistent dans l'occasion ; ils prennent part aux avantages ou aux disgrâces qui leur arrivent. Les Indiens disent que par-là ils soulagent beaucoup la douleur qu'ils ont de la mort de leurs plus proches parens, puisqu'ils trouvent dans ceux qu'ils adoptent d'autres enfans, d'autres frères, d'autres sœurs. Mais cette sorte de parenté finit par la mort de ceux qui ont adopté, et ne passe point à leurs enfans.

CINQUIÈME MAXIME.

Les orphelins doivent être traités comme les enfans de ceux à qui on les confie.

Un des plus sages règlemens qui soit aux Indes, regarde les orphelins. S'ils ont des oncles et des tantes, comme ces oncles et ces tantes sont censés par la loi pères et mères des enfans de leurs frères et de leurs sœurs, ils sont élevés comme les autres enfans de la maison. Le père putatif est obligé de les pourvoir de la même manière que les autres enfans, de les marier quand ils sont en âge, et de faire les frais nécessaires pour les mettre en état de gagner leur vie.

C'est en conséquence de cette coutume que, lorsqu'un homme a perdu sa femme, il fait ce qui dé-

pend de lui pour épouser la sœur de la défunte. Cette maxime leur paroît admirable, car, disent-ils, par ce moyen il n'y a point de belle-mère, et les enfans de la sœur morte deviennent toujours les enfans de la sœur vivante. On ne sauroit les convaincre de l'équité de la loi ecclésiastique, qui défend à un homme d'épouser en secondes noces la sœur de sa femme défunte. « Ne voyez-vous pas, » nous disent-ils, que si cet homme ne se marie » pas avec la sœur de sa femme, il faudra qu'il » épouse une autre fille, qui sera une véritable ma- » râtre, laquelle ne manquera pas de maltraiter les » enfans de son mari pour avantager les siens ; au lieu » que si la sœur de la défunte se marie avec son » beau-frère qui est veuf, les enfans de la sœur » aînée seront toujours censés ses propres enfans ? »

Enfin, si les orphelins n'ont ni frère aîné, ni oncle, ni tante, on fait une assemblée de parens, lesquels choisissent quelqu'un qui ait soin d'eux. On écrit ce que le père de l'orphelin a laissé, pour le lui remettre aussitôt qu'il est majeur. Ceux qui élèvent les orphelins, leur font gagner leur vie dès qu'ils sont en âge de travailler. S'ils ont de l'esprit, on les met à l'école, pour y apprendre à lire, à écrire, et à chiffrer.

SIXIÈME MAXIME.

Quelque crime qu'aient commis les enfans à l'égard de leurs pères, ils ne peuvent jamais être déshérités.

Cette maxime, toute étrange qu'elle paroît, arrête une infinité de procès. Il est souvent très-difficile de prouver en Europe qu'un père, qui déshérite son enfant, ait eu une raison légitime de le faire. A la vérité, ce pouvoir des pères et la crainte de l'exhé-

rédation peuvent contenir les enfans dans le devoir; mais on ne peut nier qu'il ne se trouve des occasions où la seule haine porte les pères à abuser de leur pouvoir.

Quoi qu'il en soit, les Indiens s'imaginent que leur coutume est très-sage et remplie d'équité. Ainsi, quand un fils auroit frappé son père, qu'il l'auroit blessé, je dis plus, que dans un mouvement de colère il auroit même attenté à sa vie, sans pourtant exécuter son dessein, le père est obligé de lui pardonner : et s'il arrivoit que le père déclarât en mourant que quelqu'un de ses enfans ne mérite pas d'avoir part à son héritage, à cause des mauvais traitemens qu'il en a reçus, les frères qui prétendroient exécuter la volonté de leur père, seroient condamnés à tous les tribunaux. Quand on dit aux Indiens qu'il est contre les bonnes mœurs qu'un père ne puisse pas priver de ses biens un fils ingrat qui l'a méprisé et insulté, ils répondent que rien, au contraire, n'est plus scandaleux, que de voir mourir un père avec des sentimens de haine pour ses enfans. L'obligation d'un père, ajoutent-ils, est de pardonner à son fils, quelque ingrat, quelque dénaturé qu'il soit : car enfin, ce fils n'est-il pas né de son père ? Il en est donc une portion. Hé ! quand est-ce qu'on a vu un homme se couper la main droite, parce qu'elle a coupé la main gauche ?

C'est par la même raison que les enfans ne peuvent pas déshériter leur père, quelque déraisonnable qu'il ait été à leur égard. Ainsi, un fils unique marié, qui meurt sans enfans, avec beaucoup de bien, c'est son père qui est son héritier, et il n'y a aucune raison qui puisse le priver de l'héritage.

SEPTIÈME MAXIME.

Le père est obligé de payer toutes les dettes que les enfans ont contractées, et les enfans sont pareillement obligés de payer toutes les dettes de leur père.

CETTE règle est générale, et sert à vider les procès qui touchent cette matière. Cependant, de la manière que les Indiens l'expliquent, elle a quelque chose qui surprend. Car enfin, selon cette coutume, si un enfant est débauché, s'il emprunte à toutes mains, et qu'il donne des obligations en bonne forme, le père est obligé de payer ses dettes. On a beau dire que le fils ne mérite nulle grâce, puisque l'argent qu'il a emprunté n'a servi qu'à fomenter son libertinage; ils répondent que la bonté d'un père ne lui permet pas d'user de cette rigueur. La même règle s'observe à l'égard des dettes que contractent les pères; les enfans sont pareillement obligés de les payer. Quand même on prouveroit que le père a employé l'argent emprunté en des dépenses folles et indignes d'un honnête homme; quand même le fils renonceroit à l'héritage, il sera toujours condamné à payer les dettes de son père.

Il faut raisonner de la même manière des dettes qu'un des frères a contractées avant le partage des biens; l'aîné est obligé de les payer, et celui qui a été un dissipateur, ne laisse pas d'avoir sa part comme les autres à la masse commune. La raison de cette conduite est fondée sur cette maxime, que les Indiens admirent: qu'après la mort du père, le fils aîné devient comme le père de ses frères. Et en effet, les autres frères viennent se jeter à ses pieds, et lui les regarde comme ses enfans. Ainsi, comme le père est obligé de payer les dettes de ses enfans,

le frère aîné, qui tient lieu de père à ses frères, est pareillement obligé de payer leurs dettes. Cela s'entend avant le partage, mais ce partage se fait toujours fort tard. Cette règle ne s'étend point aux filles: le père n'est point obligé de payer leurs dettes, ni le frère les dettes de ses sœurs.

Ce sont, Monsieur, ces maximes générales qui servent de lois aux Indes, et qui sont suivies dans l'administration de la justice. Il y a d'autres lois particulières qui regardent chaque caste : comme elles me mèneroient trop loin, elles pourront faire la matière d'une autre lettre que j'aurai l'honneur de vous écrire.

LETTRE

Du père le Gac, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père Joseph le Gac, son frère, de la même Compagnie.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

La paix de N. S.

CETTE mission de Devandapallé vient d'éprouver une rude persécution, suscitée par les Dasseris de cette ville. Les Dasseris composent une secte d'adorateurs de Vistnou, l'une des fausses divinités du pays : ce sont les plus grands ennemis du christianisme, et ceux qui mettent le plus d'obstacles à la propagation de la foi. Le récit que je vous en ferai sera d'autant plus fidèle, que j'ai été témoin de ce qui s'est passé durant le cours de cet orage.

Il commença vers la fin d'août 1710. La constance de mes néophytes fut mise pendant deux mois à de

rudes épreuves : on en vint aux dernières violences pour les forcer de renoncer à leur foi : mais par la miséricorde du Seigneur, les efforts de nos ennemis furent inutiles; les Chrétiens demeurèrent fermes, la vérité triompha, et le calme succéda à la tempête. J'obtins alors du premier ministre un écrit signé de sa main, par lequel il déclaroit que le prince permettoit aux Chrétiens de continuer en paix les exercices de leur religion. Toutefois, ce témoignage ne suspendit que pour un temps la haine des Dasseris; ils cherchèrent une autre occasion de la faire éclater, et de détruire entièrement le christianisme. C'est ce qui arriva vers le mois d'août de l'année dernière, ainsi que je vais le raconter.

J'étois parti au commencement de mai de la même année pour Cruchnabouram où plusieurs catéchumènes m'attendoient, afin de leur conférer le baptême. J'y appris le nouveau tumulte qu'excitoient les Dasseris dans ma mission de Devandapallé, lorsque je me préparois à célébrer la fête de l'Assomption. Cette nouvelle me consterna; et j'étois sur le point de voler au secours de mes néophytes, auxquels ma présence sembloit nécessaire pour les fortifier dans la foi; mais on me représenta que mon départ précipité, à la veille d'une si grande fête, alarmeroit les nouveaux fidèles, et intimideroit les prosélytes qu'on disposoit au baptême. J'entrai dans cette raison, et je me contentai pour lors d'écrire une lettre commune aux Chrétiens de Devandapallé, dans laquelle je les exhortois à rendre grâces à Dieu de ce qu'il les avoit trouvés dignes de souffrir quelque chose pour la gloire de son saint Nom. Je leur rappelois le souvenir de ce que je leur avois dit si souvent en leur prêchant l'évangile : que je ne leur promettois pas les biens de ce monde, mais des croix et des persécutions, qui sont la semence des biens éternels que Dieu leur destinoit. Enfin, je les assurois que je

me rendrois incessamment auprès d'eux pour les consoler, et pour participer à leurs souffrances.

Cependant je célébrai la fête de l'Assomption avec beaucoup d'appareil, et je baptisai vingt catéchumènes. Aussitôt après, je me mis en chemin pour Devandapallé. J'appris sur ma route que le père Platel, italien, et supérieur de la mission de Maissour, à qui notre mission de Carnate a des obligations infinies, étoit à *Cotta-Cotta* (ville de la dépendance des Mores, qui n'est qu'à trois lieues de Devandapallé); je reçus même à Pongamour deux de ses lettres, par lesquelles il me donnoit avis de ce qui se passoit dans ma mission : je crus devoir aller trouver ce zélé missionnaire pour le remercier de ses peines, et en même temps pour le consulter sur la conduite que je devois tenir dans les conjonctures présentes.

Il m'apprit qu'il y avoit plus de six mois que les Dasseris de Maissour tâchoient d'exciter un orage dans sa mission; qu'ils avoient écrit des lettres circulaires à tous ceux de leur secte; qu'ils s'étoient attroupés en grand nombre à Cotta-Cotta; que le gouverneur more ayant su pour quelle raison ils s'assembloient, l'avoit appelé pour venir disputer avec eux; qu'il s'étoit rendu auprès du gouverneur cinq jours de suite, sans qu'aucun Dasseri eût osé paroître; que le gouverneur, outré de cette conduite, avoit ordonné que si les Dasseris s'assembloient encore, on châtiât les plus mutins de la troupe; que cet ordre les avoit dissipés; qu'ils s'étoient retirés à Devandapallé, et qu'ils espéroient venir plus aisément à bout de leurs pernicieux desseins, dans un pays où la foiblesse du gouvernement leur donnoit lieu de tout entreprendre.

Les lettres qu'ils écrivirent à tous ceux de leur secte furent le signal de la révolte. Les Dasseris s'assemblèrent, et vinrent en foule, au son de leurs

instrumens, assiéger l'église d'où ils savoient que j'étois absent. Il n'y avoit alors dans l'église qu'un vieux catéchiste aveugle, et un Chrétien qui accourut au bruit que faisoit cette troupe insensée. Il n'eut pas plutôt ouvert la porte, que les Dasseris y entrèrent en poussant des cris de joie, et en vomissant les plus exécrables blasphèmes contre le vrai Dieu. Ils se saisirent des deux néophytes, et ils les promenèrent dans les rues de la ville, au milieu des huées d'un grand peuple qui les chargeoit d'outrages; après quoi ils les chassèrent de la ville, et ils défendirent aux gardes de les y laisser rentrer.

Le Chrétien dont je parle donna en cette occasion des marques de sa foi et de sa constance. Bien qu'il lui fût facile d'échapper aux insultes de ces furieux, il marchoit à pas lents dans les rues, conduisant par la main le catéchiste aveugle. A la fermeté de sa contenance, mêlée de gaieté et de modestie, on eût jugé que c'étoit pour lui un jour de triomphe. Les païens mêmes en furent surpris et édifiés.

Les Dasseris parcoururent ensuite les maisons de la plupart des néophytes, et ils y commirent mille indignités. Ils déclarèrent publiquement les Chrétiens déchus de leur caste, et incapables de faire aucun commerce dans la ville. Dès-lors il ne fut plus permis aux Chrétiens de puiser de l'eau dans les puits et les étangs publics, d'acheter les plus grossiers ustensiles du ménage, comme de la vaisselle de terre, ou d'autres choses de cette nature, ni même de faire laver leur linge.

La fureur des ennemis du christianisme augmentant de plus en plus, les Chrétiens s'assemblèrent aux environs du palais, et s'étant avancés jusqu'à la porte, hommes, femmes et enfans, ils demandèrent justice de la violence qui leur étoit faite. « Nos doc-
» teurs, dirent-ils, en parlant des missionnaires,
» visitent les diverses contrées où ils ont des dis-

» ciples; ils seront bientôt de retour, et ils n'auront
» pas de peine à faire voir la fausseté de ce que
» leurs ennemis leur imputent. Cependant nous
» sommes prêts à souffrir toutes sortes de tourmens,
» et à perdre même la vie, si l'on peut nous reprocher
» autre chose, que d'adorer le vrai Dieu, créateur
» du ciel et de la terre. »

Ils demeurèrent jusqu'au soir aux portes du palais, exposés aux railleries et aux insultes des Dasseris, sans qu'on daignât leur faire aucune réponse. Enfin, comme ils persistoient à demander justice, le prince leur fit dire qu'ils n'avoient qu'à se retirer, et qu'il examineroit leur affaire. Les Chrétiens comprirent bien que c'étoit là une défaite : mais il fallut obéir, et ils se retirèrent.

Le lendemain les Dasseris publièrent qu'ils avoient permission du prince de s'emparer de l'église; ils en chassèrent une famille chrétienne de Brames qui y demeuroit, et y établirent des familles de leur secte. Ils arrachèrent des médailles que des Chrétiennes portoient au cou, ou qu'elles avoient à leur chapelet, et les attachant par dérision à leurs souliers : c'est ainsi, disoient-ils, en les traînant par les rues, qu'il faut traiter les dieux des Chrétiens puisqu'ils ont l'audace de soutenir que nos divinités ne sont que des idoles inanimées.

A peine se furent-ils rendus maîtres de l'église, qu'ils en renversèrent l'autel, et afin de purifier, disoient-ils, un lieu si abominable, ils y firent leurs cérémonies diaboliques. Ainsi, le temple du vrai Dieu devint la retraite des démons. Ils publièrent ensuite dans la ville, qu'en détruisant l'autel, ils y avoient trouvé des ossemens, et une certaine poudre propre aux enchantemens magiques, que les missionnaires employoient pour ensorceler ceux qu'ils vouloient attirer à leur religion. C'est ce qu'ils osèrent bien me reprocher à moi-même, comme si

c'eût été une vérité prouvée, et dont il ne fût pas permis de douter.

J'étois dans l'impatience de me rendre auprès de mes chers néophytes : mais il m'étoit difficile d'entrer dans la ville sans être découvert : car il y avoit défense aux gardes d'y laisser entrer aucun missionnaire. Je pris le temps de la nuit, et je m'étois déguisé de telle manière, que les gardes ne me reconnurent point. Je passai cette nuit-là chez un fervent Chrétien, et le lendemain dès la pointe du jour, je parus à l'entrée de la forteresse sur un lieu un peu élevé. Comme c'étoit l'endroit où il y a le plus grand concours de peuple, les Dasseris furent bientôt avertis de mon arrivée. Deux des principaux me traitèrent d'une manière si injurieuse et si méprisante, que le peuple en fut indigné. J'eus occasion d'expliquer les vérités chrétiennes à beaucoup d'infidèles, que la curiosité avoit attirés autour de moi : je me plaignis ensuite aux principaux ministres du prince de l'injustice avec laquelle on s'étoit emparé de mon église durant mon absence, et des mauvais traitemens qu'on avoit faits à mes néophytes : je leur insinuai que les Dasseris avoient parmi eux des personnes habiles ; que j'étois prêt à disputer avec eux en présence du prince même, ou des principaux de la ville; mais ils n'eurent garde d'accepter le défi que je leur faisois. Ces prétendus docteurs ne se piquent pas autrement de science, et ils se contentent de s'enrichir du bien de ces malheureux qu'ils trompent, et dont ils se font infiniment respecter.

Cependant quelques Chrétiens qui m'avoient accompagné, se retirèrent dans un corps-de-garde vis-à-vis du lieu où j'étois, et ils s'entretenoient avec les soldats, lorsqu'un Dasseri qui les aperçut, fit aux soldats une sévère réprimande de ce qu'ils osoient parler à des gens déclarés infâmes et entièrement perdus de réputation. Les Chrétiens furent chassés

honteusement de ce lieu, et il ne fut plus permis de les y recevoir. Ce fut dans ces tristes conjonctures que, pour surcroît de douleur, j'appris la mort de deux de nos chers missionnaires, les pères Mauduit et de Courbeville : on ne doute point que les ennemis de la foi ne les aient empoisonnés; ils moururent tous deux en moins d'un quart d'heure.

Je passai deux jours et une nuit dans le même lieu, exposé à la pluie et aux ardeurs du soleil, sans prendre d'autre nourriture qu'un peu de riz sec. J'y serois demeuré plus long-temps (car je m'apercevois que les esprits revenoient en ma faveur), sans un incident qui m'obligea de me retirer.

Les Gentils célébroient ce jour-là une de leurs fêtes, où l'on porte par la ville l'idole de leur principale divinité, qu'ils appellent *Vistnou*. Peu de temps avant que passât cette pompe sacrilége, des huissiers, entre lesquels étoit un Dasseri, me demandèrent si je ne me lèverois pas pour honorer l'idole à son passage. Je leur répondis que je n'adorois que le seul vrai Dieu, et que je ne reconnoissois point d'autre divinité que la sienne. Le premier ministre du prince, qui est affectionné aux Chrétiens, me fit la même demande, et il reçut la même réponse : sur quoi il me dit que les Dasseris étant en grand nombre autour de l'idole, pourroient se porter à de fâcheuses extrémités si je demeurois dans ce lieu, et qu'il me conseilloit de me retirer. Je me serois estimé heureux de donner ma vie dans une semblable occasion, et pour une pareille cause, puisque c'est le bonheur auquel aspire un missionnaire, et qu'il va chercher dans ces terres barbares : mais la crainte d'aigrir les esprits, et de nuire par-là aux intérêts de la religion, m'engagea à suivre son avis, et je me retirai dans le jardin d'un soldat chrétien peu éloigné de l'endroit où j'étois.

Nos ennemis prirent de ma retraite un nouveau

prétexte d'empoisonner l'esprit du prince. Ils lui dirent, comme on me le rapporta ensuite, que les invectives des Chrétiens contre les dieux du pays, venoient d'être confirmées tout récemment par ma conduite, et qu'il falloit que leur divinité passât dans mon esprit pour quelque chose de bien abominable, puisque j'avois même refusé de la voir.

Deux jours après, un ancien Brame qui a du crédit auprès du prince, lui parla en ma faveur : il lui représenta que son père nous avoit toujours protégés, et que malgré les efforts des Dasseris, dont il avoit examiné les plaintes, il nous avoit permis de bâtir une église; qu'il devoit imiter une conduite si équitable, et ne pas prêter si facilement l'oreille aux discours de gens qui n'ont que la passion pour guide.

Le prince régnant qui, étant fort jeune et sans expérience, se livre aux premières impressions, répondit qu'il examineroit l'affaire, et qu'il pacifieroit ces troubles : mais un autre Brame qui a le soin de la principale pagode de la ville, et qui est à la tête des affaires, dit brusquement que la chose étoit toute examinée, et qu'il ne s'agissoit plus que de nous chasser pour toujours de la ville; et sur ce que l'ancien Brame témoigna que j'étois digne de compassion; qu'il y avoit quatre jours que je ne prenois presque point de nourriture, et que s'il m'arrivoit quelque accident, la malédiction du ciel pourroit tomber sur leur ville : Je prends tout sur moi, répliqua-t-il; s'il meurt, je ferai traîner son corps par les rues, et cette vengeance apaisera sans doute nos dieux outragés. Quand ce Brame se fut ainsi déclaré contre les Chrétiens, il n'y eut plus personne qui osât s'intéresser pour eux.

Dès-lors les Dasseris se crurent en droit de tout entreprendre. De plus, ils se voyoient appuyés du beau-père du prince, qui est général des troupes,

homme peu éclairé et livré aux caprices de ces faux docteurs, qu'il suit aveuglément. Ce fut par son ordre que deux jeunes soldats chrétiens furent arrêtés dans la forteresse : on mit tout en œuvre pour leur faire abandonner la foi ; mais ces généreux fidèles répondirent avec fermeté, que le prince étoit le maître de leurs biens et de leur vie, mais que pour leur religion, ils étoient résolus de la conserver au prix de ce qui leur étoit le plus cher.

Les Dasseris, accompagnés des archers de la ville, parcoururent de nouveau les maisons des Chrétiens, et ils leur ordonnèrent de la part du prince de renoncer à la foi, ou de sortir de la ville. Ils brisèrent ce que ces pauvres gens avoient dans leurs maisons; ils les maltraitèrent de paroles et de coups ; ils défendirent au peuple d'avoir aucune liaison avec eux, et même de leur parler. Ils pillèrent en plein marché les denrées que quelques Chrétiens y apportoient pour vendre et pour avoir de quoi subsister. La plupart d'entr'eux n'ayant plus la liberté de faire leur petit commerce, furent réduits à la plus extrême nécessité. Leurs parens mêmes devinrent leurs plus cruels persécuteurs ; personne n'étoit touché de leur disgrâce, tant le nom chrétien étoit devenu odieux dans le pays : la voix publique étoit qu'il ne falloit plus y souffrir ni ceux qui prêchoient la nouvelle loi, ni ceux qui l'écoutoient.

Les Chrétiens, au milieu de ces indignes traitemens, faisoient éclater leur joie et leur constance : ils disoient hautement qu'ils étoient prêts à donner leur vie plutôt que d'abandonner la vérité que Dieu leur avoit fait la grâce de connoître, et qu'on pouvoit en faire l'épreuve. « Ce n'est pas votre vie que » nous demandons, répondoient les Dasseris ; mais » reprenez le *Naaman*, c'est-à-dire, votre an- » cienne religion, ou sortez de la ville. »

Quelques familles chrétiennes furent obligées

d'abandonner leurs maisons, et de se réfugier dans une espèce de caverne à une portée de mousquet de la ville; ils y demeurèrent près de deux mois; et comme c'étoit la saison des pluies, on peut juger ce qu'ils eurent à souffrir : le lieu étoit fort étroit; ils y étoient les uns sur les autres au milieu de l'eau et de la fange, sans pouvoir se coucher pour prendre un peu de repos. D'ailleurs, obligés d'apprêter leur manger dans ce lieu-là, et la pluie ne leur permettant pas d'en sortir, la fumée étoit pour eux une nouvelle incommodité. Je les ai vus en cet état, et il m'étoit difficile de retenir mes larmes; mais autant j'étois attristé de leurs disgrâces, autant étois-je édifié de leur courage et de leur piété. Quand je tâchois de les consoler : « Hé quoi! mon père, me » disoient-ils d'un air content, avez-vous raison de » nous plaindre? qu'avons-nous donc tant souffert? » qui de nous a donné sa vie pour Jésus-Christ? » nous sommes en parfaite santé, et sa main puis- » sante nous soutient dans ces légères adversités : » que son saint nom soit béni! pourvu que ce » Dieu de bonté nous fasse un jour miséricorde, ne » sommes-nous pas trop heureux? »

D'un autre côté, les Chrétiens qui étoient restés dans la ville, étoient exposés chaque jour à de nouvelles insultes : les Dasseris les traînoient hors de leurs maisons, et les traitoient avec la dernière violence. Ils allèrent chez la belle-mère de deux jeunes Chrétiens qu'on retenoit dans la forteresse; et ayant honte de la frapper, ils lâchèrent sur elle des femmes prostituées qu'ils avoient introduites dans sa maison. Elles se jetèrent sur la néophyte, la traînèrent par les cheveux dans la cour, la foulèrent aux pieds, et la meurtrirent de coups. Elle vint me trouver, le visage tout ensanglanté, et prévint ce que j'aurois pu lui dire pour la consoler, en m'assurant qu'elle avoit une véritable joie de souffrir quelque chose

pour Jésus-Christ, et qu'elle souhaitoit d'être mise à de plus rudes épreuves pour lui mieux témoigner son amour.

Ce fervent Chrétien dont j'ai parlé au commencement de cette lettre, fut celui qui fit paroître le plus de constance. Bien qu'il ne fût pas catéchiste, il en remplissoit les fonctions : il alloit hardiment dans la ville et dans la forteresse; il parcouroit sans cesse les maisons des Chrétiens, et il les animoit à persévérer dans la foi. Quelqu'un vint lui dire qu'on brisoit tout dans sa maison; il y alla, et y ayant trouvé une troupe de Dasseris : « Sont-ce donc là, leur » dit-il, les instructions que vous donnent vos pré- » tendus docteurs? les violences que vous exercez » depuis tant de temps contre nous, portent-elles » le caractère de la vérité? vos docteurs n'ont-ils » rien de meilleur à vous enseigner? » Ensuite adressant la parole à ceux qui étoient accourus en foule au bruit que faisoient les Dasseris, il leur fit un assez long discours, dans lequel il leur montra que la religion chrétienne enseignoit au contraire la douceur, la patience, l'amour des ennemis, le pardon des injures, et la connoissance du vrai Dieu. « Comparez maintenant, ajouta-t-il, ce que les doc- » teurs de ce pays enseignent à leurs disciples, » avec les vérités dont je vous parle, et jugez vous- » mêmes qui sont ceux que vous devez suivre pour » arriver au ciel. » Il parla avec tant d'énergie, et parut si pénétré de ce qu'il disoit, que les gentils même le comblèrent d'éloges, et que les archers s'excusèrent de leurs violences, sur les ordres précis que leur avoit donnés le beau-père du prince.

Mais rien ne me toucha davantage que la réponse généreuse d'un jeune enfant de dix ans, et d'une petite fille de huit ans. Ils étoient à l'église avec leur père lorsque cette tempête commença à s'élever. Les officiers du prince leur demandèrent en plaisan-

tant, s'ils étoient prêts à mourir aussi pour le Dieu qu'ils adoroient? A ces mots ces deux enfans se mirent à genoux : « Oui, dirent-ils d'un ton ferme, en » joignant les mains et en présentant le cou, oui, » nous sommes prêts à verser notre sang pour le » vrai Dieu. » C'est de leur père que j'ai appris cette particularité. Les officiers se retirèrent confus, et en mettant la main sur la bouche, pour marquer leur étonnement.

Les Dasseris allèrent chez un autre Chrétien qui garde les clefs d'une des portes de la ville, dans le dessein de le chasser de sa maison lui et sa famille, qui est fort nombreuse. Le néophyte les reçut d'un air tranquille, et il leur parla avec tant de candeur; il répondit avec tant de netteté aux objections qu'ils lui faisoient, qu'ils changèrent tout à coup de résolution. Celui d'entr'eux qui paroissoit le plus irrité, lui dit en se levant, qu'ils étoient venus pour le chasser de sa maison, mais qu'il pouvoit y demeurer en paix. Il semble que Dieu ait voulu récompenser par-là la charité de ce vertueux néophyte : sa maison étoit devenue l'asile de plusieurs femmes chrétiennes qui s'y retiroient. Ses amis avoient beau lui remontrer que s'il ne gardoit pas plus de mesures, il s'exposeroit infailliblement à la rage des Dasseris; il ne refusa jamais aucune des Chrétiennes qui se présentèrent.

Une autre veuve chrétienne qui a quatre enfans, et qui, d'une vie commode et aisée, est tombée dans une indigence extrême, parce qu'on lui a ôté tous les moyens de gagner sa vie, loin de se plaindre de sa situation, ne s'attristoit que d'une seule chose : il lui sembloit que ses enfans ne prioient pas Dieu avec assez de ferveur : « Le reste, me disoit-elle, » je le compte pour rien : que mes enfans aient de » la piété, Dieu ne les abandonnera pas. »

Un soldat chrétien qui avoit été chassé de la ville,

y fut rappelé par son capitaine qui prétendoit le pervertir. Ce soldat vint aussitôt me trouver pour savoir de moi ce qu'il devoit répondre : je l'exhortai en peu de mots à être ferme dans sa foi, et à mettre sa confiance en Dieu, qui ne manqueroit pas de lui inspirer ce qu'il devoit dire dans cette rencontre. En effet, le capitaine lui ayant fait de vifs reproches de ce qu'il suivoit une loi nouvelle : « Cette loi que je » professe, répondit le soldat, est la plus ancienne » qui soit au monde, puisque c'est le vrai Dieu qui » en est l'auteur ; examinez-la et vous en convien- » drez vous-même. Au reste, si vous croyez m'in- » timider par vos menaces, je vous amènerai ma » femme et mes enfans, et vous verrez qu'eux et » moi nous sommes prêts à sacrifier notre vie pour » conserver la foi que nous avons embrassée. » Je fus surpris qu'un homme d'un esprit grossier eût fait une réponse si précise.

A en juger par les apparences, ce qui irritoit le plus les Dasseris, c'étoit de voir que, nonobstant leurs efforts, ils n'avoient pu séduire encore un seul néophyte. Ils essayèrent s'ils ne gagneroient rien par artifice. Pour cela ils rendirent visite à une famille chrétienne, dont le chef étoit en garnison dans une place voisine : « Nous savons, dirent-ils à ces bonnes » gens, que vous ne pouvez vous délivrer des vexa- » tions qu'on vous fait ; mais prenez cet argent, » portez-le à nos docteurs, et priez-les de vous » pardonner le crime que vous avez commis en sui- » vant une religion étrangère. » De jeunes filles chrétiennes qui entendirent ce discours, vinrent sur le champ me prier d'envoyer quelqu'un qui soutînt leurs parens dans le danger pressant où ils se trouvoient. Un fervent Chrétien que j'avois auprès de moi y accourut, et s'adressant aux Dasseris : « Ce » sont donc là, leur dit-il, les lâches artifices que » vos docteurs emploient pour nous perdre ? faites-

» leur savoir que quand ils nous offriroient tous les
» biens que le prince possède, nul d'entre nous
» n'abandonnera le vrai Dieu qu'il adore. » Ces reproches, joints à la fermeté de cette famille, obligèrent les Dasseris à se retirer bien confus de n'avoir pu réussir dans leur projet.

Cependant comme je ne gagnois rien auprès du prince, et qu'il ne me donnoit que des paroles stériles, tandis que nos ennemis entreprenoient tout à l'ombre de son autorité, j'écrivis au père Platel qui étoit encore à Cotta-Cotta, et je le priai d'aller encore une fois à l'armée de Maïssour, dont il connoissoit deux des principaux chefs, afin de nous y ménager de la protection. Il le fit; mais pendant huit jours qu'il resta au camp, il ne put rien obtenir.

D'un autre côté, le père de la Fontaine, supérieur de la mission de Carnate, qui relevoit d'une longue maladie, étoit occupé du soin de la chrétienté que gouvernoient les pères Mauduit et de Courbeville qui venoient de mourir. A la première nouvelle qu'il eut de ce qui se passoit à Devandapallé, il crut que le meilleur moyen d'arrêter le cours de cette persécution, étoit de s'adresser au Nabab qui demeure à Arcadou, et d'en obtenir des lettres de recommandation pour le prince de Devandapallé. Il eut recours pour cela à M. de Saint-Hilaire : c'est un Français plein de zèle pour la religion, que son habileté dans la médecine a mis en grande réputation auprès du neveu du Nabab. Il obtint la lettre que nous demandions, et le père de la Fontaine la porta aussitôt à Devandapallé.

Il n'y avoit que deux jours que j'étois sorti de la ville quand le père de la Fontaine y arriva. Jusqu'alors j'avois resté dans le jardin dont j'ai parlé : c'étoit de là que je fortifiois les Chrétiens, et que je tâchois d'attendrir le prince sur les maux qu'on nous faisoit souffrir. Comme ma présence déplaisoit aux

Dasseris, ils m'envoyèrent des archers pour m'ordonner de la part du prince de sortir au plutôt de la ville. Je leur répondis que le père du prince m'avoit permis d'y bâtir une église au vrai Dieu; que depuis près de dix ans que nous y étions établis, personne n'avoit eu à se plaindre de notre conduite, et que j'obéirois quand on m'auroit fait connoître de quel crime nous étions coupables; que du reste leurs menaces et leurs violences n'étoient pas capables de m'intimider, et que j'étois sous la protection d'un Dieu tout-puissant, dont ils devoient eux-mêmes redouter la colère. Ils ne répliquèrent rien à cette réponse, et ils cessèrent de me faire de pareilles propositions; mais ils inquiétèrent continuellement le soldat chez qui je demeurois, et c'est ce qui m'obligea de sortir de la ville.

J'allai visiter les Chrétiens qui étoient dans la caverne que j'ai décrite, et après avoir demeuré quelques jours avec eux, j'allai plus loin pour en visiter d'autres, qui s'étoient retirés dans une semblable caverne. J'y trouvai le père Platel, qui, au retour de l'armée de Maïssour, s'étoit rendu auprès de mes néophytes pour les fortifier dans la foi. Peu après mon arrivée vint aussi le père de la Fontaine, de sorte que nous nous trouvâmes trois missionnaires avec nos catéchistes rassemblés dans le même endroit. Outre les incommodités du lieu, qui étoient grandes, nous étions encore dans une appréhension continuelle des soldats de l'armée de Maïssour, qui couroient toutes les nuits, et qui avoient commis beaucoup de meurtres dans notre voisinage.

La lettre du Nabab fut portée au prince de Devandapallé, mais il n'y eut aucun égard. Nous dépêchâmes sur le champ un exprès à M. de Saint-Hilaire, pour le prier de nous obtenir une seconde recommandation plus forte que la première. Il nous l'envoya aussitôt par un More de la maison du Nabab.

Le beau-père du prince empêcha que cette seconde lettre ne produisît l'effet que nous avions sujet d'espérer, et il en prit même occasion de tourmenter davantage le peu de Chrétiens qui restoient dans la ville. C'est ce qui nous fit prendre le parti de permettre aux Chrétiens de se retirer dans quelqu'autre ville, où ils pussent gagner leur vie sans être exposés continuellement au danger de se perdre.

Avant que de se séparer ils voulurent tous se confesser et communier. Nous admirions l'égalité d'âme et la constance de tant de généreux Chrétiens qui venoient de tout perdre, et qui pour la plupart chargés de familles nombreuses, ne faisoient paroître nulle inquiétude sur l'avenir. « Quelque part que » nous allions, nous disoient-ils, nous trouverons » Dieu, il aura soin de nous et de nos enfans; la » Providence sur laquelle nous nous reposons ne » nous manquera pas. » Une femme fort âgée, qui étoit à l'extrémité, se trouvoit hors d'état de les suivre; on pria ses parens idolâtres de lui donner une retraite dans leur maison; ils eurent la cruauté de la lui refuser. Une Chrétienne, qui demeuroit avec sa famille dans une pauvre cabane, la fit transporter chez elle, et se chargea d'en prendre un soin particulier.

Une autre femme chrétienne étant sur le point de partir avec ses enfans, son mari qui est gentil, vint la trouver, et fit un dernier effort pour la séduire. Cette femme se jeta à ses pieds en présence de plusieurs Chrétiens, lui demanda pardon des sujets de mécontentement qu'elle avoit pu lui donner, le pria de ne pas trouver mauvais qu'elle et ses enfans se séparassent de lui, puisqu'il ne leur étoit plus permis de rester dans la ville; que le seul intérêt éternel pouvoit les porter à une séparation si amère; qu'elle et ses enfans prioient le Seigneur de lui donner la force de briser les liens qui le tenoient

attaché aux folles superstitions du paganisme, et qu'elle espéroit que le vrai Dieu qu'elle adoroit exauceroit leurs prières. Les Chrétiens qui ont été témoins de cet adieu, m'ont assuré qu'elle avoit un air tranquille et content, tandis que son mari fondoit en pleurs, et qu'il mettoit tout en usage pour l'attendrir.

Depuis que cette persécution dure, il n'y a, par la grâce de Dieu, aucun Chrétien qui n'ait donné des preuves d'un attachement inviolable à la foi. Une seule femme s'étoit cachée dès les premiers jours que l'orage commença d'éclater; les Chrétiens la soupçonnèrent de crainte et de lâcheté; ils m'en portèrent leurs plaintes, et ils me dirent que pour cette raison ils lui refusoient le salut ordinaire que les Chrétiens se donnent quand ils se rencontrent. Ce salut consiste à joindre les mains devant la poitrine en inclinant doucement la tête, et à se dire les uns aux autres: *Gloire soit à Dieu tout-puissant*. Quelques jours après mon arrivée, cette pauvre femme vint me trouver, et elle me protesta avec larmes qu'elle avoit toujours été ferme dans la foi, et qu'elle ne s'étoit cachée que pour se dérober aux sollicitations de son mari infidèle.

Comme la perte de la mission de Davandapallé pouvoit avoir des suites très-fâcheuses, soit pour les anciennes missions que nous avions dans d'autres villes, soit pour les nouvelles que nous voudrions établir, il étoit important de faire les derniers efforts pour rétablir les Chrétiens dans leurs maisons. C'est pourquoi le père de la Fontaine retourna à Velour, afin de consulter M. de Saint-Hilaire sur les mesures qui se pouvoient prendre auprès du Nabab. Cette voie étoit la seule qui dût être efficace. Les pluies extraordinaires, jointes au débordement des rivières et des étangs, rendirent ce voyage très-pénible. Le missionnaire fut contraint de passer quelques rivières,

partie à la nage, partie en se tenant au bout d'une planche. Il arriva enfin à Velour, et ayant obtenu de M. de Saint-Hilaire les lettres qu'il souhaitoit, il en repartit sur le champ pour les porter au Nabab qui s'avançoit avec son armée contre le Maïssour. Il la trouva campée aux portes de Devandapallé, et ce fut là qu'il lui présenta les lettres.

Le Nabab reçut le père de la Fontaine avec des marques de distinction et d'amitié; il l'embrassa en présence de son armée, il le logea dans une tente qui étoit près de la sienne, et il lui fit servir des mets de sa table. Au bout de deux jours il le fit appeler pour lui dire qu'il pouvoit retourner dans son église de Devandapallé, et il ordonna qu'on l'y conduisît sur un de ses éléphans. Ce fut ainsi que le missionnaire entra dans la ville au son des instrumens, et accompagné de quelques Chofedars (huissiers) du Nabab. Il n'accepta pourtant cet honneur que parce que, dans les conjonctures présentes, il le jugeoit nécessaire, soit pour relever le courage des Chrétiens, soit pour effacer les mauvaises impressions qu'on avoit données aux peuples, par la manière indigne dont avoient été traités les missionnaires et leurs disciples.

Le père de la Fontaine n'étoit guère en état de goûter le plaisir que pouvoit lui causer son retour dans une ville dont on nous avoit chassés quelques mois auparavant avec tant d'ignominie. Une longue maladie et les fatigues de tant de voyages l'avoient extrêmement affoibli, et il avoit la fièvre quand il entra avec cet appareil dans Devandapallé. Le triste état dans lequel il trouva l'église augmenta sa douleur; on avoit tout pillé, et le sanctuaire avoit été changé en une étable.

Les Dasseris ne virent qu'avec dépit ce triomphe de la religion; et afin de pouvoir continuer de nous nuire, ils cherchèrent de la protection dans l'armée du Nabab. Ils s'adressèrent pour cela à un Brame,

grand adorateur de Vistnou, qui avoit beaucoup de crédit. Ils se plaignirent à lui que nous enlevions leurs disciples, et que nous anéantissions leurs divinités. Sur quoi le Brame fit prier le père de la Fontaine de venir le trouver au camp. Après lui avoir fait diverses questions sur son pays et sur la doctrine qu'il prêchoit, il lui déclara que s'il enseignoit désormais cette loi nouvelle aux Indiens, il lui feroit couper le nez et les oreilles. Le père répondit avec douceur qu'il ne faisoit violence à personne, et qu'on ne pouvoit pas lui faire un crime de ce qu'il enseignoit la vérité. Nous apprîmes depuis que ce Brame avoit envoyé un de ses gardes à Devandapallé, pour y publier la défense qu'il avoit faite au missionnaire.

Sans ce contre-temps le prince eût sans doute permis aux Chrétiens de rentrer dans la ville et dans leurs maisons. Mais les Dasseris, fiers de cette nouvelle protection, publioient hautement que le Nabab ne se seroit pas plutôt retiré, qu'ils commenceroient de nouveau à persécuter les Chrétiens, et que l'empressement que le prince avoit d'abord fait paroître, s'étoit beaucoup ralenti. Il sembloit nécessaire qu'il vînt un nouvel ordre du Nabab, pour faire restituer aux Chrétiens leurs maisons, et pour empêcher qu'on ne les inquiétât davantage. M. de Saint-Hilaire, qui vouloit être informé de ce qui arriveroit, se chargea, avec son zèle et sa générosité ordinaires, de presser l'exécution de cette affaire, qu'il regardoit comme très-importante à la religion. Une de ses lettres que je reçus alors, fait assez connoître quelle étoit son inquiétude, et avec quel empressement il se portoit à ce qui pouvoit contribuer à l'établissement de la foi. La voici telle qu'il me l'écrivit.

« J'ai reçu, mon révérend père, les deux lettres » dont vous m'avez honoré; je ne saurois vous témoigner combien je suis touché des mauvais traitemens que ces barbares font aux Chrétiens, et du

» peu de succès qu'a eu ma recommandation auprès
» du Nabab. Pour ce qui est de moi, je vous assure
» que s'il s'agissoit de verser du sang pour terminer
» cette malheureuse affaire, je sacrifierois volontiers
» tout celui que j'ai, et je me croirois heureux de
» pouvoir le faire pour une pareille cause; Dieu
» connoît mes intentions. Le père de la Fontaine
» partira demain pour aller joindre le Nabab; nous
» avons pris les mesures nécessaires, ou du moins
» celles que nous avons jugées les plus propres à
» procurer le calme et la tranquillité. Dieu daigne y
» donner sa bénédiction. Je suis, etc. »

Le père de la Fontaine partit en effet pour l'armée, qui étoit à quatre lieues de Devandapallé, avec les lettres de M. de Saint-Hilaire pour le Nabab, et pour quelques seigneurs de son armée; on le prioit de dire à l'envoyé de Devandapallé, qu'il souhaitoit qu'on rendît aux Chrétiens leurs maisons, et qu'on les y laissât tranquilles. Rien ne paroissoit plus aisé à obtenir. Mais le Nabab fit entendre qu'il n'en avoit déjà que trop fait, et qu'il ne vouloit plus être importuné sur cette affaire. Le père de la Fontaine obtint d'un colonel more ce qu'il n'avoit pu obtenir du Nabab, et l'envoyé écrivit par son ordre au prince, que le Nabab et les principaux de l'armée vouloient qu'on fît justice aux Chrétiens: mais cet envoyé, l'un de nos plus grands ennemis, tourna entièrement l'esprit du colonel par mille faussetés qu'il débita contre nous. Le missionnaire étant allé le remercier de la lettre favorable qu'il avoit fait expédier, il lui répondit qu'on ne l'inquiéteroit plus dans son église, mais qu'il eût à ne point enlever les disciples des autres sectes, c'est-à-dire, à ne point prêcher l'évangile; que d'ailleurs il lui paroissoit injuste d'ôter aux soldats les maisons des Chrétiens bannis, que le prince leur avoit données.

Nonobstant la prévention où étoit le colonel more,

on ne laissa pas de présenter sa lettre au prince de Devandapallé. Il fit réponse qu'il avoit donné les maisons des Chrétiens, et qu'il ne pouvoit plus les reprendre; mais qu'il leur permettoit d'en bâtir de nouvelles aux environs de l'église. C'est là tout ce que nous avons pu obtenir. On n'inquiéte plus le peu de Chrétiens qui sont dans la ville, et ceux qui en ont été chassés ont permission de venir s'y établir. Nous célébrâmes la fête de Noël à l'ordinaire; les Chrétiens des villages voisins s'y rendirent; quelques-uns même de ceux qu'on avoit bannis, y vinrent de douze lieues. Nous apprîmes d'eux que nos néophytes avoient été reçus avec beaucoup de charité des Chrétiens de la mission de *Maïssour;* qu'on les avoit défrayés dans les villages, et qu'on leur avoit fourni ce qui étoit nécessaire pour continuer leur route.

Au même temps que nous rentrâmes en possession de notre église de Devandapallé, l'armée de Maïssour leva le siége de devant la ville de Chinnaballabaram, où nous avions une église que le père de la Fontaine fut obligé de faire démolir aussitôt que les ennemis eurent fait leur campement. Quoique cette ville ne fût entourée que d'un simple fossé, et que les murailles ne fussent que de terre, l'armée ennemie composée de cent mille hommes fut arrêtée neuf mois devant la ville sans pouvoir la prendre. Leurs tranchées consistoient en des parapets de terre et de bois plantés en forme de pilotis à l'épreuve du canon. On ne se sert ici que de canons de fer, et les boulets, qui sont de pierre, sont d'une grosseur énorme: j'en ai vu qui avoient deux coudées de circonférence, et l'on m'a assuré qu'il y en avoit encore de plus gros. Après neuf mois de siége, les assiégeans n'avoient poussé leurs tranchées qu'à la portée du pistolet de la contrescarpe. Ils avoient fait une sape pour attacher le mineur; mais la mine fut éventée.

Le

Le siége ne fut pas plutôt levé, que la maladie contagieuse qui se répandit dans la ville, enleva en peu de temps un grand nombre de personnes. Plusieurs Chrétiens y moururent, un entr'autres dont nous regretterons long-temps la perte. C'étoit un modèle de vertu pour cette chrétienté naissante : le désir qu'il avoit d'expier les péchés de sa vie passée, le portoit à traiter son corps avec une extrême rigueur, et le zèle qu'il avoit pour la religion lui avoit fait entreprendre la conversion de ses parens infidèles. Il en avoit déjà gagné plusieurs à Jésus-Christ. Il étoit à la tête de toutes les œuvres de piété, et l'on m'a assuré qu'il avoit contracté la maladie dont il est mort, en rendant les derniers devoirs aux Chrétiens attaqués de la peste.

Le père de la Fontaine ayant rétabli le calme à Devandapallé, ne songea plus qu'à soulager les Chrétiens de Chinnaballabaram. Comme après le siége on n'y avoit pu bâtir qu'une méchante cabane, l'incommodité du logement et l'air contagieux lui causèrent une espèce d'ulcère au côté droit, qui lui fit souffrir de cuisantes douleurs. Quelques jours après il fut attaqué du mal contagieux. Je lui avois représenté avant son départ qu'avec une santé aussi foible que la sienne, c'étoit s'exposer à un péril évident de perdre la vie, que d'aller respirer le mauvais air de Chinnaballabaram, et je m'offrois de prendre sa place : mais son zèle ne lui permit pas d'écouter mes remontrances.

Aussitôt que j'eus appris sa maladie, j'allai à son secours. L'état dans lequel nous nous trouvâmes étoit digne de compassion. Outre le père de la Fontaine, trois de nos catéchistes furent attaqués de la même maladie, et il nous falloit tous loger sous un méchant appentis, exposés au vent et aux injures de l'air. Deux catéchistes moururent peu après mon arrivée, et presque tous les Chrétiens tombèrent malades.

M. de Saint-Hilaire dont j'ai déjà parlé, n'eut pas plutôt su le danger où étoit le père de la Fontaine, qu'il envoya des rafraîchissemens et des remèdes convenables à l'état du malade: il fit partir en même temps son palanquin avec douze porteurs pour le transporter près des côtes. Sans parler de la dépense qu'il fit en cette occasion, nous lui sommes redevables de la conservation d'un missionnaire, dont la perte eût été infiniment affligeante. Le malade commença à reprendre ses forces aussitôt qu'il eut changé d'air.

Après avoir demeuré quelque temps à Chinnaballabaram, j'en partis pour aller visiter la nouvelle église de Cruchnabouram, à trois journées de là vers le nord. Je fus attaqué sur ma route par six cavaliers marattes qui étoient en embuscade dans un petit vallon. Ils coururent tout à coup sur nous la lance haute et le sabre à la main. Ils dépouillèrent d'abord les catéchistes qui m'accompagnoient, et leur prirent ce qu'ils avoient. L'un d'eux me donna dans l'estomac un coup du bout de sa lance qui étoit ferrée. J'ai regardé comme un effet sensible de la protection de Dieu, qu'il ne m'ait pas tué de ce coup, et que j'en aie été quitte pour une légère meurtrissure. Deux de ces cavaliers me jetèrent ensuite par terre, m'arrachèrent une partie de mes habits, prirent l'argent que j'avois pour l'entretien de mes catéchistes, et m'emportèrent jusqu'à mon bréviaire et mon calice. J'avois avec moi cinq catéchistes, et comme il étoit nuit, nous nous retirâmes dans le prochain village, fort fatigués d'avoir marché tout le jour sous un ciel brûlant, et sans avoir pu prendre de nourriture. Personne dans le village ne voulut nous assister; il n'y eut qu'un Brame qui, touché de notre état, nous apporta une poignée de grosse cassonnade avec autant de farine que nous mêlâmes dans de l'eau froide, et dont nous fîmes notre repas.

Je restai deux mois à Cruchnabouram. A peine en étois-je parti, que le feu prit à quelques maisons voisines de notre église. Elle fut réduite en cendres. C'étoit la mieux bâtie que nous eussions dans toute l'étendue de cette mission, parce que c'est le lieu où il y a le plus d'espérance d'établir une chrétienté florissante. Cette église vient d'être rebâtie par les soins du père de la Fontaine, et il y a déjà baptisé un grand nombre d infidèles.

Depuis notre rétablissement à Devandapallé, les Dasseris ne se sont point découragés, et ils ont fait de nouveaux efforts pour nous en faire chasser une seconde fois. Ils ont présenté de nouvelles requêtes au prince; ils ont fait venir de divers endroits des lettres séditieuses et menaçantes; on m'a même assuré qu'ils avoient brûlé quelques maisons à la campagne pour intimider le prince et le forcer à condescendre à leur fureur. Ce fut surtout sur la fin du mois d'octobre 1713 qu'il firent une tentative éclatante : c'est le temps où les Indiens de ces terres vont à un célèbre pélerinage qu'on appelle *Tiroupati*. Les peuples y accourent de plus de soixante lieues, et je ne crois pas qu'il y ait dans l'Europe un lieu si fréquenté.

Les Dasseris arrêtèrent ceux de leur secte qui passoient par cette ville, afin d'exciter une émeute générale : ils sollicitèrent les principaux des marchands et le chef des troupes pour les soutenir dans leur révolte : enfin ils n'attendoient plus que l'arrivée d'un célèbre Dasseri pour faire main-basse sur les missionnaires et sur les Chrétiens; car ils publioient hautement qu'on ne viendroit jamais à bout de disperser les disciples, qu'en ôtant la vie à leurs docteurs. Ce héros de leur secte arriva avec sa troupe, et il fut conduit en pompe au palais. Le prince donnoit ce jour-là un repas aux Dasseris en l'honneur de Vistnou : c'est une coutume qu'il observe régulièrement deux fois chaque mois, le 11 et le 27 de

la lune. Ces mutins refusèrent de manger, si on ne leur promettoit auparavant de nous chasser de la ville : le prince étoit incommodé ce jour là, et sa réponse ne fut pas favorable : ainsi le parti qu'ils prirent fut de bien manger; après quoi ils se retirèrent avec menaces de revenir bientôt suivis de plus de deux mille Dasseris, pour venger l'outrage que nous faisions à leurs divinités. Trop heureux si Dieu nous eût fait la même grâce qu'il accorda au père Emmanuel Dacunha, missionnaire portugais, lequel fut si maltraité des Dasseris, à deux journées et demie de cette ville, qu'il mourut peu de jours après de ses blessures. M. l'Archevêque de Cranganor vient de faire des informations d'une si glorieuse mort.

Nous commencions à goûter un peu de repos; les esprits paroissoient s'adoucir, les impressions fâcheuses que nos ennemis avoient données des Chrétiens s'effaçoient tous les jours; la constance des néophytes et la modération avec laquelle ils parloient de leurs persécuteurs édifioient les infidèles, et leur faisoient dire qu'il n'y avoit que la véritable religion qui pût inspirer de tels sentimens. A la faveur de ce calme la foi faisoit de nouveaux progrès, plusieurs gentils recevoient le baptême, et d'autres s'y disposoient. Comme une partie de ces néophytes demeuroient dans le quartier de la ville où il y a le plus grand nombre de Dasseris, ceux-ci ne purent ignorer long-temps la désertion de leurs disciples. Un jour qu'ils s'assembloient pour célébrer une de leurs principales fêtes, leur chef les conduisit par toute la ville, en disant hautement qu'il falloit absolument raser notre église. Ils allèrent au palais et menacèrent le prince que s'il n'y donnoit son consentement il n'y auroit point de fête, et qu'ils exciteroient une révolte générale. La réponse qu'ils eurent, fut que nous avions été rétablis à Devandapallé par le Nabab, qu'il se tiendroit offensé des nouvelles insultes qu'on

nous feroit, qu'ils célébrassent toujours leur fête, et qu'ensuite on chercheroit le moyen de les contenter.

Ces nouveaux troubles firent juger au père de la Fontaine, qu'il falloit encore avoir recours au Nabab, pour le prier de soutenir son ouvrage. Il convint avec M. de Saint-Hilaire, que pour mettre notre église hors d'insulte, le meilleur parti étoit de demander l'étendard du Mogol, qui fît connoître aux gentils que nous étions sous sa protection. Ce n'étoit pas une chose facile à obtenir : néanmoins la patience et l'activité de M. de Saint-Hilaire, triomphèrent de tous les obstacles : l'étendard fut accordé avec une patente honorable, par laquelle le Nabab déclaroit qu'il permettoit aux *Saniassis romains* (c'est la qualité que prennent les missionnaires) de l'arborer dans la cour de leurs églises de Devandapallé et de Ballabaram. Deux cavaliers furent chargés d'accompagner le missionnaire pour porter l'étendard au prince.

Il étoit naturel de croire que le prince recevroit cet étendard avec honneur, et qu'il le feroit porter au son des instrumens jusqu'à notre église; mais la crainte d'irriter nos ennemis, qui mirent tout en œuvre pour l'en détourner, ne lui permit pas de suivre en cela la coutume du pays; et après bien des délibérations, il nous envoya dire que nous pouvions placer l'étendard où nous jugerions à propos.

Ce triomphe de la religion augmenta la fureur des Dasseris. Ils s'attroupèrent, et ils cherchèrent à soulever la milice et le peuple. On les voyoit parcourir les boutiques des marchands, et là ils menaçoient, ils se répandoient en invectives contre les missionnaires et contre ceux qui avoient embrassé la foi. Le chef de ces insensés voyant ses efforts inutiles, conduisit sa troupe au temple de la ville, qui est dans la forteresse : il fit entendre qu'il n'en sortiroit point

qu'on ne lui eût donné satisfaction; il empêcha qu'on ne fît les sacrifices ordinaires, et il menaça d'assembler dans peu de jours plus de dix mille Dasseris, par le moyen desquels il ruineroit le pays : c'est de quoi on a vu de fréquens exemples. Plus on cherchoit à l'apaiser, plus il devenoit hardi et intraitable, et il fallut lui promettre que dans deux jours on chasseroit les deux plus considérables familles de Chrétiens qui avoient renoncé à sa secte. En effet, les archers de la ville vinrent signifier à ces deux familles les intentions du prince; elles eurent beau demander quelque temps pour mettre ordre à leurs affaires, il fallut sortir sur le champ; autrement on les menaçoit de les chasser à force ouverte, et de confisquer ce qui étoit dans leurs maisons. Elles se réfugièrent pendant quelques jours dans notre église, et ensuite elles se retirèrent hors de la ville.

Ce succès rendit les Dasseris plus insolens. Persuadés qu'ils avoient intimidé le prince, ils s'assemblèrent en plus grand nombre et demandèrent le bannissement de six autres familles chrétiennes qui étoient le soutien de cette chrétienté naissante. Soit qu'ils l'eussent véritablement obtenu, soit qu'ils se prévalussent du nom et de l'autorité du prince, ils envoyèrent des soldats chez tous les Chrétiens; après quoi ils ne gardèrent nulles mesures. Nul Chrétien ne paroissoit hors de sa maison qui ne fût maltraité par ces furieux. Ils trouvèrent dans le marché une chrétienne nommée *Luce;* ils se jetèrent sur elle, ils la frappèrent à grands coups de bâton, ils la foulèrent aux pieds, et la traînèrent dans les rues. Ce n'est pas la seule fois que cette bonne néophyte a mérité de souffrir de semblables traitemens pour la défense de sa foi : un autre jour qu'elle sortoit d'un village où elle avoit vendu quelques denrées, elle fut aperçue d'une troupe de Dasseris qui l'accablèrent de coups, sous lesquels elle auroit expiré, si des

païens, qui accoururent au bruit, ne l'avoient tirée de leurs mains. Une autre femme d'une caste considérable, et qui n'étoit encore qu'au rang des catéchumènes, fut traitée par les Dasseris avec la même inhumanité. Son assiduité à l'église leur fit croire qu'elle étoit chrétienne.

Dans le même temps, un soldat chrétien qui s'entretenoit avec les principaux de la ville, fut attaqué par ces mutins, qui lui firent toutes sortes d insultes. Le néophyte qui a grande réputation dans les troupes, et qui a signalé sa valeur en plusieurs rencontres, souffrit ces affronts sans en paroître tant soit peu ému. Comme on étoit surpris de sa modération, il répondit qu'outre le respect qu'il devoit aux personnes avec lesquelles il se trouvoit, il étoit Chrétien, et que par les lois de sa religion la vengeance lui étoit interdite; que sans cela il ne seroit pas homme à dissimuler de pareils outrages. En effet, il en eût sans doute coûté la vie à quelques-uns de ces séditieux, s'ils eussent osé l'insulter ainsi lorsqu'il vivoit encore dans les ténèbres du paganisme.

Je ne finirois point si je rapportois tout ce qu'ont eu à souffrir nos néophytes. La persécution devint générale. Les Dasseris, suivis de soldats, parcouroient les maisons des familles chrétiennes, et ils ne les quittoient point qu'ils ne les eussent conduites hors des portes de la ville. Tout le peuple s'attroupoit pour être spectateur de ces tristes scènes. Les uns applaudissoient aux Dasseris, et insultoient aux Chrétiens; d'autres en avoient compassion : « A quoi » bon tant d'opiniâtreté, leur disoient-ils? Que » n'abandonnez-vous cette religion nouvelle que » vous avez embrassée? Etes-vous donc plus éclai- » rés que nous et que nos ancêtres? Il ne dépend que » de vous de vivre en paix, et il ne s'agit pour cela » que de reprendre la religion de vos pères : à qui » pouvez-vous attribuer qu'à vous-mêmes les mal-

» heurs où vous vous précipitez avec si peu de » raison? » Tels étoient les discours que leur tenoient leurs amis, et ceux qui paroissoient sensibles à leurs disgrâces.

Cependant le mal croissoit de plus en plus, et on n'y voyoit point de remède : c'est ce qui détermina le père de la Fontaine à aller sur le soir à la forteresse, pour se plaindre au prince de la violence dont on usoit envers les Chrétiens. Le père s'attendoit à être arrêté à la porte de la forteresse, et à y demeurer la nuit; néanmoins il passa les corps-de-garde, et il pénétra sans obstacle jusqu'à l'appartement qui est proche de celui du prince. Il se plaignit hautement qu'on n'avoit nul égard, ni aux promesses réitérées du prince, ni à la protection du Nabab; et il protesta qu'il alloit déchirer en leur présence l'étendard qui lui avoit été donné, si l'on n'arrêtoit pas la fureur des Dasseris. Ces paroles firent impression sur ceux qui étoient présens : quelques seigneurs vinrent de la part du prince pour traiter d'accommodement. Le missionnaire, qu'on exhortoit à retourner dans son église, répondit constamment qu'il ne lui étoit pas possible de sortir du lieu où il étoit, tandis que les Chrétiens, chassés avec honte, étoient couchés à l'air aux portes de la ville. Après bien des allées et des venues, un Brame, favori du prince, vint assurer le père qu'on alloit faire rentrer les Chrétiens dans la ville, et les remettre dans leurs maisons. Le père demanda que cet ordre fût exécuté par un homme envoyé immédiatement du prince, ce qui lui fut accordé. Il alla sur l'heure faire ouvrir les portes de la ville; les Chrétiens y rentrèrent, et passèrent le reste de la nuit dans leurs maisons.

Les Dasseris ne se rebutèrent point pour cette légère grâce que le prince venoit de faire aux Chrétiens : ils s'assemblèrent le lendemain en plus grand

nombre, et ils empêchèrent de vendre les ornemens dont ils ont coutume de se parer en l'honneur de leurs dieux. Ils menacèrent de les brûler aux portes de la ville, et ils protestèrent qu'ils en sortiroient tous, pour n'être pas les témoins de la vengeance éclatante que leurs dieux alloient prendre d'un pays où ils étoient outragés. Pour se rendre encore plus redoutables, ils appelèrent ceux de leur secte qui demeurent dans les villes voisines, lesquels se rendirent auprès de leur chef : ensuite ils marchèrent tous, armés en bon ordre, vers la forteresse au son des tambours et des trompettes, avec leurs enseignes et leurs banderoles déployées. Ils crioient comme des furieux dans les rues où ils passoient, et ils protestoient qu'ils ne seroient pas contens qu'ils n'eussent vu couler le sang des prédicateurs de la loi nouvelle. Ils en vinrent jusqu'à empêcher qu'on ne fît dans la pagode du prince les sacrifices accoutumés.

Outre la haine que les Dasseris portent depuis long-temps à la religion chrétienne, l'action d'un jeune néophyte servit de nouveau prétexte à leur soulèvement. Ce jeune homme travailloit dans le palais à plusieurs sortes d'ouvrages, et parce qu'en certaines occasions on vouloit lui faire porter les statues des faux dieux, il résolut de quitter son emploi, et il dit pour raison qu'étant Chrétien, il ne lui étoit pas permis de porter les *cadavres de ces prétendues divinités*. Cette expression, par laquelle il vouloit marquer que les dieux des gentils étoient des idoles sans mouvement et sans vie, ne manqua pas d'être relevée. Les Dasseris firent assigner beaucoup de témoins qui l'avoient entendue, et en portèrent leurs plaintes au prince, qui est de leur secte, en y ajoutant plusieurs autres calomnies, qu'ils assuroient être la doctrine que les missionnaires enseignoient à leurs disciples. Ils lui déclarèrent que cette religion des *Pranguis* (car c'est

ainsi qu'ils appellent par mépris la religion chrétienne), faisoit tous les jours de nouveaux progrès; que leurs temples seroient bientôt déserts; qu'ils se verroient abandonnés de leurs disciples, et réduits par-là à une extrême pauvreté, et pour mieux prouver ce qu'ils avançoient, ils lui représentèrent que nous avions séduit jusqu'aux *Linganistes*, dont une famille venoit récemment de renoncer à sa secte, pour faire profession du christianisme. Ces Linganistes composent une secte d'idolâtres qui honorent *Isouren :* ils portent sur eux l'idole infâme de cette divinité. L'esprit d'orgueil qui anime particulièrement les Linganistes, leur fait mépriser les autres sectes, et rend leur conversion presque impossible. Il ne leur est permis de manger ni de se marier qn'avec ceux qui sont de la même secte.

Les docteurs gentils profitèrent de cela pour aigrir l'esprit du prince. On fit de nouvelles recherches des Chrétiens, et on les obligeoit à sortir de leurs maisons : pour peu qu'ils parussent résister, on les traînoit par force, on mettoit en pièces leurs meubles, on les chargeoit d'injures, et on les accabloit de coups. La plupart se retirèrent chez nous avec leurs femmes, leurs enfans, et ce qu'ils avoient pu emporter. Quelque triste que fût la situation où ils se trouvoient, je puis vous assurer qu'on n'entendoit parmi eux ni les plaintes ni les murmures si ordinaires dans la bouche des personnes qui souffrent : ils s'encourageoient les uns les autres, et ils se félicitoient de leurs souffrances.

Néanmoins, comme ils n'avoient plus la liberté de travailler dans la ville et qu'ils manquoient de tout, nous les secourûmes, le père de la Fontaine et moi, autant que notre pauvreté pouvoit le permettre. A la vue de ce que souffroient ces généreux néophytes, hélas ! nous disions-nous, qu'il y a de personnes riches et charitables en Europe, qui se

feroient un devoir de soulager ces pauvres gens, leurs frères en Jésus-Christ, s'ils étoient témoins comme nous de ce qu'ils endurent pour la défense de leur foi !

Les ordres du prince en faveur des Chrétiens étant si mal observés, nous crûmes devoir encore une fois nous adresser à lui : nous allâmes, le père de la Fontaine et moi, à la forteresse ; mais nous fûmes arrêtés à la première porte, les gardes nous repoussèrent rudement. Comme il étoit nuit, nous nous retirâmes à l'entrée d'un temple qui n'étoit pas loin de là. Les Dasseris furent bientôt avertis de notre démarche ; quelques-uns d'eux nous insultèrent, en nous jetant des pierres et en nous accablant d'injures.

Le lendemain trois Brames des plus savans de la ville nous furent envoyés par le ministre du prince. Ils étoient accompagnés de plusieurs autres Brames et de quelques Choutres. Ils parurent vouloir entamer la dispute, mais dans la suite de notre entretien, nous aperçûmes que celui qui passoit parmi eux pour le plus habile, ne parloit qu'avec réserve, comme s'il eût appréhendé de s'engager trop avant. On parla d'abord du premier Etre, de sa nature et de ses attributs ; ils convinrent de son unité, de son éternité et de son immortalité. Mais il nous fallut réfuter les diverses opinions des Indiens par rapport à l'âme. Les uns admettent des générations éternelles, et soutiennent que les âmes n'ont pas été créées : les autres disent qu'elles sont une portion de la substance divine : quelques-uns prétendent que l'âme n'est qu'une simple représentation de l'Etre divin, de même que la figure du soleil paroît dans plusieurs vases remplis d'eau lorsqu'on les expose à ses rayons. Quelques autres enfin, quoiqu'en plus petit nombre, soutiennent que les âmes sont matérielles. On disputa avec plus de chaleur, touchant l'opinion de Pythagore sur la métempsycose, que

ces peuples admettent, et dont on a bien de la peine à les détromper. Ils se fondent principalement sur certaines histoires ridicules dont ils sont infatués.

Ces trois Brames étoient de deux différentes opinions qui partagent les savans Brames de l'Inde. La première s'appelle *Aduidam*, et elle est la plus commune. On nomme la seconde *Duidam*. Les *Aduistes* disent qu'il n'y a qu'un seul Etre, qui est Dieu, et que l'âme n'est pas différente de cet Etre. Plusieurs d'entre eux croient que toutes les choses qui sont dans le monde, et auxquelles nous donnons le nom d'être, n'existent point à proprement parler; et que ce sont de purs fantômes: qu'il est faux, par exemple, que nous existons, que nous parlons, que nous mangeons. Pour ce qui est des *Duistes*, ils conviennent que l'âme est un être créé, distingué du premier Etre. Tout cela prouve que les Brames ont eu quelque connoissance des opinions des anciens philosophes. Mais, pour l'ordinaire, ils ne suivent dans la dispute aucune règle de raisonnement: de sorte qu'il n'est pas difficile de les faire tomber en contradiction, et lorsqu'ils y sont surpris, ils ne s'en mettent pas fort en peine.

La dispute tomba insensiblement sur les diverses causes des météores. Les Indiens distinguent cinq élémens; car ils prétendent que le vent est un élément disingué de l'air. Nos Brames convinrent sans peine de la cause des éclipses du soleil et de la lune, et ils avouèrent que ce qui se dit communément dans l'Inde, de ce serpent qui les engloutit dans le temps de l'éclipse, est une de ces opinions extravagantes dont on amuse le peuple ignorant.

Cette dispute dura un temps assez considérable, et les Brames parurent contens de nos réponses. L'un d'eux fit notre éloge, et avoua que notre doctrine étoit véritable. « Mais, ajouta-t-il, est-il juste » qu'étant venus seulement depuis quelques années

» dans ces terres, vous enseigniez une nouvelle
» doctrine aux disciples des autres sectes ? Les Gou-
» roux de ce pays ont le même droit sur leurs dis-
» ciples qu'ont les pères sur leurs enfans : on ne
» doit point trouver mauvais qu'ils châtient ceux qui
» les abandonnent pour s'attacher à des étrangers. »
En effet, selon la coutume de ces peuples, lorsqu'on a choisi un Gourou, et qu'on a pris sa marque, qu'ils appellent *Dixa*, c'est parmi eux une infidélité que de l'abandonner ; et pour rendre cette désertion plus odieuse, ils la comparent à l'infidélité d'une femme qui quitteroit son mari pour suivre un étranger.

Nous restâmes encore trois jours à l'entrée du temple, et il est aisé de juger ce que nous eûmes à essuyer d'insultes de la part des Dasseris et de leurs partisans. Ils nous faisoient passer pour des sorciers et des magiciens qui avions le secret d'ensorceler les peuples. Le démon leur mettoit dans la bouche les mêmes calomnies dont on s'efforçoit de noircir la réputation des premiers fidèles, au sujet de leurs saintes assemblées.

Le quatrième jour, trois Brames des plus distingués vinrent, à ce qu'ils disoient, de la part du prince, pour nous assurer que dans peu de jours il nous donneroit audience, et qu'il termineroit cette affaire à notre satisfaction. Ils nous conduisirent à notre église, où ils nous donnèrent les mêmes assurances. Mais, quelque instance que nous fîmes dans la suite, il nous fut impossible d'aborder le prince, ni de mettre fin à ces vexations. Le parti que prirent les Chrétiens fut de se retirer pour chercher ailleurs de quoi faire subsister leurs familles.

Les Dasseris poursuivirent les Chrétiens jusque dans les villages où ils se réfugièrent, bien que ces villages ne fussent pas de la dépendance de Devandapallé, et ils s'efforcèrent, quoique inutilement, de les faire sortir de tous les endroits où ils cher-

choient un asile. Le traitement qu'ils firent à une Chrétienne, nommée *Claire*, marque assez jusqu'où se portoit leur fureur. Elle étoit revenue secrètement à Devandapallé pour y prendre quelques grains qu'elle avoit mis en dépôt dans une maison voisine de la sienne. Sa fille, qui étoit restée dans la rue, l'appela sans y penser par son nom : quelques Dasseris l'ayant ouï nommer, coururent aussitôt en donner avis au corps-de-garde. Il étoit neuf heures du soir : on la fit venir à l'instant, et après plusieurs outrages, le capitaine la fit attacher debout à un pilier, les mains liées derrière le dos. Elle passa la nuit dans cette posture, exposée à l'air et aux moucherons, dont les piqûres sont très-douloureuses. Dès la pointe du jour on la délia, et on la conduisit chez le chef des Dasseris, où elle fut meurtrie de coups. De là elle fut traînée une seconde fois au corps-de-garde, où elle eut à souffrir de nouveaux outrages devant une foule d'idolâtres qui s'y étoient assemblés. Enfin, comme ils virent qu'ils ne gagnoient rien sur son esprit, et qu'ils ne pouvoient lui faire abandonner sa religion, ils la couvrirent de boue, ce qui est ici le comble de l'ignominie, et la chassèrent de la ville à coups de pierres, en vomissant mille blasphèmes contre le vrai Dieu et contre la loi chrétienne. Cette généreuse néophyte rentra dans la ville par une autre porte, et se rendit à l'église, où elle demeura deux jours presque sans mouvement et sans vie.

C'est ainsi, mon très-cher frère, que nous avons passé les années 1713 et 1714. La joie que nous donnoit la constance des Chrétiens et leur ferme attachement à la religion, fut bien modérée par la vive douleur que nous ressentîmes de la perte d'une famille : elle eut la lâcheté, pour n'être point chassée de la ville, de donner à manger aux Dasseris, et de recevoir une de ces marques extérieures que prennent

leurs disciples. On ne peut dire quelle fut l'indignation des autres Chrétiens. Je rencontrai quelque temps après dans un de mes voyages cette malheureuse famille, et je lui reprochai l'énormité de son crime. Tous ensemble me protestèrent, les yeux baignés de larmes, qu'ils reconnoissoient leur faute, qu'ils la pleuroient amèrement, et qu'ils s'efforceroient de la réparer par une pénitence édifiante.

Nous craignions extrêmement que ces troubles, excités par les Dasseris, ne se communiquassent à Ballabaram : c'est une ville bien plus considérable que Devandapallé, et qui n'en est éloignée que de quatre lieues. Lorsque le père de la Fontaine y bâtit une église, il y a près de sept ans, les Dasseris éclatèrent, et l'on fut sur le point de nous en chasser. L'ordre nous en fut intimé de la part du prince; mais une providence toute particulière de Dieu en empêcha l'exécution. Depuis ce temps-là la foi s'y est fortement établie, et un grand nombre de familles y ont reçu le baptême. Les Dasseris de Devandapallé s'étoient flattés d'y ruiner le christianisme; mais leurs efforts ont été superflus. Il est arrivé au contraire que, dans le temps que la chrétienté de Devandapallé étoit le plus vivement persécutée, Dieu a versé ses bénédictions les plus abondantes sur celle de Ballabaram. Plusieurs familles d'une des premières castes parmi les Choutres, qui est celle du prince, ont renoncé à leur secte pour embrasser le christianisme. Ces conversions sont d'autant plus singulières, que ceux de cette caste ont un incroyable attachement pour leurs fausses divinités.

Je ne dois pas omettre une coutume assez extraordinaire, qui ne s'observe nulle part que parmi ceux qui sont de la caste dont je parle. Quand le premier enfant d'une famille se marie, la mère est obligée de se couper, avec un ciseau de charpentier, les deux premières jointures des deux derniers doigts de la

main : et cette coutume est si indispensable, qu'on ne peut y manquer sans être dégradé et chassé de la caste. Les femmes des princes sont privilégiées, et elles peuvent s'en dispenser, pourvu qu'elles offrent deux doigts d'or.

Il est temps de finir, mon très-cher frère ; je vous ai fait part des épreuves et des consolations que nous avons eues ces deux dernières années. Priez le Seigneur qu'il répande de plus en plus ses bénédictions sur cette chrétienté naissante. Je la recommande à vos saints sacrifices en l'union desquels je suis, etc.

RELATION

De ce qui s'est passé dans les missions de Marava et de Tanjaour, pendant les années 1714 *et* 1715, *tirée d'un Mémoire portugais adressé au très-révérend père Michel-Ange Tamburini, général de la Compagnie de Jésus.*

La chrétienté du Marava étoit dans un état florissant, et la foi y faisoit de jour en jour de nouveaux progrès. Le missionnaire de cette contrée avoit baptisé en peu d'années plus de deux mille idolâtres; il espéroit de recueillir encore de plus grands fruits, lorsqu'il s'éleva tout à coup un orage qui mit la constance des nouveaux fidèles à une dure épreuve. Voici quelle en fut l'occasion.

Les gentils célébroient la fête de *Ramesceren*, fameuse idole qu'ils révèrent. Le prince, accompagné des seigneurs de sa cour et de plusieurs Brames, se mit en chemin pour se rendre à la pagode, et pour y prendre le bain, qui selon eux a la vertu d'effacer tous les péchés. Avant son départ, il laissa le gouvernement

vernement de ses états à Tiruvaluvatheven, son parent et son beau-frère, qui étoit parmi les néophytes un modèle de piété et de vertu; mais il lui défendit expressément de visiter l'église des Chrétiens pendant son absence, et il accompagna sa défense des menaces les plus capables de l'intimider.

Le prince étant arrivé à la pagode, et prenant le bain que les gentils tiennent pour sacré, aperçut sur le rivage quelques-uns de ses soldats qui s'entretenoient ensemble. Il demanda aux Brames qui l'environnoient, pourquoi ces gens-là ne prenoient point, à son exemple, un bain si efficace et si salutaire. Les Brames, ennemis nés de la loi chrétienne, saisirent l'occasion qui se présentoit d'aigrir l'esprit du prince, et de l'animer contre les adorateurs du vrai Dieu. « Quoi! seigneur, lui dirent-ils, pouvez-vous ignorer » que ces soldats sont chrétiens, que vous êtes ac» tuellement l'objet de leur risée, qu'ils se moquent » et du culte que vous rendez à Ramesceren, et de » la persuasion où vous êtes que dans ces eaux » sacrées vous recevez l'entière rémission de vos » fautes? Pour vous en convaincre, vous n'avez » qu'à ordonner qu'on leur présente des cendres » dédiées au grand Chiven, et qu'on leur propose » d'en marquer leur front selon notre usage, vous » serez témoin vous-même du mépris qu'ils en » feront. »

A peine eurent-ils achevé ces paroles, qu'un Brame, sans attendre l'ordre du prince, se détacha de la troupe; et tirant d'un petit sac des cendres consacrées à Chiven, et s'avançant vers les soldats chrétiens, les invita à s'en mettre au front. Les néophytes, en refusant de prendre ces signes de l'idolâtrie, ne purent s'empêcher de faire paroître de l'indignation: c'est aussi à quoi s'attendoit le Brame; et comme son dessein étoit de manifester aux yeux du prince l'aversion que les Chrétiens avoient pour

ses divinités, il fit de nouvelles instances, et pressa fortement les soldats de s'appliquer au front ces marques de vénération pour Chiven.

Ces invitations réitérées impatientèrent un des néophytes : il étendit la main pour recevoir les cendres qu'on lui offroit, et aussitôt, suivant l'ardeur de son zèle, et sans faire réflexion qu'il étoit observé, il les jeta par terre avec dédain, et les foula aux pieds. Le prince qui examinoit attentivement la contenance des néophytes, se livra dès-lors aux plus violens transports de fureur : on ne sait même ce qui l'empêcha de venger sur le champ, par la mort de ces néophytes, l'outrage qu'ils venoient de faire à sa divinité.

On lui apprit au même moment qu'aussitôt après son départ, Tiruvaluvatheven son beau-frère avoit, contre sa défense, visité l'église des Chrétiens, et avoit participé à leurs mystères. Cet avis qui étoit véritable, redoubla les accès de sa fureur. Il sortit du bain transporté de rage, et après avoir pris ses vêtemens il prit la route de sa capitale, dans la résolution d'exterminer le christianisme dans ses états.

A peine fut-il entré dans son palais qu'il ordonna à ses soldats de se répandre dans l'étendue de sa principauté, de parcourir les maisons des Chrétiens, de leur enlever tout ce qu'ils y trouveroient de vestiges du christianisme. Cet ordre impie fut exécuté avec la dernière rigueur ; il n'y eut aucun des fidèles qui pût échapper à l'exacte perquisition des soldats : on leur arracha avec violence les chapelets, les croix, les médailles, les images et les reliques, qu'ils s'efforçoient inutilement de cacher et de dérober aux yeux de leurs persécuteurs. Ces précieuses dépouilles furent apportées comme en triomphe aux pieds du prince : il les fit mettre dans divers sacs, et les fit jeter dans un étang public, au milieu des applaudis-

semens et des cris de joie d'une multitude innombrable d'idolâtres.

Non content de cette première expédition, qui jeta la consternation parmi les nouveaux fidèles, il tâcha de les effrayer encore davantage par la manière impitoyable avec laquelle il sévit contre son propre sang. Il fit appeler Tiruvaluvatheven son parent, et jetant sur lui des regards menaçans, il lui signifia que, pour conserver ses honneurs et sa vie, il n'avoit plus d'autre parti à prendre que d'abandonner à l'heure même l'infâme loi des Pranguis, et de sacrifier au grand Chiven; que s'il balançoit un moment, il alloit le méconnoître pour son parent, le dépouiller de ses dignités et de ses revenus, et lui faire souffrir un lent et rigoureux supplice; qu'enfin il lui ôteroit la vie par une mort également honteuse et cruelle.

Ces menaces n'intimidèrent point le généreux néophyte; il répondit comme un autre Eléazar, avec une fermeté respectueuse, que dès sa plus tendre enfance, il suivoit la loi de Jésus-Christ; qu'elle avoit été jusqu'ici la règle de sa conduite; qu'à son âge, il ne lui étoit pas possible de l'abandonner; qu'au reste ses biens et sa vie étoient entre les mains du prince pour en disposer à son gré, mais que rien ne l'engageroit à déshonorer sa vieillesse par une aussi lâche désertion que celle qu'on lui proposoit.

Une réponse si ferme irrita de plus en plus le prince : au même instant il dégrada le néophyte de son rang, il le destitua de ses emplois, et après avoir éprouvé sa constance par diverses tortures plus cruelles les unes que les autres, il le confina dans une prison obscure, jusqu'au temps qu'il avoit résolu de le faire mourir.

Comme on n'avoit pu ébranler sa fermeté par la voie des supplices, on l'attaqua par un autre endroit

qui lui fut très-sensible. On permit à sa femme et à ses enfans de l'aller trouver dans sa prison. Cette famille désolée y entra dans le plus triste équipage : de vieux haillons leur servoient de vêtemens, et ils tenoient à la main quelques morceaux de pots cassés, tels qu'en ont aux Indes les mendians qui vivent des aumônes qu'ils ramassent. Sa femme en l'abordant toute en pleurs : « Seigneur, lui dit-elle (car je » n'ose plus vous appeler du doux nom de mari), » vous voyez le déplorable état où votre imprudence » nous a réduits : si vous n'avez pas compassion de » vous-même, du moins soyez touché de ma misère, » et de celle de ces infortunés gages de notre amitié » conjugale : qu'ont-ils fait, ces chers enfans, pour » n'avoir pas même de quoi se couvrir? Tout in- » nocens qu'ils sont, ils portent la peine d'une ré- » sistance aussi opiniâtre et aussi déraisonnable » qu'est la vôtre aux volontés du prince. Que de- » viendront-ils si vous vous obstinez à vouloir » mourir? Serez-vous insensible au point de les » laisser périr de faim et de misère? »

Ces dernières paroles furent entrecoupées de sanglots et de cris lamentables qui percèrent jusqu'au vif le cœur du néophyte. Cependant il eut la force de résister à une tentation si délicate, et sa fidélité au service de Dieu l'emporta sur les plus tendres sentimens de la nature. Heureux s'il eût persévéré jusqu'à la fin dans son attachement à la foi! Mais son courage qui n'avoit pu être surmonté ni par la tendresse naturelle, ni par l'horreur des tourmens et de la mort, céda enfin à la ruse et à l'artifice.

On introduisit dans sa prison un de ces hommes adroits et subtils, qui savent s'insinuer dans les esprits par une fausse éloquence, et qui ont l'art de colorer les actions les plus odieuses, en les faisant passer pour indifférentes. Il commença d'abord à se rendre agréable au prisonnier par des complaisances

affectées : ensuite il parut vivement touché de voir un homme de son rang traité d'une manière si indigne et si barbare : puis il lui demanda quel étoit donc le crime qui lui avoit attiré une suite de châtimens si rigoureux ; et ayant appris qu'il n'avoit irrité le prince contre lui à cet excès, que pour n'avoir pas voulu abandonner la loi de Jésus-Christ. « Ah ! Seigneur, lui dit-il, d'un ton tendre et ra-
» douci, est-il possible que vous donniez dans cette
» erreur populaire ? c'est vouloir de gaieté de cœur
» vous perdre vous et votre famille. Je suis Chré-
» tien ainsi que vous ; je sais quels sont les devoirs
» que m'impose ma religion, et je veux certaine-
» ment me sauver ; mais il y a certaines conjonc-
» tures, où je n'ai aucun scrupule de feindre et de
» dissimuler, pour me mettre à couvert de la per-
» sécution des gentils ; alors je ne fais nulle diffi-
» culté de dire seulement de bouche, et à l'exté-
» rieur, que je renonce à la foi : Dieu qui sonde le
» cœur des hommes, ne s'arrête point à de vaines
» paroles ; il suffit qu'il connoisse mes dispositions
» secrètes, et qu'il sache que je conserve sa loi
» gravée au fond du cœur : faites de même ;
» soyez attaché de cœur à la foi, et dites simple-
» ment de bouche que vous y renoncez ; le prince
» sera content ; vous serez rétabli dans vos premiers
» honneurs, et la persécution cessera : quel avantage
» n'en reviendra-t-il pas à la religion ? » Il appuya ce discours séduisant de tant de raisons apparentes, et avec des termes si persuasifs, que le malheureux néophyte se laissa entamer, et crut que dans des occasions importantes où il s'agissoit de procurer un grand bien à la religion, il lui étoit permis d'user de feinte et de dissimulation. A la vérité il ne fut pas long-temps sans reconnoître sa faute : des catéchistes lui en représentèrent l'énormité, il en conçut une vive douleur, et il tâcha de l'expier par

l'abondance de ses larmes ; et par des pénitences extraordinaires. Mais son exemple ne laissa pas d'être pernicieux à quelques lâches Chrétiens, dont le courage chancela à la vue des tourmens ; et qui prétextèrent la même raison pour s'en délivrer.

Cette foiblesse d'un petit nombre de Chrétiens affligea sensiblement le reste des nouveaux fidèles : l'horreur qu'ils en conçurent ne servit qu'à fortifier davantage leur foi, et à ranimer leur constance que les outrages et les mauvais traitemens pouvoient affoiblir. Aux uns on coupa le nez et les oreilles, ce qui imprime parmi ces peuples un caractère d'infamie. Les autres furent contraints d'abandonner leurs maisons et leurs biens, et de chercher un asile dans d'autres états plus paisibles. C'étoit un triste spectacle de voir de nombreuses troupes d'hommes et de femmes suivis de leurs petits enfans, ou qui les portoient entre leurs bras, n'ayant pour tout bien qu'un méchant morceau de toile dont ils étoient couverts ; tombant en défaillance, faute de nourriture, au milieu des chemins, sans que qui que ce soit eût compassion de leur misère. Ce ne fut qu'après avoir gagné les terres du royaume voisin ; que ces généreux confesseurs de Jésus-Christ trouvèrent dans la charité des fidèles quelque soulagement à leurs maux.

Au milieu d'une désolation si générale, on peut juger quelles furent les agitations du missionnaire ; et combien de mouvemens il se donna pour calmer l'esprit du prince, et apaiser cette tempête. Il s'adressa d'abord au frère du prince, qui étoit son appui à la cour, et qui lui avoit permis de bâtir une église sur ses terres : il sollicita la protection de personnes puissantes, et entre autres d'un prince more, intime ami du prince de Marava. Le prince more écrivit une lettre fort pressante, par laquelle il supplioit le prince de Marava de traiter plus favorablement le

père et ses disciples. La réponse qu'il fit au prince more, fut qu'il le supplioit à son tour de l'excuser, si dans cette occasion il ne lui accordoit pas la grâce qu'il lui demandoit; mais que la chose ne lui étoit pas possible; que ses états étoient sous la protection du grand Chiven; qu'il ne lui étoit pas libre de tolérer une religion qui n'inspiroit que de l'horreur et du mépris pour cette divinité; que le culte de ses dieux seroit bientôt anéanti, s'il donnoit plus de licence aux Chrétiens; et que ses propres soldats, qui s'étoient faits disciples de celui en faveur duquel il parloit, avoient si peu respecté sa présence, qu'à ses yeux ils avoient eu l'insolence de fouler aux pieds les cendres consacrées à Chiven.

Cette réponse, qui fut communiquée au missionnaire, lui déchira le cœur. Il crut que, comme dans les grands maux on a recours aux remèdes extrêmes, il devoit aussi tenter quelque moyen extraordinaire d'étonner le prince barbare, et d'amollir la dureté de son cœur. Il consulta Dieu par la prière, et il redoubla ses austérités à cette intention. Enfin, après quelques jours, ayant assemblé ses catéchistes: *Que ceux-là me suivent*, leur dit-il, *qui sont prêts à verser leur sang pour la foi.*

Par ces paroles, et par quelques autres qui étoient échappées au missionnaire, les catéchistes comprirent que son dessein étoit d'aller droit à la cour, de reprocher au prince son impiété, et de lui remettre devant les yeux l'énormité du crime qu'il commettoit en se déclarant l'ennemi et le persécuteur de la vraie religion. Comme ils étoient anciens dans la mission, et qu'ils avoient plus de connoissance des usages du pays que le missionnaire, qui ne gouvernoit cette chrétienté que depuis peu d'années, ils lui représentèrent que cette démarche seroit, non-seulement inutile, mais qu'elle auroit des suites funestes à la prédication de l'évangile, et qu'elle avanceroit in-

failliblement la ruine du christianisme, sans lui laisser aucune ressource pour l'avenir. Il ne se rendit point à leurs raisons, et il les regarda comme un effet de leur timidité naturelle. Sur quoi les catéchistes dépêchèrent secrètement un courrier au supérieur-général pour l'instruire du dessein qu'avoit pris le missionnaire, et des inconvéniens qui ne manqueroient pas d'en résulter.

Le père supérieur, qui avoit vieilli dans les travaux de cette mission, et à qui une longue expérience avoit appris comment il falloit se comporter dans ces sortes de persécutions si ordinaires parmi les idolâtres, sachant d'ailleurs que le missionnaire, naturellement vif et plein de feu, étoit capable de se laisser emporter au mouvement d'un zèle peu discret, songea aussitôt à en modérer l'activité : il lui écrivit une lettre honnête et consolante, mais par laquelle il lui ordonnoit deux choses : la première, de revenir sur ses pas, et de ne point paroître à la cour; la seconde, de sortir incessamment du Marava, selon le conseil que lui avoit donné le frère du prince.

En effet, le frère du prince, qui honoroit le missionnaire de son estime, lui avoit remontré que la prudence vouloit qu'il se retirât pour quelque temps sous une autre domination ; qu'on ne pouvoit maintenant apaiser la colère de son frère, que sa présence ne servoit qu'à l'aigrir davantage contre ses disciples, que le temps pourroit adoucir cet esprit irrité ; qu'alors les conjonctures devenant plus favorables, il ne manqueroit pas de l'en informer, et d'employer son crédit en sa faveur ; qu'il avoit un nombre de catéchistes prudens et zélés, lesquels, en son absence, pourroient secrètement et sans aucun risque consoler ses disciples et fortifier leur courage ; que d'ailleurs, il ne devoit avoir nulle inquiétude pour son église ; qu'il se faisoit fort de la garantir

de toute insulte, et qu'il se promettoit de la lui rendre dans le même état qu'il la laissoit.

Le missionnaire qui n'avoit pu goûter ce conseil, se soumit sans hésiter aux ordres de son supérieur. Mais son obéissance lui coûta bien des larmes : il voyoit son troupeau désolé, sur le point d'être destitué de pasteur, et de devenir la proie du plus cruel ennemi de la foi ; cette pensée l'accabloit de douleur. Il sortit de Marava le cœur flétri d'amertume. L'accablement de tristesse où il étoit, joint aux fatigues qu'il venoit d'essuyer durant le cours de cet orage, lui causa plusieurs accès de fièvre, dont il ne fut jamais bien rétabli. Cependant après plusieurs lettres qu'il écrivit à son supérieur, pour lui marquer l'affliction où il étoit de se voir séparé de son troupeau, il obtint la permission d'aller s'établir sur les confins du Marava, à condition néanmoins qu'il ne mettroit pas le pied sur les terres de ce royaume.

Cette lettre, qui étoit si fort selon ses désirs, lui fit oublier ses incommodités présentes. A l'instant il partit, et en moins de cinq jours de marche, il arriva dans une peuplade de la dépendance de Maduré, qui confine avec le Marava, et où il y a une église que de continuelles persécutions avoient fait abandonner depuis long-temps. C'est là qu'il s'établit d'abord ; mais ensuite ayant découvert un lieu secret et retiré qui étoit beaucoup plus proche du Marava, il y fixa sa demeure. Ses catéchistes vinrent l'y joindre, et il y eut bientôt rassemblé ses néophytes dispersés et fugitifs. Il n'écouta alors que l'ardeur de son zèle, et il s'y livra avec excès. Il étoit sans cesse occupé à soulager leur affliction par des paroles consolantes, à les animer à la persévérance chrétienne, et à les affermir dans la foi par de continuelles exhortations et par la participation des sacremens.

Ces travaux pris sans ménagement, redoublèrent

la fièvre dont il avoit eu plusieurs accès, et lui causèrent d'autres indispositions, qui le réduisirent à une extrême foiblesse. Il succomba enfin à la violence du mal, et il fut obligé de garder le lit. Les catéchistes lui procurèrent toute l'assistance dont ils étoient capables : ils firent venir un médecin gentil, qui, présumant trop de son habileté, promit de le guérir. Mais, soit que ce médecin ne fût pas aussi habile qu'il se vantoit de l'être, soit que la maladie fût plus forte que les remèdes, il se trouva beaucoup plus mal après les remèdes qu'on lui fit prendre, qu'il n'étoit auparavant, et on commença à désespérer de sa guérison.

Le père Vieyra, qui n'étoit éloigné que d'une journée et demie du malade, accourut pour le secourir dans ce danger extrême. Il entendit sa confession, il lui administra le saint viatique, que le moribond, malgré sa foiblesse, reçut à genoux avec de tendres sentimens de piété; il lui donna enfin l'extrême-onction, et ne le quitta point qu'il n'eût rendu le dernier soupir. Le mémoire portugais, dont on a tiré cette relation, ne marque point le nom de ce missionnaire. Le père Vieyra ne survécut pas long-temps à celui auquel il venoit de donner les dernières preuves de sa charité.

Son église étoit située sur les terres d'un raja qui avoit conçu une aversion mortelle contre le christianisme. Cette aversion ne lui étoit pas naturelle ; mais elle lui avoit été inspirée par un Brame qui lui servoit de Gourou, et qui, s'étant rendu maître absolu de son esprit, le gouvernoit despotiquement. Ce Brame avoit rendu son disciple si dévot à Vistnou, qu'il ne pouvoit sortir du temple consacré à cette idole, et que, par un respect ridicule pour un lieu qui lui sembloit si saint, il se faisoit un devoir d'en balayer le pavé avec sa langue. Plus ce raja se perfectionnoit dans les folles pratiques de son culte

superstitieux, plus sa haine s'allumoit contre la religion chrétienne. Le Brame, qui avoit disposé insensiblement son cœur à cette haine, n'eut pas de peine à lui persuader qu'il falloit détruire l'église et chasser le missionnaire. Un autre raja plus humain, donna au père Vieyra une retraite sur ses terres, et lui accorda la permission d'y bâtir une église, qui subsiste encore aujourd'hui. Mais ce père ne se trouva pas peu embarrassé dans sa nouvelle église; l'entrée du pays, qui dépend de ce raja, étoit entièrement fermée aux Indiens de basse caste, parmi lesquels il comptoit un grand nombre de fervens Chrétiens. Il ne put pas se résoudre à laisser sans secours spirituels cette portion de son troupeau, qui lui étoit d'autant plus chère, que la naissance la rendoit plus méprisable aux gentils de haute caste. Il chercha pour cela un expédient qui lui réussit.

Non loin des terres dépendantes du raja, étoit un bois solitaire et peu fréquenté des Indiens: c'est là qu'il se retira pour quelque temps. Il se logea dans une étable à chèvre à demi-ruinée, qui ne pouvoit le défendre, ni de l'humidité de la nuit, ni de la rosée du matin, dont la malignité est fort contagieuse aux Indes. Pendant deux mois qu'il y demeura, il fut continuellement occupé à instruire ou à baptiser les catéchumènes, et à administrer les sacremens aux anciens fidèles. Après avoir rempli de ce côté-là son ministère, il prit la route de Camin-Naikempati, pour y réparer ses forces, et pour se remettre d'une fièvre lente, qui le minoit à vue d'œil. On lui conseilla d'aller se rétablir sur la côte, et il se rendit à Pondichery, où le repos et tout ce que les Jésuites français firent pour lui rendre la santé, furent inutiles. Son exténuation étant toujours la même, il passa à Méliapour, où il crut trouver un meilleur air; mais à peine y fut-il trois jours, qu'il sentit approcher sa dernière heure: il se fit administrer

les derniers sacremens, et finit sa course apostolique par une mort sainte et édifiante.

La mission établie dans le royaume de Tanjaour n'a pas été plus tranquille que celle du Marava. Un gentil, chef de la peuplade, nommé *Vallam*, où le père Emmanuel Machado avoit son église, fut le principal auteur de l'orage qui s'éleva contre les Chrétiens. Il étoit extrêmement attaché au culte de ses idoles, et dans le dessein qu'il eut de leur élever un temple, il voulut engager les Chrétiens, ainsi que les idolâtres, à y contribuer de leur argent et de leur travail, en charriant les pierres destinées à la construction de l'édifice. Ayant trouvé de la résistance dans les Chrétiens, qui refusèrent constamment de se prêter à un pareil ouvrage, il tâcha de les contraindre à force de mauvais traitemens.

Tirumularavam, vice-roi de la province, qui aimoit le père Machado, fut bientôt informé de la vexation que le gentil faisoit aux nouveaux fidèles: il lui envoya ordre de venir rendre compte de sa conduite; et après lui avoir fait une sévère réprimande, il l'obligea d'aller faire ses excuses au missionnaire, et de lui promettre que désormais il laisseroit en paix ses disciples.

Cette démarche étoit humiliante pour un homme rempli d'orgueil et de fierté. Il dissimula pour lors son ressentiment, parce que le père Machado, outre l'affection dont le vice-roi l'honoroit, avoit encore à la cour une protection puissante dans la personne du premier ministre du roi de Tanjaour. Mais son cœur n'en fut pas moins ulcéré, et il n'attendoit que l'occasion de faire éclater sa vengeance. Cette occasion se présenta bientôt. A peine l'année fut-elle écoulée, que la mort enleva au père Machado son protecteur de la cour, et en même temps Tirumularavam, son ami, fut dépossédé de sa vice-royauté. Elle fut donnée à un autre Brame son ennemi, et

qui, par cette seule raison, étoit disposé à haïr et à persécuter ceux que son prédécesseur affectionnoit.

Le perfide gentil, attentif aux moyens de se venger, vit bien que le changement du ministère étoit favorable à son ressentiment. Il alla visiter le nouveau vice-roi; et après les premiers complimens: « Il » est important pour vous et pour le bien de la pro» vince, lui dit-il, que vous y signaliez votre entrée » par la destruction de l'église des Chrétiens. Lais» sez-la subsister encore quelque temps, vous verrez » tomber tout à fait le culte de nos divinités, et elles » seront bientôt sans adorateurs. Suivez donc un » conseil utile, car je n'ai en vue que votre repos et » votre gloire; commencez par vous assurer de la » personne du missionnaire; je sais à n'en pou» voir douter, que vous trouverez chez lui plus de » dix mille pataques: cette somme n'est pas indiffé» rente au commencement d'une administration. »

Il n'en falloit pas tant pour réveiller la cupidité du nouveau vice-roi. Il partit sur l'heure pour la cour, et promit quatre mille pataques au roi, s'il lui permettoit de renverser l'église des Chrétiens, à Vallam, et s'il abandonnoit le missionnaire à sa disposition. C'est ainsi qu'il partageoit avec le prince un trésor imaginaire. Le roi oubliant les marques d'estime qu'il avoit données peu auparavant au père Machado: *que les pataques viennent*, répondit-il au Brame; *du reste, disposez à votre gré du missionnaire et de son église.*

Une permission si ample combla de joie le vice-roi. Il conféra aussitôt avec le gentil sur les mesures qu'ils devoient prendre pour se saisir sûrement du père Machado; mais la chose ne fut pas si secrète, qu'elle ne vînt aux oreilles de Tirumularavam. Cet ami fidèle dépêcha deux exprès au père, pour lui donner avis des desseins qu'on tramoit contre sa personne, et pour faciliter son évasion dans quelque endroit

inconnu à ceux qui avoient comploté de l'arrêter. Mais, soit que le père Machado comptât sur les démonstrations encore récentes d'estime et d'affection que lui avoit données le roi, soit qu'il jugeât que rien n'étoit plus triste pour un homme apostolique, que d'être sans cesse errant et fugitif, il ne profita pas de l'avis, et il demeura dans son église. Mais il ne fut pas long-temps sans reconnoître la faute qu'il avoit faite de ne pas suivre cet avis.

Un vendredi, le vice-roi parut à la tête de deux cents soldats qui environnèrent l'église et la maison du père; une partie des soldats se saisirent de sa personne et de trois catéchistes qui étoient avec lui. Les autres se mirent à démolir l'église, et en peu de temps elle fut abattue. Le vice-roi de son côté furetoit des yeux tous les coins et recoins de la chambre du missionnaire, et dans l'impatience de trouver les pataques à chaque pas qu'il faisoit, il demandoit au gentil où étoit le trésor. Mais nonobstant les plus exactes recherches, ce prétendu trésor ne paroissoit point. Le gentil, honteux du mauvais succès de son entreprise, et entrevoyant dans les yeux du vice-roi la colère dont il commençoit à s'enflammer, songea sérieusement à la retraite; il disparut dans un instant, et se déroba au juste châtiment qu'il devoit attendre, par la fuite et par l'abandon de la maison et des biens qu'il possédoit dans la peuplade. Le vice-roi de son côté s'en retourna bien confus à Tanjaour.

Quand le père Machado fut pris, il n'avoit eu que le temps de mettre à couvert les ornemens de l'autel; les vases, tant ceux qui renfermoient les saintes huiles, que ceux qui servoient à l'église, furent enlevés par les soldats, portés au roi, et exposés à la profanation de ce prince et des idolâtres.

C'est une opinion constante de cette aveugle gentilité, que nous tirons les saintes huiles des ossemens

des défunts, et que nous nous en servons pour ensorceler les peuples, et les transformer en d'autres hommes. Ce qui a fait naître aux gentils cette pensée ridicule, c'est que d'un côté ils savent que nous employons l'onction sainte dans l'administration du baptême, et que d'un autre côté ils voient qu'effectivement ceux qui sont baptisés changent aussitôt de mœurs et de coutumes; qu'ils abhorrent les idoles pour lesquelles ils étoient auparavant pleins de vénération; qu'ils se contentent d'une seule femme après avoir entretenu un grand nombre de concubines; qu'enfin ils mènent après le baptême une vie toute contraire à celle qu'ils menoient avant leur conversion au christianisme. C'est ce qui leur fait dire que nous troublons l'esprit des peuples par des secrets magiques, et que nous les enchantons de telle sorte, qu'ils ne peuvent se défendre d'embrasser le christianisme.

Le roi fut curieux de voir faire en sa présence de ces sortes de métamorphoses; c'est pourquoi il ordonna à quelques soldats gentils de se frotter le corps de cette huile dont les effets étoient si surprenans. Cet ordre les fit trembler de peur, et après avoir balancé pendant quelque temps sans oser répondre, enfin ils supplièrent sa majesté de ne pas exiger d'eux une chose qui leur seroit si préjudiciable, puisque si cette huile touchoit seulement leur chair, ils deviendroient tout autres qu'ils ne sont, et seroient forcés malgré eux d'embrasser la loi des Pranguis. Quelques Mores, moins timides que les soldats, s'offrirent d'eux-mêmes à en faire l'épreuve; et comme par cette onction plusieurs fois réitérée, il ne se fit aucun changement dans leur personne, le prince se désabusa d'une erreur si extravagante, et témoigna de l'indignation contre le Brame et contre les auteurs d'une semblable imposture. Un catéchiste qui étoit présent, prit de là occasion de parler en

faveur de la religion chrétienne, et il montra avec une éloquence naturelle, mais vive et animée, qu'on ne pouvoit l'attaquer que par des mensonges et des calomnies. Son discours fut applaudi, mais il ne produisit aucun effet; car en cette cour, comme parmi tous ceux qui gouvernent dans l'Inde, dès qu'il se présente une lueur d'intérêt, il n'y a ni vérités ni raisonnemens qui prévalent.

Le Brame doublement mortifié et du mécontentement que le roi venoit de témoigner et de l'inutilité de son entreprise contre le père Machado, eut recours à un artifice, lequel, s'il eût réussi, auroit mis le christianisme à deux doigts de sa ruine. Son dessein étoit d'avoir un témoignage authentique que le père étoit *Prangui*, et qu'il ne différoit en rien des Européens qui habitent les côtes. Un protestant anglais qui s'étoit enfui de Madras, avoit trouvé accès auprès du roi de Tanjaour, et étoit parvenu à être son écuyer. Ce fut de lui que le Brame voulut tirer un aveu du pranguinisme du missionnaire. Il le fit venir chez lui, et après des démonstrations extraordinaires de politesse et d'amitié, comme à dessein de réparer une offense qu'il lui auroit faite sans le savoir: « Vous êtes sans doute fâché, lui dit-il, et » vous me voulez du mal, parce que j'ai fait mettre » en prison un homme de votre caste, et qui est » même, à ce qu'on m'a assuré, votre Gourou. » Mais si à cette occasion vous gardiez quelque ressentiment contre moi, certainement vous n'auriez » pas tout à fait raison; je n'ai eu jusqu'ici nulle » connoissance de l'intérêt que vous prenez à ce » prisonnier: je vous honore et je vous affectionne » trop, pour ne pas respecter vos inclinations, et » si vous m'assurez qu'il est de votre caste et que » vous l'honorez de votre protection, à l'heure même » je le fais sortir de prison avec honneur, et je le » remets entre vos mains. »

La Providence permit que le protestant, qui ne pouvoit ignorer que nous fussions les mêmes que les missionnaires de la côte, fit une réponse telle qu'on auroit pu l'attendre du catholique le plus sage et le plus discret. « Je vous proteste, lui dit-il, que » je n'ai jamais vu ni entretenu le Gourou dont vous » me parlez; ainsi je ne puis vous dire s'il est Prangui ou non; mais c'est un fait qu'il vous est très-» aisé de vérifier. Si comme moi il mange de la » viande, s'il boit du vin, s'il fréquente les Parias, » il n'y a point à douter qu'il ne soit de ma caste; » mais si au contraire il observe toutes vos coutu-» mes, s'il n'a à son service que des gens de haute » caste, on ne peut pas raisonnablement le soup-» çonner d'être Prangui et de la même caste que » moi. »

Le Brame ne s'attendoit pas à une réponse qui lui ôtoit un moyen présent de justifier sa haine contre le missionnaire et contre ses disciples. L'artifice lui ayant si mal réussi, il en vint à des voies de fait et à des exécutions cruelles. Il fit venir en sa présence deux des catéchistes prisonniers, leur ordonna de renoncer à la loi des Pranguis et de sacrifier aux idoles, sinon qu'il alloit les faire expirer sous les coups de fouet. Ces généreux Chrétiens répondirent d'une voix haute et ferme, qu'on leur arracheroit plutôt mille fois la vie que de les faire consentir à ce crime. Aussitôt on leur ôta leurs vêtemens, et on les battit d'une manière cruelle. Leur constance lassa enfin le Brame, il eut honte de sa barbarie, et sans parler des pataques qui lui tenoient plus au cœur que tout le reste, il mit les catéchistes en liberté, et les renvoya dans leurs maisons.

Peu après il se fit amener le troisième catéchiste dont il crut venir plus aisément à bout. C'étoit un jeune homme âgé de dix-huit ans, plein de ferveur et de courage, nommé *Xinamutu*. Le Brame n'épar-

gna rien pour le gagner : détours, artifices, caresses, flatteries, promesses, menaces, il mit tout en œuvre pour lui faire découvrir l'endroit où le père Machado avoit enterré son prétendu trésor. Toute la réponse qu'il en tira fut que la pauvreté du missionnaire étoit extrême, et qu'il manquoit même des choses les plus nécessaires à la vie.

Le Brame, chagrin et mécontent de cette réponse, s'emporta contre le jeune homme, et éprouva sa fermeté par plusieurs sortes de tourmens qu'il lui fit souffrir durant quelques jours et à plusieurs reprises : mais il ne put vaincre sa constance et son amour pour la vérité. Xinamutu répondit toujours la même chose ; savoir, que le père étoit un pauvre Sanias, qui n'avoit rien à lui, et qu'il ne recevoit rien de ses disciples : « On peut, ajouta-t-il, me trancher la » tête, mais on ne me forcera pas à représenter des » trésors imaginaires et qui n'existèrent jamais. »

Le Brame voyant ses efforts inutiles, tourna toute sa rage contre le père Machado. Il étoit détenu dans une prison très-incommode qui n'avoit que cinq à six pieds de longueur sur deux de largeur : elle étoit remplie de toutes sortes d'insectes, qui ne lui permettoient pas même de sommeiller, et il ne commença à prendre du repos, qu'après que de charitables Chrétiens eurent trouvé le secret de faire passer en cachette jusque dans sa prison des sacs de cendres, dont il couvrit la terre, afin d'y reposer moins durement, et de se garantir des piqûres importunes de ces animaux. Le matin et le soir on ne lui donnoit pour toute nourriture qu'une porcelaine de riz cuit à l'eau avec un peu de lait. Les gentils même ne pouvoient comprendre comment il vivoit si long-temps dans une abstinence si rigoureuse. Enfin on lui fit endurer deux sortes de supplices.

Le premier se nomme *catté* en langue indienne ; c'est une torture très-cruelle. On fait joindre les

mains au patient, et on lui insère entre les doigts des morceaux de bois qu'on lie étroitement ensemble: on le fait asseoir ensuite, les jambes croisées à la manière du pays, et lui posant les mains à terre, on les presse violemment avec des planches et des pierres très-pesantes, de telle sorte que le sang sort de tous côtés par les ongles. Il supporta durant une demi-heure un supplice si douloureux; mais enfin les forces lui manquèrent et il tomba en défaillance. Alors les soldats, soit par un effet de la compassion naturelle, soit par la crainte de le voir expirer dans ce tourment, lui dégagèrent les mains, et cessèrent de le tourmenter. Il y en a qui assurent que ce fut un More, dont le cœur s'attendrit à ce spectacle, qui donna de l'argent aux soldats pour obtenir sa délivrance.

L'autre supplice qu'on lui fit endurer, bien qu'il ne fût pas sanglant, n'étoit guère plus supportable. On le dépouilla de ses vêtemens, ne lui laissant qu'un morceau de toile au milieu du corps; et au temps que le soleil darde ses rayons avec le plus de violence, on le mit sur un mur qui s'élevoit en forme de talus, de même que le chevalet, et on lui attacha deux grosses pierres aux pieds. Ceux qui savent jusqu'à quel point le ciel est brûlant aux Indes, peuvent juger de la rigueur de ce supplice. Il fut exposé de la sorte à un soleil très-ardent pendant trois heures; et comme il commençoit à s'affoiblir, on le reconduisit en prison.

Je ne parle point des insultes et des outrages auxquels il fut journellement exposé pendant deux ans moins vingt ou vingt-deux jours que dura sa prison: chaque jour on l'en tiroit pour le promener dans une peuplade voisine, où il servoit de jouet à la populace. Plusieurs fois, il pensa être assommé par une grêle de pierres qu'une soldatesque insolente lui jetoit de toutes parts. Il s'attendoit à finir enfin

sa vie par la rigueur de sa prison, ou par les mains des ennemis de Jésus-Christ; mais il n'eut pas ce bonheur après lequel il soupiroit. La liberté lui fut rendue par les soins charitables de M. de Saint-Hilaire, qui sert si utilement la religion par le crédit que son mérite lui donne auprès du Nabab (1), auquel le roi de Tanjaour paye tous les ans le tribut qu'il doit au Mogol. On devroit, ce semble, raconter ici la manière dont le père Machado fut élargi; mais on s'en dispensera pour ne pas anticiper sur ce qui en sera dit dans une des lettres suivantes, où les circonstances de son élargissement sont détaillées.

LETTRE

Du père de Bourzes, missionnaire.

De la mission de Maduré, le 5 février 1715.

VOUS n'ignorez pas que la cour de Tanjaour s'est toujours déclarée contre le christianisme. Dans la persécution qui arriva il y a treize ou quatorze ans, rien ne fit plus de peine aux Chrétiens, que de voir enlever leurs enfans de l'un et de l'autre sexe, pour les confiner dans les palais du prince. On prenoit tous ceux qu'on trouvoit de bonne caste : plusieurs néanmoins échappèrent à l'attention des officiers qui les recherchoient. Voici quelle étoit la vue du roi de Tanjaour : il prenoit un plaisir extrême aux danses, et à tous les tours d'agilité et de souplesse du corps : c'est à ces sortes d'exercices qu'il appliqua ces jeunes enfans. Outre les maîtres de danse, il leur donna d'autres maîtres pour leur apprendre la musique,

---

(1) Vice-Roi pour le Mogol dans le Carnate.

les langues et la poésie; on leur enseigna à jouer des instrumens; enfin, à en juger selon les idées reçues en Europe, on peut dire qu'ils étoient très-bien élevés. Mais les Indiens en pensent autrement. Danser, jouer des instrumens, ce sont des exercices qui leur paroissent tout à fait bas et indignes d'un homme d'honneur. Mais ce qui touchoit plus sensiblement les parens Chrétiens, c'étoit le danger manifeste où étoient leurs enfans de perdre la foi. Le Seigneur, en haine duquel ce tendre troupeau étoit dans l'esclavage, veilla sur lui d'une manière bien singulière. Le premier trait de la Providence à leur égard, fut le choix qui fut fait de quelques veuves chrétiennes, qu'on enferma avec eux dans le palais, afin de les soigner et de leur tenir lieu de mères. Elles s'appliquèrent d'abord à instruire ces enfans de ce qu'ils étoient, et pour quel crime on les avoit enfermés dans le palais; elles leur firent connoître les obligations de leur baptême, et le bonheur qu'ils avoient d'être enfans de Dieu; elles leur inspirèrent une grande horreur pour les idoles, et pour ce qui a rapport à leur culte; enfin elles leur enseignèrent les vérités chrétiennes autant qu'elles en étoient capables.

Il y avoit, ce semble, de justes raisons d'appréhender que les filles ne fussent destinées à satisfaire l'incontinence du prince : c'est ce qui n'arriva point. A la réserve d'une seule qu'on mit dans le sérail, et qui fut donnée pour concubine à un seigneur du palais, les autres ne furent occupées qu'à la danse et à d'autres emplois indifférens. Bien plus, comme le prince n'avoit aucun penchant pour le sexe, non-seulement il ne songeoit pas à séduire ces jeunes captives, mais encore, ce qui paroissoit incroyable, il avoit une attention extrême à les conserver dans l'innocence et dans l'éloignement de tout désordre. Je sais sur cela des particularités fort singulières,

mais qui me mèneroient trop loin. Il suffit de dire qu'il a été quelquefois cruel sur des soupçons très-mal fondés.

Malgré cette éducation beaucoup moins mauvaise qu'on n'avoit lieu de le craindre dans le palais d'un prince gentil, on ne peut s'empêcher d'avouer que quelques-uns de ces jeunes gens ont donné dans certains écarts, soit en coopérant à l'idolâtrie par crainte ou par complaisance, soit en échappant à la vigilance du prince en ce qui concerne la pureté des mœurs. Mais doit-on s'en étonner? Ne sait-on pas combien il est dangereux, dans un âge si foible, d'habiter les palais des princes, surtout dans l'Inde? Le roi de Tanjaour voyant que ses précautions n'empêchoient pas le désordre, prit la sage résolution de fixer ces jeunes gens par d'honnêtes mariages; il leur permit de chercher parmi les filles captives, celles qui leur agréeroient davantage : on n'eut point d'égard aux castes, parce que dès là qu'on est esclave du palais, on est déchu de sa caste ou du moins on est censé faire une caste à part.

Comme l'instruction qu'ils avoient reçue des veuves chrétiennes dans leur enfance n'étoit pas suffisante, Dieu suppléa à ce qui y manquoit, en permettant que quelques catéchistes trouvassent le moyen d'entrer dans le palais, sous prétexte d'y voir leurs enfans, et même d'y rester quelques jours pour les instruire secrètement. Ces jeunes esclaves ayant l'esprit déjà ouvert par les sciences du pays, qu'on leur avoit apprises avec beaucoup de soin, firent en peu de temps de grands progrès dans la science du salut. On leur envoya dans la suite peu à peu des livres, des chapelets, des images, et ce qui étoit propre à entretenir leur piété. Quelques-uns d'eux, qui avoient plus d'esprit et de vertu que les autres, devinrent comme les chefs et les maîtres de cette chrétienté, qu'ils gouvernoient avec une prudence au-dessus de leur âge.

Au reste, quoique le roi de Tanjaour ait été fort décrié à cause de son avarice, il n'épargnoit point la dépense en leur faveur. Outre les appointemens ordinaires qui suffisoient pour leur entretien, il visitoit souvent leurs appartemens, pour savoir d'eux-mêmes s'il ne leur manquoit rien, et il leur faisoit fournir exactement tout ce qu'ils demandoient. Mais s'ils gagnoient d'un côté, ils perdoient infiniment de l'autre : il leur falloit chaque jour danser et chanter en sa présence, et ces chansons étoient souvent ou contraires à la pudeur, ou remplies d'éloges des faux dieux ; ce qui s'accordoit mal avec la sainteté du christianisme. La Providence a eu encore soin de lever cet obstacle. Le roi mourut, il y a quelques années ; son frère, qui lui a succédé, n'a aucun goût pour ces danses, ni pour les autres exercices où les Indiens font paroître la force et la souplesse du corps ; il est entêté de la guerre ; et s'il prend plaisir à quelques danses, c'est uniquement à celle qu'on nomme *Tamul-caligay* : danse molle et efféminée de femmes perdues de réputation. De là vient qu'il ne pense guère aux jeunes gens dont nous parlons. Depuis qu'il est sur le trône, il n'a assisté qu'une seule fois à leurs exercices, encore fut-ce par hasard. On assure même qu'à son avénement à la couronne, il songea à les renvoyer du palais ; mais il en fut détourné par sa mère, qui lui représenta que ce seroit une chose honteuse pour lui, de congédier des gens que son frère avoit entretenus et élevés comme ses propres enfans.

Ainsi rien n'empêche ces jeunes néophytes d'être de parfaits Chrétiens, sauf la captivité, qui les prive du secours des missionnaires, et par conséquent de l'usage des sacremens. A cela près, ils se comportent d'une manière très-édifiante. Car, en premier lieu, ils ont chacun dans leur appartement, qui est composé de trois petites chambres, un endroit où ils

font régulièrement, matin et soir, leurs prières. En second lieu, ils s'assemblent les fêtes et les dimanches, pour réciter ensemble certaines prières qui sont en usage dans la mission, par lesquelles on supplée en quelque sorte au saint sacrifice de la messe, quand on ne peut pas l'entendre. Ils y ajoutent plusieurs autres prières, comme les litanies, le chapelet, etc. Ils font une lecture spirituelle, ils chantent des cantiques, etc. Enfin, ils célèbrent les grandes fêtes, même avec pompe : ils ornent l'autel de fleurs, et comme ils savent jouer des instrumens, ils entremêlent leurs prières de symphonies : quelquefois ils font des feux d'artifice en signe de réjouissance.

Il étoit bien difficile que les choses se passant avec cet éclat au milieu du palais, le prince n'en fut averti. Les ennemis de la foi eurent soin de lui en porter des plaintes, et de mêler à leurs accusations beaucoup de calomnies. Le roi ordonna aux néophytes de venir rendre compte de leur conduite : ils parlèrent si fort à propos, que le prince parut satisfait de leurs réponses : et depuis ce temps-là on ne les a jamais inquiétés. Cette indulgence ne m'a pas tout à fait surpris : car bien qu'une des principales raisons qui attire tant d'ennemis à notre sainte religion, c'est qu'elle anéantit la religion du pays ; cependant, il est vrai de dire que cette raison ne touche pas le commun des Indiens. Ce qui rend la religion odieuse, c'est qu'elle est prêchée par des gens qu'on soupçonne d'être *Pranguis*. On entend maintenant ce terme en France, mais on ne concevra jamais bien l'idée de mépris et d'horreur que les Indiens y ont attachée. Ce qui la rend odieuse cette loi sainte, c'est qu'elle est regardée comme la loi des Européens, des *Parias*, des *Paravas*, des *Mucuas*, et d'autres castes qui passent pour infâmes aux Indes ; c'est qu'elle défend de concourir à l'idolâtrie, de traîner les chars des idoles, et de prendre part aux fêtes des gentils.

A cela près, la religion, quand elle est bien exposée, attire l'admiration des Indiens. Or, les Chrétiens qui sont enfermés dans le palais, n'ont presque aucun de ces obstacles : ils n'ont aucun commerce avec ceux qui sont d'une caste basse, ni avec les missionnaires, que leur couleur naturelle fait soupçonner d'être *Pranguis :* on ne les appelle point non plus aux corvées propres des idoles, et ils n'ont point la peine de s'en défendre; cela fait qu'on les laisse en repos sous les yeux même du roi, tandis que hors de là les autres Chrétiens sont continuellement inquiétés. Ainsi cette chrétienté se conserve sans peine. Les fautes qui échappent aux particuliers, ne sont pas impunies : les plus distingués s'assemblent, et ayant bien examiné la nature de la faute, ils imposent une pénitence au coupable, ils l'excommunient même en quelque sorte, si la faute le mérite, en l'excluant des assemblées, et en interdisant aux autres tout commerce avec lui, jusqu'à ce qu'il ait réparé le scandale qu'il a donné.

Outre les enfans des Chrétiens qui furent enfermés dans le palais en haine du christianisme, quelques autres, quoique gentils, y ont été mis pareillement, pour punir leurs pères des fautes qu'ils avoient commises, principalement dans les intendances et dans la levée des deniers publics. Mais en quoi l'on doit admirer la Providence, c'est que plusieurs d'entr'eux ont trouvé dans leur captivité même, la liberté des enfans de Dieu. Les filles infidèles qui ont épousé des Chrétiens, ont embrassé la foi; quelques hommes instruits par les Chrétiens, et édifiés de leur conduite irréprochable, se sont convertis et ont été baptisés, ou sont maintenant catéchumènes. Ainsi le nombre des Chrétiens augmente de jour en jour, et l'on voit avec admiration la bonne odeur de Jésus-Christ se répandre dans un palais, qui d'ailleurs est le séjour de tous les vices.

Cette chrétienté s'accroît encore par les fruits du mariage; plusieurs ont déjà des enfans, à qui ils n'ont pas manqué de conférer le baptême. Le nombre de ces Chrétiens captifs est, à ce qu'on m'a assuré, de quatre-vingts ou quatre-vingt-dix. Ce qu'on ne peut assez déplorer, c'est qu'ils soient privés de la participation des sacremens. Quelques-uns ont trouvé le moyen de sortir; l'un d'eux en ayant obtenu la permission, ne retourna plus au palais; il se retira dans la mission de Carnate, où il servit de catéchiste. Il est mort, et est encore aujourd'hui fort regretté des missionnaires. La fuite de celui-là a fait resserrer les autres, de crainte qu'ils ne suivissent son exemple. Cependant, sous ombre d'aller voir leurs parens, d'assister à quelque mariage, ou sous quelque semblable prétexte, quelques-uns ont eu le bonheur d'aller à l'église et d'y participer aux sacremens. Les uns sont allés à Elacurrichi, où le père Machado les a confessés et communiés. D'autres sont venus me trouver à Eilour, et ils m'ont extrêmement édifié. L'un d'eux, qui est fils de mon catéchiste, est fort habile dans les langues du pays. Outre le tamul, qui est sa langue naturelle, il sait le telongou, le maratte, le turc, et même le samuseradam, qui est la langue savante. Il en vint un autre qui me fit sa confession générale avec des sentimens de piété dont je me souviendrai toute ma vie. Trois de ces jeunes femmes captives, dont l'une s'est convertie dans le palais, vinrent me trouver à mon église, et je fus charmé de leur piété. J'étois vivement touché quand je considérois que ces pauvres gens n'avoient perdu le rang d'honneur qu'ils auroient eu dans leur caste, et n'étoient prisonniers, que parce qu'ils étoient nés de parens chrétiens; et en même temps, je remercois le Seigneur des moyens qu'il leur donne pour se sanctifier. J'espère que sa providence, qui a tant fait en leur faveur, achèvera son ouvrage. Ils ont

déjà fait quelques tentatives pour obtenir du moins un peu plus de liberté. Un jour que le roi sortoit, ils fendirent la foule des courtisans et des officiers, sans que personne osât les arrêter, car ils ont le privilége de ne pouvoir être châtiés que par l'ordre exprès du roi; et s'approchant du prince : « C'est » à votre justice, lui dirent-ils, que nous avons » recours; on nous retient dans la plus étroite cap- » tivité. Il ne nous est pas permis de sortir, ni d'aller » chercher les choses les plus nécessaires à la vie; » on nous les vend le double de ce qu'elles coûtent » au marché. Craint-on que nous ne prenions » la fuite? Hé, où pourrions-nous aller? De de » quoi sommes-nous capables, et comment ga- » gnerions-nous de quoi vivre? N'avons-nous pas » nos familles dans le palais qui répondent de nous? » Nous vous regardons comme notre père; ordonnez » qu'on nous traite comme vos enfans. » Le roi ne s'offensa pas de ce discours; il les écouta avec bonté, et leur promit d'examiner leur demande à son retour.

Quelques-uns de nos missionnaires se flattent que ce palais est peut-être un séminaire, d'où sortiront plusieurs excellens catéchistes : car si le prince leur rend un jour la liberté, comme il y a quelque lieu de l'espérer, ils ne sont point propres à d'autres emplois; et comme ils sont habiles dans la connoissance des langues, et que d'ailleurs ils ont beaucoup de piété, ils sont très-capables de bien remplir les fonctions de catéchistes. Qu'il seroit glorieux à la religion, si Dieu permettoit que dans la cour la plus ennemie de la loi chrétienne se fussent formés ceux-là mêmes que sa providence destinoit à en être les prédicateurs!

LETTRE

Du même Missionnaire.

De la mission de Maduré, le 25 novembre 1718.

Le secours qu'on m'a envoyé cette année de France est venu fort à propos. Il y a un an entier que la famine fait ici de grands ravages. Je me suis trouvé chargé de dix catéchistes et de trois élèves : ce sont treize familles qu'il m'a fallu nourrir. J'ai été heureux d'avoir réservé une petite somme des années précédentes, où j'avois moins de catéchistes : car la mission est si épuisée, qu'elle n'auroit pas pu m'aider dans ce pressant besoin. Nous ne pouvons donc, ni moi ni mes néophytes, avoir assez de reconnoissance pour les personnes charitables qui nous ont fait ressentir l'effet de leurs libéralités. Il semble que les luthériens aient dessein d'imiter le zèle que les catholiques ont eu de tout temps pour étendre la connoissance du vrai Dieu parmi les nations idolâtres. Le roi de Danemarck fait de grandes dépenses pour l'entretien de quelques prédicans à Tranquebar ; c'est une place danoise située sur la côte de Cholamandalam, ou, comme on dit en Europe, de *Coromandel.* Il leur fournit l'argent nécessaire pour les entretenir eux et plusieurs catéchistes, pour payer des maîtres d'école, pour acheter une imprimerie et faire imprimer des livres tamuls, pour acheter de petits enfans et en faire des luthériens. On assure qu'à force d'argent ils ont gagné à leur secte environ cinq cents personnes. Pour nous il ne nous est pas permis d'assister ouvertement nos néophytes, quand même nous en aurions les moyens : c'est sur quoi

on m'a donné des avis très-sérieux, de crainte que le *Maniacarren* (c'est ainsi qu'on appelle le gouverneur d'une ou de plusieurs peuplades), ne s'imaginât que je suis riche. Ce seul trait est bien capable de faire connoître quel est le pays où nous vivons. Il n'en est pas de même des prédicans luthériens : ils sont dans une ville danoise, où ils n'ont rien à craindre de l'avarice des gentils.

Je ne vous parle point de ce qui s'est passé durant la détention du père Emmanuel Machado ; mais la reconnoissance m'engage à vous entretenir de la manière dont il a été délivré de sa prison. Vous connoissez de réputation M. de Saint-Hilaire. C'est un gentilhomme de Gascogne, que ses aventures, ou plutôt la divine Providence, a conduit aux Indes, pour y servir la religion, comme il a fait en plusieurs rencontres. Il est en qualité de médecin auprès de Baker-Saibu, gouverneur de la forte place de Velour, dans le Carnate, et neveu du Nabab. Dieu bénit visiblement les remèdes qu'il donne : il a fait des cures dont les plus habiles médecins de l'Europe se feroient honneur. Il est aussi médecin du Nabab lui-même, et il s'attire l'estime de tout le monde par l'intégrité de ses mœurs, et par sa libéralité qu'il pousse quelquefois au-delà des bornes. Peu après que le père Machado fut arrêté, nous nous adressâmes à lui, dans l'espérance qu'une lettre qu'il nous procureroit du Nabab obtiendroit la délivrance du missionnaire, parce que le roi de Tanjaour est tributaire du Mogol, et c'est le Nabab (ou vice-roi pour le Mogol) qui vient presque tous les ans lever ce tribut. Ce prince à la sollicitation de M. de Saint-Hilaire, écrivit plusieurs lettres ; mais elles ne produisirent aucun effet. Un prince européen auroit pris feu : mais le flegme indien ne s'échauffe pas si aisément. Nous avions perdu toute espérance, mais M. de Saint-Hilaire ne se rebuta pas. Le Nabab

étant venu l'année passée sur les confins de Tanjaour pour lever le tribut, M. de Saint-Hilaire recommanda fort le père Machado à plusieurs seigneurs turcs du premier rang, et accompagna sa recommandation de présens considérables. Heureusement pour nous Candogi-Vichitiram, favori du roi de Tanjaour, vint au camp du Nabab. Les seigneurs turcs le pressèrent si fort, qu'il promit avec serment de procurer la liberté au missionnaire : il tint sa parole. Le père Machado sortit de prison le 6 juin, après y avoir été retenu près de deux ans, et y avoir souffert d'extrêmes incommodités. Il alla aussitôt remercier M. de Saint-Hilaire et les seigneurs mahométans qui s'étoient intéressés pour sa délivrance, surtout Baker-Saibu. Celui-ci lui fit beaucoup de caresses, l'embrassa, et lui fit présent de quelques pièces de mousseline et de soie. Il le fit promener par la ville monté sur un éléphant, et M. de Saint-Hilaire précédoit à cheval cette espèce de triomphe.

Vous croirez peut-être que le roi de Tanjaour, en persécutant le pasteur, n'aura pas épargné les ouailles; cependant, par une providence particulière de Dieu, les Chrétiens ont été tranquilles, ceux mêmes qui demeurent dans le palais. Aussi est-ce bien moins le roi de Tanjaour qui fit arrêter le père Machado, qu'un de ses premiers ministres, nommé Anandarau, qui, après s'être saisi du père, fit espérer au roi qu'il en tireroit des sommes considérables. C'est chez ce Brame, et non dans les prisons du roi, que le père a été tourmenté et retenu si long-temps prisonnier. Il s'est élevé d'autres orages qu'il nous a fallu essuyer, particulièrement dans le Marava : il n'y a rien eu d'assez singulier pour vous en faire part. Cette année le père Ricardi, jésuite piémontais, a été aussi arrêté par les gentils : mais sa détention n'a eu aucune suite fâcheuse.

La famine dont je vous ai parlé nous a procuré un avantage, qui seul peut nous dédommager des autres maux qu'elle nous a causés. Nos catéchistes ont baptisé quantité d'enfans qui mouroient de faim, dont la plupart sont déjà dans le ciel. Le père Michel Bertholdo, supérieur de cette mission, a signalé en cela son zèle; je crois que dans la seule ville de Trichirapaly il a administré le baptême à près de trois cents enfans.

LETTRE

Du père le Caron, missionnaire.

A Pondichery, ce 15 octobre 1718.

Je suis enfin arrivé à l'heureux terme qui, depuis plus de douze ans, a été l'unique objet de mes vœux les plus ardens. Dieu en soit éternellement béni. On a bien raison d'appeler cette mission *la mission des saints :* si ceux qui y viennent travailler ne le sont pas encore, elle leur fournit les moyens de le devenir : c'est ce qui fait ma plus douce consolation. La vie dure et pénitente de nos missionnaires, les persécutions presque continuelles, les prisons, la mort même, à quoi ils sont sans cesse exposés, les détachent aisément des choses de la terre, et ne les attachent qu'à Dieu leur unique appui.

En arrivant ici je trouvai deux de nos pères portugais de la mission de Maduré, qui y étoient venus pour se délasser de leurs travaux apostoliques. Il me sembloit voir ces premiers apôtres de l'Eglise naissante s'entretenir des progrès de l'évangile dans les contrées idolâtres, de leurs souffrances, et de leurs combats pour la cause de Jésus-Christ. J'étois charmé

de leur entendre raconter les principales circonstances de la glorieuse mort du père Jean de Brito, les rigueurs extrêmes que les Mores exercèrent l'an passé sur un de leurs pères, l'ayant appliqué deux fois à une cruelle torture qu'il soutint avec une constance héroïque, et tant d'autres traverses que l'ennemi de la foi leur suscite tous les jours. Je n'ai pas joui long-temps de l'aimable compagnie de ces pères: trois jours après mon arrivée, ils apprirent que les idolâtres excitoient de nouveaux troubles et inquiétoient leur troupeau; ils partirent le même jour à neuf heures du soir en habit de pénitent pour aller conjurer l'orage.

Vous êtes sans doute dans l'impatience d'apprendre des nouvelles de mon voyage : je vous satisferai en peu de mots. Nous nous embarquâmes à Saint-Malo les premiers jours de mars, et après avoir attendu durant près de trois semaines les vents favorables, on leva l'ancre le 20 du même mois. Le 4 avril nous arrivâmes à Sainte-Croix de Ténériffe, l'une des Canaries. Nous en partîmes le 6, et à plus de trente lieues de là nous découvrions assez distinctement le pic de Ténériffe : c'est une montagne d'une hauteur prodigieuse; son sommet étoit couvert de neige, tandis que nous éprouvions au pied de la colline d'excessives chaleurs. Comme la semaine sainte approchoit, nous donnâmes à l'équipage une retraite de huit jours, qui se fit aussi tranquillement que si nous eussions été dans une maison religieuse. Tout le monde fit ses pâques avec de grands sentimens de piété. Durant le voyage, on faisoit exactement la prière matin et soir, on récitoit le chapelet à deux chœurs, on faisoit l'examen de conscience, on assistoit à une lecture spirituelle, et l'on approchoit souvent des sacremens. Ces bonnes œuvres ont attiré visiblement sur nous les bénédictions du ciel. Trois mois entiers nous n'avons vu que le ciel et la mer.

Les

Les calmes qui par leur durée sont tant à craindre sous la ligne, nous ont peu retardés; et les grandes chaleurs ne s'y sont fait sentir que sept ou huit jours. Il paroissoit de temps en temps de gros poissons, dont plusieurs se laissoient prendre à l'hameçon; des baleines longues de trente pieds se sont approchées plusieurs fois de notre vaisseau : elles exhaloient une odeur qui empoisonnoit.

Au commencement de juillet, nous abordâmes à l'île d'Anjouan, qui est à plus de quatre mille lieues de France. Les insulaires vinrent sur une écorce d'arbre nous apporter des fruits. Pour une aiguille, on avoit six grosses oranges. Etant descendus à terre, je vis donner quatre gros chapons pour un gobelet de deux sous. On prit, pour la provision du navire, trente bœufs, plus de cinquante cabris, quantité de volaille, du riz, des légumes et beaucoup d'autres choses : le tout ne coûta pas cent écus.

Nous ne nous arrêtâmes là que deux jours, et nous fîmes route vers la côte de Goa. Du plus loin que nous l'aperçûmes, nous invoquâmes saint François-Xavier. De là nous allâmes à Tranquebar où les Danois ont une belle forteresse qui n'est qu'à vingt-cinq ou trente lieues de Pondichery. Le roi de Danemarck y a fait bâtir un beau séminaire, où on élève les enfans des idolâtres dans la religion protestante. Il leur donne chaque année deux mille écus pour leur entretien. Celui qui est chargé de ce séminaire alla il y a deux ans en Europe : il ramassa, pour cet établissement, de grosses aumônes en Allemagne, en Hollande et en Angleterre. Il a voulu entreprendre depuis quelque temps la conversion des Brames : il s'avança pour cela dans les terres, et il fit quelques instructions devant un grand peuple que la nouveauté avoit attiré. Il ignoroit apparemment l'horreur que les Indiens ont pour le vin, et pour toute autre liqueur capable d'enivrer : se trouvant un

peu altéré au milieu d'une instruction, il tira de sa poche une petite bouteille de vin, dont il vida la moitié, et donna le reste à son compagnon. Les Brames s'offensèrent d'une action si opposée à leur manière : ils l'abandonnèrent sur le champ, et le décrièrent dans le pays. Ce pauvre prédicant fut contraint de se retirer tout honteux avec sa femme et ses enfans dans son séminaire.

Enfin, le 20 août, nous arrivâmes à Pondichery, après cinq mois de la plus belle et de la plus heureuse navigation, sans tempête, sans danger, sans accident, sans maladie. Douze jours après, le père Boudier, avec qui j'avois fait le voyage, partit sur le même vaisseau pour le royaume de Bengale, qui est à trois cents lieues d'ici. Il fallut nous séparer après avoir vécu dix ans ensemble dans une grande union : ces sortes de séparations coûtent à la nature. Je le conduisis sur le bord de la mer, et là nous nous embrassâmes tendrement, peut-être pour la dernière fois. Pour moi, l'on m'a destiné à la mission de Carnate, la plus avancée dans les terres : je serai éloigné de quelques journées du père le Gac qui soutient avec un courage admirable la vie austère des grands pénitens de l'Inde. Je m'applique pour cela à l'étude de la langue *telongou*. Accordez-moi les secours de vos prières, et recommandez-moi souvent à la très-sainte Vierge. Trop heureux, si je pouvois avoir le sort ou du père Brito qui eut la tête tranchée pour la foi dans le Marava, ou des pères Mauduit et de Courbeville qui furent empoisonnés, ou des pères Faure et Bonnet qui ont été massacrés par les Nicobarins.

LETTRE

Du père Hippolyte Desideri, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père Ildebrand Grassi, missionnaire de la même Compagnie, dans le royaume de Maïssour. (Traduit de l'italien).

A Lassa, le 10 avril 1716.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

AYANT été destiné à la mission de Thibet, je partis de Goa le 20 novembre 1713, et j'arrivai à Suratë le 4 janvier 1714. Comme je fus obligé d'y faire quelque séjour, je profitai de ce loisir pour m'appliquer à la langue persanne. Le 26, je pris la route de Delhy, et j'y arrivai le 11 mai. J'y trouvai le père Manuel Freyre qui étoit destiné à la même mission, et ce fut le 23 septembre que nous commençâmes ensemble notre marche vers le Thibet. Nous passâmes par Lahor, où nous arrivâmes le 10 octobre, et nous eûmes la consolation d'y administrer les sacremens de la pénitence et de l'eucharistie à quelques Chrétiens destitués de pasteurs. Nous partîmes de Lahor le 19 octobre, et en peu de jours nous nous trouvâmes au pied du Caucase. C'est une longue suite de montagnes très-hautes et très-escarpées. Après en avoir passé une, on en trouve une seconde plus haute que la première : celle-ci est suivie d'une troisième ; et plus on monte, plus on trouve à monter, jusqu'à ce qu'on arrive à la plus élevée de toutes, qui se nomme *Pir-Pangial.* Les gentils ont un profond respect pour cette

montagne; ils y apportent des offrandes, et ils rendent un culte plein de superstitions à un vénérable vieillard, auquel ils prétendent que la garde de ce lieu est confiée. C'est là sans doute un reste de souvenir qu'ils ont de l'histoire de Prométhée, lequel, selon la fiction des poètes, fut attaché au Caucase.

Le sommet des plus hautes montagnes est toujours couvert de neiges et de glaces. Nous employâmes douze jours à passer ces montagnes à pied, traversant avec des peines incroyables d'impétueux torrens qui se forment de la fonte des neiges, et qui se précipitent avec rapidité à travers les pierres et les rochers. Ces rochers et ces torrens auxquels il faut résister sans cesse, rendent ces passages extrêmement difficiles, et je me suis souvent vu forcé de m'attacher à la queue d'un bœuf de charge qui passoit en même temps que moi, pour n'être pas emporté par la violence de ces courans: je ne parle point du froid extrême que j'ai eu à souffrir, pour n'avoir pas pris la précaution de me pourvoir de vêtemens convenables à un si rude climat.

Quoique d'ailleurs si affreux, ce pays ne laisse pas d'être agréable en plusieurs endroits par la multitude et la variété des arbres, par la fertilité du terroir, et par les différentes peuplades qu'on y rencontre. Il y a quelques petits états dont les princes dépendent du Mogol. Les chemins ne sont point partout si impraticables, que des voyageurs ne les fassent à cheval ou dans un *giampan* (espèce de palanquin).

Le 10 mars, nous arrivâmes à Cachemire : la prodigieuse quantité de neige qui tombe pendant l'hiver, et qui ferme absolument les passages, nous obligea d'y demeurer six mois. Une maladie causée apparemment par les premières fatigues que j'avois essuyées, me réduisit à l'extrémité. Je ne laissai pas

de continuer l'étude de la langue persanne, et de faire des recherches sur le Thibet; mais quelques soins que je pusse prendre, je n'eus alors connoissance que des deux Thibets: l'un s'étend du septentrion vers le couchant, et s'appelle *petit Thibet* ou *Baltistan ;* il est à peu de journées de Cachemire; ses habitans et les princes qui le gouvernent, sont Mahométans et tributaires du Mogol. Quelque fertile que soit d'ailleurs ce pays, il ne peut être que très-stérile pour les prédicateurs de l'évangile. Une longue expérience ne nous a que trop convaincus du peu de fruit qu'il y a à faire dans les contrées où la secte de Mahomet domine.

L'autre Thibet, qu'on nomme le *grand Thibet* ou *Buton*, s'étend du septentrion vers le levant, et est un peu plus éloigné de Cachemire. La route en est assez fréquentée par les caravanes qui y vont tous les ans chercher des laines; on passe d'ordinaire par des défilés. Les six ou sept premières journées ne sont pas fort rudes; mais dans la suite les chemins deviennent très-difficiles à cause des vents qui y règnent, des neiges, et de la rigueur extrême du froid, à quoi il faut ajouter la nécessité de prendre le repos de la nuit sur la terre nue, quelquefois même sur la neige ou sur la glace.

Le grand Thibet commence au haut d'une affreuse montagne, toute couverte de neige, nommée *Kantel*. Un côté de la montagne est du domaine de Cachemire, l'autre appartient au Thibet. Nous étions partis de Cachemire le 17 mai 1715, et le 30, fête de l'Ascension de Notre-Seigneur, nous passâmes cette montagne, c'est-à-dire que nous entrâmes dans le Thibet. Il étoit tombé quantité de neige sur le chemin que nous devions tenir; ce chemin, jusqu'à *Leh* ou *Ladak* (forteresse où réside le roi), se fait entre des montagnes qui sont une vraie image de la tristesse, de l'horreur, et de la mort même.

Elles sont posées les unes sur les autres, et si contiguës, qu'à peine sont-elles séparées par des torrens qui se précipitent avec impétuosité, et qui se brisent avec tant de bruit contre les rochers, que les plus intrépides voyageurs en sont étourdis et effrayés. Le haut et le bas des monts sont également impraticables; on est obligé de marcher à mi-côte, et le chemin y est d'ordinaire si étroit qu'à peine y trouve-t-on assez d'espace pour poser le pied; il faut donc marcher à pas comptés et avec une extrême précaution. Pour peu qu'on fît un faux pas, on rouleroit dans des précipices avec un grand danger de la vie, ou du moins de se fracasser les bras et les jambes, comme il arriva à quelques-uns qui voyageoient avec nous. Encore si ces montagnes avoient des arbrisseaux auxquels on pût se tenir; mais elles sont si stériles, qu'on n'y trouve ni plantes, ni même un seul brin d'herbe. Faut-il passer d'une montagne à l'autre? on a à traverser des torrens impétueux qui les séparent, et l'on ne trouve point d'autre pont que quelques planches étroites et tremblantes, ou quelques cordes tendues et entrelassées de branchages verts; on est souvent contraint de se déchausser pour appuyer le pied avec moins de risque. Je vous avoue que je frémis encore au seul souvenir de ces affreux passages.

La difficulté des chemins n'est pas la seule incommodité de cette route; il faut y joindre le froid le plus piquant, des vents furieux, des neiges abondantes, la nécessité de dormir sur la terre, exposé aux injures d'un si rude climat, et de ne se nourrir que de la farine de *sattu* (espèce d'orge). Les habitans du pays la mangent telle qu'elle est; pour nous, nous la prenions d'ordinaire en bouillie, et ce n'étoit pas un petit avantage de pouvoir trouver un peu de bois pour la faire cuire.

Les yeux souffrent une nouvelle incommodité de

la réverbération des rayons du soleil, qui tombant sur la neige, éblouissent et rendent presque aveugle. Je fus obligé de me bander les yeux, ne laissant de jour que ce qui étoit précisément nécessaire pour me conduire. Enfin, de deux en deux jours, on trouve des douaniers, qui, non contens d'exiger les droits ordinaires, demandent tout ce qu'il leur plaît, et à quelque titre qu'il leur plaise.

Dans ces provinces montagneuses on ne trouve point de grandes villes : il n'y a point de monnaie particulière, on se sert de celle du Mogol ; chaque pièce vaut cinq *jules* romains. Le commerce se fait plus ordinairement par l'échange des denrées. Nous fîmes à pied le voyage de Cachemire à Ladak, qui dura quarante jours, et nous n'y arrivâmes que le 25 juin. Ce royaume du second Thibet a un seul *Ghiampo* ou roi absolu ; celui qui règne aujourd'hui se nomme *Nima Nangial* ; il a sous lui un roi tributaire. Les premières peuplades qu'on rencontre sont mahométanes ; les autres sont habitées par des gentils, moins superstitieux qu'on ne l'est dans les autres contrées idolâtres.

Voici ce que j'appris de la religion du Thibet. Ils appellent dieu *Konciok*, et ils semblent avoir quelque idée de l'adorable Trinité ; car tantôt ils nomment *Konciok-Cik* (Dieu un), et tantôt *Konciok-Sum* (Dieu trin). Ils se servent d'une espèce de chapelet, sur lequel ils prononcent ces paroles : *Om*, *ha*, *hum*. Lorsqu'on leur en demande l'explication, ils répondent que *Om* signifie *intelligence* ou *bras*, c'est-à-dire, *puissance* ; que *ha* est *la parole* ; que *hum* est *le cœur* ou *l'amour*, et que ces trois mots signifient Dieu. Ils adorent encore un nommé *Urghien*, qui naquit, à ce qu'ils disent, il y a sept cents ans. Quand on leur demande s'il est dieu ou homme, quelques-uns d'eux répondent qu'il est tout ensemble, dieu et homme, qu'il n'a eu ni père ni mère,

mais qu'il est né d'une fleur. Néanmoins leurs statues représentent une femme qui a une fleur à la main, et ils disent que c'est la mère d'*Urghien*. Ils adorent plusieurs autres personnes qu'ils regardent comme des saints. Dans leurs églises on voit un autel couvert d'une nappe avec un parement : au milieu de l'autel est une espèce de tabernacle, où, selon eux, Urghien réside, quoique d'ailleurs ils assurent qu'il est dans le ciel.

Les Thibetains ont des religieux nommés *Lamas*. Ils sont vêtus d'un habit particulier, différent de ceux que portent les personnes du siècle : ils ne tressent point leurs cheveux, et ne portent point de pendans d'oreilles comme les autres; mais ils ont une tonsure semblable à celle de nos religieux, et ils sont obligés à garder un célibat perpétuel. Leur emploi est d'étudier les livres de la loi, qui sont écrits en une langue et en des caractères différens de la langue et des caractères ordinaires. Ils récitent certaines prières en manière de choeur. Ce sont eux qui font les cérémonies, qui présentent les offrandes dans les temples, qui y entretiennent des lampes allumées. Ils offrent à Dieu du blé, de l'orge, de la pâte et de l'eau dans de petits vases fort propres. On mange comme une chose sainte ce qui a été offert de la sorte. Les lamas sont dans une grande vénération; ils vivent d'ordinaire en communauté, et séparés de tout commerce profane; ils ont des supérieurs locaux, et outre cela un supérieur général, que le roi même traite avec beaucoup de respect.

Le roi et plusieurs autres de sa cour nous regardoient comme des lamas de la loi de Jésus-Christ, venus d'Europe. Lorsqu'ils aperçurent que nous récitions notre office, ils eurent la curiosité de voir les livres que nous lisions, et ils nous demandoient avec empressement ce que représentoient les images qu'ils y trouvoient. Après les avoir bien examinées,

ils disoient tous ensemble, *nuru* (cela est fort bien). Ils ajoutoient deux choses, 1.° que leur livre est assez semblable au nôtre; c'est ce que je ne puis me persuader: ce qui me paroît de plus certain, est qu'à la vérité plusieurs d'entr'eux savent lire leurs livres mystérieux, mais que personne ne les entend. 2.° Ils disoient souvent: « Oh! si vous saviez notre langue, » ou bien si nous comprenions la vôtre, que nous » aurions de plaisir à vous entendre expliquer votre » religion! » Ce qui fait voir que ces peuples seroient assez disposés à goûter les vérités chrétiennes.

Les Thibetains sont d'un naturel doux et docile, mais inculte et grossier. Il n'y a parmi eux ni sciences ni arts, quoiqu'ils ne manquent pas d'esprit. Ils n'ont point de communication avec les nations étrangères: nulle sorte de viande ne leur est interdite; ils rejettent la métempsycose, et la polygamie n'a point lieu parmi eux; trois articles en quoi ils sont bien différens des idolâtres indiens.

Quant à la nature du climat, il est fort rude, ainsi qu'on peut l'inférer de ce que j'ai dit. L'hiver est presque la seule saison qui y règne toute l'année. En tout temps la cime des montagnes est couverte de neige; la terre ne produit que du blé et de l'orge: on n'y voit presque ni arbres, ni fruits, ni légumes. Les maisons sont petites, étroites, faites de pierres posées grossièrement et sans art les unes sur les autres. Ils n'usent que d'étoffes de laine pour leurs vêtemens. Depuis que nous sommes à Ladak, nous n'avons eu pour logement que la cabane d'un pauvre homme de Cachemire, qui vit d'aumônes.

Deux jours après notre arrivée, nous allâmes visiter le *Lompo*: c'est la première personne après le roi, et on l'appelle son bras droit. Le 2 juillet nous eûmes la première audience du roi, qui nous reçut assis sur son trône. Le 4 et le 8, nous fûmes appelés pour la seconde et troisième fois, et alors il nous

traita plus familièrement. Le 6 nous rendîmes visite au grand *Lama*. Il étoit accompagné de plusieurs autres *lamas*, dont un est fils du Lompo, et un autre est proche parent du roi. Ils nous reçurent avec beaucoup d'honnêteté, et nous présentèrent quelques rafraîchissemens selon l'usage du pays.

Ces honneurs et ces témoignages d'amitié n'empêchèrent pas qu'on ne nous inquiétât. Le commerce de laine attire à Ladak quantité de Mahométans qui viennent de Cachemire. Quelques-uns d'eux, soit par jalousie, soit par haine du nom chrétien, dirent au roi et à ses ministres, que nous étions de riches marchands, qui portions avec nous des perles, des diamans, des rubis, diverses pierreries et d'autres marchandises précieuses. Il n'en fallut pas davantage pour donner lieu à quelques vexations. Un député de la cour vint faire une visite dans notre logis : tout lui fut ouvert, et le rapport qu'il fit au roi excita sa curiosité. Il se fit apporter une corbeille et une bourse de cuir, où étoient nos petits meubles, c'est-à-dire, du linge, des livres, divers écrits, quelques instrumens de mortification, des chapelets et des médailles. Le roi ayant tout examiné, dit hautement qu'il avoit plus de plaisir à considérer ces sortes de meubles, qu'à voir des perles et des rubis.

Telle étoit ma situation, et je ne pensois plus qu'à fixer mon séjour dans un pays où j'étois résolu de souffrir tout ce qu'il plairoit au Seigneur : j'étois même au comble de la joie d'avoir enfin trouvé un état fixe, où je pourrois travailler au salut des âmes : je commençois déjà à apprendre la langue, dans l'espérance de voir un jour naître, parmi ces rochers du Thibet, quelque fruit agréable aux yeux de la divine Majesté, lorsqu'on nous apprit qu'il y avoit un troisième Thibet. Après plusieurs délibérations il fut conclu, contre mon inclination, que nous irions en faire la découverte. Ce voyage est d'environ

six à sept mois, par des lieux déserts et dépeuplés. Ce troisième Thibet est plus exposé aux incursions des Tartares qui sont limitrophes, que les deux autres Thibets.

Nous partîmes donc de Ladak le 17 août 1715, et nous arrivâmes à Lassa, d'où j'ai l'honneur de vous écrire, le 18 mars 1716. Je vous laisse à conjecturer ce que j'ai eu à souffrir durant ce voyage au milieu des glaces, des neiges et du froid excessif qui règne dans ces montagnes. Peu après notre arrivée, certains tribunaux du royaume nous firent une affaire assez embarrassante. Il a plu à Dieu d'apaiser cet orage de la manière que je vais vous le raconter. Je passois devant le palais pour me rendre à un de ces tribunaux. Le roi, qui m'aperçut d'un balcon où il étoit avec un de ses ministres, s'informa qui j'étois. Ce ministre étoit instruit de notre affaire; et comme il est plein de droiture et d'équité, il saisit cette occasion, pour représenter au prince l'injustice qui nous étoit faite. Le roi me fit appeler sur le champ, et donna ses ordres afin qu'on cessât de nous chagriner.

Quelques jours après étant allé rendre visite au ministre dont je viens de parler, il me fit des reproches avec bonté sur ce que je ne m'étois pas encore présenté au roi. Je m'excusai sur ce que la coutume du pays ne permettant pas d'approcher des grands sans leur faire quelque présent, je n'avois rien qui méritât d'être offert à un si grand prince. Mon excuse, toute légitime qu'elle étoit, ne fut pas écoutée. Il me fallut donc obéir, et me rendre au palais. Plus de cent personnes de distinction qui demandoient audience se trouvèrent dans la salle. Deux officiers vinrent prendre leur nom selon la coutume, et portèrent la feuille au roi, qui me fit entrer aussitôt avec un grand lama. Le présent de celui-ci étoit considérable, et le mien de très-peu

d'importance : cependant celui du lama resta à la porte selon l'usage, et le roi se fit apporter le mien; et pour témoigner combien il en étoit content, il le garda auprès de lui : ce qui est en cette cour une marque singulière de distinction. Il me fit asseoir vis-à-vis et fort près de sa personne; et pendant près de deux heures, il me fit une infinité de questions, sans parler à qui que ce fût de ceux qui étoient présens. Enfin, après avoir fait mon éloge, il me congédia. Je cherchai plusieurs fois à profiter des bonnes dispositions du prince, pour l'entretenir, dès cette première visite, de notre sainte religion, et de la mission que j'étois prêt à entreprendre dans ses états; mais les circonstances ne me le permirent pas. Ce prince est tartare de nation. Il y a quelques années qu'il a conquis ce royaume, qui n'est pas fort éloigné de la Chine : car on ne compte que quatre mois de voyage d'ici à Pekin. Il en est venu depuis peu un ambassadeur qui s'en est déjà retourné. J'ai l'honneur, etc.

LETTRE

*Du père Bouchet, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père*** de la même Compagnie.*

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

J'AI été également édifié et attendri, quand j'ai vu, par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, le désir ardent qui vous presse de vous consacrer aux missions, et les instances réitérées que vous faites auprès de vos supérieurs pour obtenir d'eux cette grâce, qui vous paroît la plus grande

qu'ils puissent jamais vous accorder. Votre penchant, dites-vous, est pour la mission de Maduré : vous la regardez comme une de celles où il y a le plus à travailler et à souffrir, et j'ose dire que vous ne vous trompez pas. Dans cette vue, vous vous adressez à moi comme à un des plus anciens missionnaires de cette partie de l'Inde, pour vous instruire des peines et des travaux qui y sont attachés au ministère apostolique, et en même temps des bénédictions que Dieu répand sur ces peines et sur ces travaux. Il ne me sera pas difficile de vous satisfaire ; et je me flatte que le détail dans lequel je vais entrer sur ces trois articles, ne vous laissera rien à désirer.

Il faut compter d'abord que votre vie sera des plus austères. Vous savez sans doute que la viande, le poisson, les œufs, et généralement tout ce qui a vie, est interdit à nos missionnaires ; qu'ils ne boivent ni vin, ni autre liqueur capable d'enivrer ; que leur nourriture consiste dans du riz cuit à l'eau ; qu'on y peut joindre quelques herbes fades, insipides, et la plupart fort amères. La manière dont cette sorte de mets s'apprête par les Indiens, cause un nouveau dégoût. A la vérité on peut user de lait et de fruit ; mais les fruits des Indes n'ont la plupart nulle saveur ; et dans les commencemens, on se sent bien de la répugnance à en manger.

L'eau qu'on est obligé de boire est assez supportable durant l'hiver : mais il n'en est pas de même quand les grandes chaleurs commencent à se faire sentir. Les étangs où elle se conserve venant alors à se dessécher, l'eau en est toujours bourbeuse. On a le secret de la purifier avec le noyau d'un fruit qui en sépare les parties grossières ; mais quelque soin qu'on se donne, elle sent la bourbe, et elle est très-désagréable au goût. Si l'on creuse des puits, l'eau qu'on y trouve est salée, et ainsi l'on est forcé de boire de celle des étangs.

Ajoutez à cela qu'un missionnaire est condamné ici à un jeûne perpétuel. Il n'est pas permis à un *Sanias* de souper : il peut seulement, s'il le veut, prendre le soir quelques fruits ou des confitures du pays. Ces confitures qui se font avec de la farine de riz, du poivre et du sucre noir mêlé avec la terre, ont quelque chose de si dégoûtant, qu'on a bien de la peine à s'y accoutumer. J'ai vu des missionnaires dont l'estomac n'a jamais pu se faire à ce genre de vie. Ils ont enfin été obligés de se retirer sur les côtes, où l'on peut vivre à la façon d'Europe. Ils y ont trouvé de quoi satisfaire leur zèle : et ne pouvant mener la vie pénitente de Maduré, ils ont eu la consolation de cultiver les néophytes qui descendent de ces premiers Chrétiens, auxquels l'Apôtre des Indes, saint François-Xavier, a autrefois conféré le baptême.

Une cabane de terre couverte de paille, sert de logement. Il y a d'ordinaire à l'entrée un petit salon d'environ dix pieds, qui est ouvert d'un côté. C'est là que le missionnaire entretient les néophytes qui lui rendent visite. Dans la saison des pluies, ces cabanes deviennent fort incommodes : le pavé et les murs sont alors fort humides à la hauteur d'un ou de deux pieds. Dans les commencemens, on n'avoit de jour que par la porte, mais maintenant on pratique quelques trous en forme de fenêtre.

Trois ou quatre vases de terre font tout le meuble du missionnaire. Dans l'un, il met ce qui lui est nécessaire pour le saint sacrifice de l'Autel : les autres servent à mettre son riz et d'autres choses semblables. Des feuilles d'arbres tiennent lieu de table, de plats, de nappes et de serviettes. C'est sur ces feuilles qu'on pétrit, en quelque sorte, le riz avec les herbes, et l'on en fait de petites boules qu'on avale.

Les premiers missionnaires couchoient autrefois à plate terre ; les maladies fréquentes causées par l'humidité, les ont obligés d'étendre sur des ais une

peau de tigre ou de cerf, sur laquelle ils prennent maintenant leur repos.

Il n'y a que la main de Dieu qui puisse nous soutenir dans les travaux de la mission avec des alimens si légers. L'assiduité à entendre les confessions est peut-être une des occupations les plus pénibles. On a coutume de disposer chaque fois les néophytes au sacrement de la pénitence, comme si c'étoit la première fois qu'ils dussent s'en approcher. On leur fait faire des actes de foi, d'espérance, de contrition et d'amour de Dieu; et dans le temps qu'ils se confessent, on leur fait renouveler les mêmes actes. Le nombre des pénitens est quelquefois si grand, que le missionnaire en est accablé, et il y a des occasions où à peine peut-il trouver le temps de dire son bréviaire. Quand on voit arriver de fort loin deux ou trois cents néophytes, avec leurs femmes et leurs enfans, qui n'ont précisément de riz que pour le temps de leur voyage, qui sont sous la dépendance de maîtres idolâtres, lesquels comptent les momens de leur absence; quand un missionnaire se voit environné de ces fervens Chrétiens qui lui crient : « Mon père, il y a deux jours que nous » sommes ici, nous en avons mis trois à venir, il » nous en faut autant pour nous en retourner, et » nos petites provisions sont sur le point de nous » manquer. » Quand, dis-je, un missionnaire se sent pressé de la sorte, bien qu'il ne puisse suffire à tout, son cœur est attendri, et il prend aisément la résolution de passer la nuit à confesser des hommes, après avoir employé tout le jour à entendre les confessions des femmes : cependant, faute de sommeil les forces manquent, les maux de tête succèdent, avec un dégoût si grand, que le temps du repas devient un supplice. C'est surtout pendant le carême et au temps pascal que cette fatigue est si continuelle, que sans un secours particulier de Dieu,

il seroit impossible d'y résister deux ans de suite. J'ai connu un missionnaire, qui, succombant sous le poids du travail, disoit au Seigneur avec larmes : Vous connoissez mon accablement, ô mon Dieu ; fortifiez ma foiblesse, aidez-moi, afin que je puisse contenter ces bons néophytes.

La visite des malades qui sont en danger n'est pas moins pénible. On vient quelquefois chercher le missionnaire de quatre endroits différens, très-éloignés les uns des autres : à peine est-il arrivé d'une bourgade, qu'on l'appelle dans une autre, sans qu'il puisse prendre un instant de repos. Souvent on le fait venir fort inutilement, et après bien des fatigues, il est étonné de trouver le prétendu malade qui vient le recevoir à l'entrée de sa bourgade. On seroit tenté alors de reprocher aux néophytes les peines qu'ils causent, avec peu de raison ; mais on se donne bien de garde de le faire, de crainte que dans un danger réel ils ne devinssent trop circonspects, et n'exposassent leurs parens à mourir sans recevoir les derniers secours de l'Eglise. Je vous raconterai ingénument ce qui m'est arrivé dans une semblable rencontre.

Le soleil se couchoit, lorsqu'on vint m'avertir qu'un Chrétien étoit à l'extrémité. Il demeuroit à une grande journée de l'endroit où j'étois. Je me disposai à partir sur l'heure ; mais mes catéchistes me représentèrent qu'il n'y avoit aucun lieu sur la route où nous pussions nous arrêter ; que les pluies extraordinaires qui étoient tombées depuis quelques jours, avoient tellement détrempé les terres, qu'on y enfonçoit jusqu'aux genoux ; que ces terres étoient remplies d'épines ; que la nuit étoit si obscure, qu'il étoit impossible de ne pas s'écarter du droit chemin ; que d'ailleurs il y avoit trois rivières à passer ; qu'aucune n'étoit guéable, parce que les pluies les avoient fort enflées ; qu'en partant si tard, nous nous expo-

sions

sions à ne pas même nous rendre le lendemain à la bourgade, et qu'il seroit beaucoup plus sûr de partir à la pointe du jour. Je me rendis à leurs raisons. Cependant je passai la nuit dans d'étranges inquiétudes sur l'état du malade, et je ne pus dormir un quart d'heure de suite, me réveillant sans cesse avec la pensée qu'il pourroit mourir sans sacremens.

Dès que l'aurore parut, je partis avec mes catéchistes; je n'eus pas fait une demi-lieue, que je fus convaincu de la vérité de ce qu'ils m'avoient dit. Nous entrions jusqu'aux genoux dans la boue, et je ne m'en fusse jamais tiré si je m'y étois engagé pendant la nuit. Il me fallut passer deux petites rivières à la nage, j'abordai à une troisième beaucoup plus large; on mit dans l'eau une longue perche que j'embrassai par le milieu, tandis que deux Chrétiens qui la tenoient aux extrémités, me conduisirent ainsi à l'autre bord. Je marchai ensuite près d'une demi-lieue dans un canal où l'eau me venoit à la ceinture; enfin j'arrivai fort harassé à la bourgade. Je demandai en tremblant où étoit la maison du malade, dans l'appréhension où j'étois qu'on ne me répondît que je venois trop tard. Je fus fort surpris de le trouver qui m'attendoit sur le seuil de sa porte; il se réjouit de mon arrivée, en me témoignant néanmoins qu'il étoit fâché des fatigues qu'il m'avoit causées; mais qu'on lui avoit dit que sa maladie étoit dangereuse, et qu'il l'avoit cru.

Vous pouvez juger de là, mon cher père, quelle est l'incommodité des voyages que nous sommes obligés de faire presque continuellement, soit pour parcourir les divers lieux où nous avons des églises et des chrétientés nombreuses, soit pour assister les moribonds et leur administrer les sacremens, soit pour prévenir les persécutions qu'attireroit le trop long séjour des missionnaires dans le même endroit. Il ne faut pas s'imaginer qu'on trouve ici des hôtel-

leries sur la route comme en Europe; à la vérité il y a dans les chemins les plus battus, de grandes salles tout à fait ouvertes d'un côté, où les voyageurs peuvent se reposer de leurs fatigues; mais outre que dans certaines contrées elles sont fort rares, on n'en trouve jamais dans les chemins de traverse que nous sommes le plus souvent obligés de prendre, pour aller d'une bourgade à l'autre.

Quand les Indiens ont un voyage à faire, leur coutume est de faire cuire leur riz la veille de leur départ; ils en expriment l'eau, afin de le porter plus commodément : ce riz est tout froid, et ressemble assez à du mortier à demi sec. Non-seulement il est beaucoup plus insipide que celui qu'on apprête pour manger chez soi, mais encore il s'aigrit aisément, et devient insupportable au goût. C'est cependant l'unique nourriture du voyageur.

En quelque saison qu'on entreprenne un voyage, on a beaucoup à souffrir. Durant les chaleurs on est exposé tout le jour aux rayons d'un soleil très-ardent qui brûle le visage, les pieds et les mains. Il y a tel missionnaire qui a changé plus de trente fois d'épiderme, surtout au visage : l'air est quelquefois si embrasé, qu'on a de la peine à respirer; et il y a plusieurs mois de l'année, où il est absolument impossible de marcher depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures après midi. La saison des pluies a d'autres inconvéniens : comme alors elles sont presque continuelles, et que nous ne sommes couverts que d'un simple vêtement de toile, on est bientôt trempé. On passe la journée dans cet état; et lorsqu'à la fin du jour on ne trouve ni bois ni paille pour se sécher, comme il arrive souvent, il faut bien se résoudre à coucher sur la terre nue dans des habits tout mouillés, et à prendre un sommeil qui ne peut être provoqué que par l'extrême fatigue où l'on se trouve.

J'étois encore nouveau venu dans la mission, lorsque je fus mis à une assez rude épreuve. Je demeurois depuis deux mois avec le père Laynez qui m'enseignoit la langue du pays. Le père Telles, autre missionnaire, qui faisoit sa résidence à Cornepattou, vint nous trouver à Aour pour y rétablir sa santé. On vint les chercher tous deux en même temps; le premier pour un malade qui demeuroit à une bonne journée d'Aour; le second pour un de ses néophytes de Cornepattou, qui étoit en danger. Le père Laynez partit sur l'heure. L'état de langueur où étoit le père Telles, ne lui permettoit pas d'aller au secours de son malade : je m'offris aussitôt à tenir sa place. Il me représenta que n'étant pas encore accoutumé à ces sortes de voyages, je n'aurois pas la force d'y résister, et que je courois risque de demeurer à mi-chemin. Je présumai peut-être un peu trop de mes forces, et sans avoir égard à ses représentations, je pars pour Cornepattou. Je n'eus pas fait une lieue que j'eus la plante des pieds à demi-brûlée; je me les enveloppai avec de la toile; mais le sable s'y étant glissé m'écorcha toute la peau, et s'insinuant entre cuir et chair, me causa des douleurs si aiguës, que je fus contraint d'y succomber. Nous gagnâmes un village, et je passai la nuit à l'entrée d'une maison où l'on eut la charité de me recevoir. Un peu de lait qu'on me présenta, fut un vrai régal pour moi, car il est rare d'en trouver lorsqu'on est en route. Je tirai, comme je pus, les grains de sable qui m'étoient entrés dans la chair, et je me traînai ensuite environ une demi-lieue. Comme je ne pouvois presque me soutenir, un Indien gentil qui m'aperçut, demanda à mes catéchistes ce que j'avois: ceux-ci lui ayant répondu que j'étois un nouveau *Sanias* qui n'étoit pas accoutumé à marcher sur ces sables brûlans; il en fut touché, et s'approchant de moi : « Seigneur, me dit-il, souffrez que je vous

» soulage dans la peine où vous êtes. » Il commanda ensuite à son valet de m'amener son cheval et de me suivre. Avec ce secours je me rendis le soir au village : à peine eus-je confessé le malade, que je fus saisi d'une fièvre très-violente, qui me dura toute la nuit; elle n'eut pourtant pas de suite, et je fus en état de dire la messe le jour suivant. A mon retour je pensai être fait prisonnier; nous rencontrâmes une compagnie de soldats qui cherchoient depuis quelques jours un de nos missionnaires; on me fit cacher dans une ravine, où je demeurai une heure entière, après quoi je continuai ma route.

Ce qui arriva au père Gozzadini à son entrée dans la mission, vous fera mieux comprendre ce que l'on a à souffrir dans nos voyages. Quelques affaires m'avoient appelé à la côte de la Pêcherie : les ayant terminées vers la fin de novembre, je songeai aussitôt à retourner dans ma mission. Le père Gozzadini voulut profiter de l'occasion pour entrer avec moi dans les terres. Je lui fis connoître qu'un nouveau missionnaire, tel qu'il étoit, devoit attendre une saison plus favorable; que les pluies qui tomboient en abondance dans cette saison, et qui continuoient d'ordinaire jusqu'à la fin de décembre, lui causeroient des fatigues auxquelles il succomberoit infailliblement, et qu'il s'accoutumeroit plus aisément aux travaux de la vie apostolique, s'il en faisoit l'apprentissage dans une saison moins incommode. Ce fut inutilement. Son courage et l'ardeur qu'il avoit de se consacrer au plutôt à la mission, lui persuadèrent trop facilement qu'il auroit peu de peine à surmonter ces premières fatigues. Nous partîmes de la côte pendant la nuit, afin de n'être pas aperçus d'une forteresse, où l'on nous auroit arrêtés en plein jour. On nous avoit donné des chevaux pour faire plus commodément le voyage; mais ils nous furent inutiles, ainsi que je l'avois

prévu: ils enfonçoient dans la boue jusqu'aux sangles, et il nous étoit encore moins pénible de marcher à pied. Le nouveau missionnaire eut beaucoup de peine à se débarrasser des boues. La pluie survint en même temps, nous nous égarâmes au milieu d'une campagne immense, sans savoir quelle route tenir : la nuit étoit obscure, et nous n'avions de lumière que celle de quelques éclairs. Nous approchâmes du village. Enfin, les épines mêlées avec la boue, causèrent un nouveau tourment à mon compagnon; il en eut les pieds tout ensanglantés. Cependant son courage le mit encore au-dessus de cette épreuve. Nous arrivâmes le lendemain à la cabane d'un missionnaire : sa charité nous fit oublier nos fatigues passées. Cependant la fièvre saisit le père Gozzadini, et après trois jours de souffrances continuelles, il eut le courage de me suivre jusqu'à un village assez éloigné, où résidoit le père Bernard de Sà : c'est là que je le laissai pour me rendre à Trichirapaly. Pendant ce temps-là les pluies devinrent encore plus fortes et plus continuelles. Comme le pays étoit inondé, la maison du missionnaire, qui n'étoit bâtie que de terre, étoit sur le point de s'écrouler. Un torrent éloigné seulement de cinquante pas, s'étoit extraordinairement enflé, et rouloit ses eaux avec impétuosité vers la maison. Le père de Sà avertit son nouvel hôte du danger où ils se trouvoient d'être accablés sous les ruines de cette maison, qui commençoit déjà à tomber par morceaux. Ils prirent le parti d'en sortir : mais ils aperçurent que la cour qui étoit vis-à-vis l'Eglise, ressembloit déjà à un étang, et qu'il n'y avoit qu'un arbre où ils pussent se réfugier. Ils détachèrent la porte de leur maison, et l'ayant fait attacher par un catéchiste aux plus grosses branches de l'arbre, ils y montèrent et y demeurèrent toute la nuit. L'ancien missionnaire qui étoit fait à la fatigue, ne laissa pas de prendre quelques

heures de repos dans une posture si gênante. Il n'en fut pas de même du père Gozzadini; il ne put fermer l'œil, et il passa la nuit dans une crainte continuelle, que les eaux qui couloient avec rapidité, ne déracinassent l'arbre qui leur servoit d'asile. L'église qui tomba vers le minuit, augmenta sa frayeur par le bruit de sa chute. Enfin il eut tant à souffrir cette nuit-là du vent et de la pluie, que le lendemain il fut attaqué de la dyssenterie, dont il ne put se remettre qu'en retournant à Pondichery; encore lui fallut-il plusieurs mois pour y rétablir sa santé.

Dans ces fréquentes et pénibles courses que doit faire un missionnaire, on peut compter pour quelque chose le danger où l'expose le passage des rivières ou des torrens, qu'il trouve d'ordinaire sur sa route. On ignore ici l'usage de construire des ponts; rarement s'y sert-on de bateaux. Pour ce qui est des Indiens, comme ils savent la plupart fort bien nager, une fascine leur suffit pour traverser les fleuves les plus larges. S'ils ont à passer un homme qui ne sache pas nager, ils lient avec des cordes cinq ou six fagots; ils le mettent sur cette machine, et ils la poussent à l'autre bord en nageant. Je vous avoue que je fus fort effrayé la première fois que je passai ainsi le Coloran, qui étoit alors aussi large que la Garonne vis-à-vis de Bordeaux. Il est vrai que, pour me rassurer, plusieurs Chrétiens se jetèrent dans l'eau, et environnèrent la frêle machine où j'étois, jusqu'à ce que je fusse à l'autre bord.

On se sert souvent de bâtons de *netti*, dont les branches ressemblent assez au liége; mais quelque chose qu'on fasse, le courant vous entraîne d'ordinaire à un quart de lieue, et souvent à une demi-lieue de l'endroit où vous deviez aborder. Il y en a qui traversent la rivière en embrassant un grand vase de terre, dont on bouche l'ouverture, après l'avoir

rempli d'eau jusqu'à la moitié, pour lui donner plus de consistance. Les missionnaires qui y sont accoutumés, trouvent cette manière plus sûre et plus aisée; mais pour moi les fagots de *netti* m'ont toujours paru plus commodes.

Vous parlerai-je, mon cher père, des persécutions où l'on se trouve presque continuellement exposé dans cette mission? Tout contribue à inquiéter les missionnaires et leurs néophytes: l'avarice des princes et leur attachement aux idoles; l'orgueil des Brames qui ne peuvent supporter une doctrine, laquelle combat leurs ridicules idées; les chefs des diverses castes qui regardent l'évangile que nous leur prêchons comme l'anéantissement de leurs lois et de leurs usages: les prêtres des idoles qui frémissent de rage de voir leurs fausses divinités tomber dans le mépris, et eux-mêmes regardés comme des séducteurs; enfin les pénitens gentils, dont les aumônes diminuent dans les endroits où la foi s'établit: tous ces gens-là se réunissent contre nous et répandent sans cesse toute sorte de calomnies pour irriter les peuples et pour décréditer le christianisme.

Les appuis qui sont souvent ménagés par la Providence dans les autres missions, nous manquent dans celle-ci. Il y en a où les services rendus au prince attirent sa protection sur les prédicateurs de l'évangile, et accréditent la religion: dans d'autres endroits, l'autorité des Européens fait respecter les missionnaires: il arrive quelquefois qu'un ministre ou un grand du royaume, qui a embrassé la foi, en devient le protecteur. Rien de tout cela ne se trouve dans la mission de Maduré. Il est rare que les princes nous protégent, encore plus qu'ils se fassent chrétiens, si ce n'est dans le Marava, où l'on en trouve quelques-uns. Ceux qui ont embrassé le christianisme dans les castes les plus nobles, comme est celle des Brames, sont dès là en butte aux plus indignes trai-

temens, les Brames gentils les regardant comme des gens qui se sont dégradés, et qui ont avili leur noblesse. Nous n'avons garde d'avoir recours aux Européens, ni de faire tant soit peu paroître que nous ayons le moindre commerce avec eux. Il n'est pas possible de faire comprendre l'affreuse idée que les gentils qui demeurent dans les terres, se sont formée des Européens qui habitent la côte: tout ce qu'on en a pu dire jusqu'ici est infiniment au-dessous de ce que nous voyons. Il y a quelques années qu'un de nos missionnaires fut renfermé dans une rude prison; les Européens de la côte qui en furent informés songèrent aussitôt à députer quelques-uns d'eux au prince, pour demander sa délivrance: le missionnaire s'y opposa de toutes ses forces, aimant mieux expirer dans la prison, que d'employer un moyen qui auroit fait connoître qu'il étoit lié avec les *Pranguis* (c'est ainsi qu'ils appellent les Européens), et qui auroit exposé sa chrétienté à une persécution générale.

Dans ces orages qui s'élèvent si fréquemment contre nous, le moins que nous ayons à craindre, c'est la prison; et c'est à quoi l'on est journellement exposé. Quand le missionnaire se lève le matin, il n'oseroit s'assurer qu'il ne couchera pas le soir dans quelque cachot. Les lieux où l'on se croit le plus en sûreté, sont souvent ceux où l'on est plus aisément surpris. Il y a quelques années qu'un missionnaire nouvellement arrivé, fut conduit dans le lieu de sa mission par deux des plus anciens qui l'en mirent en possession: il fut d'abord si charmé des marques de tendresse que lui donnèrent les néophytes, qu'il s'écria transporté de joie: ho! que de douceur et de consolation dans un lieu où je ne croyois trouver que des croix et des souffrances! « Ne vous y fiez pas, » lui dirent les plus anciens missionnaires; rien de » plus trompeur que le calme présent: tout est à

» craindre, lorsqu'on est le plus tranquille. » Il ne répondit que par un sourire plein de confiance. Mais sa propre expérience le détrompa bientôt; le même jour des soldats envoyés du prince se saisirent des trois missionnaires, leur mirent les fers aux pieds, et les conduisirent en prison.

Il ne faut pas vous dissimuler ce qu'on a à souffrir dans ces prisons. Il y en a de plusieurs sortes; les unes sont publiques, et le grand nombre de prisonniers les rend insupportables. Nous y avons eu de nos missionnaires qui n'avoient que l'espace nécessaire pour se coucher durant la nuit. Dès la pointe du jour, les officiers se rendoient à la prison avec des bourreaux pour tourmenter les prisonniers. Les coups horribles dont on accabloit ces malheureux Indiens, et les cris lamentables qu'ils poussoient, jetoient la frayeur dans les esprits, chacun attendant le moment où il alloit être appelé pour souffrir les mêmes supplices. J'ai lu une lettre du père André Freyre, qui a été nommé depuis à l'archevêché de Cranganor, où il fait la description de la prison dans laquelle il fut renfermé à Tanjaour avec un autre Jésuite; le seul récit fait horreur.

Il y a d'autres prisons moins affreuses pour le lieu, mais toujours très-fâcheuses pour le genre de vie qu'on y mène. C'est la coutume des pénitens indiens, de redoubler leurs austérités lorsqu'ils sont prisonniers; c'est même un moyen d'obtenir plutôt la liberté, dans la crainte qu'on a que ces pénitens n'expirent dans les fers. D'ailleurs, comme on n'a point la commodité de faire cuire le riz et les herbes à la façon du pays, il faut nécessairement se contenter de quelques poignées de riz froissé entre deux pierres, et trempé d'un peu d'eau. On y peut ajouter du lait, quand on en a la permission; mais ceux à qui on est obligé de l'acheter, y mêlent d'ordinaire les trois quarts d'eau, et il fait souvent plus de mal que de

bien. Aussi voit-on des missionnaires qui au sortir de la prison ont bien de la peine à se rétablir; l'œsophage se rétrécit presque toujours, et l'on se trouve surpris d'une toux sèche qui conduit quelquefois en peu de jours au tombeau. Le père Louis de Mello, bien que d'une complexion robuste, ne fut détenu en prison que quinze jours; cette toux sèche le prit et l'enleva en moins d'un mois. Le père Joseph Carvalho, avec qui j'ai vécu plusieurs années, mourut dans sa prison les fers aux pieds, et couché sur un peu de paille. Le père Joseph Bertholdo, son compagnon, en sortit si défiguré, qu'il ressembloit bien plus à un cadavre qu'à un homme vivant. Ne croyez pas, au reste, que ces emprisonnemens soient peu fréquens; il est rare qu'il se trouve un seul missionnaire qui échappe aux horreurs de ces prisons, et j'en ai connu qui ont été emprisonnés deux fois en moins d'une année.

Mais, quand on trouveroit le moyen de se dérober à la fureur des ennemis du nom chrétien, on ne peut éviter les alarmes presque continuelles que donnent les néophytes. Les Indiens, naturellement timides, se persuadent aisément ce qu'ils craignent, et souvent au milieu d'une grande fête, comme seroit celle de Noël ou de Pâques, que les Chrétiens sont assemblés en grand nombre, ils viennent la frayeur peinte sur le visage, avertir le missionnaire de renvoyer au plutôt les néophytes, que tout est perdu, que les soldats sont déjà en chemin, qu'ils arriveront en moins d'une heure; et ils ajoutent à ce qu'ils disent, tant de circonstances que leur imagination craintive leur suggère, qu'ils jettent le missionnaire dans l'embarras sur le parti qu'il doit prendre. Si d'un côté il ne doit pas tout à fait se fier à ces rapports qui sont souvent mal fondés, d'un autre côté, la prudence ne lui permet pas d'exposer cette multitude de fidèles à la fureur des idolâtres. Il faut

avoir été dans de semblables occasions pour comprendre ce qu'on a à souffrir intérieurement; je m'y suis trouvé plus d'une fois, et alors je me disois à moi-même : troublerai-je la piété et la ferveur de tant de néophytes pour un danger qui n'est peut-être qu'imaginaire? Mais aussi si ce danger est réel, quelle douleur pour moi de les avoir livrés entre les mains des barbares! En vérité, chaque moment alors est un vrai supplice.

Les fréquentes révolutions de l'état sont une autre source de dangers auxquels on n'est pas moins exposé. Les royaumes de l'Inde méridionale sont partagés entre plusieurs *palleacarens* ou gouverneurs qui, quoique dépendans du prince, sont tellement maîtres de leur propre état, qu'ils peuvent se faire la guerre les uns aux autres, sans que le prince prenne aucune part à leurs querelles. Il n'y a point de mois où il n'y ait quelques-unes de ces petites guerres dans quelque endroit de la mission. A la première alarme, les habitans des bourgades prennent la fuite et se retirent ailleurs. Quand ces incursions se font subitement et sans qu'on ait pu les prévoir, ils passent ce qu'ils rencontrent au fil de l'épée. L'année que je partis des Indes pour aller en Europe, les ennemis du prince à qui appartiennent les terres où est bâtie l'église d'Aour, firent une semblable irruption; il se livra un petit combat dans la cour qui est vis-à-vis l'église: le missionnaire qui confessoit alors un néophyte, entendoit de tous côtés siffler les balles de mousquet; peu après il s'aperçut qu'on avoit mis le feu à son église; elle fut néanmoins conservée; le feu s'éteignit de lui-même aussitôt que les ennemis eurent disparu.

Outre ces petites guerres, qui sont très-fréquentes, le roi de Maduré envoie tous les ans une armée contre ces *palleacarens* : malheur à ceux qui se trouvent sur sa route, et qui n'ont pas le loisir de fuir dans

les bois ou dans les bourgades qui appartiennent à d'autres princes. On ne peut attribuer qu'à une protection singulière de Dieu, la manière dont le père Dabreu échappa à la fureur des soldats dans une pareille rencontre. Il étoit dans une peuplade qui fut tout à coup assiégée par l'armée de Maduré; dès la pointe du jour, les soldats y entrèrent pêle-mêle et mirent tout à feu et à sang. Le père étoit retiré dans sa chambre avec ses catéchistes, où il se disposoit à la mort, qu'il attendoit à chaque moment. Plusieurs soldats y fondirent comme des furieux, et ayant envisagé le père pendant quelque temps, ils se retirèrent sans lui dire le moindre mot; et ce qui est plus étonnant, sans toucher aux pendans d'oreille d'or des catéchistes, ni au sac où étoient renfermés les habits du missionnaire. Lorsqu'ils furent sortis, un des catéchistes crut trouver ailleurs plus de sûreté; il sortit de la maison : mais à peine eut-il fait quelques pas dans la rue, qu'un soldat lui trancha la tête. Cet événement augmenta la confiance des autres catéchistes, et leur fit comprendre que Dieu protége visiblement les missionnaires et ceux qui les accompagnent.

La désolation est encore bien plus grande lorsque les troupes du Mogol se répandent dans cette partie de l'Inde. C'est un spectacle qui tire les larmes des yeux. On voit une multitude infinie de gens qui courent de côté et d'autre sans savoir où ils vont : hommes, femmes, enfans, chevaux, bestiaux, tout est confondu, tout fuit, tandis que les bourgades sont en feu, et que le soldat saccage tout. Les maris ne reconnoissent plus leurs femmes; les pères et les mères abandonnent leurs enfans, bien qu'il les aiment à l'excès; les femmes se précipitent dans les flammes ou dans les rivières, pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi plus redoutable que la mort même. Je me souviens qu'un jour, comme je

finissois la messe à Aour, on donna l'alarme à la bourgade, et je fus témoin de ce triste spectacle. Comme je prenois la fuite avec mes néophytes, je trouvai une pauvre femme qui pouvoit à peine se traîner avec deux enfans qu'elle portoit entre ses bras. J'en pris un que j'avois baptisé peu de jours auparavant, et nous nous retirâmes dans un bois épais, qui étoit à demi-lieue de la peuplade. Toute cette journée se passa dans des frayeurs continuelles.

Il arrive souvent qu'en voulant éviter un péril, on tombe dans un autre. Il y a dans l'Inde méridionale une caste particulière d'Indiens qui fait profession publique de voler, et qui s'appelle pour cela la *caste des Voleurs*. Ils se retirent dans les bois, où ils ont leurs bourgades à part, qui sont gouvernées par différens chefs. Dans les troubles de l'état, ils s'assemblent en différentes troupes, et ils pillent également ceux qui fuient, et les soldats qui ont déjà fait quelque butin. Il est vrai pourtant que ceux de cette caste ont du respect pour les missionnaires, je ne sais pas pour quelle raison. Ils nous admettent volontiers dans leurs peuplades, et ils nous laissent en entière liberté d'y exercer nos fonctions; et même dans ces sortes d'occasions, pour peu qu'ils nous reconnoissent, ils s'abstiennent de nous faire du mal. Deux de nos missionnaires l'éprouvèrent il y a peu de temps. Dans une irruption des Mogols, ils se trouvèrent mêlés parmi ces pelotons d'Indiens qui fuyoient, et tombèrent entre les mains des voleurs. Ceux-ci les ayant reconnus, non-seulement ne leur firent aucun mal, mais ils les aidèrent même à sauver les ornemens de leur église; cependant, dans les premières saillies, ils ne connoissent personne, et les missionnaires sont exposés comme les autres à leur fureur.

Il arrive de temps en temps que ces voleurs se font la guerre les uns aux autres, et alors il n'y a

nulle sûreté. La première année que j'entrai dans la mission, je fus envoyé à Counampati; c'est une bourgade de ces voleurs, où il est facile de rassembler les Chrétiens de Tanjaour. Le capitaine m'assura de sa protection; mais elle ne me fut guère utile. Un autre capitaine de voleurs, beaucoup plus redouté dans l'Inde, nous menaçoit sans cesse de nous surprendre et de ne faire quartier à personne. Je fus obligé pendant un mois entier de tenir les ornemens de l'église dans un sac, afin d'être prêt à chaque instant à me sauver dans le bois qui environne la bourgade. Un jour que je confessois des Chrétiens de Tanjaour, on donna l'alarme, et mon catéchiste, plus timide encore que les autres, vint tout effaré m'apporter le sac où étoient les ornemens, et criant *sauve qui peut*, commença par courir le premier de toutes ses forces. Il y avoit environ deux cents Chrétiens dans la cour de l'église. Je vis alors une espèce de miracle causé par la frayeur. Tous disparurent en un clin d'œil, sans que je pusse comprendre comment ils avoient pénétré sitôt dans le bois, dont l'entrée étoit bordée d'épines. Peu après un des fuyards qui avoit grimpé au haut d'un arbre, avertit que les ennemis passoient outre avec le butin qu'ils avoient fait la nuit précédente : les esprits se calmèrent, et les Chrétiens que j'avois vus disparoître en un instant, furent plus de deux heures à se débarrasser des épines, et ne sortoient qu'avec beaucoup de peine des endroits où ils avoient passé auparavant sans y trouver le moindre obstacle.

Outre ces voleurs, qui font une caste particulière, il y en a d'autres qui sont d'autant plus à craindre qu'ils sont répandus dans cette partie de l'Inde, de sorte qu'un missionnaire que ses fonctions engagent dans des voyages presque continuels, doit toujours mettre sa vie entre les mains de Dieu. Un seul trait

vous fera juger des risques que nous courons parmi ces peuples barbares. Le père Emmanuel Rodriguez passoit par un village pour se rendre à une des églises de sa mission. Un officier qui l'aperçut jugea à sa physionomie qu'il étoit étranger, et s'imagina en même temps que ce pouvoit être un marchand de pierres précieuses, et que les sacs portés par ses catéchistes étoient remplis de curiosités de grand prix. Aussitôt il dépêcha cinq ou six de ses soldats, avec ordre de courir après l'étranger, et de le tuer aussi-bien que ceux de sa suite. Le chef de cette troupe atteignit le père Rodriguez à l'entrée d'un bois, et lui ordonna de le suivre. Le père comprit qu'on en vouloit à sa vie et à celle de ses catéchistes: il se disposa à la mort par des actes de contrition; il donna l'absolution à ses catéchistes sur les marques de douleur qu'ils lui donnèrent de leurs péchés: car on lui refusa la permission de s'entretenir avec eux. Après avoir marché environ un quart d'heure, ils arrivèrent dans l'endroit du bois le plus épais. Ce fut là que le chef de la troupe annonça au missionnaire qu'il falloit mourir. Le père demanda un peu de temps pour se recueillir, et il lui fut accordé. Lui et ses catéchistes se mirent aussitôt à genoux, prêts à recevoir le coup de la mort. Dieu toucha alors le cœur de ces barbares; ils furent attendris de ce spectacle, et ils ne purent se résoudre à exécuter l'ordre qui leur avoit été donné; ils se contentèrent de leur voler ce qu'ils portoient. Comme ils visitoient les sacs des catéchistes, on entendit qu'ils disoient entre eux : c'eût été un grand crime d'ôter la vie à cet étranger pour si peu de chose. Ce fut ainsi que, par une providence particulière de la bonté divine, ce missionnaire échappa à la fureur des barbares.

A ces dangers, j'en dois ajouter un autre qui est fort commun aux Indes. Il s'y trouve quantité de

gros serpens dont la morsure est mortelle, et enlève un homme quelquefois en moins d'un quart d'heure. On y en voit de plus de vingt espèces différentes; les moins dangereux ont un venin qui cause la lèpre, ou rend tout à fait aveugle. Il est vrai qu'on a ici d'excellens remèdes contre leur venin, mais ces remèdes n'empêchent pas que plusieurs de ceux qui sont mordus ne meurent, soit qu'on les applique trop tard, soit que le venin soit si actif, que tout remède devienne inutile.

Les missionnaires, dont les maisons sont séparées de celles du village, sont encore plus exposés que les Indiens à la morsure des serpens. J'ai couru une infinité de fois ce risque, et la main bienfaisante de Dieu m'en a toujours préservé. Une fois, par exemple, que j'avois un grand nombre de Chrétiens rassemblés dans mon église, je passai une partie de la nuit à confesser les hommes, afin d'employer le lendemain à confesser les femmes. J'avois laissé sans réflexion et contre ma coutume la lampe allumée dans ma chambre. Quand j'y retournai, j'aperçus sur les ais où je devois me coucher un de ces gros serpens tout noir, et j'en fus si effrayé, qu'en voulant me retirer, je me blessai la tête contre la porte de ma cabane qui étoit fort basse. Quelques Catéchistes que j'appelai le tuèrent. Si je n'avois pas eu de lumière dans ma chambre, j'aurois été infailliblement mordu de ce serpent, et je n'aurois survécu à sa morsure tout au plus qu'une demi-heure.

Une autre fois, en me couchant, j'entendis un grand bruit sur le toit de ma cabane qui étoit couverte de paille. Je m'imaginai que ce bruit étoit causé par quelques rats, dont il y a une grande quantité aux Indes. Mais je fus bien surpris le matin, lorsque ouvrant ma fenêtre, j'aperçus un de ces serpens dont le venin est si actif, qui étoit suspendu à mi-corps sur l'endroit où j'avois reposé pendant la

la nuit. Dans une autre occasion, un catéchiste lisant un livre auprès de moi, un serpent tomba du toit sur son livre, et ne nous fit aucun mal.

Un jour que trois ou quatre missionnaires conféroient ensemble assis sous des arbres, un serpent se glissa dans la soutane de l'un d'eux, et monta jusqu'à une de ses manches, que nous portons ici fort larges à cause des grandes chaleurs ; il sortit ensuite auprès du poignet, et on en donna avis au missionnaire qui n'y faisoit nulle attention. Il eut assez de présence d'esprit pour ne pas se donner le moindre mouvement. Le serpent se coula tranquillement à terre, où on le tua.

Je pourrois vous rapporter un grand nombre d'exemples semblables, où je n'ai pu être garant de la morsure de ces animaux que par une protection singulière de Dieu. Ce qui m'arriva à Aour, tient en quelque sorte du prodige. J'y ai bâti une assez belle église en l'honneur de l'Immaculée Conception : la statue de la Vierge que j'ai fait venir de Goa, y est représentée tenant sous les pieds le serpent infernal. Les Chrétiens viennent l'y honorer avec beaucoup de piété. La veille de Noël, que l'église étoit remplie de monde, un serpent se glissa entre les jambes des néophytes, et pénétra jusqu'à une des deux croisées où étoient les femmes séparées des hommes. Là il grimpa sur une petite fille de cinq à six ans, qui le sentant fit un grand cri, et l'ayant pris avec les mains, le jeta sur les femmes qui étoient auprès d'elle. La frayeur devint générale. Néanmoins le serpent se sauva, et gagna la porte de l'église sans avoir mordu personne. Cela parut d'autant plus surprenant, que dans le même temps plusieurs Indiens s'étant retirés dans une de ces salles qui se trouvent sur les chemins publics, sept ou huit furent mordus d'un semblable serpent qui s'y étoit glissé. Il est aisé de voir que Dieu protége d'une

manière sensible, les missionnaires : car quoique ces animaux soient ici très-communs, je n'ai pas ouï dire que depuis plus de cent cinquante ans que les Jésuites parcourent les Indes, aucun d'eux en ait été mordu.

Puisque je vous fais le détail des peines qui sont attachées à cette mission, je ne dois pas oublier ce qu'il vous en coûtera pour apprendre la langue, et pour vous assujettir à des coutumes extraordinairement gênantes, qu'on ne peut pas se dispenser d'observer. Il faut d'abord une grande constance pour dévorer, dans un âge déjà avancé, les difficultés qui se trouvent à commencer les élémens d'une langue, qui n'a nul rapport avec celles qu'on a apprises en Europe. Cependant on en vient à bout avec un travail assidu, et le secours d'une grammaire composée par nos premiers missionnaires. Mais ce n'est pas tout de l'entendre, il faut encore savoir la prononcer : l'on est étonné qu'après avoir employé pendant une année entière les jours et une partie des nuits à étudier la langue indienne, lorsqu'on croit y avoir fait quelque progrès, on n'entend presque plus les mots dont on se sert soi-même, s'ils viennent à être prononcés par les gens du pays. Les nerfs de la langue ne sont pas assez souples dans un certain âge, pour attraper la prononciation de certaines lettres : mais si les naturels du pays ont cet avantage sur quelques missionnaires, il arrive souvent que les missionnaires les surpassent pour l'élégance de la diction.

Je ne vous dirai qu'un mot des usages du pays auxquels nous sommes obligés de nous conformer ; mais il y en a qui sont un vrai supplice dans les commencemens. Vous avez vu dans quelques-unes de nos lettres précédentes, qu'on est obligé de marcher sur des socques, lesquelles ne tiennent aux pieds que par une cheville de bois qui se met entre les

deux premiers doigts de chaque pied. Cette chaussure est d'abord insupportable, et l'on a toutes les peines du monde à s'y faire. J'ai vu plusieurs missionnaires qui avoient l'entre-deux des doigts écorché, et la plaie qui devenoit considérable, duroit quatre à cinq mois; pour moi j'ai porté une semblable plaie six mois entiers. C'est ce qui faisoit dire à un de nos missionnaires, que la langue, quelque difficile qu'elle soit, lui coûtoit beaucoup moins, et qu'il apprenoit bien plus aisément à parler qu'à marcher.

Le croirez-vous? Il vous en coûtera même pour apprendre à vous asseoir à la manière des Indiens. Leur coutume est de s'asseoir à terre les jambes croisées. Cette posture est très-gênante quand on n'y est pas accoutumé. S'il ne s'agissoit que d'y être un quart d'heure seulement, ce seroit peu de chose; mais il faut y demeurer des quatre heures de suite et quelquefois davantage, sans qu'il soit permis de changer de situation. Les Indiens seroient scandalisés pour peu qu'on étendît la jambe, ou que, par quelque mouvement, on témoignât la gêne où l'on se trouve. Cependant avec le temps on s'en fait une habitude, et l'on trouve que de toutes les postures celle-là est la plus naturelle.

Enfin, la plus triste épreuve de cette mission est celle des maladies et de l'abandon général où l'on se trouve. Attendez-vous à vous voir alors dénué de tout secours humain, dans une pauvre cabane, couché sur deux ou trois ais, environné seulement de trois ou quatre Indiens, à peu près comme étoit saint François-Xavier lorsqu'il mourut dans l'île de Sancian. Ce n'est pas qu'il n'y ait d'habiles médecins aux Indes; mais ils demeurent dans les grandes villes, d'où ils ne sortent jamais, de crainte de perdre leurs pratiques; et d'ailleurs quand on pourroit les engager à venir, nous nous donnerions bien de garde de les appeler à notre secours: ces gens là entêtés de leur

science, et plus encore de leurs superstitions, ne donnent point de remèdes qu'ils n'y fassent entrer quelque chose de superstitieux. Les médecins des villages sont plus dociles, mais ils sont si ignorans, qu'on risque plus à les consulter qu'à se passer d'eux.

De plus, comme on est obligé de s'assujettir à la façon de vivre des Indiens, lorsqu'on est en santé; on doit aussi, lorsqu'on est malade, se servir de leurs remèdes. Or, le grand remède de la médecine indienne, c'est l'abstinence générale de toutes choses, même de l'eau. Cette diète outrée est souvent plus cruelle que la maladie. Cependant le malade n'oseroit témoigner sa peine, de peur de mal édifier les Indiens, qui seroient surpris de voir qu'il a moins d'empire sur lui-même que la moindre femme parmi eux, qui garde sept à huit jours de suite cette abstinence rigoureuse.

Voilà, mon très-cher père, à peu près ce que vous aurez à souffrir dans la mission de Maduré; et pour reprendre en peu de mots ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, attendez-vous à y trouver tous les périls dont l'apôtre saint Paul fait le détail dans sa seconde épître aux Corinthiens.

In itineribus sæpè. Dangers dans les voyages. Partout, vous courez risque d'être arrêté; vous y souffrez les incommodités des saisons; vous y marchez, tantôt sur des sables brûlans, tantôt dans les boues mêlées d'épines, qui vous ensanglantent les pieds. Au temps des pluies, vous êtes trempé depuis le matin jusqu'au soir, et vous ne trouvez pas souvent de retraite où passer la nuit. Quelquefois la prison est le terme du voyage.

Periculis fluminum. Dangers dans le passage des rivières que vous êtes obligé de traverser sur une perche, sur des fagots, en embrassant un vase de terre, toujours exposé à être submergé, et à perir dans les eaux.

Periculis latronum. Danger du côté des voleurs. Il s'en trouve de toute sorte aux Indes : il y en a qui en font une profession publique et qui mettent leur gloire à surprendre les voyageurs, à les charger de coups, et souvent à leur arracher la vie.

Periculis in genere. C'est proprement au Maduré qu'on trouve ces diverses castes qui ont leurs maximes et leurs lois particulières. La loi chrétienne qui combat ces usages, ne manque pas d'y être contredite, et ceux qui la prêchent doivent s'attendre aux plus rigoureux traitemens.

Periculis in gentibus. Dangers du côté des gentils. On ne peut ignorer que les idolâtres sont les ennemis nés du christianisme. Ils regardent avec raison les missionnaires, comme des gens qui veulent détruire la religion du pays. Les plus noires calomnies, les plus indignes artifices sont employés par les prêtres des idoles pour irriter les peuples, et pour les soulever contre les prédicateurs de l'évangile.

Periculis in civitate. Dangers dans les villes. On n'y peut faire un long séjour, parce qu'on y est bien plus exposé qu'ailleurs à la rage des ennemis de la foi, qui y sont en grand nombre. On n'y va guère que durant la nuit, encore y est-on dans une crainte perpétuelle d'être découvert.

Periculis in solitudine. Si vous vous retirez dans les bois, comme on est souvent obligé de le faire pour éviter les persécutions, outre que la perfidie s'ouvre un chemin partout, on y est exposé à la morsure des serpens et d'une infinité d'autres insectes venimeux, qui peuvent chaque jour vous causer la mort ou du moins des douleurs très-cuisantes : sans parler des tigres et d'autres bêtes féroces qui ont pénétré souvent jusque dans les cabanes des missionnaires.

Periculis in mari. Dangers sur la mer. Six ou sept

mille lieues qu'on fait sur l'Océan pour se rendre aux Indes, ne laissent point douter de ce danger.

Periculis in falsis fratribus. Dangers de la part des faux frères. En quelque endroit qu'on aille, on trouve des traîtres. S'il y en a eu dans le sacré collége des Apôtres, on peut bien penser qu'il y en a pareillement au Maduré. Des catéchistes ont quelquefois excité de grands orages. On en a vu d'autres élevés parmi les missionnaires, qui se sont portés aux plus étranges extrémités : témoin celui qui, dans l'obscurité de la nuit, brisoit les idoles, les traînoit par les rues, et après les avoir jetées dans l'étang le plus proche, alloit le lendemain accuser les missionnaires et les Chrétiens d'avoir causé ce désordre.

In labore et ærumna. Les travaux sont continuels, et il n'y a point de jour qui ne porte avec soi quelque peine particulière.

In vigiliis multis. Dans les veilles : combien de fois faut-il passer la plus grande partie de la nuit à confesser les néophytes, ou à aller porter les sacremens aux malades?

In fame et siti, in jejuniis multis. Vous savez quelle est la vie d'un missionnaire de Maduré : un peu de riz, quelques herbes insipides, de l'eau souvent bourbeuse; et avec des mets si peu solides, un jeûne presque continuel.

In frigore et nuditate. On ne sent point à la vérité du froid aux Indes comme en Europe; mais en récompense les chaleurs y sont insupportables. Il y a certains mois de l'année où les nuits sont très-froides, et il tombe alors une espèce de rosée fort dangereuse et qui cause de grandes maladies.

Præter illa quæ extrinsecus sunt, instantia et sollicitudo omnium ecclesiarum. Outre cela, dit saint Paul, la peine qu'il y a à cultiver les églises, et la part qu'on prend à ce qui arrive aux néophytes; l'attachement que nous avons pour eux, fait que

leurs peines et leurs afflictions deviennent les nôtres : nous souffrons avec eux ; nous sommes affligés, persécutés avec eux. Enfin, nous les regardons comme nos enfans que nous avons engendrés en Jésus-Christ, et il seroit bien difficile de ne pas entrer dans les sentimens que la charité chrétienne et le zèle de leur salut peuvent nous inspirer.

Mais il faut l'avouer, ces peines, quelque grandes qu'elles paroissent, s'évanouissent, lorsqu'on éprouve la consolation qu'il y a d'arracher au démon une infinité d'âmes rachetées du sang de Jésus-Christ. Rien n'égale la joie intérieure qu'on ressent alors. Un avare ne compte pour rien la peine qu'il a à fouir la terre, lorsqu'il est sûr d'y trouver un riche trésor ; nos travaux qui sont suivis d'un grand nombre de conversions, nous coûtent encore moins. La peine est douce, quand on cultive une terre qui fait espérer une abondante moisson, et c'est ce qui soutient un missionnaire dans ses fatigues : il ne fait pas même attention à ce qu'il souffre, quand il voit, d'un côté les heureuses dispositions des gentils pour le christianisme, et de l'autre, les exemples de vertu que donnent ceux qui se sont une fois convertis.

Il y a de deux sortes d'Indiens idolâtres : les uns entêtés à l'excès de leurs superstitions, et d'autres qui sont assez indifférens à l'égard des fausses divinités qu'ils adorent. La conversion de ceux-ci est sans doute plus facile, et ils ne sont retenus d'ordinaire que par le respect humain. Cependant une longue expérience nous apprend que les plus fervens Chrétiens sont ceux qui ont eu un attachement extraordinaire pour leurs idoles. Quand ils ont une fois conçu quel est le crime de l'idolâtrie, ils entrent dans une sainte indignation contre eux-mêmes ; et cherchant à réparer le scandale de leurs désordres passés, ils sont à l'épreuve du respect humain et des persécutions qu'ils ont à essuyer.

Il y a beaucoup de castes où les Indiens ont le naturel excellent: celle des *Rettis*, par exemple, est d'une douceur et d'une docilité qu'on ne trouve point ailleurs. Quand on les a une fois convaincus de la vérité de la religion, et qu'ils l'ont embrassée, ils deviennent de parfaits Chrétiens. On en peut dire autant à proportion des *Ambalagarrens;* presque tous les Indiens de cette caste se sont convertis à la foi, et vivent dans une grande innocence de mœurs.

Généralement parlant, les Indiens, à la réserve des *Parias*, abhorrent l'ivrognerie : ils ne boivent jamais de liqueur qui puisse enivrer : ils s'expriment même contre ce vice avec plus d'énergie que ne feroient nos plus zélés prédicateurs: et c'est en partie ce qui leur inspire un si grand mépris des Européens. Nos Indiens étant donc exempts d'un vice si grossier, sont à couvert de bien des désordres qui en sont la suite ordinaire. Ils n'ont nul penchant pour le jeu: ils jouent rarement, et jamais d'argent: ils regardent comme une folie de mettre de l'argent sur jeu. Ils n'ont qu'une espèce de damiers, où ils tâchent de montrer leur habileté; c'est-là uniquement ce qui les pique et ce qui leur donne l'envie de gagner.

Le commun des Indiens a en horreur le jurement et l'homicide : il est rare qu'ils en viennent jusqu'à se battre. Cependant je crois que cette modération est plutôt l'effet de leur timidité naturelle, que de leur disposition à la vertu : j'en juge ainsi, parce que quand ils sont en colère, les paroles les plus infâmes et les plus injurieuses ne leur coûtent rien; à les voir se quereller les uns les autres, on diroit qu'ils sont sur le point de s'égorger; néanmoins ce fracas n'aboutit qu'à des injures et à des menaces.

Ils sont naturellement charitables, et aiment à assister les indigens. S'ils ne donnent pas beaucoup, c'est qu'ils ont peu; mais à proportion, ils sont plus libéraux qu'on ne l'est en Europe. Dès qu'un homme

a pris le parti de vivre d'aumônes, il peut compter que rien ne lui manquera. S'il arrive qu'ils amassent du bien, ils le dépensent à l'avantage du public, à faire creuser des étangs sur les chemins, à y bâtir des salles et à y planter des rangées d'arbres pour la commodité des voyageurs.

J'ai remarqué dans un autre endroit que les lois particulières des castes sont un des plus grands obstacles à la propagation de la foi. Cependant il est vrai de dire que quand la foi a fait des progrès dans une caste, et que plusieurs y font profession du christianisme, la conversion des autres de la même caste devient très-aisée. La caste des *Parias*, par exemple, et celle des *Ambalagarrens* seront un jour toutes chrétiennes, parce que le plus grand nombre de ceux qui composent ces castes ont déjà embrassé la foi.

Un autre avantage qui est particulier à la mission de Maduré, c'est que les terres du royaume appartiennent à différens princes, qui sont d'ordinaire opposés les uns aux autres, et qui reçoivent volontiers ceux qui cherchent un asile. De là vient qu'il ne peut y avoir de persécutions générales, et que les missionnaires sont toujours en état de consoler et de conduire leurs néophytes persécutés. Ceux-ci trouvent des églises construites dans les terres qui confinent avec le lieu de leur demeure, et ils peuvent y aller en sûreté.

Enfin, la polygamie, qui est ailleurs un si grand obstacle à la conversion des idolâtres, ne se trouve que rarement chez nos Indiens; il n'y a que les grands seigneurs qui entretiennent plusieurs femmes; le grand nombre est de ceux qui n'en ont qu'une. Telles sont les favorables dispositions qu'on trouve dans les Indiens. Venons maintenant aux fruits qu'un missionnaire retire de ses travaux.

Un des plus grands, c'est la multitude des enfans

qu'on régénère dans les eaux du baptême. Il n'y a guère d'années qu'un missionnaire ne baptise, ou par lui-même ou par le moyen des catéchistes, trois à quatre mille enfans de Chrétiens. De ce nombre, il y en a bien la moitié qui meurent avant l'usage de raison : ainsi ce sont autant de saints qu'on est sûr d'avoir placés dans le ciel ; quand il n'y auroit que ce seul bien à faire, un missionnaire ne seroit-il pas dédommagé de ses peines et de ses travaux ?

Pour ce qui est des enfans des gentils, on en baptise un très-grand nombre de ceux qu'on voit être sur le point de mourir. Les Chrétiens sont répandus dans tous les royaumes de l'Inde méridionale, et il n'y en a pas un qui ne soit instruit de la manière de conférer le baptême. On leur en fait répéter la formule trois fois chaque jour dans les églises où résident les missionnaires, ainsi que dans les autres églises succursales où un catéchiste a soin d'assembler les néophytes.

Les femmes chrétiennes surtout ont plus d'occasions de leur procurer ce bonheur. Comme il n'y a qu'elles à qui il soit permis d'entrer dans la chambre des femmes nouvellement accouchées, il n'y a qu'elles aussi qui puissent baptiser les enfans qui meurent peu après leur naissance. J'en connois une qui se distingue dans ces fonctions de zèle : elle s'est rendue habile dans la connoissance des remèdes qui sont propres aux enfans malades ; sa réputation est si bien établie, qu'on lui porte presque tous ceux de la ville de Trichirapali. On voit tous les matins une cinquantaine de nourrices, et quelquefois davantage, qui l'attendent avec leurs petits enfans dans la cour de sa maison : elle ne manque pas de baptiser ceux qu'elle prévoit devoir bientôt mourir ; et la connoissance qu'elle a du pouls et des symptômes d'une mort prochaine, est si sûre, que de près de dix mille

enfans qu'elle a baptisés, il n'y en a que deux qui aient échappé à la mort.

Si nous venons aux adultes gentils qui embrassent la loi chrétienne, le nombre en est très-considérable. Il n'y a guère d'années qu'on n'en baptise cinq mille, quelquefois davantage ; mais il est rare qu'il y en ait moins. On en a quelquefois compté jusqu'à six mille dans le seul royaume de Marava. Il n'en est pas tout à fait de même dans la mission de Carnate, qui est encore naissante. Mais à juger de ses commencemens par ceux de Maduré, il y a lieu de croire qu'avec la bénédiction de Dieu, les conversions y seront un jour plus nombreuses qu'elles ne le sont maintenant dans la mission de Maduré.

Ce qui console encore un missionnaire, et ce qui le soutient dans ses travaux, est la vie innocente que mènent ces nouveaux fidèles, et l'horreur extrême qu'ils ont du péché. La plupart n'ont que des fautes légères à apporter au tribunal de la pénitence, et on entend quelquefois un grand nombre de confessions de suite, sans savoir sur quoi appuyer l'absolution. Un missionnaire ne peut s'empêcher de verser des larmes de joie, quand il voit celles que la componction fait répandre à ces vertueux néophytes, et la docilité avec laquelle ils se rendent attentifs à ses instructions. Ils sont fortement persuadés que la vie chrétienne doit être sainte, et un Chrétien qui se livre au péché leur paroît un monstre. Je vous rapporterai sur cela un trait qui a infiniment édifié ceux à qui je l'ai raconté.

Un Indien, extrêmement attaché au culte des faux dieux, comprit enfin qu'il étoit dans l'erreur, et s'étant fait instruire des mystères de notre sainte religion, il demanda avec instance le baptême. Sa conversion fut si parfaite, qu'il ne s'occupa plus que des œuvres de piété. Quelques mois après son baptême, je le fis venir pour le disposer à faire sa pre-

mière confession. Il parut étrangement surpris, lorsque je lui expliquai la manière dont il devoit se confesser. « Quand, dans les instructions que j'ai » reçues, me dit-il, on m'a parlé de la confession » de mes péchés, j'ai compris qu'il s'agissoit de » ceux que j'avois commis avant le baptême, afin » d'en concevoir plus d'horreur; mais vous me » dites maintenant qu'il faut déclarer encore ceux » qu'on a commis après le baptême : hé quoi! mon » père, est-il donc possible qu'un homme régénéré » dans ces eaux salutaires, soit capable de violer la » loi de Dieu? est-il possible qu'après avoir reçu » une si grande grâce, il soit assez malheureux que » de la perdre, et assez ingrat pour offenser celui » de qui il l'a reçue? » Telle est la noble idée que nos néophytes se forment de la religion chrétienne. Rien, ce me semble, n'est plus capable de confondre tant de Chrétiens d'Europe qui, ayant sucé avec le lait les maximes de la loi de Dieu, l'observent néanmoins si mal, tandis que des peuples qu'ils regardent peut-être comme des barbares, n'ont pas plutôt été éclairés des lumières de l'évangile, qu'ils en sont de fidèles observateurs, et conservent jusqu'à la mort cette précieuse innocence du baptême.

La fidélité de ces nouveaux Chrétiens à pratiquer dans leurs bourgades les exercices de piété qui se pratiquent dans les principales églises de la mission, ne contribue pas peu à les maintenir dans l'innocence. Je n'entrerai point dans le détail de ces exercices, qui se font chaque jour dans le lieu où réside le missionnaire. Outre que ce détail seroit trop long, les différens recueils de nos lettres vous en instruisent suffisamment.

Je me contenterai de vous dire que ces exercices de piété redoublent les dimanches et les fêtes. La plupart des néophytes passent presque toute la journée en prières dans l'église. Outre la prédication du

missionnaire, qu'ils écoutent attentivement, ils répondent encore, avec une docilité surprenante, aux questions que les catéchistes leur font sur les principaux articles de la foi. Ces articles sont renfermés dans un catéchisme que tous doivent savoir par cœur, et c'est pour leur en rafraîchir la mémoire qu'on le leur fait répéter si souvent. Au sortir de l'église, ceux qui sont en procès choisissent quatre ou cinq des principaux Chrétiens et un des catéchistes pour juger leurs différends, et ils s'en tiennent à ce qui a été prononcé.

Le concours des Chrétiens est grand ces jours-là: plusieurs viennent de fort loin pour assister à la célébration de nos saints mystères. J'ai vu un vieillard âgé de plus de soixante ans, qui n'y manquoit jamais. Il n'étoit arrêté ni par les plus ardentes chaleurs, ni par les pluies excessives, quoique sa bourgade fût éloignée d'environ cinq lieues de l'église.

Dans les autres églises où le missionnaire ne peut pas se trouver, on fait les mêmes prières et les mêmes instructions. C'est un catéchiste, ou à son défaut le plus ancien des néophytes, qui préside à ces sortes d'assemblées; et lorsque le missionnaire parcourt ces églises, il a la consolation de voir que son absence n'a rien diminué de la ferveur des fidèles.

Mais c'est principalement lorsque nous célébrons nos fêtes solennelles, que la piété de ces fervens néophytes éclate davantage. Quelque éloignés qu'ils soient de l'église où se trouve le missionnaire, ils abandonnent la garde de leurs maisons à leurs voisins, et se mettent en chemin avec leur famille pour s'y rendre au temps marqué. Ils ne se retirent jamais qu'ils ne soient au bout des petites provisions qu'ils ont apportées, et il y en a qui y demeurent huit jours entiers, et quelquefois davantage. Les pauvres trouvent alors dans la libéralité des riches une ressource

à leurs besoins; il y a des endroits où l'on fournit à manger à tous ceux qui le demandent.

Outre les baptêmes qui se font durant le cours de l'année, on en fait ces jours-là un solennel. Je baptisois d'ordinaire à Aour deux cent cinquante ou trois cents catéchumènes. Dans le Marava, le nombre a monté jusqu'à cinq cents, et quelquefois davantage; j'y passois toute une journée, et une bonne partie de la nuit, pendant laquelle on allumoit un grand nombre de flambeaux. Qu'on oublie bientôt, dans ces heureux momens, les fatigues attachées à nos fonctions, et qu'on ressent de plaisir quand on se voit obligé de se faire soutenir les bras, n'ayant plus la force de les élever pour faire les onctions et les autres cérémonies! Qu'il est doux, encore une fois, mon cher père, de succomber sous ce travail, et de se retirer chargé de tant de dépouilles qu'on vient d'arracher à l'enfer! Quand je n'aurois passé qu'une de ces fêtes dans la mission, je me croirois trop bien récompensé des peines que j'y ai souffertes.

Nous ne sommes pas moins dédommagés de nos travaux, lorsque nous sommes témoins de la vertu et de la ferveur de nos néophytes. Quand on leur a découvert les folies du paganisme, et qu'on leur a expliqué les vérités chrétiennes, ils se laissent aisément persuader, et ils deviennent inébranlables dans la foi. Il arrive rarement qu'ils aient des doutes; et quand les confesseurs les interrogent sur ce point, ils doivent le faire avec de grandes précautions. Il s'est trouvé de ces néophytes qui se scandalisoient étrangement qu'on leur demandât s'ils avoient douté de quelque article de foi, jugeant qu'un homme converti ou élevé dans la religion chrétienne ne pouvoit pas former le moindre doute sur les vérités qu'elle propose. S'il arrive, dans les temps de persécution, que quelques-uns d'eux paroissent chan-

céler dans la foi, c'est l'unique effet de la crainte qu'ils ont des supplices ; et leur infidélité n'est qu'extérieure, quoiqu'elle n'en soit pas moins criminelle.

C'est à cette foi vive que j'attribue une espèce de miracle toujours subsistant, dans la facilité avec laquelle les Chrétiens chassent les démons. Une infinité d'idolâtres sont tourmentés du malin esprit, et ils n'en sont délivrés que quand ils ont imploré l'assistance des Chrétiens. C'est ce qu'on éprouve sans cesse dans le royaume de Marava. On voit presque toujours à Aour quelques catéchumènes, qui ne sont portés à se faire instruire des mystères de la foi, que dans l'espérance de se soustraire au pouvoir des démons qui les tourmentent. Sur quoi je ferai ici quelques réflexions qui prouvent évidemment que rien n'est plus réel que cet empire du démon sur les idolâtres.

On ne peut pas soupçonner les Indiens d'user en cela de supercherie, comme il arrive quelquefois en Europe parmi ceux qui contrefont les obsédés. Les Européens qui ont recours à ce stratagème, y sont portés par quelque intérêt secret, ou par quelque motif humain. Ici les gentils n'ont rien à gagner ; ils ont au contraire tout à perdre. Il faut que les maux soient bien pressans pour en venir chercher le remède à l'église ; ils se rendent dès-lors infiniment odieux et méprisables à leurs amis et à leurs parens ; ils s'exposent à être chassés de leurs castes, à être privés de leurs biens, et à être cruellement persécutés par les intendans des provinces. Dira-t-on que le seul effort de l'imagination produit ces effets merveilleux que nous attribuons au démon ? Mais peut-on croire que ce soit par la force de l'imagination, que les uns se voient transportés en un instant d'un lieu dans un autre, de leur village dans un bois fort éloigné, ou dans des sentiers inconnus ? que d'autres se couchent le soir pleins de santé, et se

lèvent le lendemain matin le corps meurtri des coups qu'ils ont reçus, et qui leur ont fait pousser des cris affreux pendant la nuit? Imaginera-t-on encore que des choses si extraordinaires sont l'effet de quelque maladie particulière aux Indiens et inconnue en Europe? Mais ne seroit-il pas plus surprenant de se voir guéri de ces sortes de maladies en se mettant simplement au rang des catéchumènes, que d'être délivré du démon? Il n'est donc pas possible de nier que le démon n'ait un véritable pouvoir sur les gentils, et que ce pouvoir ne cesse aussitôt qu'ils ont fait quelques démarches pour renoncer à l'idolâtrie, et pour embrasser le christianisme.

J'ai vu des missionnaires arriver aux Indes fort prévenus contre ces obsessions; mais ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux les en a bientôt convaincus, et ils étoient les premiers à en faire observer toutes les circonstances. Le vénérable père de Brito, qui a eu le bonheur de verser son sang pour la foi, et qui certainement n'avoit pas l'esprit foible, m'a dit souvent qu'une des plus grandes grâces que Dieu lui avoit faites, c'étoit de lui avoir fait comme toucher au doigt la vérité de la religion chrétienne dans plusieurs occasions où les démons avoient été chassés du corps des Indiens, au moment qu'ils demandoient le baptême. C'est aussi ce qui fait dire aux missionnaires que le démon est le meilleur catéchiste de la mission, parce qu'il force, pour ainsi dire, plusieurs idolâtres de se convertir, forcé lui-même par la toute-puissance de celui à qui tout est soumis.

Ce qui est constant, c'est qu'il ne se passe point d'années dans la mission de Maduré, qu'un grand nombre d'idolâtres tourmentés cruellement par le démon, n'en soient délivrés en écoutant les instructions qui les disposent au baptême. Le démon se retire d'ordinaire dans le temps qu'on explique la passion de Notre-Seigneur. Parmi plusieurs exemples que

que je pourrois citer, je n'en rapporterai qu'un seul, qui a été cause de la conversion de plusieurs *Rettis*. La femme d'un chef de peuplade étant fort tourmentée du démon, fut menée dans les principaux temples des faux dieux, où l'on espéroit qu'elle trouveroit du soulagement. Comme elle n'en étoit que plus cruellement tourmentée, on la transporta chez un gourou, célèbre parmi les gentils. Lorsque le gourou étoit dans le fort de son prétendu exorcisme, elle s'approcha de lui insensiblement, et ayant bien pris son temps, elle lui déchargea un soufflet qui le couvrit de confusion, et dont il ressentit la douleur pendant plusieurs jours. Il en demeura là, et fit au plutôt retirer cette femme. Les idolâtres prirent alors la résolution de la mener au gourou des Chrétiens. Ils la transportèrent donc à Couttour. A peine fut-elle présentée au missionnaire, que le démon la tourmenta violemment : mais quand on eut commencé à lui parler de la passion de Notre-Seigneur, les douleurs cessèrent à l'instant; enfin elle fut parfaitement guérie, avant même qu'on eût achevé de l'instruire des autres mystères.

Souvent le démon apparoît aux catéchumènes sous une forme hideuse, et leur fait de sanglans reproches de ce qu'ils abandonnent les dieux adorés dans le pays. J'ai baptisé un Indien qui fut transporté tout à coup du chemin qui le conduisoit à l'église dans un autre, où il vit le démon tenant en main un nerf de bœuf, dont il menaçoit de le frapper, s'il ne changeoit la résolution où il étoit de me venir trouver.

Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que tout ce qui a quelque rapport à la religion, le signe de la croix, par exemple, l'eau bénite, le chapelet, les médailles de la Sainte-Vierge et des saints, ont la vertu de chasser entièrement le démon, ou du moins de soulager beaucoup ceux qui en sont tourmentés. Il y a

peu d'années qu'un Indien dont le démon s'étoit saisi, étoit presque continuellement meurtri de coups; il entroit alors dans des fureurs qui effrayoient tous les habitans de la bourgade, et qui les obligeoient de se renfermer dans leurs maisons sans oser en sortir. Les gentils de cette bourgade me députèrent un exprès à Aour, pour me prier de venir au secours de cet infortuné. Un jeune enfant qui apprenoit alors le catéchisme, ne fut pas plutôt informé du sujet de cette députation, que sur l'heure il courut à la bourgade éloignée de trois lieues de mon église. Il entre dans la maison de ce furieux, il lui met son chapelet au cou, et le tire au milieu de la rue comme il auroit tiré le plus paisible agneau. Il le mena le soir même à mon église, au grand étonnement des gentils qui le suivoient de loin.

Quelquefois le démon est forcé de rendre témoignage à la vérité de notre religion. Ce qui est arrivé au père Bernard de Sà, mérite de vous être rapporté. Je n'ajoute rien à ce qu'il m'a raconté. Il gouvernoit la chrétienté d'Ariapati, qui est de la dépendance du Maduré. Les gentils lui amenèrent un Indien que le démon tourmentoit d'une manière cruelle. Le père l'interrogea en présence d'un grand nombre d'idolâtres, et ses réponses surprirent fort les assistans. Il lui demanda d'abord où étoient les dieux qu'adoroient les Indiens? La réponse fut qu'ils étoient dans les enfers, où ils souffroient d'horribles tourmens. Mais que deviennent, poursuivit le père, ceux qui adorent ces fausses divinités? Ils vont aux enfers, répondit-il, pour y brûler avec les faux dieux qu'ils ont adorés. Enfin le père lui demanda quelle étoit la véritable religion; et le démon répondit par la bouche de l'obsédé, qu'il n'y en avoit de véritable que celle qui étoit enseignée par le missionnaire, et que c'étoit la seule qui conduisoit au ciel.

Je ne doute pas que cette puissance que les Chré-

tiens ont sur le démon, ne soit en partie la récompense de leur foi. Ils croient avec simplicité, et Dieu ne manque pas de se communiquer aux simples, tandis qu'il rejette ces esprits superbes, qui voudroient soumettre la foi à leur foible raison.

De cette foi humble et soumise naît dans le cœur des néophytes une entière confiance en Dieu. C'est surtout dans leurs maladies et au lit de la mort, qu'ils donnent des marques de cette espérance vive qu'ils ont en la miséricorde du Seigneur. Je puis le dire ici avec toute la sincérité possible; de cette multitude prodigieuse d'Indiens que j'ai confessés à la mort, je n'en ai pas trouvé un seul qui ne l'acceptât volontiers dans l'espérance d'aller au ciel. On n'est pas obligé, comme en Europe, de chercher tant de détours pour leur annoncer qu'il faut mourir : ils regardent la mort comme la fin de leur exil et le commencement d'une vie bienheureuse. Leur conformité à la volonté de Dieu est égale dans les autres afflictions qui leur surviennent. Ils se disent continuellement les uns aux autres : Nous souffrons dans cette vie, mais ces souffrances passagères nous procureront un bonheur éternel dans l'autre. Ils ont aussi cette maxime du saint homme Job profondément gravée dans l'âme : *Dieu nous l'avoit donné, Dieu nous l'a ôté ; son saint nom soit béni.* (Job. I, 21.)

A quoi les Indiens sont le plus sensibles, c'est à la perte de leurs enfans. Ils les chérissent avec une tendresse qui n'a point ailleurs d'exemple : ils n'en ont jamais assez; et s'il leur en meurt quelqu'un, ils sont inconsolables. Mais l'espérance qu'ont les Chrétiens de les voir dans le ciel, calme entièrement leur douleur. C'est ce que disoit un jour une néophyte, que l'on consoloit de la perte qu'elle venoit de faire de son fils : « Que les idolâtres, disoit-elle, pleurent » leurs enfans, ils ont raison; ils ne peuvent les

» voir que malheureux dans l'autre monde : mais
» pour moi, j'espère voir le mien dans le sein de
» la gloire où il sera éternellement heureux. Au-
» rois-je raison de m'attrister de son bonheur? »

J'aurois plusieurs exemples semblables à vous rapporter, mais je passerois les bornes que je me suis prescrites. Un seul vous fera juger des autres. Dans un temps de sécheresse qui menaçoit le pays d'une disette générale, un bon Chrétien vint se confesser, et au sortir du tribunal, il me tint ce discours :
« Tout le monde, mon père, craint la famine cette
» année : je n'ai pour tout bien que cinq fanons,
» me voilà hors d'état de faire subsister ma famille :
» mais je me repose entièrement sur les soins pa-
» ternels de mon Dieu : il a promis qu'il n'abandon-
» neroit jamais ceux qui mettent en lui leur con-
» fiance. Je vous ai ouï dire dans un entretien que
» Dieu multiplioit au centuple ce qu'on donnoit
» aux pauvres pour l'amour de lui : je vous apporte
» mon bien; distribuez-le aux pauvres, afin que
» Dieu prenne soin de mes enfans : » et mettant à mes pieds ces cinq fanons, il alla se cacher dans la foule, sans que j'aie jamais pu le démêler. Je ne sais si cet exemple trouveroit beaucoup d'imitateurs en Europe.

Il ne faut pas de grands raisonnemens pour inspirer l'amour de Dieu à nos néophytes. Quand on leur a fait une fois connoître les perfections de cet Etre souverain, ils entrent comme naturellement dans deux sentimens : le premier, d'indignation contre eux-mêmes d'avoir donné de l'encens au démon, ou à des hommes que leur vie rendit abominables; et l'autre, d'amour envers un Dieu si parfait et si bienfaisant. J'ai vu un de ces nouveaux Chrétiens, qui ne pouvant se consoler de ce qu'étant païen il avoit porté une idole infâme sur sa poitrine, prit en secret un rasoir, et se déchiqueta toute la peau de la

poitrine, afin qu'il ne lui restât aucune partie de son corps qui eût touché l'idole. J'en ai vu plusieurs autres que leur ferveur portoit à des excès qu'il me falloit modérer. « Hé quoi, me répondoient-ils, un » homme qui a adoré les idoles, peut-il en trop faire » pour réparer le malheur qu'il a eu d'aimer si tard » un Dieu qui l'a tant aimé? » Ceux qui sont nés de parens chrétiens et qui ont été baptisés dès leur enfance, ont toujours présente à l'esprit la grâce singulière que Dieu leur a faite de les distinguer du commun de leurs concitoyens, en ne permettant pas qu'ils aient été livrés aux superstitions du paganisme. De là vient cette tendre piété avec laquelle ils célèbrent les mystères de la vie de notre Seigneur. Ils sont surtout extrêmement attendris, quand ils entendent le récit de ses souffrances et de sa mort. L'église retentit alors de sanglots et de soupirs. Ils ne manquent pas tous les soirs, après l'examen de conscience, de réciter une oraison qui comprend un abrégé de la Passion; et ils ne la récitent guère sans répandre des larmes.

Quand l'amour de Dieu est véritablement dans un cœur, il produit nécessairement l'amour du prochain. Aussi n'y a-t-il rien de comparable à l'union et à la charité qui règne entre nos néophytes, nonobstant les usages du pays qui sont très-contraires à cette union: car chacun est obligé, sous des peines très-grièves, de suivre les lois particulières de sa caste, et une de ces lois est d'interdire à ceux qui sont d'une caste supérieure, toute communication avec ceux des castes inférieures. Cependant la religion a su réformer ces sortes de lois; les Chrétiens y ont peu d'égard; ils se regardent tous comme enfans d'un même père, et destinés à posséder le même héritage, et dans toutes les occasions ils se donnent les marques du plus tendre attachement. Leur coutume est, quand ils se rencontrent, de se saluer les

uns les autres en se disant ces paroles: *Louange soit à Dieu;* c'est la marque à laquelle ils se reconnoissent. Quand un Chrétien fait quelque voyage, et qu'il passe dans une bourgade où il y a des fidèles, chacun d'eux se dispute le plaisir de le loger et de le régaler : il peut entrer dans chaque maison comme dans la sienne propre. Un néophyte m'a raconté qu'étant environ à quarante lieues de Trichirapali, il tomba malade dans un village où il ne connoissoit personne. Il sut qu'il y avoit une famille chrétienne, et il lui fit savoir l'état où il étoit. Aussitôt ces bons Chrétiens vinrent le chercher; ils le transportèrent dans leur maison, et ils le traitèrent avec des assiduités et des soins qu'il n'auroit pas trouvés dans sa propre famille. Quand il fut guéri, ils lui donnèrent de quoi continuer son voyage, et ils l'accompagnèrent assez loin hors de leur bourgade. J'ai vu de pauvres veuves qui n'avoient de bien que ce qu'elles pouvoient gagner en filant, et qui néanmoins partageoient ce peu qu'elles avoient aux Chrétiens qui se trouvoient dans l'indigence.

Leur charité est bien plus vive quand il s'agit de secourir leurs concitoyens dans leurs besoins spirituels. Ils ont un zèle admirable pour la conversion des idolâtres; rien ne les rebute, rien ne leur coûte. Dans le temps d'une disette générale, qui dura deux années entières, nos Chrétiens alloient dans les chemins publics où ils trouvoient un grand nombre d'Indiens près d'expirer faute de nourriture. Ils leur portoient du riz, et ils accompagnoient leurs aumônes de tant de témoignages de tendresse, qu'ils en gagnèrent beaucoup à Jésus-Christ. Une veuve baptisa elle seule vingt-cinq adultes, et près de trois cents petits enfans.

C'est ce même zèle qui les porte à s'assister mutuellement dans leurs maladies et à se disposer les uns les autres à une sainte mort. Ils se font un plaisir

d'enseigner le catéchisme et les prières aux gentils qui veulent embrasser la foi, et de procurer des aumônes aux Chrétiens, qui, étant éloignés de l'église, n'ont pas de quoi fournir aux frais du voyage. Si quelque néophyte qui n'ait pas de parens chrétiens, vient à mourir, ils prennent la place des parens, et assistent en grand nombre à ses funérailles. Enfin l'amour que se portent nos néophytes, excite l'admiration même des gentils, qui disent en parlant d'eux, ce que les idolâtres disoient des premiers fidèles : « Voyez comme ils s'entr'aiment les uns les » autres; ils ne font tous qu'un cœur et qu'une âme. »

On ne peut pas avoir de véritable amour pour Jésus-Christ qu'on n'en ait pour sa sainte Mère. C'est pourquoi les missionnaires ont soin d'inspirer aux néophytes une tendre dévotion pour la sainte Vierge. Cette dévotion est fortement établie dans ces contrées nouvellement chrétiennes. Il n'y a point de néophyte qui ne se fasse une loi de réciter tous les jours le chapelet en son honneur; et quoiqu'on leur ait dit souvent qu'il n'y a point de péché à y manquer, surtout quand on en est détourné par quelque occupation pressante, si quelqu'un d'eux y manque une seule fois, il s'en accuse au tribunal de la pénitence. Quoique les chaleurs insupportables des Indes rendent le jeûne très-pénible, la plupart jeûnent les samedis et la veille des fêtes de la sainte Vierge, et alors ils ne mangent ni poisson, ni œufs, et ils se contentent de quelques herbes. Leurs voyages ne sont pas pour eux une raison de s'en dispenser. J'ai assisté à la mort une femme âgée de quatre-vingt-dix ans, qui, depuis son baptême qu'elle avoit reçu à l'âge de vingt ans, n'avoit jamais manqué de jeûner ces jours-là. Ces fêtes se célèbrent avec beaucoup de pompe, et il y a un grand concours de peuple, surtout à Aour, où l'église, la plus belle de la mission, lui est dédiée. Dans cette église est une lampe qui

brûle nuit et jour en son honneur. Ces bons néophytes viennent des extrémités de la mission pour prendre de l'huile de cette lampe, et il l'appliquent sur leurs malades. Dieu a souvent récompensé leur foi par des guérisons miraculeuses, et par d'autres événemens qui ne pouvoient être que l'effet d'une protection singulière de la Mère de Dieu. En voici un exemple entre plusieurs. Il s'éleva il y a quelques années une persécution qui pouvoit avoir des suites très-funestes à la religion. Un catéchiste fut député vers le prince pour implorer sa protection. La négociation étoit délicate et dangereuse. Avant que de partir, il s'adressa à la sainte Vierge, et la conjura d'assister cette chrétienté persécutée, et de fléchir le cœur du prince vers lequel il étoit envoyé. Il crut entendre une voix intérieure qui lui promettoit un succès favorable. Il part avec confiance, il arrive à la porte du palais et demande audience. Comme le prince sommeilloit, on lui dit d'attendre l'heure de son réveil. Le catéchiste se mit de nouveau en prière, et demanda avec instance à la sainte Vierge qu'elle daignât conduire cette affaire. Il n'avoit pas attendu un quart d'heure, que l'officier de garde vint s'informer s'il y avoit quelqu'un qui demandât audience. Le catéchiste se présenta, et fut introduit sur le champ. Le prince s'approchant d'un air gai : « Bon courage, lui dit-il ; ce que vous » demandez s'exécutera. Une grande Reine vient de » m'apparoître en songe, et m'a ordonné de vous » être favorable. » Le catéchiste proposa l'affaire dont il étoit chargé, il obtint aussitôt ce qu'il voulut, et la paix fut rendue aux Chrétiens.

Nos néophytes ont pareillement une dévotion tendre et affectueuse envers les Saints, dont ils implorent l'intercession dans leurs besoins. Ceux qu'ils invoquent le plus souvent, sont leur Ange gardien, leur patron, saint Joseph, saint Jean-Baptiste, saint

Michel protecteur de notre mission, saint Pierre et saint Paul, saint Thomas l'Apôtre de ces contrées-là, saint Ignace et saint François-Xavier. C'est surtout lorsqu'ils entreprennent quelque voyage, qu'ils se recommandent particulièrement à leur Ange gardien. « Avant que de me mettre en chemin, » me disoit un néophyte, j'y mets mon Ange gar-» dien, et je le suis en esprit, comme le jeune » Tobie suivoit l'ange Raphaël. » Il n'y a guère d'années que ces bons Chrétiens ne ressentent les effets d'une protection particulière des Saints auxquels ils sont le plus dévoués, surtout de saint François-Xavier, qui, dans le ciel, n'a pas oublié les peuples qui ont été les premiers objets de son zèle. Je finirai cette lettre par deux traits singuliers de cette protection, qui me viennent maintenant à l'esprit.

On accusa un *paria* chrétien d'avoir tué une vache, et cela, disoit-on, à dessein d'insulter les gentils, qui respectent ces sortes d'animaux; son procès fut bientôt fait, et il fut condamné à mort. Les soldats l'attachèrent avec des cordes à un arbre, les mains liées derrière le dos. Cependant l'exécution fut différée au lendemain, parce qu'il étoit fort tard. Les soldats passèrent la nuit auprès de leur prisonnier, et s'endormirent. Ce néophyte passa ce temps-là en prière, et se souvenant que son patron, saint François-Xavier, avoit été guéri miraculeusement des plaies que lui avoient faites les cordes dont il s'étoit lié étroitement les jambes, et que ces cordes étoient tombées d'elles-mêmes, il invoqua l'Apôtre des Indes, et il le pria de lui obtenir la même grâce. Sa prière fut exaucée; les cordes se brisèrent avec un tel bruit que les soldats se réveillèrent. Le néophyte pria de nouveau son saint patron de rendormir ses gardes; ce qui arriva au même instant. Alors profitant de l'occasion, il s'échappa doucement, et

s'en alla trouver le missionnaire, auquel il raconta tout ce qui venoit de se passer, en lui montrant les marques des cordes encore empreintes sur sa chair.

Le second trait n'est pas moins suprenant. Une femme idolâtre du royaume de Tanjaour, s'étant convertie avec sa famille, eut une dévotion particulière à saint François-Xavier. Elle avoit un enfant qu'elle aimoit tendrement. Quand elle le fit baptiser, elle voulut qu'il portât le nom du saint, dans l'espérance qu'il lui conserveroit la vie, et le maintiendroit dans l'innocence. Un an après son baptême, cet enfant qui avoit environ dix ou douze ans, gardoit les moutons avec deux autres enfans de son âge. Le tonnerre tomba sur eux et les tua tous trois. On vint aussitôt en donner avis à leurs parens, et les mères désolées coururent chercher leurs enfans. Il y en avoit deux qui étoient idolâtres, et qui ne voyant point de remède à leur malheur, firent enterrer les corps de leurs enfans. Celle dont je parle, prit le corps de son petit Xavier qui étoit sans mouvement et sans vie, et le porta à l'église. Là, s'adressant au saint Apôtre. « Grand Saint, lui dit-elle, » n'êtes-vous pas le protecteur de ma famille? » N'avois-je pas assuré cent fois mes parens que je » n'avois rien à craindre après avoir mis ma con- » fiance en vous? Cependant je n'ai plus de fils. » N'y aura-t-il donc point de différence entre ces » mères idolâtres, qui ne connoissent point le vrai » Dieu, et moi qui fais profession de le servir, et » de vous être particulièrement dévouée? Consolez » une mère accablée de douleur. Vous avez ressus- » cité tant de morts, ne pouvez-vous pas encore » ressusciter mon fils? Rendez-moi ce cher enfant » que vous m'avez donné. » Elle parloit encore, lorsque les femmes chrétiennes, qui étoient présentes, crurent voir quelque mouvement dans le corps du petit Xavier; un moment après l'enfant

ouvrit les yeux, et sa mère l'embrassant, le trouva plein de vie.

Je crois, mon cher père, que vous ne désirez plus rien de moi, et que vous avez maintenant une connoissance exacte de ce qui se passe dans cette mission. Je prie le Seigneur qu'il vous fasse la grâce d'y exercer bientôt ce zèle dont vous me paroissez rempli. Je suis avec respect, en l'union de vos saints sacrifices, etc.

LETTRE

Du père Turpin, missionnaire.

A Pondichery, en l'année 1718.

Puisque vous souhaitez savoir la manière dont on apprête le coton, et dont on fait la toile aux Indes, il me sera fort aisé de vous satisfaire, parce qu'avant de vous répondre, j'ai tiré des ouvriers mêmes toutes les connoissances que j'ai cru nécessaires sur ce sujet.

Le coton naît aux Indes d'un arbrisseau qui a environ trois ou quatre pieds de hauteur. Lorsqu'il est grand, il jette un fruit vert de la grosseur d'une noix verte. Quand le fruit commence à mûrir, il s'entre-ouvre en forme de croix. Alors le coton commence à paroître. Tout à fait mûr, ce fruit se divise en quatre parties égales, qui se séparent entièrement, et qui ne se tiennent que par la tige. On cueille aussitôt le coton mêlé avec la graine; mais comme cette graine y est fortement attachée, on la sépare par le moyen d'une petite machine assez ingénieuse, d'environ treize ou quatorze lignes de diamètre et de la longueur d'une palme. Deux axes entrent dans

deux pièces de bois, qui sont de la hauteur d'une coudée, et de la grosseur d'environ deux pouces perpendiculaires. Les deux cylindres ou axes sont placés immédiatement l'un sur l'autre à une ligne ou une ligne et demie de distance, en sorte que les graines de coton ne puissent passer entre deux. Mais ce qu'il y a de mieux inventé dans la machine, c'est que par le mouvement de la manivelle qui tient au cylindre d'en haut, ces deux cylindres se meuvent en un sens contraire. Cela se fait par le moyen de deux pièces de bois, qui communiquent avec les deux axes du côté opposé à la manivelle, et qui étant en forme de vis s'engrènent l'un dans l'autre. D'où il arrive que la manivelle faisant tourner le cylindre d'en-haut dans un sens, le bout du même cylindre s'engrénant dans le bout de l'autre, le fait mouvoir dans un sens contraire. Il suit de ce mouvement que le coton qu'on approche de ces deux cylindres, est attiré et passe entre deux, en laissant tomber les graines qui y étoient embarrassées. Ces graines sont destinées à ensemencer les terres propres au coton.

On carde ensuite le coton : cela se fait d'abord avec les doigts, à peu près comme on fait la charpie. Ensuite on l'étend sur une natte, et on achève de le carder avec un arc assez long qu'on met dessus, et dont on pince la corde, en sorte que les vibrations tombant fréquemment et fortement sur le coton, le fouettent, et le rendent fort rare et fort délié. On le donne ensuite à des ouvriers, hommes et femmes, pour le filer, ce qui se fait avec un rouet, qui est plus petit que ceux dont on se sert en Europe. La beauté et la bonté du fil dépendent presque de l'habileté des fileurs. Il y en a de fin et de grossier, et entre ces deux extrémités, il y en a aussi de plusieurs sortes. Au reste, on ne lave point le fil; mais après l'avoir mis en écheveau, on le donne au tisserand. Celui-ci choisit d'abord le plus grossier pour

la trame, et réserve le plus fin pour ourdir la toile: ce qui suppose que dans le fil de même espèce, il y a toujours de la différence. On fait bien bouillir dans l'eau chaude le fil réservé pour la trame, et lorsqu'il est bien chaud on le plonge dans l'eau froide: c'est là toute la préparation qu'on lui donne avant que de le mettre dans la navette.

Le fil qui sert à ourdir la toile, se prépare de cette manière. On le fait bien tremper dans de l'eau froide, où l'on a délayé de la fiente de vache en assez petite quantité. Ensuite on exprime l'eau, et on laisse ainsi ce fil humide durant trois jours dans un vase couvert, et enfin on le fait sécher au soleil. Quand il est bien sec, on le dévide, ce qui se fait de cette manière. On plante en ligne droite dans une place bien nette de petites lattes de bambou, de la hauteur de trois pieds, et à la distance d'une coudée l'une de l'autre, dans une longueur égale à la longueur de la toile qu'on veut faire. Ensuite de jeunes enfans entrelacent, en courant, le fil entre les petites lattes de bambou. Le nombre des fils étant complet, on a soin de faire couler encore de nouvelles lattes entre les premières, pour tenir le fil en sujétion, et pour le mieux préparer. Après quoi on roule le fil avec les lattes qui forment comme une longue claie, et on le porte ainsi dans un étang, où après l'avoir laissé tremper pendant un bon quart d'heure, et l'avoir foulé aux pieds, afin que l'eau s'y imbibe mieux, on l'en tire pour le laisser sécher. Il s'agit après cela de revoir les fils pour les mettre en ordre. C'est pour cela qu'on replante de nouveau cette claie à terre par le bout des lattes, et les tisserands assis auprès revoient les fils l'un après l'autre: ils en ôtent le petit coton surperflu, ils tordent les fils rompus, et arrangent ceux qui n'étoient pas en leur place. Ce travail est fort ennuyeux.

Après ce travail, on pense à donner au fil la pré-

paration nécessaire pour le mettre en œuvre. Pour cela on arrache la claie, et on l'étend sur des chevalets posés d'espace en espace à hauteur d'appui, puis on lui donne le *canje*. Ce canje n'est autre chose que l'eau du riz cuit, mais qui étant gardée depuis long-temps, est extrêmement aigre, et d'un acide très-fort. On frotte ce fil de tous côtés avec le canje, jusqu'à ce qu'il en soit pénétré, et ensuite on exprime avec les doigts le canje qui reste sur la superficie du fil. Il faut encore ranger les fils qui se sont entremêlés lorsqu'on a donné le canje. Cela se fait d'abord avec les doigts; mais ensuite bien mieux avec une espèce de vergette arrondie par le bas, dont les filamens s'insinuant entre les fils, les nettoient parfaitement, les unissent et en resserrent toutes les parties. Ce travail dure long-temps; après quoi on passe sur le fil une colle faite de riz cuit, et pour mieux étendre cette colle, on y fait passer une seconde fois la vergette. Enfin on laisse un peu sécher le fil en cet état, et pour dernière préparation on frotte le fil avec de l'huile, ce qui se fait par le moyen des vergettes qu'on a imbibées de cette liqueur. Il est à observer que ces différens apprêts se doivent donner des deux côtés de la claie, en sorte qu'après avoir donné de l'apprêt d'un côté, on tourne la claie de l'autre côté, pour y donner le même apprêt. Au reste, lorsque le fil ainsi préparé est bien sec, il est si beau, si net, si égal, qu'il ressemble à du fil de soie: car le canje resserre et réunit en même temps les filamens insensibles qui composent le fil; et la colle venant par-dessus, les tient et les lie dans cet état, en leur donnant plus de corps et plus de consistance pour être mis en œuvre. Enfin l'huile sert à adoucir le fil et à le rendre plus flexible. Lorsqu'il est ainsi préparé, on le met sur le métier, et on en fait les mousselines, les *salempouris*, et généralement toutes les toiles qu'on voit aux Indes,

dont la différence dépend uniquement du fil et de la main du tisserand.

Le métier dont les Indiens se servent pour faire la toile est, à quelque différence près, assez semblable à celui dont on se sert en Europe, et la manière de la faire est à peu près la même. La toile faite, il faut la blanchir, et lui donner ce beau lustre que le coton porte avec soi. On la met donc entre les mains du blanchisseur, qui d'abord la fait tremper quelque temps dans l'eau froide; ensuite l'ayant retirée, et en ayant exprimé l'eau, il la fait encore tremper dans d'autre eau froide, où l'on a mêlé de la fiente de vache. Quand il en a tiré cette eau, il l'étend sur la terre et la laisse quelque temps à l'air. Ensuite il la tord, et la roule en forme de cylindre concave sur l'ouverture d'une grande cuve d'eau bouillante. La vapeur qui s'élève de cette eau bouillante, se répand et se filtre dans la toile imbue des sels les plus subtils de la fiente de vache, et par sa chaleur délaye et fait sortir les ordures de la toile. C'est là la première lessive qu'on lui donne. On la laisse en cet état toute la nuit, et le lendemain on la lave et on la bat fortement sur de grosses pierres dures, en sorte qu'une partie de la saleté se détache. Le second jour on jette la même toile dans une cuve de terre, où l'on a délayé de la chaux, avec une certaine terre blanche et légère, qui est tout à fait stérile, et qui sans doute est remplie de quantité de sels. On met de cette terre et de la chaux en égale quantité. On fait ensuite tremper et on frotte bien la toile dans cette eau, après quoi on en exprime l'eau, et on laisse la toile quelque temps étendue à l'air. On la tord de nouveau, et l'ayant mise comme ci-devant, autour de l'ouverture d'une grande cuve de terre, où l'on a mis de l'eau avec le même mélange, on lui laisse prendre la seconde lessive, qui en se filtrant de nouveau dans toutes les parties de la toile avec le secours des sels

dont elle est imbue, achève de lui ôter la saleté qui lui restoit, et la rend parfaitement blanche. Si l'on trouve que la toile ne soit pas encore assez blanche, on réitère cette seconde lessive, après quoi on la lave, et on la bat fortement dans l'eau claire, ensuite on la fait sécher au soleil.

Il y a encore une autre façon qu'on donne aux *salempouris*, et à d'autres toiles semblables : on les plie en dix ou douze doubles, et après les avoir mis sur une planche bien polie, on les bat à grands coups de masse pour les unir davantage et leur donner le dernier lustre. Je suis, etc.

LETTRE

*Du père Bouchet, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père ***, de la même Compagnie.*

A Pondichery, ce 19 avril 1719.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

JE satisfais avec plaisir à ce que vous souhaitez de moi : je vous envoie une carte aussi exacte qu'elle a pu se faire des états où se trouvent nos missions, connues depuis long-temps sous le nom de *Maduré*. On n'a eu jusqu'ici que des idées assez confuses de cette partie de l'Inde méridionale, située entre la côte de Coromandel et la côte de Malabar : comme il n'y a que nos missionnaires qui aient pénétré dans ces terres, où ils travaillent depuis plus de cent ans à la conversion des Indiens idolâtres, il n'y a qu'eux aussi qui puissent nous en donner des connoissances sûres.

Quoique

Quoique mon principal dessein ait été d'abord de faire connoître les royaumes de Maduré, de Tanjaour, de Gingi, de Maissour et du Carnate, où nos missions sont établies, je ne laisserai pas de vous entretenir de toute l'Inde en-deçà du Gange; mais je ne le ferai qu'autant qu'il sera nécessaire pour mieux faire entendre la plupart des choses dont il est parlé dans les lettres de nos missionnaires, qu'on donne de temps en temps au public. J'y joindrai des observations qui ont été faites avec exactitude, et qui pourront servir à perfectionner cette partie de la géographie qui concerne les Indes.

Tous les géographes conviennent que les Indes orientales sont divisées en deux parties: la première qui est en-deçà du Gange; la deuxième, au-delà du même fleuve. Celle-là se trouve renfermée entre les fleuves célèbres de l'Indus et du Gange, et entre différentes mers qui en font une péninsule. Elle est bornée du côté de l'ouest par l'Indus et par la mer occidentale des Indes; du côté de l'orient par le Gange et par les côtes d'Orixa et de Coromandel; du côté du sud par le cap Comorin et par la mer méridionale des Indes; et enfin du côté du nord par les montagnes d'Ima, qui sont une suite du mont Caucase.

Les anciens géographes ont représenté cette partie de l'Inde sous la figure d'une losange, dont les côtés étoient égaux et les angles inégaux. Suivant cette description, qui est assez imparfaite, les côtés égaux sont d'une part les rives du Gange et de l'Indus jusqu'à leur embouchure, et les côtes de la mer occidentale des Indes, depuis l'embouchure du fleuve Indus jusqu'au cap Comorin; et de l'autre part, les côtes d'Orixa et de Coromandel jusqu'au même cap. Les deux angles du sud au nord sont le cap Comorin et la fameuse montagne d'Ima: les deux autres de

l'orient à l'occident sont les deux embouchures de l'Indus et du Gange.

Les Indes orientales, telles que je viens de les décrire, sont partagées naturellement par cette chaîne de montagnes des Gates, qui s'étendent depuis l'extrémité de la mer méridionale, jusqu'à la partie la plus septentrionale. Elles commencent au cap Comorin et se terminent au mont Ima, que Ptolomée appelle *Imao*. Quelques nouveaux géographes ont changé ce nom : il est pourtant certain que c'est ainsi que les Indiens l'appellent, et qu'il n'est point nommé autrement dans leurs anciens livres. Ils disent que c'est sur cette montagne que le Gange prend sa source.

Comme le fleuve Indus étoit le plus connu des anciens géographes, ils ont appelé de ce nom tous les peuples qui étoient au-delà de ce fleuve jusqu'à la mer orientale ; et parce que Delhi a été longtemps le séjour des souverains, on l'a regardé comme la capitale des Indes. Aujourd'hui on donne le nom d'Indoustan à ce vaste pays qui est renfermé entre l'Indus et le Gange.

Les Indiens prétendent que les divers royaumes qui étoient compris dans toute l'étendue de ces terres, formoient autrefois un vaste empire, et que le souverain de cet empire, avoit sous lui plusieurs autres princes qui lui payoient un tribut annuel. Cet empereur étoit absolu, et avoit dans sa dépendance cinquante petits royaumes. Tous ces rois ne pouvoient se maintenir dans la possession paisible de leurs états, qu'après avoir reçu les marques de leur dignité de la main du roi des rois ; c'est ainsi qu'ils appellent cet empereur, qu'ils regardoient comme le maître du monde, et qui dans la suite fut nommé empereur de Bisnagar.

De tous ces royaumes, il n'y en a que dix ou douze dont les noms se soient conservés ; on connoît maintenant les autres sous des noms très-différens

de ceux qu'ils portoient autrefois. Le dernier des empereurs de Bisnagar mourut l'an 1659. C'est du débris de son empire que se sont formés tant de divers états, et surtout celui du Mogol, qui n'a pas pourtant subjugué encore les terres les plus méridionales.

Un des premiers royaumes qui se sépara de l'ancien empereur des Indes, fut celui de Guzarate ou de Cambaye situé à l'embouchure de l'Indus. Il fut gouverné quelque temps par des princes particuliers dont l'autorité étoit absolue; mais il est entré depuis sous la domination du Mogol. Une partie considérable du royaume de Décan reconnoissoit encore l'empereur de Bisnagar, lorsque les Portugais arrivèrent aux Indes. Le gouverneur qui commandoit dans Goa lorsqu'il fut pris par Albuquerque, étoit un officier qui avoit secoué le joug des anciens rois de Bisnagar; c'est ce qui paroît par des lames de cuivre trouvées à Goa, qui font foi qu'un de ces empereurs avoit accordé certains priviléges à quelques temples des environs de la ville. Pour ce qui est des rois de Malabar, il y avoit encore plus long-temps qu'ils s'étoient affranchis de la domination des empereurs Indiens.

Ainsi les états de l'empereur de Bisnagar s'étendoient encore, il n'y a pas deux cents ans, depuis Orixa jusqu'au cap Comorin. Il possédoit toutes les terres qui sont sur la côte de Coromandel, et plusieurs places maritimes sur la côte occidentale des Indes. Les Patanes venus du nord le dépouillèrent d'une partie de ses états; une autre partie lui fut enlevée par les Mogols qui avançoient toujours vers les parties méridionales. Mais voici ce qui contribua plus que tout le reste à la destruction de cet empire. Le dernier empereur de Bisnagar avoit confié le commandement de ses armées à quatre généraux qui faisoient profession du mahométisme : chacun d'eux

commandoit un corps de troupes considérable dont ils se servirent pour envahir les états de ce malheureux prince. Le plus puissant de ces généraux demeura à Golconde, et y fonda le royaume de ce nom; le second fixa sa demeure à Visapour et se fit nommer roi de Décan. Les deux autres levèrent pareillement l'étendard de la révolte, et se rendirent maîtres de deux places importantes. Depuis ce temps-là, le Mogol a tout englouti. A la vérité, les princes de la partie méridionale n'ont pas encore été tout à fait subjugués; mais le *Nabab* (gouverneur général d'une province) les inquiète de temps en temps, et exige d'eux de grosses sommes qu'ils sont forcés de lui payer; de sorte, qu'à proprement parler, il n'y a que les princes de Malabar qui ne soient pas encore tombés sous la domination mogole.

On ne peut dire certainement en quel endroit le fleuve Indus prend sa source; c'est dans le pays de Cachemire, si l'on en croit quelques Indiens; d'autres la mettent beaucoup plus haut dans les montagnes d'Ima. Il prend son cours vers le midi comme le Gange, avec cette différence que le Gange va un peu vers l'orient, et que l'Indus au contraire se détourne vers l'occident. Ce dernier se jette dans la mer des Indes par plusieurs embouchures.

Le Gange est le plus grand et le plus fameux fleuve de toute l'Asie. Sa source, selon l'opinion des Indiens, est toute céleste. C'est, disent-ils, un de leurs dieux, qui la fit découler de sa tête sur le mont Ima: c'est de là que traversant divers états, et dirigeant son cours vers les parties méridionales, il arrose plusieurs villes célèbres, dont la plus fameuse, disent les Indiens, est Cachi; puis il passe dans le royaume de Bengale, et se jette dans la mer par plusieurs embouchures.

A entendre les Indiens, le Gange est une rivière sainte, dont la vertu propre est d'effacer les péchés.

Ceux qui sont assez heureux que de mourir sur ses bords, non-seulement sont exempts des peines que mérite une vie criminelle, mais ils sont admis dans une région délicieuse, où ils demeurent jusqu'à une nouvelle renaissance. C'est pour cette raison qu'on jette tant de cadavres dans le Gange, que les malades se font porter sur ses bords, que d'autres qui en sont trop éloignés, renferment avec soin dans des urnes les cendres des cadavres qu'ils ont brûlés, et les envoient jeter dans ce fleuve.

Cette estime générale qu'on a dans toute l'Inde pour les eaux du Gange, est d'un grand profit aux pénitens indiens, qu'on appelle *pandarons.* Ils en remplissent des bambous qu'ils attachent aux deux extrémités d'une perche longue de sept à huit pieds, et mettant cette perche sur leurs épaules, ils parcourent toute l'Inde, et vendent bien cher une eau si salutaire. Ils prétendent qu'elle a la propriété de ne jamais se corrompre.

Telle est l'opinion que les Indiens idolâtres ont du Gange. Ceux qui ont navigué sur ce grand fleuve, conviennent qu'ils n'ont jamais vu ni en Europe ni en Asie de rivière qui lui soit comparable. Vers son embouchure, on découvre une petite ville nommée *Balassor.* Presque tous les négocians européens y ont une maison où ils transportent les marchandises nécessaires pour la cargaison de leurs vaisseaux; c'est là aussi que se trouvent les pilotes côtiers, dont on a absolument besoin pour entrer dans le fleuve, parce qu'il y a plusieurs bancs de sable qui rendent cette embouchure très-dangereuse. Les Européens ont pareillement leurs factoreries sur les bords du fleuve. Celle des Français est à Chandernagor, celle des Portugais à Ouguely; les Anglais et les Danois en ont aussi dans le voisinage.

On me demandera peut-être d'où a pu venir aux Indiens cette haute idée qu'ils ont du Gange. A cela

je réponds que les idolâtres, dans presque tous les pays, ont regardé les grandes rivières comme des divinités, ou du moins comme la demeure de quelque dieu ou de quelque déesse. Outre le Gange, il y a encore cinq ou six autres rivières qui sont en réputation aux Indes, entre autres le Caveri qui passe à Trichirapali auprès de la célèbre pagode de Chirangam. De plus, il est certain, comme je l'ai déjà fait voir dans une lettre adressée à M. l'ancien évêque d'Avranches, que les Indiens ont ouï parler du paradis terrestre, des fleuves qui l'arrosoient, et de l'arbre de vie; et il est vraisemblable que ne connoissant point de plus belle rivière que le Gange, ils lui ont attribué ce qu'ils ont entendu dire de ces fleuves. A cette connoissance du paradis terrestre, qu'ils ont reçue par tradition de leurs pères, ils ont mêlé dans la suite, selon leur génie, plusieurs fables; par exemple, que le Gange traverse un jardin délicieux, dont les fruits rajeunissent ceux qui en mangent, et leur donnent un siècle de vie; en sorte que celui qui à la fin de chaque siècle trouveroit un de ces fruits sur le rivage du Gange, pourroit s'assurer une vie sans fin. Ils ajoutent comme une chose certaine qu'on en a vu qui ont vécu jusqu'à trois cents ans, parce que, disent-ils, ils avoient trouvé un de ces fruits à la fin de chaque centaine d'années; mais que n'en ayant pu trouver au commencement du quatrième siècle, ils moururent à l'instant.

Après avoir décrit ces deux célèbres fleuves, il faut maintenant parcourir les principales villes qui sont sur les deux côtes de l'Inde. Je commence par celle qui règne depuis Bengale jusqu'au cap Comorin, et qui est à l'orient; elle s'appelle en général la *côte de Coromandel ;* mais elle ne laisse pas d'avoir d'autres noms, par rapport aux divers royaumes qu'elle borne : on l'appelle la *côte d'Orixa*, lorsqu'elle termine le petit royaume de ce nom, qui est

au midi de l'embouchure du Gange : on l'appelle aussi la *côte de la Pêcherie* dans la partie méridionale, parce que c'est aux environs de cette côte qu'on pêche les perles.

Je me place d'abord à Pondichery, parce qu'en rapportant les observations qui ont été faites par nos missionnaires, il est plus aisé de connoître la longitude des autres villes de la côte, qui va en plusieurs endroits presque nord et sud, excepté vers l'embouchure du Gange, qu'elle décline vers l'est.

Pondichery appartient aux Français, et c'est le plus bel établissement qu'ils aient aux Indes. On y voit une forteresse régulière, et où il ne manque aucun des ouvrages nécessaires pour une bonne défense : elle est toujours bien fournie de munitions de guerre et de bouche : la ville est grande, les rues tirées au cordeau : les maisons des Européens sont bâties de briques ; celles des Indiens ne sont que de terre enduite de chaux : mais comme elles forment des rues droites, elles ont leur agrément. Dans quelques-unes des rues, on voit de belles allées d'arbres, à l'ombre desquels les tisserands travaillent ces toiles de coton si fort estimées en Europe. Les pères Capucins y ont un couvent, les Jésuites et MM. des Missions étrangères y ont aussi chacun une maison et une église.

Après plusieurs observations des éclipses du premier satellite de Jupiter, on a trouvé que la différence du temps entre le méridien de Paris et celui de Pondichery, étoit de cinq heures onze ou douze minutes, qui valent environ 78 degrés ; et par conséquent, comme dans les hypothèses de l'observatoire de Paris, la longitude de Paris est de 22 degrés 30 minutes, il faut conclure que la véritable longitude de Pondichery est de 100 degrés 30 minutes. Par-là, on peut voir l'erreur énorme qui s'étoit glissée dans les cartes de géographie qui ont eu le plus de

cours en Europe, comme sont celles de MM. Samson et Duval, où on éloignoit cette côte de plus de quatre cents lieues qu'elle n'est effectivement.

Pour ce qui est de la latitude de Pondichery, il s'est trouvé qu'elle étoit un peu plus considérable que celle qui avoit été fixée dans les premières observations, où l'on n'avoit remarqué par la distance du zenith à l'équateur, que 11 degrés 56 minutes 28 secondes. Peut-être y a-t-il de l'erreur dans les chiffres.

En allant à Pondichery vers le nord, et suivant la côte, on trouve la ville de Saint-Thomé; on l'appelle aussi *Meliapour*, ou, pour parler avec les Indiens, *Mailabouram*, c'est-à-dire, *la ville des Paons*, parce que les princes qui régnoient autrefois dans cette contrée, avoient un paon pour armes, et le faisoient peindre sur leurs étendards. C'est apparemment à l'imitation des empereurs de Bisnagar, que les empereurs Mogols ont fait placer un paon si beau et si riche sur le ciel de leur trône. Le fond du ciel, dit un de nos voyageurs, qui assure l'avoir vu, est tout couvert de perles et de diamans, et est entouré d'une frange de perles. Au-dessus du ciel, fait en forme de voûte, se voit un paon dont la queue relevée est de saphirs, et d'autres pierres de couleur; le corps est d'or émaillé, semé de pierreries; enfin, on lui voit un gros rubis au milieu de l'estomac, d'où pend une perle en forme de poire, de cinquante carats.

Les observations du père Richaud portent que la latitude de Saint-Thomé est de 13 degrés 10 minutes. Saint-Thomé étoit, il n'y a pas quarante ans, une des plus belles villes et des mieux fortifiées qui fussent aux Indes : elle appartenoit aux Portugais; mais comme ils se voyoient dépouillés peu à peu par les Hollandais de leurs principaux états, ils prirent le parti d'abandonner cette place au roi de Golconde.

M. de la Haye, envoyé aux Indes avec une flotte de dix vaisseaux de guerre, crut avoir des raisons pour l'attaquer : il fit sa descente, et l'emporta en peu d'heures, au grand étonnement des Indiens : il la conserva pendant deux ans, et les Français en seroient encore aujourd'hui les maîtres, s'il lui fût venu du secours d'Europe.

Le roi de Golconde craignit à son tour que les Français ne songeassent à reprendre ce poste ; c'est pourquoi il se détermina à démanteler la forteresse et la ville. C'est de ces débris qu'on a étendu et augmenté la ville de Madras. Cependant Aurengzeb conquit le royaume de Golconde, et il est aujourd'hui le maître de Saint-Thomé. Les Portugais ne laissoient pas d'y avoir un beau quartier, où l'on voyoit des maisons assez agréables et des rues fort larges. Cette partie, où ils s'étoient retirés, étoit environnée de murailles, et ils y avoient déjà commencé quelques petits bastions.

A une lieue au nord de Saint-Thomé, on trouve Madraspatan, que les Indiens appellent *Gennapattenam*. Il seroit inutile de marquer sa longitude et sa latitude ; ce que j'ai dit en parlant de Pondichery, suffit pour faire connoître la longitude et la latitude des autres villes de la côte, pourvu qu'on en sache la distance nord et sud.

Madras est une fort belle ville qui appartient aux Anglais : elle est ceinte de murailles : il y a un fort carré, mais sans ouvrages extérieurs, qu'on appelle le fort Saint-Georges. On voit une seconde ville habitée par les Arméniens et les marchands des nations étrangères, et ensuite une troisième, où résident les Indiens, beaucoup plus grande que la première, et qui en est comme le faubourg. On compte dans les trois villes près de cent mille âmes. Les Anglais, à ce qu'on dit, y tirent de droits plus de soixante mille pagodes, qui font trente mille pis-

toles. Nos missionnaires, qui ont été quelquefois obligés d'aller à Madras, se louent infiniment de la politesse des Anglais. Je leur dois ce témoignage de notre reconnoissance, et je me fais un plaisir d'avoir cette occasion de la rendre publique.

A sept lieues au nord de Madras, les Hollandais ont une forteresse qu'on appelle *Paleacatte*. C'étoit autrefois le principal comptoir qu'ils eussent sur la côte de Coromandel, et ils ont eu assez de peine à s'y établir.

Les deux autres endroits les plus considérables vers la côte du nord, sont *Massulipatan* et *Jagrenat*. Massulipatan appartenoit anciennement au roi de Golconde; il est maintenant sous la puissance du Mogol. Cette ville est éloignée de Golconde d'environ quatre-vingts lieues. On y respire un très-mauvais air. Je trouve dans mes mémoires que sa latitude est de 16 degrés 30 minutes. Les principales nations de l'Europe qui trafiquent aux Indes, y ont des comptoirs. Les toiles peintes qu'on y travaille, sont les plus estimées de toutes celles qui se fabriquent aux Indes. On y voit un pont de bois, le plus long, je crois, qui soit au monde: il est utile dans les grandes marées, où la mer couvre beaucoup de terrain. On compte plus de cent lieues de chemin par terre, de Madras à Massulipatan; mais il est vrai qu'il y a plusieurs détours à prendre.

Jagrenat est célèbre par sa pagode. Nos voyageurs, et surtout M. Tavernier, en disent des merveilles: ils prétendent qu'il y a dans ce temple une idole dont les yeux sont formés de deux gros diamans; qu'il lui en pend un autre sur l'estomac, que ses bracelets sont de perles et de rubis, et que les revenus de cette pagode sont si considérables, qu'ils peuvent nourrir quinze à vingt mille pélerins. Ils ne parlent apparemment que du temps qu'on célèbre des fêtes en l'honneur de l'idole. Les autres choses

qu'on en rapporte me paroissent assez suspectes. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette pagode est peu connue dans les parties méridionales de l'Inde, et je ne sache pas en avoir jamais entendu parler qu'à un seul Indien; au lieu qu'on vante fort celle de *Cachi*, que je crois être la même chose que *Banare*, ainsi que je l'expliquerai dans la suite. C'est, sans contredit, le temple des faux dieux le plus célèbre qui soit aux Indes. Mes mémoires rapportent cet endroit où est situé le temple de Jagrenat, à la latitude de 19 degrés 50 minutes. Si cela est, il ne doit être guère éloigné de Balassor, qu'on dit être au 20.e de latitude.

Je reviens maintenant à Pondichery, pour suivre la côte jusqu'au cap Comorin; c'est une route que j'ai tenue plus d'une fois. A une grande journée de Pondichery, en allant au sud, on arrive à Portonovo. Les Anglais et les Hollandais y ont quelques maisons, et les Portugais y sont en très-grand nombre. On y voit une assez belle église, où s'assemblent les Chrétiens de la côte.

A mi-chemin de Pondichery à Portonovo, se trouve Coudelour, que les Indiens nomment *Courralour*. C'est une ville assez considérable que les Anglais ont achetée à bon compte avec les terres qui y sont jointes.

En avançant, on voit Tranquebar, appelé par les Indiens *Taranganbouri*, c'est-à-dire, la *ville des ondes de la mer*. Cette ville, éloignée d'environ vingt-cinq ou trente lieues de Pondichery, appartient aux Danois. Les rues en sont droites. Il y a de belles maisons, et la forteresse, dont la forme est quadrangulaire, paroît très-agréable quand on la voit du côté de la mer. Quand les Européens y abordent, le gouverneur envoie de beaux chevaux, et des soldats pour les recevoir à la descente, et on les conduit avec toutes les marques d'honneur à la

forteresse, où une partie de la garnison se trouve sous les armes. Les Portugais y sont établis en assez grand nombre. Il se présenta une occasion où ils ne contribuèrent pas peu à conserver la forteresse aux Danois, qui n'étoient pas en état de la défendre. Le roi de Tanjaour assiégea cette place, il y a quelques années, mais en vain; il fut contraint de lever le siége.

A une demi-journée de Tranquebar, sur le chemin de Portonovo, se voit Caveripattevam, que les Européens nomment *Caveripattam*. C'étoit autrefois une grande ville, et fort célèbre parmi les Indiens; aujourd'hui elle est presqu'entièrement ruinée. L'air y est fort bon, et les Français y ont un établissement. Nagapatam se trouve en sortant de Tranquebar du côté du midi, et à 11 degrés de latitude nord. Les Indiens l'appellent *Nagapattenam*, c'est-à-dire, la *ville des serpens*. C'étoit autrefois un des plus beaux établissemens que les Portugais eussent sur la côte de Coromandel; et comme ils possédoient la côte de la Pêcherie et l'île de Ceylan, cette ville étoit d'un grand abord. On y voyoit plusieurs belles églises et un collége appartenant aux Jésuites. Les Hollandais s'en sont emparés avec le secours du roi de Tanjaour, qu'ils engagèrent à trahir les Portugais. On y a bâti une forteresse; les Chrétiens y ont une église desservie par un religieux de saint François.

En marchant toujours vers le sud, à dix lieues environ de Negapattam, on trouve le cap de Cagliamera. Là se voit un nouveau golfe qui va se terminer à la côte de la Pêcherie. C'est là aussi que la côte de Coromandel, qui étoit nord et sud, prend un nouveau rhumb de vent. Elle va d'abord droit à l'ouest, et puis elle se détourne peu à peu vers le sud jusqu'au cap Comorin. Là commence la côte de Travancor, qui n'est, suivant plusieurs voyageurs, qu'une partie de celle de Malabar. Il n'y a dans cette

côte que deux endroits considérables, l'île d'Outiar, où est Ramanancor, et Tutucurin. On peut y joindre aussi Manapar. Je dirai un mot de chacun.

On voit à Outiar une des choses les plus merveilleuses qui soient peut-être dans le reste du monde: c'est un pont qui a environ un quart de lieue, et qui joint à la terre ferme l'île où est Ramanancor. Ce pont n'est pas composé d'arcades comme les autres: ce sont des rochers ou de grosses pierres qui s'élèvent deux ou trois pieds au-dessus de la surface de la mer, qui est fort basse en cet endroit. Ces pierres ne sont pas unies les unes aux autres, mais elles sont séparées pour donner la liberté à l'eau de couler. Les pierres sont énormes à l'endroit des courans; j'en ai mesuré qui avoient dix-huit pieds de diamètre, d'autres en ont beaucoup davantage. On voit des endroits où ces pierres sont séparées par des intervalles de trois pieds jusqu'à dix, et aux lieux où les barques passent, la largeur est encore plus grande. Il n'est pas aisé d'imaginer que ce pont soit un ouvrage de l'art: car on ne voit pas d'où l'on auroit pu tirer ces masses énormes, moins encore comment on auroit pu les transporter. Mais si c'est un ouvrage de la nature, il faut avouer que c'est un des plus surprenans qu'on ait jamais vus. Les idolâtres disent que ce pont fut fabriqué par les dieux, quand ils allèrent attaquer la capitale de l'île de Ceylan. Le prince de Marava avoit accoutumé de se retirer dans l'île de Ramanancor, quand il étoit poursuivi par les rois de Maduré: il faisoit mettre de grosses poutres sur ces rochers, qui sont comme autant de plate-formes, et il y faisoit passer ses éléphans, son canon et son armée. J'aurai occasion dans la suite de parler de Ramanancor, quand j'aurai expliqué ce que c'est que Cachi; les deux pagodes de ces bourgades étant, au rapport des Indiens, les lieux les plus saints qui soient au monde.

Tutucurin est la principale ou plutôt l'unique ville qui soit à la côte de la Pêcherie, le reste n'étant que de grosses bourgades ou des villages. De loin, on la prendroit pour une ville ornée de magnifiques maisons; mais quoiqu'elle soit fort peuplée, on trouve en y arrivant, qu'elle n'est en rien supérieure aux autres villes des Indes. Les Hollandais à qui elle appartient, y ont fait bâtir une petite forteresse. La hauteur du pôle à Tutucurin, est, selon les observations du père Noël, de 8 degrés 52 minutes.

Après Tutucurin, Manapar est l'endroit de cette côte le plus remarquable. Les Chrétiens y avoient autrefois une belle église; mais elle fut convertie en magasin par les Hollandais, et on a été obligé d'en bâtir une autre. Suivant l'observation qu'on y a faite, la hauteur du pôle est de 8 degrés 27 minutes. Pour ce qui est de la longitude, elle est assez régulièrement marquée à 98 degrés 45 minutes.

Je dirai ici en passant que j'ai souvent admiré la connoissance parfaite que les Indiens ont des rhumbs de vent : il n'y a pas jusqu'aux enfans qui n'en soient instruits. Qu'on dise à un Indien le chemin qu'il doit tenir par rapport à tel rhumb de vent, il ne se trompe jamais. Je me suis fait quelquefois un plaisir, en marchant avec eux, de m'éloigner tant soit peu du nord, ou bien d'un autre rhumb de vent où nous devions aller; à peine avois-je fait quatre pas qu'ils reconnoissoient l'erreur.

Il ne m'est pas permis d'oublier Manar, cette île si célèbre par le grand nombre d'idolâtres que saint Xavier convertit à la foi, du nombre desquels étoit le propre fils du roi de Jafanapatan, qui furent tous égorgés par les ordres de ce prince inhumain en haine du baptême qu'ils venoient de recevoir. Je ne pus retenir mes larmes, en marchant sur cette terre arrosée du sang de tant de martyrs. Il n'est pas vrai que Manar appartienne au roi de Maduré, comme

le disent quelques relations. Les Portugais la possédoient il y a plus de cent ans, et ce n'est que depuis l'année 1656 qu'ils furent contraints de l'abandonner, quand les Hollandais se furent emparés de Ceylan. C'étoit anciennement un des meilleurs endroits pour la pêche des perles, mais on n'y en trouve presque plus à présent. L'île de Manar n'est séparée de l'île de Ceylan que par un petit canal qui n'est en quelques endroits que de trente à quarante pieds. Il n'y a qu'un petit fort qui domine sur le canal. Les Portugais y avoient trois ou quatre églises, dont l'une étoit dédiée à saint Jean. C'est dans les fondemens d'une de ces églises, qu'ils trouvèrent une médaille de l'empereur Claude : il n'est pas aisé de comprendre comment elle a pu y être portée.

Quoique j'aie été à Ceylan, je n'y ai pas demeuré assez de temps pour y voir les merveilles qu'on en raconte. Le roi de Portugal en demanda un jour des nouvelles à un de ses officiers qui revenoit des Indes. Celui-ci lui répondit que c'étoit une île dont les mers qui l'environnoient étoient semées de perles, dont les bois étoient de cannelle et les forêts d'ébène, les montagnes couvertes de rubis, les cavernes pleines de cristal : en un mot, le lieu que Dieu avoit choisi pour le paradis terrestre. Cette description est sans doute exagérée ; néanmoins on ne peut disconvenir que ce ne soit la plus belle île qui soit au monde. Les Indiens l'appellent *Larka*, et tous les idolâtres de l'Asie la regardent comme le séjour de leurs dieux. Le fameux Ramen, qui est une des principales divinités indiennes, y a demeuré à ce qu'ils prétendent. Les Pégouans assurent qu'Anouman, singe célèbre qu'ils adorent, y a accompagné Vistnou métamorphosé en Ramen. Les Siamois disent que leur dieu Samonocodon a un de ses pieds marqué dans l'île. Les Chinois eux-mêmes, qui ne veulent rien devoir aux étrangers, avouent qu'une de leurs principales

idoles est venue de Ceylan. Cette île a environ deux cents lieues de tour; elle est arrosée de quantité de belles rivières, et les moissons y sont abondantes. La religion chrétienne y florissoit, surtout à Jafanapatan, avant que les Hollandais s'en fussent rendus les maîtres : il y a encore d'excellens missionnaires qui se sont retirés à Candé et dans les autres provinces intérieures de l'île. Le roi de Candé est fort gêné dans son commerce, et toutes les raretés de son île lui sont assez inutiles, parce que n'ayant aucun port, il ne peut vendre par lui-même sa cannelle et ses éléphans, qui sont les plus beaux et les plus généreux de toute l'Asie.

Entre Manapar et Tutucurin se trouve une grande bourgade appelée *Pumicael*, et nommée par les Indiens *Pounneicayel*, où le père Antoine Criminal fut le premier de notre Compagnie qui reçut la couronne du martyre, lorsqu'il cultivoit la chrétienté de la côte de la Pêcherie. Il expira noyé dans son sang sur la porte de son église, et aux pieds des mêmes autels où il venoit de sacrifier l'Agneau sans tache. La latitude de Pumicael est de 8 degrés 38 minutes.

Il est temps de venir à la côte de Malabar : mais comme elle est assez connue, je ne m'y arrêterai que pour marquer les hauteurs du pôle que le père Noel y a prises avec toute l'exactitude qu'on peut désirer.

A Tangapatan, la distance du zenith à l'équateur est de 8 degrés 19 minutes; cet endroit est éloigné du cap Comorin de huit lieues et demie portugaises. Coilan, qui est une ville plus élevée, a de hauteur de pôle 8 degrés 48 minutes. Tanor, capitale d'une principauté de même nom, a 11 degrés 4 minutes. Calecut, ville autrefois très-célèbre, a 11 degrés 17 minutes. Cananor a 11 degrés 58 minutes.

Depuis le cap Comorin jusqu'à Cochin et au-delà, les deux états les plus considérables sont ceux de Travancor

Travancor et de Zamorin. Le premier étoit, il n'y a pas long-temps, sous la domination d'une reine qui se gouvernoit entièrement au gré de ses ministres. Cotate est ce qu'il y avoit de plus remarquable dans ce royaume. C'est une ville fort peuplée, située au pied des montagnes, à quatre lieues environ du cap Comorin. On y a bâti une église en l'honneur de saint François-Xavier, au même endroit où les habitans voulurent le brûler vif dans sa cabane. Ils y mirent le feu lorsqu'il récitoit son bréviaire : le Saint vit tranquillement voler la flamme, et continua sa prière sans s'émouvoir. Après que la cabane eut été réduite en cendres, il parut sain et sauf, sans avoir reçu aucune atteinte du feu. C'est un miracle que l'on sait dans le pays par tradition, et dont il n'est point fait mention dans les différentes vies qui ont été publiées de cet Apôtre. Les grâces singulières que Dieu accorde à ceux qui visitent cette église, y attirent un grand concours de peuples.

Pour ce qui est des états de Zamorin, Calecut qui en étoit la capitale, étoit autrefois très-célèbre, et c'est là que les Portugais abordèrent la première fois qu'ils vinrent aux Indes. C'est aujourd'hui très-peu de chose, et à peine y trouve-t-on les traces de ces magnifiques descriptions qui en ont été faites. La mer gagne tous les jours du terrain sur cette côte.

Cochin est une autre ville célèbre sur la côte de Malabar. Lorsqu'elle étoit sous la domination des Portugais, on en voyoit partir tous les ans un grand nombre d'hommes apostoliques, qui alloient porter les lumières de la foi chez les nations idolâtres. Elle est maintenant sous la puissance des Hollandais, qui l'ont ruinée en partie, et ont fortifié avec de bons bastions ce qu'ils en ont conservé. Cette forteresse est défendue, d'un côté par la mer, et de l'autre par une grande rivière. Les maisons y sont belles, et les rues plus larges que dans les autres villes de

la côte. Le père Noel y trouva la hauteur du pôle de 9 degrés 58 minutes.

Goa, par où je finis, est éloigné de Cochin de plus de cent lieues. Quand on y aborde par mer, on trouve à l'embouchure du fleuve Mendoua deux forts construits au pied des montagnes et bien garnis de canons, qui en défendent l'entrée. Cette entrée est fort étroite, parce que les montagnes qui sont de chaque côté se rapprochent en cet endroit. Il y a depuis Goa et les terres des environs jusqu'à l'embouchure, plus de quatre cents pièces de canon. Le fleuve est large, beau et majestueux. Ceux qui y ont navigué disent que c'est un des plus agréables spectacles qui soient dans l'univers. On voit de tous côtés de très-jolies maisons, des jardins qui réunissent l'utile à l'agréable, des bois de palmiers plantés à la ligne, qui forment des allées à perte de vue. La ville étoit autrefois comparable et même supérieure en beaucoup de choses aux plus belles villes de l'Europe : mais elle n'est plus ce qu'elle étoit il y a soixante ans. Il ne laisse pas d'y avoir encore de superbes édifices : le palais du vice-roi et celui de l'inquisiteur sont d'une magnificence achevée. Il y a plusieurs belles églises, et notre Compagnie y a cinq maisons. Mais ce qui la rendra à jamais recommandable, c'est le bonheur qu'elle a de posséder le corps miraculeux de saint François-Xavier. L'air n'y est plus si bon, et c'est peut-être ce qui fait qu'elle n'est plus si peuplée. En récompense, il est admirable à la campagne et dans les lieux circonvoisins. C'étoit pour les anciens empereurs de Bisnagar une contrée délicieuse, où ils venoient passer plusieurs mois de l'année. Goa a d'élévation du pôle 15 degrés 31 minutes; sa longitude est de 93 degrés 55 minutes.

Comme les Indiens vantent extrêmement la ville de Cachi qui est vers le nord, et Ramanancor qui

est vers le sud, et que ce sont là les deux pôles de leur géographie, je ne puis me dispenser d'en parler. Il n'est pas aisé de dire ce que c'est que Cachi, non plus que l'endroit où il se trouve. Je rapporterai simplement quelques conjectures qui me persuadent que Cachi n'est autre chose que la ville de Banare, située sur le Gange. Les voici.

Les pélerins de Cachi disent qu'en partant de Ramanancor, Golconde se trouve à la moitié du chemin. Or, si Ramanancor est à 9 degrés 10 minutes, et que Banare soit à 26 degrés 30 minutes, comme le marquent nos voyageurs, il s'ensuit que Golconde, qui est, comme on l'assure, à 17 degrés, est presque au milieu de la route qu'on doit tenir. D'ailleurs, les Indiens m'ont assuré que quelques Brames appellent Cachi du nom *Vana-Raja*, comme qui diroit *le désert Royal*, ou plutôt *le Roi des déserts* : parce que, disent les Indiens, c'est dans un désert aux environs de Cachi, que les plus célèbres ermites se sont retirés pour faire pénitence. Or, comme le changement de l'*V* au *B* est facile, je ne doute presque pas que par *Vana-Raja*, ils n'entendent la ville de *Banare*. Cela paroît encore par les deux routes que tiennent les pélerins pour se rendre à Cachi. Ceux qui vont par Golconde, disent qu'au sortir de Bagnagar, il faut prendre tant soit peu à l'est, et que par-là ils se rendent droit à leur terme. Les autres qui vont par Agra, afin de visiter Matura, qui se trouve sur cette route, et qui est une autre pagode fameuse par la naissance de *Krichnen*, assurent pareillement qu'on quitte le Gemma à main gauche, et qu'on marche presque toujours vers l'orient; or, il est certain qu'il n'y a de lieu considérable que Banare, auquel aboutissent ces deux routes.

Autre conjecture. Cachi est parmi les Indiens ce qu'étoit Athènes parmi les Grecs : c'est, disent-ils,

la plus fameuse université du monde; c'est là qu'on enseigne toutes les sciences; et quoique maintenant il y ait peu d'étudians, il y a néanmoins plusieurs docteurs qui ont chacun un certain nombre de disciples. Ils s'assemblent sous de grands arbres ou dans de beaux jardins. Rien ne convient mieux à Banare. Un de nos plus célèbres voyageurs assure qu'il y a auprès de la pagode un collége qui a été bâti aux frais du plus puissant Raja de l'empire mogol, afin d'y élever la jeune noblesse. Il ajoute que deux enfans de ce prince y étoient actuellement sous la conduite des Brames, et qu'ils apprenoient à lire et à écrire dans une langue bien différente de celle du peuple. Cette langue est sans doute le *samouseradam*, qu'on parle vers le nord, ou le *Grandam*, qui est en usage dans l'Inde méridionale.

Mais, dira-t-on, pourquoi tant s'embarrasser de Cachi? C'est que les idolâtres en parlent sans cesse et en des termes les plus magnifiques. C'est, selon eux, un lieu sacré et divin, c'est le séjour de leurs divinités. Ratnen et les plus célèbres ermites ont accompli leur pénitence dans les bois qui environnent Cachi. Quiconque meurt dans une terre si sainte, ses péchés lui sont pardonnés; il va droit au ciel. Un homme qui a fait le voyage de Cachi, est, par cette seule raison, infiniment respectable; n'eût-il aucun mérite d'ailleurs, c'en est un grand d'avoir été à Cachi. Enfin, ils se plaignent de n'avoir pas d'expressions assez nobles pour représenter dignement la sainteté d'un lieu si vénérable.

Pour ce qui est de Banare, que je crois être le Cachi des Indiens, je n'en puis dire que ce que j'en ai appris des Européens qui y ont voyagé. C'est, à ce qu'ils assurent, la ville la mieux bâtie des Indes; presque toutes les maisons sont de pierres de taille ou de briques; on y voit de très-beaux caravanserails; les rues y sont pourtant étroites. Le Gange

baigne les murailles de la ville; la situation en est belle; le pays d'alentour, fertile et délicieux. Depuis la porte du temple jusqu'au Gange, il y a plusieurs marches de pierres interrompues de temps en temps par des plate-formes. Ce récit est conforme à ce que les Indiens rapportent de la pagode de Cachi: ce qui me confirme dans mes conjectures.

Je parlerai avec plus de certitude de Ramanancor, que les Indiens appellent *Rameissouram;* parce que, dans le premier voyage que j'ai fait à la côte de la Pêcherie, je demeurai dix jours dans l'île où est cette pagode. Cette île a huit à neuf lieues de circuit. Quoiqu'elle soit très-sablonneuse, on y voit pourtant de beaux arbres. Il n'y a que quelques villages. La pagode est vers la partie méridionale. Je n'y ai point vu ces trois cents colonnes de marbre dont parle une relation imprimée. La pagode m'a paru moins belle et plus petite que plusieurs autres qui sont dans les terres. Je crois qu'elle n'est si fort estimée qu'à cause du bain qu'on prend dans la mer; car les idolâtres sont persuadés que ce bain efface entièrement les péchés, surtout si on le prend au temps des éclipses du soleil et de la lune. J'eus alors la consolation d'apprendre que dans un lieu où l'on rend tant d'honneur au démon, Dieu s'étoit choisi de fidèles adorateurs. La Providence me conduisit dans un petit village où je trouvai une chapelle bâtie par les Chrétiens qui s'y étoient retirés, et j'y baptisai plusieurs de leurs enfans.

Avant que de pénétrer dans l'Inde méridionale, je dirai encore un mot de Golconde et de Visapour, deux villes dont il est à propos de donner la connoissance, parce que nos missionnaires ont souvent occasion d'en parler.

Golconde n'étoit autrefois qu'un jardin agréable à deux lieues de la forteresse qui portoit ce nom. On la nomma d'abord *Bagnagar*, et dans la suite le

nom de *Golconde* lui est resté. Elle est à peu près de la grandeur d'Orléans : elle est bien située, et les rues en sont belles. La rivière qui y passe et qui va se jeter dans la mer de Masulipatan, est large, et roule des eaux fort claires. On y a bâti un pont qu'on dit être aussi beau que le pont-neuf de Paris : le palais du roi est magnifique. Depuis que cette ville est devenue la conquête du Mogol, elle n'est plus si peuplée qu'elle l'étoit auparavant. Aurengzeb la pilla entièrement avant que de prendre la forteresse. C'est dans le royaume de Golconde que se trouve la fameuse mine de diamans.

Visapour, capitale du royame de Décan, est une autre grande ville située sur le fleuve Mendoua. Le palais du roi est vaste ; il est entouré de fossés pleins d'eau, où il y a grand nombre de crocodiles, qui servent, selon l'usage des Indiens, à rendre une forteresse moins accessible. Le roi, que les Portugais appellent l'*idalcan*, avoit trois bons ports sur la côte qui règne depuis Goa jusqu'à Surate. Le principal est Rajapour, qu'on ne trouve point marqué dans plusieurs cartes, non pas même dans celles que les Hollandais ont fait graver avec beaucoup de soin. Ce royaume appartient maintenant au Mogol. Je trouve dans mes mémoires que Visapour est à 17 degrés 30 minutes d'élévation du pôle.

Entrons maintenant dans l'Inde méridionale, qui contient les royaumes de Maduré, de Maïssour, de Tanjaour, de Gingi et de Carnate, où sont établies les missions de notre Compagnie, et parcourons ces petits états l'un après l'autre.

Je commence par le royaume de Maduré. Il est borné à l'orient par les états du roi de Tanjaour ; au midi par la mer méridionale des Indes ; à l'occident par les états des princes de Malabar ; au nord par les terres de Maïssour et par celles qui appartiennent au gouverneur de Gingi. Ce royaume est

aussi grand que le Portugal. Son revenu est d'environ huit millions. On y compte soixante-dix *palleacarens :* ce sont des gouverneurs absolus dans leurs petits états, et qui ne sont tenus qu'à payer une taxe que le roi leur impose. Ce prince peut mettre aisément sur pied vingt mille hommes d'infanterie, et cinq mille de cavalerie. Il a près de cent éléphans, qui lui sont d'un grand secours pour la guerre.

Maduré, capitale du royaume, est environné d'une double muraille; chaque muraille est fortifiée à l'antique de plusieurs tours carrées avec des parapets, et garnie d'un bon nombre de canons. La forteresse, dont la forme est carrée, est entourée d'un fossé large et profond, avec une escarpe et contrescarpe très-fortes. Il n'y a point de chemin couvert à l'escarpe. Au lieu de glacis, on voit quatre belles rues qui répondent aux quatre côtés de la forteresse. On en peut faire le tour en moins de deux heures. Les maisons qui bordent ces rues, ont de grands jardins du côté de la campagne qui est belle et fertile.

L'intérieur de la forteresse se divise en quatre parties : celles qui sont à l'orient et au midi contiennent le palais du roi. C'est un labyrinthe de rues, d'étangs, de bois, de salles, de galeries, de colonnades, et de plusieurs maisons semées çà et là. Quand on y a une fois pénétré, il n'est pas aisé d'en trouver l'issue. Lorsque les rois de Maduré y faisoient leur séjour, on n'y trouvoit que des femmes et des eunuques. Le fameux Troumoulanaiken, qui a le plus contribué aux embellissemens de ce palais, y tenoit plusieurs milliers de femmes renfermées. Les salles publiques où l'on donnoit audience étoient magnifiques. A l'entrée, se trouvoit une grande galerie soutenue par vingt grosses colonnes de marbre noir bien travaillées. De là on passoit dans une grande cour, où l'on voyoit quatre corps de logis qui répondoient aux quatre parties du monde. Chaque

corps de logis avoit au milieu un dôme fort élevé, et chargé d'ouvrages de sculpture. Ces quatre dômes étoient réunis par huit galeries, dont les angles étoient flanqués de tourelles. Le dessin de ce palais, à ce que m'a assuré un ancien missionnaire, a été dressé par un Européen. On y voit effectivement plusieurs ornemens d'architecture d'Europe, mêlés avec l'architecture indienne.

Dans la seconde partie de la forteresse est le temple de Chokanaden; c'est l'idole qu'on adore au Maduré. A l'orient de la pagode sont plusieurs beaux portiques. Au nord d'un de ces portiques se voit un char magnifique, destiné à porter l'idole en triomphe le jour de sa fête. La pagode est environnée d'une triple muraille, et entre chaque muraille sont plusieurs belles allées de grands arbres, très-unies et bien sablées. On trouve quatre grandes tours à l'entrée des quatre principales portes de la pagode. Les Brames prétendent qu'elles ont coûté des sommes immenses. Texeira rapporte qu'il y a à Maduré des tours dorées: pour moi je n'y en ai point vu de cette espèce. Le reste de l'espace intérieur de la forteresse est partagé en plusieurs rues, en des étangs, et en des places publiques. La rivière qui arrose Maduré seroit belle, si on ne la faisoit couler dans de grands étangs qui la tarissent; elle dégénère enfin en ruisseau.

Au-dessous de la ville on a construit un canal qui va du nord au sud, et qui se jette dans cinq beaux étangs à l'ouest. Il sort de ces étangs d'autres canaux qui conduisent l'eau dens les fossés lorsqu'on le souhaite.

A l'orient de la forteresse sont trois autres chars de triomphe, qui sont magnifiques quand on les a ornés. Le plus grand ne peut être tiré, à ce que disent les Indiens, que par plusieurs milliers de personnes: je n'en suis pas surpris; c'est une machine énorme, où l'on fait monter jusqu'à quatre cents

personnes dont les fonctions sont différentes: de grosses poutres forment cinq étages, et chaque étage a plusieurs galeries. Quand cette machine est couverte de toiles peintes, de pièces de soie de diverses couleurs, de banderolles, d'étendards, de parasols, de festons de fleurs qui représentent différentes figures, et que tout cela se voit au milieu de la nuit à la clarté de mille flambeaux, on ne peut nier que le spectacle n'en soit agréable. Le char est traîné au son des tambours, des trompettes, des hautbois et de plusieurs autres instrumens, et il est traîné si lentement, qu'on met trois jours à faire le tour de la forteresse. Tels sont les honneurs que cette aveugle gentilité rend au démon.

Du côté du nord, au-dessus de la forteresse, dans la rue qui va est et ouest, étoient autrefois les églises des Chrétiens; l'une qui avoit été fondée par le père de Nobilibus, et l'autre plus ancienne, dédiée à Notre-Dame, et desservie par les Jésuites. Ces églises furent tout à fait renversées, lorsque la ville fut prise et ruinée en partie par le roi de Maïssour: on en a bâti une nouvelle dans un des faubourgs, auprès de la rivière qui s'appelle *Vaighei*. Maduré a beaucoup perdu de son ancienne splendeur depuis l'irruption des Maïssouriens, et depuis que les derniers rois ont transporté leur cour à Trichirapali, qui parlà est devenu capitale du royaume. La latitude de Maduré est à peu près de 10 degrés 20 minutes, sa longitude de 98 degrés 32 minutes.

Trichirapali, où le prince réside, est une ville fort peuplée, et d'une grande étendue, contenant plus de trois cent mille âmes: c'est la plus grande forteresse qui soit depuis le cap Comorin jusqu'à Golconde. De nombreuses armées l'ont souvent assiégée, et toujours inutilement; aussi les Indiens disent-ils qu'elle est imprenable. Elle a une double enceinte de murailles fortifiées chacune de soixante tours car-

rées, éloignées les unes des autres de quatre-vingts ou de cent pas. La seconde enceinte est plus élevée que la première, et est garnie de cent trente pièces de canon d'un assez gros calibre. Cette seconde enceinte est encore partagée en deux forteresses, qu'ils appellent la *Forteresse du Nord* et la *Forteresse du Sud :* celle-ci a la muraille intérieure plus basse que l'autre : on y voit une haute montagne qui sert à découvrir l'ennemi. Vers le milieu de la montagne est l'arsenal, et au bas est le palais du prince. Le dedans de la forteresse intérieure est assez agréable : c'est un grand amphithéâtre carré avec ses degrés de tous côtés pour monter sur les remparts. Le dernier degré le plus voisin de la terre est à hauteur d'appui. Outre les tours qui accompagnent la double enceinte de muraille, il y en a dix-huit autres plus grandes, où l'on met les provisions de bouche et les munitions de guerre qui n'ont pu entrer dans l'arsenal. On renouvelle tous les ans les provisions de riz, et celui que l'on tire des greniers, est livré aux soldats pour une partie de leur solde. La garnison est d'environ six mille hommes, et quelquefois davantage.

Le fossé qui environne la forteresse est large et profond : il est plein d'eau, et il y a quelques crocodiles. On a été obligé de creuser ce fossé dans le roc en plusieurs endroits, ce qui n'a pu se faire sans de grandes dépenses. Trichirapali a quatre grandes portes qui répondent aux quatre principales parties du monde : il n'y en a maintenant que deux, celle du septentrion et celle du midi, qui soient ouvertes. Celle d'orient, qu'on appelle aussi la porte de Tanjaour, a été long-temps murée : celle d'occident n'est libre qu'aux femmes du palais. Toutes les nuits on fait trois rondes dans la place : la première au son des tambours et des trompettes, lorsque le jour baisse ; la seconde, vers neuf heures avec les hautbois et quelques autres instrumens ; la troisième se fait en

silence vers minuit. On en fait quelquefois une quatrième à trois heures après minuit.

La rivière de Caveri va de l'ouest à l'est de la forteresse. Au-dessus de Trichirapali, on a construit un canal large et profond qui porte l'eau autour de la ville. De ce grand canal sortent plusieurs autres petits canaux, qui vont se rendre dans de grands étangs, qu'on trouve au-dedans et au-dehors de la ville. On y voit plusieurs places publiques et plusieurs bazars: il y en a deux considérables aux deux principales portes; celui du nord s'étend jusque sur les bords du Caveri. Au-delà du Caveri on trouve un autre bras du fleuve Coloran; c'est entre ces deux grandes rivières qu'on a bâti la pagode de Chirangam, la plus belle que j'aie vue aux Indes.

Il s'en faut bien que le palais de Trichirapali soit aussi superbe que celui de Maduré. J'y suis entré trois fois : il consiste en un amas de salles, de galeries et d'appartemens intérieurs. Le divan (palais de justice) qu'a fait bâtir le Talavai, est soutenu par de beaux piliers fort élevés, contre la coutume des Indiens. On voit au-dessus une belle plate-forme. Les jardins ne sont point à comparer à ceux d'Europe : j'y vis quatre ou cinq petits jets-d'eau, et à l'entrée d'un de ces jardins une grande salle ouverte de tous côtés, et entourée de fossés assez profonds : on les remplit d'eau quand la reine y vient prendre le frais. Les piliers qui soutiennent cette salle, sont alors couverts de brocards d'or, et le haut de la salle est orné de festons de fleurs et de pièces de damas de différentes couleurs. Les Chrétiens ont quelques églises à Trichirapali; mais comme on ne peut pas y demeurer long-temps avec sûreté, j'en ai fait bâtir une à trois lieues de la ville, où les missionnaires résident plus ordinairement. La hauteur du pôle y est de 11 degrés 40 minutes, la longitude de 98 degrés 42 minutes. On compte environ quarante lieues

de Trichirapali à Maduré, à cause des détours qu'il faut prendre pour éviter les bois qui sont infestés de voleurs : mais le voyageur a l'agrément de marcher continuellement dans une allée de beaux arbres, qui commence au sortir de la ville, et qui continue jusqu'aux portes de Maduré.

A l'orient de Maduré est le royaume de Tanjaour. Les terres de ce petit état sont les meilleures de toute l'Inde méridionale : le Caveri se partage en plusieurs bras, qui arrosent et fertilisent toute cette contrée. Les revenus du prince vont jusqu'à douze millions. Tanjaour, capitale, n'étoit autrefois qu'un temple d'idoles, comme étoient dans les commencemens la plupart des forteresses de ces petits royaumes. Cette forteresse a une double enceinte comme celle de Trichirapali, mais elle n'est pas si bien bâtie; ses fossés sont moins profonds, et il est moins aisé de les remplir d'eau. La forteresse intérieure se divise en deux parties, l'une au nord, et l'autre au sud. Dans celle du nord est le palais du roi, qui n'a rien de magnifique : il n'y a que quelques tours assez jolies. On a bâti dans la partie du sud la pagode de *Peria-Oureyar*. Au nord du temple est un vaste étang bordé de pierres de taille : les Indiens excellent dans la fabrique de ces étangs; j'en ai vu qu'on admireroit en Europe. Les environs de Tanjaour ne sont arrosés que par un petit ruissean : plus loin on trouve la petite rivière de Vinnarou, et au-delà, le Caveri, qui est un des grands bras du Coloran. La latitude de Tanjaour est de 11 degrés 27 minutes, la longitude de 99 degrés 12 minutes.

En allant de Tanjaour au nord, et tirant un peu vers l'est, on trouve la forteresse de Gingi, capitale d'un petit royaume de ce nom. Il y a environ cinquante à soixante ans que le fameux Sevagi s'en étoit rendu maître, et par conséquent de tout le pays : car c'est une chose constante aux Indes que les

terres qui environnent une forteresse en sont inséparables. Le fils de Sevagi la conserva quelques années: mais Aurengzeb, après la conquête des royaumes de Golconde et de Visapour, y envoya une armée, dont les efforts furent d'abord inutiles. L'empereur Mogol ne se rebuta point, il mit à la tête de son armée un général de réputation nommé Julfakarkan. Le dessein du général étoit de prolonger le siége, parce qu'il trouvoit son intérêt dans sa durée : mais Daourkan, un de ses officiers subalternes, pressa si vivement l'attaque de son côté, qu'il emporta la place, et mit par cette conquête tout le royaume sous la puissance d'Aurengzeb.

Ce que cette forteresse a de particulier, ce sont trois montagnes qui y forment une espèce de triangle. On a bâti un fort sur la cime de chaque montagne, d'où l'on peut abîmer à coups de canon, ceux qui se seroient emparés de la ville, laquelle est au bas des montagnes, qui s'unissent entr'elles par des murailles et par des tours placées d'espace en espace. Un de ces forts a communication avec un bois épais, qui favorise les secours qu'on peut faire entrer aisément dans la place. La hauteur du pôle de Gingi est de 12 degrés 10 minutes, la longitude d'environ 100 degrés.

Au nord de Gingi l'on découvre le royaume de Carnate. C'est un pays assez semblable à ceux dont je viens de parler. Cangibouran, la capitale, étoit autrefois une ville célèbre qui renfermoit dans ses murs plus de trois cent mille habitans, si l'on en croit les Indiens. On y voit comme ailleurs de grandes tours, des temples, des salles publiques, et de fort beaux étangs.

Il ne me reste plus qu'à parler du royaume de Maïssour, qui est à l'occident de Carnate. Ce petit état est de tous ceux que le Mogol n'a pas subjugués, celui qui est devenu le plus considérable par la con-

quête que ses princes ont faite de plusieurs forteresses, soit dans le royaume de Maduré, soit dans les autres états voisins. On lui donne près de quinze millions de rente. Il a mis sur pied des armées de trente mille hommes d'infanterie, et de dix mille de cavalerie. Le père Cinnami, jésuite, fondateur de la mission établie dans ce royaume, assure que dès l'année 1650, les états de Maïssour s'étendoient depuis le commencement du 11e degré de latitude septentrionale jusqu'à la fin du 13e et au-delà. Les terres du Zamorin et des autres princes de Malabar les bornent du côté de la mer. Ce qui a rendu les Maïssouriens si redoutables à leurs voisins, c'est la manière cruelle et ignominieuse dont ils traitent les prisonniers de guerre : ils leur coupent à tous le nez : on met ensuite les nez coupés dans un vase de terre, on les sale pour les garder, et les envoyer à la Cour. Les officiers et les soldats sont récompensés, à proportion du nombre de prisonniers qu'ils ont traités avec cette inhumanité. Chirangapatnam, capitale du royaume, est située environ à 13 degrés 15 minutes de latitude nord. La forteresse ressemble à nos anciennes villes qui étoient fortifiées par des tours; elle a un bon fossé; le palais du roi n'a rien de remarquable. La pagode est célèbre : les Chrétiens y ont une assez jolie église.

Je suis entré, comme vous voyez, mon révérend père, dans un assez grand détail de tout ce qui concerne cette partie de l'Inde où sont établies nos missions, connues depuis long-temps sous le nom de Maduré. Les remarques que cette lettre contient, rendront et plus utile et plus agréable la lecture des lettres que les missionnaires ont écrites jusqu'ici, ou qu'ils pourront écrire dans la suite, et faciliteront l'intelligence de la carte que je vous envoie. J'ai l'honneur d'être dans la participation de vos saints sacrifices, etc.

LETTRE

Du père le Gac, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. le chevalier Hébert, gouverneur de Pondichery.

A Chrucsnabouram, ce 10 décembre 1718.

MONSIEUR,

La paix de N. S.

Le désir que vous avez d'être instruit des bénédictions que Dieu répand sur nos travaux, est l'effet de votre zèle pour le progrès de la foi dans ces contrées idolâtres. Le devoir aussi bien que la reconnoissance me portent également à satisfaire une inclination si digne de votre piété. D'ailleurs les dernières paroles que vous me dîtes, lorsque je partis de Pondichery pour retourner dans les terres, sont pour moi des ordres auxquels je me ferois scrupule de manquer. C'est donc pour m'y conformer que j'ai l'honneur de vous entretenir de ce qui est arrivé de plus considérable depuis deux ou trois ans dans notre mission de Carnate.

L'expérience que vous avez, Monsieur, de ce qui se passe dans l'Inde, ne vous laisse pas ignorer combien il s'y trouve d'obstacles à la propagation de l'évangile. Un des plus grands vient de la part des gouroux, que les Indiens regardent à peu près ici de même que nous regardons en Europe les directeurs et les pères spirituels, avec cette différence que ces gouroux n'ont d'autre application que d'amasser de l'argent, et d'en tirer par toute sorte de voies de ceux qui s'abandonnent à leur conduite. Mais ce qui

m'a étrangement surpris, c'est de voir que les Indiens, qui, la plupart, sont convaincus de la vie déréglée de ces prétendus directeurs, et qui même sont souvent les témoins et les complices de leurs désordres, ne laissent pas d'avoir pour eux la plus profonde vénération, et de regarder comme un péché énorme les plus légères fautes qu'ils commettroient à leur égard.

Quelques-uns d'eux gardent, en apparence, le célibat, tandis qu'en secret ils se livrent aux plus grands excès du libertinage. Les autres sont mariés, et c'est des vexations faites à leurs disciples qu'ils entretiennent leur nombreuse famille. L'argent qu'on leur présente, ce n'est point à titre d'aumône qu'ils le reçoivent, ils le regardent comme une dette à laquelle on ne peut manquer de satisfaire sans mériter les plus cruelles insultes. Ils ont une liste exacte de leurs disciples, ils savent en quel lieu ils demeurent, et surtout s'ils sont riches. Il y en a qui envoient de temps en temps quelque domestique pour visiter leurs disciples, et pour lever le tribut ordinaire; mais comme la présence du gourou a quelque chose de plus imposant, la plupart ne s'en fiant qu'à eux-mêmes, parcourent en personne les villes et les bourgades où demeurent leurs dévots et dévotes. Ils marchent presque toujours accompagnés de leurs femmes, de leurs enfans et de leurs domestiques. On juge de leur mérite et de la somme qu'on doit leur payer, à proportion que leur suite est nombreuse.

Quand le gourou est près d'arriver en un lieu, on a soin d'en donner avis à ses disciples. Les principaux de ce lieu vont le recevoir, et le conduisent, au son des instrumens, dans le logement qui lui a été préparé. On le défraye, lui et sa suite, durant son séjour, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'on lui ait remis la somme dont on est convenu; car il n'y a point de crédit à espérer: il faut vendre ou em-

prunter

prunter de quoi le satisfaire. Si quelqu'un refuse de payer sa taxe, il est cité aussitôt devant le gourou, qui lui reproche son peu de zèle et de piété. Si ces reproches sont inutiles, il le fait battre en sa présence, ou bien, ce qui est le comble de l'infamie, il lui fait couvrir le visage de fiente de vache, il le déclare retranché de sa caste, et il n'est réhabilité qu'en donnant beaucoup plus d'argent qu'on ne lui en demandoit d'abord.

On voit de ces gouroux qui impriment un fer rouge sur les épaules de leurs disciples; mais c'est là une grâce qu'ils n'accordent qu'après avoir tiré d'eux quelques fanons. En d'autres endroits ils tiennent des assemblées nocturnes, où se rendent les plus fervens disciples de tout sexe. Là, après avoir bu abondamment de la raque, et s'être remplis de toute sorte de viandes, ils s'abandonnent aux plus infâmes excès. Tels sont les ministres dont le démon se sert pour retenir ces peuples dans l'idolâtrie, et pour arrêter le progrès de l'évangile.

Un de ces gouroux vint, il y a peu de temps, à Cotta-Cotta, où quelques-uns de ses disciples avoient embrassé la loi chrétienne. Il se déchaîna fort contre eux et contre la religion qu'ils professoient. Ces généreux néophytes allèrent le trouver, et lui demandèrent si c'étoit un crime de reconnoître et adorer le seul vrai Dieu. Le gourou qui n'avoit point de raisons solides à leur opposer, eut recours aux menaces ordinaires de les déclarer déchus de leur caste. Les néophytes donnèrent avis de ce qui se passoit aux Chrétiens des villages voisins : ceux-ci s'assemblèrent en foule dans cette petite ville, et là, sous les yeux du gourou, ils passèrent la plus grande partie du jour et de la nuit à réciter leurs prières, à chanter des cantiques spirituels, et à lire publiquement les livres qui traitent des vérités de la foi, et qui réfutent les erreurs des gentils.

Le prince, qui fut informé du tumulte qu'excitoit le gourou, le blâma de son imprudence, et lui conseilla de se retirer le plus secrètement qu'il lui seroit possible. Il suivit ce conseil, et perdant l'espérance de réduire ses anciens disciples, il sortit de la ville à petit bruit. Les Chrétiens qui se doutèrent qu'il iroit publier ailleurs que sa présence avoit confondu les déserteurs d'entre ses disciples, et qu'il les avoit punis comme ils le méritoient, le suivirent de bourgade en bourgade, et enfin s'étant trouvés dans une petite ville où le gourou s'étoit retiré, et où ils l'avoient encore poursuivi, ils assemblèrent les principaux habitans, et en leur présence, celui des Chrétiens qui portoit la parole au nom de tous, réfuta d'abord, avec autant de modestie que de force, les calomnies que répandoit effrontément le gourou, et il exposa ensuite en peu de mots l'excellence de la religion chrétienne, et les raisons qu'ils avoient eues de l'embrasser. Dieu donna tant de bénédictions à ses paroles, que les gentils mêmes se déclarèrent en faveur des Chrétiens, ce qui acheva de confondre ce faux docteur. Les Chrétiens eussent pu lui reprocher sa vie scandaleuse; mais un reste de respect qu'ils conservoient pour lui, les empêcha de révéler publiquement ses honteux excès.

Voici un autre trait de la malice des gouroux. Un infidèle nommé *Rangappa*, de la caste des tisserands, et qui avoit la réputation d'un homme d'esprit et de probité, se détermina à se faire instruire des vérités du christianisme. Son exemple fut imité de plusieurs idolâtres. On s'assembloit chez lui tous les soirs, la prière s'y faisoit en commun, et elle étoit suivie de l'explication de nos mystères que faisoit le catéchiste. Le gourou qui n'étoit qu'à trois lieues de là, fut averti du dessein de Rangappa, et il se rendit aussitôt au village, ne pouvant se résoudre à perdre un de ses plus fidèles disciples, c'est-

à-dire, celui dont il tiroit le plus d'aumônes. Il assembla ses autres disciples, et leur déclara le dessein qu'il avoit de punir d'une manière éclatante le perfide qui vouloit l'abandonner. Quelques-uns d'eux lui remontrèrent modestement que le catéchiste étoit chez Rangappa; qu'il ne manqueroit pas de le défier à la dispute en présence des principaux du village; que selon les apparences il n'en sortiroit pas à son honneur; que du caractère dont étoit son ancien disciple, on ne devoit pas espérer qu'il changeât de résolution; que d'user contre lui de violence et d'en venir aux voies de fait, c'étoit s'exposer à être cité devant le prince; que l'affaire portée à ce tribunal diminueroit le zèle et les libéralités de ses disciples; qu'enfin tout ce qu'il pouvoit faire pour le présent, c'étoit d'user de menaces. Ce fut en effet le parti qu'il prit : il menaça, il invectiva contre le missionnaire, et il se livra à tous les emportemens d'une fureur inutile.

La manière dont ce gourou reçoit ses aumônes est tout à fait risible. Il s'entoure le corps d'une simple toile : il tient d'une main une petite béquille, et de l'autre un panier d'osier. Il a sur la tête un petit panier ouvert en forme de bonnet. Dans cet équipage il marche à grands pas en chantant les louanges de son dieu : il ne s'arrête point pour demander l'aumône : ceux qui la doivent faire se présentent à la porte de leur maison, et lui, baissant la tête, reçoit ce qu'on lui donne dans son bonnet d'osier : quand ce bonnet est presque plein, il le vide dans le panier qu'il tient à la main.

Rangappa avoit eu auparavant un autre gourou dont il raconte toutes sortes d'infamies. Pour toute instruction, il lui avoit donné une demi-aune de toile sur laquelle il avoit imprimé ses deux pieds, lui ordonnant de faire tous les jours un sacrifice à cette toile. C'étoit, disoit-il, un moyen infaillible

d'expier ses péchés et d'obtenir le ciel. Ce prétendu sacrifice consistoit à étendre la toile par terre, à y jeter quelques fleurs, et à brûler de l'encens. C'est ainsi que le démon se joue de ces pauvres idolâtres. Rangappa cherchoit depuis long-temps la vérité ; depuis qu'il l'a trouvée, il est rempli d'un saint zèle pour la faire connoître aux autres.

On ne commence guère à faire des instructions dans une bourgade, que l'ennemi du nom chrétien n'y excite incontinent quelque orage. Quelques familles de gentils convaincus de la vérité de notre sainte religion, avoient fait prier un de mes catéchistes de venir dans leur village pour les instruire. A peine y fut-il arrivé, que deux soldats mores entrèrent dans la maison où les prosélytes étoient assemblés. « Nous venons ici, dirent-ils, de la part » du Brame à qui appartient ce village : il a appris » qu'un espion s'y étoit réfugié, et nous avons » ordre de nous saisir de sa personne. » Le catéchiste qui est encore jeune, mais qui a beaucoup de fermeté : « C'est à moi, leur répondit-il, que vous » en voulez : c'est volontiers que j'irai trouver le » Brame. » Incontinent il suivit les soldats.

Lorsqu'il fut en présence du Brame, il lui dit d'un ton ferme : « Vous souhaitez savoir qui je suis et ce » que je viens faire dans votre village : j'y viens » enseigner la vérité à ceux qui veulent la connoî» tre. » Le Brame, après quelques railleries, chercha à l'intimider, supposant toujours qu'il étoit l'espion d'une ville voisine avec laquelle il étoit en guerre ; et le faisant dépouiller de ses vêtemens, il étala avec affectation les divers instrumens dont on se sert pour punir les criminels. Le catéchiste parut peu touché de cet appareil : « La religion que je » prêche, dit-il, est connue dans plusieurs villes » voisines : le principal Brame qui les gouverne a » reçu avec estime le *Saniassi* (missionnaire) dont

» j'exécute les ordres : j'arrive d'une bourgade qui
» n'est qu'à une demi-lieue d'ici, où j'ai demeuré
» quelques jours : ceux qui y sont les plus distin-
» gués par leur rang ne pouvoient se lasser d'en-
» tendre la lecture des livres qui expliquent les
» vérités que j'enseigne. »

Ces paroles ne firent nulle impression sur le Brame, et il ordonna que le catéchiste fût renfermé pendant la nuit dans une étroite prison. Cette prison touchoit la maison du Brame, et il lui fallut entendre toute la nuit la lecture que le catéchiste faisoit à haute voix des livres qui contiennent l'explication de nos saints mystères. Le Brame le fit comparoître le lendemain. Deux principaux habitans d'un village voisin, qui se trouvèrent présens, et qui connoissoient le catéchiste, rendirent un témoignage honorable à son innocence et à sa vertu; de sorte que le Brame ne put se défendre de lui rendre la liberté; mais il lui défendit expressément de reparoître sur les terres de sa dépendance : « Vos terres, répliqua le catéchiste,
» ne s'étendent tout au plus qu'à deux ou trois lieues
» d'ici : tout l'univers est de la dépendance du vrai
» Dieu que j'adore; c'est à son tribunal que je vous
» cite, pour y rendre compte des obstacles que vous
» apportez à la prédication de sa sainte loi. » Ce qui est à craindre, c'est que ces pauvres infidèles, qui témoignoient tant d'ardeur de se soumettre à l'évangile, ne persévèrent dans leur infidélité. C'est ce qui arrivera, à moins que Dieu, par son infinie miséricorde, ne leur inspire le courage d'aller ailleurs pour achever de se faire instruire.

L'opposition que ces peuples ont à la vérité, est si grande, que ce qui devroit produire dans leurs esprits de l'estime pour la religion, ne sert souvent qu'à leur en donner plus d'horreur. La lumière ne semble luire à leurs yeux que pour les aveugler davantage. Une fervente chrétienne assistoit avec beau-

coup de charité une pauvre femme idolâtre, qui étoit malade, et que ses plus proches avoient abandonnée; son dessein étoit de sauver son âme, en la soulageant dans les besoins de son corps. Dieu bénit ses intentions, et elle eut la consolation de lui faire administrer le saint baptême, auquel elle l'avoit disposée depuis long-temps. Après sa mort qui suivit de près son baptême, elle aida à l'ensevelir et à lui rendre les derniers devoirs. Ses parens gentils au lieu d'applaudir, comme ils le devoient, à une action si charitable, prétendirent que par cette action même elle étoit déchue de sa caste, et qu'il falloit la chasser non-seulement de leur maison, mais encore du village. En effet, comme elle revenoit de l'enterrement avec une autre chrétienne, les chefs du village se présentèrent à elles, et les yeux étincelans de fureur les menacèrent de les lier au cadavre dont elles venoient de faire les obsèques. « Ce seroit un grand » honneur pour nous, répondirent-elles, si Dieu » nous jugeoit dignes de souffrir la mort pour la foi » que nous avons embrassée. »

La constance des nouveaux Chrétiens et des prosélytes est souvent éprouvée par des maladies ou par des pertes qui leur surviennent; c'est alors qu'ils ont à soutenir les reproches des infidèles qui ne manquent pas de regarder ces disgrâces comme un châtiment de leurs dieux abandonnés. J'en ai vu qui étant sur le point de recevoir le baptême auquel on les avoit long-temps préparés, se sont replongés dans l'idolâtrie, et toute la raison qu'ils apportoient de leur inconstance, c'est que leurs dieux leur avoient apparu en songe, et les avoient menacés de les exterminer eux et leur famille, s'ils renonçoient à la religion de leurs pères.

Depuis peu, un gentil qui a des parens chrétiens, et qui n'attend que la conclusion d'un mariage pour suivre leur exemple, étant assis à la porte de sa

maison au clair de la lune, vit un homme tel qu'on représente un de leurs faux dieux, qui vint s'asseoir auprès de lui; il tenoit d'une main un trident, et de l'autre une petite cloche avec une calebasse dont on se sert pour demander l'aumône. Le spectre jeta sur lui un regard menaçant; mais le prosélyte qui avoit ouï parler de la vertu du signe de la croix, fit sur soi ce signe adorable, et le spectre disparut.

Cette mission de Chruchsnabouram est nouvellement établie, et cependant c'est une de celles où la religion fait le plus de progrès. Je ne doute pas que la réception honorable que le prince de Tatimini fit il y a quelques mois au père de la Fontaine, n'y ait beaucoup contribué. Ce prince qui est jeune, mais qui a plus de maturité d'esprit qu'on n'en a d'ordinaire à son âge, envoya prier le missionnaire de le venir trouver. Il lui assigna un logement, devant lequel il fit dresser un grande tente pour ses catéchistes. A peine le père y fut-il arrivé, que le prince vint le saluer; il lui dit des choses obligeantes sur ce qu'il avoit appris de sa réputation, de son désintéressement et de la pureté de la loi qu'il enseignoit. Le père prit de là occasion de lui exposer les vérités de la religion; et l'attention du prince ne laissa pas douter du plaisir qu'il prenoit à l'entendre.

Pendant les trois jours que le père demeura à Tatimini, le prince lui rendit plusieurs visites; il l'invita le troisième jour à venir voir un nouvel appartement qu'il faisoit bâtir dans son palais; et il lui donna des marques de bonté et même de respect qui surprirent toute sa cour. Enfin ayant appris que le missionnaire vouloit se rendre le lendemain à son église éloignée de quatre à cinq lieues, il ordonna que douze porteurs de palanquins coucheroient auprès de son logis, afin d'être à portée de partir au moment qu'il le souhaiteroit. Ces marques publiques

d'estime de la part du prince, ont fort accrédité la religion dans cette contrée.

La conversion du chef d'un gros village de la caste des *Rettis*, a été accompagnée de circonstances si singulières et si édifiantes, que je ne puis me dispenser de vous en faire le récit. Depuis deux ans, il étoit attaqué d'une maladie qu'on regardoit comme incurable, et que quelques-uns attribuoient à un maléfice. Comme il est riche, il n'y a point de remèdes qu'on n'ait tentés, mais inutilement, pour sa guérison. Les Brames, selon leur coutume, l'ont exhorté à apaiser la colère des dieux par des sacrifices et surtout par de grosses aumônes. Le malade fatigué de tant de remèdes et de tant de vaines dépenses, se livra à la plus noire mélancolie; le désespoir même le porta jusqu'à demander du poison, pour terminer avec sa vie les maux qu'il souffroit.

Un zélé chrétien vint sur ces entrefaites dans le village pour des affaires domestiques. Le Retti eut la curiosité de le voir. Le fruit de plusieurs entretiens qu'ils eurent ensemble, fut que le malade demanda avec instance qu'on lui fît venir un catéchiste pour lui expliquer la doctrine chrétienne. Il y en avoit un à Darmavaram. Le plus jeune des frères du malade, nommé *Condappa*, se chargea de l'aller chercher. Il est surprenant combien ce jeune gentil s'est toujours déclaré contre les fausses divinités; il ne pouvoit souffrir qu'on leur fît des sacrifices, ni qu'on leur rendît dans sa maison aucun culte. « Quelle vertu, » disoit-il, peuvent avoir des statues de pierre et » de bois? Comment exauceroient-elles des vœux » qu'elles n'entendent point? Comment remédie- » roient-elles à des maux qu'elles ne connoissent » point? Peut-on mettre au rang des dieux, des » hommes dont la vie infâme feroit rougir les plus » grands scélérats? » C'étoit là le sujet ordinaire des contestations domestiques. Il avoua, depuis qu'il eut

reçu le baptême, que cette aversion des faux dieux lui étoit comme naturelle. Il alla donc trouver le catéchiste à Darmavaram, et il le pria de venir à son village. Le catéchiste s'en excusa d'abord sur divers prétextes; enfin, ne pouvant résister aux prières réitérées du gentil, il s'y rendit secrètement, mais il n'y resta que trois jours. La frayeur eut beaucoup de part à cette conduite du catéchiste; il savoit que dans le pays où est le village du Retti, on avoit fait couper une main et une oreille à des étrangers pour un sujet assez frivole, et il craignoit le même sort, pour peu qu'on vînt à savoir la raison qui l'avoit amené dans le village.

Peu de jours après son départ, l'inquiétude du Retti, et l'empressement qu'il avoit dé se faire instruire, obligèrent Condappa à aller trouver une seconde fois le catéchiste, pour l'engager à venir revoir le malade. Mais ayant appris à son arrivée que le missionnaire étoit de retour dans son église de Chruchsnabouram, transporté de joie, il partit dès le lendemain pour cet endroit, accompagné du catéchiste et d'un de ses parens. Il exposa au missionnaire tout ce qui s'étoit passé durant son absence, le désir ardent qu'avoit son frère d'apprendre les vérités de la foi, et il le pria de permettre qu'on transportât le malade à son église, afin qu'il eût le bonheur de recevoir le baptême et de mourir à ses pieds.

Le père blâma la timidité du catéchiste, et consentit avec plaisir à la proposition que lui faisoit le jeune gentil. « Mais, ajouta-t-il, faites réflexion que » si vous ne cherchez que la santé de votre frère, » je ne vous réponds pas de sa guérison; notre pro- » fession n'est pas de donner des remèdes, mais » d'enseigner la loi du vrai Dieu. »

Condappa étant de retour à son village, assembla tous les parens du malade, et il fut conclu qu'on le transporteroit au plutôt à *Chruchsnabouram*. « Il

» faut vous avertir, dit Condappa, que le prédicateur
» de la loi chrétienne commencera par nous de-
» mander si nous avons dans notre maison des
» statues des faux dieux, ou quelque autre signe
» d'idolâtrie; et si cela est, il ne se fiera point à
» nos paroles; il se persuadera au contraire, que
» nous n'avons en vue que le rétablissement de la
» santé de mon frère. » Les parens du malade avoient de la peine à se laisser enlever leurs divinités, dans la crainte qu'elles ne se vengeassent de cet affront. « Je me charge, dit Condappa, de la colère de ces
» prétendus dieux. » Après quoi les ayant mis dans un sac, il alla les jeter dans un puits hors du village.

Le lendemain, on transporta le malade sur un brancard. Vingt de ses parens l'accompagnèrent, et en deux jours de marche ils arrivèrent à Chruchsnabouram. L'état du Retti excitoit la compassion; outre la fièvre continue, il étoit tourmenté d'une toux si violente, qu'on eût dit dans ses fréquens accès qu'il étoit près d'étouffer; ses mains et ses pieds étoient couverts d'ulcères qui lui causoient des douleurs très-aiguës. On le logea dans la maison du missionnaire avec trois de ses parens pour le soigner. Il n'y avoit qu'environ huit jours qu'il y étoit arrivé, lorsque sur le minuit il cria au secours : le père y accourut, et le trouvant dans les convulsions d'un homme mourant, il lui jeta de l'eau bénite, et fit sur lui le signe de la croix. Le malade revenant à soi : « Ah!
» mon père, s'écria-t-il, ils me tenoient à la gorge,
» je vous conjure de ne pas différer plus long-temps
» à m'accorder la grâce du baptême. » On le porta le lendemain à l'église, et il y fut baptisé.

Depuis que le néophyte eut été régénéré dans les eaux du baptême, sa maladie diminua de jour en jour, et on commença à bien espérer de sa guérison. Ce fut alors que les Chrétiens de Ballabaram dépêchèrent un exprès au missionnaire, afin de l'avertir

que sa présence étoit nécessaire pour les consoler et pour les fortifier dans le danger prochain où étoit leur ville d'être assiégée par l'armée du prince de Maïssour. Le missionnaire partit à l'instant, et à son arrivée il conféra le baptême à quatorze catéchumènes. Il en avoit baptisé dix-huit deux mois auparavant. Après un assez long séjour qu'il fit dans cette ville, comme il se disposoit à aller visiter les chrétientés de Devandapallé et de Ponganour, il apprit que le Retti étoit tout à fait désespéré. C'est ce qui l'obligea de retourner à Chruchsnabouram, dans l'espérance de convertir à la foi plusieurs parens du malade. Il y en avoit déjà huit qui avoient reçu le baptême, et vingt autres se disposoient à le recevoir.

Lorsqu'on sut, dans le village du Retti, qu'il n'avoit plus que peu de jours à vivre, son frère aîné qui est Dasseri, c'est-à-dire entièrement dévoué au culte de Vistnou, vint le trouver pour lui persuader de retourner dans sa maison. Le néophyte lui répondit d'un ton ferme, en présence de plusieurs gentils, qu'il ne consentiroit jamais qu'on le tirât de l'église du vrai Dieu, qu'il étoit le maître d'ordonner de sa vie et de sa mort, qu'il avoit mis en lui toute sa confiance, et qu'il étoit entièrement soumis à ses volontés; alors Condappa adressant la parole à son frère aîné : « Vous êtes témoin, lui dit-il, des sen-» timens où est mon frère : j'ai apporté ici ses os, » il est vrai, non pas pour lui procurer la santé, » mais pour le mettre dans la voie du salut; et vous » voudriez les reporter dans notre village pour le » précipiter dans l'enfer ! C'est à quoi je m'oppo-» serai de toutes mes forces. » Et sur ce que dit le Dasseri, que ses parens étoient dans l'impatience de voir le malade avant sa mort : « Ils peuvent venir ici, » répondit le moribond, comme ils y sont déjà » venus. Pour moi je ne ferai jamais ce déshonneur » à la religion du vrai Dieu que j'ai embrassée. »

Puis parlant des soins que le missionnaire avoit pris de lui : « Où trouverois-je un père, dit-il, qui eût » pour moi une égale tendresse ? C'est à ses pieds » que je veux mourir. »

Il mourut en effet la veille de Noël : ses parens gentils, qui arrivèrent peu d'heures avant sa mort, et qui avoient été préparés au baptême par le catéchiste, le demandèrent avec empressement : « Ne » seroit-il pas à propos, leur dit le missionnaire, » d'éprouver encore quelque temps votre constance? » Vous croyiez trouver votre parent en meilleure » santé, et vous le voyez près de mourir. Votre foi » n'en est-elle pas ébranlée, et n'auroit-elle pas » besoin d'être affermie? » Comme ils redoublèrent leurs instances, le père ne crut pas devoir leur refuser ce qu'ils demandoient avec tant d'ardeur. Il les baptisa au nombre de quatorze. Comme il faisoit le même jour son instruction aux fidèles dans l'église, il fut obligé de la quitter pour venir faire la recommandation de l'âme du Retti qui agonisoit. Tous les Chrétiens le suivirent, et la douleur fut générale. Les larmes que le ministre du Seigneur ne put s'empêcher de répandre, jointes aux sanglots des nouveaux fidèles, interrompirent plusieurs fois les prières. Enfin le malade mourut entre les bras du missionnaire, comme il l'avoit souhaité.

Ce qu'il y eut de particulier, c'est que la douleur qu'on venoit de témoigner se changea tout à coup en des transports de joie. « Que je m'estimerois » heureux, s'écrioit-on, de mourir de la sorte, muni » des sacremens de l'Eglise, et parmi le concours » de tant de fidèles qui feront monter leurs prières » et leurs aumônes vers le ciel pour l'âme du » défunt ! » La cérémonie des obsèques, qui se fit le lendemain, ne contribua pas peu à confirmer dans la foi ses parens nouvellement baptisés. Le corps étoit porté sur un brancard couvert de toiles peintes,

et orné de festons de fleurs et d'un beau luminaire. Tous les Chrétiens suivoient deux à deux, récitant à haute voix les prières de l'Eglise. Les gentils mêmes en furent surpris et édifiés; car toute la piété des infidèles, en de pareilles cérémonies, se réduit à accompagner le corps du défunt, à remplir l'air de cris lugubres, à se frapper les joues et la poitrine, et à mettre un peu de riz cuit auprès du cadavre qu'on va brûler ou enterrer.

Quand les Rettis chrétiens furent de retour dans leur village, ils eurent à essuyer des reproches amers de leurs compatriotes. « Qu'étoit-il nécessaire, » disoient-ils, de porter si loin le cadavre d'un » mourant? N'étoit-il pas plus à propos de le laisser » mourir au milieu de sa famille, que d'aller inu- » tilement implorer le secours d'un étranger? Sa » mort n'est-elle pas une preuve de la colère des » dieux auxquels vous l'avez fait renoncer? Vous » parlez en aveugles, répondirent les fidèles; c'est » le salut de l'âme de notre frère que nous sommes » allés chercher, et non pas la santé de son corps. » Si vous aviez été témoins comme nous, de la » charité avec laquelle on l'a traité pendant quatre » mois qu'a duré sa maladie, vous prendriez des » sentimens plus favorables à la loi chrétienne, et » vous vous garderiez bien de blâmer notre con- » duite. »

Ces reproches, mêlés de railleries et d'insultes que les gentils faisoient aux Rettis chrétiens, les portèrent à écrire au missionnaire pour le prier de venir dans leur village : et afin de l'y engager plus efficacement, ils l'assurèrent qu'il y trouveroit trente personnes disposées à recevoir le baptême. Le missionnaire se rendit à leurs prières. Au moment qu'il approcha du village, les nouveaux fidèles allèrent au-devant de lui, escortés de soldats et des principaux de la bourgade, avec des flambeaux et de la

symphonie. Comme on avoit publié son arrivée dans les bourgades circonvoisines, une foule de peuple se rendit au village, soit par curiosité, soit par le désir de connoître la nouvelle loi dont ils avoient si souvent entendu parler. Alors les néophytes, fortifiés par la présence du missionnaire, reprochèrent à leur tour aux infidèles leur aveuglement. « Nous passons » dans votre esprit pour des insensés, leur dirent-» ils, parce que nous suivons la religion du vrai » Dieu : voilà celui qui nous l'a enseignée; il est » bien différent de vos gouroux qui ne cherchent » que votre argent. Celui-ci ne demande rien, et » ce n'est que le désir de nous procurer un bonheur » éternel qui l'a attiré de si loin dans nos contrées. » Qu'avez-vous à répondre aux salutaires instruc-» tions qu'il nous fait? Est-ce donc une folie de » n'adorer qu'un seul Dieu? Et quelle est votre sa-» gesse de croire que des idoles de bronze et de » pierre soient de véritables divinités? » C'est ainsi qu'ils confondoient les idolâtres. Mais surtout ils ne pouvoient contenir leur joie, lorsqu'ils voyoient que les Brames qui passent pour les plus habiles du pays, n'avoient rien à répondre aux questions que leur faisoit le missionnaire sur divers points de religion et de science. Pendant le peu de jours que le père demeura avec ses néophytes, il baptisa plus de cinquante personnes.

Peu de jours après son départ, un mariage qui se fit dans le voisinage, mit les fidèles à une nouvelle épreuve. Le mari étoit Chrétien, et il obtint des parens de la fille qu'il épousoit, qu'on n'observeroit dans son mariage que les cérémonies prescrites par l'Eglise, sans y mêler aucune de celles qui s'observent parmi les idolâtres : ce qui fut exécuté ponctuellement. Le gourou, nommé *Chivalingam*, le persécuteur le plus déclaré du christianisme, se rendit aussitôt au village avec une suite nombreuse de ses

disciples. Son dessein étoit de faire casser le mariage, parce qu'il s'étoit fait sans sa permission; ou du moins s'il n'y pouvoit pas réussir, de tirer une grosse amende. Après bien des invectives contre la religion, il menaça de porter cette affaire au tribunal du prince; il ne se promettoit rien moins que de faire condamner les nouveaux fidèles, et de faire proscrire le christianisme.

Prasappa-Naidou (c'est le nom de celui qui gouverne tout ce pays qu'on appelle l'*Andevarou*) passoit pour un prince également éclairé et inflexible. Deux exemples de sévérité lui avoient acquis cette réputation. Comme il visitoit une de ses forteresses, des mécontens prirent le dessein de l'y renfermer le reste de ses jours, et de lui substituer son frère dans le gouvernement. Le prince fut averti du complot formé contre sa personne, et il partit lorsqu'on s'y attendoit le moins pour retourner à Anantabouram, sa ville capitale. Son retour précipité rompit les mesures des conjurés, qui furent tous mis à mort à la réserve de son frère. Une autre fois qu'il étoit en voyage, ses porteurs le croyant endormi dans son palanquin, s'échappèrent en des discours peu respectueux pour sa personne. Il dissimula jusqu'à son retour. Quelques jours après il assembla les principaux de sa cour, et il leur demanda quel châtiment mériteroient des serviteurs qui parleroient avec mépris de leur maître. Tous répondirent qu'ils méritoient la mort. Dès le lendemain ils furent exécutés. Une justice si rigide n'est pas ordinaire aux Indes, où communément les plus grands crimes ne sont punis que de l'exil ou de quelque amende pécuniaire.

Le gourou dont je viens de parler, alla donc à Anantabouram pour présenter au prince sa requête contre les Chretiens. Mais quelque mouvement qu'il se donnât, il ne put jamais obtenir d'audience. Un jour que le prince alloit à la promenade, il parut

devant son palanquin le corps tout couvert de cendres, l'épée nue à la main, et déclamant de toutes ses forces contre les prédicateurs de la loi chrétienne. Le prince l'écouta assez froidement, et il lui fit dire que les *Saniassis romains* ne demeuroient pas dans ses terres, qu'ils résidoient dans le pays de Ballaram, et que c'étoit là qu'il devoit porter ses plaintes.

Ces mouvemens du gourou, qui ne laissèrent pas d'inquiéter les nouveaux fidèles, furent suivis d'une autre épreuve. L'armée des Marattes, dont le pays est vers la hauteur de Goa, fait de fréquentes excursions dans cette partie de l'Inde qui est habitée par les Rettis: elle y a porté le ravage tout récemment, et les Chrétiens y ont fait de grosses pertes, soit en grains, soit en troupeaux. Dès qu'il arrive quelque perte ou quelque disgrâce à un Chrétien, les gentils l'attribuent d'abord à ce qu'ils ont quitté la religion de leurs pères. « C'est, disent-ils, une punition manifeste de nos » dieux irrités. » Les Chrétiens ne manquent pas de leur répondre que ces pertes les entretiennent dans l'humilité, qu'elles les détachent insensiblement de l'affection aux biens de la terre, pour les faire aspirer aux seuls bien solides et véritables, qui sont les éternels. Mais ce qui dut édifier les gentils, c'est de voir que les Chrétiens, nonobstant leurs pertes, soulagèrent, par de grosses aumônes, ceux que le fléau de la guerre avoit réduits à une extrême indigence.

Dans de si tristes conjonctures, ces fervens Chrétiens ne perdoient pas de vue le dessein qu'ils avoient de bâtir chez eux une église. Ils députèrent deux néophytes à Chruchsnabouram, ville éloignée de douze lieues de leur pays, pour représenter au missionnaire combien il étoit difficile qu'eux et leurs familles se rendissent de si loin à l'église ; que s'il y en avoit une au milieu d'eux, le nombre et la ferveur des fidèles augmenteroient d'une manière sensible.

sensible. C'est de quoi le missionnaire étoit bien convaincu : mais la difficulté étoit d'en obtenir la permission du prince, et c'étoit une démarche à laquelle on n'osoit s'exposer. Le père se hasarda néanmoins à lui envoyer un catéchiste pour lui présenter des raisins de sa part. Ce fruit est estimé dans l'Inde, parce qu'il est extrêmement rare. Le prince reçut le présent avec de grands témoignages d'estime pour le père, et il lui fit dire qu'il seroit ravi de le voir. Ce favorable accueil rassura les esprits, et le missionnaire, après avoir imploré le secours de Dieu par l'intercession de saint Joseph, ne songea plus qu'à se rendre dans le pays de l'Andevarou.

Le prince ne fut pas plutôt informé de son arrivée, qu'il dépêcha son premier ministre pour le recevoir à la porte de la ville. Il fut conduit au palais à la clarté des flambeaux et au son des instrumens. Des *Maldars* (soldats mores) se trouvèrent sur sa route pour le prier de hâter sa marche, parce qu'il étoit attendu avec impatience. Le prince étoit dans sa grande salle d'audience : c'est une espèce de théâtre élevé de terre de trois à quatre pieds : le toit, qui est une plate-forme, est soutenu par de hautes colonnes ; le parterre, qui est vaste et à découvert, est embelli de deux jets d'eau, l'un au bas du théâtre, et l'autre à soixante pieds environ plus loin, au milieu de deux rangs d'arbres. Le pavé étoit couvert d'un tapis de Turquie, sur lequel le prince étoit assis, appuyé, à la manière des Orientaux, sur un grand coussin en broderie. Il avoit à côté de lui un poignard et une épée, dont les poignées étoient d'agate, enrichies d'or ; ses parens et ses principaux officiers l'environnoient ; les Brames occupoient le fond de la salle, et le parterre étoit rempli de soldats et de bas officiers.

Aussitôt que le prince aperçut le missionnaire, il se leva ; et après l'avoir salué, il lui fit signe de

s'asseoir sur des coussins qui étoient auprès de lui. Le père refusa cet honneur, et prit place à deux ou trois pas plus loin. Les catéchistes qui l'accompagnoient, mirent aux pieds du prince une sphère, une mappemonde, et d'autres semblables curiosités. Puis le père fit tomber insensiblement l'entretien sur la toute-puissance du premier Etre, sur son immensité, son éternité, et sur la fin qu'il s'est proposée en créant l'homme raisonnable. Le prince l'ayant écouté attentivement, suggéra aux Brames de questionner le missionnaire sur ce qu'il pensoit de leurs sacrifices. « Dans vos sacrifices, répondit le père, » j'ai ouï dire que vous égorgez des victimes, et » que vous présentez à vos divinités du riz, du » beurre et d'autres choses de cette nature. Croyez-» vous de bonne foi que Dieu se nourrisse du sang » de ces victimes, et qu'il ait besoin des choses que » vous lui offrez? Dieu est un pur esprit; c'est en » esprit et en vérité qu'il veut être adoré; l'hon-» neur, la louange, l'amour, voilà le tribut qu'il » exige de ses créatures. C'est-à-dire, interrompit » le prince, que nos sacrifices ne conviennent pas » à la majesté de Dieu. Mais je voudrois bien savoir, » poursuivit-il, quel est votre sentiment sur les » métamorphoses de nos dieux. Commençons par » celle de *Rama*.

» On trouve dans vos histoires, répondit le père, » que Vistnou s'est métamorphosé en un homme » que vous appelez *Rama*, pour tuer le géant Ra-» venen. Sans entrer dans les absurdités que ren-» ferme cette fable, et qui choquent le bon sens, » quelle idée auriez-vous d'un puissant roi qui se » mettroit à la tête d'une nombreuse armée pour » aller combattre une mouche? Dieu qui d'une seule » parole peut faire rentrer ce vaste univers dans le » néant d'où il l'a tiré, avoit-il besoin de tant d'ap-» pareil pour se défaire d'un seul homme? A quoi

» bon cette multitude d'ours et de singes que vous
» donnez pour escorte à votre Rama?

» Comprenez-vous ce qu'il dit, répliqua le prince
» en s'adressant aux Brames? Puis regardant le
» missionnaire, en sera-t-il de même, lui dit-il,
» des autres métamorphoses? Prince, répondit le
» père, ma réponse ne sera pas du goût de bien des
» personnes, et elle pourra peut-être les aigrir. Que
» cela ne vous inquiète point, repartit le prince: je
» sais que vous faites profession de dire la vérité;
» expliquez-vous librement. Peut-on se persuader,
» poursuivit le missionnaire, qu'un Dieu se soit mé-
» tamorphosé en lion, en poisson, en pourceau?
» Telle est donc la majesté des dieux que vous
» adorez! » Il s'éleva alors un murmure confus
dans l'assemblée: le prince, de son côté, affectoit
un air sévère, et gardoit un profond silence. « J'ose
» me promettre, continua le père en regardant le
» prince, que vous serez de mon sentiment. N'exa-
» minons point quelle créance méritent ceux qui
» ont composé l'histoire de ces métamorphoses; que
» la seule vérité soit notre règle. Si, pour vous
» donner quelque idée de ce que je suis, je parois-
» sois devant vous sous la figure d'un pourceau, et
» affectant les gestes de cet animal, pour qui pas-
» serois-je dans votre esprit? » Le prince fit signe
au père d'en demeurer là. Puis se tournant vers les
Brames qui ne pouvoient dissimuler leur embarras:
« Passez, leur dit-il, à l'article des *Vedams*, c'est-
» à-dire, *les Lois divines*. » Les Indiens en recon-
noissent quatre, qu'ils supposent être sorties des
quatre visages de leur dieu Brama.

« Vous me feriez plaisir, dit le missionnaire en
» parlant aux Brames, de m'expliquer ce que vous
» entendez par la loi divine. Votre malheur, ou
» plutôt votre orgueil, fait que vous n'examinez
» rien à fond: vous vous contentez de réciter

» quelques vers que vous avez appris dans les écoles,
» et dont le sens vous est le plus souvent inconnu.
» Les plus sincères d'entre vous avouent de bonne
» foi qu'il y a plusieurs choses dans vos Vedams qui
» blessent la raison, et qu'un homme d'honneur ne
» peut lire sans rougir. De telles infamies peuvent-
» elles sortir de la bouche d'un Dieu? Mais, ajou-
» ta-t-il, voici le point décisif : une de vos lois
» apprend à faire des maléfices, à jeter des sorts et
» à les lever : une pareille loi peut-elle venir du
» vrai Dieu? » Les Brames se récrièrent, disant
que leur loi ne contenoit pas des secrets magiques.
« La chose est vraie, dit le prince, et il seroit inu-
» tile de la désavouer. » On agita plusieurs autres
questions qu'il seroit inutile de rapporter.

Sur la fin de l'audience, le père s'adressant au
prince : « Je ne cesserai point, lui dit-il, de prier
» Dieu pour votre personne : je ne vous souhaite
» point de plus grands biens temporels, le ciel vous
» en a comblé. Mais il y a des biens d'une autre
» nature et qui sont éternels : ce sont ceux-là que
» je conjurerai la divine Providence de ne pas vous
» refuser. » Un Brame croyant faire sa cour, dit sur
cela en interrompant le père : « Que ces prétendus
» biens soient votre partage; pour nous, nous sou-
» haiterons dans ce monde au prince une fortune
» encore plus florissante que celle dont il jouit.
» Vous avez tort, reprit le prince, ce partage seroit
» trop inégal : je souhaite avec le secours de ses
» prières d'avoir quelque part aux biens du Ciel. »
Il y avoit plus d'une heure et demie que duroit la
dispute; le père prit congé du prince, qui se leva
en joignant les mains devant sa poitrine, et faisant
une profonde inclination de tête. Le père se retira
dans le logis qui lui avoit été assigné, et il y passa
la nuit.

Le lendemain deux Brames vinrent le chercher

pour le conduire au palais ; il y alla accompagné de ses catéchistes. Le prince sortit de son appartement, et vint au-devant de lui. « Je suis un étranger, dit » le père, et je ne mérite pas cet honneur. Un » étranger, reprit le prince ! ce n'est pas ainsi que » je vous regarde ; je vous honore comme je ferois » mon propre gourou. » Il fallut pour obéir au prince que non-seulement le père, mais encore les catéchistes entrassent les premiers dans la salle d'audience. L'assemblée y étoit encore plus nombreuse que le jour précédent. La dispute avec les Brames roula presque toute sur les mêmes points de controverse. Ce qu'il y eut de particulier, c'est que le prince réfuta lui-même les raisonnemens des Brames, et il le fit avec vivacité et sans nul ménagement.

A ces marques d'affection que témoignoit le prince : « Seigneur, lui dit le père, il faut que vous soyez » bien convaincu de la bonté de la cause que je » soutiens, puisque vous me suscitez tant d'adver- » saires ; je me promets de vos lumières et de votre » équité que vous vous intéresserez pour ma dé- » fense. Je vous seconderai, répliqua le prince avec » un visage ouvert. Ensuite, s'adressant aux Brames, » vous convenez avec le Saniassi romain, dit-il, de » la nécessité d'un seul premier Etre, et cependant » vous ne pouvez nier que nous admettons trois » dieux. Vous, poursuivit-il, s'adressant à un vist- » nouviste, vous dites que ce premier être est » Vistnou : et vous, parlant à un autre, vous sou- » tenez que c'est Brama : moi, selon les principes » de ma secte, je maintiens que c'est Issouren. » Convenons d'abord entre nous quel est ce sou- » verain Etre, et nous disputerons ensuite contre le » Saniassi. Ces trois divinités, reprirent les Brames, » n'en font qu'une seule. Cela ne peut pas être, dit » le prince ; nous lisons dans nos histoires que des » cinq têtes que vous attribuez à Brama, Issouren

» lui en a coupé une, et nous ne savons pas qu'il » ait eu le pouvoir de reproduire cette tête coupée. » De pareilles absurdités, reprit le père, ne prou- » vent-elles pas manifestement la fausseté de ces » chimériques divinités ? »

On reprit ensuite ce que le père avoit dit le soir précédent, que les quatre Vedams ne pouvoient pas être appelés des lois divines. « Quelle est donc » cette loi que vous dites être la seule divine, de- » mandèrent les Brames ? Le prince, sans donner » au père le temps de répondre : écoutez, leur » dit-il, mettons-nous vous et moi au rang de ses » disciples, et il nous l'enseignera ; sans quoi, quel » fruit retirerons-nous de ce qu'il prendroit la peine » de nous dire ? » Le père fit à son tour quelques questions aux Brames sur la nature de l'âme. Le prince qui s'aperçut que ces questions les embarras- soient : « Vous leur demandez, dit-il, ce que c'est » que l'âme ; faites-les convenir d'abord qu'ils en » aient une : du moins je sais que toute l'occupation » de leur âme est d'inventer des moyens d'abuser les » peuples et d'en tirer des aumônes. Vous voulez » dire, sans doute, ajouta le père, que leur ventre » leur tient lieu d'âme et de divinité.

» Ce n'est point pour disputer, reprit le prince, » que je vous ai fait appeler aujourd'hui, c'est pour » vous demander une grâce ; faites-moi le plaisir de » vous établir dans ma ville capitale, je serai bien » aise de vous entretenir de temps en temps. » Le père, après l'avoir remercié de ses bontés, lui té- moigna que sa profession de Saniassi ne s'accordoit pas avec le fracas et le tumulte d'une grande ville. « Vous ne serez importuné, dit le prince, qu'au- » tant que vous le voudrez ; j'y donnerai bon ordre, » et moi-même quand j'irai vous voir, ce sera sans » aucune suite ; cependant je ne veux pas vous gêner, » et vous êtes le maître de choisir dans toute l'éten-

» due de mes états le lieu qui vous conviendra le
» mieux; mais mon inclination seroit que vous de-
» meurassiez dans ma capitale. » Le père le pria de trouver bon que pour le présent il bâtit une église à Madigoubba, où il avoit plusieurs disciples; que ce village n'étant qu'à deux lieues de la capitale, il seroit à portée de le venir trouver au premier ordre qu'il recevroit de sa part.

Pendant le temps de cette audience, le prince fut obligé de sortir deux fois. Rentrant dans la salle, et voyant le missionnaire debout, il ne voulut jamais reprendre sa place, qu'il ne l'eût vu assis. C'est par ces dictinctions qu'un prince idolâtre témoignoit à toute sa cour le respect qu'il avoit pour la loi du vrai Dieu et pour le dernier de ses ministres. Avant que de le congédier, il lui fit voir quelques curiosités qu'il avoit dans son palais, et il fit promener ses chevaux richement caparaçonnés. Il alla ensuite à la promenade, et apercevant un des Rettis chrétiens:
« Faites bâtir au plutôt, lui dit-il, la maison du
» Saniassi romain : je vous permets de faire couper
» tout le bois qui sera nécessaire. Un moment après
» l'ayant fait rappeler: Je n'ai consenti qu'avec peine,
» ajouta-t-il, que le missionnaire fixât sa demeure
» dans votre village; puisque vous avez le bonheur
» d'être du nombre de ses disciples, je vous regarde
» comme mes enfans; mais joignez vos prières aux
» miennes, pour l'engager à demeurer dans ma
» capitale. J'ai encore à lui parler, avertissez-le de
» ne pas partir sitôt. »

Au retour de la promenade, il renvoya au palais la princesse avec ses éléphans, ses chevaux, et la plus grande partie de sa cour, et il se rendit en palanquin, accompagné de ses seuls gardes, au logis du missionnaire. Après les avoir fait retirer pour être seul avec le père, il lui dit: « Il n'y a qu'un
» article qui m'arrête. Si vous me le passez, je me

» fais dès à présent votre disciple. Je porte le *lingan*,
» comme vous voyez. » (C'étoit un bijou d'or, enrichi de pierreries, où apparemment étoit enfermée la pierre qu'on appelle *Lingan* : il le portoit attaché à sa veste comme les chevaliers portent la croix de leur ordre). « Je suis bien éloigné de croire, ajouta-
» t-il, que ce soit une divinité, je ne lui fais point
» de sacrifices ; mais vous savez que c'est la marque
» qui distingue ma caste ; si je le quittois, je passe-
» rois pour un insensé, et je révolterois contre moi
» toute ma famille.

» Prince, lui répondit le missionnaire, la chose
» vous paroît impossible ; mais le Dieu que je vous
» prêche peut faire de plus grands miracles. Non,
» répliqua le prince, le Dieu que vous adorez me
» sauvera ou me damnera avec le lingan. Je regarde
» les temples et les idoles comme de la boue ; je les
» ferai renverser, si vous le jugez à propos ; mais
» pour ce qui est du lingan, je ne le quitterai jamais. »
Le père, les larmes aux yeux, prit les mains du prince, et les serrant étroitement : « Ce n'est pas
» encore, lui dit-il, de quoi il s'agit : donnez-vous
» la peine et le loisir de réfléchir sur les importantes
» vérités que je vous annonce : Dieu vous donnera
» la force d'exécuter ce qu'il vous inspire par le
» foible organe de son ministre : il ne vous a pas
» créé pour vous précipiter dans les flammes de
» l'enfer : sa grâce dissipera toutes vos craintes, si
» vous la demandez avec confiance ; mes disciples et
» moi nous le prierons sans cesse de vous accorder
» ce puissant secours. »

A ces paroles, le prince parut s'apaiser ; puis changeant de discours : « Pourquoi refusez-vous,
» dit-il, de fixer ici votre demeure ? je vous l'ai déjà
» dit, que vous ne serez point interrompu dans vos
» saints exercices : votre plaisir, dites-vous, est
» d'être avec les pauvres pour leur enseigner le

» chemin du ciel ; sachez que je ne regarde pas cet
» éclat qui m'environne, ni ces biens que je pos-
» sède, comme quelque chose qui m'appartienne :
» je ne les ai point apportés en naissant; ils ne me
» suivront point après ma mort : mon père possé-
» doit ces biens, et ils ne l'ont point garanti du
» tombeau; j'en jouis maintenant, et d'autres les
» posséderont après moi : ainsi regardez-moi comme
» un pauvre, et ne me refusez pas la grâce que je
» vous demande. »

Des réflexions si chrétiennes de la part d'un prince idolâtre surprirent les néophytes qui étoient présens : « Le vrai Dieu, répondit le père, qui vous
» met dans le cœur de si génereux sentimens, a
» sans doute de grands desseins sur votre personne.
» Vous voulez que je bâtisse ici un *Matam* (c'est
» le nom qu'on donne à nos églises), j'y consens,
» et j'espère que Dieu en tirera sa gloire. Du moins
» je pourrai vous entretenir plus souvent de ses di-
» vines perfections, et de l'importance qu'il y a de
» travailler sérieusement à votre salut. »

Le prince ne pouvant dissimuler sa joie, renouvela aux Rettis chrétiens la permission qu'il leur avoit donnée de couper tous les bois nécessaires pour la construction de l'église, sans épargner même les arbres de son jardin de plaisance qui est à Madigoubba. Plaise à la divine miséricorde de bénir de si heureux commencemens, et de fortifier ce prince contre les obstacles qui s'opposeront à sa conversion !

J'avois encore, Monsieur, d'autres particularités à vous mander; mais j'apprends en ce moment la mort du père de la Fontaine, notre supérieur général. Quelle perte pour cette mission ! Dieu nous l'enlève dans un temps où sa présence sembloit être le plus nécessaire. Sa douceur, son humilité, ses manières affables et obligeantes lui avoient gagné le cœur des

Français et des Malabares. Les églises qu'il a fondées dans cette mission, seront des monumens durables du zèle dont il brûloit pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes. Madame la vicomtesse d'Harmoncourt sa mère, lui faisoit tenir chaque année une aumône considérable qui le mettoit en état de fournir aux frais qui sont indispensables lorsqu'on entreprend d'ouvrir une nouvelle mission. La mission de Carnate, surtout celle qui est en-deçà des montagnes, le regarde avec justice comme son fondateur. Il est difficile de montrer plus de courage, plus d'activité, et plus de tranquillité d'âme, qu'il en a fait paroître dans diverses persécutions qu'il a eu à soutenir. Dans celle de Ballabaram, sa douceur charma tellement les soldats envoyés pour le prendre, qu'ils furent tout à coup changés en d'autres hommes, et que se jetant à ses pieds, ils lui demandèrent pardon des indignités qu'ils avoient exercées à son égard. Dans une autre persécution où l'on avoit soulevé toute la ville contre les missionnaires et les fidèles, un seul entretien qu'il eut avec le chef des troupes, le convainquit des vérités de la religion ; et sur le rapport qu'il en fit au prince, il y eut défense d'inquiéter les nouveaux fidèles. Je ne puis vous exprimer avec combien de peines et de fatigues il a recouvré l'église de Devandapallé que les ennemis de la foi nous avoient enlevée. Depuis qu'il fut nommé supérieur général, il ne pensoit qu'à ramener les esprits prévenus, sans perdre de vue cette mission qui étoit le principal objet de ses soins. Il espéroit l'affermir davantage, et il portoit ses vues encore plus loin, afin d'étendre de plus en plus le royaume de Jésus-Christ. Si vous pouviez être le témoin de la douleur que ressentiront les fidèles, lorsqu'ils apprendront la mort de leur cher père en Jésus-Christ, vous jugeriez mieux quelle est la grandeur de notre perte. Adorons les juge-

mens de Dieu, et conformons-nous à sa très-sainte volonté.

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect, etc.

LETTRE

Du père Barbier, missionnaire.

A Puneypündi, dans le Carnate, le 7 janvier 1720.

J'AVAIS mené une vie assez languissante à Bengale, ce qui m'avoit obligé d'aller chercher du soulagement à Pondichery. Mais ce que vous aurez peine à croire, le dernier remède qu'il falloit employer pour rétablir ma santé, étoit le riz et les herbes de la mission. Depuis qu'en prenant un peu sur moi-même j'ai abandonné la côte, et que je me suis remis à la vie de missionnaire, je me porte beaucoup mieux, et je sens mes forces revenir. Je conçois chaque jour plus d'espérance de travailler long-temps dans cette portion de la vigne du Seigneur. Je l'éprouve, et il est vrai qu'un abandon parfait entre les mains de l'aimable Maître que nous servons, est la vertu capitale qui nous est nécessaire. Si nous avons des fatigues à essuyer, si notre vie est austère, nous en sommes bien dédommagés par la consolation que nous avons de voir l'œuvre de Dieu s'avancer de jour en jour, soit par le concours de ceux qui se présentent au baptême, soit par l'innocence, la docilité et la ferveur des anciens Chrétiens. De cent que je confesserai, à peine en trouverai-je douze qui soient tombés dans des fautes considérables. Tous m'édifient infiniment par leur exactitude scrupuleuse à remplir les devoirs de la religion, par l'avidité

avec laquelle ils entendent la parole de Dieu, par la patience qu'ils font paroître dans leurs afflictions et leurs maladies. Il me semble que je vois renaître la ferveur des premiers siècles.

Je visitai il y a peu de jours une malade asthmatique, qui ne prenoit ni nourriture ni repos: je l'exhortois à la patience, et pour cela je lui représentois que Dieu lui faisoit faire ici bas son purgatoire, en lui fournissant un moyen infaillible d'expier ses fautes. « Ah! mon père, me répondit-elle d'un » ton de voix qui m'étonna, je ne souffre pas encore » assez. » Ce fut tout ce que la violence de son mal lui permit de me dire.

Un de mes catéchistes vint me trouver hier, et dans le compte qu'il me rendit de ce qui s'étoit passé dans son district, il me raconta que tout récemment un Chrétien avoit été mis à une question très-douloureuse pour n'avoir pas voulu coopérer à un sacrifice que les païens de sa bourgade vouloient faire au démon. Dieu bénit son courage en suscitant une femme d'autorité, laquelle leur reprocha si fortement leur barbarie, qu'ils promirent de ne plus inquiéter le néophyte.

Je reçois en ce moment une lettre d'un de nos missionnaires qui m'apprend que dans l'année dernière il baptisa deux cent trente-six adultes et six cent huit enfans; que ses catéchistes ont pareillement conféré le baptême à plus de quatre-vingt-douze adultes et à deux cent quarante enfans. Vous jugez bien que plusieurs de ces enfans sont morts ou mourront avant que d'avoir atteint l'âge qui les rend capables d'offenser Dieu. C'est ce qui nous soutient dans nos travaux: le ciel se peuple insensiblement, la suite de l'Agneau se grossit tous les jours: Dieu sera éternellement glorifié par ces âmes pures. Pourront-elles oublier ceux auxquels après Dieu elles sont redevables de leur salut éternel?

Description de l'arbre qui porte la ouate, *du* poivrier *et de la* laque; *tirée de quelques autres lettres.*

L'ARBRE qui porte la ouate, ou cette espèce de coton fin dont on se sert pour remplir des coussins, pour fourrer des robes de chambre, des vestes, des courte-pointes, etc., croît de lui-même en pleine campagne et sans culture. Les Siamois, chez qui on en trouve beaucoup, le nomment *tonnghiou*. Cet arbre, que j'appellerai dorénavant *ouatier*, est de deux espèces fort différentes: il y en a de grands et de petits: j'en ai vu des uns et des autres.

Les grands, qui sont de deux sortes, ressemblent assez aux noyers pour la forme et la disposition de leurs branches. Le tronc est d'ordinaire plus haut et plus droit, à peu près comme est le tronc des chênes. L'écorce est hérissée en certains endroits de grosses épines courtes, larges par la base, rangées en file et fort serrées. Les feuilles tiennent également des feuilles du noyer et de celles du châtaignier: elles croissent toujours cinq à cinq; leurs pédicules, qui sont fort courts, s'unissent à un sixième qui est commun, lequel a souvent plus d'un pied de longueur. La fleur est de la forme et de la grandeur d'une tulipe médiocre; mais ses pétales sont plus épaisses, et elles sont couvertes d'un duvet assez rude au toucher. Le calice qui les renferme par le bas, est épais et d'un vert clair, ponctué de noir, et de la forme de celui des noisettes, à la réserve qu'il n'est pas haché et effilé de même par le haut, mais seulement un peu échancré en trois endroits.

Tout ceci est commun aux deux espèces des grands ouatiers: voici maintenant en quoi ils diffèrent. Les uns portent la fleur avant la feuille: j'en ai vu plu-

» lui en a coupé une, et nous ne savons pas qu'il
» ait eu le pouvoir de reproduire cette tête coupée.
» De pareilles absurdités, reprit le père, ne prou-
» vent-elles pas manifestement la fausseté de ces
» chimériques divinités ? »

On reprit ensuite ce que le père avoit dit le soir précédent, que les quatre Vedams ne pouvoient pas être appelés des lois divines. « Quelle est donc
» cette loi que vous dites être la seule divine, de-
» mandèrent les Brames? Le prince, sans donner
» au père le temps de répondre : écoutez, leur
» dit-il, mettons-nous vous et moi au rang de ses
» disciples, et il nous l'enseignera ; sans quoi, quel
» fruit retirerons-nous de ce qu'il prendroit la peine
» de nous dire ? » Le père fit à son tour quelques questions aux Brames sur la nature de l'âme. Le prince qui s'aperçut que ces questions les embarrassoient : « Vous leur demandez, dit-il, ce que c'est
» que l'âme; faites-les convenir d'abord qu'ils en
» aient une : du moins je sais que toute l'occupation
» de leur âme est d'inventer des moyens d'abuser les
» peuples et d'en tirer des aumônes. Vous voulez
» dire, sans doute, ajouta le père, que leur ventre
» leur tient lieu d'âme et de divinité.

» Ce n'est point pour disputer, reprit le prince,
» que je vous ai fait appeler aujourd'hui, c'est pour
» vous demander une grâce; faites-moi le plaisir de
» vous établir dans ma ville capitale, je serai bien
» aise de vous entretenir de temps en temps. » Le père, après l'avoir remercié de ses bontés, lui témoigna que sa profession de Saniassi ne s'accordoit pas avec le fracas et le tumulte d'une grande ville.
« Vous ne serez importuné, dit le prince, qu'au-
» tant que vous le voudrez ; j'y donnerai bon ordre,
» et moi-même quand j'irai vous voir, ce sera sans
» aucune suite; cependant je ne veux pas vous gêner,
» et vous êtes le maître de choisir dans toute l'éten-

» due de mes états le lieu qui vous conviendra le » mieux; mais mon inclination seroit que vous de- » meurassiez dans ma capitale. » Le père le pria de trouver bon que pour le présent il bâtit une église à Madigoubba, où il avoit plusieurs disciples; que ce village n'étant qu'à deux lieues de la capitale, il seroit à portée de le venir trouver au premier ordre qu'il recevroit de sa part.

Pendant le temps de cette audience, le prince fut obligé de sortir deux fois. Rentrant dans la salle, et voyant le missionnaire debout, il ne voulut jamais reprendre sa place, qu'il ne l'eût vu assis. C'est par ces dictinctions qu'un prince idolâtre témoignoit à toute sa cour le respect qu'il avoit pour la loi du vrai Dieu et pour le dernier de ses ministres. Avant que de le congédier, il lui fit voir quelques curiosités qu'il avoit dans son palais, et il fit promener ses chevaux richement caparaçonnés. Il alla ensuite à la promenade, et apercevant un des Rettis chrétiens: « Faites bâtir au plutôt, lui dit-il, la maison du » Saniassi romain : je vous permets de faire couper » tout le bois qui sera nécessaire. Un moment après » l'ayant fait rappeler: Je n'ai consenti qu'avec peine, » ajouta-t-il, que le missionnaire fixât sa demeure » dans votre village; puisque vous avez le bonheur » d'être du nombre de ses disciples, je vous regarde » comme mes enfans; mais joignez vos prières aux » miennes, pour l'engager à demeurer dans ma » capitale. J'ai encore à lui parler, avertissez-le de » ne pas partir sitôt. »

Au retour de la promenade, il renvoya au palais la princesse avec ses éléphans, ses chevaux, et la plus grande partie de sa cour, et il se rendit en palanquin, accompagné de ses seuls gardes, au logis du missionnaire. Après les avoir fait retirer pour être seul avec le père, il lui dit: « Il n'y a qu'un » article qui m'arrête. Si vous me le passez, je me

» fais dès à présent votre disciple. Je porte le *lingan*, » comme vous voyez. » (C'étoit un bijou d'or, enrichi de pierreries, où apparemment étoit enfermée la pierre qu'on appelle *Lingan :* il le portoit attaché à sa veste comme les chevaliers portent la croix de leur ordre). « Je suis bien éloigné de croire, ajouta-» t-il, que ce soit une divinité, je ne lui fais point » de sacrifices ; mais vous savez que c'est la marque » qui distingue ma caste ; si je le quittois, je passe-» rois pour un insensé, et je révolterois contre moi » toute ma famille.

» Prince, lui répondit le missionnaire, la chose » vous paroît impossible ; mais le Dieu que je vous » prêche peut faire de plus grands miracles. Non, » répliqua le prince, le Dieu que vous adorez me » sauvera ou me damnera avec le lingan. Je regarde » les temples et les idoles comme de la boue ; je les » ferai renverser, si vous le jugez à propos ; mais » pour ce qui est du lingan, je ne le quitterai jamais. » Le père, les larmes aux yeux, prit les mains du prince, et les serrant étroitement : « Ce n'est pas » encore, lui dit-il, de quoi il s'agit : donnez-vous » la peine et le loisir de réfléchir sur les importantes » vérités que je vous annonce : Dieu vous donnera » la force d'exécuter ce qu'il vous inspire par le » foible organe de son ministre : il ne vous a pas » créé pour vous précipiter dans les flammes de » l'enfer : sa grâce dissipera toutes vos craintes, si » vous la demandez avec confiance ; mes disciples et » moi nous le prierons sans cesse de vous accorder » ce puissant secours. »

A ces paroles, le prince parut s'apaiser ; puis changeant de discours : « Pourquoi refusez-vous, » dit-il, de fixer ici votre demeure ? je vous l'ai déjà » dit, que vous ne serez point interrompu dans vos » saints exercices : votre plaisir, dites-vous, est » d'être avec les pauvres pour leur enseigner le

» chemin du ciel ; sachez que je ne regarde pas cet » éclat qui m'environne, ni ces biens que je pos- » sède, comme quelque chose qui m'appartienne : » je ne les ai point apportés en naissant; ils ne me » suivront point après ma mort : mon père possé- » doit ces biens, et ils ne l'ont point garanti du » tombeau ; j'en jouis maintenant, et d'autres les » posséderont après moi : ainsi regardez-moi comme » un pauvre, et ne me refusez pas la grâce que je » vous demande. »

Des réflexions si chrétiennes de la part d'un prince idolâtre surprirent les néophytes qui étoient présens : « Le vrai Dieu, répondit le père, qui vous » met dans le cœur de si génereux sentimens, a » sans doute de grands desseins sur votre personne. » Vous voulez que je bâtisse ici un *Matam* (c'est » le nom qu'on donne à nos églises), j'y consens, » et j'espère que Dieu en tirera sa gloire. Du moins » je pourrai vous entretenir plus souvent de ses di- » vines perfections, et de l'importance qu'il y a de » travailler sérieusement à votre salut. »

Le prince ne pouvant dissimuler sa joie, renouvela aux Rettis chrétiens la permission qu'il leur avoit donnée de couper tous les bois nécessaires pour la construction de l'église, sans épargner même les arbres de son jardin de plaisance qui est à Madigoubba. Plaise à la divine miséricorde de bénir de si heureux commencemens, et de fortifier ce prince contre les obstacles qui s'opposeront à sa conversion !

J'avois encore, Monsieur, d'autres particularités à vous mander; mais j'apprends en ce moment la mort du père de la Fontaine, notre supérieur général. Quelle perte pour cette mission! Dieu nous l'enlève dans un temps où sa présence sembloit être le plus nécessaire. Sa douceur, son humilité, ses manières affables et obligeantes lui avoient gagné le cœur des

de monture à un de leurs dieux. Mais ce qui m'a le plus surpris au milieu de ces fables, c'est que ces peuples ont un dieu nommé *Chrisnen*, né à minuit dans une étable de bergers. Ils observent un jeûne la veille de sa fête, qu'ils célèbrent avec grand bruit. La vie de ce dieu est un tissu d'actions infâmes.

C'est dans ce tintamarre que consiste toute la solennité de la fête : boire, manger, chanter, se divertir, ce sont là leurs exercices de piété. Ils ne s'assemblent guère dans leurs temples, qui sont de vrais repaires de démons. Il n'y vient de jour que par une porte très-étroite, du moins dans ceux que j'ai vus. Ceux qui ont quelque dévotion particulière aux dieux, envoient au sacrificateur de quoi faire le sacrifice : ce sont d'ordinaire des fleurs, de l'encens, du riz et des légumes. Personne n'y assiste. Comme j'ai été témoin d'un de ces sacrifices, je puis vous en faire le récit.

Dans un voyage que je fis le mois passé, je me retirai le soir dans un temple à dessein d'y passer la nuit. J'y trouvai le prêtre des idoles qui se disposoit à leur faire son sacrifice. On venoit de lui envoyer de l'encens, du riz et des légumes. Je pris de là occasion de lui faire sentir quel étoit son aveuglement d'adorer des dieux insensibles ; je l'entretins assez long-temps du vrai Dieu ; et je m'aperçus que mes paroles faisoient impression sur son esprit; il convint même de la vérité de ce que je lui disois. Après quoi prenant la parole : « Vous avez tort, » me dit-il avec amitié, de passer ici la nuit : cette » contrée est remplie de voleurs qui pourroient » vous faire insulte; croyez-moi, retirez-vous dans » le prochain village; vous y serez plus en sûreté. » Comme je ne déférois pas à ses conseils, et que ma présence l'importunoit, il excita tout à coup une fumée si épaisse, qu'elle me contraignit de gagner la porte. Ce fut de là que je contemplai son manége.

Il prépara le repas au coin du temple; puis il versa sur ses idoles plusieurs cruches d'eau, et les frotta longtemps; il mit du feu sur un têt de pot cassé, où il brûla de l'encens qu'il présenta au nez de chaque idole, en prononçant certaines paroles dont je ne compris pas le sens. Ensuite il arrangea sur un plat, c'est-à-dire, sur sept ou huit feuilles cousues ensemble, le riz et les légumes; après quoi se promenant autour des idoles, il leur fit plusieurs révérences, comme pour les inviter au festin. Puis il se mit à manger avec grand appétit ce qu'il avoit présenté à ses dieux. Ainsi se termina le sacrifice.

Presque tous les princes de ces contrées sont fort superstitieux. Il en coûte à plusieurs de grosses sommes pour célébrer la fête des idoles. Ils entreprennent quelquefois de longs et pénibles voyages pour porter des sommes d'argent considérables à quelque divinité, lesquelles passent bientôt entre les mains des Mores qui sont les maîtres du pays. Dans la ville de Ballabaram, où nous avons une église, le prince régnant fait porter continuellement un de ses dieux sur un palanquin, qui est précédé d'un cheval et d'un éléphant richement caparaçonnés, dont il lui a fait présent. Le bruit de quantité d'instrumens attire une foule incroyable d'infidèles, qui viennent adorer l'idole. Par intervalle un hérault fait faire silence, et il récite les louanges de la divinité.

L'année dernière, la princesse régnante se trouva fort mal. Le prince son mari eut recours à toutes les idoles, et leur fit faire des sacrifices pour obtenir sa guérison; et afin de les fléchir, il fit appliquer avec un fer rouge sur les deux épaules de cette princesse, la figure d'une de ses principales divinités. La douleur abrégea sans doute ses jours, car elle mourut après cette cruelle opération. Le prince en fut si irrité contre ses dieux, qu'il cessa entièrement de faire des fêtes en leur honneur. Sa colère s'est

enfin radoucie, et le mois dernier il commença une nouvelle fête plus magnifique que toutes les autres.

Ces peuples sont divisés par castes ou tribus, comme étoit autrefois le peuple Juif avec lequel il paroît qu'ils ont eu commerce : car dans leurs coutumes, dans leurs cérémonies, dans leurs sacrifices, on découvre quantité de vestiges de l'ancienne loi, qu'ils ont défigurés par une infinité de fables. Cette distinction des castes est un grand obstacle au progrès de l'évangile, surtout dans les lieux où il y a peu de Chrétiens. Comme on ne peut se marier que dans sa caste, et même dans sa parenté, un idolâtre qui a dessein de se convertir, dit souvent : « Si je me fais Chrétien, il faut renoncer à tout » établissement ; il n'y a point encore de Chrétiens » dans ma famille ; j'en deviendrai l'opprobre, et » mes parens ne voudront plus communiquer avec » moi. » Ainsi il faut que ces infidèles commencent par l'acte du monde le plus héroïque, pour se faire instruire d'une religion contre laquelle ils sont déjà prévenus d'ailleurs par mille idées superstitieuses. Le Seigneur, par sa miséricorde infinie, a su aplanir ces difficultés.

Il y a une caste de gens qui portent le *lingan* (c'est une figure qu'ils portent au cou pour marquer leur dévouement à un de leurs dieux) ; ils le conservent avec un soin extrême, et lui offrent chaque jour des sacrifices. Les gouroux ont su leur persuader que s'ils venoient à le perdre, il n'y auroit que la mort qui pût expier leur faute.

J'ai lu dans un livre indien l'histoire suivante : Un de ces linganistes ayant perdu son lingan, alla s'accuser de sa faute à son gourou. Celui-ci lui déclara qu'il devoit se résoudre à mourir, et que sa mort étoit le seul moyen qu'il eût d'apaiser le courroux des dieux, et en même temps il le conduisit vers les bords d'un étang pour l'y précipiter. Le

linganiste parut y consentir; mais il demanda en grâce au gourou de lui prêter le lingan qu'il portoit, afin de lui faire pour la dernière fois son sacrifice. Aussitôt qu'il l'eut entre les mains, il le laissa tomber dans l'eau. Nous voilà tous deux sans lingan, lui dit-il : ainsi nous devons nous précipiter de compagnie dans l'étang, pour apaiser la colère de nos dieux; et déjà il le tiroit par les pieds pour s'y jeter ensemble, lorsque le gourou lui prenant la main : « Attendez, mon fils, lui dit-il, il ne faut » pas vous presser, je puis vous dispenser de la » peine que vous avez méritée, je réparerai votre » faute en vous donnant un autre lingan. »

Il règne ici une coutume assez extraordinaire dans la caste des laboureurs. Lorsqu'ils se font percer les oreilles, ou qu'ils se marient, ils sont obligés de se faire couper deux doigts de la main, et de les présenter à l'idole. Ils vont ce jour-là au temple comme en triomphe. Là, en présence de l'idole, on leur fait sauter deux doigts d'un coup de ciseau, et aussitôt on y applique le feu pour étancher le sang. On est dispensé de cette cérémonie, quand on fait présent de deux doigts d'or à la divinité. D'autres coupent le nez à ceux qu'ils peuvent attraper. Leur prince les récompense à proportion des nez qu'ils apportent : il les fait enfiler ensemble, et on les suspend à la porte d'une de leurs déesses. En France, on applique la fleur de lis aux malfaiteurs : ici on donne de l'argent pour se faire brûler les épaules. Ces misérables esclaves du démon vont en foule chez le gourou, qui a toujours un fer tout prêt sur un brasier ardent. Il commence par se faire bien payer, sans quoi ni pleurs ni prières ne pourroient l'engager à accorder la grâce qu'on lui demande. Quand il a touché la somme prescrite, il leur applique sur les épaules le fer rouge, qui leur imprime l'image de leurs divinités, sans que durant ce tourment ils

fassent paroître le moindre sentiment de douleur. Vous voyez par-là jusqu'à quel point le démon se fait obéir.

Le gouvernement n'est guère moins bizarre que la religion. La volonté des princes, et la raison du plus fort tiennent lieu de toute justice. Les peuples y vivent dans une espèce de servitude. Ils ne possèdent aucune terre en propre : elles appartiennent toutes au prince qui les fait cultiver par ses sujets. Au temps de la récolte, il fait enlever le grain, et laisse à peine de quoi subsister à ceux qui ont cultivé les terres. C'est un crime aux particuliers d'avoir de l'argent : ceux qui en ont l'enterrent avec soin, autrement sous mille faux prétextes on trouve le moyen de le leur enlever. Les princes n'exercent leurs vexations sur leurs peuples, que parce que les Mores qui ont subjugué les Indes, lèvent sur ces princes des impôts exorbitans, qu'ils sont obligés de fournir, sans quoi le pays seroit mis au pillage.

Les plus grands crimes ne sont point punis de mort; pourvu qu'on fournisse de l'argent, on est assuré de l'impunité. On s'est contenté de bannir un homme qui avoit tué sa femme et sa fille. Une femme qui avoit tué son mari, fut conduite dans la place publique, on lui couvrit le visage de boue : ce fut tout son supplice. Un homme qui avoit volé le trésor du prince de Ballabaram, en fut quitte pour quelques coups de bâton. Quelques jours après on le surprit faisant le même vol : au lieu de le punir, on le garda à vue comme une personne utile à l'état, et qui, dans l'occasion, pouvoit lui rendre un service important. Ce service étoit qu'en cas de siége, dont la ville étoit menacée, on pourroit employer un homme si adroit à enlever la caisse militaire des ennemis, et par-là déconcerter leurs projets.

En Europe ce sont les meilleures familles qui occupent les trônes : de tous les princes de Carnate

je n'en connois pas un seul qui soit de la première caste : quelques-uns même sont d'une caste fort obscure. De là vient qu'il y a des princes dont les cuisiniers se croiroient déshonorés, et le seroient effectivement, s'ils mangeoient avec les princes qu'ils servent : leurs parens les chasseroient de leurs castes comme des gens perdus d'honneur. C'est ici un noble emploi que de se faire la cuisine à soi-même. C'est pour cela que quelquefois pour me faire honneur on m'a dit : c'est vous sans doute, mon père, qui vous faites votre cuisine : voulant par-là me faire entendre qu'il n'y avoit personne d'une naissance ni d'un mérite assez distingué pour me la faire.

On est ici fort à plaindre quand on est malade. Ce n'est pas qn'il n'y ait grand nombre de médecins; mais ce sont de vrais charlatans, fort ignorans, et qui font leurs expériences aux dépens de la vie de ceux qu'ils traitent. Leurs drogues et leurs remèdes se trouvent dans les bois : ce sont quelques simples dont ils expriment le jus, et qu'ils font prendre au malade. Dans les fièvres, durassent-elles trente ou quarante jours, on ne donne au malade qu'un peu d'eau chaude. Leur maxime est de chasser le mal en affoiblissant la nature. Si le malade meurt, c'est, disent-ils, la force du mal qui l'emporte, et non pas le défaut de nourriture. J'étois fort contraire à ce régime lorsque j'entrai dans la mission; mais ayant vu mourir trois ou quatre de nos catéchistes pour avoir pris de la nourriture après quinze ou seize jours d'abstinence, je changeai de sentiment. Et en effet je fus témoin qu'un jeune enfant de quinze ans de la première caste étant tombé malade, on ne lui donna pendant un mois qu'un peu d'eau chaude. La fièvre le quitta le vingt-septième jour de sa maladie; et comme il avoit encore un peu de force, on ne lui donna à manger qu'au bout de trois jours, de crainte que la fièvre ne le reprît. Le trentième et les cinq ou six

jours suivans on ne lui fit prendre que plein la main de riz. Il s'est tout à fait rétabli, et je le fais actuellement instruire pour lui donner le baptême.

Il n'y a parmi ces peuples ni académies ni sciences : ils ont quelque connoissance de l'astronomie, et ils prédisent les éclipses avec assez de justesse. Quoique leur pays ait été sujet à de fréquentes révolutions, dont la mémoire méritoit d'être transmise à la postérité, on n'en trouve rien dans leurs livres, qui ne sont remplis que de contes et de fables.

Voilà, mes chères sœurs, un précis de ce qui regarde la religion et le gouvernement des peuples du Carnate : vous souhaitez quelque chose de plus particulier sur ce qui me regarde, et sur les bénédictions que le Seigneur verse sur cette chrétienté naissante ; c'est à quoi je vais satisfaire.

J'entrai dans cette mission le 20 mars 1719. Je n'y fus pas trois semaines, qu'il pensa m'arriver un petit accident. La nuit du samedi saint on vint m'avertir qu'un missionnaire qui demeuroit à trois lieues, étoit tombé malade, et hors d'état de célébrer la fête de Pâques. Je partis sur l'heure, et j'arrivai à son église le jour de Pâques à trois heures du matin. Les Chrétiens dont toute la campagne étoit couverte se tenoient en garde contre les voleurs, qui depuis peu avoient pillé cette église. Comme ils me prirent moi et mes catéchistes pour ces voleurs, ils s'armèrent de pierres et de bâtons, poussèrent des cris affreux, et je vis le moment qu'ils alloient fondre sur nous. Mais le Seigneur permit que je me fisse enfin reconnoître. Je baptisai ce jour-là vingt-huit personnes. A dix heures du soir je commençai, dans une vaste plaine, une belle procession, où l'on porta sur un brancard bien orné la statue de la Sainte-Vierge. La nuit fut éclairée par trois cents flambeaux et par quantité de feux d'artifice qui jouoient sans discontinuer. Une grande multitude de fidèles et d'idolâtres

furent charmés de cette cérémonie, qui dura depuis dix heures du soir jusqu'à trois heures du matin. L'appareil de ces sortes de fêtes contribue beaucoup à donner aux Indiens une grande idée de nos mystères.

Vous ne sauriez croire avec quelle foi, quelle piété, quelle ferveur ces nouveaux fidèles s'approchent des sacremens. Dès que le missionnaire est arrivé dans une église, ils s'y rendent de fort loin pour participer aux saints mystères. Après avoir voyagé tout le jour sous un soleil brûlant, n'ayant pris le matin qu'un peu de riz froid, ils arrivent sur le soir accablés de fatigue. Ils boivent pour tout soulagement un peu d'eau, et passent la nuit couchés sur la terre. Ils fondent en larmes en s'accusant des fautes les plus légères. A la prière du soir, lorsqu'on récite l'acte de contrition, ils se frappent la poitrine, et ne s'expriment que par des sanglots réitérés.

Aux fêtes solennelles, les Chrétiens les plus aisés mettent en commun quelque argent pour donner à manger à tous les autres, et par-là ils entretiennent entr'eux cet esprit d'union et de charité qui édifie les païens mêmes. C'est ordinairement à ces fêtes qu'on administre le baptême. Les catéchistes nous amènent par troupes ces pauvres idolâtres, qui n'ont pas plutôt connu le vrai Dieu, qu'ils secouent avec joie le joug du démon qui les a tenus si long-temps captifs. J'admire quelquefois les miracles de la grâce dans certains vieillards, qui, nonobstant les plus forts préjugés touchant leurs divinités, reçoivent le saint baptême, sans que la foi de nos mystères trouve dans leurs esprits la moindre résistance.

Ceux qui se convertissent ont souvent de cruelles contradictions à soutenir du côté de leurs parens idolâtres, qui les maltraitent et les chassent de leurs familles sans vouloir communiquer avec eux. Dans cet excès de tribulation, ils viennent nous faire le

récit de leurs peines. « Mon père, disent-ils avec » une foi vive, je souffre infiniment, mais je suis » content pourvu que la volonté de Dieu s'accom- » plisse, et que le ciel devienne le prix de mes souf- » frances. » J'ai vu plusieurs Chrétiens qu'on a voulu forcer de donner leurs filles en mariage aux idolâtres, et qui, l'ayant refusé constamment, ont été exposés aux plus indignes traitemens : quelques-uns sont morts de misère, tous furent chassés de leur pays : leur crime étoit d'adorer le vrai Dieu. Ils ont soutenu cette persécution avec une fermeté, une foi et un courage dignes des héros de la primitive Eglise. On les voyoit abandonner leurs emplois, leurs maisons, leurs parens, leurs amis, sans se plaindre ni murmurer, chargés de leurs petits enfans, obligés de chercher un asile dans une terre étrangère, n'ayant d'autre ressource pour vivre que dans une ferme confiance en la Providence. Ces exemples d'une vertu héroïque dans de nouveaux fidèles, nous consolent des pas que nous faisons pour les faire entrer dans la voie du salut.

A la dernière fête de Noël, le Seigneur glorifia son nom d'une manière singulière dans les états d'un prince, où l'évangile n'avoit pu encore pénétrer. Il y avoit quatre mois que sept personnes y étoient cruellement tourmentées du démon; deux moururent dans l'obsession; les cinq autres n'ayant plus d'autre ressource que dans le vrai Dieu, furent amenés à l'église de Chruchsnabouram, les fers aux pieds et les mains liées derrière le dos. Dès qu'ils furent arrivés, je chargeai un catéchiste d'aller enlever de leurs maisons, et de celles de leurs parens, toutes les idoles et toutes les marques de superstition qui s'y trouveroient. Le lendemain, après la messe, je commençai l'exorcisme; j'avois fait illuminer l'église pour rendre la fête plus éclatante. La nouveauté du spectacle y avoit attiré une grande foule de fidèles et d'idolâtres.

Le Seigneur exauça la foi de ces malheureux esclaves du démon. A la fin de l'exorcisme, ils se trouvèrent tranquilles et tout à fait affranchis d'une si cruelle servitude. Je leur fis ôter les fers : leurs compatriotes étoient étonnés de voir tant de douceur en des personnes dont ils n'avoient pu modérer la fureur.

Le prince, qui avoit été témoin de l'obsession, et qui avoit fait enchaîner l'un de ces cinq idolâtres, qui étoit son intendant, ne fut pas moins surpris. Il me fit dire qu'il avoit dessein de me venir voir. Il vint en effet le jour de Noël en grand cortége, sur les quatre heures du soir. C'est un vieillard âgé de soixante-cinq ans. Dans mon entretien, j'insistai fort sur la délivrance de ces possédés, comme sur une preuve de la vérité de la religion que j'étois venu de six mille lieues lui annoncer pour le salut de son âme. Le prince et ceux de sa suite convinrent qu'un Dieu si puissant ne pouvoit être que le vrai Dieu. Après une demi-heure d'entretien, il se retira auprès de l'église, et il me fit dire qu'il vouloit me parler en secret. Il se fit lire durant plus d'une heure les principales preuves de la divinité; et de temps en temps il se récrioit, en disant : c'est ici la pure vérité.

L'Eglise étoit assez bien ornée. Quand l'heure de la prière eut sonné, le prince y assista, et il parut très-édifié de la piété et de la modestie des fidèles. La prière finie : « Qu'on reste ici, dit-il à ceux de » sa cour, je vais prendre congé du père. » Il vint seul dans un endroit où je l'attendois; et là, durant un quart d'heure, je l'entretins du vrai Dieu, du paradis, de l'enfer, de la fausseté des divinités qu'il adoroit. Il convint de tout : « Je veux, dit-il, em- » brasser votre religion; admettez-moi, je vous prie, » dès ce moment, au nombre de vos disciples. » Alors il me salua en portant les deux mains jointes

sur la tête, ce qui est la marque du plus grand respect, et il se retira. Le lendemain je lui envoyai un catéchiste avec des livres où nos mystères sont expliqués. Il se les fit lire durant quelques jours sans se déclarer; et il n'a point encore fait paroître qu'il voulût soutenir les démarches qu'il avoit faites le jour de Noël.

Ce prince a parmi ses courtisans grand nombre de Brames, qui nous traversent dans presque toutes les cours où ils ont les premières charges. J'ai appris qu'ils avoient persuadé à ce prince que j'étois le plus grand magicien qu'il y eût dans les Indes, et que ce n'étoit que par la vertu de mes enchantemens, que les cinq personnes avoient été délivrées du démon. Ce prince est très-foible sur cet article; il entretient même à sa cour un magicien pour lever les sorts qu'on pourroit jeter sur lui. J'ai invité ce magicien à me venir voir, afin de nous communiquer l'un à l'autre nos secrets. Il m'avoit donné sa parole, mais il ne l'a pas tenue.

Six ou sept jours après la visite du prince, je lui envoyai un panier de raisins, auquel j'avois appliqué quelques cachets; c'est un fruit rare en ce pays. Les Brames qui étoient auprès de lui, l'avertirent de n'y pas toucher. « Voyez-vous ces cachets, dirent-» ils, ils couvrent quelque sortilége, et si vous y » touchiez il vous arriveroit quelque malheur. » Le prince trop crédule n'osa toucher au raisin, quelque envie qu'il eût d'en manger. Peu de jours après, un de mes catéchistes étant allé le saluer de ma part: « Otez les cachets de ce panier, lui dit-il, le respect » que j'ai pour le père m'empêche de les lever moi-» même. » Le catéchiste obéit, et le prince mangea des raisins avec avidité. Les Brames furent un peu déconcertés de cet expédient.

Une autre fois que j'envoyai saluer un autre prince par un catéchiste, je lui ordonnai de porter sous son

bras un livre de la religion d'une forme particulière, afin de piquer sa curiosité. Cet innocent stratagème réussit : le prince demanda au catéchiste quel étoit ce livre, et ayant appris que c'étoit la loi du vrai Dieu, il se le fit lire bien avant dans la nuit. Un Brame astrologue souffrant avec impatience que le prince prît goût à cette lecture, vint avec son livre d'astrologie à la main : « Prince, lui dit-il avec une » espèce d'enthousiasme, selon le cours présent des » étoiles, il ne vous est plus permis de rester ici ; » retirez-vous au plutôt. » Le prince obéit, et congédia son lecteur.

La seconde semaine de carême, comme je finissois ma retraite annuelle, il m'arriva une petite humiliation. Un parti considérable de Mores vint pour m'enlever dans l'église de Chruchsnabouram. Dès le matin ils demandèrent à me parler : on leur répondit que j'étois en prières, et que je ne voyois personne. Ce refus les surprit : ils entrèrent dans l'enceinte de la maison, et ce fut toute la journée un flux et reflux continuel de ces gens-là, sans rien communiquer de leur dessein. Ils avoient deux Brames à leur tête, qui, comme je crois, étoient les auteurs de cette entreprise. Comme ils craignirent que les Chrétiens ne prissent ma défense, ils s'adressèrent au prince tributaire du seigneur more qui commandoit le détachement, et le firent prier d'envoyer la garnison de la forteresse pour tenir mes disciples en respect. Le prince, qui m'affectionnoit, s'en excusa sur ce qu'il ne pouvoit pas exercer des actes d'hostilité sur les terres d'un prince son voisin avec qui il étoit en paix. Sur quoi les Mores prirent le dessein de m'enlever dans l'obscurité de la nuit et sans éclat. Je n'appris ce détail que le lendemain. Je ne sais comment le commandant de la forteresse de Chruchsnabouram eut connoissance de leur dessein ; il vint me trouver à cinq heures et demie du soir, pour me donner avis

que les Mores tramoient un complot contre ma personne; qu'ils s'étoient déjà emparés de toutes les avenues de ma maison, et il me conseilla de me réfugier dans la forteresse. Je suivis son conseil, je sortis par une issue inconnue aux Mores, et je me retirai dans la forteresse où je passai la nuit. Les Mores s'étant aperçus de quelque mouvement, et ayant appris ensuite que j'étois dans la forteresse, se retirèrent à leur camp. A huit heures du soir ils m'envoyèrent inviter à me rendre au camp, où leur commandant souhaitoit avec passion de me voir. Je leur fis réponse qu'un pénitent et un solitaire comme moi, ne voyoit pas volontiers le grand monde. Comme ils décampèrent le lendemain matin, je retournai dans mon église, où mes Chrétiens m'accompagnèrent. Je ne sais quel étoit le dessein de ces Mores, ni quel parti ils m'eussent fait si j'étois tombé entre leurs mains. Tout ce que je sais, c'est que les Brames nous ont souvent suscité de fâcheuses persécutions, en leur persuadant que nous avons l'art de faire de l'or. C'est sous cette fausse accusation qu'ils maltraitent quelquefois les Indiens d'une manière cruelle, et que tout récemment ils retinrent un de nos missionnaires deux ans entiers dans une rude prison, et qu'ils l'appliquèrent deux fois à la torture.

Quelque temps avant que les Mores entreprissent de m'enlever, j'admirai des effets bien sensibles de la providence de Dieu sur ses élus. Un idolâtre étant venu par hasard de fort loin dans le village où je me trouvois, y tomba dangereusement malade; des Chrétiens lui parlèrent du vrai Dieu : il demanda à me voir, je l'instruisis autant que la nécessité pressante pouvoit le permettre ; je lui conférai le baptême, qu'il demandoit avec ferveur, et il mourut le lendemain dans de grands sentimens de piété.

Quatre autres adultes furent favorisés presque en même temps de la même grâce. Il y avoit parmi

eux un Brame qui seroit mort infailliblement dans l'idolâtrie, s'il fût resté dans sa famille. La conversion d'un Brame est un vrai miracle de la grâce, tant ils ont d'obstacles à surmonter. Celui dont je parle étoit âgé de soixante-cinq ans, et contre la coutume de ceux de sa caste, il aimoit assez les prédicateurs de l'évangile: il avoit même contribué à nous faire avoir un emplacement dans la ville de Devandapallé pour y bâtir une église. Dieu a voulu sans doute récompenser cette bonne œuvre. Il arriva de trente lieues loin dans une église où j'étois; il tombe malade, il envoie à deux heures après minuit me demander quelque soulagement. Je lui portai de l'eau de melisse qui le fortifia; bien qu'il eût toute sa présence d'esprit, je m'aperçus qu'il étoit dans un danger extrême, et comme il étoit assez instruit de nos mystères, je lui administrai le baptême, qu'il me demanda, et une heure après il mourut.

Ces miracles continuels de la miséricorde du Seigneur dont nous sommes témoins, nous dédommagent au centuple des croix que nous avons à souffrir, et de la pénitence continuelle qu'il nous faut pratiquer. La vie que nous menons est assurément austère, soit par la qualité des alimens, soit par la fatigue des voyages, soit par les persécutions et les dangers auxquels nous sommes sans cesse exposés. Vous savez sans doute que le riz, quelques légumes et de l'eau, sont toute notre nourriture; cette austérité est absolument nécessaire en ces contrées, sans quoi il ne seroit pas possible d'y établir la religion. Les castes honorables ne vivent que de riz et de légumes, et on a le dernier mépris pour ceux qui usent d'autres alimens. D'ailleurs les pénitens gentils (car le démon a aussi ses martyrs) observent cette austérité de vie. Nous avons auprès de nous un Chrétien qui a été autrefois au service d'un de ces pénitens. Il nous a rapporté que ce pénitent ne mangeoit à

midi que du riz et des légumes, et que le soir il se contentoit de boire un peu d'eau, s'occupant tout le reste de la journée à réciter les louanges de ses faux dieux. Si notre vie étoit moins austère que la leur, et le missionnaire et la religion qu'il prêche, tomberoient dans le mépris.

Nos voyages sont pénibles : on ne trouve sur la route aucun lieu pour se retirer. Jusqu'à présent j'ai passé presque toutes les nuits sous un arbre, exposé aux vents et à la pluie ; quelquefois je me retire dans un temple d'idoles, quand il s'en trouve sur le chemin ; mais on y est d'ordinaire mangé d'insectes. Tandis que les Chrétiens qui m'accompagnent me préparent un peu de riz et des légumes, je récite mon office, et après quelques heures d'un repos assez interrompu, je continue mon voyage ; je n'en fais guère que je n'aie le visage, les mains et les pieds tout brûlés, sans trouver une seule goutte d'eau pour apaiser une soif ardente. C'est par une protection particulière de Dieu qu'il nous arrive si peu d'accidens dans ces voyages : car outre que le pays est rempli de voleurs, nous avons partout des ennemis du nom chrétien, qui savent les routes que nous tenons, et qui pourroient aisément nous égorger pendant la nuit.

Voilà, mes chères sœurs, un récit vrai dans toutes ses circonstances, de la vie que je mène depuis seize mois que j'ai eu le bonheur d'entrer dans cette mission. Je vous demande plus que jamais le secours de vos prières ; c'est ce que j'attends de votre amitié. Je suis, etc. (1).

---

(1) Le père le Caron a fini sa course apostolique presque aussitôt qu'il l'avoit commencée. Il est mort victime de son zèle et de sa charité. Ayant appris qu'une famille entière d'idolâtres, frappée d'une maladie contagieuse, avoit été chassée de la peuplade, et étoit dans la campagne, dénuée de tout secours, il courut l'assister : touchés de ses soins,

SECONDE LETTRE

Du père le Gac, à M. le chevalier Hébert, gouverneur de Pondichery.

A Ballabaram, ce 12 janvier 1722.

MONSIEUR,

La paix de N. S.

JE continue à vous faire part du progrès que fait la religion dans cette mission naissante du Carnate. La connoissance que j'ai de votre zèle pour l'établissement de la foi dans ces contrées barbares, me persuade qu'en cela je réponds le mieux que je puis à vos intentions et aux bontés dont vous m'avez honoré, lorsque vous gouverniez la nation française dans l'Inde.

Je finissois la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, par le récit de la protection dont Prasappa-Naïdou (c'est le prince qui gouverne le pays d'Andevarou) favorisoit les prédicateurs de l'évangile. Je vous ai mandé que non-seulement il avoit permis de bâtir une église à Madigoubba, mais qu'il avoit même fourni les bois nécessaires pour la construction. Ce monument qui s'élevoit au milieu de la gentilité, ne pouvoit manquer d'irriter les ennemis de la foi; aussi les Dasseris, fidèles adorateurs de Vistnou, ne cherchoient qu'une occasion de faire éclater la fureur dont ils étoient transportés.

L'absence du missionnaire qui visitoit les autres

ils écoutèrent ses instructions; il eut le bonheur de les baptiser presque tous, et de mourir avec son catéchiste de la maladie qu'il avoit gagnée en les soignant.

chrétientés, fut le signal de leur révolte. Ils s'assemblèrent en grand nombre à Cloumourou, où il y a plusieurs familles de Chrétiens; ils prétendoient piller les maisons des néophytes, aller ensuite à Madigoubba, qui n'est qu'à une demi-lieue de ce village, et mettre le feu aux matériaux qu'on employoit à bâtir l'église.

En effet, le *Retti*, qui est le chef des Chrétiens de cette contrée, revenant dans sa maison, la trouva investie par ces séditieux, et il eut bien de la peine à percer la foule. Sans entrer en de vaines disputes, il cita les plus distingués d'entre les Dasseris devant les Brames du village; puis interposant le nom du prince, selon la coutume du pays: « Je remets, » leur dit-il, mes biens entre vos mains; vous en » serez responsables. » Cet expédient réussit; les Brames firent comprendre aux Dasseris qu'on ne leur demandoit que le temps nécessaire pour informer le prince, qui ne manqueroit pas de leur rendre justice. La réponse du prince vint dès le soir même. Des Mores dépêchés de sa part aux Dasseris, leur ordonnèrent de se rendre à la capitale pour y porter leurs plaintes contre les Chrétiens. Ils y allèrent en foule; les Dasseris de la ville se joignirent à ceux des villages; les Brames, soit vistnouvistes, soit linganistes, qui sont en grand nombre, intervinrent dans la cause commune; les soldats et les marchands grossirent le parti; enfin le nombre s'accrut de telle sorte, que le prince, qui aperçut leur multitude, quitta le dessein d'aller à la promenade, et rentra dans son palais.

Un officier fut envoyé de sa part aux Dasseris: « Le prince, leur dit-il, a connoissance des accu- » sations que vous formez contre les Chrétiens; ils » brisent vos idoles, ils déclament contre vos divi- » nités, ils suivent une religion qui anéantit les » coutumes de vos ancêtres: voilà le sujet de vos

» plaintes. Le prince est trop juste pour ne pas ré-
» server une oreille aux accusés; faites venir vos plus
» célèbres docteurs, et dès que le Saniassi romain
» sera de retour, vos contestations se termineront
» dans une dispute réglée; le prince veut lui-même
» en être le juge. »

Le missionnaire apprit ces nouvelles en venant de célébrer la fête de Noël à Ballabaram; il crut qu'il ne devoit pas différer de se rendre auprès de ses chers néophytes. A son passage par Darmavaram, qui est une ville considérable, les Chrétiens, à qui il communiqua le dessein où il étoit d'aller droit à la capitale, lui représentèrent qu'il n'étoit pas de la prudence, dans une pareille conjoncture, de se livrer entre les mains d'un prince gentil; que bien qu'il eût paru être dans des sentimens favorables à la religion, il étoit à craindre qu'une émeute si générale n'eût changé les inclinations de son cœur; que du moins, avant que de rien tenter dans une affaire si délicate, il sembloit être plus à propos d'en conférer avec les Chrétiens de Madigoubba, et de sonder la disposition présente du prince. Le père répondit à ces représentations que son parti étoit pris, et que le reste il l'abandonnoit aux soins de la divine Providence.

Il partit donc pour Anantapouram. Dès qu'il y fut arrivé, il envoya prier le prince, par un de ses catéchistes, de lui accorder un moment d'audience :
« Vous me trompez, dit le prince, il n'est pas pos-
» sible que le Saniassi romain soit ici. Il est à la porte
» de la ville, répondit le catéchiste, où il attend vos
» ordres. Lui faut-il un ordre, répliqua le prince,
» pour venir dans sa maison? Ne sait-il pas que ce
» qui m'appartient est à lui? allez, dit-il à un de ses
» Brames, lui marquer la joie que j'ai de son arri-
» vée, et l'impatience où je suis de le voir. » Le
prince le reçut avec des démonstrations d'estime et

d'amitié plus grandes qu'il n'avoit fait jusqu'alors. Il fit aussitôt appeler les Brames, et il engagea la dispute, où on traita les mêmes questions dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir dans ma première lettre. Le père s'étendit fort au long sur les perfections du premier Etre, et il fit voir d'une manière palpable, que nulle de ces perfections ne convenoit aux divinités adorées dans l'Inde.

« N'entrez point, dit le prince, dans un plus
» grand détail; ce que vous me dîtes sur cela, il y
» a trois mois, m'est encore présent à l'esprit. Vous
» êtes obligés, continua-t-il, en s'adressant aux
» Brames, de convenir que Vistnou s'est métamor-
» phosé en pourceau: le Saniassi romain vous le
» reprocha dans la dernière dispute. Faites-moi voir
» que cette métamorphose est bienséante à la divi-
» nité, et alors je conviendrai avec vous de tout le
» reste. Mais comme cela n'est pas facile à prouver,
» avouons de bonne foi que nos histoires ne sont
» qu'un tissu de fables.

» Vistnou se métamorphosa de la sorte, répon-
» dirent les Brames, pour exterminer un fameux
» géant. Ne prenons point le change, dit le mission-
» naire; il ne s'agit pas ici de la cause de la méta-
» morphose, mais de l'indécence, ou plutôt de la
» folie qu'il y a d'attribuer cette métamorphose à la
» divinité. Ne les poussez pas davantage, reprit le
» prince en souriant; puis s'étant aperçu qu'un
» Brame vistnouviste, parlant au père, se servoit
» de termes peu respectueux, il lui en fit une sévère
» réprimande. N'oubliez pas, lui dit-il, qui est celui
» à qui vous parlez, et ayez égard au lieu où vous
» êtes. Le père prit de là occasion de toucher un
» point qui regarde ces prétendus docteurs : Il est
» étrange, dit-il, de voir jusqu'où va l'orgueil des
» gouroux dans cette partie de l'Inde; il y en a qui,
» entrant dans la maison de leurs disciples, se font

» laver les pieds par le chef de famille, et qui ensuite » distribuent cette eau à boire comme une chose » sacrée. La sainteté de mon état m'empêche de ré- » véler ici certains mystères d'iniquité..... »

A ces paroles le père s'aperçut de quelque altération sur le visage du prince, parce que c'est surtout dans la caste des linganistes, que ces infâmes pratiques sont en usage; c'est pourquoi il n'insista pas davantage sur cet article, d'autant plus que l'on comprenoit assez ce qu'il vouloit dire: « Il n'y a » point d'artifice, poursuivit-il, que vos gouroux » n'emploient pour mettre à contribution leurs » disciples. Que quelques-uns d'eux leur représentent » leur misère et leur pauvreté; n'ont-ils pas le front » de leur dire qu'ils n'ont qu'à emprunter de l'ar- » gent et mettre en gage leurs femmes et leurs en- » fans? De tels docteurs, conclut le missionnaire, » ne ressemblent-ils pas plutôt à des sergens qu'à » des pères?

» Vous avez raison, interrompit le prince; la » qualité de sergens leur convient admirablement » bien, car ils en font les fonctions. Puis adressant » la parole à un gourou vistnouviste nommé *Adja- » coulou* : Pouvez-vous vous inscrire en faux contre » ce que dit le Saniassi romain? Quoi donc, ré- » pondit le gourou avec émotion, voudroit-il nous » réduire à la mendicité? Non, répliqua le mission- » naire, mais je voudrois qu'une sordide avarice ne » vous portât pas à faire des vexations indignes de » votre ministère. »

Sur la fin de cette audience, le missionnaire voyant que le prince ne lui disoit mot de l'émeute que les Dasseris avoient excitée à son occasion, crut devoir le prévenir en général sur les oppositions qu'on formoit de toutes parts contre le christianisme: « Il » n'est pas surprenant, lui dit-il, que la vérité trouve » tant de contradicteurs. L'homme naturellement

» ennemi de la contrainte, ne peut souffrir qu'on
» s'oppose au penchant qui l'entraîne vers le mal;
» le vice, ainsi que l'a dit un de vos poètes, paroît
» à l'homme de l'ambroisie, et la vérité lui semble
» du poison. Si la religion du vrai Dieu toléroit un
» seul des vices qui sont autorisés par les différentes
» sectes de ce pays, je pourrois me promettre de
» trouver un grand nombre de partisans et de dis-
» ciples; mais comme cette religion est si sainte et
» si pure, qu'elle condamne jusqu'à l'apparence
» même du vice, faut-il s'étonner qu'on s'efforce
» de la décrier, et que tant d'ennemis s'élèvent
» contre ses ministres? Ma confiance est dans la
» protection du vrai Dieu que j'adore, et dont je
» publie la sainte loi. C'est le seul intérêt de sa
» gloire qui m'a fait quitter mon pays, pour venir
» vous enseigner le chemin du ciel. C'est son bras
» puissant qui me soutiendra contre les efforts de
» tant d'ennemis. Sans ce secours dont je m'appuie,
» aurois-je la témérité, seul comme je suis, d'en-
» trer en lice avec une si grande multitude, et de
» m'exposer à un danger continuel de perdre la vie?
» C'est le seul bien qu'on puisse me ravir, et je
» m'estimerois heureux de le sacrifier mille fois en
» témoignage des vérités que je vous annonce. C'est
» ce vrai Dieu, prince, dont je publie les gran-
» deurs, qui suscite des hommes amateurs de la
» vérité, pour prendre en main sa défense, et la
» soutenir de leur autorité. C'est à ce seul vrai Dieu
» que je suis redevable des marques d'affection dont
» vous m'honorez, et de la permission que vous
» m'avez donnée de bâtir une église dans vos états.
» Que dites-vous, répondit le prince; quels avan-
» tages n'ai-je pas reçus moi-même depuis que vous
» êtes venu à ma cour? Votre entrée dans mes états
» n'a-t-elle pas été pour moi une source de pros-
» pérités et de bénédictions? »

Vous avez su, Monsieur, que dans le temps que les Dasseris nous enlevèrent notre église de Devandapallé, M. de Saint-Hilaire, qui s'intéresse avec tant de zèle dans le progrès de la foi, nous obtint une patente du Nabab d'Arcate, qui nous fit rendre notre église, et apaisa tout à fait l'orage. Le missionnaire jugea à propos de montrer au prince cette patente, dont voici la teneur :

« *Ladoutoulla Cam Nabab* à tous les *Fosdars Rajas*, *Quelidars*, *Paleacandloux* et autres ordres. Les *Saniassis romains* ont des églises dans le pays de Carnate, où ils sont obligés de voyager pour instruire leurs disciples ; ce sont des pénitens qui font profession d'enseigner la vérité, et dont la probité nous est connue. Nous les considérons et nous les affectionnons ; c'est pourquoi notre volonté est qu'eux et leurs disciples soient traités partout favorablement, sans qu'on leur fasse aucune peine. Tel est l'ordre que nous donnons. »

Le prince, en finissant la lecture de cette patente : « Quels seroient les enfans du démon, dit-il, qui » voudroient inquiéter de si grands hommes? Je » me flatte, répondit le père, que quand vous con- » noîtrez encore mieux la sainteté de la loi chré- » tienne, vous m'honorerez d'un semblable témoi- » gnage. C'est à moi à en recevoir de vous, reprit » le prince d'un air obligeant. » Après quoi il réitéra ses ordres, afin que l'on continuât de fournir ce qui seroit nécessaire pour la construction de la nouvelle église, et il ajouta, en congédiant le missionnaire, qu'il vouloit assister à la première fête qui s'y célébreroit.

Comme le père étoit occupé à conduire le bâtiment de son église, il reçut une lettre que lui présentèrent deux députés d'un prince more, gouverneur de Manimadougou, petite ville éloignée de dix-huit à vingt lieues de Madigoubba. Ce gouver-

neur est homme d'esprit et curieux. Ayant appris qu'un Saniassi romain enseignoit une nouvelle doctrine, il souhaitoit de le voir et de l'entretenir; c'est ce que contenoit sa lettre, qui étoit écrite sur du papier semé de fleurs d'argent. En voici à peu près les termes :

« Moi *Secou-Aboulla-Rahimou*, *Cam*, gouverneur de la ville et forteresse de Manimadougou, je fais la révérence en présence des pieds de celui qui brille de toute sorte de belles qualités, qui est dans la plus haute contemplation de la divinité, qui enseigne la loi du souverain Maître de toutes choses.... Il y a long-temps que j'ai un extrême désir de jouir de votre présence, et il n'y a que vous qui sachiez quand ce moment heureux pour moi arrivera. Les deux personnes que je vous envoie tâcheront de découvrir quelle est votre volonté, je finis en faisant plusieurs profondes révérences. »

Le père qui savoit que cette démarche du prince more n'avoit pour principe que sa curiosité naturelle, et qu'il n'y avoit nulle espérance de lui faire goûter les vérités du christianisme, lui fit la réponse suivante :

« Le docteur de la loi du vrai Dieu donne sa bénédiction à *Secou-Aboulla-Rahimou*, etc. J'ai reçu avec toute la joie de mon âme la lettre qu'il vous a plu de m'envoyer. N'étant que le dernier des esclaves du vrai Dieu qui a créé le ciel et la terre, et qui les gouverne par sa toute puissance, je ne suis pas le maître de disposer de moi-même, pour aller ou pour demeurer en quelque lieu que ce soit. Je m'assurerai par la prière quels sont les ordres de la volonté du souverain Maître que j'adore, et alors je tâcherai de contenter pleinement le désir de votre cœur. Je prierai ce grand Maître pour la conservation de votre personne. »

Peu de jours après, il reçut une autre lettre de la femme du Nabab de Chirpi : elle avoit déjà envoyé deux fois le même exprès à Ballabaram, où elle croyoit qu'étoit le missionnaire, pour le prier de la venir trouver. Le père s'en excusa, sur l'obligation où il étoit de visiter ses différentes chrétientés. Cette réponse ne l'ayant pas satisfaite, elle lui écrivit une seconde lettre plus pressante que la première, et pour l'y engager, elle lui permettoit de bâtir une église dans l'étendue de son gouvernement, le laissant maître de choisir ou Chirpi, ou Colalam, ou Cotta-Cotta, qui sont de grandes villes et fort peuplées.

Le missionnaire ne crut pas devoir se rendre aisément à ses sollicitations, soit parce qu'il y a toujours du risque à se livrer entre les mains des Mores, soit par le peu d'espérance qu'il y a de les convertir; il prit le parti d'envoyer un de ses catéchistes pour la sonder, et pour découvrir, s'il se pouvoit, quel étoit son dessein. Mais sans vouloir autrement s'expliquer, elle répondit qu'elle avoit des choses à dire au Saniassi romain, qu'elle ne pouvoit confier à personne; qu'elle le prioit de considérer qu'il n'étoit pas de la bienséance qu'une femme de son rang sortît du palais, sans en avoir la permission expresse de son mari.

Le père touché de ces raisons, se rendit le lendemain à Cotta-Cotta, et il fut aussitôt conduit dans l'appartement de la princesse more. C'étoit d'abord une prétendue maladie sur laquelle elle vouloit le consulter. Il répondit qu'il n'avoit nulle connoissance de la médecine, et que sa profession étoit d'enseigner la vérité. Une autre chose lui donnoit de l'inquiétude : c'étoit de savoir quelle étoit la situation de son fils aîné, qu'on retenoit à la cour du Mogol, jusqu'à ce que son père eût satisfait à une dette considérable. Enfin, elle vint à la principale

raison de l'empressement qu'elle avoit d'entretenir le missionnaire.

Quatre ou cinq mois auparavant, quelques faquirs (c'est le nom qu'on donne aux pénitens mores) lui avoient fait dire qu'ils savoient plusieurs secrets, et entr'autres, celui de faire de l'or. Elle les avoit fait venir, et sur ce qu'ils dirent que malheureusement ils n'étoient pas en état de fournir aux dépenses nécessaires pour les préparatifs, elle se chargea d'en faire les frais. On leur donna plusieurs ouvriers pour travailler sous eux; trois ou quatre mois se passèrent à chercher diverses plantes, à les broyer, à préparer les métaux qui devoient entrer dans cette composition; ils firent fondre une grande quantité de cuivre qu'ils réduisirent en petits lingots. Ces lingots devoient se changer en or, en les trempant dans une certaine eau. Après avoir fait l'épreuve de cette eau, ils présentèrent à la dame deux ou trois morceaux d'or, auquel il ne manquoit, disoient-ils, que quelques carats pour être dans sa perfection. Pour cela, ajoutèrent-ils, il n'y a plus qu'à faire tremper dans cette eau des perles et des pierres fines pendant deux ou trois jours; mais il nous faut passer ce temps-là en prières sans manger, sans boire, sans parler à personne. La dame eut la simplicité de leur confier ses bijoux; ils passèrent le premier jour en prières; mais la seconde nuit ils disparurent, et emportèrent les perles et les diamans qui leur avoient été confiés. La perte étoit grande; l'incertitude où étoit la pauvre dame du traitement que lui feroit le Nabab à son retour, lui causoit de mortelles inquiétudes. Comme elle s'étoit laissé persuader que le missionnaire avoit le secret de faire de l'or, elle le conjuroit avec larmes de la tirer du mauvais pas où elle s'étoit engagée. L'expérience qu'elle venoit de faire, ne pouvoit encore la guérir de son entêtement sur le secret imaginaire de la pierre philo-

sophale. Le père eut beau dire qu'il n'entendoit rien à cette alchymie ; elle le pressoit encore davantage, et enfin, elle fit appeler son fils, qui commandoit en l'absence du Nabab, pour l'aider à vaincre sa résistance. Le fils, plus raisonnable que la mère, fut convaincu de la sincérité avec laquelle le père lui parloit, et il lui accorda la permission de se retirer.

Cependant nonobstant les bruits qui se répandoient d'une émeute nouvelle que les Dasseris étoient près d'exciter, on se disposoit à célébrer la fête de Pâques dans la nouvelle église de Madigoubba. Comme le prince s'y étoit invité lui-même, le père envoya ses catéchistes pour le prier de sa part d'honorer la fête de sa présence. Il y avoit quelques jours qu'il ne donnoit point d'audience. Les catéchistes se retirèrent dans un corps-de-garde, à la porte de la forteresse, où ils passèrent la nuit. Les Dasseris s'y étoient assemblés, et pas un d'eux ne reconnut les catéchistes. Un de leurs gouroux s'y étant rendu, ils prirent ensemble des mesures pour l'entreprise qu'ils méditoient. Ils convinrent qu'il n'y avoit rien à gagner par la dispute. « Soit enchan-
» tement, disoient-ils, soit quelqu'autre vertu se-
» crète, dès la première question que nous fait le
» Saniassi romain, il nous ferme la bouche. Il en
» faut venir à un coup de main : c'est le moyen le
» plus court et le plus sûr de réussir. Allons en
» foule à son église au temps de la fête. Ayons
» chacun un petit pot de terre rempli de poudre,
» (c'est ce que nous appellerions des grenades) jettons-
» nous tumultuairement dans sa maison en criant
» *Govinda*, *Govinda* : il est difficile que, dans le
» désordre et la confusion, le Saniassi nous échappe.
» Vous serez, dit le gourou en leur applaudissant,
» de dignes enfans de Govinda, si vous réussissez
» dans l'exécution d'un projet si bien concerté. »

Le prince étoit au lit lorsqu'il apprit l'invitation qu'on lui faisoit : il voulut se lever, et tenir sa parole ; mais sur ce qu'on lui représenta, que dans l'état où il étoit, il y avoit du danger de s'exposer au grand air, il fit venir un de ses parens avec qui il a été élevé, et il lui ordonna d'assister à la fête avec une nombreuse escorte de soldats, d'y tenir sa place, et d'obéir en toutes choses au Saniassi romain. Il ne laissoit pas d'être informé de la nouvelle assemblée que tenoient les *Dasseris* à la porte de la forteresse ; mais il y fit si peu d'attention, que le lendemain, de son propre mouvement, et sans en avoir été prié, il envoya ses trompettes et ses timballes, avec quantité de feux d'artifices, pour rendre la fête plus célèbre.

Des témoignages si publics de son affection pour le missionnaire, surprirent tout le monde. Il faut que ce prince ait une grande fermeté d'âme pour s'inquiéter si peu des mouvemens de ces séditieux ; car ils savent se faire craindre par leur audace, par leur nombre, et par leur opiniâtreté à ne pas se désister de leurs prétentions. Un des moyens qu'ils emploient pour cela est de faire un *Pavadam*. C'est une cérémonie que je vais vous expliquer.

Un des principaux Dasseris se fait une plaie à la cuisse ou au côté. A l'instant l'air retentit de cris, de hurlemens, du bruit des cors et des plaques d'airain, que ces mutins frappent à coups redoublés. On dresse une espèce de tente, pour enfermer le forcené qui s'est ainsi blessé. A les croire, on le laisse là sans boire, sans manger, et même sans panser sa plaie, jusqu'à ce que quelque fameux Dasseri vienne ressusciter, pour ainsi dire, le prétendu mort. C'est pour cela qu'il en coûte toujours de l'argent à celui contre qui se fait le *Pavadam*. Comme les Indiens sont persuadés que si l'on ne ressuscite promptement le mort, il arrivera quelque grand

malheur, chacun s'empresse à faire l'accommodement. Quand on est convenu de la somme qui doit se payer, les *Dasseris* s'assemblent autour de la tente; les cris, les hurlemens recommencent, et on entend une multitude de voix confuses qui appellent Govinda. Alors celui qui doit ressusciter le mort, après plusieurs prières et diverses singeries, comme s'il étoit possédé de son dieu Govinda, ordonne qu'on lève la tente. Le prétendu mort se met à danser avec les autres Dasseris : on le conduit en triomphe dans la ville, et la cérémonie se termine par un grand repas qu'on donne à ces séditieux, et par des présens qu'on leur fait de pièces de toiles.

Les Mores ne se payent pas de ces impostures : car s'il arrive, ce qui est rare, que les Dasseris fassent de ces sortes de *Puvadams* dans les lieux où ils sont les maîtres, ce n'est qu'à coups de bâton qu'ils font ressusciter le mort, et qu'ils dissipent le tumulte. Il est étonnant que les Indiens n'aient pas recours au même remède. Jusqu'à présent les Dasseris n'ont pas tenté la voie des *Puvadams* contre les Chrétiens, soit qu'ils craignent de ne pas réussir par cet artifice, soit qu'ils appréhendent, comme on le dit, que leurs prétendus morts ne le deviennent réellement.

La fête de Pâques se passa avec un grand ordre, et avec beaucoup d'édification. Le parent du prince assista à toute la cérémonie, après laquelle quarante personnes reçurent le baptême. Quatre chefs de famille vinrent mettre aux pieds du missionnaire le lingan, et les autres signes d'idolâtrie qu'ils portoient : on les instruit actuellement eux et leurs familles, et il y a lieu de croire qu'ils seront de fervens Chrétiens. Il n'y a guère de mission dans l'Inde où la religion ait fait de si rapides progrès et en si peu de temps, et où les peuples paroissent plus disposés à l'embrasser. Certains engagemens en retiennent

beaucoup, comme malgré eux, dans l'idolâtrie ; si cet obstacle peut une fois se lever, la moisson sera plus abondante.

Aussitôt que le prince commença à se mieux porter, le missionnaire alla le remercier de la bonté qu'il avoit eue de contribuer au bon ordre et à la solennité de la fête. Le prince lui témoigna d'une manière obligeante le déplaisir qu'il avoit de n'avoir pu y assister, et il ajouta que les calomnies qu'on ne cessoit de répandre contre la loi chrétienne, se détruisoient d'elles-mêmes.

On ne parloit alors à la cour que du fameux sacrifice appelé *Egnam*, qu'on venoit de faire par ordre du prince, qui n'avoit pu résister aux sollicitations des Brames. Une inondation avoit renversé la chaussée du grand étang de la ville, et le prince se laissa persuader que la chaussée se romproit toujours si l'on ne faisoit ce sacrifice. Voici les cérémonies qu'on y observe.

Neuf jours de suite on sacrifie un bélier : le lieu où se fait le sacrifice est hors de la ville. Le grand sacrificateur qu'on appelle *Saumeagi*, est assisté de douze autres ministres ou sacrificateurs, tous Brames. Ils sont habillés de toile neuve de couleur jaune : on bâtit exprès une maison hors de la ville dans l'endroit où le sacrifice doit se faire : on y creuse une fosse, dans laquelle on allume du feu qui doit brûler nuit et jour, et qu'ils appellent pour cette raison *feu perpétuel*. Ils y jettent différentes sortes de bois odoriférant ; ils y versent du beurre, de l'huile et du lait, en récitant certaines prières tirées du livre de leur loi. On procède ensuite à l'occision du bélier : on lui lie les pieds et le museau ; on lui bouche les oreilles et les narines pour lui ôter la respiration ; après quoi les plus robustes des sacrificateurs lui donnent des coups de poing, en prononçant à haute voix certaines paroles. Lorsqu'il est demi-mort, le grand

sacrificateur lui ouvre le ventre, et en tire le péritoine avec la graisse qui se met sur un petit faisceau d'épines, lesquelles on suspend au-dessus du feu perpétuel, en sorte que la graisse venant à se fondre y tombe goutte à goutte. Le reste du péritoine et de la graisse se mêle avec du beurre que l'on fait frire, et dont tous les sacrificateurs doivent manger : on en distribue pareillement aux plus considérables de l'assemblée, comme une chose sainte. Le reste de la victime est coupé par morceaux, qu'on fait bouillir et qu'on jette par petites parties dans le feu ; car il faut qu'il ne reste rien de cette espèce d'holocauste. Le sacrifice achevé, on donne un festin à mille Brames ; ce qui se pratique aussi tous les jours de cette neuvaine. Le neuvième jour le grand sacrificateur entre dans la ville, porté sur un char qui est tiré par les Brames. La cérémonie se termine par des présens qu'on fait aux Brames, et surtout au grand sacrificateur et à ses douze assistans. Ce sont des pièces de coton et de soie, et de grands pendans d oreilles d'or qui leur tombent presque sur les épaules : ce qui est la marque qui distingue le grand sacrificateur et le grand docteur de la loi. La dépense que fit le prince pour ce sacrifice, monta à plus de onze mille livres.

Ce fut dans la même visite que le père demanda aux Brames quelle étoit leur intention en portant le prince à faire cette dépense, et quel avantage elle pouvoit lui procurer. « Hé quoi ! répondirent les » Brames, ne savez-vous pas que le chorkam, ce » lieu de délices, est la récompense de ceux qui font » faire le sacrifice de l'egnam ? Mais quelles sont » ces délices, reprit le père, qu'on goûte dans » votre chorkam ? Il y en a de toutes sortes, répon- » dirent les Brames ; mais surtout il y a un arbre » qui fournit tous les mets qu'on peut désirer. N'y » a-t-il rien de plus, dit le père ? A cela les Brames » ne répondirent rien. Je vois bien, ajouta le père,

» que la honte vous retient, et vous empêche de
» me répondre. Faut-il que je révèle ici les infamies
» que vos historiens rapportent sur ce chorkam ?
» Croyez-vous que j'ignore les noms de ces quatre
» femmes prostituées qui en font la félicité ? J'en
» dis assez, et je n'ai garde d'entrer dans un plus
» grand détail. Mais voulez-vous savoir l'idée que
» je me forme de votre chorkam ? je le regarde
» comme une assemblée d'impudiques, ou plutôt
» de bêtes immondes, dont l'occupation est d'as-
» souvir leurs brutales passions. C'est aussi l'occu-
» pation de vos prétendues divinités. L'histoire de
» Devendroudou n'en est-elle pas une preuve au-
» thentique ? Le *Ramatanam*, ce livre si célèbre
» parmi vous, rapporte la malédiction que le péni-
» tent Caoutamoudou lança contre le premier Dieu
» du chorkam. La métamorphose d Emoudou en
» chien, que Darma Rasou vouloit introduire dans
» ce lieu de délices, n'est-elle pas rapportée fort
» au long dans le *Baratam*, ce quatrième livre de
» votre loi ? Cent autres histoires semblables tirées
» de vos livres, ne prouvent-elles pas manifeste-
» ment quel est le caractère de vos dieux ? Falloit-il
» engager le prince à de si grands frais, pour le
» placer dans une si infâme assemblée ? »

La fureur étoit peinte sur le visage des Brames, et frémissant de rage, ils se regardoient les uns les autres, sans oser parler. Le prince attentif à ce qui se disoit de part et d'autre, sembloit ne prendre aucun parti. Sur quoi le missionnaire lui adressant la parole : « Prince, lui dit-il, je ne saurois trahir
» mes sentimens ; votre silence sur une matière si
» importante me surprend. Je ne suis qu'un enfant,
» répondit le prince, que pourrois-je ajouter à ce
» que vous venez de dire ? » Puis se tournant du côté des Brames, il récita un vers dont le sens étoit :

Voilà

Voilà quelle est la majesté des dieux que nous adorons.

« Que n'aurois-je pas encore à vous dire, pour-
» suivit le père, de ces prières tirées du livre de la
» loi, que vous récitez en assommant à coups de
» poing la victime, et de celles que vous dites lors-
» qu'on l'écorche et qu'on lui fend le ventre? Un
» Brame qui toucheroit la chair du moindre animal,
» passeroit chez vous pour un infâme, et cependant
» c'est parmi vous un acte de religion de manger la
» graisse du bélier pendant le sacrifice de l'egnam;
» vous la vendez même au poids de l'or. Que ne
» dirois-je pas de ces mystères d'iniquité que vous
» cachez avec tant de soin, et dont j'ai une parfaite
» connoissance? » le père parloit d'un de leurs sacrifices appelé *Sacti pouja*, où le démon renouvelle dans l'Inde les abominations qui se pratiquoient dans l'ancienne Rome aux cérémonies de Cybèle.

Ce discours qui confondoit les Brames, ne pouvoit manquer de les irriter; c'est pourquoi le missionnaire, après avoir pris congé du prince, leur parla d'un ton plus affable: « Ne croyez pas, leur dit-il,
„ que le ressentiment ou l'animosité ait aucune part
„ à ce que je viens de dire. Si j'ai parlé avec plus
„ de véhémence que je n'ai accoutumé de faire, ne
„ l'attribuez qu'au désir que j'ai de vous faire entrer
„ dans le chemin du ciel; le vrai Dieu qui connoît
„ mes intentions, vous les manifestera un jour; je
„ vous regarde tous comme mes frères, et je suis prêt
„ à donner ma vie pour le salut de vos âmes. „

Ce fut là la dernière dispute du missionnaire avec les Brames; ils l'évitèrent quand l'occasion s'en présenta; du reste il ne s'est passé rien de particulier jusqu'à la fête de Pâques de l'année 1720, si ce n'est quelques alarmes causées de temps en temps par les Dasseris; car ils se sont souvent assemblés à dessein de renverser notre église de Madigoubba, mais par

la miséricorde de Dieu leurs projets ont été inutiles.

On ne pouvoit guère se dispenser d'inviter le prince à cette seconde fête de Pâques. Il s'en excusa d'abord sur une affaire importante qui lui étoit survenue ; mais peu après il se ravisa, dans la crainte de mortifier le missionnaire, et il lui envoya dire qu'il y assisteroit. Il y vint en effet avec un nombreux cortége de cavaliers, de soldats et d'éléphans. Il avoit actuellement la fièvre, et il ressentoit de vives douleurs d'un abcès qui l'empêchoit de se tenir assis. Il assista à toutes les cérémonies, après lesquelles il dit qu'il alloit prendre un peu de repos, jusqu'au temps que devoit se faire la procession. On lui représenta que, pour ne pas s'incommoder, il pouvoit voir la procession de sa chambre ; mais tout malade qu'il étoit, il voulut par respect venir à l'église.

La procession commença sur les sept heures du soir, au son des instrumens, et à la lumière de quantité de flambeaux et de feux d'artifice. On fit trois fois le tour de l'église, en récitant à haute voix les litanies du saint Nom de Jésus, de la Sainte-Vierge, du saint Sacrement, et de saint François-Xavier. La fièvre ne quitta point le prince ; cependant avant que de partir, il vint encore à l'église, et en présence de ceux qui étoient à sa suite et des nouveaux fidèles, il parla de la religion chrétienne en des termes pleins d'estime et de vénération. Le père lui présenta les Rettis chrétiens, en le priant de les prendre sous sa protection. « Ils me sont infi-» niment chers, répondit-il, depuis qu'ils ont le » bonheur d'être vos disciples. »

Les douleurs que lui causoit son abcès, augmentèrent de jour en jour, sans qu'on pût le soulager par aucun remède. Il se fit apporter un couteau, et il se l'ouvrit lui-même : mais bientôt la plaie parut incurable, et il se crut désespéré. Aussitôt il fit faire son tombeau, et il en donna le dessein. Tout mou-

rant qu'il étoit, il s'y fit transporter pour examiner si l'on suivoit le plan qu'il en avoit tracé. Plusieurs princes du voisinage le visitèrent : il n'y eut personne qui n'admirât l'intrépidité qu'il faisoit paroître aux approches de la mort, dont il parloit sans cesse. Belle leçon pour les grands, qui, même dans le christianisme, ne peuvent souffrir qu'on leur annonce qu'il faut mourir.

Le père, dans cette triste occasion, tâcha de lui donner des marques de sa reconnoissance, et de lui témoigner l'intérêt qu'il prenoit à sa conservation. Il lui envoya par un catéchiste un peu de baume de *Capaïba*. « Ce n'est pas ici, dit le prince, un remède » de mercenaire, c'est un présent d'ami. » Dès le premier appareil, il se sentit soulagé, et le lendemain il dépêcha un cavalier avec des soldats vers le père, pour le prier de le venir voir. Il avoit quitté son palais : il étoit campé sous des tentes hors de la ville, sur un petit côteau au pied duquel étoit le mausolée qu'il faisoit construire. C'étoit un caveau revêtu de pierres de taille, où l'on descendoit par plusieurs marches. Il y avoit fait pratiquer trois petites niches : celle du milieu qui se fermoit par une porte à deux battans, étoit destinée à mettre son corps. Sur le caveau étoit une plate-forme de pierres de taille, qui soutenoit plusieurs colonnes, sur lesquelles s'élevoit une pyramide.

Il ne se peut rien ajouter au respect et à la tendresse avec lesquels il reçut le missionnaire. Après plusieurs honnêtetés, « ne pensez pas, lui dit-il, à » soulager mon corps : je me regarde déjà comme » enfermé dans le tombeau. J'ai assez vécu : les maux » que je souffre depuis deux ans m'ont dégoûté de » la vie : je ne suis plus occupé que de la pensée » des biens éternels : c'est par vos prières que j'es» père les obtenir. Faites-moi donc le plaisir de » demeurer quatre ou cinq jours avec moi. J'ai

» pourvu à tout; je sais que vous êtes ennemi du
» grand monde, vous serez dans un lieu retiré, où
» personne ne troublera vos saints exercices.

» C'est le vrai Dieu, reprit le missionnaire, qui
» met dans votre cœur de si saintes dispositions.
» Ces pressentimens que vous avez du bonheur de
» l'autre vie, sont des grâces qu'il vous fait, et que
» vous devez craindre de rejeter. J'espère de son
» infinie bonté qu'il vous rendra la santé du corps,
» et qu'il vous donnera le courage de vaincre les
» obstacles qui s'opposent à la possession du vé-
» ritable bonheur que vous désirez. Ces obstacles,
» prince, ne vous sont pas inconnus : vous avez
» besoin de fermeté pour les surmonter. » Après ces paroles, le père fut conduit dans le logement qu'on lui avoit préparé : c'étoit une grande tente qui pouvoit contenir cinquante personnes. On l'avoit dressée sur une petite colline, vis-à-vis de celle où le prince étoit campé.

Ce que je viens de rapporter fait bien voir l'estime que ce prince avoit conçue de la religion chrétienne et de ses ministres. Le missionnaire profita de ces dispositions favorables, pour briser le reste des liens qui le retenoient dans l'idolâtrie. « Ne vous y trompez
» pas, prince, lui dit-il dans un autre entretien, sans
» la connoissanee du vrai Dieu dont je vous ai si
» souvent parlé, vous ne parviendrez jamais à ce
» bonheur éternel après lequel vous aspirez. Je ne
» reconnois, répondit le prince, qu'une seule divi-
» nité ; est-il possible que vous en doutiez encore?
» et incontinent après il prononça le nom de *Chiva*.
» Ah ! prince, interrompit le missionnaire, en lui
» serrant la main, ce Chiva n'est rien moins que le
» véritable Dieu : ce qui vous abuse, est que vous
» lui donnez le nom de maître souverain, et c'est
» un nom qui ne lui convient nullement : c'étoit
» autrefois un homme mortel comme vous, que vous

» avez érigé en divinité. Ce Chiva a eu des femmes
» et des enfans : et le souverain Maître de toutes
» choses, comme vous l'avouez vous-même, est un
» être spirituel et invisible. Cela est incontestable,
» repartit le prince. »

Le missionnaire insista ensuite sur le lingan qui est le symbole de cette fausse divinité, et auquel ce prince est si fort attaché. « Tandis que vous le por-
» terez, dit-il, n'espérez pas d'avoir part aux biens
» du ciel; c'est une vérité que je suis prêt à sceller
» de mon sang. » Le prince, à ces paroles qui devoient naturellement l'aigrir, répondit avec douceur :
« Eh quoi! croyez-vous qu'on me souffrît un mo-
» ment dans le poste que j'occupe, si je quittois le
» lingan? Oui prince, reprit le père, du caractère
» dont je vous connois, j'espère qu'avec le secours
» de Dieu vous n'auriez rien à craindre. » Les gardes, qui la plupart sont linganistes, prêtoient l'oreille à cet entretien, et le catéchiste avoua depuis qu'il trembloit, lorsqu'il entendit le missionnaire parler avec tant de liberté. Il y a apparence que le prince y fit réflexion, car il interrompit le discours, et le faisant tomber sur sa maladie, il dit au père plusieurs fois : vous m'avez sauvé la vie. La mauvaise odeur des emplâtres qu'on me donnoit, m'étoit plus insupportable que mes douleurs : la seule odeur du baume que vous m'avez envoyé, m'a en quelque sorte ressuscité : je ne sens plus de douleur. En effet, l'abcès s'étoit entièrement vidé : la plaie étoit belle, et les chairs commençoient à se réunir, en sorte qu'on ne doutoit plus de sa prochaine guérison. Le père demanda la permission de se retirer dans son église, mais ce ne fut que six jours après, que le prince se rendit à sa prière avec des témoignages de la plus tendre reconnoissance.

Quatre jours étoient à peine écoulés, qu'il envoya un exprès au missionnaire, pour lui dire que sa santé

se rétablissoit de jour en jour, et qu'il se recommandoit à ses prières. Ce jour-là même il alla à la promenade. Au retour, il voulut aller coucher au palais; mais sur ce qu'on lui représenta qu'il étoit tard, et que difficilement les équipages pourroient être prêts, le voyage fut remis au lendemain.

Sur le minuit, après que les officiers se furent retirés, et qu'on eût posé les sentinelles à l'ordinaire, il ne resta dans la tente du prince qu'une concubine et un jeune garçon dont la fonction étoit de chasser les mouches pendant son sommeil. Cette malheureuse éteignit les lampes, s'approcha du lit du prince, et prenant son sabre, lui en déchargea un coup qui lui porta sur la joue. Le prince s'éveilla et jeta un grand cri: elle, sans s'épouvanter, revint à la charge et lui coupa le cou. Au bruit qui se fit, les gardes entrèrent dans la tente; et trouvant le prince nageant dans son sang, ils saisirent la concubine qui prenoit la fuite. Bien loin d'être étonnée, elle prit une contenance fière, et dit au général des troupes qui mettoit la main sur elle: « Est-ce donc ainsi que vous faites » la garde? on vient d'égorger le prince: vous en » répondrez. »

Cette femme étoit une espece de comédienne que le prince affectionna après l'avoir vue danser. Moyennant une somme d'argent donnée à ses parens, il la fit consentir à demeurer dans le palais, où il lui fit prendre le lingan. Comme sa première femme étoit stérile, il l'épousa, et il en eut quatre enfans. Elle étoit plutôt chargée qu'ornée de perles et de diamans. Il lui avoit donné le titre et les honneurs de seconde femme, et il avoit en elle la plus intime confiance. Quelque agrément qu'elle eût dans le palais, elle n'en pouvoit supporter la gêne, et elle regrettoit sans cesse son premier genre de vie. La maladie dangereuse du prince lui avoit donné l'espérance de recouvrer bientôt sa liberté. Cette

espérance s'étant évanouie par le rétablissement de sa santé, l'ennui de la contrainte, et l'amour du libertinage la portèrent à acheter sa liberté par un si noir attentat. On ne l'a pas fait mourir, on s'est contenté de l'enfermer pour le reste de ses jours.

La mort de ce prince fut un coup sensible pour le missionnaire et pour les nouveaux fidèles. Il aimoit la vérité, et bien qu'il fût naturellement impérieux et colère, il l'écoutoit avec docilité et avec plaisir. Quelques-uns même se persuadoient qu'il avoit embrassé la foi, parce que depuis qu'il avoit entendu parler du vrai Dieu, son naturel s'étoit radouci, et qu'on ne voyoit plus de ces exemples d'une justice sévère, avec laquelle il punissoit auparavant jusqu'aux moindres fautes.

Dans la dernière conversation que le père eut avec lui, le discours tomba sur le pardon des injures; et le missionnaire lui ayant dit que la bonté étoit un des attributs de Dieu, et que les princes, qui sont ses images sur la terre, doivent exceller dans cette vertu. « Vous me faites plaisir, répondit-il; je vous » assure que je vais m'attacher plus que jamais à » acquérir de la douceur et à user de clémence. » Dieu vous a donné un fonds de droiture, lui dit » le père dans le même entretien, qui est une grande » disposition pour connoître et embrasser la vérité; » mais à cette connoissance vous mêlez quelquefois » des idées de gentilisme qui altèrent beaucoup ces » heureuses semences. J'espère que quand vous serez » parfaitement rétabli, vous lirez volontiers les livres » qui traitent de la vraie religion; nous agiterons » ensemble certains points sur lesquels il est im» portant qu'il ne vous reste aucun doute; la dispute » les éclaircira. Moi, répondit-il, disputer contre » vous; je ne suis pas assez téméraire pour l'entre» prendre. J'écouterai avec la simplicité d'un enfant,

» tout ce que vous voudrez bien me dire pour mon
» instruction. »

On avoit raison de craindre que la perte de ce prince ne fût fatale à la religion, et que les Brames et les Dasseris ne profitassent de cette conjoncture pour susciter quelque nouvel orage; ceux-là, parce qu'ayant été regardés jusqu'alors comme les oracles de la nation, ils sentoient chaque jour que leur crédit et leur réputation s'affoiblissoient; ceux-ci, parce que le nombre de leurs disciples diminuoit, c'est-à-dire que les aumônes devenoient plus rares.

La conduite que vient de tenir le frère successeur du prince défunt, a entièrement dissipé nos craintes. Comme il revenoit de l'armée du Nabab de Cadappa, et qu'il passoit auprès de Chruchsnabouram, où il savoit que nous avions une église, il fit demander si le Saniassi romain y étoit. Les gentils ne voulant point donner entrée dans la peuplade à un prince étranger, répondirent faussement qu'il étoit allé à Ballabaram. Le père qui en eut avis, alla dès le lendemain saluer le prince qui s'étoit arrêté à une des forteresses peu éloignée. Le prince fut extraordinairement sensible à cette démarche du missionnaire, et il l'assura que lui et les Chrétiens pouvoient compter sur son affection, comme ils avoient compté sur celle de son frère. Un mois après, ayant appris que le père étoit de retour à Madigoubba, il vint le voir avec toute sa cour, et il promit, ce qu'il a exécuté depuis, d'entretenir une symphonie pour l'église, et de fournir les bois nécessaires pour construire un grand char, où l'on porte en procession les statues de Notre-Seigneur et de la Sainte-Vierge.

Quelques jours après cette visite, il envoya prier le missionnaire de venir à la capitale, où il lui avoit marqué un logement. Le père s'y rendit le jour même. Le lendemain le prince vint le voir; le père qui en fut averti, alla le recevoir dans la rue. Aussitôt

que le prince l'aperçut, il descendit de cheval, et s'approchant du missionnaire il lui fit une profonde révérence, mettant ses deux mains à terre, puis les portant sur la tête. Après les civilités ordinaires, il le pria de venir au palais, et il le conduisit à l'appartement de la princesse.

Une fièvre continue accompagnée de dyssenterie, d'un rétrécissement de nerfs, et de fréquens vomissemens, avoit presque réduit cette dame à l'extrémité. « Vous voyez, lui dit le prince, quelle est » mon affliction; nous avons vainement épuisé toutes » sortes de remèdes; mais j'ai une entière confiance » en vos prières. Je sais que vous n'êtes pas mé» decin; mais aussi je ne puis ignorer que vous avez » tiré mon frère des portes de la mort, et que sans » le malheureux accident qui lui est arrivé, il jouiroit » d'une santé parfaite. Aurez-vous moins de bonté » pour nous que pour lui? » Le missionnaire fut touché : il lui donna de la thériaque et quelques pastilles cordiales qu'il bénit par le signe de la croix. Dieu permit que la confiance de ce prince gentil ne fût pas confondue : en peu de jours la princesse se trouva tout à fait guérie. Il en a si souvent témoigné sa reconnoissance, que nous espérons trouver en lui, comme en son prédécesseur, une protection qui anéantira les ruses et les artifices des ennemis de la foi. J'ai l'honneur d'être très-respectueusement, etc.

LETTRE

*Du père Barbier, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père ***, de la même Compagnie.*

A Pinnepondi, dans la mission de Carnate, ce 15 janvier 1723.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

LORSQUE Dieu eut appelé à lui le révérend père François Laynez, notre évêque, j'eus l'honneur de vous mander quelques circonstances de sa sainte mort. Vous eûtes soin de les rendre publiques dans le recueil des lettres édifiantes et curieuses; sur quoi vous me témoignâtes que je vous obligerois de vous faire part de quelques particularités du voyage que j'avois fait avec ce prélat, lorsque je l'accompagnai dans la visite de son diocèse, qui comprend toutes les provinces depuis le cap Comorin jusqu'aux confins de la Chine. Je le fais d'autant plus volontiers que j'ai toujours présent à l'esprit le zèle de ce saint évêque, qui ne regarda sa dignité que comme un nouvel engagement à remplir avec plus d'éclat les fonctions de missionnaire, qu'il avoit exercées pendant près de vingt-cinq ans.

Il avoit été envoyé en Portugal en l'année 1705, pour des affaires qui concernoient le bien de cette mission. Il apprit en arrivant qu'il étoit nommé évêque de Saint-Thomé : ce fut pour lui un coup très-sensible; il fit tous ses efforts pour faire changer cette destination, et il se défendit long-temps de l'accepter; mais le roi de Portugal qui avoit conçu

une haute idée de sa personne et de son mérite, persista dans son choix; ce prince réitéra ses instances auprès du pape Clément XI, et il fallut enfin que l'humilité religieuse du père cédât à l'obéissance. Il fut sacré à Lisbonne par le grand aumônier de Portugal. Il s'embarqua presque aussitôt; mais la navigation fut longue, et il ne put prendre possession de son évêché qu'en l'année 1710.

Il pensa aussitôt à faire la visite de ce vaste diocèse. Il commença par la côte de Coromandel, où il éprouva de grandes contradictions : c'est l'apanage ordinaire du zèle et de la vertu; mais son courage lui fit surmonter tout ce qui s'opposoit à l'établissement de l'œuvre de Dieu. Quand il eut fini cette visite, les missionnaires de Maduré l'invitèrent à pénétrer dans les terres, pour y administrer le sacrement de confirmation. Il possédoit la langue du pays, il étoit fait aux usages de ces peuples, c'est ce qui lui donnoit un avantage que nul autre prélat ne pouvoit avoir.

Il employa trois mois à ce saint ministère, et consola toute cette chrétienté par sa présence. Etant revenu à la côte, il se prépara à passer au royaume de Bengale. Ce fut alors qu'ayant demandé un missionnaire qui l'accompagnât dans ses courses apostoliques, j'y fus destiné par mes supérieurs, et je m'embarquai avec lui.

Le pays de Bengale, situé au fond du golfe qui porte son nom, est comme le berceau de toutes les superstitions indiennes. On y parle toujours d'une célèbre académie de *Nudia*, où grand nombre de Brames s'occupent des moyens d'accréditer le système ridicule de leur religion. Vous pouvez bien croire que le démon ne voyoit pas tranquillement les fruits que devoit opérer la venue du prélat parmi des Chrétiens qui jusqu'alors n'avoient jamais vu leur évêque; aussi eut-il à essuyer beaucoup de tra-

verses dans tout ce qu'il entreprit pour le bien des âmes.

Pendant huit jours de navigation, depuis notre sortie de Madraspatan, nous rangeâmes la côte de Coromandel et d'Orixa, environ deux cent cinquante lieues, et nous nous trouvâmes, le 9 juin 1712, dans la rade de Balassor, à l'embouchure du Gange. Nous y fumes accueillis d'une violente tempête; le tonnerre tomba sur notre vaisseau, le mât d'avant alla en éclats, et se brisa en mille pièces; deux hommes furent jetés roides morts, dix ou douze autres demeurèrent quelque temps étendus sur le tillac, deux ou trois perdirent pour quelques jours l'usage de la vue; la frayeur et la consternation furent générales. Pour moi j'éprouvai visiblement que dans ces sortes d'occasions Dieu fortifie un missionnaire; un signe de croix que je fis pour me recommander à Notre-Seigneur, me mit en état d'aller, sans la moindre frayeur, de l'avant à l'arrière du vaisseau, pour assister ces pauvres gens; ce ne fut que le soir que je ressentis tout ce qu'on peut imaginer de la foiblesse humaine; jamais nuit ne me fut plus pénible.

De cette rade, on a coutume d'envoyer à terre chercher un pilote côtier, pour passer avec la marée les bancs de sable qui ferment le Gange. Pendant qu'on alloit chercher le pilote, le ciel se couvrit de nouveau, et nous menaçoit d'une tempête encore plus dangereuse. « Prions Dieu, me dit alors le capitaine; nous ne savons pas ce qu'il nous prépare. » Nous nous mîmes tous en prières, et le prélat donna la bénédiction; à l'instant la nuée se sépara, passant à droite et à gauche de notre vaisseau, et nous en fûmes quittes pour quelques gouttes de pluie.

Après avoir échappé de ce danger, nous remontâmes la rivière environ soixante lieues. Nous fîmes les vingt premières au travers de forêts immenses; ensuite on découvre un pays assez peuplé. Les Euro-

péens de différentes nations y ont ménagé divers endroits propres à recevoir les vaisseaux. Le confluent des rivières y assemble, d'espace en espace, un bon nombre de bateaux qui servent au commerce. Coulpy est un assez bon mouillage; les vaisseaux français et anglais y restent d'ordinaire. Les Hollandais montent jusqu'à Folta, quinze lieues plus haut; les uns et les autres, de même que les Danois et les Portugais, lorsque la saison et le courant le permettent, conduisent leurs vaisseaux jusque devant leurs comptoirs.

Nous étions sur un vaisseau arménien, frété par la compagnie de France, et commandé par M. Boutet, ancien officier de la même compagnie. La marée nous portoit en haut et le vent nous repoussoit, de sorte que gardant seulement une voile pour gouverner, le vaisseau alloit en arrière, et suivoit l'impression du flot. Mais à un détour, nous nous trouvâmes acculés dans une anse; pour l'éviter on jeta une ancre, mais elle ne prit point, et le vaisseau approcha de la terre et échoua. La pente étoit si roide en cet endroit, que d'un côté du navire il n'y avoit qu'une brasse et demie d'eau, et de l'autre on filoit six brasses de corde. La mer baissoit et nous mettoit en danger de périr. On mit aussitôt en œuvre tout ce que l'art peut suggérer en de pareilles circonstances. Dieu bénit nos travaux. A la faveur d'un cable attaché à terre, qui saisissoit la tête du mât, le navire glissa sur la vase, et se trouva à flot avant la fin de la marée. Après quoi il se toua sur une autre ancre, que l'on avoit portée au milieu de la rivière.

Ce fut alors que nous abandonnâmes notre vaisseau pour entrer dans un *bazeras* (c'est une barque de cette contrée qui, suivant sa grandeur, comporte depuis six jusqu'à quarante rameurs, avec une ou deux chambres sur l'arrière); cette manière de naviguer est absolument nécessaire, à cause des inon-

dations qui viennent régulièrement en certains mois de l'année, et qui forment ensuite une multitude prodigieuse de canaux dont tout le pays est entrecoupé. Le bazeras étoit envoyé par M. Rouxel, parent de l'amiral de ce nom, et gouverneur de Collicuta, qui est une des plus célèbres colonies de la compagnie d'Angleterre dans les Indes. On y voit une église ouverte aux catholiques, et qui a été construite avant que les Anglais donnassent à cette habitation la forme de ville. Elle est desservie, comme toutes celles de Bengale, par un père Augustin : car c'est à ces pères que le roi de Portugal a confié le soin de ces chrétientés. Les Papes ont accordé à ce prince, comme grand-maître de l'ordre de Christ, la nomination de tous les bénéfices des Indes.

Nous mîmes pied à terre, et M. Rouxel, quoique protestant, témoigna par une salve d'artillerie et par d'autres marques d'honneur, la considération et le respect qu'il avoit pour le prélat. Le lendemain nous passâmes sur le bazeras de la compagnie de France. Le père Tachard et un officier envoyé par M. d'Hardancourt étoient venus au-devant du prélat. Nous montâmes huit lieues plus haut à Chandernagor, comptoir de la compagnie. Le prélat vint loger à notre maison; mais il n'y demeura que trois jours, et il se rendit ensuite au couvent des pères Augustins, qui est deux lieues plus haut dans le Bandel ou habitation des Portugais. Il y a un collége de notre compagnie qui dépend de la province de Malabar.

Comme cette Eglise est la mère de toutes celles du Bengale, le dessein de M. l'évêque étoit d'y prendre les connoissances nécessaires pour le reste de sa visite. Il y séjourna trois mois; mais ses fonctions furent fort interrompues par la guerre qui survint entre un seigneur more, et le gouverneur de la forteresse d'Ougli, dépendante du Mogol, qui n'est éloignée que d'un quart de lieue. Ce voisinage

obligeoit les Chrétiens d'être sans cesse sur leurs gardes, et de faire de leur habitation une espèce de place d'armes; ce qui ne leur laissoit pas la liberté de venir à l'église, pour y entendre les instructions de leur prélat.

Il revint à Chandernagor. Là il nous fallut payer le tribut que les nouveaux venus payent au Bengale, c'est-à-dire, que pendant quatre mois, de vingt personnes que nous étions dans la maison, il y en eut toujours quatre ou cinq de dangereusement malades. Le père Tachard fut attaqué le premier, et mourut après un mois de maladie; je n'en fus pas plus exempt que les autres: enfin M. l'évêque eut son tour, et nous craignîmes de le perdre. Le cinquième accès de fièvre mit sa vie dans un extrême danger. Comme nous nous trouvâmes beaucoup de prêtres dans son anti-chambre, nous promîmes chacun de dire plusieurs messes pour son rétablissement. Dieu exauça nos vœux, et il fut soulagé dans le moment. Trois grosses heures d'un frisson violent menaçoient pour le moins d'un accès de trente heures; cependant au bout d'une heure ou deux le prélat se trouva sans fièvre, et l'accès diminua chaque jour. Il se rétablit en peu de temps. Durant sa maladie, il ne pensa qu'aux moyens de pénétrer dans les terres pour ne laisser aucun lieu qu'il n'eût visité lui-même; pour cela il descendit le long du Gange, environ quarante lieues, et il prit la route de Chatigan, vers la mi-janvier 1713.

Il faut distinguer dans le Bengale trois sortes de chrétientés. La première est composée d'Européens de différentes nations, qui y ont établi des comptoirs, où se trouvent leurs agens, leurs domestiques, et d'autres qui se rangent sous leur pavillon. Ils sont établis le long du principal cours du Gange, qui passe au pied de la forteresse d'Ougli. La seconde est formée par le Mogol lui-même. Ce prince, pour

défendre ses frontières contre les incursions de ses voisins, et pour tenir en respect des peuples nouvellement conquis, outre la garnison more qu'il a mise dans ses forteresses, a voulu avoir encore une garnison de gens à chapeau dans les lieux circonvoisins (c'est ainsi qu'il appelle quelques Portugais anciennement venus de Goa, qu'il a soudoyés et attachés à son service). Comme ils se sont multipliés à l'infini, cette chrétienté est devenue très-nombreuse à Ougli, à Pipli, à Chatigan, à Daca, à Ossumpur, à Rangamaty et ailleurs : et ce grand nombre de Chrétiens est compris sous le nom de gens à chapeau. Ce n'est pas à dire que tous en portent, il n'y a que le chef de chaque famille qui s'en serve, et encore n'est-ce qu'aux jours de grande fête; mais c'est le nom qu'en leur donne. Enfin, un nombre d'infidèles convertis par le zèle des missionnaires et de leurs catéchistes, et répandus en différentes habitations, forment la troisième espèce de Chrétiens.

Chatigan est une de ces chrétientés la plus nombreuse, tant à cause de la bonté du climat, où il est rare qu'on soit malade, qu'à cause de la nécessité où est le Mogol de se mettre à couvert de ce côté-là, de l'irruption des peuples d'Aracan et du Pégu, avec lesquels il confine. C'est ce qui porta le prélat à commencer par-là sa visite. Pour nous y rendre, nous eûmes à tenir une route affreuse. Huit jours entiers, quoiqu'on ramât dix-huit heures chaque jour, et que le courant, et souvent la marée, fussent favorables, suffirent à peine pour nous faire trouver une habitation; jusque-là nous ne vîmes que des bois épais, des bras de rivière par où le Gange se dégorge, tantôt d'une étendue prodigieuse, tantôt si étroits, qu'on n'y pouvoit ramer que d'un côté. Les bords garnis de grands arbres dont les branches s'étendent fort avant dans l'eau, et par dessus tout l'appréhension continuelle où l'on est des tigres, dont

dont on voit des vestiges de temps en temps par des pieux plantés aux endroits où il y a eu des personnes dévorées à terre, ou bien enlevées jusque dans leurs bateaux. Dans l'eau, se trouvent des crocodiles longs de vingt et trente pieds qui engloutissent des hommes entiers. Enfin, on y est souvent à la merci des voleurs qui rôdent incessamment dans ces parages montés sur des *panceaux* (espèce de bateaux). C'est à travers ces dangers que nous nous rendîmes à la côte de Chatigan. Un dernier bras du Gange court le long de cette côte et forme le golfe de Bengale du côté de l'est, de même que la côte de Coromandel le forme du côté de l'Inde.

Les premiers habitans que nous rencontrâmes nous surprirent par la manière extraordinaire dont ils étoient vêtus. Ils avoient un caleçon de toile rayée, à grands canons; des pantoufles; une chemise ou pourpoint de toile; sur la tête une espèce de calotte à oreilles dont les bouts étoient retroussés, et par-dessus tout cela une robe de chambre qui leur sert de couverture pendant la nuit, et qui est leur habit de cérémonie pendant le jour. Ce fut dans cet équipage qu'à une demi-lieue de l'habitation où nous étions arrivés, ils se présentèrent à nous, portant chacun une arme à la main. Le prélat leur demanda qui ils étoient, et l'un d'eux prenant la parole, répondit qu'ils étoient soldats de telle compagnie, et qu'ils venoient pour escorter sa seigneurie. Nous comprîmes alors que c'étoit là leur habit d'ordonnance : le prélat charmé de leur bonne volonté, leur donna sa bénédiction. Ces soldats furent bientôt suivis des capitaines et autres officiers ; c'étoient tous des gens bien faits et de haute taille. Ils baisèrent la main de M. l'évêque, et l'escortèrent dans leur bazeras jusqu'à l'habitation.

Le prélat commença sa visite le jour de la Purification de l'année 1713. Voici l'ordre qu'il gardoit

dans les visites de chaque église : après les premières cérémonies, il déterminoit un nombre de jours pour disposer les Chrétiens aux sacremens par des exercices de piété, par des exhortations et des instructions. Il prêchoit et confessoit souvent des nuits entières. Les missionnaires l'aidoient dans les mêmes fonctions. Mais comme la visite du temporel, les différends des particuliers, et les recherches qu'un évêque est obligé de faire l'occupoient d'ailleurs beaucoup, je fus chargé du reste. Le prélat voulut absolument que je fisse auprès de lui l'office de théologal et de pénitencier, et après tout, ces fonctions sont peu différentes de celles que doit remplir un missionnaire.

Lorsque la mission étoit sur le point de finir, il indiquoit une communion générale pour quelque jour de fête, à laquelle il faisoit publier une indulgence plénière, suivant le privilége que le Pape lui avoit accordé : ensuite il donnoit la confirmation. Pendant la visite qu'il a faite de Chatigan, il a administré ce sacrement à plus de deux mille Chrétiens.

Vous jugez bien que parmi ce grand nombre il est difficile que tous soient d'une égale ferveur. Il y a partout des âmes vertueuses qui vont sincèrement à Dieu; il y a des Chrétiens tièdes dont la piété a besoin d'être animée. Il s'en trouve aussi qui, par leur insensibilité, donnent à leurs pasteurs une vraie inquiétude de leur salut. Que faire alors? S'édifier des uns; instruire, aider, fortifier les autres, et gémir sur l'aveuglement des derniers. C'est aussi ce que faisoit le prélat avec une égalité d'âme qui s'est soutenue jusqu'à la fin. Mais Dieu, qu'on ne méprise pas impunément, a fait redouter sa justice à ces peuples. Quelques-uns ont fini leur vie par une mort si tragique, qu'elle a été regardée comme une punition visible du peu de déférence qu'ils avoient eu pour les remontrances paternelles de leur évêque.

Les besoins de cette chrétienté, et le débordement des eaux qui arrive régulièrement aux mois de juillet et d'août, ne nous permirent pas de passer sitôt ailleurs. Nous demeurâmes à Chatigan jusqu'au mois de novembre sans y ressentir aucune incommodité. Les vivres y sont admirables, l'air bienfaisant et l'eau excellente : mais le prélat ne profita guère de ces avantages; car il avoit résolu de continuer jusqu'à la mort, l'abstinence rigoureuse qu'on observe dans la mission de Maduré.

Les Chrétiens de Chatigan sont partagés en trois peuplades à demi-lieue l'une de l'autre. Chacune a son capitaine, son église, son missionnaire; il y auroit cependant de quoi en occuper plusieurs. On y parle communément la langue portugaise; mais les naturels du pays, dont la plupart sont esclaves, et à qui on parle presque toujours leur langue, ont de la peine à apprendre, dans une langue étrangère, les choses nécessaires au salut. Dans le dessein de les instruire, de même que les Chrétiens de l'intérieur des terres, nommés *Boctos*, qui viennent à Chatigan pour participer aux sacremens, je me mis à étudier leur langue, et en peu de mois, avec le secours d'un interprète, je devins assez habile pour confesser, et dresser un petit catéchisme, qui m'a été d'une grande utilité dans le reste du voyage. J'engageai pareillement un ancien Chrétien plein de vertu et de zèle à m'accompagner; il a fait partout les fonctions d'un excellent catéchiste.

Le respect que l'on a dans ce pays pour les Chrétiens, et un peu aussi pour les armes qu'ils portent (car ils sont tous soldats de profession) leur donne une liberté entière de célébrer les fêtes avec le même ordre, et la même solennité qu'en Europe. Je fus charmé de leur voir faire les cérémonies de la semaine-sainte. Le reposoir où fut placé le saint sacrement, occupoit toute la hauteur de l'église en forme de

trône à divers étages. Là, sans argenterie ni dorure, des feuilles d'étain nouvellement fondues, taillées en fleurs et en festons, et appliquées sur des pièces de décoration à fond rouge, faisoient un fort bel effet.

Il y a une autre cérémonie qui s'observe inviolablement parmi les Portugais. Ils choisissent un dimanche de carême qu'ils nomment *Domingo-da-Cruz*. On représente dans une procession Notre-Seigneur portant sa croix. Cette cérémonie se fit avec un ordre admirable. La statue de Notre-Seigneur étoit faite au naturel, quoique de grandeur plus qu'humaine : elle étoit posée sur un brancard, et le Sauveur étoit représenté à genoux, et portant sa croix. Vingt-quatre hommes portoient le brancard, et le père en chape, tenant le crucifix voilé sous un dais violet, terminoit la procession. Les stations qu'on faisoit de temps en temps, jointes au chant lugubre et pénitent, nous pénétrèrent de dévotion. La procession fit le tour du quartier par quatre rues tirées au cordeau. Mais ce qui m'édifia le plus, fut la démarche grave et modeste avec laquelle se fit la rencontre d'une autre statue représentant la Sainte-Vierge, et d'une troisième représentant sainte Véronique avec son voile empreint de la sainte face de Notre-Seigneur. Ces sortes de représentations ont quelque chose de majestueux et de touchant ; elles frappent extraordinairement ces peuples, et moi-même je ne pus m'empêcher de répandre des larmes.

La fête du saint Sacrement se fit avec une magnificence égale, et l'on n'avoit encore rien vu de semblable dans ce pays. Le prélat jugea à propos de séparer la cérémonie. Chacun dans son église entendit la messe, et fit ses dévotions le matin. M. l'évêque célébra pontificalement dans celle où il résidoit, et donna la communion. Sur les trois heures on chanta vêpres, durant lesquelles les Chrétiens des deux autres églises arrivèrent avec leurs croix, leurs

châsses, et l'habit de leurs confréries (ce sont des espèces de surplis); alors la procession sortit. Il étoit surprenant de voir avec quel soin ces bonnes gens avoient orné les rues : des arcs de triomphe, des festons, des banderolles, des allées d'arbres plantés exprès, tenoient lieu de tapisserie. Les pierriers, les boîtes, la mousqueterie se firent souvent entendre; et lorsque la procession revint à l'entrée de la nuit, et qu'on voyoit chaque Chrétien tenant un cierge allumé, sans compter les torches sans nombre, cette seule illumination, accompagnée de feux d'artifices, auroit mérité l'attention des personnes du meilleur goût.

J'ai regretté plus d'une fois que les Européens voulant s'établir dans le Bengale, n'aient pas choisi Chatigan préférablement à Ougli, vu la sûreté du mouillage, la facilité d'y aborder, la bonté des vivres, et mille autres commodités qui sembloient les y inviter. Il est vrai que les Mores qui ont intérêt à les tenir comme enfermés dans le cœur de leur pays, s'y opposent autant qu'ils peuvent, et que quand malheureusement quelqu'un est obligé d'y relâcher par la violence des tempêtes, comme il est arrivé de mon temps à un navire anglais, et à un autre arménien, qui n'ayant pu prendre Balassor, furent contraints de se laisser dériver à Chatigan; ils les molestent par tant de vexations, qu'après avoir mangé une partie de leur fonds, ils sont obligés d'abandonner le reste, et le vaisseau même pour sauver leurs personnes. Au reste, Chatigan est de 15 degrés plus à l'est que Pondichery : j'eus occasion de le reconnoître à une éclipse de lune, que j'observai assez exactement; pour ce qui est de la latitude que j'ai vérifiée plusieurs fois, elle m'a toujours paru de 21 degrés 20 secondes.

Nous quittâmes Chatigan pour remonter le Gange et nous rendre à Daca, capitale du Bengale. A cinq

journées de Chatigan, nous nous détournâmes d'un jour, pour visiter une chrétienté qu'on trouve dans un lieu nommé *Bouloüa*. Dieu la soutient et la dirige immédiatement par lui-même : car il est rare qu'aucun missionnaire aille la visiter. Il y avoit cinq ans qu'aucun n'y avoit paru; mais je puis vous dire qu'il n'y a point d'endroit où j'aie eu plus de sujet d'être édifié. Le chef de ces Chrétiens est un vieillard qui a cinq garçons tous mariés. Leur famille, et les gens de travail qui se sont rangés auprès d'eux (car ils ont pris des terres à cultiver), forment une bourgade de trois à quatre cents personnes. La vie laborieuse qu'ils mènent, jointe à la vigilance et à l'attention du chef, les conserve dans la plus grande innocence. Le chef vint au bord de la rivière, où M. l'évêque s'étoit arrêté, et il témoigna, autant qu'il le put, avec le secours d'un interprète, la joie qu'il avoit de son arrivée; mais les larmes qu'il répandit en abondance, la témoignoient encore beaucoup mieux.

Le missionnaire de Chatigan et moi, nous nous rendîmes à la peuplade à trois quarts de lieue dans les terres. Nous disposâmes ces peuples aux sacremens durant trois ou quatre jours; et après les avoir confessés, nous fîmes dresser un autel dans un lieu décent, afin que M. l'Evêque y célébrât. A la vérité, je doutois un peu que ces bonnes gens fussent suffisamment frappés de la grandeur de nos mystères; c'est pourquoi dans les dernières exhortations j'avois tâché de leur inspirer une juste crainte d'approcher de la sainte table sans les dispositions requises; j'avois même recommandé au catéchiste de bien examiner chacun d'eux en particulier, et de donner un billet à ceux qu'il croiroit être en état de communier.

Sur les huit heures du matin nous revînmes à la peuplade. Ces bonnes gens et même les gentils et les

Mores d'alentour, dont ils sont fort aimés, s'empressèrent d'honorer l'entrée du prélat. Comme nous disposions les ornemens pour commencer la messe, le catéchiste s'approcha de moi et me dit à l'oreille qu'il n'y avoit que trois personnes qui eussent pris le billet de la communion, tous les autres se trouvant indignes de participer à un si redoutable mystère. Je fus très-édifié de leur simplicité; mais comme je savois qu'ils s'étoient disposés la plupart par une bonne confession, je leur fis une nouvelle exhortation pour leur inspirer de la confiance. Je réconciliai ensuite quelques-uns d'eux, après quoi on commença la messe à laquelle ils communièrent. Le catéchiste fut chargé de faire le sermon, parce qu'aucun de nous ne savoit assez bien la langue pour entreprendre de prêcher. Mais je fus charmé de voir avec quelle précision, et quelle onction il suivit et traita les points qu'on lui avoit marqués. Quand le cœur parle, les paroles coulent de source.

La communion et la confirmation nous conduisirent jusque vers midi. Le prélat fut conduit à son bazeras : pour moi, je restai encore quelque temps pour administrer le baptême, et donner la bénédiction nuptiale à plusieurs personnes qui ne l'avoient pas encore reçue. Enfin, le soir il fallut me séparer de ces bonnes gens pour rejoindre le bazeras, et nous remettre en route avec la marée de la nuit suivante. Nous mîmes huit jours à nous rendre à Daca, et nous y arrivâmes sans aucun accident. A la vérité, le quatrième jour, nous vîmes venir à nous un bateau de ces voleurs qui courent la rivière; mais comme nous étions bien escortés, ils prirent le parti de se retirer.

Daca, capitale du Bengale, est situé par les 24 degrés de latitude nord. La commodité des rivières rend cette ville d'un très-grand commerce; les mousselines qu'on y brode de fil et de soie, sont fort

estimées en Europe. Pour ce qui est de la ville, rien de plus sale et de plus mal propre. Figurez-vous une prodigieuse multitude de chaumines, qui occupent une plaine de demi-lieue d'étendue, et qui forment des rues fort étroites, pleines de fange et d'ordures qui s'y rassemblent à la moindre ondée, au milieu desquelles quelques maisons de brique bâties à la moresque et d'un assez mauvais goût, s'élèvent d'espace en espace, à peu près comme les baliveaux dans nos bois taillis : c'est là une peinture naturelle de Daca.

Les Chrétiens ont leur église dans un quartier un peu plus décent, à l'est de la ville; cette église est de brique, et raisonnablement grande. Nous nous y rendîmes le premier dimanche de l'Avent. Le missionnaire qui attendoit M. l'évêque depuis long-temps, lui avoit fait préparer un appartement. Bien qu'il ne fût que de terre, il avoit je ne sais quel air de propreté qui me charma; mais je fus encore plus surpris à la proposition que me fit ce père : « Je » vais, dit-il, vous faire construire un autre appar- » tement séparé, et qui sera tel que vous le souhaitez. » Il n'est pas nécessaire, lui répondis-je; le peu de » temps que nous avons à rester ici, ne me donnera » pas le loisir d'en profiter. Vous y coucherez dès » ce soir, répliqua-t-il, car il ne faut pour cela » qu'envoyer à la ville. »

Cette réponse m'étonna encore plus, et j'étois dans l'impatience de voir la structure de ces maisons que l'on achetoit au marché. Une demi-heure étoit à peine écoulée, que je vis apporter quelques paquets de roseaux, avec un certain nombre de nattes ou de claies faites aussi de roseaux; une vingtaine de piquets fourchus; enfin, deux grandes claies de branches d'arbres entrelacées, et suffisamment garnies de paille pour défendre de l'ardeur du soleil : c'est ce qui devoit faire le toit. L'édifice fut dressé en peu de

temps sur deux fourches qui formoient l'enceinte; on y attacha des bois de traverse, autant qu'il étoit nécessaire pour fixer le bâtiment, et le tout fut revêtu d'une double natte. La fenêtre dont on fit l'ouverture en coupant les nattes, se fermoit par un volet de même matière, attaché par le haut en forme d'auvent. La porte étoit de même, de sorte que la maison fut achevée avant la nuit. Le lendemain il n'y eut plus qu'à couvrir le toit d'assez de paille, pour garantir de la pluie. Enfin, je me trouvai en peu d'heures assez agréablement logé.

Nous restâmes à Daca tout le mois de décembre, ce qui nous donna le temps d'y célébrer la fête de Noël, qui se passa avec beaucoup d'appareil et de dévotion. Après la fête, nous nous préparâmes au voyage de Rangamati qui est à l'extrémité des états du grand Mogol, et est situé par les 27 degrés nord. L'on prétend que de là on peut se rendre en quinze jours à la province d'Yun-Nan, dans la Chine. Mais les chemins ne sont nullement frayés, et le milieu des terres est occupé, à ce qu'on assure, par des princes qui refusent de donner passage aux étrangers. On nous faisoit appréhender ce voyage: car c'est un proverbe commun au Bengale, que de deux qui vont à Rangamati, il y en a toujours un qui y reste. Mais le courage de notre prélat étoit à toute épreuve; « Que peut-il m'arriver, disoit-il? Mourir? » Eh bien! je mourrai en remplissant les fonctions » de mon ministère. »

Nous partîmes donc aussitôt après la fête des Rois pour Rangamati, et nous fûmes trois semaines à nous y rendre, à cause de la violence des courans, qui nous obligèrent de haler sans cesse à la cordelle. L'eau étoit extrêmement claire; aussi ne naviguions-nous plus sur le Gange, dont l'eau est partout bourbeuse, mais sur une rivière particulière qui venant

de l'est, se jette dans le Gange au-dessous de Daca; on ne put me dire où elle prenoit sa source.

Le cinquième ou sixième jour, nous abordâmes à une bourgade toute chrétienne nommée *Ossumpur*, où nous ne restâmes qu'un jour, parce que nous devions y repasser au retour. La route que nous continuâmes fut pénible. Nous trouvâmes un pays désert, le climat très-foid, la rivière, comme il arrive en cette saison, couverte de continuels brouillards, qui ne nous permettoient par de voir à dix pas de nous, le courant rapide, des pierres à fleur d'eau, et en d'autres endroits des bancs de sable; mais enfin Dieu nous préserva de tous les dangers; et nous arrivâmes heureusement à Rangamati, dont les habitans nous reçurent avec de grandes démonstrations de joie. Mais à les voir pâles, défigurés, et portant sur leur visage les indices de la fièvre qui les consumoit au-dedans, nous comprîmes qu'on nous avoit fait une peinture véritable de la malignité du climat. J'en fus quitte néanmoins pour un accès de fièvre. Pendant environ vingt-cinq jours que nous y demeurâmes, M. l'évêque donna la confirmation à plus de mille personnes.

Dans les conversations que j'eus avec les gens du pays, j'appris une particularité que je ne dois pas omettre, sans toutefois en garantir la vérité. Ils me rapportèrent que cette contrée avoit été infestée d'un monstre épouvantable; c'étoit un serpent d'une grosseur si prodigieuse, qu'en rampant, il frayoit un chemin de huit ou dix pieds de large. Il se retiroit d'ordinaire dans une montagne peu éloignée de Rangamati, en remontant la rivière; de là il découvroit aisément le cours du fleuve, et aussitôt qu'il appercevoit quelque bateau, il descendoit à temps, se plongeoit dans l'eau, renversoit le bateau, et dévoroit à l'aise tous ceux qui y étoient.

Ce fléau dura jusqu'à ce qu'un criminel condamné

à la mort s'offrit de purger le pays de ce monstre, pourvu qu'on lui accordât la vie. Son offre fut acceptée. Il trouva moyen de remonter la rivière jusqu'au-dessus de l'endroit où résidoit cet horrible dragon. Il construisit plusieurs figures d'hommes de paille, qu'il couvrit de vêtemens, dont le corps étoit rempli d'hameçons, de crocs, de harpons, qui tenoient à différentes cordes attachées à un même cable, lequel étoit fortement lié au pied d'un arbre. Il lança à l'eau ces hommes de paille plantés sur des bananiers flottans, avec lesquels ils furent emportés par le courant. Le stratagème réussit, le dragon les vit, et descendit pour les engloutir. Mais il y resta déchiré par cette quantité de crocs, et de harpons qu'il avoit avalés. Pour moi j'ai compté dans ce parage jusqu'à onze crocodiles étendus sur le sable, dont trois ou quatre me paroissoient avoir vingt-cinq ou trente pieds de longueur.

En quittant Rangamati, nous eûmes lieu d'admirer un trait de la divine miséricorde à l'égard d'un Chrétien qui avoit de la probité et de la religion, mais dont la vie n'avoit pas été fort réglée. Dieu qui vouloit le sauver, permit qu'il tombât malade aussitôt après notre arrivée. Nous profitâmes de cette maladie, pour le ramener à son devoir. Son cœur fut touché, et il reçut les sacremens avec des marques d'une vraie componction. La nuit suivante on vint m'avertir que le malade étoit à l'extrémité : je fus prié d'y aller. Je me transportai à sa maison, qui étoit éloignée d'une demi-lieue, et je le trouvai effectivement très-oppressé, mais toujours rempli des sentimens de la plus tendre piété. Je le confessai encore, je lui administrai l'extrême-onction, et je l'exhortai à disposer incessamment de ses biens. Il étoit deux heures après minuit lorsque je le quittai. Il n'eut que le temps de faire son testament, et sur les quatre heures du matin, il rendit paisiblement

son âme au Seigneur. On m'apprit aussitôt sa mort, et j'allai faire la cérémonie de ses obsèques. C'étoit justement un jour d'autel privilégié, que M. l'évêque avoit permission d'accorder aux prêtres de sa compagnie. Je dis la messe en bénissant la conduite miséricordieuse de la Providence envers un homme, qui, un jour plus tard, auroit été privé de ces derniers secours. On l'enterra dans un lieu particulier, et en ayant demandé la raison, on me répondit que cette place étoit réservée à six personnes qui avoient fourni la somme nécessaire pour la construction de cette église, en l'honneur de Notre-Dame du Rosaire, et que le défunt étoit du nombre. Je ne doutai plus alors que la Mère de miséricorde n'eût obtenu une si sainte mort à l'un de ses zélés serviteurs. Après le service, qui me conduisit jusqu'à midi, je me rendis à la rivière, où l'on n'attendoit que moi pour partir.

Les courans nous portoient; ainsi nous ne fûmes pas long-temps à nous rendre à Ossumpur. Après avoir satisfait à la dévotion des Chrétiens, nous pénétrâmes dans les terres, à la faveur des canaux dont le pays est entrecoupé. Ce fut dans la principale église, dédiée à saint Nicolas de Tolentin, que les Chrétiens reçurent la confirmation. Nous nous rendîmes pour la seconde fois à Daca, vers le dimanche de la Passion. Le devoir pascal, et les différens exercices par lesquels le prélat disposoit les fidèles à la confirmation, nous occupèrent d'une manière consolante.

Après les fêtes de Pâques nous songeâmes à repasser à Ougli. Ce dernier trajet qui dura environ vingt jours, nous fatigua plus que tout le voyage. Les lunes d'avril et d'octobre sont toujours orageuses en ces parages; nous tombions dans la première: aussi, du jour que nous partîmes de Daca, jusqu'à notre arrivée à Ougli, l'on eût dit que nous avions

toujours un orage attaché au gouvernail de notre barque. Il falloit dès trois ou quatre heures du soir chercher quelque anse à l'abri ou quelque bras de rivière enfoncé, pour nous prémunir contre la tempête, qui pouvoit nous prendre à l'entrée de la nuit. Nous pensâmes en être surpris en doublant une pointe nommée *Narsinga*, peu éloignée de Cassinbazar, où nous essuyâmes un orage si violent, que le lendemain on ne voyoit partout que des débris de bateaux, que cette tempête avoit mis en pièces. Dieu nous fit pourtant la grâce de gagner à temps un endroit, où le peu d'eau et l'éloignement du courant firent notre sûreté. Quelques jours après nous abordâmes à l'église de saint Augustin du couvent d Ougli, où nous rendîmes grâces à Notre-Seigneur de nous avoir ramenés en ce lieu-là, même en meilleure santé que nous n'en étions partis.

Le prélat, après avoir reçu les complimens de son heureux retour, voulut encore honorer de sa présence notre maison de Chandernagor. Il se retira ensuite au collége que les pères Jésuites portugais ont au Bandel d'Ougli. A peine y eut-il demeuré neuf ou dix mois, que, consumé de travaux, il termina au milieu de ses frères sa pénible carrière, le 11 juin 1715, pour aller recevoir la récompense d'une vie, dont tous les momens avoient été consacrés à la conversion des idolâtres. Certains projets de réforme qu'il avoit médités, et auxquels il trouva de fortes oppositions, s'exécutèrent heureusement quelque temps après son décès : ce qui fit dire aux personnes les plus indifférentes du Bengale, qu'on voyoit bien que Dom Francisco Laynez avoit plus de pouvoir à la cour du Roi du ciel, qu'il n'en avoit eu ici bas sur l'esprit de quelques-uns de ses diocésains.

Je vous laisse à penser, mon révérend père, combien la perte de ce prélat me fut sensible; elle

causa un deuil universel. A la première nouvelle de sa mort, les avenues du collége furent remplies d'une multitude infinie de peuple. Les Gentils mêmes et les Mores témoignèrent à l'envi leur regret par leurs cris et leurs gémissemens. A la cérémonie de ses obsèques, et lorsque le corps entra dans l'église, il s'éleva un cri général accompagné de lamentations qui durèrent plus d'un quart d'heure, et que l'on eut bien de la peine à apaiser, pour faire l'office avec l'ordre et la décence convenables.

Comme ce saint prélat m'avoit dit souvent que la mission de Carnate étoit mon partage, et que j'y devois finir mes jours, je ne manquai pas, quelque temps après sa mort, de m'y rendre avec la permission de mes supérieurs. Je n'ai pas encore eu le temps d'y exercer mes fonctions; mais j'en ai eu assez pour m'édifier des bénédictions que Dieu a répandues sur les travaux du père Aubert, qui seul a cultivé, maintenu et augmenté les chrétientés répandues en-deçà des montagnes du Canavay : c'est un territoire d'environ soixante lieues. Il pensa succomber aux fatigues de la solennité de Pâques; car quelques jours après les fêtes il tomba tout à coup en défaillance, et demeura quelques heures sans pouls, presque sans respiration, et sans nul mouvement; mais Notre-Seigneur daigna conserver une santé si nécessaire à ces peuples, et son rétablissement fut prompt.

Il a administré cette année les sacremens à environ trois mille Chrétiens, et baptisé plus de deux cents adultes; ce qui est d'autant plus extraordinaire, que la famine qui afflige cette contrée depuis trois ans, a obligé la plupart des habitans à se retirer en d'autres provinces. Une si longue disette a fourni au père une nouvelle occasion d'exercer son zèle. Un grand nombre de pauvres qu'il a assistés en se retranchant le nécessaire, se sont maintenus dans la ferveur du christianisme, et plusieurs gentils ont trouvé, avec

la conservation de la vie du corps, un gage de la vie éternelle de l'âme, par le baptême qu'ils ont reçu.

Ces œuvres de charité lui ont attiré une estime générale. Les princes et les gouverneurs reçoivent avec distinction les visites qu'il leur fait faire par ses catéchistes, et viennent le visiter eux-mêmes. Le gouverneur de Cangivaron est venu tout récemment à Vayaour, où l'on célébroit la fête de Noël, et s'est trouvé honoré de passer la nuit dans la pauvre cabane du missionnaire. Vous savez mieux que personne combien ces sortes de protections contribuent à la propagation de la foi. Plusieurs *Cramanis* (chefs de peuplades) se font actuellement instruire, et j'ai été édifié de voir ceux de Cavepondi aussi désabusés de leurs ridicules superstitions, qu'ils en étoient entêtés auparavant. Le chef de ceux-ci reçut le baptême à Noël : il nous parut si transporté de joie, et si pénétré de consolation, qu'il ne trouvoit pas de termes pour s'exprimer. Il lui sembloit, disoit-il, qu'il n'étoit plus le même, tant il se trouvoit l'esprit éclairé, et le cœur tranquille. Les gentils qui ont encore de l'attachement pour leur culte superstitieux, par une bizarrerie difficile à comprendre, mais qui pourra faciliter leur conversion, sollicitent le missionnaire de faire une fête magnifique à la Reine des Anges, et ils prétendent fournir à tous les frais. Les Chrétiens qui ont assisté à celle de Noël, m'ont dit que j'aurois été charmé de l'empressement des gentils à orner les rues, à allumer des lampes, et à donner d'autres marques de réjouissance dans tous les endroits où la procession devoit passer.

Ce fut vers ce temps-là que le Cramani de Vaïlatour fut attaqué d'une maladie qui ne lui laissoit pas le moindre instant de repos. Il eut recours à tous les secrets de la médecine indienne, et aux superstitions sans nombre qui règnent parmi ces peuples. Comme il ne trouvoit aucun soulagement à son mal,

il fit dire au père qu'il viendroit à l'église de Cavepondy, parce qu'il n'y avoit que le Dieu des Chrétiens qui pût le guérir. Le père y consentit, à condition qu'il se rendroit attentif aux instructions qu'on lui feroit sur les vérités chrétiennes. Le malade se fit transporter à l'église, et s'étant arrêté sous le vestibule, « allez, dit-il, faire savoir au Saniassi que je » suis arrivé; et que je ne partirai pas d'ici que le » vrai Dieu ne m'ait rendu la santé; j'espère qu'il » m'exaucera. » Au même instant ses douleurs diminuèrent, et en moins de deux jours il se trouva parfaitement guéri. Il semble que ce gentil devoit renoncer sur l'heure à ses superstitions; il y pensoit sérieusement, lorsque des Brames vinrent lui dire qu'il falloit faire un sacrifice pour l'anniversaire de la mort de son père. Il rejeta d'abord la proposition, et témoigna quelque fermeté; mais le respect humain l'emporta sur les premières impressions de la grâce, et il a laissé échapper le moment favorable, qui peut-être ne se représentera jamais.

Voici un autre trait plus particulier. Un gentil qui n'avoit jamais entendu parler de la religion chrétienne, cherchoit en lui-même le moyen de faire des œuvres agréables aux dieux. La nuit, il vit en songe un Sanias revêtu de couleur jaune à la manière des missionnaires (il y en a qui présument que ce fut le vénérable père Jean de Brito), qui lui dit d'aller à un village éloigné de six lieues, nommé Ayencoulan, d'entrer dans une maison dont il lui représentoit la figure, et que là on lui enseigneroit à faire des actions véritablement vertueuses. Il part dès le lendemain, entre dans le village, sans trop savoir où il alloit, jusqu'à ce que passant dans une des rues, il crut reconnoître la maison qu'il avoit vue en songe, et entendit une voix intérieure qui lui ordonnoit d'entrer dans cette maison, et de parler au chef de la famille. C'étoit un Chrétien nommé

Jean,

Jean, presque le seul qui fût dans le village ; il le prit à quartier, et lui raconta ce qui lui étoit arrivé. Le Chrétien le conduisit aussitôt au missionnaire, qui jeta dans cette âme docile les premières semences de la foi. Il étoit dans l'impatience de faire part à sa femme de son bonheur, et tous deux ensemble ils viennent de se rendre à l'église, où actuellement ils se disposent à recevoir le baptême.

Voilà, mon révérend père, une partie des choses dont j'ai été témoin en arrivant dans cette mission; mais rien ne m'a plus édifié que le concours, la piété et l'innocence des Chrétiens, qui venoient au nombre d'environ trois cents de dix à quinze lieues, pour participer à nos saints mystères. J'ai été également consolé de voir plusieurs gentils revenir insensiblement de leurs préjugés ; dans les visites que les principaux d'entr'eux m'ont rendues, ils ont paru goûter les vérités de la foi que je leur annonçois, et se déprendre des erreurs et des superstitions dans lesquelles ils ont été malheureusement élevés. Après tout, ce n'est *ni celui qui plante, ni celui qui arrose, qui est quelque chose, mais c'est Dieu qui donne l'accroissement.* Conservez-moi quelque part dans vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis avec respect, etc.

LETTRE

Du révérend père Brown, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à Madame la marquise de Benamont (1).

De la côte orientale de l'île de Mascarin, le 30 décembre.

MADAME,

JE ne m'étois proposé de vous écrire qu'après mon arrivée à Canton; mais le mauvais temps et le défaut de provisions nous ayant obligés de relâcher à l'île de Mascarin, nous y sommes depuis trois mois et demi toujours incertains de notre départ. J'ai employé le temps que nous y avons déjà passé à tromper l'ennui que m'a causé ce retard, soit en écoutant les confessions des passagers ou des matelots, soit en parcourant les diverses habitations de l'île, soit en observant ce qui s'y trouve de remarquable et de curieux. Je vous en envoie, Madame, une relation exacte, que je vous prie de regarder comme un nouveau gage de la reconnoissance vive et durable qui me suivra, ainsi que vos bienfaits, jusqu'aux extrémités de la terre.

Il y a environ soixante ans que l'île de Mascarin fut découverte par les Hollandais, qui l'ayant trouvée déserte, l'abandonnèrent à cause des écueils dont elle est environnée, et de la difficulté d'y aborder.

(1) Nous plaçons ici cette lettre, pour préparer à ce qui est dit dans la suivante sur les îles de France et de Bourbon. On n'en sait pas positivement la date, mais elle doit avoir été écrite dans les premières années de ce siècle.

Quelque temps après, les Indiens de Madagascar ayant massacré en un seul jour presque tous les Français qui s'étoient établis au fort Dauphin, ceux de ces derniers qui eurent le bonheur d'échapper, se sauvèrent dans des *pirogues* avec les femmes du pays qu'ils avoient épousées. Poussés par un vent favorable, ils arrivèrent sains et saufs à la vue de Mascarin, où ils abordèrent. Comme ils trouvèrent ce pays arrosé de rivières et fécond en gibier, ils résolurent de s'y établir. Pendant les deux premières années, ils ne vécurent guère que de poissons et de tortues de terre et de mer. A la suite du temps, ils trouvèrent le moyen de composer une boisson avec le miel que les abeilles déposoient dans le tronc des arbres; ils y mêlèrent le suc de certaines herbes sauvages, pour en relever le goût, et petit à petit ils parvinrent à faire une liqueur dont l'usage se conserve encore parmi eux.

Tandis que ce petit peuple vivoit ainsi inconnu du reste des hommes, un vaisseau pirate fut jeté par la tempête sur les côtes de l'île; s'étant brisé contre les écueils, l'équipage fut contraint de s'y établir aussi. Comme le vaisseau étoit chargé d'esclaves de l'un et de l'autre sexe, que ces écumeurs de mer avoient enlevés sur les côtes du Malabar et dans le golfe de l'Inde, insensiblement le pays se peupla, de manière que la côte orientale de l'île étoit, pour ainsi dire, déjà toute habitée, lorsque la Compagnie des Indes y envoya quelques familles françaises pour s'y fixer. On y compte aujourd'hui quinze ou seize cents personnes libres, et plus de onze cents esclaves.

Les habitans de Mascarin sont doux, paisibles et laborieux; leurs principales richesses consistent en esclaves, en plantations, en troupeaux de bœufs et de moutons, etc. Cette île produit deux fois l'année le riz et le blé, mais le blé ne peut s'y con-

server au delà d'un an ; il se corromproit même dans le cours de l'année si l'on séparoit le grain de l'épi ; c'est pourquoi les habitans sèment beaucoup moins de blé que de riz. D'ailleurs, la difficulté qu'ils ont de moudre leurs blés, ce qui ne se fait qu'à force de bras, les a dégoûtés de ce travail. Ils pourroient, à la vérité, construire des moulins à vent ; mais l'entretien en seroit extrêmement dispendieux, et ils aiment mieux le riz que le pain.

L'air de cette île paroît fort sain, et les hommes y vivent très-long-temps. Vers le mois de janvier, il se lève tous les ans un vent impétueux qui cause, il est vrai, beaucoup de ravages : il déracine les arbres, il renverse les cabanes et les plantes des habitations ; mais aussi il enlève tout ce qu'il y a d'impur et de mal-sain dans l'air et sur la terre. Ces peuples savent le temps où l'ouragan doit arriver ; ils entendent trois ou quatre jours auparavant un grand bruit dans les montagnes : l'air et la mer sont alors dans un calme profond, et les eaux semblent changer de couleur. Aussitôt les habitans pourvoient à leur sûreté ; ils étayent leurs maisons et leurs arbres fruitiers ; et les vaisseaux qui se trouvent dans les rades de l'île, prennent le large, parce qu'il est moins dangereux d'essuyer une tempête en pleine mer que dans une rade peu sûre, où le péril est toujours plus certain à cause de la proximité de la terre.

Quoique les habitans de Mascarin soient en général d'un caractère liant et affable, ils mènent cependant une vie assez triste. Leurs habitations sont éloignées les unes des autres ; la jalousie, l'envie et l'orgueil, passions qui semblent peu faites pour régner dans des déserts, se glissent dans le sein des familles, parmi lesquelles elles entretiennent une mésintelligence d'autant plus durable qu'elle m'a paru plus sourde et plus dissimulée. Les habitans se voient et se font amitié sans s'aimer ; ils se rendent même

service les uns aux autres, mais c'est toujours par quelque motif d'intérêt caché. Leur île est divisée en plusieurs quartiers, dont le plus étendu et le plus peuplé est situé au pied d'une montagne escarpée. Les habitations en sont bâties sur le bord d'un grand lac d'eau vive qui s'écoule dans la mer. Chaque famille a ses plantations au haut de la montagne, et ces plantations sont de riz, de tabac, de cannes de sucre et de différens fruits, comme les oranges, les citrons, les ananas, etc.

On peut faire aisément le tour de l'île à pied, en cotoyant la mer; mais il seroit impossible de la traverser. Personne, à ce qu'on m'a dit, n'a encore osé l'entreprendre, excepté quelques esclaves fugitifs, qui se retirèrent, il y a un an, dans les bois, et dont on n'a plus entendu parler. Cette île a environ cinquante-deux ou cinquante-trois lieues de circuit, et n'est habitée que d'un côté. La partie du sud est brûlée par les feux d'un volcan qui vomit sur tout le voisinage des torrens de soufre et de bitume. Ce volcan pourroit bien avoir fait peu à peu le tour de l'île; car en creusant à deux ou trois pieds de terre, on trouve partout le roc brûlé et calciné. Peut-être aussi que les canaux souterrains qui aboutissent au centre du volcan, et y portent les matières enflammées qu'il jette hors de son sein, règnent et se communiquent les uns aux autres dans toute l'étendue de l'île, ce qui n'est pas sans vraisemblance.

Les neiges qui couvrent les hautes montagnes de l'île forment des torrens, qui, après avoir arrosé les plaines où ils portent la fertilité et l'abondance, vont se jeter dans la mer. Ces espèces de rivières ne causent aucun ravage, parce que leurs bords sont escarpés et que leur lit est profond. La nature dédommage ainsi les insulaires du défaut de fontaines, qui leur manquent ainsi que les puits, lesquels sont en très-petit nombre dans le pays. Les pâturages même y

sont si rares pendant les mois de juin, de juillet et d'août, qu'on est obligé de conduire les troupeaux dans les montagnes, où ils se nourrissent de feuilles d'arbres. Alors chaque chef de famille imprime une marque particulière à ses bestiaux pour les reconnoître.

Depuis quelque temps, la Compagnie des Indes commence à négliger cette colonie; j'en ignore la raison; mais je suis très-persuadé que c'est pour elle une perte considérable qu'il seroit difficile de réparer. Les habitans du quartier de Sainte-Suzanne, qui est presque à la pointe orientale de l'île, portent tout le poids du travail. Semblables aux abeilles, ils ont la peine et leurs voisins ont le profit. Comme les vaisseaux de la Compagnie n'abordent jamais à leur quartier, ils ne peuvent échanger leurs denrées; ainsi, malgré la fécondité de la terre qui leur fournit des vivres en abondance, souvent ils n'ont pas de quoi se vêtir, ce qui les empêche, non-seulement d'aller à la messe, mais encore de sortir de leurs maisons. Les habitans des autres quartiers où les navires ont coutume d'aborder, profitent de la facilité qu'ils ont à trafiquer avec les étrangers; ils enlèvent tout sans en faire part à leurs voisins, dans la crainte où ils sont de manquer eux-mêmes de vêtemens, depuis que les vaisseaux de la Compagnie relâchent si rarement dans leur île. Cependant si ces peuples avoient chez eux des tisserands, les femmes pourroient filer du coton, car le pays en produit de très-beau. Mais la nature leur fait en vain ce présent; l'impuissance où ils sont de s'en servir, le leur rend absolument inutile.

Le café fut découvert dans cette île, il y a environ vingt-deux ans. Cette plante étoit sauvage à la vérité; mais on crut que si elle étoit entée, le fruit n'en seroit pas moins beau que celui qui vient du Levant. M. Para, qui, dit-on, étoit alors gouverneur de

l'île, fit un voyage en France pour faire part de cette découverte à la Compagnie des Indes, et pour convenir avec elle des moyens de la rendre utile; mais si l'on en juge par la situation actuelle des choses, cette démarche n'eut aucun succès. Le café sauvage est plus beau et plus gros que celui qui vient de Moka, mais le goût en est un peu différent; il est moins onctueux et plus amer. Cependant si les habitans, qui étudient avec le plus grand soin le temps propre à enter cette plante, sont assez heureux pour réussir quelque jour, ils pourront faire alors un commerce considérable de café. Mais pour en revenir à la Compagnie des Indes, je ne puis concevoir la raison qui l'engage à négliger une colonie, qui par la fertilité de son terroir, jointe à la situation du pays et à la bonté du climat, ne peut être que d'une très-grande utilité aux vaisseaux qui reviennent de la Chine ou des Indes orientales. Il seroit aisé de faire un petit port dans la rivière de Saint-Denis ou dans le golfe de la Possession, et si l'on envoyoit dans ces quartiers quelques nouvelles familles, elles pourroient défricher un terrain suffisant pour leur entretien; elles y auroient bientôt des établissemens, surtout si cette nouvelle colonie étoit composée d'artisans, comme menuisiers, charpentiers, tisserands, forgerons, etc. Les cordonniers seuls y seroient inutiles, à moins qu'ils n'y introduisissent la mode de porter des souliers; car les hommes et les femmes marchent toujours pieds nus.

L'île de Mascarin étant ainsi peuplée, les habitans pourroient entretenir deux ou trois grandes barques pour leur commerce avec Madagascar, et se procurer par-là, non-seulement tout ce qui est nécessaire à leurs habitations, mais en retirer encore beaucoup d'or en échange des marchandises de France ou des Indes, qu'on enverroit dans cette dernière île par les vaisseaux de la Compagnie. J'ai vu à Mascarin

un gentilhomme espagnol qui avoit rapporté de Madagascar, où il avoit demeuré, une livre et demie de très-bel or, qu'il avoit trouvé dans un ruisseau. J'en conclus que les habitans de Mascarin pourroient facilement trafiquer avec les Indiens de Madagascar, en leur donnant en échange de leur or, les toiles et les autres denrées propres de leur pays (1).

L'île abondoit autrefois en tortues de terre; mais les matelots en ont tant détruit, qu'on n'en trouve plus guère que sur la côte occidentale, encore y sont-elles très-rares. On attribue à ces animaux plusieurs propriétés, entr'autres celle de purifier la masse du sang, et de guérir les maladies qui proviennent de la trop grande abondance, ou de la corruption des humeurs. On en tire encore une huile fort douce, qui a presque le même goût que l'huile de Provence.

Ce pays étoit aussi fort peuplé de chèvres et de sangliers; mais ces animaux se sont retirés depuis quelque temps dans les montagnes, où personne, je vous assure, n'ose aller leur faire la guerre. Cependant on en trouve encore quelques-uns dans les bois, dont le nombre diminue tous les jours. Des vaisseaux venus des Indes avoient déposé dans l'île des lapins, des cailles, des poules pintades et des perdrix : les lapins n'ont pu se creuser des tanières; les cailles, qui sont des oiseaux de passage, y ont peu resté; les perdrix ont également disparu, de sorte qu'il n'y a eu que les poules pintades qui s'y soient multipliées. Vers l'est de cette île, il y a une petite plaine au haut d'une montagne, qu'on appelle la plaine des *Coffres*, où l'on trouve un gros oiseau bleu dont la couleur est fort éclatante. Il res-

---

(1) M. Mahé de la Bourdonnais a depuis vivifié cette colonie, qui étoit devenue l'entrepôt de notre commerce avec l'Inde, la Chine et presque toute l'Asie. Prise par les Anglais en 1810, cette île a été restituée à la France en vertu du traité de Paris du 30 mai 1814.

semble à un pigeon ramier : il vole rarement, et toujours en rasant la terre; mais il marche avec une vîtesse surprenante; les habitans ne lui ont point encore donné d'autre nom que celui d'*oiseau bleu;* sa chair est assez bonne et se conserve long-temps.

Vers les mois de juillet et d'août, temps auquel règne l'hiver, on voit descendre des montagnes une espèce de grive, oiseau gras et d'un goût exquis, qui ne se nourrit que de riz et de café sauvage. On le prend ordinairement en lui passant au cou un nœud coulant, attaché à une perche flexible et déliée, et cet oiseau est si peu farouche, que souvent il vient se reposer sur la perche fatale ou sur le bras du chasseur. Comme il est fort gras, le moindre coup l'abat, et lorsqu'il tombe à terre il ne peut plus se relever. Cette manière de prendre la grive ne doit pas vous étonner; je l'ai vu prendre ainsi dans plusieurs endroits de l'Europe, où les toiles sont cependant fort en usage.

La chauve-souris est ici de la grosseur d'une poule. Cet oiseau ne vit que de fruits et de grains, et c'est un mets fort commun dans le pays. J'avois de la répugnance à suivre l'exemple de ceux qui en mangeoient; mais en ayant goûté par surprise, j'en trouvai la chair fort délicate. On n'a jamais vu dans cette île, ni serpens, ni reptiles venimeux. L'araignée, insecte dangereux dans tout le reste de la terre, est ici sans venin. Elle est communément de la grosseur d'un œuf de pigeon, et sa toile est d'un si beau tissu, qu'on a regret de ne pouvoir la mettre en œuvre. Vous serez sans doute surprise, Madame, que le pays ne produise point ces reptiles venimeux dont toute l'Europe abonde. Mais je crois en avoir deviné la raison. J'ai déjà dit qu'en creusant à deux pieds de terre, on trouve le roc tout calciné : ce qui empêche les lapins de gratter la terre et de s'y faire des trous, pourroit bien aussi empêcher les serpens, accoutumés

à vivre sous terre, de s'y retirer. Quoi qu'il en soit, l'île de Mascarin est peut-être le seul pays du monde où il est certain qu'il ne s'en trouve pas; car on ne doit pas prendre pour un reptile venimeux, un certain lézard qui mord ceux qui osent le toucher. Sa morsure, loin d'être mortelle, ne cause pas même la moindre enflure. Je n'ai jamais vu cet animal; mais la description qu'on m'en a faite, a beaucoup piqué ma curiosité. On m'a dit qu'il avoit des ailes, et que souvent il voloit d'arbres en arbres comme nos cigales. Il ressemble à nos lézards d'Europe, excepté qu'il est plus gros et plus long, et que la couleur de son corps est infiniment plus éclatante et plus variée. On m'a assuré que sa tête étoit plate et percée par le milieu, de manière qu'on pourroit y passer un fil de fer sans l'offenser. Cet animal est plus commun vers la partie du sud; il y est aussi plus gros et plus long : on prétend qu'il s'y en trouve d'un pied et demi de longueur.

Cette île est couverte d'arbres de toute espèce. Les plus beaux sont ceux qu'on appelle nattiers ou bois de nattes, les ébéniers, dont le bois est luisant, et le benjoin, qui produit une gomme odoriférante dont on se sert au défaut du goudron pour le radoub des vaisseaux. J'y ai vu beaucoup d'autres arbres d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuses. On en pourroit faire de très-belles planches, des mâts de vaisseau, des pompes, des parquets, et toutes sortes d'ouvrages de menuiserie, dont le commerce seroit facile et d'un grand revenu pour les habitans; mais il s'y trouve peu d'arbres fruitiers. Le goyavier et le bananier sont les plus communs. Il est vrai que les fruits en sont forts sains, mais à la fin on s'en lasse, à cause de leur fadeur. Le dernier de ces arbres est d'un grand secours pour les vaisseaux; on le coupe par le pied, et l'on se sert du tronc, qui se conserve long-temps vert, et qui est plein d'une eau douce

et substantielle, pour nourrir les bestiaux qu'on embarque. Les orangers et les citronniers produisent des fruits en abondance, et cette abondance est cause qu'on en fait très-peu de cas. Le tamarin porte un fruit à noyau, semblable à peu de chose près à celui du palmier. Un autre petit arbuste produit une noisette médicinale, dont l'usage cause des vomissemens douloureux et de violens maux d'estomac : on l'appelle *pignon d'Inde*.

De tous ces arbrisseaux le cotonnier est le plus utile et le plus précieux; son fruit est beau, riche et abondant; et le coton qu'il produit est le plus blanc qui soit dans les Indes. Enfin, j'ai vu une espèce d'arbre qui égale par sa hauteur et par sa grosseur, les chênes les plus majestueux et les plus superbes que nous ayons en Europe. Il produit au printemps une fleur blanchâtre et moëlleuse, fort agréable à l'odorat; c'est sur sa cime que les abeilles déposent leur miel, et elles le préfèrent à tous les autres, à cause du parfum qu'il exhale, et dont il embaume tout son voisinage.

Il me semble que le terrain seroit assez favorable à la vigne; cependant on n'a point encore essayé d'y en planter (1). Outre la boisson de miel dont j'ai parlé, boisson qui est forte et enivrante, les habitans en composent une autre avec des cannes de sucre qu'ils appellent *frangorin ;* quoique beaucoup plus douce, elle peut enivrer aussi; mais on prétend que l'excès n'en est pas si funeste que celui de la boisson de miel. Celle-ci n'est plus guère en usage que parmi les matelots et les pauvres gens qui n'ont pas de plantation; le miel ne leur coûte que la peine d'aller le chercher sur les arbres où les abeilles le déposent.

Vous me demanderez sans doute, Madame, quelle

---

(1) On en a planté depuis, et elle y a parfaitement réussi.

est la couleur des habitans de l'île. Elle varie selon les familles. Les familles mêmes sont souvent composées de blancs, de noirs et de métis; ce qui vient des différentes alliances qu'elles ont faites. Les Français, qui, pour échapper à la fureur des Indiens de Madagascar, s'étoient sauvés avec leurs femmes dans l'île de Mascarin, avoient des enfans d'un teint basané; le vaisseau pirate, qui vint y échouer, étoit chargé d'esclaves noirs de l'un et de l'autre sexe. La nécessité de peupler l'île fit contracter des mariages entre tous ces inconnus, qui s'allièrent indistinctement les uns avec les autres, et il en est résulté un mélange bizarre de couleurs qui surprend tous les étrangers. Cependant la couleur brune est la plus dominante; et s'il m'étoit permis de hasarder une conjecture, je serois porté à croire que cela vient du grand nombre de matelots européens qui se sont établis dans l'île.

Mascarin est fertile; mais les peuples, faute de commerce, sont malheureux au milieu de leur abondance; il leur faut une puissance qui les soutienne, qui encourage, qui étende leur commerce, et c'est ce qu'ils n'ont pas depuis que la Compagnie semble les avoir abandonnés. Je n'examinerai point si les bruits qu'on répand sont fondés; le temps qui dévoile tout en montrera un jour la vérité ou la fausseté. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE

Du père Ducros, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. l'abbé Raguet, directeur de la Compagnie des Indes.

A Atiancoupan, près de Pondichery, ce 17 octobre 1725.

MONSIEUR,

La paix de N. S.

JE me garderai bien de manquer à la parole que je vous donnai, lorsqu'à mon départ pour les Indes, vous m'engageâtes à vous communiquer mes réflexions sur les pays par où je passerois. Pouvois-je ne pas m'acquitter d'un devoir aussi essentiel, n'y eût-il aucune promesse de ma part?

Par le choix, et sous la direction d'un des plus grands prélats qu'ait jamais eus l'Eglise de France, vous avez eu le bonheur, Monsieur, de contribuer à l'instruction de notre jeune monarque. Quelque loin que nous portions, avec les lumières de l'évangile, la nouvelle des beaux commencemens de son règne, le coin de la terre où nous sommes ne lui est pas inconnu. Louis sait fixer les états de chaque couronne, distinguer les rivages chrétiens, d'avec les rivages mores ou absolument idolâtres; et ces connoissances si nécessaires à un roi qui a des sujets dans tout l'univers, sont l'heureux effet de vos leçons. Il est donc bien juste que les découvertes et les observations que nous faisons dans nos voyages vous reviennent; vous en méritez le tribut.

Mais le petit hommage que j'ai le plaisir de vous rendre, est encore fondé sur d'autres motifs : une reconnoissance sincère m'en fournit de très-pressans; je suis peut-être le premier missionnaire qui ait été honoré de vos instructions depuis que Sa Majesté vous a chargé des affaires de la religion dans votre célèbre Compagnie. Tous les discours que vous me tîntes quand je pris congé de vous, portoient un caractère de bonté dont l'impression ne s'effacera jamais de mon cœur. Vous prévîtes les fatigues que j'aurois à essuyer dans la mission du Carnate, vous me les dépeignîtes; mais en même temps vous m'animâtes à les supporter avec courage, et vous m'en suggérâtes les moyens. Je profite à présent de ces exhortations si pleines de zèle et d'amitié, et je sens déjà que les difficultés auxquelles vous m'aviez préparé commencent à s'évanouir.

Je partis du port de Lorient le 11 octobre 1724, dans le vaisseau de la Compagnie appelé *la Sirène*. M. le chevalier d'Albret, qui le commandoit, s'y fit, pour ainsi dire, adorer pendant tout le voyage, par sa douceur, et admirer par sa vigilance et son extrême habileté dans l'art de naviguer.

Etant arrivés à Cadix, après avoir souffert une tempête affreuse, nous trouvâmes cette ville et toute l'Espagne en pleurs. Elle venoit de perdre le roi Louis I.er M. Partyet, consul de France, et plusieurs négocians de notre nation, m'engagèrent à contribuer à la magnificence du service qu'ils étoient dans le dessein de faire pour ce prince; ils me chargèrent des emblêmes, des devises, des inscriptions, en un mot de toute l'ordonnance de la pompe funèbre. Ce triste travail m'occupa pendant tout le temps de la relâche. Quoique la douleur des Espagnols fût vive, elle étoit adoucie par la consolation qu'ils avoient de revoir Philippe V sur le trône. J'avois célébré à Paris, par des vers, son abdication; mais j'étois bien éloigné

alors de penser que je dusse, en moins de six mois, être témoin de son retour à la couronne.

Par zèle il consent à reprendre
Un empire qu'il sut quitter par piété :
Du trône par vertu nous le vîmes descendre,
Et par vertu, l'y voilà remonté.

Dans toute notre traversée, depuis Cadix jusqu'à l'île de France, il ne nous arriva nulle aventure extraordinaire; et sans un phénomène marin qui attira pendant quelque temps notre attention, nous n'eussions rien découvert de singulier.

Le 6 février 1725, à 24 degrés 50 minutes de latitude méridionale, et à 20 degrés de longitude, sur les deux heures après-midi, nous vîmes sur l'eau une infinité de petites pierres dispersées cà et là. Elles étoient de couleur blanche, assez légères pour surnager, assez fermes pour ne pas se fondre, mais assez peu solides pour céder, lorsqu'avec la main on vouloit les rompre. Officiers, pilote, matelots : tout le monde fut d'abord surpris à la vue de ces pierres, et l'alarme succéda bientôt à la surprise, parce que nous crûmes apercevoir des brisans à un quart de lieue de nous. Si ces brisans avoient été aussi réels que les observateurs le prétendoient, il y auroit eu d'autant plus de danger, que le vent que nous avions en poupe nous y portoit avec beaucoup de force; mais la sonde nous calma; on ne trouva point de fond; nulle apparence de rocher ne parut; plus nous nous avançions, plus la mer se montroit unie, ce qui n'arrive point dans les lieux où elle cache des écueils. M. d'Albret, M. de la Farelle, M. Okart et moi, nous allâmes dans un canot à la découverte de la source des pierres, et nous nous arrêtâmes en un endroit où elles étoient en plus grand nombre qu'ailleurs. Nous en vîmes de grosses comme la tête d'un bœuf, et cette mesure alloit en diminuant dans les autres jusqu'à la petitesse des grains de gros sable.

D'intervalle en intervalle, nous en rencontrions des pelotons comme si c'eût été de la neige; la sonde ne nous apprit rien, cette mer blanche sembloit toujours être sans fond.

De retour au vaisseau, tout le monde raisonna beaucoup sur la nature et l'origine de ces pierres. Nous en mîmes au feu, nous en trempâmes dans l'eau-forte; elles se maintinrent. Sur cette double épreuve, nons les déclarâmes pierres-ponces, et nous décidâmes que quelque volcan les vomissoit; nous osâmes même placer ce volcan dans les îles de Tristan d'Acugna, fondés sur ce que M. de la Feuillée, qui commandoit la *Badine*, nous assura qu'ayant côtoyé ces îles, il y avoit vu une plus grande étendue de mer chargée de ces pierres flottantes, que n'étoit celle que nous avions traversée : nous étions à cent trente lieues de ces îles, ou environ.

Après cinq mois dix-huit jours depuis notre départ d'Espagne, je mis pied à terre à l'île de France, appelée ci-devant l'*île Maurice* (1). Elle est à l'orient de Madagascar, à 19 degrés 35 minutes de latitude méridionale, et à 80 degrés 47 minutes de longitude. Les cerfs, les cabris, les cochons sauvages, les orangers, les citroniers, etc. s'y trouvent en abondance.

Cette île a deux ports : le *Port Bourbon* au sud-est, et le *Port Louis* au nord-est. Le port Bourbon est le plus beau, sa largeur est d'une lieue : trois passes y introduisent facilement les vaisseaux, mais le vent, presque toujours contraire, leur en défend souvent la sortie. Au milieu de ce port, votre Compagnie a fait jeter les fondemens d'une magnifique citadelle, qui est déjà élevée jusqu'au premier cordon, par les soins de M. de Nion, habile ingénieur, qui commande pour elle dans l'île.

---

(1) Par le traité de Paris de 1814, les Anglais en ont conservé la propriété.

L'île

L'île de France charme, de quelque côté qu'on l'examine : on y découvre partout de délicieux paysages coupés de collines, de rivières, de vallées, de prairies et de bois, dont les arbres portent de beaux fruits, ou sont propres pour les constructions, et pour les ouvrages de marqueterie. On y voit une infinité de tourterelles qui se laissent prendre à la main, et de perroquets les uns verts, et les autres gris : quand on en fait crier un, tous les autres se rendent au cri, et l'on s'en saisit très-aisément. En allant d'un port à l'autre, trajet qui est d'environ quatorze lieues, j'admirai une plaine appelée le *Flat*, où la nature semble avoir pris plaisir à réunir les objets les plus agréables. D'un côté sont des arbres fruitiers, de l'autre des bois d'ébène. Ici des eaux vives, plus loin de vastes étangs ; pour peu que l'art aidât la nature, nul séjour n'approcheroit de la beauté de celui-là. Au milieu de cette plaine, campoit un détachement de soldats français, qui furent ravis d'apprendre de moi des nouvelles de leur patrie. Je passai la nuit avec eux ; ils me racontèrent les dangers auxquels ils étoient exposés nuit et jour, et je pris de là occasion de les exhorter à se tenir toujours en état de comparoître devant le souverain Juge. Les esclaves réfugiés dans les montagnes, et toujours prêts à fondre sur eux, leur causoient ces alarmes. Je fus extrêmement touché du récit que me fit un de ces soldats, qui ne respire encore, que parce que ces inhumains le crurent mort des blessures dont ils l'avoient couvert. Le bras cassé, et le ventre percé, soutenant d'une main ses entrailles, il s'étoit traîné jusque sur un rocher pendant les ténèbres de la nuit. De là, à la faveur de la lumière que répandoit un grand feu allumé par les noirs fugitifs, il vit rôtir deux de ses camarades, et cette troupe barbare danser tout autour avec des cris et des hurlemens horribles.

Ce malheureux, quoiqu'estropié, ne laisse pas de servir encore (1).

Etant arrivé au port Louis, j'eus la satisfaction d'exercer les fonctions du ministère apostolique. Le curé de ce port croyant avoir de justes sujets de mécontentement, s'étoit retiré dans l'île de Bourbon. Je le remplaçai tant que je demeurai dans ce lieu; je dis des messes de paroisse; je fis des instructions tantôt à la garnison, et tantôt aux Noirs; je confessai, j'administrai les autres sacremens selon les besoins, je remplis enfin tous les devoirs curiaux. Cela me mit dans l'occasion de conférer souvent avec les différens membres qui composent cette espèce de colonie, et de connoître à fond ses besoins; ils seront grands, jusqu'à ce que la Compagnie des Indes lui ait donné la forme qu'elle doit avoir. La chasse et la pêche y fournissent les alimens ordinaires; mais comme l'une et l'autre ne sont pas toujours également heureuses, et que d'ailleurs rien ne peut se conserver pour le lendemain, on y jeûne souvent.

Si l'on fortifie l'île de France, si de nouveaux habitans y mettent quelque jour les terres en valeur, sa situation et la commodité de ses ports la rendront très-importante au commerce; mais il faut commencer par y réduire les esclaves fugitifs, et exterminer les rats : car on pourroit appeler cette île le royaume des rats; on les voit en corps d'armée descendre des montagnes, grimper sur les rochers les plus escarpés, se promener dans le pays plat, s'attrouper dans les marécages. Ils désolent tout, principalement la nuit : je les ai vus moi-même à l'entrée de la nuit sortir en foule du sein de la terre, comme des fourmis, et porter la désolation en tous lieux; rien n'échappe à leur dent. Le moyen de dormir

(1) Ce soldat ayant repassé en France, se présenta à la Compagnie, qui lui accorda une pension viagère.

tranquillement au milieu de cette maudite engeance? pour se garantir de leurs insultes, on s'enveloppe comme des morts, et on tâche de s'accoutumer à les sentir sur soi trotter, sauter, se battre. Au réveil, on se raconte mutuellement les morsures qu'on en a essuyées. Je comprends cependant que si l'île de France étoit extrêmement peuplée, ces animaux nuisibles y diminueroient de jour en jour; et ce qui le démontre, c'est que l'île de Bourbon en étoit autrefois aussi infestée, et qu'il y en a infiniment moins aujourd'hui.

Les Nègres marrons ou fuyards, sont d'autres ennemis plus dangereux, mais dont il est plus aisé de se défaire. Ce sont des esclaves achetés à Madagascar, qui après avoir déserté les uns après les autres, se sont rassemblés dans les montagnes, et font de là de très-cruelles excursions sur leurs anciens maîtres. Leur premier dessein fut de repasser dans leur patrie, et l'on auroit mieux fait de favoriser leur évasion, que de leur en ôter les moyens, en brisant un canot qu'ils avoient construit dans cette vue : ils ne s'en iront pas maintenant quand on le voudra. Ils se sont rendus redoutables à nos gens par leurs ruses, leur hardiesse et leur cruauté; et dès leurs premières irruptions, ils ont conquis sur eux non-seulement des armes, mais aussi des négresses pour perpétuer leur race. Ils obéissent à un chef; le premier qu'ils ont eu fut tué dans un combat : blessé à mort, à la tête de sa troupe, il prit une partie du cuir qui le ceignoit en guise de ceinturon, et ayant bouché sa plaie, il s'écarta et alla expirer entre deux rochers. Dix Français périrent en cette rencontre; il mourut seul de son côté. On lui trouva la tête rasée, et des pendans d'oreille, marque de royauté chez ces peuples. La Compagnie des Indes doit prendre des mesures sérieuses pour ramener incessamment ces rebelles.

Les secours spirituels sont encore plus nécessaires dans l'île de France, que les temporels ; mais je suis bien sûr que vous ne négligez rien, Monsieur, pour les lui procurer abondamment ; et je dois présumer que le zèle des missionnaires de Saint-Lazare que votre Compagnie y entretient, se renouvellera, et ne se ralentira jamais.

Je ne me propose pas de vous entretenir fort au long de l'île de Mascareigne ou de Bourbon ; elle est trop connue. C'est un roc affreux qui sort de la mer à 21 degrés 5 minutes de latitude méridionale, et à 77 degrés 42 minutes de longitude ; mais ce roc n'est affreux qu'en dehors ; au-dedans il est très-riant et très-fertile. L'île de Bourbon, à ce que j'ai appris d'un bon vieillard, nommé *Ricbourg*, servit d'abord d'infirmerie pour les malades français de Madagascar, et de lieu d'exil où l'on reléguoit les mutins. Le massacre des Français dans cette grande île, est la cruelle époque de notre établissement solide dans celle-ci. Elle a plus de quatre-vingts lieues de circuit, et son diamètre est de vingt-cinq à vingt-huit lieues. Quoiqu'elle ne semble être qu'un roc sourcilleux, elle est réellement divisée en trois parties qui forment comme trois montagnes. Deux choses m'y ont paru dignes d'une attention particulière, le volcan, et la montagne de Salases.

Le volcan est la cime d'un mont figuré en pain de sucre. Au-dessous du sommet, il y a un contour creux, où, comme dans un large bassin, le volcan vomit des torrens de mâchefer enflammé. Le bassin étant une fois rempli, cette matière en dégorge avec tant d'impétuosité et d'abondance, qu'elle a forcé la mer à se retirer assez considérablement ; mais les flots regagnent insensiblement leur terrain. Le feu continuel que cette montagne nourrit, se fait voir au voisinage presque toutes les nuits, et cause de temps en temps de petits tremblemens de terre, qui

varient beaucoup quant au lieu. C'est, pour ainsi parler, un feu ambulant.

La montagne de Salases est au milieu de l'île, et domine sur toutes celles qui l'environnent. La violence de la mer, ou telle autre cause que vous voudrez, élève jusqu'à son sommet, par des voies souterraines, une si grande quantité d'eau, que les trois plus grandes rivières de l'île en sont formées. Ces rivières se précipitent avec une extrême rapidité, et font sur leur route un nombre prodigieux de bruyantes cascades. Les autres rivières sont aussi fort impétueuses, excepté celle qui porte le nom de Sainte-Suzanne, qui est assez tranquille; mais elles ont leurs sources ailleurs.

Les quartiers de Sainte-Suzanne, de Saint-Denis, et de Saint-Paul, sont les plus considérables de l'île, et les plus habités. A Sainte-Suzanne, le terrain est cultivé jusqu'à la mer. C'est principalement là que croît le tabac. Les pâturages sont excellens à Saint-Denis; de nombreux troupeaux y paissent. On cultive le café au quartier de Saint-Paul. En général, cette île est si féconde, qu'elle est, pour ainsi dire, inépuisable en rafraîchissemens. Les bestiaux et les volailles y multiplient à l'infini. La terre n'y exige point de labour; il suffit d'y répandre le blé et les autres semences. Elle n'a besoin d'aucun repos. Le riz, le maïs, les cannes à sucre y viennent successivement et sans relâche. Tous les oiseaux sont bons à manger dans cette île, surtout les merles: il n'y naît aucun animal dangereux. Le poisson de rivière y sent un peu la vase, mais celui de mer est d'un goût exquis. Le vin du pays est le suc exprimé des cannes à sucre; il est très-agréable à boire, après qu'il a fermenté trois ou quatre jours dans les bouteilles. L'air y est en tout temps si pur et si doux, et les eaux y sont si saines, que les malades qui y débarquent recouvrent en peu de jours leur santé.

On prétend qu'il n'y croît aucune plante qui ne soit salutaire ; malgré tout cela, on n'y a encore trouvé aucun remède pour la crampe, mal vif et mortel, qui enlève très-soudainement ceux à qui il arrive quelque froissement ou lésion de nerfs. Les habitans ont pour pasteurs des missionnaires de Saint-Lazare, prêtres d'une vie irréprochable, et qui s'acquittent de leurs fonctions avec une régularité qui mérite votre approbation et celle de votre Compagnie.

Notre passage de cette île à Pondichery a été aussi heureux que tout le reste du voyage. Me voici donc dans le Carnate ; je touche au bord de la sainte carrière que le Ciel me destine. Que le progrès que la religion fait tous les jours dans cette ville même, est encourageant ! Il y a vingt-cinq ans qu'on ne voyoit à Pondichery aucun Malabare chrétien, et on y en compte aujourd'hui trois mille. J'y ai trouvé que depuis le 12 octobre 1724, jusqu'au 12 octobre 1725, il s'est fait six cent un baptême, de Choutres pour la plupart, c'est-à-dire, de ce qu'il y a de plus difficile à convertir. Voilà l'ouvrage d'un seul missionnaire, le père Turpin. Il y a douze à treize ans que le père Bouchet n'avoit qu'un seul Chrétien à Ariancoupan ; il y en a aujourd'hui près de quatre cents, et de grandes espérances de gagner bientôt à Jésus-Christ plusieurs familles considérables par leurs castes.

Je voudrois pouvoir vous décrire ici les saints exercices qui se pratiquent dans le lieu que je viens de nommer, qui n'est qu'à une petite lieue de Pondichery, et où nous avons une belle église consacrée à Jésus-Christ, sous l'invocation de sa sainte Mère. Pendant toute l'année, il y a dans cette église un concours édifiant de fidèles qui y viennent remplir les devoirs du christianisme ; mais ce concours devient presque immense pendant les huit jours qui précèdent la fête de la Nativité de la Sainte-Vierge. J'ai eu le

bonheur cette année de coopérer de mon mieux au salut de ce grand nombre de fidèles français et malabares, et les exemples touchans de piété dont j'ai été témoin, m'ont souvent attendri jusqu'aux larmes.

La veille de la fête qui termine toujours la neuvaine, la jeunesse malabare a représenté cette année-ci, dans une tragédie, le *Martyre de sainte Agnès*. On a dans ces climats une furenr extrême pour le théâtre. Les bons poètes sont en grande vénération chez ces peuples qui n'ont rien de barbare. La poésie jouit dans l'Inde de la faveur des grands. Ils accordent à ses nourrissons le palanquin, distinction très-honorable.

Le théâtre dressé dans une plaine près de notre église, étoit vaste. Je n'y allai d'abord que dans le dessein de n'y rester qu'un moment. Mais les acteurs surent m'attacher je ne sais comment; et j'y demeurai jusqu'à la fin de la pièce avec mon interprète. Sûrement je n'y vis pas nos règles ni d'Horace, ni de Boileau, mises en œuvre; mais je fus agréablement surpris d'y remarquer des actes distingués, et variés par des intermèdes, des scènes bien liées, de l'invention dans les machines, beaucoup d'art dans la conduite de la pièce, du goût, et de la bienséance dans les habillemens, de la justesse dans les danses, et une musique fort harmonieuse, quoiqu'un peu bizarre. Les acteurs faisoient paroître une grande liberté, et beaucoup de dignité dans leur déclamation; aussi avoient-ils été tirés d'une caste supérieure. Leur mémoire fut fidèle, il n'y avoit point là de souffleurs. Ce qui m'édifia le plus, c'est que la pièce commença par une profession authentique du christianisme; et que dans toute la suite les dérisions, et les invectives les plus sanglantes contre les divinités du pays, ne furent point épargnées. On en use de la sorte dans les tragédies chrétiennes, qu'on oppose ici aux tra-

gédies profanes des idolâtres, et elles sont pour cette raison un excellent moyen de conversion.

L'auditoire étoit au moins de vingt mille âmes qui écoutoient dans un silence profond. On a mis au jour le théâtre français, le théâtre anglais, le théâtre italien, le théâtre espagnol. Je ne désespère pas que quelqu'un n'y mette aussi le théâtre indien. Le caractère qui distingue le plus ce dernier, c'est l'action vive et perpétuelle qui y règne, et le soin qu'on y a d'éviter dans les rôles les longueurs non-entrecoupées.

Je me tiens actuellement à Ariancoupan parmi nos néophytes qui m'apprennent à bégayer leur langue. Je m'y accoutume peu à peu au genre de vie que les missionnaires sont obligés de suivre dans les terres, pour se rendre utiles au salut des âmes. Que la moisson seroit grande, s'il y avoit beaucoup d'ouvriers! Plus on s'éloigne des côtes, plus on trouve de Chrétiens. Je ne parlerai ici ni de l'ancien Maduré, ni de Maïssour, où il y a des millions d'âmes qui adorent Jésus-Christ. Dans la seule mission du Carnate, que les Jésuites français ont fondée, et qu'ils cultivent seuls depuis environ trente ans, on a déjà élevé à la gloire du vrai Dieu onze temples. Entre la première église qui est à Pineipondi, jusqu'à la dernière, il y a plus de cent lieues. Nous y comptons huit à neuf mille Chrétiens, partie Choutres, partie Parias, et cette chrétienté n'est desservie que par quatre missionnaires, encore n'y en a-t-il maintenant que trois; car le père Aubert qui résidoit à l'entrée de la mission, vient de nous rejoindre, pour se rétablir d'une maladie qui l'a mis à deux doigts de la mort. Les pères Gargan et Duchamp demeurent à l'autre extrémité; et le père le Gac qui est supérieur, fait ses excursions de l'un à l'autre bout, pour voir, animer, régler tout, ainsi que dans le reste de l'Inde. Les Brames sont nos plus cruels ennemis, et

nous ne pourrions résister à leur fureur, si nous n'étions protégés, comme nous le sommes, par le Nabab ou vice-roi du Carnate, et par le Grand Mogol même, qui a donné des ordres très-favorables à la religion. Je compte vous envoyer dans la suite l'histoire de cette mission, et la carte du royaume.

Je suis avec respect, etc.

LETTRE

Du père Calmette, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. le marquis de Coetlogon, vice-amiral de France.

A Ballabaram, dans le Carnate, le 28 septembre 1730.

MONSIEUR,

La paix de N. S.

LE respect qui abrégea la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire l'année dernière, m'autorise à donner plus d'étendue à celle-ci, depuis que M. de Cartigny m'a fait connoître votre goût, et l'intérêt que vous prenez à la propagation de la foi dans ces terres barbares. Les vastes mers qui nous séparent de la France, m'ont fait moins sentir, durant six mois de navigation, l'éloignement de l'Inde, que les mœurs et le commerce de la nation ne m'en font tous les jours apercevoir : c'est par plus d'une raison que les premiers Européens qui l'ont reconnue, ont pu l'appeler le nouveau Monde, puisqu'en effet tout y est nouveau, la terre, l'air, les saisons, les mœurs, la couleur des hommes, les lois, la religion, et tout ce qui peut mettre de la différence entre des nations que quatre mille ans ont séparées de leur commune

origine. Aussi sommes-nous à notre tour pour les peuples de l'Inde un monde nouveau, avec d'autant plus de vraisemblance que le système de la pluralité des mondes leur est familier, non pas raisonné et embelli, tel qu'on le voit dans l'ouvrage de M. de Fontenelle, mais brut, jeté au hasard et reçu sans examen sur la seule foi de leurs traditions. Eh! qu'iroient chercher les Indiens dans des mondes imaginaires, eux qui ne connoissent pas celui-ci? Car la géographie indienne ne pousse pas jusqu'à la Chine vers l'orient; elle ne connoît de terres du nord au sud, que depuis le Caucase, jusqu'à l'île de Ceylan, et elle n'est guère moins bornée à l'occident; de sorte qu'ils sont étrangement surpris de voir des étrangers qui ne sont point nés dans aucun des cinquante pays qu'ils nomment, et au-delà desquels ils ne pensoient pas qu'il y eût des terres habitées. Comme ils se trouvent placés au milieu des différens pays qu'ils connoissent, que les sciences ont de tout temps fleuri parmi eux et qu'ils ont eu de grands rois, l'Inde dans leur esprit est la reine des nations; leur caste, d'une origine divine, et les autres hommes comparés à eux ne sont que des barbares. Les Mores qui sont leurs maîtres, n'ont pu, dans l'espace de plusieurs siècles, se tirer du dernier étage où ils les ont placés, et toute la politesse, le courage, les arts et les sciences d'Europe n'ont pas pu de même donner à nos colonies le relief que la naissance donne aux conditions les plus médiocres parmi eux. Il n'est point de nation qui ne se préfère volontiers à toutes les autres. Mais parmi nous, l'équité modère la présomption, et le commerce entretient l'égalité. Ici rien ne se trouve de niveau. Il n'y a de la noblesse que pour eux, de la politesse, de l'esprit, des sciences que chez eux. Il est vrai que le long des côtes le temps a pu adoucir leur fierté : mais au milieu des terres, notre couleur peut à peine encore s'y défendre de

l'opprobre. Si les fidèles souffrent de la part des gentils, c'est souvent moins parce que c'est la religion chrétienne qu'ils ont embrassée, que parce que c'est la nôtre. Si la haine de la vérité qui décrédite leurs erreurs et dégrade leurs dieux, en est le motif, comme dans les persécutions générales, les engagemens que les néophytes ont pris avec nous en sont ordinairement le prétexte, et c'est sur ce principal grief (qu'on peut appeler le zèle des castes) autant que par la jalousie du culte idolâtrique, que les Chrétiens sont bannis de leurs villes, privés de leurs emplois, et ce qui est peut-être ici la plus dangereuse de toutes les épreuves, déclarés déchus de leur caste. De sorte que nous pouvons dire, avec autant de vérité que saint Paul : *Tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus*. Cette ville a donné plus d'une scène en matière de persécutions; je ne faisois qu'entrer dans la mission lorsque la dernière s'est élevée.

Ballabaram, capitale de la principauté de son nom, est par les 13 degrés 23 minutes, latitude nord observée, et 9 de longitude estimée. Cette ville, considérable par elle-même, l'est encore plus par le siége qu'elle soutint il y a vingt ans contre toutes les forces du roi de Maïssour, et par la défaite d'une armée de cent mille hommes, ce qui termina leur différend. C'est sous le prince qui soutint ce siége que nous avons fait cet établissement. A peine fut-il mort, qu'on sollicita vivement son successeur de détruire l'église et de nous perdre. Il calma l'orage par sa réponse : *A Dieu ne plaise*, dit-il, *que j'éteigne la lampe que mon père a allumée*. Le frère a succédé à celui-ci au préjudice du fils, ce qui n'est pas rare dans l'Inde. Son état est plus florissant que jamais. Il y compte plusieurs tant villes que citadelles, et entretient une armée de vingt mille hommes. Le père supérieur, qui avoit soin de cette mission, bâtissoit

une nouvelle église, parce que l'ancienne ne pouvoit plus contenir les Chrétiens qui s'y rendoient aux grandes fêtes. Le prince avoit donné permission de couper le bois dans ses forêts, et l'ouvrage s'avançoit à la consolation des fidèles, et à la gloire de la religion. Tant de prospérités ne pouvoient qu'irriter l'ennemi commun du salut des hommes, qui s'est mis depuis plusieurs siècles en possession de l'Inde par l'idolâtrie. Il inspira ses ministres, ameuta les peuples, souffla l'esprit de sédition parmi les troupes, fit chanceler la fermeté du prince, et dispersa dans peu de jours le troupeau que le père de famille nous avoit confié. Trois choses arrivées l'une sur l'autre préparèrent à cet événement, et allumèrent peu à peu l'incendie. Un homme aigri contre son beau-père par un procès qui ne réussissoit pas à son gré, le déféra au gourou du prince comme Chrétien, et profitant de la connoissance qu'il avoit de notre culte et de nos liaisons avec l'Europe, lui dit que les Chrétiens traitent de démons les dieux du pays, et que ceux qui sont venus porter cette religion dans l'Inde, ne sont que des Pranguis. La dernière accusation est aussi décisive pour nous attirer le plus grand mépris, que la première l'est pour exciter la haine des prêtres gentils.

Prangui, est le nom que les Indiens donnèrent d'abord aux Portugais, et par lequel ceux qui n'ont pas d'idée des différentes nations qui composent nos colonies, désignent assez communément les Européens : quelques-uns font venir ce mot de *Para-Angui*, qui signifie dans la langue du pays, *habit étranger*. Il paroît plus vraisemblable que c'est le mot de *Frangui*, que les Indiens, qui n'ont point la lettre F, prononcent à l'ordinaire par un P. Qu'ainsi ce mot *Prangui* n'est autre chose que le nom qu'on donne aux Européens à Constantinople, et qu'apparemment ce sont les Mores qui l'ont introduit ici.

Le gourou du prince, animé déjà par ses pertes, contre la loi chrétienne, et voyant diminuer tous les jours le tribut qu'il lève sur ses disciples, saisit aussitôt cette occasion de ruiner l'ouvrage de Dieu. Les Dasseris, sectaires de Vistnou comme lui, ne lui manquèrent pas au besoin. Ils alloient au son de leur tambour ou de leur cor irriter la populace, et s'assembloient eux-mêmes tumultuairement pour intimider les esprits. Mais comme sans l'armée, ils ne pouvoient se promettre des succès, ils n'oublièrent rien pour la mettre de leur côté. Elle étoit déjà ébranlée, lorsqu'un second événement la détermina. Un soldat demi-fou, soit de lui-même, soit par une instigation étrangère, vint un soir, au temps de la prière, dans l'église, où le père Duchamp, missionnaire, et quelques fidèles étoient assemblés. Il avoit le poignard à la main, dont il donna contre les murailles, et s'avançant vers l'autel, il frappa à coups redoublés sur le balustre. On le fit retirer. Le missionnaire, qui étant tourné vers l'autel, ne s'étoit aperçu de rien, le trouva au premier détour près de la porte de l'église. Le poignard, qui brilloit dans les ténèbres, le fit douter de son dessein. Mais les domestiques et les Chrétiens qui accoururent, le chassèrent. Comme ils le suivirent jusque dans la ville, où ils vouloient aller porter leurs plaintes, le soldat prit une pique, et en blessa légèrement le catéchiste à l'épaule. Celui-ci s'en crut plus autorisé à porter sa plainte, et le fit sans consulter le missionnaire. Le soldat fut chassé du service, mais l'armée aigrie déjà par le gourou du prince et par ses suppôts, se crut offensée dans la personne du soldat, de sorte que tout parut s'unir contre nous. On avoit déjà voulu intéresser le prince par des raisons d'état. C'étoit, disoit-on, une forteresse que nous bâtissions. Il envoya sur les lieux, et ayant appris qu'il n'étoit question que des murailles de

l'église, dont les fondemens et le mur à demi-hauteur d'homme, étoient de pierres, afin de l'affermir contre les pluies; il fut content, et nous fit dire de bâtir le reste en terre. C'est ce que nous fîmes, et sans rien changer au dessin de la construction de notre église, il fut convaincu de notre obéissance. On avoit laissé quelques piquets sur le haut du toit pour y mettre une croix et quelqu'autre léger ornement. Nos ennemis en firent encore ombrage au prince. C'étoient, disoient-ils, des vases d'or que nous voulions y mettre. Le prince nous fit dire d'abattre les piquets, et ils furent abattus. Le prince paroissoit aux ennemis de la loi chrétienne avoir trop d'équité et de modération. N'ayant pu venir à bout de faire détruire l'église, ils crurent y réussir en attaquant la personne du missionnaire. Et c'est ici la troisième cause de la persécution.

Un gentil qui faisoit semblant de prendre goût aux vérités de la religion, venoit assez fréquemment voir le missionnaire. Comme nos chambres sont à rez de chaussée, à la manière des Indiens, un jour que le père lui parloit à la fenêtre, il laissa tomber adroitement son petit sac dans la chambre. Le missionnaire, qui crut voir en cela plus de surprise que de dessein, le lui remit entre les mains. Le gentil revint un autre jour, et sans que personne s'en aperçût, il cache sa bourse ou son petit sac dans l'ouverture qui est entre la muraille et le toit, et se retire. Peu de jours après il prend le catéchiste à partie, et redemande son sac avec trente pièces d'or qui étoient, disoit-il, dans sa bourse. Au mot de pièces d'or le catéchiste s'aperçut de la friponnerie du gentil, et sans reconnoître le sac, il lui répondit que ne l'ayant confié à personne, il n'en devoit demander compte qu'à soi-même. Le gentil se mit alors à se plaindre, à crier, et à faire retentir toute la ville de la calomnie. L'affaire fut portée au palais: comme on y connoît

notre désintéressement, et que la plupart d'entr'eux le donnent pour exemple à leurs gouroux, on n'avoit garde de nous croire capables d'un larcin. Le calomniateur, désespéré de voir son stratagème inutile, se jette et se roule par terre en présence du prince, comme si une espèce de folie lui avoit troublé l'esprit, et qu'il eût senti de vives douleurs. En même temps le père du prétendu fou se plaint que le missionnaire a ensorcelé son fils par des oranges qu'il lui a données. Un des princes qui étoit là présent, découvrit le stratagème : « Aujourd'hui même, » dit-il, j'ai mangé des fruits du jardin des pères, » et je me porte bien. Que veut dire cet insensé? »

Plus on trouvoit de tranquillité au palais, plus le feu s'allumoit dans la ville. Le nombre des Dasseris croissoit de jour en jour par l'arrivée de ceux que le bruit du tumulte et les lettres du gourou appeloient à la poursuite de la cause commune. Le père Duchamp et le père Ducros, qui étoient alors dans l'église, apprenoient à tout moment qu'on étoit sur le point de la détruire : les faux frères venoient donner des conseils timides; les soldats y paroissoient par troupes, et les Dasseris assemblés en grand nombre s'avançoient les armes à la main au son de leur tambour et de leur cor, pour venir abattre notre église. Ils furent arrêtés à la porte de la ville par ordre du prince, à qui ces voies séditieuses déplaisoient d'autant plus, qu'on n'ignoroit pas qu'un missionnaire de Maduré fut, il y quelques années, si maltraité, dans une émeute de Dasseris, qu'il mourut peu de jours après de ses blessures. Cependant le prince parut enfin se rendre, et nous fit prier de nous retirer. Ses officiers vinrent porter cette parole, escortés d'une multitude de soldats qui remplirent la cour de la maison et de l'église. Le père Duchamp répondit qu'il ne pouvoit se retirer, ni pour notre honneur, puisque nous étions accusés,

ni pour celui du prince, à qui l'émeute du peuple et de l'armée faisoit violence, et qui ne nous donnoit ce conseil que parce qu'il craignoit pour nous. On fit encore diverses propositions, et l'on pressa plus que jamais les pères de se retirer. Comme on ne gagnoit rien, quelqu'un, à ce qu'on rapporte, dit au grand prévôt : « Que ne lui faites-vous sauter la » tête ? » Cependant le père n'entendit pas ces paroles, et il ne croit pas qu'on doive absolument y ajouter foi.

Il arriva par une suite inévitable de la persécution suscitée contre le missionnaire, que l'orage tomba sur les Chrétiens. Les Dasseris se réunissoient hors de la ville pour faire parade de leur nombre et de leurs forces, tandis que l'un d'entr'eux, la clochette à la main, achevoit d'ameuter la populace contre les fidèles. C'est alors que, soit par l'ordre du prince qui craignoit ces mouvemens populaires, soit parce qu'il les favorisoit sous main, on publia dans la ville à son de trompe la destitution des emplois et l'exil de tous les Chrétiens; on les déclara infâmes et déchus de leur caste, avec défense à tous les ouvriers et artisans de les servir; on jeta de la boue dans leurs maisons, et on n'oublia rien pour les couvrir d'opprobres. Ce que la capitale venoit de faire, les villes du second ordre et les villages le firent à son exemple. Quoique, généralement parlant, l'Indien soit timide, et aime la vie, je ne sais si la mort seroit pour eux une épreuve plus difficile; car, sans parler de la caste, dont ils sont extrêmement jaloux, la famine désoloit le pays, et c'étoit les condamner à mourir lentement de misère.

Pour peu qu'on connoisse l'Inde et l'esprit asiatique, on ne sera pas plus surpris de voir des chutes en une conjoncture pareille, que de voir Israël se couronner de fleurs aux fêtes de Bacchus, sous la persécution des rois de Syrie. Jérusalem opposa les Machabées

Machabées au torrent de la séduction. Je n'ose leur comparer la générosité de plusieurs de nos Chrétiens qui ont tout quitté, patrie, emploi, caste, fortune, puisqu'il ne s'est point agi de répandre leur sang. Mais Dieu a partout ses âmes choisies, et Ballabaram n'en a pas manqué dans ces temps de tribulations. Trois frères qui avoient quitté leurs biens et leur patrie durant la persécution de Devandapallé, perdirent de nouveau ce qui leur donnoit de quoi vivre. L'un d'eux, nommé *Paul*, en a depuis reçu la récompense. Je ne me souviens pas d'avoir vu mourir personne avec autant de désir et plus d'assurance de l'autre vie, qu'il en a fait paroître. Quelques Brames ont paru sans rougir dans les assemblées où on les exterminoit de la caste, comme les Juifs bannissoient les premiers Chrétiens de la synagogue, et ce n'est qu'avec peine que ces Brames ont obtenu dans la suite d'être réhabilités. Un *Golla*, chef de caste dans le pays de Ballabaram et au-delà, soutint avec fermeté une pareille épreuve. Le chef d'un village fut réduit, en quittant sa patrie et son rang, à gagner sa vie en coupant des fagots dans la forêt, et a conservé jusqu'à la mort, à la faveur de la pauvreté qu'il a choisie, toute la pureté de sa foi. Le *Mathan*, ou le lieu de la résidence que le père supérieur de la mission bâtissoit alors à Vencatiguiry, capitale de la principauté de ce nom, en recueillit plusieurs qui y ont formé une chrétienté de confesseurs de Jésus-Christ : plusieurs allèrent chercher de l'emploi chez les princes voisins. Le reste, à la réserve de ceux qui sont tombés, se sont dispersés en différens pays, Dieu l'ayant peut-être permis, pour répandre en des lieux où il n'est pas connu, la vérité de sa doctrine et la gloire de son nom. Quant à ceux qui ont témoigné de la foiblesse, on peut dire que plusieurs ont plutôt craint de paroître Chrétiens, qu'ils n'ont cessé de l'être; telles sont la plupart des femmes

auxquelles on n'a eu guère à reprocher d'avoir pris aucun signe de gentilité. Il a été question pour les hommes de se marquer le front avec de la terre blanche ou du vermillon, comme presque tous ceux qui vivent à la solde du prince ou qui ont de l'emploi : ces sortes de marques n'étant pas exemptes de superstition, nous ne les souffrons pas aux Chrétiens. A cela près, l'idolâtrie n'a pas été leur crime; la promptitude du repentir a fait connoître qu'ils n'avoient pas commis cette faute sans remords. Mais peut-être ferois-je mieux d'oublier ces foibles néophytes, qui, pour avoir rougi de l'évangile au temps de la tentation, sont indignes de toute excuse.

Sur ces entrefaites le père supérieur qui se pressoit de finir l'église de Vencatiguiry, arriva pour soulager les autres missionnaires. Il y eut entre les trois pères un combat de générosité, à qui resteroit pour voir la fin de cet orage. La déférence pour le supérieur le termina. Il resta seul, et les pères allèrent prendre soin des autres églises. Quoique les attroupemens ne fussent plus les mêmes, et que le feu parût amorti, on parloit encore de venir massacrer le missionnaire, jusqu'à désigner pour cela un jour que le prince devoit aller à la campagne. Les meubles de l'église, les livres et les autres effets avoient été la plupart transportés ailleurs, et on se préparoit à tout événement. Grâce à Dieu, le calme revint, et notre église est plus affermie que jamais.

Une maladie populaire, dont Dieu a affligé cette ville, a été regardée du peuple et des grands, comme une punition de la persécution faite aux Chrétiens. Dans le fort d'une affliction si générale, un Dasseri vint à l'église : « C'est pour cette église, » dit-il, qu'on a voulu renverser, que Dieu nous » punit. Mais la ville périra, et l'église subsistera. » En même temps il mit de la terre dans sa bouche pour marquer sa douleur, et se retira.

La disette générale qui dura près de trois ans, et divers événemens qui suivirent de près cette persécution, persuadèrent encore davantage que le Ciel étoit irrité, et vengeoit sa cause. Un Brame des plus animés contre les Chrétiens, mourut et fut mangé des chiens, ce qui passe pour la dernière infamie dans sa caste, où l'on a accoutumé de brûler les cadavres. Le gourou du prince fit une perte considérable dans sa famille. Un Chrétien qui avoit été catéchiste, et que la corruption des mœurs, plus que toute autre chose, avoit fait apostasier, se mêla de sorcellerie. Un chef de village, que le démon tourmentoit, attribuant cette possession à quelque sortilége, le fit prier de l'en délivrer. Celui-ci le promit, et s'étant transporté avec toute sa famille dans le village du possédé, il se mit en devoir de chasser le démon. Le démon sortit en effet du corps du possédé, mais ce ne fut que pour entrer dans celui de l'exorciste, qui, dans le moment même, s'écria d'un air effaré : « J'ai réussi, mais il m'en » coûte la vie. » Peu après il perdit toute connoissance : après avoir demeuré trois jours en cet état, il expira. Malgré l'horreur qu'ont les Indiens, plus que toutes les autres nations, de laisser un cadavre dans le village, ils furent si effrayés que personne n'osa en approcher : ainsi le cadavre resta deux jours sans sépulture. Enfin les deux femmes qu'il entretenoit, obtinrent, à force de prières, qu'on creusât une fosse, où elles furent obligées de le porter elles-mêmes. Le lendemain on trouva le corps déterré, dont la chair étoit en pièces, et les membres dispersés de tous côtés.

Puisque je parle de possession du démon, je joindrai au fait que je viens de rapporter un événement singulier dans le même genre, qui s'est passé tout récemment dans la mission de Maduré. Je l'ai appris du missionnaire qui m'a succédé dans l'église

de Pouchpaquiry, et qui a vu l'homme dont il est question.

Les Danois établis à Trinquebar, sur la côte de Coromandel, ont des ministres luthériens entretenus par le roi de Danemarck, pour pervertir les nouveaux fidèles. Au moyen d'une imprimerie qu'on leur a envoyée, ils ont donné une édition du nouveau Testament en malabare, avec quelques autres livres de leur composition. Les missionnaires n'ont pas manqué d'en donner aux fidèles le préservatif, soit en excommuniant et brûlant publiquement le nom de ceux qui se sont laissé séduire, comme le père Beschi, italien, a fait la dernière fête de Pâques en présence de dix mille Chrétiens; soit en réfutant par de savans écrits les erreurs des hérétiques, comme le même missionnaire les a réfutées en habile théologien, et en maître de la langue, qu'il possède mieux que la plupart des Indiens. La difficulté de multiplier les livres par l'écriture à la main, n'est pas un petit obstacle à notre zèle; mais nos fonds ne nous donnent pas de quoi faire les dépenses de l'impression. Parmi ceux que la séduction ou l'intérêt avoit entraînés dans le parti hérétique, un homme avec sa femme alla voir un exorcisme qui se faisoit par des gentils dans la ville de Tanjaour; le démon sortant du corps du possédé, entra dans celui de la femme hérétique. L'exorciste en fut très-surpris, et en demanda la raison au malin esprit. « C'est, répondit-il, que » celle-ci est mon bien de même que l'autre. » Le mari effrayé de l'aventure, reconnut son égarement, et touché d'un vif repentir, il conduisit sa femme à notre église d'Elacourichi, où prosterné à terre et fondant en larmes, il demanda pardon à Dieu de sa faute; après quoi il prit de cette même terre détrempée de ses pleurs, et l'ayant mise sur la tête de sa femme avec une foi vive, elle fut dans le moment

délivrée de la possession du démon. C'est un fait public et constant (1).

Tandis que le missionnaire, qui étoit venu d'Elacourichi, me faisoit le récit de cet événement, une persécution qui s'étoit élevée à Trichirapali, mettoit toute la mission du Maduré en danger. Un homme du palais, *Modely* de caste, et substitut du *Dalavai*, ou général des troupes, alla un jour avec des soldats dans un village de Chrétiens pour y brûler l'église. Je ne me rappelle pas ce qui l'empêcha d'y mettre le feu, comme il l'avoit résolu. Mais, pour ne pas s'en retourner en vain, il se saisit du catéchiste, le maltraita cruellement, et le chargea de fers. Peu de jours après, quelques dames s'étant intéressées dans cette affaire, le catéchiste fut mis en liberté. Cette démarche du Modely n'étoit rien moins qu'une colère passagère : on vit bientôt que c'étoit le fruit du dessein que le Dalavai avoit pris avec lui, de renverser la religion chrétienne dans le royaume de Trichirapali. Car, peu de temps après, il brûla un village tout chrétien, avec l'église qui y étoit bâtie. Une petite fille périt dans l'incendie. Ceux dont il se saisit, après bien de mauvais traitemens, eurent les oreilles coupées. On enleva de l'église la statue de sainte Barbe, que le Modely fit suspendre à la porte de la ville de Trichirapali, pour en faire un sujet d'opprobre à notre sainte religion. Après qu'elle y eut été exposée quelques jours, un Brtme, favori du Roi, prit notre parti, mit à l'abri des outrages de la populace l'image de la Sainte, et fit craindre aux auteurs de cette violence, son pouvoir sur l'esprit du prince. Le salut nous est donc venu d'où nous ne

(1) Nous avons cru devoir conserver ces récits de possessions, et parce qu'ils sont rapportés avec des preuves qui ne permettent pas d'en douter, et parce qu'on en trouve beaucoup d'exemples dans l'Evangile et dans l'Histoire ecclésiastique.

l'attendions pas. Rien n'est ici plus contraire à la religion que la caste des Brames. Ce sont eux qui séduisent l'Inde, et qui inspirent à tous ces peuples la haine du nom chrétien. Pour un qui nous tend la main, il s'en trouve mille qui nous eussent volontiers poussés dans le précipice. Par qui a-t-il pu être inspiré de nous défendre, sinon par la miséricorde de celui qui conduit aux portes de la mort, et nous en ramène? *Qui deducit ad portas mortis et reducit.*

Les choses en étoient là, lorsque je reçus des lettres, par lesquelles nos pères recouroient à la protection du Nabab, ayant peine à croire que l'amitié d'un Brame pût être de longue durée, et tout étant à craindre, si quelque intérêt temporel l'unissoit à nos ennemis. Je me rendis pour ce sujet à Velour, où le père Aubert, missionnaire de Carvepondy, se rencontra avec moi. Le sujet qui l'amenoit étoit une autre persécution qui concernoit son église. Comme il n'est personne dans la mission qui ait autant de rapport et d'accès que lui auprès des seigneurs mores, je remis entre ses mains l'affaire de Tirouchinnapallé, pour laquelle il oublia le sujet qui l'amenoit, et ne pensa à son église particulière, que lorsqu'il eut obtenu les lettres dont la mission du sud avoit besoin.

Carvepondy est la première église que les fondateurs de la mission du Carnate ont bâtie. Comme elle est dans un terrain qui dépend des Brames, quoique sujet au Nabab, elle est, plus que toute autre église, exposée à leur persécution. Ils n'ont cessé depuis trente ans d'inquiéter les missionnaires, et bien qu'ils en aient été punis quelquefois par les Mores, seigneurs de cette contrée; comme ils n'ont pas cessé d'être les ministres de Satan, ils n'ont jamais perdu de vue le dessein de ruiner et notre église, et la chrétienté qui en dépend.

Cette dernière année, un Reddi, créature du gouverneur d'Outremalour, ayant eu en chef le village

de Carvepondy, vint rendre visite au missionnaire. Comme il parut à la porte de la chambre avec ses Brames, sans se faire annoncer : « Vous me faites » honneur, leur dit le missionnaire, mais vous m'en » auriez fait davantage, si vous m'eussiez fait avertir » de votre arrivée. » La visite se passa assez bien, et le Reddi sortit avec un air content. Mais les Brames relevèrent malignement cette parole du père, et ayant aigri son esprit, il revint une seconde fois, non pas pour faire civilité, mais pour demander au missionnaire, avec une espèce d'insulte, de quelle autorité nous occupions ce terrain, et de qui nous le tenions. Le père lui fit voir la patente du grand Nabab, ou vice-roi du Carnate, que celui-ci rejeta avec dédain comme une chose dont il se mettoit peu en peine. Le missionnaire jugea aisément à ce mépris qu'il étoit soutenu. Aussi le Reddi ne tarda-t-il pas à nous faire une guerre ouverte. Il nous fit signifier, avec des menaces pleines de fierté et d'orgueil, une défense de toucher ni aux fruits, ni aux arbres, ni aux légumes de notre jardin. Comme on ne fit pas grand cas de cette défense, il envoya ses gens pour cueillir nos fruits. Ils montoient déjà sur les arbres, lorsqu'on leur envoya dire de se retirer, les avertissant que si le Reddi demandoit honnêtement des fruits, on lui en donneroit, comme il savoit bien qu'on en donnoit volontiers à tout le monde; mais que sa manière d'agir étoit contre tout usage. Le Reddi, encore plus irrité, vint lui-même avec des soldats, fit défense aux catéchistes et aux autres Chrétiens logés dans la résidence, d'en sortir, même pour aller puiser de l'eau, les menaçant, avec des sermens exécrables, que s'il en trouvoit quelqu'un dehors, il lui feroit couper les pieds et les mains. En sortant, il ferma la porte de l'enclos, et y apposa le sceau selon l'usage du pays, afin qu'on n'en pût sortir.

Ce procédé étoit trop insensé, pour qu'on s'en

inquiétât. Le missionnaire ouvrit la porte, et se retira au village le plus voisin, où il y avoit quelques maisons de Chrétiens, dans le dessein de continuer sa route le lendemain vers Arcade ou Velour, pour y chercher un appui contre ces vexations. A peine fut-il dans le village, qu'il vit arriver le père Vicary, missionnaire de Pinnepundy, qui ne savoit rien de ce qui se passoit. C'étoit une rencontre heureuse, et ménagée sans doute par la Providence, afin que l'absence du missionnaire n'enhardît point le Reddi à rien entreprendre contre sa maison. Il fut si déconcerté de l'arrivée de l'un, et du départ de l'autre, qu'il demeura tranquille jusqu'à la première lettre qu'il reçut. Le père Aubert jugeant plus à propos de suivre l'ordre naturel, afin de n'offenser personne, s'adressa d'abord au gouverneur de Carvepondy, qui étoit à Arcade.

La lettre qu'il en obtint ne fit qu'aigrir davantage le Reddi, et le porter à faire de nouvelles vexations. Le More gouverneur d'Outremalour, n'avoit procuré le village au Reddi, son homme de confiance, que dans le dessein de l'usurper et de se l'approprier; de sorte que le Reddi se sentant appuyé, affecta de mépriser les ordres de son gouverneur immédiat. Le père Vicary eut donc de nouvelles bourrasques à essuyer: le Reddi renouvela les premières défenses, à cela près qu'il n'osa plus mettre le sceau à la porte. Il fit le tour de la maison avec sa troupe, criant de toutes ses forces, d'un air triomphant, que s'il ne venoit pas à bout de renverser la maison ou l'église, comme il l'avoit entrepris, on pouvoit le traiter de *Paria*, ou qui pis est, de *Prangui*. Il vouloit être entendu du missionnaire, qui parut n'y pas faire attention, mais qui informa aussitôt le père Aubert du succès qu'avoient eu ses premières démarches. Celui-ci ayant obtenu du Nabab *Bakerhalikan*, une lettre avec deux députés pour le gouverneur d'Ou-

tremalour, l'affaire changea de tribunal; c'étoit pour ménager tout le monde qu'on suivoit les degrés de subordination, car du reste notre avantage ne s'y trouvoit guère. Le protecteur du Reddi devenoit son juge, et le même gouverneur qui avoit autrefois tenu le père Mauduit en prison durant quarante jours, sembloit être moins notre juge que notre partie; aussi ne fit-il que lier la plaie, sans y apporter aucun remède.

Le Nabab, instruit de ce qui se passoit, prit le parti de renvoyer le père Aubert à son église, dans un de ses palanquins, avec une escorte de soldats. « Je vous donne de plus, ajouta-t-il, un de mes » soldats à votre choix, pour vous servir de sauve-» garde, et demeurer dans votre maison comme » dans son poste naturel. Il est en votre disposition, » et je ne serai son maître que pour lui payer la » solde. » N'y a-t-il pas lieu de bénir le Seigneur, que les Mahométans, ennemis jurés du nom chrétien, en soient devenus l'appui? L'arrivée du missionnaire dans son église déplut fort au gouverneur d'Outremalour. Il se joignit au Reddi pour nous perdre. Comme le Nabab de Velour a un supérieur, qui est le Nabab d'Arcade, dont la dignité répond à celle de vice-roi du Carnate, il se flatta de le surprendre ou de le gagner par des offres d'argent. Il parloit même de lui donner trois mille pièces d'or, s'il livroit le missionnaire à leur discrétion. Le Reddi, de son côté, parcouroit les villages voisins, et en assembloit les chefs. « Je vais, leur dit-il, détruire » l'église et la maison du missionnaire. Les Mores » feront du bruit, mais il est rare qu'ils punissent » de mort. On les apaise aisément avec de l'argent. » Il ne s'agit de votre part que de contribuer au » payement de l'amende, et nous sommes sûrs du » succès. » Les chefs des villages refusèrent d'entrer dans une affaire si odieuse; et nous, nous eûmes

lieu d'être contens du train qu'elle prenoit à Arcade.

Dosthalican, qui en fut le premier instruit, (c'est le neveu et le successeur désigné du vice-roi,) nous renvoya au Nabab, en disant que, s'il s'en mêloit lui-même, il feroit couper la tête au Reddi. Ce seigneur a dit, en quelque occasion, à des Européens, qui me l'ont rapporté, que s'il n'étoit pas Mahométan, il se feroit Chrétien, et qu'au culte des images près, il approuvoit tout ce que notre religion enseigne.

Le Nabab avoit été prévenu par M. Pereyra, son médecin, et par Chittijorou, le favori et le ministre du vice-roi, qui venoit de nous donner un terrain pour bâtir une église dans la ville d'Arcade. Comme celui-ci se trouva présent, il appuya fortement nos intérêts, de sorte que le gouverneur d'Outremalour, qui étoit dans l'antichambre, ne gagna rien à son audience. Il n'eut d'autre accusation à porter contre nous, sinon que nous faisions partout des disciples. « Aimez-vous mieux, lui répondit le vice-roi, servir le diable que le Dieu des Chrétiens, qui, » après tout, est le vôtre et le mien? Depuis trente » ans, ajouta-t-il, que les Saniassis sont dans le » pays, a-t-on reçu aucune plainte de leur conduite? » Vivez en paix avec eux, et que je n'entende plus » parler de cette affaire. » Le gouverneur d'Outremalour fut à peine revenu chez lui, qu'il reçut une corbeille de fruits de la part du missionnaire; il prit occasion de ce présent pour se réconcilier avec nous, et c'est ainsi que l'affaire se termina.

Il n'y avoit pas long-temps que le vice-roi du Carnate nous avoit donné une pareille marque de protection, au sujet d'une famille de Chrétiens persécutés pour la religion, avec cette différence qu'il s'intéressa pour eux à la simple prière des fidèles, sans attendre que les missionnaires lui en parlassent. La chose se passa dans le district de Pouchpaquiry,

dont j'étois alors éloigné de deux journées. J'appris à mon retour la victoire en même temps que l'épreuve des confesseurs de la foi, qui, au sortir des fers, se rendirent à la fête de l'Assomption, où le concours des Chrétiens me donna lieu de les distinguer de la foule, et de faire honorer leur constance.

Il y avoit une fête d'idole dans le village d'Ariendel. Parmi les cérémonies ordinaires de cette fête, une des plus remarquables est le mariage qu'on y fait de la déesse avec un jeune Indien de la caste des Parias, qui doit lui attacher pour cet effet un bracelet. La cérémonie finie, il acquiert le droit de battre l'idole; et si on lui en demande la raison, il répond qu'il bat sa femme, et que personne n'y peut trouver à redire. Il y a dans chaque village un homme de service, appelé *Totti*, qui est chargé des fonctions publiques, et entr'autres de celle-là, dans les lieux où l'idole est honorée. Ils sont quelquefois deux, et alors ils partagent ensemble et le service et les droits qu'ils perçoivent dans le village. C'est à la faveur de cette société que la famille dont je parle se dispensoit depuis plusieurs années de toute action publique, mêlée de superstition, laissant à leur confrère gentil le soin des cérémonies idolâtriques. L'année dernière, le gentil se brouilla avec cette famille, et lorsqu'il fut question de la fête dont je parle, il répondit que ce n'étoit pas son tour, et qu'on n'avoit qu'à s'adresser à son associé. Sa vue étoit de brouiller la famille chrétienne, ou avec le village, ou avec les Chrétiens. Ceux qui composoient cette famille ne balancèrent point sur le parti qu'ils avoient à prendre. Comme le chef du village disputoit avec eux pour les engager, de gré ou de force, à faire la fonction de mettre le bracelet à l'idole, ils répondirent constamment qu'ils ne reconnoissoient pas leurs fausses divinités. La dispute s'échauffoit par le concours des voisins et par la fermeté des prosélytes, lorsque le

Brame, intendant de ce canton, passa dans son palanquin. Il demanda quel étoit le sujet de cet attroupement et de leurs contestations. A peine lui eurent-ils répondu que ces Indiens refusoient de donner le bracelet à l'idole, et qu'ils parloient de leurs divinités avec le dernier mépris, que, transporté de colère, il jeta un bâton armé de fer à la tête de l'un d'eux, qui heureusement évita le coup, après quoi il les fit saisir et mettre aux fers. Deux d'entr'eux s'étoient échappés dans le tumulte, et voyant le tour que prenoit cette affaire, étoient allés en donner avis aux missionnaires.

Les Chrétiens de la caste des Parias qui sont à Arcade, furent informés d'abord de ce qui se passoit, et ne tardèrent pas à prendre des mesures pour secourir leurs frères. Comme ils ont soin la plupart des éléphans et des chevaux de l'armée, ils appartiennent en quelque sorte au vice-roi. Ayant donc trouvé le moyen de lui faire parler par un des principaux seigneurs de sa cour : « C'est une affaire que » j'ai à cœur, répondit le vice-roi; puisque c'est » vous qui m'en parlez, je ne puis la remettre en » de meilleures mains; je vous en abandonne le » soin. » Celui-ci s'en fit instruire à fond par le catéchiste, et voulut ensuite l'entendre parler de la religion chrétienne en présence de ceux qu'il avoit assemblés. Il se fit montrer nos chapelets, il loua l'usage de la prière et du jeûne, et donna de grands éloges aux Chrétiens. Ce qui peut avoir fait naître cette estime que les Mores ont de notre sainte religion, c'est la vie exemplaire que mènent les Chrétiens qui sont dans leur armée. Quand ils demeurent dans la ville, ils ont leurs églises; mais quand l'armée marche, afin de pouvoir continuer leurs assemblées et leurs prières en commun, selon ce qui se pratique dans cette mission, ils ont au milieu de leurs tentes une tente particulière, qui est comme une

église ambulante; elle est dans le camp ce qu'étoit le tabernacle de l'alliance au milieu d'Israël.

Pour revenir à l'affaire d'Ariendel, l'officier more envoya ordre au Brame d'élargir les deux frères Chrétiens, et de venir rendre compte de sa conduite. Ces Chrétiens étoient le plus étroitement resserrés; on leur avoit enclavé les pieds dans l'ouverture d'une grosse poutre qu'ils ne pouvoient ni traîner ni mouvoir: pendant neuf jours que dura leur prison, ils y furent attachés nuit et jour sans pouvoir se remuer de leur place. On avoit déjà chassé leur famille de la maison, enlevé les bestiaux, et mis le sceau à la porte. Le Brame ayant appris que ces prisonniers avoient le chapelet au cou, et faisoient leurs prières à l'ordinaire, entra en fureur; il ne parloit plus que de leur trancher la tête, quoique la chose passât son pouvoir: ce sont des menaces dont l'Indien timide se laisse aisément effrayer. Il s'en servit principalement pour les engager à adorer les dieux du pays; mais nos Chrétiens répondirent avec fermeté, que quand on avoit une fois connu et embrassé la loi chrétienne, qui étoit la seule véritable, il n'étoit pas possible de l'abandonner. Le père Aubert, missionnaire de Carvepondy, traitoit, par le moyen du catéchiste, de l'élargissement des prosélytes, avec le gouverneur de Tirouvatourou, auquel le Brame persécuteur étoit subordonné, lorsque les ordres vinrent de la capitale, qui firent entièrement cesser cette persécution.

Jusqu'ici, Monsieur, je n'ai eu l'honneur de vous entretenir que de nos peines et de nos combats. Pour changer de matière et finir ma lettre par ce qu'elle peut avoir de plus intéressant, je joins ici une prophétie indienne, qui prouve ce que dit saint Paul, que Dieu n'a pas laissé les gentils sans témoignage, et qui, en établissant parmi eux la connoissance du Rédempteur, justifie dans celle de Jacob le sens de

ces paroles : *Ipse erit expectatio gentium ;* il sera non-seulement la ressource, mais l'attente des gentils. C'est un monument tiré des livres anciens : la prédiction y est si précise, et les caractères du Rédempteur si marqués, qu'on ne peut douter de la liaison qu'elle a avec les saintes Écritures, ni méconnoître la source où ils l'ont puisée. C'est le père supérieur de la mission qui m'a fait remarquer ce texte, et la lecture que nous en avons faite ensemble nous a fait convenir de la justesse de ses rapports. Voici le texte, auquel je joindrai la réflexion que ce père m'a écrite depuis sur ce sujet.

Dans le livre du poème nommé *Bartachastram*, troisième volume, qui a pour titre *Arannia-Parvam* ou *Aventures de la Forêt*, après un long détail des désordres et des malheurs qui seront le partage du *Caliougam*, qui est, selon les Indiens, le quatrième âge du monde et celui où nous vivons, Marcandeyoudou, sage Indien, adressant la parole à Darma-Rajou, l'un de leurs plus grands rois, s'exprime de la manière suivante, qui est la traduction littérale des propres paroles du poème, telles qu'on les trouve au bas de la page.

« (1) C'est alors, je veux dire à la fin du *Ca-*

(1) Appoudou Caliougantiamouna Sçambalam ane gramamouna Vistnou ïesoudou Brammanou janminchi voua mata matramoulo sacala veda chastramoulou neritchi Sarva Baoumodou anipintsou coui appoudou ievariki sçaxiam gani Vistnou ïesoudou Branimanou goudou coni Brammana sametabouga boulocamouna Santcharam sessi adarma vrourtini naratche mlexioulanou samharinchi appoudou sattia durmam nilpi appoudoua Brammhanoudou acbva meda ïagamoulou tchessounou appoudou a Vistnou ïesoudou boumi anta Brammhalakou dunanga itchi intalo atanikir vakam moussulitanam vatsounou andou chata vanamounacou poi tapassouna oundounou a Vistnou charma nirnaïam tchesse prakaram Brammanoulou sattia darmanoula varnachrava darmamoulou kchatria vessia scoudra jutoulou vari vari mariadala vartiupoutsou oundounou appoudou croum ïouga

» *liougam*, qu'il naîtra un *Brame* dans la ville de » *Sambelam*. Ce sera *Vistnou ïesou*. Il possédera » les divines Ecritures et toutes les sciences, sans » avoir employé pour les apprendre que le temps » qu'il faut pour prononcer une seule parole. C'est » pourquoi on lui donnera le nom de *Sarva-Baoumoudou* (celui qui sait excellemment toutes choses). » Alors, ce qui étoit impossible à tout autre qu'à » lui, ce *Vistnou ïesou* Brame, conversant parmi » ceux de sa race, purgera la terre des pécheurs, » y fera régner la justice et la vérité, offrira le sacrifice du cheval et soumettra l'univers aux Brames. » Cependant, lorsqu'il sera parvenu au temps de la » vieillesse, il se retirera dans le désert pour faire » pénitence; et voilà l'ordre que ce *Vistnou Sarma* » établira parmi les hommes. Il fixera la vertu et » la vérité parmi les Brames, et contiendra les » quatre castes dans les bornes de leurs lois; c'est » alors qu'on verra renaître le premier âge. Ce » Roi suprême rendra le sacrifice si commun parmi » toutes les nations, que les solitudes mêmes n'en » seront pas privées. Les Brames fixés dans le bien » ne s'occuperont que des cérémonies de la religion et des sacrifices; ils feront fleurir parmi eux » la pénitence et les autres vertus, qui marchent à » la suite de la vérité, et répandront partout la » clarté des divines Ecritures. Les saisons se succédant avec un ordre invariable, les pluies en » leur temps inonderont les campagnes, la moisson

pravecham aounou a Rama prabouvou chata samasta Vanamoulou sacala descamolou poujalou galigui Brammalou pouniatmoulai iegnadi cratouvoulou tapassoulou chessi sattia darmamoula naratchi veda chastramoulou prakassintchi cala varouchalou sampournamoulouga courichi samasta dan adoulou païtoulou pandi aoulou Sampournamouga palou pitiki sacala desalou Sanbramamouga Santochamouga oundounou...... idi crouta iouga adi vartamanam.

» à son tour fera régner l'abondance. Le lait cou-
» lera au gré de ceux qui le trairont, et la terre
» étant, comme dans le premier âge, enivrée de
» joie et de prospérité, tous les peuples goûteront
» des délices ineffables. »

Voici la réflexion que fait là-dessus le révérend père supérieur. Il est dit plus haut, dans le livre cité, que chacun des quatre âges est composé de trois mille ans; qu'à la fin du *Chaliougam*, qui en est le quatrième, *Vistnou* se revêtant de la nature humaine, naîtra sous la forme d'un Brame appelé *Yasoudou*, pour délivrer la terre de tous les maux; qu'il en exterminera les pécheurs, etc. Nous sommes à présent dans la quatre mille huit cent trentième année du *Caliougam*, selon le calcul indien; si donc chaque âge ne dure que trois mille ans, il y a mille huit cent trente ans qu'il est fini, et que le Rédempteur, dont il est ici parlé sous le nom d'*ïachoudou*, est venu. De plus, il est à remarquer que le mot hébreu *ïesouah* par une *s* douce, se prononce à peu près comme le *cha* doux des Indiens.

Quant au sacrifice *Achva meda*, qui signifie le sacrifice du cheval, les Indiens ne pourroient-ils pas s'être mépris au sens du mot? L'hébreu *ïasah* (*Salvabit*) ayant bien du rapport à *Assvam*, qui signifie *cheval* en langue *samouseroutam*, ils auroient, par une erreur de langue, substitué le sacrifice du cheval à celui du Rédempteur; de même, par une méprise plus grossière, ils auroient dit, comme quelques-uns, la naissance de *Vistnou* en cheval; je dis comme quelques-uns, car le livre est sans équivoque, et loin de donner lieu de prendre le change, il dit formellement, comme il paroît par le texte, qu'un Brame appelé *ïachou*, qui sera *Vistnou* lui-même, étant né, etc.; que s'il reste quelque obscurité touchant le nom de Jésus, du moins n'y en a-t-il pas dans la prédiction d'un libérateur qui sera Dieu;

Dieu ; car les Indiens par *Vistnou* entendent Dieu.

Je joins à la réflexion de ce père quelques remarques, dont la première est l'antiquité du livre, que je conclus du texte même. L'auteur, un peu au-dessus du texte cité, donne douze mille ans aux quatre âges en commun. Les trois premiers étant fabuleux, il est aisé de conclure, selon le style propre du mensonge, ou selon le style indien, qu'on a voulu faire les quatre âges du monde égaux, et trois ou quatre Brames, à qui j'ai fait lire ce texte, n'ont pas douté que l'auteur ne supposât trois mille ans pour chaque âge en particulier. Le quatrième, qu'ils appellent *Caliougam*, dont l'époque me paroît être ou la naissance de Noë ou le déluge (le calcul indien ne différant de la vulgate que de huit cent quatorze ans par rapport à ce dernier, et beaucoup moins des Septante), le *Caliougam*, ou quatrième âge, compte, dis-je, aujourd'hui, comme il a été remarqué plus haut, quatre mille huit cent trente ans. Si cela est ainsi, le livre ne sauroit avoir moins de mille huit cents ans d'ancienneté, et précède par conséquent la naissance de Jésus-Christ : car s'il étoit postérieur à cette époque, comment l'auteur, qui auroit compté dès-lors plus de trois mille ans depuis l'époque du *Caliougam*, eût-il pu ne lui donner que trois mille ans, et prédire comme un événement éloigné, une naissance miraculeuse qui devoit cependant arriver dans les bornes du même âge ?

Quant au nom du Rédempteur promis, je lis dans le texte *ïesoudou*, et le traduis par *ïesu*. En voici les raisons. Le père a déjà remarqué le rapport du *cha* doux des Indiens avec l'*s* des Hébreux. Pour ce qui est de la première syllabe, le caractère qui exprime *ïa*, n'est distingué d'*ïé* que par un fort petit trait, que le copiste néglige quelquefois, comme a fait celui-ci. Car dans les mots *iewariki*

et *iegnan*, qui sont dans la même feuille, le caractère *ïe* n'est nullement différent de la première syllabe de *ïasoudou*, ou, comme j'ai lu, *ïesoudou*. Pour me décider là-dessus, j'ai fait lire le texte au plus habile de nos Brames chrétiens, et l'ayant fait répéter deux et trois fois, il a toujours lu *ïesoudou*. Il faut remarquer que *dou* est dans cette langue la terminaison commune aux noms propres masculins, et que *ïesoudou* n'est pas plus différent de *ïesou* que Tiberius l'est de Tibère; chaque langue ayant ses terminaisons particulières. De sorte que le mot *ïesoudou* doit être traduit dans les langues européennes, *ïesou* ou *ïesu*. Car si l'on donnoit aux Indiens, comme nom d'homme, le mot *ïesou* ou l'hébreu *ïesouah* à traduire en leur langue, ils diroient, sans aucun doute, *ïesoudou*. Le nom du Rédempteur étant une fois établi, voyons-en les caractères.

Le lieu de sa naissance est la ville ou bourg de Chambelam. Je n'ose appuyer sur le rapport qu'il peut y avoir de *Balam* ou *Belam* (car la prononciation approche autant du second que du premier) avec *Bethléem;* la rencontre des noms pouvant être un effet du hasard. Mais dans une chose qui se soutient par tant d'autres convenances, les moindres rapports entrent en preuve. Ici le sens des mots est d'accord avec le son, et ce qui pourroit manquer d'une part, est suppléé de l'autre. Bethléem signifie *maison de pain*, et *Chambelam* est dans l'Inde *le pain* ou *la vie* des soldats, des serviteurs, et de toutes personnes qui sont à gages. L'étymologie de ce mot pourroit être *Chamba* ou *Chambali*, qui sont des espèces particulières de riz, et l'on n'ignore pas que le riz est le pain des Indiens. Le *thelougou* dit *Samba*, mais le *thamoul* ou *malabar* n'a point de caractère qui différencie le *sa* du *cha*. J'ajoute qu'il est surprenant que les Indiens, qui, dans les différentes métamorphoses ou fabuleuses

incarnations, n'ont aucun monument qui montre qu'elles aient été prédites, soient si exacts à circonstancier celle-ci, que le nom, la caste, le lieu de la naissance, les œuvres, tout y soit clairement établi. La gentilité qui, des héros que la mort a moissonnés, se fait des dieux à son choix, ne sauroit s'en faire de ceux qui doivent naître, et une prédiction si précise ne peut venir que d'une source étrangère

Vistnou Iesu. Il a été dit plus haut que les Indiens par *Vistnou* entendent Dieu. On ne veut pas dire que tous les caractères qu'ils attribuent à *Vistnou*, conviennent à Dieu. *Vistnou* est évidemment une monstrueuse production de l'idolâtrie. Mais on peut dire que dans bien des endroits de leurs ouvrages, les Indiens lui donnent les vrais caractères de la divinité, quoiqu'ils ne se suivent pas, et il n'est pas hors de vraisemblance que ce nom ait été autrefois parmi eux le nom du vrai Dieu, que la gentilité auroit depuis profané, comme les noms de *Paramessouaroudou* (Seigneur suprême), et *Jagadissouaroudou* (Maître du monde), qui sont des noms de *Routren*. *Vistnou*, auquel sont attribuées toutes les fabuleuses incarnations au nombre de dix, est, selon le système qui a le plus de cours, le second dieu de la trinité indienne.

Sarva Baoumoudou. La manière dont il est dit qu'il possédera toutes les divines Ecritures et toutes les sciences sans les avoir apprises, est singulière. (J'ai traduit le mot *Vedam* par *divines Ecritures*, parce qu'ayant demandé quelquefois à des *Brames* ce qu'ils entendoient par *Vedam*, ils m'ont répondu qu'ils entendoient *la parole de Dieu*). *Ramoudou* ou *Ramen*, la plus fameuse incarnation de *Vistnou*, passe par tous les ordres de la grammaire, et les sciences lui coûtent plusieurs années. Il n'y a que celui-ci de qui l'on puisse dire, comme du vrai

Rédempteur : Comment sait-il toutes choses, lui qui n'a point appris les lettres humaines ?

Conversant parmi ceux de sa race. Il y a *parmi les Brames.* Ceci est aisé à appliquer dans le système de ceux qui veulent que les Brames soient de la race d'Abraham. S'il n'y avoit à cela d'autre objection à faire que l'éloignement des lieux, on pourroit y répondre que cela n'est pas plus difficile pour eux, que pour les Lacédémoniens, qui se disent dans les Machabées enfans d'Abraham, et cette parole du texte cité, *il donnera toute la terre aux Brames*, répondroit assez bien au prétendu royaume temporel, que les Juifs attendoient à la naissance du Rédempteur.

Ce qui est dit de la destruction du péché et du règne de la justice et de la vérité, est le caractère le plus clair qui soit dans cette prophétie. Il répand sa lumière sur tous les autres, et spécifie la vraie rédemption. Ce qui est ajouté au sujet du sacrifice institué par le Rédempteur, est tout à fait conforme à la prédiction du prophète Malachie : *Ab ortu solis usque ad occasum magnum est nomen meum in gentibus, et in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda.* (Du couchant jusqu'à l'aurore mon nom est grand parmi les nations, et l'on m'offre dans tous les lieux de la terre un sacrifice et une oblation sainte). Le texte *thelougou* porte à la lettre : *par lui toutes les nations ou tous les pays, jusqu'aux solitudes mêmes, auront le sacrifice. Poujalou* est le mot dont nous nous servons pour exprimer le saint sacrifice de la messe. La pénitence et toutes les vertus qui fleurissent, et la clarté des divines Ecritures répandue partout, ne sont-elles pas une image de la prospérité de l'Eglise? les fausses rédemptions qui font le sujet de la plupart des métamorphoses de Vistnou, se bornent à la destruction d'un tyran ou à de moindres objets.

Celle-ci est la seule qui porte avec soi de vrais caractères, et la seule qui ait été attendue, les autres étant après coup.

Asva meda (Sacrifice). C'est ici l'unique article qui coûte à déchiffrer. C'est une figure qui n'est point assortie au tableau et qui le dépare : je ne puis croire qu'elle soit de la même main. Celui qui l'a insérée ne sauroit avoir fait le reste ; et celui qui partout ailleurs fait briller la vérité par la justesse des rapports, n'auroit pas manqué de reconnoître ici les traits du mensonge. Remarquez qu'il est dit immédiatement auparavant, *ce qui étoit impossible à tout autre qu'à lui.* Parmi les quatre choses qui sont contenues dans l'énumération, le sacrifice du cheval en est une : que les trois autres soient à la bonne heure impossibles à tout autre qu'à lui, le sacrifice du cheval ne l'est certainement pas, car il a été fait par plusieurs de leurs rois. Si l'auteur parle juste, ce ne peut être ce sens-là. Je crois deviner ce qui a donné lieu à cette erreur, et ma conjecture est assez vraisemblable. Si dans les livres anciens, ou premiers modèles sur lesquels ont écrit les copistes indiens, il s'étoit glissé un *a* par surprise ou par négligence, on devroit lire *Sua meda*, au lieu de *Assua.* Cette simple correction donne un sens parfait. *Sua meda* signifieroit *son sacrifice*, le sacrifice du Rédempteur, soit celui qu'il a offert lui-même sur la croix et qui caractérise sa passion, soit celui qui en est l'image, et qu'il offre tous les jours par la main de ses ministres. Le texte n'auroit plus alors aucune difficulté. Si le rapport de la racine hébraïque expliqué plus haut plaît davantage, on peut s'y arrêter.

Vistnou charma. Je n'ai point traduit ce mot, ne comptant pas assez sur l'interprétation d'un jeune Brame, qui m'a dit qu'on donnoit ce nom aux pénitens : j'aurois pu traduire *ce Dieu pénitent*, et cela seroit bien à sa place.

Remma prabbouvou (Roi suprême). J'ai usé, pour le traduire ainsi, des droits que me donne tout le texte, en tirant sa signification de l'hébreu, n'ayant pu trouver d'abord personne qui me dît l'étymologie ou le sens de *Rama*. *Prabbouvou* signifie dans la langue du pays, *Roi, Prince*. Dans l'hébreu, *Rama* est la même chose que *excelsus* (grand, suprême); j'ai été confirmé depuis dans cette interprétation par la réponse d'un savant que j'avois fait consulter dans une autre ville, et qui a dit que *Rama* avoit la même signification que *Karta*. Or *Karta* signifie *Seigneur*, *Maître*, et ne se donne proprement qu'à Dieu, comme au Seigneur suprême. C'est le terme dont usent les Mores pour désigner en langue du pays le vrai Dieu. J'ai ouï dire que *Ram* étoit un mot qui avoit cours dans l'Indoustan et autres pays au nord de l'Inde, pour signifier *Dieu*. *Raïm*, qui n'en est pas éloigné, est en usage parmi les Mores dans le même sens. Son étymologie et sa racine est, à ce qu'il me paroît, *Rama* (*esse* être); *Raïm* (*qui est*); c'est le nom que Dieu se donne dans l'Exode en parlant à Moïse, *Dices : QUI EST, misit me. Ego sum QUI SUM.* Tout cela pourroit faire douter si *Rama* n'étoit pas autrefois, comme quelques noms que j'ai cités, un nom du vrai Dieu, qui auroit dégénéré depuis l'apothéose du fameux *Ramen* ou *Rama*, roi d'Ayottia. Le nom de Dieu et celui de Roi, qui ne convient qu'au Messie, se trouveroient réunis dans ces deux termes, à moins qu'on n'aime mieux, eu égard au texte de l'Ecriture : *Vox in Rama audita est*, rapprocher *Rama* de *Chambelum*, et trouver de nouveau Bethléem en appuyant l'un par l'autre.

Je m'aperçois, Monsieur, que j'excède les bornes d'une lettre : il ne faut pas que je me livre davantage à ce défaut, pour lequel je demande votre indulgence. Je suis persuadé que ce monument littéraire fera plaisir au père de Tournemine, à qui je sou-

haite, si vous le permettez, de marquer en cette occasion mon profond respect, aussi-bien qu'au père de Coetlogon, et à M. le comte et à Madame la comtesse de Coetlogon, et à toute votre illustre famille. J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect, etc.

LETTRE

Du père Calmette, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. de Cartigny, intendant-général des armées navales de France.

A Vencatiguiry, dans le Carnate, le 24 janvier 1733.

MONSIEUR,

La paix de N. S.

LES bontés dont vous m'honorez, et l'intérêt que vous prenez aux missions que nous avons établies dans cette partie de l'Inde, ne me permettent pas de laisser passer aucune occasion sans vous en marquer ma vive reconnoissance. Depuis trente ans que les Jésuites français ont formé cette mission du royaume de Carnate, et qu'ils la cultivent sur le modèle de la mission de Maduré, elle s'étend déjà jusqu'à deux cents lieues, à la prendre depuis Pondichery, qui en est la pierre fondamentale, jusqu'à Bouccapouram, à la hauteur de Massulipatan, qui est le dernier établissement que nous ayons fait. Il y a seize églises dans les terres à l'usage des missionnaires, et deux dans les établissemens qu'ont les Français à Pondichery et à Ariancoupan. Le père Vicary que vous connoissez, et qui m'a souvent prié

de vous présenter ses très-humbles respects, travaille avec grand zèle dans ces deux églises.

Nous sommes six missionnaires dans le pays des infidèles; deux autres se disposent à y entrer, tandis que dans le royaume de Bengale, il s'ouvre un vaste champ pour y établir une nouvelle mission : c'est tout le nord de l'Inde. Le prince d'Orixa nous appelle; un autre prince encore plus grand que lui dans l'Indoustan, Raja de caste, et habile astronome, invite et prie instamment les missionnaires de Bengale de venir dans ses états, où il souhaite les établir. Il aime les sciences, et l'on peut juger de l'étendue de ses lumières, par les questions qu'il leur a déjà proposées. Les voici.

1.° D'où vient la différence qu'il trouve entre la longitude de la lune observée, et le calcul fait sur les tables de M. de la Hire, qu'il s'est fait traduire? Cette différence est de près d'un degré; cependant les instrumens avec lesquels il a fait ses observations, sont grands et exacts, et les observations ont été faites avec tous les soins requis. Cette différence se trouve-t-elle aussi pour le méridien de Paris?

2.° Y a-t-il des tables qui donnent les mouvemens de la lune parfaitement conformes aux observations? S'il y en a, quel en est l'auteur et quelle hypothèse astronomique suit-il?

3.° Quelle est l'hypothèse qu'a suivie M. de la Hire, et par quelle manière géométrique a-t-il fait ses tables des mouvemens de la lune?

4.° De quelle manière observe-t-on en Europe la longitude de la lune, lorsqu'elle est hors du méridien, et avec quels instrumens?

5.° Sur quel fondement M. de la Hire a-t-il établi sa troisième équation des mouvemens de la lune, et de quelle manière pourroit-on la réduire en hypothèse, et la calculer géométriquement?

Le père Boudier, à qui ces questions s'adressent,

est habile lui-même en cette matière : il a fait à Bengale quantité d'observations, et sur ces observations, de nouvelles tables astronomiques, qu'il croit plus exactes que celles qui ont précédé, fondé sur la différence qu'il a trouvée, de la déclinaison de l'écliptique.

L'arrangement qu'on se propose, est que le père Boudier, accompagné d'un autre missionnaire, que sa foible santé oblige de quitter cette mission, aille trouver le prince, et qu'après l'avoir satisfait au sujet de l'astronomie, il examine ce que la religion peut tirer d'avantages de la protection de ce prince, et de la disposition des peuples; car les sciences peuvent être ici, comme à la Chine, un des principaux instrumens dont Dieu se serve pour l'édification de son Eglise : ce ne sont pas les sources d'eau vive qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle; mais par le choix de Dieu elles deviennent le canal, et ce n'est guère qu'à la bouche du canal que les grands de l'Inde veulent se désaltérer. Si cette ouverture donnoit lieu à l'établissement d'une mission, nous aurions en quelque sorte bloqué l'Inde : car tandis que depuis le cap Comorin nous nous avançons vers le nord, les missionnaires de Bengale gagnant le sud pour nous venir joindre, nous formerions une mission de cinq cents lieues d'étendue. Telle est la vigne que Dieu nous donne à cultiver.

Le Roi ayant pris le dessein de former une bibliothèque orientale, M. l'abbé Bignon nous a fait l'honneur de se reposer sur nous de la recherche des livres indiens. Nous en retirons déjà de grands fruits pour l'avancement de la religion : car ayant acquis par ce moyen-là des livres essentiels, qui sont comme l'arsenal du paganisme, nous en tirons des armes pour combattre les docteurs de l'idolâtrie, et ce sont celles qui les blessent le plus profondément. Telles sont leur philosophie, leur théologie,

et surtout les quatre *vedam* qui contiennent la loi des Brames, et que l'Inde est en possession immémoriale de regarder comme le livre sacré, le livre d'une autorité irréfragable et venu de Dieu même.

Depuis qu'il y a des missionnaires dans l'Inde, on n'a jamais cru qu'il fût possible de trouver ce livre si respecté des Indiens. Et en effet nous n'aurions jamais pu en venir à bout, si nous n'avions eu des Brames chrétiens cachés parmi eux. Car comment l'auroient-ils communiqué à l'Europe, et surtout aux ennemis de leur culte, eux qui, à la réserve de leur caste, ne le communiquent pas à l'Inde même? C'est un crime pour un Brame d'avoir vendu ou communiqué le livre de la loi à tout autre qu'à un Brame : la raison est que les Brames parmi les Indiens forment l'ordre sacerdotal, et qu'ils regardent le reste des hommes comme des profanes, ou plutôt qu'ils craignent d'ôter au livre, en le communiquant, le caractère de respect qu'il impose aux peuples, jusqu'à lui faire des sacrifices, et le mettre au rang de leurs divinités.

Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que la plupart de ceux qui en sont les dépositaires, n'en comprennent pas le sens; car il est écrit dans une langue très-ancienne, et le *samouseroutam*, qui est aussi familier aux savans que le latin l'est parmi nous, n'y atteint pas encore, s'il n'est aidé, tant pour les pensées que pour les mots, d'un commentaire qu'ils appellent *Maha Bachiam* (le grand commentaire). Ceux qui font leur étude de cette dernière sorte de livre, sont parmi eux les savans du premier ordre. Tandis que les autres Brames font le salut, ceux-ci leur donnent la bénédiction.

Jusqu'à présent nous avions eu peu de commerce avec cet ordre de savans ; mais depuis qu'ils s'aperçoivent que nous entendons leurs livres de science et leur langue *samouseroutam*, ils commencent à

s'approcher de nous; et comme ils ont des lumières et des principes, ils nous suivent mieux que les autres dans la dispute, et conviennent plus aisément de la vérité, lorsqu'ils n'ont rien de solide à y opposer. Nous ne voyons pas pour cela qu'ils se rendent à cette vérité connue : car, de tous les temps, Dieu a choisi les simples et les foibles pour confondre la sagesse et la puissance du siècle ; cependant nous ne cessons point de combattre, et de disputer avec eux, mais sans aigreur et avec tous les ménagemens que permet et qu'ordonne la vérité ; persuadés que le fruit de la parole ne se borne pas au nombre de ceux qui sont dociles aux vérités de l'évangile qu'on leur prêche. Une des parties les plus essentielles aux progrès de la foi, est la gentilité décréditée, réduite au silence dans la dispute, forcée en mille occasions de convenir de son erreur, obligée de se cacher dans ses pratiques secrètes, et diminuée sensiblement dans les lieux où nous avons des églises et des Chrétiens. Nous ne recueillons pas toujours la meilleure partie de ce que nous avons semé; cette portion de la moisson est réservée pour le temps, où, si Dieu leur fait miséricorde, le gros de la nation s'ébranlera, et les peuples s'inviteront les uns les autres à venir par troupes dans le lieu saint, selon l'expression du prophète Isaïe : *Venite, ascendamus ad montem Domini, et docebit nos vias suas, et ambulabimus in semitis ejus.*

C'est dans ce sens qu'un ecclésiastique missionnaire de la Chine, étant venu à Pondichery, disoit ces paroles que je n'oublierai jamais : Quand un missionnaire ne feroit que bâtir une église dans un lieu où Dieu n'est pas connu, il a fait déjà un très-grand bien et ne doit point regretter ses travaux. Nous n'en sommes point bornés là, par la grâce dont Dieu accompagne la prédication de sa parole : nous avons des missionnaires dans le Carnate, qui comptent

près de dix mille Chrétiens dans leur district. Les missions les plus anciennes, et celles que leur voisinage de Maduré approchent le plus de la source, sont les plus nombreuses. Il y en a de nouvellement établies, dont les commencemens font beaucoup espérer, et dont la chrétienté est très-fervente, entre autres celle de *Bouccapouram*, dont j'ai déjà parlé.

Dieu pour marquer que l'Eglise de l'Inde est son ouvrage, ne la laisse pas sans miracles non plus que sans contradictions : grâce de miracles constante et assez ordinaire, surtout dans le pouvoir qu'ont les Chrétiens de chasser les démons du corps de ceux qui en sont possédés. Il n'est pas rare de voir ici plusieurs de ces malheureux Indiens tourmentés par le malin esprit d'une si cruelle manière, que leurs membres en sont tout disloqués. Dès qu'ils se sont fait porter dans nos églises, leur guérison est certaine, et le démon n'a plus d'empire sur eux. Il y a peu de gens qui ajoutent foi aux possessions, bien qu'on en voie un si grand nombre dans l'évangile, et qu'il soit naturel de croire que les démons ont sur les idolâtres un pouvoir qu'ils n'ont pas sur le peuple fidèle. Peu d'années d'expérience nous rendent dociles sur cet article, et ce qui se passe si souvent à nos yeux, nous console infiniment, et nous attache de plus en plus à une mission, où Dieu se manifeste d'une manière si singulière.

J'ai parlé des églises qui sont à l'usage des missionnaires. Il y en a plusieurs autres auxquelles nos Chrétiens donnent ce nom et qui leur servent, dans les villes où ils sont en grand nombre, pour s'y assembler tous les jours, et surtout les jours de fêtes. Un catéchiste après la prière y fait une instruction : on y récite les prières qu'on a coutume de dire pendant la messe ; on accommode les affaires, on apaise les différends, on met en pénitence, et l'on exclut

même des assemblées ceux qui ont fait des fautes scandaleuses. Il y a peu de jours que j'ai permis à des fidèles de ce district, de bâtir une pareille chapelle : c'est ce qui se pratique surtout dans la caste des Parias, qui est la plus vile, et en même temps celle qui a fourni le plus de Chrétiens, Dieu voulant que les pauvres soient aujourd'hui, comme autrefois, la première pierre de son Eglise. *Pauperes evangelizantur.* C'est parmi ceux-ci que le gouverneur mahométan de Velour s'est fait une compagnie de soldats, où il ne veut que des Chrétiens : il les méconnoît s'ils manquent d'avoir leur chapelet au cou.

Voilà, Monsieur, en abrégé, l'état présent de nos missions dans le royaume de Carnate. Je pourrai peut-être dans la suite entrer dans un plus grand détail, connoissant combien vous êtes sensible à l'agrandissement du royaume de Jésus-Christ dans ces terres infidèles, et désirant, autant qu'il m'est possible, de vous donner des marques du profond respect avec lequel je suis, etc.

LETTRE

Du père Calmette, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père Delmas, de la même Compagnie.

A Ballapouram, ce 17 septembre 1735.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

L'INTÉRÊT que vous prenez à la propagation de la foi dans ces terres infidèles, et le zèle avec lequel vous y contribuez chaque année par les secours que

vous me procurez, ne me permettent pas de vous laisser ignorer une partie des bénédictions que Dieu daigne répandre sur nos foibles travaux. Je commencerai par vous faire connoître le catéchiste qui est entretenu de vos libéralités : il se nomme *Paul*, et c'est celui de tous mes catéchistes, à qui Dieu a donné de plus grand talens pour désabuser les Indiens de leurs superstitions, et faire entrer dans les cœurs le goût des vérités chrétiennes. Sa conversion à la foi a quelque chose de singulier, et elle est liée à des circonstances qui ne sont point indignes de votre attention.

Une maladie invétérée porta le beau-père du prince de Cotta-Cotta à visiter notre église de Crichnabouram, dans l'espérance d'y trouver sa guérison. Il s'y rendit avec sa fille nommée *Vobalamma*, qui n'avoit encore que huit ans. Ce seigneur eut plusieurs conférences sur nos vérités saintes avec le missionnaire, et la semence évangélique commençoit déjà à germer dans son cœur ; mais elle fut bientôt étouffée par la violence des passions, et par les embarras du siècle. Cependant, elle ne fut pas entièrement perdue ; elle fructifia dans le jeune cœur de la princesse, et prit de nouveaux accroissemens, à mesure qu'elle avançoit en âge. Ayant appris qu'un orfèvre chrétien avoit apporté des bijoux dans l'intérieur du palais, elle profita du moment qu'elle eut la liberté de lui parler, pour lui demander par écrit les prières que récitent les nouveaux fidèles. Cela ne lui suffisoit pas, et elle eût bien voulu aller à l'église pour y recevoir les instructions du missionnaire ; mais l'usage établi chez les princes, ne permettant pas aux personnes du sexe de sortir du palais, ni de parler aux étrangers, sembloit lui en avoir fermé toutes les voies. Elle s'en ouvrit une que l'Esprit de Dieu lui inspira ; ce fut de convertir à la foi quelqu'un de ceux qui faisoient le service dans

le palais, et c'est sur Paul, qui devint ensuite mon catéchiste, qu'elle jeta les yeux. Elle l'entretint sur les principes de la religion chrétienne, selon le peu de lumières qu'elle avoit acquises dans son enfance: les désirs de son cœur suppléèrent à l'étendue de ses connoissances; on sait assez que lorsqu'il s'agit de persuader, c'est ce langage du cœur qui se fait le mieux entendre.

Aussitôt qu'elle se fut assurée du véritable désir que Paul avoit d'embrasser la foi: « Allez, lui dit-» elle, allez apprendre la loi de Dieu de la bouche » même du missionnaire, et ne revenez point qu'il » ne vous ait baptisé. Surtout retenez bien tout ce » qu'il vous dira; plus vous aurez de connoissances, » plus vous serez en état de m'instruire. » Paul exécuta les ordres de la princesse; les premières semences de la foi qu'il avoit reçues d'elle, se fortifièrent à mesure que l'instruction répandoit plus de lumières dans son esprit; il reçut enfin le baptême.

A peine de retour au palais, il se signala par son ferme attachement à la foi. Le prince lui ordonna d'apporter des cocos pour la collation. Le prosélyte n'étoit pas, ce semble, obligé de faire expliquer un ordre, qui ne renfermoit rien d'illicite: il part sur le champ, mais un moment après, se ressouvenant que le prince les offroit quelquefois à son idole, il revint sur ses pas, et lui demanda s'il ne les destinoit pas à cet usage: « Que t'importe, dit le prince, » que ce soit pour l'idole ou pour moi? fais ce que » je t'ordonne. Il m'importe si fort, répliqua le » néophyte, que si vous me refusez l'éclaircissement » que je vous demande, je ne puis vous obéir. Le » prince ayant voulu en savoir la raison, c'est, dit-» il, que n'adorant qu'un seul Dieu, le Créateur du » ciel et de la terre, il ne m'est pas permis de con-» tribuer en rien au culte des idoles. » Il semble que cette réponse eût dû irriter le prince; cependant

Paul n'en conserva pas moins ses bonnes grâces.

Vobalamma de son côté continuoit de s'instruire des vérités de la religion. Dans les saints empressemens qu'elle avoit de recevoir le baptême, elle communiquoit à Paul, son instructeur, différens projets qu'elle formoit, où le zèle avoit plus de part que la discrétion. « Comme l'église n'est qu'à trois lieues » d'ici, lui dit-elle un jour, ne pourrions-nous pas » y aller et revenir dans une nuit sans être aperçus? » Il n'y auroit qu'à trouver un moyen de descendre » par les murs de la citadelle, et revenir par le » même chemin. » Paul n'eut garde d'entrer dans un pareil projet, qui ne pouvoit s'exécuter sans exposer l'honneur de la princesse et sa propre vie. Avec de si saintes dispositions pour le royaume de Dieu, *Vobalamma* se fortifioit de plus en plus dans la foi, et soupiroit sans cesse après le moment qui devoit lui procurer la grâce qu'elle souhaitoit avec tant d'ardeur.

Cependant on s'aperçut au palais, que la jeune princesse ne prenoit nulle part aux cérémonies idolâtriques, et que son cœur étoit entièrement tourné vers la religion chrétienne. Ses parens crurent pouvoir la distraire de cette inclination, en lui proposant un mariage; mais elle leur répondit qu'elle y avoit renoncé, et qu'elle vouloit demeurer vierge jusqu'à la mort. Exemple aussi rare dans l'Inde, qu'il l'étoit autrefois parmi les Juifs. On n'omit rien pour lui faire changer de résolution; mais tout ce qu'on put faire devint inutile. Enfin, celui qui la recherchoit en mariage, ayant découvert la principale cause de la résistance qu'il trouvoit, s'adressa à Paul, et promit que si la princesse consentoit à devenir son épouse, la cérémonie des noces ne seroit pas plutôt finie, qu'il lui permettroit d'aller à l'église pour y recevoir le baptême. Sans cette condition, Paul ne se seroit jamais chargé de lui en porter la

la parole. La princesse témoigna d'abord la crainte où elle étoit, que ce nouvel état de dépendance ne fût un obstacle à son salut : cependant, la promesse qu'on lui faisoit de lui laisser le libre exercice de sa religion, jointe au respect qu'elle avoit pour ses parens, la détermina à donner son consentement.

On ne manqua pas d'attribuer à Paul le mépris que faisoit la princesse, et des idoles, et des vanités du siècle. Lui-même n'avoit garde de déguiser ses sentimens : dans toutes les occasions qui se présentoient, il rendoit publiquement témoignage à sa foi, et il ne craignoit pas, même en présence du prince, de faire voir le ridicule des faux dieux et du culte qu'on leur rendoit. Une conduite si pleine de zèle, lui attira enfin l'indignation du prince; mais un dernier trait mit le sceau à sa disgrâce.

A une fête païenne, qui étoit celle du Dieu du palais, on portoit l'idole en triomphe, et on la promenoit par toute la ville. Paul étoit à la salle des gardes, lorsqu'elle y passa. Dès qu'elle parut, on fit lever tout le monde, et chacun fit le *namascaram* (c'est la marque de vénération qui se donne dans une pareille occasion). Paul, bien qu'on l'eût averti plusieurs fois, loin de donner ce signe de respect, fit voir au contraire par sa contenance, combien il méprisoit les dieux que toute la ville adoroit. Le prince en fut aussitôt informé, et Paul qui avoit tout à craindre de son ressentiment, ne balança pas sur le parti qu'il avoit à prendre. Comme il s'étoit préparé par la tribulation, et par ses premiers essais, aux fonctions de zèle, il quitta le service du prince, pour servir un plus grand Maître, et se rendit à l'église, où il devint mon catéchiste.

Peu de temps après la retraite de Paul, on célébra au palais le mariage de Vobalamma; le dernier jour de la cérémonie, on sortit de la ville avec tout l'attirail de palanquins et de chevaux. Paul se rencontra

par hasard sur la route. Dès que la princesse l'aperçut, elle le fit approcher. Comme elle n'avoit consenti à son mariage, que dans l'espérance de recevoir le baptême aussitôt après, ainsi qu'on le lui avoit promis, à la vue de son prosélyte, elle oublia tous les honneurs qu'on lui rendoit, et les bienséances même de cette journée. « Me voici, dit-elle, hors du pa-» lais; l'occasion ne peut être plus favorable : il faut » que tu me mènes à l'église, et que le baptême » termine cette cérémonie. » Elle s'adressa ensuite à ceux qui pouvoient favoriser cette démarche, elle les pressa, elle les conjura, mais inutilement; et la suite ne fit que trop voir que sa ferveur n'étoit pas déplacée.

On oublia bientôt au palais la promesse qu'on lui avoit faite, et chaque jour on éludoit sous divers prétextes ses représentations les plus vives. Enfin, ses parens se réunirent pour la détourner d'un dessein qu'elle avoit si fort à cœur. Comme ils ne purent y réussir par la voie de la persuasion, ils la mirent à une épreuve très-délicate, dont on ne peut bien connoître la rigueur, à moins que d'avoir demeuré dans l'Inde. On la traita comme si elle eût mérité de déchoir du rang et des priviléges de sa caste; on la fit manger à part, surtout aux jours de fête, aux repas de cérémonie, et en d'antres occasions, où la publicité rendoit plus sensibles la honte et la confusion dont on vouloit la couvrir. Vobalamma se soumit à cette épreuve sans s'émouvoir; elle témoigna même de la joie, de ce que par ce moyen on rendoit public son attachement à la loi chrétienne.

Accoutumée par ces sortes d'épreuves à fouler aux pieds le respect humain, elle employoit une partie de son temps à instruire les dames du palais des vérités de la religion. Mais il semble que Dieu ait voulu, ou punir ceux qui s'opposoient à son bonheur, ou hâter sa récompense, car il la retira de ce monde

l'année même de son mariage. Dès qu'elle connut le danger où elle se trouvoit, elle renouvela ses instances auprès de son époux, elle se jeta à ses pieds, et le conjura avec larmes d'envoyer quelqu'un à l'église, afin qu'on vînt lui administrer le baptême. Mais de si grands sentimens et de si saints désirs dans cette princesse suppléèrent sans doute au don de Dieu qu'on s'obstinoit à lui refuser, et elle n'a pas eu moins de droit que Valentinien, dont S. Ambroise fait l'éloge, d'être regardée comme chrétienne avant le baptême, et d'entrer par la voie d'amour dans la société des élus de Dieu. L'odeur des vertus qu'elle laissa après sa mort, fit encore plus d'impression sur les esprits, que n'avoient fait ses discours; quelques dames du palais, ses parentes, ont reçu depuis le baptême avec leurs enfans, et toute cette famille a conçu la plus haute estime de notre sainte religion. Le prince même a paru souhaiter qu'on bâtît une église dans la ville où il fait sa résidence. Pour le catéchiste Paul, qui avoit la confiance de cette vertueuse princesse, après avoir élevé une nouvelle chrétienté vers Vavelipadou au nord de Ponganour, il vint demeurer dans l'église de Ballapouram, où il a eu bonne part aux événemens dont je vais vous entretenir.

Il y a environ huit ans que les Dasseris excitèrent une rude persécution contre les Chrétiens de cette contrée. Le champ du Seigneur frappé de stérilité, ne payoit que par des ronces et des épines, les travaux et les sueurs des ouvriers évangéliques, lorsque Dieu voulant manifester son empire sur les cœurs, soumit à sa loi un chef de ces Dasseris, et fit servir à sa gloire le principal instrument de la persécution. Les Dasseris sont singulièrement dévoués à Vistnou, divinité indienne, dont ils se disent les esclaves. Dans le sens de la gentilité, qui me paroît le plus fondé sur les livres et sur l'idée des savans, cette idole est

le dieu de la mer; les Dasseris sont comme ses tritons; ils ont toujours une conque à la main : c'est une espèce de cor fait de coquille de mer, qu'ils enchassent, et qu'ils ornent assez proprement. *Timaia*, c'est le nom du chef des Dasseris, s'étoit distingué, comme Saül, dans le temps de la persécution, allant de maison en maison chercher les Chrétiens, pour les citer au *gourou* du prince. Il fut frappé tout à coup d'une maladie extraordinaire qui dura deux ans. Les médecins, après avoir épuisé tous leurs remèdes, la jugèrent incurable.: plusieurs même l'attribuèrent à la magie et au sortilége, ce qui est assez commun dans ces terres infidèles. Un Chrétien de ses parens lui persuada d'aller chercher le salut de son âme, auprès de celui qui peut, quand il le veut, donner aussi la santé du corps. Timaia le crut; il livra ses idoles, et tous les nœuds magiques dont on l'avoit chargé, et alla demeurer dans la maison du catéchiste, jusqu'à ce qu'il fût instruit. Son mal diminua à mesure que la foi entroit dans son cœur, et au bout de vingt jours, il fut rétabli dans une santé parfaite.

Le bruit d'une guérison si surprenante, attira moins d'attention, que le renoncement qu'il venoit de faire à ses folles divinités. Ses parens en furent très-irrités. Son frère surtout, que des intérêts temporels avoient aliéné de la loi, se déclara son ennemi. Il ameuta les Dasseris, et fit arrêter le catéchumène devant la salle des gardes. Les Dasseris s'attroupèrent autour de lui, le chargèrent d'injures, le menacèrent de le traîner au tribunal du gourou, et tâchèrent d'intéresser dans leur cause les officiers et les soldats : mais ceux-ci voyant qu'il s'agissoit d'une affaire de religion, renvoyèrent le soir même Timaia dans sa maison. Il vint droit à l'église pour remercier Dieu de sa prompte délivrance, et le missionnaire charmé du témoignage qu'il venoit de rendre publiquement à sa foi, ne différa pas de le baptiser avec sa femme et ses enfans.

Son frère voulant s'attirer la protection des gentils dans la poursuite du procès qu'il avoit intenté au néophyte, prit le dessein de confondre la cause des dieux avec la sienne, et l'accusa d'avoir livré les idoles. Cet article étoit délicat, et capable d'exciter un nouvel orage contre les Chrétiens; mais comme le néophyte, toujours ferme dans la confession de sa foi, éluda toutes les questions qui lui furent faites, il porta seul tout le poids de la rage qu'ils avoient dans le cœur, et qu'ils déchargèrent sur lui par toutes sortes de mauvais traitemens et d'outrages. Le missionnaire envoyoit de temps en temps quelqu'un de ses disciples pour le consoler et affermir son courage. Le catéchiste y alla à son tour; il étoit connu, et l'on vomit contre lui les plus grossières injures. Il les écouta d'un air froid et tranquille, sans faire paroître la moindre émotion. Lorsqu'ils eurent fini : « Notre » religion, dit le catéchiste, nous apprend qu'il y a » beaucoup de mérite à souffrir pour le nom de Dieu » les affronts et les injures; si quelqu'un de vous » vouloit bien continuer, ou du moins répéter ce » qu'on vient de me dire, je lui promets une bonne » récompense. » Cette réponse les surprit étrangement; les uns en rirent, d'autres en témoignèrent leur admiration; tous changèrent de langage, et le renvoyèrent avec honneur.

Léon (c'est le nom que Timaia reçut au baptême), ne fut pas le seul qui honora l'Eglise de Jésus-Christ par la confession de sa foi : sa femme, nommée *Constance*, ne marqua pas moins de fermeté. Elle se rendit plusieurs fois, avec ses enfans, auprès de son mari, pour animer sa constance et partager ses affronts. Ces choses se passoient à l'insçu du prince aux portes de la ville, où, selon la méthode des premiers siècles, se rendent les jugemens, tantôt par manière d'arbitrage, tantôt par une sorte d'autorité que l'usage attribue aux capitaines des portes

et des autres lieux de cette nature. Le plus souvent la cabale y décide, et le meilleur appui de la justice sont les clameurs et les présens.

Ainsi, l'innocence étoit opprimée et la religion indignement foulée aux pieds dans la personne de Léon, lorsque Dieu prit sa défense, et le délivra des mains de ses persécuteurs. Bairé-Gavoudou, oncle du prince, étant malade, fit appeler le missionnaire pour recevoir sa bénédiction, la regardant comme un moyen de recouvrer la santé, qu'il attendoit inutilement de tous les remèdes. Ayant appris que le père s'approchoit de la ville, il envoya au-devant de lui des officiers de sa maison, et des soldats, pour l'accompagner par honneur. C'est avec cette suite que le missionnaire entra par la porte de la ville où se passoit la scène dont je viens de parler. Il tourna la tête, comme s'il eût eu dessein de remarquer ceux qui y étoient assemblés, et continua sa route. Il n'en fallut pas davantage pour déconcerter cette cabale. Ils craignirent que le missionnaire, qui prenoit le chemin du palais, n'allât porter ses plaintes au tribunal du prince; et comme ils avoient à se reprocher l'irrégularité de leur procédé, ils se séparèrent à l'instant, et laissèrent toute liberté de se retirer au néophyte, qu'ils avoient retenu deux jours et deux nuits.

La visite que le missionnaire rendit au prince, se passa avec toute la bienséance convenable. On l'introduisit dans un salon, où le prince s'étoit fait transporter. On le fit asseoir sur un tapis devant le prince, qui demeura couché, parce qu'il ne pouvoit souffrir d'autre situation. Le missionnaire l'entretint d'abord d'un seul Dieu, de la rédemption des hommes, de la nécessité du salut; et parce qu'on assuroit que le démon avoit part à sa maladie, il lui donna un évangile de saint Jean, qu'il reçut avec respect, à dessein de le porter toujours sur lui. Les douleurs que

souffroit le prince, et l'empressement de ses officiers à le soulager, interrompoient souvent le discours; c'est pourquoi le missionnaire, jugeant qu'il ne falloit pas rendre trop longue cette première visite, se leva pour prendre congé. Il fut conduit à son retour avec la même suite qui l'avoit accompagné.

Le lendemain le père l'envoya visiter par un catéchiste. Le prince le reçut avec d'autant plus de bonté, qu'il se trouvoit beaucoup mieux : il lui dit que s'il recouvroit la santé, il viendroit en rendre hommage au Dieu que nous servons, et qu'il iroit l'adorer dans notre église tous les huit jours. Peu de temps auparavant, un de ses domestiques qui s'étoit converti, lui ayant demandé la permission de quitter ce jour-là son travail pour assister à la messe, il le lui permit de bonne grâce, et ajouta qu'il n'avoit garde de s'opposer à une œuvre si sainte.

On n'avoit pas fait connoître au missionnaire le danger où étoit le prince, ni la cause de ses douleurs, qu'on ne regardoit pas comme mortelles; c'est pour cela qu'il s'étoit contenté de préparer les voies de sa conversion, dans la confiance, que par lui-même ou par ses catéchistes, il achèveroit ce qu'il avoit commencé. Il n'en eut pas le temps ; le troisième jour le prince se trouva plus mal; on lui donna tant de remèdes purgatifs, qu'il tomba dans l'agonie et perdit toute connoissance. Il n'avoit point chez lui d'idoles , et il commençoit à goûter la vérité. Si Dieu n'a pas consommé, par sa miséricorde, ce que les hommes ont laissé imparfait , nous ne pouvons qu'adorer la profondeur de ses jugemens. La bénédiction de Dieu ne s'est point éloignée de sa maison; car depuis sa mort, une famille entière de ses domestiques a reçu la grâce du baptême.

Le néophyte Léon ne jouit pas long-temps du calme où on l'avoit laissé. Des Dasseris s'étant unis à quelques-uns de ses parens, le déclarèrent déchu

de sa caste, épreuve la plus délicate qu'il y ait pour un Indien. Comme le reste de la caste n'adhéra point à ce jugement, loin de se rebuter, ils concertèrent de nouveaux projets pour le perdre. Léon, qui étoit exactement informé de tout ce qui se tramoit contre lui, prit le parti de céder, par un exil volontaire, une maison et des biens, qu'il craignoit de ne pas pouvoir allier avec son salut; il se retira dans la principauté de Ponganour, où, quelques mois après, une mort chrétienne le mit en possession, comme il est à croire, de la récompense que méritoient ses souffrances et la fermeté de sa foi. Après cette perte, Constance, sa femme, eut à soutenir de nouvelles épreuves. *Ponganour* fut détruit par les Mores; ainsi, obligée de conduire ses enfans d'exil en exil, elle tomba dans une affreuse misère. Il n'eût tenu qu'à elle de la prévenir, ou d'y remédier, en se réunissant à ses parens; mais elle eût risqué sa foi, pour laquelle elle avoit mieux aimé tout perdre. Contente de son indigence, pourvu qu'elle conservât ce précieux trésor, elle exhortoit sans cesse ses enfans à la persévérance, et mourut enfin dans son exil, après leur avoir fait promettre de ne jamais s'écarter de la voie qui avoit conduit leur père au ciel, et qui devoit bientôt l'y conduire elle-même.

Le beau-frère de Léon avoit reçu avec lui le baptême. Un asthme habituel ne lui permettant plus de vaquer aux affaires temporelles, il se tenoit près de l'église, où il assistoit tous les jours au saint sacrifice. Après avoir passé une année dans tous les exercices de la piété chrétienne, une mort de prédestiné couronna sa ferveur. Sa maladie s'étant beaucoup augmentée, il lui fallut retourner au village de Candavaram, où étoit son domicile. Quoiqu'il fût le seul chrétien, tant de sa maison que de son village, il fit peindre des croix sur les murs de sa chambre, afin que de quelque côté qu'il jetât les yeux, il se rappelât

les douleurs de la passion de Notre-Seigneur. C'est dans les plus saintes dispositions qu'il reçut les derniers sacremens. Le catéchiste ne pouvant pas toujours être auprès de lui, il avoit chargé ceux de sa maison de lui dire de temps en temps : *Souvenez-vous de Jésus-Christ*; et lorsqu'il eut perdu connoissance, ces seules paroles suffisoient pour rappeler sa raison.

Bien des gens ont peine à croire en Europe les maléfices, les sortiléges, les possessions, et tout ce qui est du ressort de la magie : une année passée au milieu de ces nations idolâtres, les auroit bientôt persuadés. Il y a des vérités qui ne sont pas moins à la portée du peuple que des savans, et il est encore plus difficile de croire que des événemens capables de réduire les plus grands ennemis de la foi, soient dans ceux qui les éprouvent, pure imagination, ou foiblesse d'esprit.

Dans une caste où il n'y avoit jamais eu de Chrétiens, et où les femmes se distinguent par leur retenue et leur modestie, une d'entr'elles a été appelée à la foi avec des circonstances qui méritent d'être rapportées. Avant que d'ouvrir les yeux à la lumière, elle se vit engagée dans une conjoncture délicate, où il lui fallut défendre son honneur contre les sollicitations d'un de ses parens. Celui-ci pour se venger de ses mépris, eut recours, ainsi qu'elle l'assure, à la magie et aux maléfices. En effet, elle tomba dans une de ces maladies, dont la longueur et les symptômes font conclure constamment aux médecins indiens qu'elle n'est pas naturelle, et que le seul remède qu'on y puisse apporter, est de recourir à ceux qui ont le secret de détruire ces sortes d'opérations magiques. Elle fit donc appeler un Brame : car on sait que les Brames ne sont pas moins les dépositaires et les interprètes de la magie que de la loi. L'*adarvanam*, qui est le quatrième *vedam*,

enseigne le secret de mettre en œuvre la magie et de la dissiper, ce qui s'appelle le sacrifice de mort, le sacrifice homicide. Il y a quelques années qu'il en coûta la vie à un Brame, pour avoir employé ce sacrifice contre une personne de grande autorité. Il avoit manqué apparemment à quelqu'une des paroles et des cérémonies prescrites : car alors le démon en fait, dit-on, porter la peine au sacrificateur. On parle encore ici de ce qui arriva, il y a vingt-cinq ans, lorsque Ballapouram fut assiégé par l'armée de Maïssour. Un Brame crut rompre par la vertu magique l'entreprise de l'ennemi, et rendre sa patrie victorieuse. Il se retira durant le siége à Gouribonda, ville voisine, et dans le temps qu'il pratiquoit les cérémonies ordonnées par l'*adarvanam*, le démon le saisit et le tua sur l'heure. Ceux qui l'avoient aidé dans le sacrifice eurent le même sort. Je parlois de ce fait, comme par manière de doute, à un Brame qui a ses biens à Gouribonda ; il me nomma aussitôt le sacrificateur, et me raconta les autres circonstances de cet événement.

Pardonnez-moi cette digression, mon révérend père. Je reviens à notre malade. Le Brame qu'elle avoit appelé, après ses invocations ordinaires, aperçut une fente en forme de zigzag sur la muraille. Aussitôt, comme s'il eût été saisi d'une espèce d'enthousiasme : « J'ai découvert, dit-il, la cause des » maux que vous souffrez. Chaohoudou, le dieu des » serpens, s'est logé dans ce mur pour vous visiter : » ne vous étonnez pas s'il trouble votre repos ; quels » honneurs lui avez-vous rendus ? Dressez au pied » du mur un petit autel, et brûlez-y tous les jours » de l'encens. » Elle le fit ; mais au lieu d'un démon qui l'agitoit, elle se vit tourmentée d'une légion entière. Elle eut recours encore une fois aux formules magiques, et fit appeler un autre enchanteur, qui ne réussit pas mieux que le premier. Le démon

présentoit toutes les nuits à son imagination troublée les plus effrayantes scènes, dont le tourment la desséchoit, et l'épuisoit à un point qu'elle ne pouvoit plus se soutenir. Il y avoit six mois qu'elle languissoit, lorsqu'elle s'adressa au missionnaire. On n'eut pas de peine à lui persuader d'embrasser la foi chrétienne, et dès le jour même elle se fit instruire. Ce qui persuade que c'étoit une véritable possession, c'est que de temps en temps son visage changeoit prodigieusement de couleur, et que d'autres fois elle avoit les plus violens saisissemens, qui suspendoient toute fonction de ses sens, sans cependant lui ôter la connoissance. C'est dans ces symptômes, où l'on craignoit pour sa vie, que le missionnaire l'ayant fait transporter à l'église, lui administra le baptême. Quoiqu'elle fût assise, elle eut besoin d'être soutenue par trois personnes, jusqu'aux paroles de l'exorcisme, que ses yeux s'éclaircirent, et que ses forces revinrent. Elle s'aida elle-même pour le reste de la cérémonie; et lorsque le missionnaire sortit de l'église, elle s'avança pour lui dire qu'elle se portoit fort bien. La suite confirma la vérité de sa guérison. Anne (c'est le nom qui lui fut donné) se montra à tous ceux qui avoient été témoins de ses souffrances, et ne ressentit plus la moindre atteinte de son mal. Son mari et sa fille en furent si frappés, qu'ils embrassèrent la foi.

Parmi les dieux du pays, il y en a un d'une espèce singulière qui tortille au sommet de la tête quatre ou cinq flocons de cheveux en manière de corde, et se fait adorer sous le nom de *Gourounadoudou*. La crainte de l'irriter lui fait rendre les mêmes honneurs qu'aux autres dieux. Un jeune homme, d'une caste distinguée dans ce pays, parce que c'est celle du prince de Ballapouram, se mit au-dessus de cette crainte, et se fit couper deux ou trois fois ces flocons de cheveux, sans pourtant pouvoir les empêcher de se tresser de nouveau. Le démon

voulut sans doute punir le jeune homme du mépris qu'il avoit marqué. Il tomba dans une foiblesse extrême, et son esprit baissoit considérablement chaque jour; mais il n'eut pas plutôt demandé et reçu le baptême, qu'il recouvra les forces du corps et toute la vigueur de son esprit, et ses cheveux qu'on coupa de nouveau en présence du missionnaire, ont toujours crû dans leur ordre naturel. Cet événement, joint à la conduite chrétienne et édifiante que le néophyte a tenue depuis ce temps-là, a fait une grande impression dans tout son village.

Un autre gentil, qui est au service du prince, et dont la caste n'a jamais donné de Chrétiens, amena sa femme à l'église. Il attribuoit au démon une maladie qui la tourmentoit depuis plusieurs années. Elle étoit sujette à des mouvemens convulsifs de tout le corps, avec d'affreuses contorsions de bras où il n'y avoit rien de naturel. L'eau bénite que lui jeta le missionnaire, l'eut à peine touchée, qu'elle tomba dans une convulsion des plus violentes. Mais ce fut la dernière qu'elle éprouva, et elle recouvra en peu de temps la santé qu'elle avoit perdue depuis six ans. Elle, son mari et deux enfans adoptifs, demandèrent et reçurent le baptême.

Depuis environ deux ans, plusieurs linganistes ont renoncé à leur infâme idole, et ont embrassé la foi. C'est de toutes les castes, celle qui est la plus éloignée de la religion chrétienne, par la difficulté qu'il y a de quitter une idole, qui est le signe caractéristique de la caste, et qu'on doit toujours porter sur soi. Un orfévre, considéré dans cette caste, parce qu'il avoit la surintendance des ouvrages du palais, étoit tombé dans une folie, jointe à de si violens accès de fureur, qu'on fut obligé de l'enchaîner. Sa femme, après avoir employé inutilement tous les remèdes que son amitié et son propre intérêt purent lui inspirer, s'adressa à l'Eglise du vrai Dieu. Elle se

fit instruire avec sa fille des vérités de la foi; elles jetèrent l'une et l'autre le lingan, et le temps d'épreuve étant expiré, elles furent admises au baptême.

Pour ce qui est du mari, ses accès devinrent beaucoup moins fréquens et moins violens; il se trouva tranquille pendant d'assez longs intervalles, pour qu'on pût l'instruire; il écoutoit volontiers la lecture qu'on lui faisoit des livres qui traitent de la religion; il recevoit, avec les civilités ordinaires, le missionnaire, et ceux qui venoient le visiter de sa part. Enfin sa folie dégénéra en enfance. Mais Dieu lui avoit donné autant de temps et de liberté d'esprit qu'il en falloit pour connoître la vérité, et se mettre en état de recevoir le baptême, grâce plus utile pour lui que la santé, et même d'autant plus précieuse, qu'il risquoit moins de la perdre.

Cependant les nouvelles Chrétiennes furent bientôt exposées à la tentation; elles eurent à essuyer les plus durs reproches du gourou linganiste, et à soutenir tous les efforts qu'il fit pour les ébranler, et les engager à reprendre le lingan. Mais leur fermeté le déconcerta, et le réduisit enfin au silence. Elles auroient eu plus de difficulté à vaincre une pareille tentation, si elles eussent paru tant soit peu foibles dans la foi, au lieu que par cette profession publique qu'elles en ont faite avec tant de courage, elles se sont procuré une paix profonde, que le gourou n'osera plus troubler.

Je pourrois rapporter un grand nombre d'exemples semblables de la fermeté de nos néophytes, mais les bornes d'une lettre ne me le permettent pas. Voici néanmoins un trait que je ne puis omettre. Une femme mariée à Ballapouram pratiquoit depuis plusieurs années la loi chrétienne au milieu de la gentilité : elle s'en étoit fait instruire par les nouveaux fidèles, avec qui elle avoit eu de fréquentes conversations, et elle avoit trouvé le secret, sans déplaire

à son mari, de ne participer, ni au culte qu'on rendoit dans sa famille aux faux dieux, ni aux autres idolâtries. Cependant elle tenoit sa conversion secrète, et différoit à recevoir le baptême, jusqu'à ce qu'elle eût marié son fils aîné. Les difficultés que font toujours naître des parens infidèles, l'obligeoient de garder avec eux certains ménagemens. Mais son habileté et son zèle lui firent abréger ce terme. Dieu lui inspira de travailler à la conversion de quelques-uns de ses parens : elle se donna tant de mouvemens pour y réussir, que le missionnaire la proposoit souvent pour modèle à ses catéchistes. Après avoir fait administrer le baptême à quatre d'entr'eux, elle se crut suffisamment appuyée, et le reçut à son tour à l'insçu de son mari, et avec un de ses enfans, auquel elle procura la même grâce. On lui donna le nom de *Marguerite*.

Peu après qu'elle eut été baptisée, un de ses frères étant tombé dangereusement malade, elle sut, nonobstant la défiance et les précautions de ses parens idolâtres, introduire plusieurs fois dans sa maison un catéchiste, qui, après l'avoir disposé au baptême, le lui administra avant sa mort. Son mari en fut instruit, et il se douta qu'elle avoit embrassé la religion chrétienne. Dans la crainte que cette démarche de sa femme, si elle étoit véritable, ne lui attirât diverses contradictions de la part de ses parens idolâtres, il voulut s'en assurer; et pour cela, aussitôt après les obsèques de leur frère, il lui ordonna de l'accompagner à la suite des gentils chez un prêtre des idoles. Celui-ci leur distribua des fleurs offertes au démon : Marguerite, à qui il en présenta comme aux autres, les refusa constamment. Son mari, qui l'observoit, dissimula son mécontentement jusqu'à ce qu'il fût de retour chez lui. A peine y fut-il arrivé, qu'après de vifs reproches sur l'affront qu'elle lui avoit fait en pleine assemblée, il lui déclara qu'il

ne pouvoit y avoir dans sa maison un dieu pour sa femme et un autre dieu pour lui. « Il est aisé de
» nous mettre d'accord, répondit Marguerite : allez-
» vous-en à l'église des Chrétiens comme moi, et
» nous n'aurons plus qu'un même Dieu, qui est
» le seul véritable. Tu veux encore me séduire, re-
» pliqua le mari, mais il n'en sera pas ainsi, car il
» faut absolument que tu quittes une voie que le
» monde réprouve, et qui ne me convient pas. C'est
» à quoi je ne consentirai jamais, répondit Mar-
» guerite. » A ces paroles, le mari transporté de fureur, tire son sabre et la menace de lui trancher la tête. Marguerite se mettant à genoux, lui dit qu'il étoit le maître, et qu'il pouvoit frapper. Deux Chrétiens du voisinage ayant accouru au bruit, se mirent en devoir de l'arrêter. « Hé ! de quoi vous embar-
» rassez-vous, leur dit Marguerite ; que ne le laissez-
» vous faire ! » Le mari ne passa pas outre, et il lui eût été difficile de ne pas se laisser fléchir à tant de douceur et de modération ; il eut même honte de son emportement ; et prenant un ton radouci :
« Quelque chose que j'aie pu faire, lui dit-il, en
» as-tu été tant soit peu ébranlée ? Comment veux-tu
» que nous vivions ensemble ? Tu peux te retirer à
» l'église des Chrétiens, que tu as indignement pré-
» férée à ta famille. Quand vous m'avez reçu chez
» vous, répondit Marguerite, vous avez assemblé
» les parens ; qu'ils soient témoins de notre sépa-
» ration comme ils l'ont été de notre alliance ; dé-
» clarez-moi Chrétienne en leur présence, et que ce
» soit à ce titre que vous me renvoyiez ; alors j'irai
» me loger auprès de l'église : jusque-là je regarde
» vos discours comme tant d'autres que vous ont
» fait tenir certaines querelles domestiques, et que
» je suis accoutumée à vous pardonner. »

C'est Marguerite elle-même qui a fait le récit de tout cet entretien au missionnaire. Par cette épreuve,

soutenue avec tant de fermeté, elle a acquis le droit de ne plus garder de ménagemens, et de faire une profession ouverte de sa foi, qu'elle avoit tenue renfermée pendant quelque temps dans son cœur. On sait que dans les premiers siècles de l'Eglise, souvent la seule présence des Chrétiens rendoit muets les oracles; c'est ce qui est arrivé à notre néophyte. Un jour que l'on consultoit les interprètes du démon, qui sont les oracles des Indiens, elle étoit assise à un coin de la chambre. L'interprète ne la connoissoit pas, encore moins savoit-il qu'elle fût Chrétienne. Cet interprète, ou plutôt le démon par sa bouche, dit qu'il ne pouvoit pas s'expliquer tant qu'elle seroit présente, et ordonna qu'on la fît retirer.

Il arrive dans l'Inde, ce qui arrivoit aux premiers temps de l'Eglise naissante, que l'Esprit de Dieu se communique plus volontiers aux pauvres qu'aux riches du siècle. Les armées de Marattes qui parcourent tous les ans cette partie de l'Inde pour lever le tribut, ont parmi eux une chrétienté nombreuse et édifiante, qui donne lieu à beaucoup de conversions et de baptêmes. Il y a dans chaque armée un nombre considérable de familles chrétiennes. Ces néophytes se sont choisi un chef qui leur tient lieu de catéchiste. Tous les dimanches ils ornent une vaste tente en forme d'église : les fidèles s'y assemblent pour écouter les instructions et faire leurs prières, et ils s'en acquittent avec tant d'assiduité et de zèle, que le missionnaire a été obligé de modérer les pénitences qu'ils imposoient à ceux qui manquoient une seule fois de s'y trouver. Un officier maratte ayant été délivré du démon par un reliquaire qu'un Chrétien lui avoit fait mettre au cou, a conservé depuis tant de vénération pour cette église ambulante, qu'aux fêtes considérables il fait des offrandes d'encens et d'huile pour le luminaire; et comme les lois du pays ne lui permettent pas d'entrer dans les tentes

tentes du peuple d'un rang si inférieur, il se tient à quelque distance vis-à-vis la tente, jusqu'à ce que les prières soient finies.

Après vous avoir rapporté quelques traits édifians de nos néophytes, je dois vous entretenir des nouvelles églises que nous élevons dans ces terres idolâtres. Il y a sept ou huit ans que nous en avons bâti une assez belle à Vencatiguiry, capitale de la principauté de ce nom. Quand il fallut en obtenir le terrain, le père Gargam qui avoit entrepris cet édifice, trouva matière à exercer sa patience. Je ne vous dirai point ce qu'il y eut à essuyer de délais, de variations, de froideurs, et de rebuts du côté du palais. Il vint à bout de tout par sa douceur et par sa persévérance.

Un jour que le prince sortit pour la promenade, le père l'attendit à son retour, et lui présenta sa supplique. Il fut reçu fort froidement à l'ordinaire; mais le missionnaire, qui avoit pris le parti de ne pas le quitter, qu'il n'en eût reçu une réponse positive, marcha toujours à ses côtés. Enfin, après avoir passé beaucoup de temps à visiter ses écuries, il entra dans la salle d'audience, où il fit asseoir honorablement le missionnaire, et lui fit faire diverses questions par un Brame. Il est à croire que ses réponses satisfirent le prince, car la concession du terrain fut le fruit de cette conversation, et des officiers furent envoyés à l'heure même, pour marquer l'emplacement de l'église.

A peine eut-on commencé l'édifice, que le prince rendit visite au missionnaire. Il n'avoit encore pour logement qu'une misérable cabane faite de feuillages: « Je suis confus, dit-il au prince, de vous recevoir » dans un lieu si peu convenable. S'il est convenable » pour vous, répondit poliment le prince, il l'est » aussi pour moi. » Il demanda ensuite ce que représentoit une image qu'il aperçut; quand on lui

eut dit que c'étoit l'image de la Sainte-Vierge, il s'inclina aussitôt, et lui donna des marques d'une profonde vénération.

Dès ce jour-là même, il prit de l'affection pour le missionnaire et pour la nouvelle église qui étoit son ouvrage. Il venoit deux ou trois fois chaque mois, et quelquefois plus souvent, visiter le père; il prenoit plaisir à lui entendre parler de la religion, pour laquelle il paroissoit plein d'estime et de respect. On avoit tout à espérer de la pénétration de son esprit, et de la droiture de son cœur. Mais ce furent ces qualités-là mêmes qui abrégèrent ses jours; car quelque temps après il fut empoisonné par des Brames, dont il éclairoit de trop près la conduite. On ignore dans quels sentimens il mourut; il en avoit assez appris pour fixer sa croyance, et tourner son cœur vers celui dont il venoit d'admettre la loi sainte dans ses terres. Ce prince dont on connoissoit les lumières et l'expérience, gouvernoit absolument ce petit état, quoique son frère en fût alors, comme il l'est encore maintenant, le véritable seigneur.

Pendant trois ou quatre ans, cette nouvelle chrétienté devint florissante sous la protection de l'un et l'autre prince, et elle s'augmentoit de jour en jour par les bénédictions que Dieu répandoit sur la prédication évangélique. Mais les nouveaux établissemens ne sont pas long-temps tranquilles, et le démon suscite toujours quelque orage. Il profita d'un temps de guerre pour ruiner notre église. Les Mores ayant formé le siége de Vencatiguiry, le prince qui se vit attaqué du côté où est église, envoya un détachement pour en abattre le mur d'enceinte. Gopala Naioudou, beau-frère du prince, et Rangapa Naioudou, frère du prince Cangondy, que des divisions de famille avoient obligés de se retirer à Vencatiguiry, voulurent être de ce détachement, afin de satisfaire la haine secrète qu'ils portoient au chris-

tianisme. Ils allèrent bien au-delà des ordres du prince ; car ils abattirent les toits de l'église et de la maison, renversèrent une partie des murs, pillèrent ce qui étoit à leur bienséance, et brûlèrent tout le reste.

Dieu vengea bientôt les intérêts de son église ainsi profanée et détruite. Il commença par le prince. Sa ville fut pareillement détruite, et il ne put conserver sa citadelle, qu'en payant un tribut excessif. Les deux chefs qui l'avoient saccagée, et tous ceux qui avoient contribué à sa ruine, furent punis d'une manière encore plus éclatante, ainsi que je le dirai bientôt.

Quand l'armée des Mores se fut retirée, nous sollicitâmes souvent, et toujours inutilement, le rétablissement de notre église : enfin on nous proposa un autre terrain au voisinage de la citadelle. Cet emplacement nous mettoit à couvert des inconvéniens de la guerre, mais il nous exposoit trop à la vue des remparts, et rendoit inutiles les premières dépenses que nous avions faites. D'ailleurs, au travers de toutes les difficultés qu'on nous faisoit, nous aperçûmes des vues intéressées, qui nous empêchèrent de l'accepter. Il fallut donc attendre un temps plus favorable. Au bout de deux ans, le missionnaire ayant fait présenter au prince un type d'éclipse, on lui accorda la permission de bâtir son église dans le premier emplacement où elle étoit avant sa destruction.

Peu de jours après que le prince eut accordé ce même emplacement, il vint rendre visite au missionnaire dans son église, toute ruinée qu'elle étoit. Il avoit à sa suite un grand nombre d'officiers et de Brames : ceux-là ne sont d'ordinaire que de simples auditeurs, au lieu que ceux-ci, par les questions qu'ils font, ou par leurs réponses aux questions qu'on leur fait, donnent plus souvent lieu à la dispute, et plus de facilité à l'instruction.

Depuis que leur *vedam*, qui contient leurs livres sacrés, est entre nos mains, nous en avons extrait des textes propres à les convaincre des vérités fondamentales qui ruinent l'idolâtrie. En effet l'unité de Dieu, les caractères du vrai Dieu, le salut et la réprobation, sont dans le vedam ; mais les vérités qui se trouvent dans ce livre, n'y sont répandues que comme des paillettes d'or sur des monceaux de sable : car du reste on y trouve le principe de toutes les sectes indiennes, et peut-être le détail de toutes les erreurs qui font leur corps de doctrine.

La méthode que nous observons en disputant avec les Brames, est de les faire convenir d'abord de certains principes que le raisonnement a répandu dans leur philosophie ; et par les conséquences que nous en tirons, nous leur démontrons sans peine la fausseté des opinions qu'ils reçoivent communément. Ils ne peuvent, surtout dans une dispute publique, se refuser à des raisons puisées dans leurs sciences mêmes, et beaucoup moins à la démonstration qui s'ensuit, lorsqu'on leur prouve par les textes mêmes du vedam, que les erreurs qu'ils viennent de rejeter font partie de leur loi.

Une autre voie des controverses, est d'établir la vérité et l'unité de Dieu, par les définitions ou propositions tirées du vedam. Comme ce livre est parmi eux de la plus grande autorité, ils ne manquent pas de les admettre; après quoi la pluralité des dieux ne coûte rien à réfuter. Que s'ils répliquent que cette pluralité, ce qui est vrai, se trouve dans le vedam, on en conclut la contradiction manifeste de leur loi, qui ne s'accorde pas avec elle-même.

Ce prince nous écoutoit volontiers, et ne se lassoit point de nous faire des questions intéressantes sur la religion. Il nous eût donné lieu d'espérer sa conversion, si les princes de l'Inde n'étoient, par bien des raisons, trop éloignés du royaume de Dieu, pour

se rendre sitôt à la vérité. Il est toujours, et utile pour eux de la leur annoncer, et glorieux à l'évangile de triompher de l'idolatrie devant ses plus zélés défenseurs et ses plus fermes appuis.

Le missionnaire ne songea plus qu'à réparer son église et son logement; mais la difficulté étoit de trouver du bois pour en fabriquer les toits, car le pays n'en fournit pas. Il envoya un Brame et deux catéchistes au prince du Drougam, dont Vencatiguiry est un démembrement, pour lui demander la permission d'en couper dans ses forêts. Ce prince, qui, pour le distinguer des cadets dont Vencatiguiry fait la portion héréditaire, est appelé *le Grand-Prince*, reçut avec bonté les envoyés du missionnaire, et leur accorda la permission qu'ils demandoient. Il s'informa ensuite en détail de la doctrine chrétienne. C'est la première fois que la loi de Dieu a été annoncée à cette cour, où l'on continue de nous témoigner de l'affection. Depuis ce temps-là, ce prince a voulu être instruit par le catéchiste de plusieurs usages des Chrétiens, et a fait prier le missionnaire de venir donner sa bénédiction à son palais et à sa famille; c'est dans ces termes qu'il l'invita à le venir voir.

Je viens maintenant aux deux principaux instrumens, dont le démon s'étoit servi pour la destruction de notre église. Leur crime ne fut pas long-temps impuni. Il paroît que Dieu livra Gopala Naioudou à un sens réprouvé: il s'aveugla jusqu'au point de conspirer contre son prince, et il fit faire secrètement des fers pour l'enchaîner, aussitôt qu'il l'auroit en sa puissance. Il croyoit déjà toucher au moment où il seroit maître de sa personne et de son état: car ayant rencontré un catéchiste, il lui parla en des termes menaçans, comme étant sur le point de lui faire sentir tout le poids de son autorité. Le prince informé de ses menées secrètes, le fit arrêter, et il fut

chargé des mêmes fers qu'il avoit fait fabriquer. Il trouva le moyen de s'évader, et d'échapper au supplice ; mais toute sa famille fut emprisonnée, et ses biens confisqués. Ses confidens eurent part au châtimens ; un de leurs chefs, qui avoit suivi le fugitif, fut massacré par lui-même ; les autres furent condamnés à une grosse amende, et après l'avoir payée ils s'exilèrent d'eux-mêmes.

Rangapa Naioudou, frère du prince de Cangondy, avoit déjà éprouvé un sort plus funeste. La haine qu'il portoit au christianisme étoit héréditaire dans sa famille ; il en donna encore des marques peu de jours avant son malheur. Ayant fait venir un pauvre Chrétien aveugle, il le pressa de renoncer à la religion chrétienne, dont il parla dans les termes les plus méprisans, et en vomissant d'affreux blasphêmes contre le vrai Dieu. L'aveugle répondit qu'il n'y avoit de vraie religion que celle qu'il avoit embrassée, ni de véritable Dieu que le Dieu des Chrétiens ; que leurs gouroux en étoient les ambassadeurs ; que pour lui, il avoit trouvé le chemin du ciel, et qu'il ne l'abandonneroit jamais. Ce seigneur irrité d'avoir eu si peu de pouvoir sur l'esprit d'un pauvre mendiant, et ne croyant pas qu'il fût de la bienséance de le maltraiter, se fit un jeu encore moins décent du triste état de son aveuglement ; au lieu de le laisser retourner dans la ville par le chemin qu'il avoit coutume de tenir, et où il se conduisoit par habitude, il lui indiqua un faux chemin, qui l'engagea parmi les chevaux du palais, et il se fit un divertissement barbare de l'embarras où se trouva ce malheureux.

Peu de jours après, il alla voir un de ses parens à Cadapa-Nattam, citadelle des Mores, limitrophe de Vencatiguiry. C'est là que Dieu le conduisoit pour l'envelopper dans le massacre que je vais rapporter. Le prince de Ponganour étoit toujours en guerre avec

ses voisins ; après avoir pillé plusieurs bourgades, et surpris une citadelle du Nabab de Colalam, il tomba sur Cadapa-Nattam, qui dépend du Nabab d'Arcate, le plus puissant de ces quartiers de l'Inde. Il vouloit tirer vengeance d'un Maratte qui étoit au service du prince son père, et qui, après avoir livré aux Mores la principale forteresse de son état, s'étoit retiré dans cette citadelle.

Les troupes de Ponganour furent d'abord repoussées avec perte, mais elles revinrent à la charge avec tant de furie, qu'elles prirent la ville cette nuit là même, et le lendemain la citadelle. Les prisonniers de conséquence, parmi lesquels se trouva Rangapa Naioudou, furent conduits à Gondougallou, place frontière, où le prince étoit resté. Le Maratte qui s'attendoit à la mort, avança avec une contenance fière, et répondit en des termes arrogans. Le prince, après l'avoir fait décapiter, fit le tour du cadavre en lui insultant et en le foulant aux pieds.

On fit avancer Rangapa Naioudou : « Quel sujet » vous ai-je donné de vous plaindre de moi, lui dit » le prince ? » Et en effet, ils n'avoient jamais eu de guerre ensemble, et si Dieu ne l'avoit pas déjà condamné, on ne voit pas pourquoi il fut exclu de la grâce qu'un Brame sut obtenir. Le gouverneur de Cadapa-Nattam avoit été blessé dans l'action, il fut amené à son tour avec son fils qui n'avoit que dix ans. Il conjura le prince de se contenter de la mort du père, et d'épargner le fils qui étoit dans un âge si tendre. Le prince fut inexorable, et le fils fut massacré aux yeux de son père. Enfin, trente-sept personnes distinguées par leur naissance ou par leurs emplois, périrent de la sorte : on voulut que le gouverneur fût témoin de cette tragique scène, et il ne fut décapité que le dernier.

Le prince fit apporter toutes ces têtes, sur lesquelles, en se moquant, il jeta des fleurs comme par

manière de sacrifice. Le lendemain il les fit transporter à sa capitale, où il s'en fit un triomphe barbare, ayant fait attacher deux de ces têtes aux défenses de l'éléphant sur lequel il faisoit son entrée, tandis que ceux qui le précédoient, par un jeu également cruel, jetoient les autres têtes en l'air, et les recevoient dans leurs mains. Ces têtes furent exposées tout le jour devant la salle des gardes, et on les suspendit le lendemain près de la ville entre deux colonnes.

Il en coûta cher au prince pour s'être ainsi livré aux mouvemens de sa colère. L'armée des Mores, promptement rassemblée, et les princes tributaires réunis, ayant formé un corps d'armée considérable, entrèrent dans le pays de Ponganour. Le prince perdit courage. Au désespoir de ne trouver de salut que dans la fuite, avant que de partir, il fit tenailler celui dont les conseils l'avoient précipité dans ce malheur, et il gagna sa principale forteresse dans les montagnes; mais ne s'y croyant pas encore en sûreté, il se rendit à Cadapa, comptant mal à propos sur la protection du Nabab, dont il étoit tributaire. Celui-ci, qui étoit d'intelligence avec le Nabab offensé, l'amusa pendant quelque temps, et le mit ensuite aux fers, où il est encore.

Cependant la ville de Ponganour fut prise après quelques jours de résistance. Le palais du prince fut détruit, la ville brûlée, et les murs renversés. Nous eûmes part à la désolation commune, et notre église ne fut pas épargnée. Les Mores, après avoir mis la principauté sur la tête d'un enfant du prince, et avoir établi le Brame Sommappa pour général de l'état, donnèrent la paix à tout le pays et se retirèrent.

Le missionnaire n'ayant pu, durant ces troubles, visiter la chrétienté de Ponganour, profita des premiers momens de calme pour s'y rendre. Il choisit la maison d'un fidèle la plus propre à servir d'église,

et il fit proposer une entrevue au Brame administrateur. Celui-ci fit l'honneur au missionnaire de venir le trouver avec une suite de cinquante personnes. On s'entretint d'abord de sciences, et ensuite de religion. On convint assez de l'unité de Dieu, et Sommappa ajouta ce que disent communément les Brames, *Kechavova*, *Chivova*. C'est *Kechavoudou* ou *Chivoudou*. Le premier est un nom de *Vistnou*, le second, de *Roudroudou*. « En voilà deux, reprit le » père; depuis tant de temps que vos docteurs disputent ou lisent les livres, n'ont-ils pu décider » encore lequel des deux est le vrai Dieu? Si la » chose vous est si obscure, ne pouvez-vous pas » dire: j'ignore Vistnou, et je ne sais quel est Chivoudou, mais je reconnois un Dieu créateur. » Quand on est né dans une secte, la prévention » aveugle si fort, qu'on n'examine pas même les » termes; car ce Kechavoudou, que vous avez » nommé le premier, signifie le *Chevelu*, et rien » de plus. Est-il bien vrai, demanda le Brame, » que le sens de ce terme soit celui que vous dites? » Oui, repliqua le père, je l'ai lu dans vos livres les » plus autorisés: *Kechaha* (cheveux); *Kechikan* » (chevelure); *Kechavoudou* (le chevelu). Si vous » lui donnez des cheveux, vous lui ôtez la nature » divine, qui est pur esprit; comme vous en convenez vous-même par les termes de *Niranjana*, » *Niracara*, *Akaiaga*, etc. (qui est sans membres, sans figure, sans corps). » A la fin de cet entretien, le père demanda un terrain dans l'enceinte de la ville pour y bâtir une maison; et le Brame le lui accorda.

Cette maison fut bientôt construite, et ne tarda pas à enfanter de nouveaux fidèles. Il y a parmi ces néophytes une famille, dont l'aîné, toujours attaché à ses idoles, est capitaine. Le reste de la famille, qui habite une maison séparée, a connu et embrassé la

vérité. Ils n'eurent pas plutôt reçu le baptême, que leur foi fut éprouvée. Bali Naioudou, leur aîné, dont ils dépendent par les lois du sang et du service, fit un repas à l'honneur de ses ancêtres, lequel, parmi les gentils, est toujours précédé de cérémonies superstitieuses, et y invita ses frères. L'un lui fit réponse que sa religion ne lui permettoit pas de participer aux cérémonies des gentils; un autre lui déclara que si l'on s'abstenoit de telle et telle cérémonie, il s'y trouveroit, sinon qu'il étoit inutile de lui en parler. Tous refusèrent ainsi de s'y trouver.

Le plus jeune de cette famille se tira d'une épreuve encore plus délicate. Le Brame administrateur, suivi d'une partie des troupes, étant allé visiter une des places de guerre, leur fit donner à dîner. Le jeune prosélyte s'aperçut que les mets étoient déposés aux pieds de l'idole. Comme on le pressoit de s'asseoir, il répondit qu'il jeûnoit ce jour-là, et il jeûna en effet, car il ne fit qu'une collation, ce qui est le jeûne de l'Inde. Lorsqu'il fut de retour à son poste, le capitaine ameuta contre lui quelques soldats, sur ce qu'il avoit quitté le culte des dieux, pour embrasser une religion qui leur est entièrement opposée. L'un d'eux l'ayant menacé de l'épée: « En toute occasion, » répondit-il, je saurois bien me défendre; mais » une mort soufferte en témoignage de ma foi, est » trop précieuse pour la refuser. »

Quelques jours ensuite le Brame Sommappa honora le missionnaire d'une seconde visite; il étoit accompagné de douze Brames, et de près de cent personnes. Il fit tomber lui-même le discours sur la religion, et pendant une bonne heure que dura l'entretien, on traita plusieurs matières importantes, et toujours à l'avantage de la loi chrétienne. Un de leurs systèmes est que l'âme est universelle, et ils supposent qu'elle est la même dans tous les corps, selon cet axiome tiré de leur théologie : *Charivam*

binnam paramatmamekam (le corps est différent; et l'âme est une). Ils expliquent, selon ce système, la différence de l'homme d'esprit et de l'idiot, du savant et de l'ignorant, par la comparaison d'un bon et d'un mauvais miroir: l'objet, quoique toujours le même, est représenté nettement dans l'un, et confusément dans l'autre : la différence n'est point dans l'objet, elle est dans le miroir.

Cette proposition ayant été mise sur le tapis: « Ne » tenez-vous pas, dit le père, un paradis et un en» fer, l'un qui est la récompense des justes, et l'autre » qui est la prison des pécheurs? » Ils convinrent de cet article. « Voilà donc deux hommes, reprit le » père, un juste et un pécheur qui meurent en » même temps ; le corps est réduit en cendres; » comment l'âme, si elle est une dans les deux, » peut-elle en même temps avoir le paradis et l'en» fer pour son partage? Seroit-ce que vous recon» noissez après la mort une division dans l'âme uni» verselle? » Le Brame Sommappa répéta ce raisonnement, pour en faire sentir la force à l'assemblée; il ne laissa pas de faire une instance: « Il y en a » qui tiennent, dit-il, qu'il n'y a pas d'autre enfer, » ni d'autre paradis, que la douleur et la joie qu'on » éprouve dans le monde. Sans m'arrêter, répon» dit le missionnaire, à un sentiment qui sape le » fondement de toute religion, vous ne pouvez pas » le tenir, vous autres Brames, puisque le contraire » se trouve formellement dans le vedam, où il est » dit: *si vous me pardonnez mes péchés, j'irai* » *prendre possession de la gloire;* et ailleurs, en » parlant de ceux qui ont tout abandonné pour se » consacrer à Dieu: *ceux-là vont au paradis de* » *Brama pour y jouir de l'immortalité.* Vous sup» posez donc un lieu hors de ce monde, où les » justes reçoivent la récompense de la vertu. » Le

Brame ne répliqua rien, et après quelques honnêtetés il se retira.

La nouvelle chrétienté de Bouccapouram s'est fort accrue depuis deux ans, et entr'autres elle s'est augmentée de la famille des *Reddis Tommavarou*, qui sont en partie fondateurs de l'église de Madiggoubba. Il y a plusieurs années que le chef de cette famille étant violemment tourmenté du démon, fut entièrement guéri aussitôt qu'il eut reçu le baptême que le père le Gac lui administra; cependant il ne survécut pas long-temps à cette grâce. Quoiqu'une mort si prompte soit une épreuve dans l'Inde pour des prosélytes, ils n'en furent pas moins attachés à la foi. Depuis ce temps-là, cette famille s'est augmentée jusqu'à près de deux cents personnes, et est devenue extrêmement riche. On y conserve encore l'usage que nous inspirons aux fidèles, de ne consentir au mariage de leurs filles, qu'à condition que leurs gendres se fassent Chrétiens, comme aussi de faire baptiser les filles des gentils, qui entrent dans leur maison. Leur fidélité à observer cet usage, leur a attiré diverses persécutions qu'ils ont surmontées par leur fermeté.

Ces Reddis, dont je parle, demeuroient à Alomourou, qui est de la dépendance d'Anantapouram; on les déféra aux Marattes, comme étant puissamment riches. Madou Raioudou, Brame maratte qui étoit à la tête d'un camp volant, alla assiéger la ville; les Reddis qui en étoient les maîtres, comptant peu sur le secours du prince, prirent le parti de se défendre, et faisant des habitans autant de soldats, ils soutinrent le siége pendant trois mois. Durant ce temps-là il n'y eut pas un seul Chrétien de blessé, tandis que les ennemis perdirent une grande partie de leur armée. Cependant le chef des Reddis chrétiens se rendit à la cour, pour exposer au prince les besoins de la citadelle. Le prince lui donna des armes

en récompense de sa bravoure, et le fit conduire en triomphe par la ville sur son propre éléphant; mais au lieu de lui fournir le secours qu'il demandoit, il abusa lâchement de sa confiance, et le força de lui faire un billet de six mille pistoles.

Aussitôt que le Reddi fut de retour à Alomourou, il assembla ses frères, et après leur avoir rapporté la criante et honteuse vexation que leurs richesses leur avoient attirée de la part de leur propre prince, ils prirent de concert la résolution d'abandonner le pays, et de retourner à Bouccapouram, d'où ils étoient sortis autrefois. L'exécution en étoit difficile : la multitude de leurs bestiaux, leurs effets, leur argent, et plus que tout cela, un grand nombre de petits enfans rendoient la marche périlleuse et embarrassante. Ils prirent le temps de la nuit pour se dérober à la vigilance de leur ennemi; leur marche se fit heureusement dans le plus grand silence, et nul de leur suite ne fut surpris.

Quelque temps après leur départ, le prince d'Anantapouram en étant informé, leur envoya des députés pour les engager à rester dans ses états; mais cette négociation ayant été inutile, il en envoya d'autres avec une compagnie de soldats, pour appuyer la négociation; mais ces seconds députés arrivèrent trop tard, et les Reddis n'étoient plus sur les terres du prince. Ils avoient promis à Dieu en partant d'Alomourou, que s'ils échappoient à la vigilance de leurs ennemis, et que s'ils obtenoient un établissement dans le lieu où ils se retiroient, ils y bâtiroient une église à leurs frais. Ils continuèrent paisiblement leur route, qui étoit de quatre-vingts lieues, et cette nombreuse famille arriva à Bouccapouram sans la moindre incommodité. Le prince leur donna d'abord une ferme du domaine, et leur accorda ensuite d'autres villages, dont le plus considérable est voisin de l'église d'Aricatla.

Cette nouvelle église, qui est à une journée de celle de Bouccapouram, est l'ouvrage d'un Chrétien nommé *Pierre Ponnapati*. Il se trouva à Bouccapouram lorsqu'on y construisoit l'église : il étudia attentivement les principes de la religion chrétienne, et s'étant rendu à la vérité dès qu'il l'eut connue, il reçut le baptême. De retour dans sa ville, il eut à essuyer toutes sortes de contradictions, soit de la part de sa famille, soit de la part de Pappi Reddi, qui en étoit gouverneur. Il songea d'abord à gagner sa famille, et il réussit par ses exhortations, et par les leçons d'un catéchiste qu'il avoit amené avec lui. Il eut plus de peine à fléchir le gouverneur ; cependant il en vint à bout, et obtint son consentement pour l'établissement qu'il vouloit former, et son agrément pour faire venir un missionnaire.

Le père Gargam qui fut appelé, se rendit à Aricatla pour conférer avec le gouverneur. Cette ville est d'environ cinq à six mille habitans. Le démon, auquel ce gouverneur bâtissoit alors un temple, craignit un concurrent aussi redoutable que le Dieu des Chrétiens. Les Brames qui l'avoient déjà ébranlé, firent de nouveaux efforts à l'arrivée du missionnaire ; aussi le père le trouva-t-il tout à fait changé, et aux marques d'estime près, il n'en put recevoir aucune réponse positive. Le père voyant l'inutilité de ses raisons et de ses démarches, demanda au gouverneur pourquoi il l'avoit fait appeler, et s'il étoit permis à un homme de son rang de se jouer d'un missionnaire qui venoit dans son pays en qualité d'ambassadeur du vrai Dieu ; que ce seroit un sujet de triomphe pour les ennemis de son culte, et qu'un semblable accueil retomboit sur le grand Maître qui l'avoit envoyé. « Ce grand Dieu, ajouta-t-il, nous » ordonne de secouer la poussière de nos souliers » contre ceux qui refusent de nous recevoir ; » et comme il se mettoit en devoir d'exécuter cet ordre,

le gouverneur tout effrayé l'arrêta, et changeant de langage, il donna son consentement de bonne grâce: il se fit même un changement si grand dans le cœur du Brame Ramanna, le principal auteur de cette opposition, qu'il se chargea de présider à la construction de l'église.

Ces deux églises étant proches l'une de l'autre, s'entre-soutiennent pour l'accroissement de la foi. Celle de Bouccapouram eut bientôt plus de deux cents Chrétiens : et par l'arrivée des Reddis venus de Madigoubba, celle d'Aricatla se trouve une église toute formée. Elle commence déjà à donner des prosélytes. La curiosité ayant attiré à la nouvelle église un orfèvre linganiste, il disputa long-temps avec le catéchiste. Le père de la Johannie jugeant, par ses discours, qu'il goûtoit les vérités chrétiennes, entreprit sa conversion. Dieu bénit son entreprise, l'orfèvre mit ce jour-là son lingan à ses pieds. Un si prompt changement est, dans l'ordre des conversions de l'Inde, une espèce de miracle; car de tous les gentils, il n'y en a point de plus éloignés du christianisme, que ceux qui sont de cette abominable caste. Regis (c'est le nom que ce néophyte reçut au baptême) s'est souvent distingué par la fermeté avec laquelle il a soutenu les diverses persécutions domestiques, qui ne manquent guère aux nouveaux fidèles.

La conversion d'un autre linganiste a quelque chose de plus singulier. Un gentil, pour avoir entendu des catéchistes, avoit pris quelque teinture des vérités de la religion; il s'avisa de parler de la doctrine chrétienne au linganiste d'un ton railleur: « Ils sont admirables, disoit-il, ces Chrétiens ! ils » font le procès à tous nos dieux, et ils les traitent » d'hommes, de pierres, d'animaux; ils veulent » qu'on se borne dans le mariage à une seule » femme, qu'on ne touche point au bien d'au-

» trui, etc. » Le linganiste l'écouta tranquillement, et quand il eut achevé de parler : « Vous me dites-» là des choses surprenantes, lui répondit-il ; il faut » que ces missionnaires soient de grands hommes, » puisqu'ils prêchent une religion si pure, et si » conforme à la droite raison : je vous suis obligé » des connoissances que vous m'en donnez, et je » vais de ce pas à l'église pour m'en faire mieux » instruire. Et en effet, il se fit présenter au mis-» sionnaire, lui remit son idole, écouta les instruc-» tions et reçut le baptême. »

A Bouccapouram, un enfant de huit ans qui étoit chrétien, se trouvant dans une salle publique où les principaux du lieu étoient assemblés, l'un d'eux se mit à railler sur la religion. Le jeune enfant répliqua. Après quelques altercations de part et d'autre, on lui dit de montrer son Dieu. « Mon Dieu, répon-» dit l'enfant, est le Créateur de tout l'univers ; il est » un pur esprit, et je ne puis vous le montrer; mais » je vous montrerai bien le vôtre. » Il prit en même temps une pierre, sur laquelle il barbouilla une face humaine, puis l'ayant posée gravement à terre et avec un air de cérémonie, d'un coup de pied il la poussa loin de lui en disant : « Voilà les dieux que vous ado-» rez. » Tout le monde applaudit à la saillie du jeune enfant, et le mauvais plaisant se retira couvert de confusion.

Une troupe de maçons, dont les chefs sont chrétiens, bâtissoient la chaussée d'un étang à Mondicallou. Un Dasseri, venu de Ballapouram, leur ayant aperçu le chapelet pendu au cou, crut que son titre de Samaiacadou ou de chef des Dasseris, lui donnoit le droit d'inquiéter les ennemis de ses dieux. Il leur chercha querelle, et après bien des menaces, il leur défendit de puiser de l'eau. « Comment, dit l'un » d'eux, c'est nous qui travaillons à cet étang, et » vous nous empêcherez de nous y désaltérer ! » Il alla

alla à l'instant porter sa plainte au gouverneur qui est parent du prince. Celui-ci fit appeler le Dasseri, et les fit disputer ensemble. La conclusion fut, que le gouverneur irrité contre le Dasseri, le chassa de sa présence, et qu'il présenta le bétel au Chrétien, ce qui, dans cette circonstance, étoit pour lui une assurance d'affection et une marque d'honneur.

Les mêmes fidèles ayant été employés par un Brame, ministre d'état, à réparer la chaussée d'un autre étang, en la chargeant de terre pour l'affermir, enterrèrent à dessein un nombre de petites idoles, que les gentils ont coutume d'y placer. Le Brame étant venu examiner l'ouvrage : « Je ne vois plus, dit-il, nos dieux; » qu'en avez-vous fait? Je ne comprends pas bien » ce que vous me demandez, répondit le chef des » fidèles. A la vérité, j'ai remarqué en cet endroit » un amas de pierres, que j'ai trouvé propres à fortifier la chaussée; mais de dieux, je n'en ai point » vu. C'étoit cela même, reprit le Brame, que tu » devois respecter: ignorois-tu que ce sont nos dieux? » Je m'y connois autant que personne, dit le maçon, puisque c'est notre métier, et vous pouvez » m'en croire; c'étoient certainement des pierres. » Mais, puisque vous voulez que ce soient des dieux, » ils sauront bien reprendre leur place. » Un autre Brame lui ayant aperçu un chapelet, dit au Brame ministre : « A quoi vous amusez-vous ? Ne voyez-» vous pas que c'est un Chrétien, et ignorez-vous » quel est le mépris que les Chrétiens font de nos » dieux ? » La chose en demeura là, et on ne les inquiéta point.

Je finis, mon révérend père, cette longue lettre, en vous apprenant la mort du père Lavernhe, que l'excès de ses travaux a consumé en trois ou quatre ans passés dans cette mission. Il joignoit à une grande piété, un zèle qui ne lui permettoit pas de se modérer dans les exercices les plus fatigans d'une mis-

sion par elle-même si pénible. Il est le premier des missionnaires qui ait fait faire les exercices de saint Ignace aux catéchistes et aux fidèles. Son église étoit une de celles où il s'administroit le plus de baptêmes. Le soin qu'il prenoit à convertir les infidèles et à former les néophytes; ses fréquens voyages, le concours des fêtes, et l'ardeur dont il animoit les fonctions de son ministère, terminèrent bientôt son sacrifice. Il se rendit trop tard à Pondichery, où les remèdes ne purent dissiper la langueur qu'il avoit contractée : elle servit à le disposer à une mort précieuse, par les sentimens de prédestiné qui le sanctifièrent jusqu'au dernier soupir, et qui laissèrent après lui une odeur de vertu qui subsistera longtemps dans cette mission. J'ai l'honneur d'être, etc.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME SEPTIÈME.

